LA LUMIÈRE

Revue Mensuelle du Nouveau-Spiritualisme

DIRECTRICE : LUCIE GRANGE

Tome XIII

Vingt-quatrième et Vingt-cinquième Années - ~~1905~~ et 1906_09

Direction, Administration et Rédaction : 23, Rue Poussin, PARIS

LA LUMIÈRE

LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

DIRECTRICE : Lucie GRANGE (H A B)

TOME XIII

Vingt-quatrième et Vingt-cinquième Années — 1905 et 1906

PARIS – 23, Rue Poussin – PARIS

LA LUMIÈRE

Revue Mensuelle du Nouveau-Spiritualisme

DIRECTRICE : LUCIE GRANGE (H A B)

ADMINISTRATION — DIRECTION — RÉDACTION

23, Rue Poussin — PARIS (XVIe)

Envoyer à Madame Lucie GRANGE, la correspondance, les mandats, les livres, journaux et revues d'échange, service de presse et hommages d'auteurs.

ABONNEMENTS D'UN AN (de Janvier ou de Juillet)

Pour la France...............	7 francs.	Pour l'étranger..............	8 francs.
Le Numéro de Collection......	60 centimes.	Un Spécimen non classé......	25 centimes.

Mandats au nom de Mme Lucie Grange, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE



N° 298. — JANVIER 1906. — SOMMAIRE. — « Je ne crois pas au spiritisme » (Lucie GRANGE). — Empreintes et moulages d'Esprits (Dr LUX). — *Revue Universelle.* (Dr LUX). — Une visite à un adepte hindou. — Rêves et corps astral. — Schopenhauer se manifeste à l'un de ses admirateurs. — Deux cas de pressentiments de M. Ravazzoni Virginio. — Réclamation faite par un Père décédé. — Phénomènes de translocation en Italie. — Intéressantes apparitions. — Morte par malédiction. — Vision spontanée dans le verre d'eau. — Martin de Gallardon et Naundorff. — Seconde vue et sensibilité. — Remarquables phénomènes observés par M. Span. — Singulière prémonition de mort. — Apparition dans des circonstances singulières. — *Ambition déçue. Impression d'un suicidé* (Mme Ernest Bosc).

“ Je ne crois pas au Spiritisme ”

On sait que la parole d'un reporter est loin d'être article de foi; il n'est pas sûr que la déclaration qui sert de titre à cette causerie soit exactement celle de l'éminent savant, M. Richet, recueillie par M. Gustave Téry, journaliste. (« Matin » du 3 janvier 1906).

Avec toutes les réserves que nous impose le tact le plus élémentaire en face d'une célébrité scientifique, avec une déférence courtoise pour l'écrivain de la 6e colonne en première page du grand journal « Le Matin », il nous est agréable de reproduire ce qui se fait et ce qui se dit au sujet du fantôme de la villa Carmen.

J'ai une répulsion profonde pour le mot « fantôme ». Puisque la science aime mieux ce mot qu'un autre, nous condescendons à l'employer. Le moins possible toutefois. De leur côté les « fantômes » ne doivent pas non plus aimer ce singulier nom macabre, moins encore celui de « cabotin » venu sous la plume fantaisiste de M. Gustave Téry pour désigner l'esprit Bien Boa. Il est probable qu'en attendant de meilleurs jours, le « fantôme » philosophe ne fera qu'en rire, tout comme nous.

Un portrait de l'être mystérieux, nommé par abréviation B. B., s'étale, fort réussi, à la première page du grand quotidien. On est d'abord tout aise de voir qu'un écrivain qui s'appuie de Saint Thomas pour ne rien croire à la légère, croit, sans y mettre ni un doigt ni un œil, à l'existence du fantôme, puisque M. Charles Richet l'a vu et lui a serré la main.

Laissons parler M. Gustave Téry. Si tous les parisiens l'ont entendu, il n'en est pas de même jusqu'aux antipodes où s'expédie la « Lumière »; reproduire ce langage n'est pas sans intérêt. Ne serait-ce pas bon, c'est très utile. Il est décidé que pour le moment on ne s'occupe pas de la qualité de l'esprit ni de son origine; dans la lumière ou dans les ténèbres nous n'avons rien à chercher.

* * *

« Il y avait dans le récit des expériences d'Alger, tant de détails extraordinaires « abracadabrants ». Ce fantôme qui se baptise lui-même B. B. et qui s'exerce à « faire glou glou » en soufflant dans une bouteille, ce fantôme que l'on applaudit quand il a réussi son tour et qui « disparu derrière le rideau, nous dit M. Richet, reparaît à trois reprises en montrant sa tête et saluant ainsi qu'un acteur qui revient sur la scène »; ce cabotin de fantôme m'avait donné singulièrement à réfléchir. Si bien que pour en avoir l'esprit net, je suis allé faire part de mes réflexions au vénéré maître.

Il a souri de mes doutes.

— Moi aussi, me dit-il, j'ai douté et je doute encore... N'imaginez point que je sois naïf et crédule... D'abord, *je ne crois pas au spiritisme;*

je m'en tiens à noter scrupuleusement des faits indéniables (1).

— Nul ne suspecta jamais votre bonne foi, cher Maître; mais vous avez discuté vous même l'hypothèse d'une supercherie... Et, d'après le docteur Valentin, votre fantôme ne serait qu'un mannequin fabriqué par d'habiles mystificateurs : un masque japonais avec une fausse barbe, au bout d'un manche à balai que dissimule une draperie... M. Valentin prétend même apercevoir le manche à balai sur les photographies que vous avez publiées.

M. Richet hausse les épaules sans cesser de sourire.

— Si ce docteur était plus au courant de mes recherches, il saurait que le corps des fantômes, lorsqu'il commence à se matérialiser, a d'abord l'apparence rigide d'un morceau de bois. Il y a mieux : je pourrais vous citer une expérience, où j'ai vu comme un manche à balai sortir de la hanche du médium, et, au bout, il y avait une main vivante... C'est ce que j'appelle un « ectoplasme »...

— Le docteur Valentin estime que votre expérience n'a pas eu lieu dans des conditions irréprochables, car dans la pièce il y avait des fauteuils, un bahut, un baldaquin, une baignoire...

— Et puis après ? J'ai soigneusement exploré tous les meubles...

Pas un clou, pas une épingle ne m'ont échappé; et je ne suis pas moins sûr de la sincérité du médium... Un mannequin ?.. Où Mlle Marthe l'aurait-elle fourré? Comment cette jeune fille menue l'aurait-elle dissimulé sous sa chemisette qui dessinait très précisément la forme de son buste, ou sous sa robe courte et très ajustée. Je suis d'ailleurs assez familier avec elle pour me permettre de lui passer le bras autour de la taille.

Un masque japonais avec une fausse barbe? Mais Monsieur, j'ai serré la main à B. B., j'ai senti son souffle tiède sur ma joue, il m'a parlé à l'oreille : je vois encore la bouche de B. B. C'est lui-même qui, au moment favorable, donnait le signal aux photographes... Comment tout cela serait-il possible, si B. B. n'était qu'un mannequin ?

— Où votre fantôme a t-il pris son casque? Ils en fabriquent donc dans l'autre monde?

— D'abord, réplique tranquillement M. Richet, laissons là l'autre monde... Je n'interprète pas, j'enregistre; et s'il n'y a dans l'espèce qu'un phénomène de matérialisation, c'est à dire comme les faits semblent l'établir, si le fantôme se forme aux dépens de la substance même du médium, en quoi la matérialisation d'une étoffe ou d'un métal serait-elle plus surprenante que celle de la chair?

— Pourquoi, cher maître ne pas recommencer publiquement ces expériences si démonstratives pour réduire au silence les sceptiques et les railleurs ?

Déjà j'imagine une grande représentation dans la Salle des Fêtes du Trocadéro; B. B. sur l'invitation de M. Richet viendrait lui même raconter sa vie et sa survie à six mille spectateurs, haletants d'émotion. Mais M. Richet me remontre doucement que les conditions morales de ces expériences délicates rendent leur publicité impossible. »

Cela est sage.

« M. Richet va bientôt gagner Londres pour y continuer avec William Crookes, ses passionnantes études; pourquoi MM. Giard et Curie n'accompagneraient-ils pas M. Richet en Angleterre ?..... »

Nous livrons l'indiscrétion sans commentaires En résumé, le phénomène spirite marche; les savants s'en emparent en variant ses modes et les journalistes consultent la boussole de l'opinion sans envoyer les croyants aux maisons de *fous* comme d'habitude.

* * *

En ce qui nous concerne et toute observation scientifique renvoyée à plus tard, nous ne pouvons plus compter les « fantômes » de bonne compagnie que nous avons vus, avec lesquels nous avons conversé dans un langage pas plus factice que leurs formes et tout naturellement poli. Nous en avons eu de photographiés avec ou sans casque; nous avons même reçu d'eux quelques présents, ce que l'on nomme « apports » en spiritisme et, bien d'autres faits non classés ont été notés avec soin comme spéciaux, réservés au développement général pour l'avenir. Pour un fantôme qui sort du parquet et va s'y éteindre, genre que nous avons abandonné depuis nombre d'années, il ne faut pas laisser dans l'oubli les histoires authentiques de ceux qui se manifestent en pleine nature. Nous leur adressons nos remerciements et activons nos souhaits sympathiques en faveur des intelligences mystérieuses, au début de 1906. Non, nous ne saurions nous priver de dire ouvertement que, sans rêve, sans sommeil, sans trance, sans hallucination et par les yeux de notre corps physique, nous en avons vu apparaître par instants, se promener en pleine campagne, en plein jour, plein soleil ou dans les soirées d'été, même dans les rues de

(1) C'est nous qui soulignons.

la capitale, côtoyant à leur insu, plus d'une fois, les cabotins de la vie publique. Eux, les discrets, observateurs et travailleurs silencieux, ils ont depuis longtemps essayé leurs forces. Ils attendent l'heure décisive de la *suprême représentation*, sans redouter les critiques. Ils n'en ont point peur.

Nous devons aussi nos hommages à tous ceux que nous n'avons pas vus, dont la manifestation a été prouvée au milieu de groupes honnêtes et intelligents, et qui, mieux encore que Bien Boa, ce malheureux « fantôme cabotin », moderne qui assume noblement la pénible tâche d'amuser les journalistes, pour mettre sa petite pierre dans les fondements de l'édifice d'un nouvel Institut, sont parvenus à donner la preuve de leur matérialisation au moyen d'empreintes et de moulages.

Le défilé des artistes fantômes sur la scène du monde n'est pas près d'être à sa fin ; il réserve plus d'une surprise au monde intellectuel et pensant de notre planète.

La grande vague, qui entraine la terre à des destinées inattendues par d'autres que par des initiés sérieux, roule ses flots multicolores à travers le monde ; voici enfin le moment où tout sera renouvelé.

La vérité sera dévoilée !

Oh! qui donc a imaginé de dire que la vérité était nue ! Seul un fabuliste peut se la représenter ainsi. Les hypothèses doctrinales scientifiques ne sont-elles pas autant de voiles opaques qui nous dérobent la vraie lumière ? Je ne cherche ici, ni la nature, ni la raison d'être des mille autres voiles vaporeux qui enveloppent la chère déité et ne disparaissent aux yeux de l'étudiant en science sacrée, que progressivement et lentement ; je dis que beaucoup d'obstacles entravent nos désirs, ne fût-ce que par les raisons humaines et sociales communes. Pour le moment il n'y en a pas d'autres et c'est assez, puisque personne ne se comprend. Une sorte de tour de Babel s'élève devant ce que je nommais tout à l'heure l'édifice du Nouvel Institut.

Les savants ne se prononcent pas. Ils regardent, observent et réservent leurs conclusions.

Il parait que cela contente la majorité des spirites et ceux qui ne le sont pas. Parce que ceux qui ne le sont pas auraient peur de s'amoindrir en le devenant, mais se sentent un peu plus hardis à la suite et sous la tutelle des hommes de science, et que, ceux qui le sont, se trouvent parfaitement soulagés de ce que de grands professeurs daignent aider à une publicité qu'ils n'auraient pu faire en faveur du « phénomène » stérilisé entre leurs mains, vu le parti-pris ou les préjugés de la foule en retard d'instruction.

Or ce n'est point au fantôme B. B. que l'on croit, c'est en réalité au professeur Richet. Voici l'éminent savant fort engagé.

Williams Crookes avait tiré du sang de « l'apparition matérialisée » ; le Professeur Richet ne pourra pas rester en dessous de William Crokes. On lui demandera davantage. Il fera mieux; peut-être disséquera-t-il Bien Boa. Et Bien Boa ressuscitant avec tous ses organes sains et complets sera sans cesse prêt pour une nouvelle séance de vivisection. Tout le monde saura qu'il ne manque aucun organe essentiel aux « fantômes ». Mais tout le monde dira, quand même, avec le maitre, pendant un certain temps encore : « *Je ne crois pas au spiritisme*, j'écoute, je regarde, j'enregistre et j'attends ».

En *attendant*, les expériences pourront devenir de plus en plus intéressantes ; les organes se formeront et se déformeront à la fantaisie de l'expérimentateur scientifique, lequel, pour l'honneur de la science, se verra toujours obligé d'avoir recours aux médiums et de chercher ses éléments de conviction dans les cercles spirites. Les présidents de groupes ne faisant pas de vivisection, ils seront trop heureux d'ouvrir leurs salles aux Maîtres, n'est-ce pas ? Qui sait ! Ramsès II, dont on vient de découvrir dans une urne les entrailles séculaires, viendra peut-être aux séances de vivisection, prouver que, si ses entrailles ne sont point en possession de son fantôme, parce qu'absentes dans le corps momifié, il peut s'en former de neuves et prendre un aspect très moderne en tout son être factice, grâce à la matérialisation obtenue au moyen de la substance du médium.

Prendre la substance du médium ! voilà du meurtre nouveau genre, mais Ramsès ne s'étonnerait de rien et compterait sur le secours de l'art secret d'un Hermès médecin pour préserver son instrument de la mort.

Personne ne désire plus que nous de voir sortir des tombeaux les vieux corps dans une apothéose de glorification ; encore ne désirons-nous point vampiriser les médiums pour établir nos conquêtes sur le monde déchu. Ce n'est qu'une nécessité temporaire.

Avouons entre nous, sous le manteau de nos vulgaires cheminées, que les phénomènes d'outre-tombe nous donneront d'ici là quelques occasions de rire, à cause de l'esprit facétieux des journalistes et beaucoup d'occasions de gémir, peut-être même de pleurer, à cause des humiliations, tribulations, combats et souffrances intimes qui nous viendront des forces hostiles de ce monde ou de l'autre, ainsi que tous les esprits de lumière l'ont prophétisé.

Cette causerie est écrite, lorsque le Dr Paul

Valentin vient nous procurer l'occasion de formuler un vœu en faveur des médiums, pour le conclure. Lire dans le « Matin » du 10 jauvier sa lettre au rédacteur en chef qui se termine ainsi : « Je maintiens, jusqu'à preuve du contraire, mes réserves les plus expresses touchant à une *mystification toujours possible* de la part de cette très remarquable catégorie d'*hystériques* qu'on appelle les bons *médiums* ».

Voici une balle perdue dont on ressentira le contre-coup à plus d'un honnête foyer. Nous souhaitons que les recherches de la science officielle aboutissent de gré ou de force à la réhabilitation des médiums !

Lucie GRANGE.

EMPREINTES ET MOULAGES D'ESPRITS

L'obtention d'empreintes sur de la farine, des cendres, du noir de fumée, etc., est un fait presque banal dans les annales du spiritisme. Ces empreintes avaient l'inconvénient de ne pouvoir être conservées. La reproduction de formes matérialisées par des moulages en plâtre a donc été un grand progrès réalisé et en même temps une preuve irréfragable du phénomème même de la matérialisation. « Il ne s'agit plus, dit Aksakof (*Anim. et Spiritisme*, p. 127), d'empreintes, mais de moulages de tout un membre matérialisé, au moyen desquels on fait ensuite un modèle en plâtre, reproduisant avec une parfaite exactitude tous les détails de la forme du corps momentanément matérialisé. L'opération se fait de la manière suivante : On prépare deux vases, l'un avec de l'eau froide, l'autre avec de l'eau chaude à la surface de laquelle se trouve une couche de cire fondue. On demande que la main apparue se plonge d'abord dans la cire en fusion, pendant quelques instants, puis dans l'eau froide, et cela à plusieurs reprises ; de cette façon la main est bientôt enveloppée d'un gant de cire d'une certaine épaisseur et, lorsque la main matérialisée se retire, on conserve un moule parfait qu'on emplit ensuite de plâtre ; le moule, fondu dans l'eau bouillante, laisse un moulage en plâtre ayant exactement la forme du corps qui remplissait le moule... L'idée de mouler les formes matérialisées est de Denton, professeur de géologie, et c'est en 1875 qu'il obtient ses premiers moulages de *doigts*. »

Des expériences furent faites avec Mme Hardy, médium, au moyen de paraffine et de plâtre. Le seau, avec la couche de paraffine fondue, était placé sur la table, à laquelle étaient assis Mme Hardy, M. Hardy et Denton ; il fut demandé à Mme Hardy d'avancer sa main de quelques centimètres entre la couverture et la housse (de piano) qui recouvraient la table ; on obtint quinze à vingt moules de doigts, de diverses grandeurs, depuis des doigts d'enfant jusqu'à des doigts gigantesques. Le plus grand de ces doigts, celui de Big Dick, était deux fois gros comme le pouce de Denton ; la plus petite de ces formes, avec un ongle nettement dessiné, correspondait au doigt potelé d'un enfant d'un an. Pendant que ces formes se produisaient, la main du médium était à une distance de plus de 60 centim. de la paraffine, les moules étaient encore chauds au moment où Mme Hardy les retirait des mains qui lui étaient tendues sous la table. En général, les ongles et les sillons de la peau étaient bien marqués sur ces moulages.

Dans d'autres séances, on obtint des moules de mains et de pieds complets et des formes les plus diverses. Comme on objecta que les moules pouvaient être prêts d'avance, Denton pesa le bloc de paraffine avant et après l'expérience ; les moules devaient faire et faisaient la différence de poids. On objecta que la médium pouvait enlever de la paraffine avec ses pieds ; on l'enferma dans un sac ; les résultats furent les mêmes. On objecta encore que la médium pouvait, avec ses mains restées libres, défaire les coutures du sac ; on résolut alors d'obtenir les moules dans une caisse fermée à clef. Nous renvoyons au livre d'Aksakof (loc. cit., p. 132) pour la description de la caisse et la relation des expériences. On obtint, entre autres, le moule exact d'une main humaine, de grandeur naturelle. Des hommes éminents tels que Denton, Epes Sargent, littérateur bien connu, et le Dr Gardner, se portent garants de l'absolue sincérité de ces expériences. Le sculpteur O'Brien exprime son admiration au sujet de la perfection des moulages que dans la pratique ordinaire on ne pourrait obtenir que par l'ajustement de plusieurs morceaux (moule à pièces), avec des *soudures* qu'on n'observe pas ici.

Dans les expériences de M. Reimers, à Manchester, la médium avait le buste et les bras

enfermés dans un sac en tulle lié à la taille; elle était placée dans un coin de la pièce et le seau à côté d'elle et un rideau en calicot tiré au devant; pas de communication possible avec l'extérieur; on obtint le moule d'une main en paraffine. On ne peut objecter que la médium ait apporté en cachette une main en plâtre, car comment l'aurait elle retirée d'une forme délicate et friable comme l'est la paraffine sans la détériorer? Une main fabriquée avec une substance molle et élastique n'aurait pas résisté à la température élevée du liquide. Le moule en paraffine n'aurait pu être apporté tout fait, car il aurait été plus épais et la fraude eût été découverte à la pesée. La main obtenue différait de forme et de dimension de celle de la médium, et était identique à celle qui avait été aperçue matérialisée et qui avait laissé son empreinte sur de la farine. Dans une autre séance, on obtint la main gauche faisant la paire avec la main droite obtenue antérieurement. Cette main présentait en outre, en relief sur sa face dorsale, la forme d'une croix que M. Reimers avait donnée à une apparition qui se montra à toutes les séances ultérieures, sous le nom de Bertie, toujours avec cette croix. A la même séance, M. Reimers obtint encore une autre main juvénile (la médium était âgée), et un pied. Dans certaines circonstances, le membre moulé se tendait hors du cabinet et M. Reimers s'emparait du moule en paraffine pendant que le membre se dégageait avec rapidité.

Voici quelques-unes des conclusions se rapportant aux expériences de M. Reimers : 1° Le médium était isolé dans des conditions offrant toutes les garanties désirables; 2° Les différences anatomiques entre les organes matérialisés et les membres correspondants du médium étaient très nettes ; 3° Le même type d'organe matérialisé s'est reproduit à toutes les séances et parfois en des lieux différents, ce qui prouve la présence d'un même agent; 4° Les épreuves en plâtre correspondaient exactement aux mains et aux pieds matérialisés, que les témoins avaient vus et touchés pendant et après le moulage; 5° La position des doigts est autre dans chaque modèle; 6° Plusieurs fois les moules ont été présentés aux assistants pendant qu'ils revêtaient les organes autour desquels ils s'étaient formés ; 7° Le même type anatomique du membre matérialisé s'est reproduit, malgré la substitution au médium féminin d'un médium masculin; 8° Enfin, quelques-unes de ces épreuves en plâtre témoignent clairement de leur origine supranaturelle, car elles n'ont pu être obtenues par un procédé quelconque de moulage.

Dans les expériences faites en 1877 avec miss Fairlamb, comme médium, cette dernière n'entra ni avant ni durant la séance dans le cabinet où se trouvait le seau, et en outre elle avait la tête et les épaules couvertes d'un morceau d'étoffe de laine, afin de la protéger contre le jour, et ses mains étaient tenues. On trouva à côté du seau, sur le plancher, deux moules très bien réussis des deux mains de Minnie, l'un des guides de la médium.

Dans des conditions analogues, M. Nichols expérimenta avec Eglinton — soumis à une étroite surveillance — et les moulages en plâtre obtenus représentaient des mains *qui furent reconnues*. Entre autres, on obtint le moule en paraffine d'un pied droit matérialisé, qui fut la reproduction exacte du pied du médium, dont le pied droit *resta visible* à tous les assistants pendant toute la durée de l'expérience; il y a donc eu là *dédoublement* bien net.

En 1878, M. Adshead isola la médium, miss Wood, dans une cage dont la porte fut fermée au moyen d'une vis. On vit apparaître, dans ces conditions, deux fantômes, l'un d'une femme (Meggie), l'autre d'un homme (Benny), qui successivement ont laissé le moule de leur pied gauche, de sorte qu'on a obtenu deux pieds gauches de forme et de dimension différentes.

Voilà pour les expériences anciennes, citées par Aksakof et examinées par lui avec un parfait sens critique, sans parler des photographies de moules et de moulages et des pièces elles-mêmes qu'il s'est fait envoyer dans nombre de cas pour opérer un contrôle personnel. Il y a là un faisceau de preuves suffisant pour prouver la matérialisation et la dématérialisation de parties du corps humain. Ces expériences ont été maintes fois répétées depuis lors ; citons seulement encore celles de l'astronome allemand Zœllner avec le médium Slade, telles qu'elles sont rapportées dans le remarquable ouvrage de M. de Rochas, *L'extériorisation de la sensibilité* (1896) : « Dans un vase plein de fleur de farine, l'impression d'une main fut trouvée, avec toutes les sinuosités de l'épiderme parfaitement visibles. En même temps, une portion de la farine, donnant aussi les marques d'une grande et puissante main, fut laissée sur le pantalon de M. Zœllner, au genou où il s'était senti empoigné une minute auparavant. Les mains de Slade étaient restées constamment sur la table et, en les examinant, on n'y trouva aucune trace de farine. L'impression était celle d'une main plus grande que celle de Slade.

« On obtint une impression plus durable avec du papier, noirci à la lumière d'une lampe à pétrole, fixé sur une planchette et sur lequel

apparut la marque d'un pied nu; à la demande des assistants, Slade se leva, ôta ses souliers, montra ses pieds, mais aucune trace de noir de fumée n'y fut constatée. Son pied, qui fut mesuré, avait 4 centim. de moins que l'empreinte obtenue.

En quittant l'Allemagne, Slade se rendit en Australie et ce n'est qu'à son retour qu'il fit, en France, ses célèbres expériences avec le Dr Gibier. C'est par erreur qu'il a été dit, dans le numéro de nov. 1905 de la *Lumière*, qu'il vint directement d'Allemagne en France. Les expériences de Zœllner ont été faites à la fin de 1877.

Nous n'insisterons pas sur d'autres faits similaires, pour passer immédiatement aux expériences modernes et récentes, faites avec la célèbre médium napolitaine, Eusapia Paladino.

* * *

Le chevalier Chiaïa, qui fut le premier à expérimenter avec Eusapia, a obtenu avec elle un grand nombre d'empreintes. M. de Rochas en représente une série dans *Annal. de sc. psychiq.*, 1898, que le chevalier lui a envoyées avec ce commentaire : « J'ai obtenu ces moulages dans l'argile des sculpteurs en en mettant une couche d'environ 8 centim. de hauteur pour une largeur de 30 à 40 centim., dans un grand plateau dont le poids total se trouvait ainsi porté à 25 et à 30 kilos. » Ce plateau était placé à distance d'Eusapia et trop lourd en tout cas pour qu'elle le pût porter d'une main; or, ce plateau venait se poser tout doucement sur la table et on n'en était averti que par les sept coups conventionnels dans le mur. On donnait alors de la lumière et l'on trouvait l'empreinte sur l'argile du plateau placé sur la table. Au moment du phénomène, Eusapia se lamentait et disait éprouver une douleur comme si on lui arrachait les entrailles. Les têtes obtenues se ressemblent presque toutes; une seule est une tête de femme que John dit être celle de la mère d'Eusapia; il y a une ressemblance avec cette dernière, de même qu'avec la tête obtenue plus tard à Montfort l'Amaury, qui sans doute est également celle de la mère d'Eusapia. Comme Eusapia était déshabillée et rhabillée par Mme Chiaïa, à chaque séance, il ne peut être question d'un masque apporté par la médium.

Aux expériences faites à Milan, en 1892, avec Eusapia Paladino, ont assisté des savants tels que Aksakof, Schiaparelli, Carl Du Prel, Brofferio, Gerosa, Ermacora, Ch. Richet, Lombroso ; c'est dire que les plus minutieuses précautions ont été prises pour écarter toute possibilité de fraude consciente ou inconsciente. Nous empruntons au livre de M. de Rochas, les détails qui suivent : Parmi les phénomènes observés dans l'obscurité, nous relevons les suivants : *Empreintes de doigts obtenus sur du papier enfumé* : « Pour nous assurer que nous avions vraiment affaire à une main humaine, nous fixâmes sur la table, du côté opposé à celui du médium, une feuille de papier noirci avec du noir de fumée, en exprimant le désir que la main y laissât une empreinte, que la main du médium restât propre et que le noir de fumée fût transporté sur une de nos mains. Les mains du médium étaient tenues par celles de MM. Schiaparelli et Du Prel. On fit la chaîne et l'obscurité, nous entendîmes alors une main frapper légèrement sur la table, et bientôt M. Du Prel annonça que sa main gauche, qu'il tenait sur la main droite de M. Finzi, avait senti des doigts qui la frottaient.

« Ayant fait la lumière, nous trouvâmes sur le papier plusieurs empreintes de doigts, et le dos de la main de M. Du Prel teint de noir de fumée, dont les mains du médium, examinées immédiatement, ne portaient aucune trace. Cette expérience fut répétée trois fois, en insistant pour avoir une empreinte complète : sur une seconde feuille, on obtint cinq doigts, et sur une troisième l'empreinte d'une main gauche presque entière. Après cela, le dos de la main de M. Du Prel était complètement noirci, et les mains du médium parfaitement nettes. »

Une expérience analogue fut tentée en pleine lumière, avec la médium en vue. Une partie de la chambre fut séparée de l'autre par une tenture pour qu'elle restât dans l'obscurité et la médium placée sur une chaise devant l'ouverture de la tenture, avec le dos dans la partie obscure. Entre autres phénomènes, on vit nombre de fois une main apparaître à l'ouverture et chacun put la toucher; c'était bien une main humaine, vivante. Derrière le rideau, sur une chaise assez éloignée se trouvait un vase plein d'argile humide, à surface parfaitement unie. « A la fin de la séance, M. Du Prel passa le premier dans la partie obscure et nous annonça une empreinte dans l'argile ; en effet, nous constatâmes que celle-ci était déformée par une profonde éraflure de cinq doigts appartenant à la main droite (ce qui expliqua ce fait qu'un morceau d'argile avait été jeté sur la table, à travers l'orifice de la tenture, vers la fin de la séance), preuve permanente que nous n'avions pas été hallucinées. Ces faits se reproduirent encore plusieurs fois (dans d'autres séances), sous la même forme ou sous une forme très peu différente. » Jamais la médium n'avait été perdue de vue même un instant.

D'autres expériences eurent lieu à Rome en 1893 et 1894; M. H. de Siemiradski en a donné la relation, rapportée par M. de Rochas. Voici le passage qui nous intéresse, concernant les phénomènes observés en 1893: « Attouchements de mains invisibles: Ces attouchements très nettement perçus par ceux qui en ont été l'objet, semblent être produits par une main matérielle et humaine... Il est arrivé quelque fois que cette main, comme pour écarter l'idée d'une suggestion ou d'une hallucination collective, a laissé des traits blancs à la craie sur nos dos et sur nos bras, juste à l'endroit où nous nous étions sentis touchés. La démonstration de l'objectivité du phénomène est encore allée plus loin. La main mystérieuse a laissé des empreintes parfaitement distinctes de doigts avec leur épiderme, sur des surfaces couvertes de noir de fumée (assiettes ou morceaux de carton Bristol), alors que les mains d'Eusapia et celles des assistants ne portaient aucune trace de noir.

« Nous avons encore pu constater, par un procédé différent, l'existence réelle d'une main n'appartenant à aucun des assistants: c'est par le moulage. Nous plaçâmes un lourd bassin rempli de terre glaise à modeler sur la grande table, au milieu de la salle à manger, et nous nous assîmes avec Eusapia autour de la petite table d'expériences, éloignée de la grande de plus d'un mètre. Après quelques minutes d'attente, le bassin vint se poser sur notre table; Eusapia gémissait, se tordait et tremblait de tous ses membres; cependant, pas un moment ses mains ne quittèrent les nôtres. Puis elle dit: « E fatto » (C'est fait). La bougie allumée, nous trouvâmes un creux irrégulier sur la surface de la terre glaise: ce creux, rempli ensuite de plâtre, nous donna un moulage parfait de doigts crispés et *comme enveloppés d'une toile fine dont les plis, nettement formés, laissaient voir distinctement l'empreinte du tissu.* Deux autres moules moins parfaits furent obtenus dans les mêmes conditions.

« Nous voulûmes ensuite obtenir le moulage de John King; mais le résultat ne fut pas satisfaisant: nous n'obtînmes que l'empreinte d'une surface légèrement ondulée et enveloppée de toile, que nous jugeâmes pouvoir être la face du personnage invisible, à en juger par les moulages déjà obtenus par d'autres expérimentateurs. Je possède, en effet, plusieurs spécimens en plâtre de moulages de cette nature obtenus à l'aide d'Eusapia par le chevalier Chiaïa. Les mieux réussis présentent une particularité singulière: le masque est enveloppé d'un voile; une main crispée au-dessus de la tête tient ce voile serré. Cette main semble appartenir au fantôme.

« Tout récemment, le Dr Vizani Scozzi, de Florence, entièrement sceptique au début, se rendit à Naples pour tenter des expériences avec Eusapia, et il obtint un moulage analogue. »

(*A suivre*) Dr Lux.

REVUE UNIVERSELLE

Une visite à un adepte hindou (*Light*, 9 déc. 1905). — Le Dr H. Hensoldt a fait un long voyage aux Indes, au Tibet et à Ceylan et s'est trouvé en contact avec un grand nombre de faiseurs de miracles, fakirs, yogis, etc. Pour leurs expériences ils ne se servent d'aucun appareil. Voici un des faits qu'il a observés: un fakir tient dans sa main une grande terrine pleine d'eau et celle-ci diminue de dimension à vue d'œil et devient finalement si petite qu'il faut une loupe pour la distinguer, après quoi tout disparaît. Le tout prend une minute et demie. Soudain on voit réapparaître sur la main du fakir un tout petit objet brun, gros comme un grain de sable; cet objet grossit d'une façon inexplicable et au bout d'une minute est redevenu la terrine primitive, de plus de 30 centim. de diamètre et pleine d'eau jusqu'au bord.

C'est ensuite le « mango-trick », le tour du manguier, que le Dr H. a vu accomplir de la façon suivante: une mangue verte et dure est enfouie, et peu après l'observateur est saisi de voir s'élever dans les airs, à l'endroit où la mangue a été enterrée, la forme d'un grand arbre, d'abord plus ou moins indistinct, à contours confus, mais devenant de plus en plus visible jusqu'à ce qu'enfin il y ait là un arbre aussi naturel que possible, arbre haut d'environ 15 pieds, couvert de feuillage et de mangues. Quand l'observateur se rapprochait ou s'éloignait de cet arbre, ses contours devenaient confus et s'effaçaient jusqu'à disparition complète, et s'il revenait à sa position primitive, il redevenait de plus en plus distinct jusqu'à acquérir cette même réalité merveilleuse. D'autres personnes ne voyaient également l'arbre que de la place qu'elles

occupaient d'abord. Deux officiers anglais, qui n'avaient pas assisté au commencement de l'expérience, ne virent rien du tout. Y a-t-il là une sorte de suggestion en demi-hypnose? Le Dr H. dit avoir assisté cinq fois à l'expérience, et une fois il réussit à s'approcher de l'arbre, à le toucher, à y grimper, et même à le photographier. Nous accueillons ces dernières assertions sous toutes réserves.

Le Dr H. a vu faire quatre fois l'expérience de la corde, bien connue de tous, et le mystère lui sembla devenir chaque fois plus incompréhensible.

Il chercha à se faire initier dans les mystères de la « Yoga Vidya » et passa six mois avec un sage, habitant un cloître ruiné de Cachmire, auprès duquel il acquit beaucoup d'idées nouvelles sur la vie, mais n'apprit rien des secrets conférant un pouvoir supranaturel.

Son professeur prouva au Dr H. qu'il avait connu à l'avance son arrivée et les détails de son voyage. Une fois il le conduisit dans une chambre entièrement noire pour lui montrer des manuscrits, et quand le Dr H. lui dit qu'il ne voyait rien, l'adepte dit : « Eh ! j'avais oublié », et aussitôt la pièce fut éclairée d'une lumière dont il était impossible de voir le foyer et qui ne dépassait pas d'un pouce, au dehors, la porte d'entrée. Une autre fois ils entrèrent ensemble dans une caverne d'une « roche enchantée » ; l'adepte, pour éclairer, prit le marteau de géologue du Dr H. et en transforma la manche en un flambeau, et lorsqu'ils revinrent à la lumière à travers des passages étroits et tortueux, la roche, qui se trouvait dans une plaine rase, n'existait plus. En revenant sur ses pas à travers la passage souterrain, l'explorateur retrouva la roche visible et tangible comme auparavant. Cette apparition et disparition magique de la roche ne paraissaient pas dépendre de la présence de l'adepte, car le phénomène se répéta plus de vingt fois pendant les trois mois suivants, toujours avec le même résultat.

Le véritable adepte, dit le Dr H., peut se placer lui-même dans l'état de clairvoyance dans l'espace de quelques secondes, par le simple pouvoir de sa volonté, sans se servir du cristal, du miroir ou de la coupe magique nécessaires au fakir. L'adepte pouvait lire les pensées du docteur et y répondre exactement et avec précision. La taciturnité et l'apparente insociabilité des adeptes s'expliquent aisément ; ils ne restent muets qu'en apparence et conversent entre eux activement sans être obligés de se servir de la parole : ils sont au-dessus de cette nécessité. Au moment du départ du Dr H., l'adepte lui fit un dernier discours sur l'illusion qu'est la matière, le monde étant pour chacun ce que le fait son propre esprit ; les sensations appartiennent exclusivement au cerveau qui est l'organe de l'esprit. De voir un objet ne prouve pas qu'il existe, mais simplement qu'il se passe quelque chose dans l'esprit, etc., etc. Ces idées ont été exprimées par des philosophes de l'Occident ; le problème de la réalité du monde extérieur a donné lieu à bien des discussions, à des théories variées, que nous n'avons pas à examiner ici.

Rêves et corps astral (*Light*. 25 nov. 1905). — Voici ce que raconte M. Walter Smith : Il y a un an, il habitait Saint-Louis (Amérique) et avait de fréquentes discussions avec un ami au sujet des phénomènes psychiques. Il engagea beaucoup cet ami, un journaliste, à se rendre à Chicago. Il lui recommanda d'aller voir un M. R., médium très connu de cette ville, et lui dit au départ : « Ne manquez pas d'aller voir M. R., car il prédit l'avenir ; je connais sa puissance. » Deux semaines après, il reçut de son ami la lettre suivante : « M. R. est une merveille! Je me suis rendu à une de ses séances la semaine dernière, j'arrivai trop tard pour demander une expérience psychométrique, mais je vis et j'entendis bien des choses susceptibles de m'intéresser. J'y retournai hier soir et la lecture qui fut faite de ma question écrite et pliée est merveilleuse. Voilà la question que j'avais écrite : « Dans combien de temps aurai-je du travail, et quelle sera l'importance de mon succès à Chicago ? » Mon pli était sur la table mêlé à 60 ou 70 autres. Quand R. arriva au mien, qu'il prit sans l'ouvrir, il dit : « Cette personne est un peu impatiente d'avoir une situation sûre. Vous vous demandez toujours : dans combien de temps aurai-je du travail ? Quel genre de travail aurai-je ? et autres questions analogues. Soyez sans inquiétude, vous n'allez pas tarder à avoir de l'ouvrage et vous réussirez très bien dans cette ville ». M. R. hésita alors un instant et dit : « J'entends un nom, mais je ne saisis pas bien. Cela ressemble à William. Non c'est Walter. Cette personne, semble-t il, vous a engagé à venir à Chicago et vous a dit : « Quand vous irez à Chicago, ne manquez pas d'aller voir M. R. » Cette personne vit sur la terre; elle n'est pas morte, mais vient à moi en corps astral pour me dire tout cela. Elle ajoute qu'elle vous a dit cela et qu'elle s'appelle Walter Smith. Cette personne est actuellement à Saint-Louis et c'est dans cette cité qu'elle vous a conseillé de venir ici. »

Je pouvais à peine attendre que M. R. demandât de qui était ce papier en question. Lors-

qu'il le demanda, je fus aussitôt sur pied. Il me demanda si ce qu'il m'avait dit concordait, et je ne pus qu'affirmer que tout était parfaitement exact. « Et, ajouta M. R., en riant, y étais-je quand votre ami vous a dit cela ? »

Ici finit la lettre de l'ami de M. Smith. Or, ce dernier, ce même dimanche soir, où son ami alla au cercle de M. R., était allé se coucher de meilleure heure que d'habitude, vers 7 h. du soir, et pouvait donc se trouver en dégagement à la séance de M. R., attiré par la puissante pensée de son ami. Il ne se rappela rien au réveil et fut très étonné en recevant la lettre susdite. Chicago se trouve à 300 milles de Saint-Louis.

Schopenhauer se manifeste à l'un de ses admirateurs (*Light*. 9 déc. 1905). — M. W. C. Smith étudie la philosophie de Schopenhauer depuis 15 ans ; il y emploie tous ses loisirs et avec son aide cherche à déchiffrer l'énigme de la vie. L'esprit d'amour, qui encourage au sacrifice de soi-même, est impérissable ; tel est l'un des adages du philosophe allemand. Pour lui l'être physique n'est pas l'alpha et l'oméga de tout être, car il dit : « Tu dois t'efforcer à atteindre le nirvana qui n'est pas, comme le croient les ignorants, un état d'inconscience complète, mais un état d'activité plus intense et bienfaisante, car à mesure que nous nous élevons dans l'échelle des êtres, nos occasions d'agir deviennent plus nombreuses, notre travail pour autrui plus élevé et plus étendu, et la sagesse et la puissance infinies équivalent à la capacité infinie d'être utile, car elles sont dirigées par l'infini amour. » C'est une belle pensée ; cependant le nirvana n'est pas tout à fait ce que pensait Schopenhauer, c'est aux philosophes à rectifier la définition, et ils n'admettent pas plus que Schopenhauer qu'il est l'absorption à jamais inconsciente dans Parabrahm. Quant à nous, nous reprocherons au philosophe allemand de faire un peu trop bon marché du corps physique ; ici c'est à la tradition cosmique à lui répondre. Ces réserves faites, revenons au récit de M. Smith.

En mars de l'année dernière, il habitait Chicago ; il assista à une séance spirite. Peu après le début, une dame médium lui demanda s'il savait le latin ou le grec et ajouta : Je vois un esprit à vos côtés ; une de ses mains repose sur votre épaule, l'autre tient un livre ouvert brillamment éclairé. Ce n'est pas de l'anglais ; la typographie en est très noire et distincte, bien que le papier soit de qualité très inférieure et maculé par l'âge. » Elle dit ensuite qu'il n'y avait point d'illustration et que c'était une reliure pleine de bibliothèque. M. Smith, incapable de reconnaître ce livre pour le moment, demanda une description de l'esprit. Le médium dit : « C'est un homme petit, mais vigoureux, à tête large, à front haut et large, aux yeux bleus, très enfoncés et pénétrants ; le nez est grand et saillant, le menton large, la bouche grande avec une expression agréable. Il dit quelque chose que je ne puis comprendre, bien qu'il parle très clairement et très distinctement. » « A cette description, dit M. Smith, je reconnus l'homme et le livre : Schopenhauer ! Que de fois j'avais tenu ce livre dans mes mains, et que de fois mon regard s'était porté sur le portrait de Schopenhauer pendu depuis des années au mur de ma chambre, de telle sorte que ses traits se sont indissolublement gravés dans ma mémoire ! » Il demanda alors à la voyante de s'efforcer de comprendre ce qu'il disait ; ce n'est qu'à grand peine et par bribes qu'il put obtenir ces mots : « Ick-habe-gebust. » En réalité : « Ich habe gewusst », ce qui veut dire : « J'ai su ! » Pour M. Smith, cela voulait dire que Schopenhauer savait qu'il lui vouait depuis des années une affection reconnaissante ; en même temps il recevait la preuve la plus frappante de la survie et de la conservation de la personnalité consciente. Les seuls mots qu'il put encore obtenir furent : « Auf Wiedersehen, mein Herr ! » (au revoir. Monsieur !) La joie de M. Smith fut exubérante et tous les assistants, dont aucun ne savait l'allemand, pas plus que la voyante, dont aucun n'avait lu une ligne de Schopenhauer, en furent étonnés. Quant à la voyante, elle n'avait jamais entendu parler de Schopenhauer. Dans tous les cas personne ne savait que depuis quinze ans M. Smith se livrait à l'étude de ce philosophe.

A la réunion suivante, M. Smith apporta le livre et le portrait de Schopenhauer et la voyante reconnut à la fois l'un et l'autre. D'ailleurs, en étudiant le philosophe, il n'avait jamais eu le sentiment qu'il était mort ; il le sentait en quelque sorte à côté de lui, l'aidant à comprendre les passages difficiles. — Ce fait a suffi pour convertir M. Smith au spiritisme.

Deux cas de pressentiments de M. Ravazzoni Virginio (*Luce e Ombra*, déc. 1905). — M. R. V. est musicien de profession. Au printemps de 1903 il se trouvait à Milan, n'ayant encore eu l'occasion de souscrire d'engagement avantageux. Finalement arriva de France une proposition bien mesquine et en désespoir de cause il répondit qu'il acceptait. Quelques jours après, il reçut un télégramme ainsi conçu : « Entendu, partez. » Il

était occupé à faire sa valise quand, levant la tête, il porta les yeux par hasard sur un calendrier pendu au mur et fixa particulièrement un nom écrit en rouge : S. Pellegrino. A ce moment une voix intérieure lui suggéra impérativement de ne pas partir et d'attendre, et l'idée lui vint que ce serait à Pellegrino qu'il irait. Il ne partit pas. Quelques jours après, un de ses collègues l'engagea à écrire à un maëstro qui se trouvait alors à Boulogne-sur-Mer. Il écrivit et reçut une réponse qu'il était inscrit pour une importante localité balnéaire et cela dans d'excellentes conditions. Le contrat arriva quelques jours après, et R. V. lut avec stupeur qu'il était désigné pour inaugurer la saison a l'Etablissement thermal de S. Pellegrino di Bergamo. Il conserva la feuille du calendrier comme souvenir.

Voici un second cas plus curieux encore, R. V. était à Milan l'année suivante. Un soir, circulant dans les rues sans but précis, chaque fois que son regard tombait sur une affiche, c'était celle de la Société de Navigation pour l'Inde et l'Indo-Chine. Le même fait se renouvela les jours suivants. Quelques jours après en traversant un passage, il vit exposé, à l'agence Chiari, un globe terrestre tournant automatiquement : à cet instant même le globe s'arrêta lui présentant l'Inde et l'Indo-Chine. Il dit alors à un ami qui était avec lui qu'il avait le pressentiment qu'il irait en Indo-Chine cette année ; l'autre le regarda avec surprise. Peu après, il eut un engagement à Mâcon pour l'été; tous les soirs il y allait au café et quand il lisait, dans le journal, la correspondance coloniale, l'Indo-Chine lui sautait toujours aux yeux. Il passa juillet et août à Allevard-les-Bains ; un jour il demanda à sa logeuse de lui prêter un livre pour le distraire dans ses loisirs ; elle le conduisit à une Bibliothèque où il y avait 200 à 300 volumes , il en prit un au hasard, il avait pour titre : « L'Inde et l'Indo-Chine ».

Vers la fin de la saison, il demanda à son voisin où il irait, celui-ci lui dit à Marseille, et il donna à R. V. l'adresse d'une agence à Paris qui faisait l'extérieur. Il y écrivit et reçut bientôt une réponse où on lui proposait de faire partie de la troupe d'opéra qui se rendait au Tonkin. Il accepta. Il est de retour depuis peu de temps.

M. R V. a des pressentiments surtout dans les périodes de tristesse et d'abattement.

Réclamation faite par un Père décédé, du monastère d'Ardoyne (*Light*, 9 déc. 1905). — Le révérend père Hubert, de l'ordre des Passionistes, a fait connaître récemment, dans l'un de ses sermons, qu'il a reçu la visite d'un membre de l'ordre, décédé, au monastère d'Ardoyne, Belfast. Une nuit, a-t-il dit, après s'être retiré dans sa cellule, il entendit un coup frappé à sa porte ; en même temps, le père qui occupait la cellule voisine, entendit également un coup contre sa porte ; tous deux ouvrirent leur porte et virent la forme d'un père passer dans le corridor, puis s'évanouir comme un fin brouillard. Ce fait se reproduisit plusieurs fois et, l'une d'elles, le père Hubert accosta l'apparition en présence de plusieurs pères. Le fantôme parla alors et lui dit qu'il n'avait pas tenu la promesse qu'il lui avait faite de prier pour lui dans certaines occasions.

Le père Hubert avoua alors à la congrégation étonnée qu'il avait effectivement fait cette promesse au père décédé, qui avait été d'ailleurs reconnu par plusieurs et qu'il avait omis de s'y conformer. Il fit alors les prières promises et le fantôme ne reparut plus.

Il paraît que les faits de ce genre ne sont pas rares au monastère d'Ardoyne, comme du reste dans les couvents en général. Le père Hubert pense que si les apparitions ne sont pas plus fréquentes, en général, cela tient à la terreur et à la nervosité qu'elles produiraient chez leurs amis vivants. Il affirme avoir vu et interrogé deux autres fantômes qui n'appartenaient pas au clergé pendant la vie terrestre.

Ajoutons que particulièrement dans les couvents où règne l'ascétisme, il peut arriver que certaines apparitions se réduisent à de simples hallucinations, et cela ne soit pas dit pour infirmer le dire du père Hubert.

Phénomènes de translocation en Italie (*Light*, 25 nov. 1905, d'après *Il Messagero*, du 16 nov.). — Il s'agit du singulier phénomène de transport répété de deux garçons de Ruvo, près de Bari, à une grande distance dans un temps très court. En 1901, dans la maison d'un entrepreneur en bâtiment, M. Mauro Pansini, il se produisit soudain de grands bruits et chocs parmi les meubles. Un soir, son fils Alfredo, âgé de sept ans, tomba en trance et se mit à parler avec un voix qui n'était pas la sienne et disait être là pour chasser les mauvais esprits. Il parla français, latin et grec, et récita de longs passages du Dante ; parfois douze voix différentes se firent entendre successivement par sa bouche. L'enfant fut envoyé en pension ; il revint à l'âge de dix ans, l'année dernière, et une nouvelle série de phénomènes se produisit. Son frère, âgé de huit ans, et lui, se trouvaient fréquemment transportés, dans l'espace de quelques minutes, d'une ville ou d'un

village à une autre localité, d'où il fallait les ramener à la maison. Le cas fut étudié par le Dr R. Cotugno, de l'hôpital de Ruvo, mais, en dehors de la constatation de « double personnalité », il ne put rien expliquer.

Les prêtres, appelés pour faire cesser les manifestations, ne réussirent à rien : un pasteur protestant apprit de l'aîné des enfants en trance que l'esprit qui se manifestait, était celui d'un homme mort dans la maison, et que cet esprit était convaincu d'agir selon la volonté divine. On demanda à cet esprit comment il se faisait que les enfants étaient transportés d'un lieu dans un autre; il répondit qu'il avait un cheval avec lequel il pouvait aller à Rome ou en Amérique en cinq minutes, puis, qu'il dématérialisait les corps et les rematérialisait ensuite.

L'un des faits les plus remarquables est celui advenu le 9 novembre ; à 2 heures de l'après-midi les deux garçons étaient à Ruvo et à 2 h. 15 ils étaient à Bari, où l'archevêque les remit entre les mains de la police. La distance est d'environ 32 kilomètres. Il parait que ces déplacements sont toujours annoncés d'avance. Ces phénomènes ont causé un grand trouble dans la famille de M. Pansini et un grand tort à ses affaires.

On trouve un fait analogue dans les *Actes des Apôtres*, VIII, 39 : « Etant remonté hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe et l'eunuque ne le vit plus ; mais il continua son chemin, étant plein de joie. Quant à Philippe, il se trouva dans Azot... ». Lévitation et transport !

Intéressantes apparitions. *Cas de J. Coates* (*Light*, 29 juillet). — M. Coates avait fait, en 1891, la connaissance de deux jeunes gens, M. R. et M. D., à Rotheway (Ecosse). Il ne revit M. R. que dix années après et apprit de lui que M. D. était mort. Après bien des réticences, M. R. lui raconta les faits suivants : Quelque temps après avoir quitté Rotheway, R. et D. s'étaient promis qu'ils se légueraient, le premier qui mourrait, à l'autre, un anneau, un habillement de deuil, un chapeau de soie, ou la somme d'argent nécessaire pour acheter ces objets ; de plus, ils se promirent en riant que celui qui partirait le premier apparaîtrait à l'autre si c'était possible.

D. était phtisique et son médecin l'envoya aux Canaries; avant de partir, il renouvela à R. sa promesse de chercher à lui apparaître s'il mourait. Quelques mois après, il mourut à Las Palmas et y fut enterré. R. ne croyait à rien et considérait le retour des morts comme une impossibilité. Il n'osa pas demander aux parents du défunt l'exécution de la promesse concernant l'anneau, le chapeau, etc. Environ cinq semaines après les funérailles, R. s'étant couché comme d'habitude sans aucun souci, se réveilla vers 2 h. du matin, avec un frisson ; il n'avait pas froid, mais ressentait un malaise particulier. Il jeta les yeux vers le pied du lit et vit distinctement la porte de sa chambre s'ouvrir et son ami D. entrer, comme en glissant, vêtu d'un habillement neuf, un chapeau neuf à la main, et avec une mine de santé qu'il ne lui connaissait pas. Le fantôme s'approcha du lit en souriant. Mais R..., après s'être rendu compte qu'il n'était pas le jouet d'une illusion, prit peur, jeta un cri, se rejeta dans son lit et cacha sa tête sous les couvertures. Lorsqu'il se découvrit, l'apparition avait disparu. Il affirme qu'il était assis dans son lit et bien éveillé, et pendant longtemps il n'osa raconter à personne son aventure, de crainte du ridicule.

Une quinzaine de jours après, remis de cette émotion, il eut une autre aventure de même nature qui lui laissa une impression durable. C'était le matin, de bonne heure. Il se réveilla subitement. Son ami D. entra encore dans la chambre, souriant, et accompagné du propre frère de R. qui était mort depuis 12 ans. Ils avaient tous deux l'apparence de la vie et ils restèrent bien dix minutes sans qu'il se trouvât dans la possibilité de leur dire un mot. Depuis cette époque, les apparitions cessèrent de se produire malgré le désir qu'en avait R.

Morte par malédiction (*Neue metaphys. Rundschau*, H. 3, 1905). — On écrit d'Alsace qu'à Chatenois est morte récemment une jeune fille, âgée de 22 ans, Marie Blind, dans des conditions singulières. Elle faisait avec sa mère une visite de condoléance à une voisine dont la fille venait de mourir après une longue maladie. La voisine comprit mal les paroles consolatrices qui lu étaient dites et, dans un état d'excitation extrême dit : « Vous êtes une femme sans cœur. Vous ne savez pas ce que c'est que de perdre un enfant. Mais il vous en arrivera de même avec votre fille, et ce ne sera pas long ! » Et en disant ces paroles, elle était allé vers le lit de mort secouer la morte comme si elle voulait la réveiller. La jeune Marie B. fut si frappée de cette sorte de malédiction, qu'elle tomba malade incontinent et dut s'aliter, en gémissant d'être obligée de mourir. Un médecin, appelé en hâte, ne put rien pour dissiper les maux de tête de la jeune fille, car elle n'avait aucun autre symptôme morbide. Le curé ne put davantage la tranquilliser. Elle mourut quatre jours après.

Y avait-il une maladie méconnue par le médecin ? Impossible de le savoir, l'autopsie n'ayant pas été faite. Dans ce cas, on n'aurait eu affaire qu'à une simple coïncidence. Mais la Bible et l'histoire relatent des cas de mort par malédiction; cette solution n'est donc pas exclue. Nos lecteurs n'ignorent pas que la pensée et la volonté exprimée engendrent des formes, qui vivent dans le milieu cosmique approprié jusqu'à la réalisation ou la disparition par une influence contraire. Une autre hypothèse peut être invoquée, c'est celle de l'autosuggestion produite par les paroles de malédiction ; celle-ci peut avoir déterminé la mort, même s'il y a eu des suggestions contraires, du moment qu'elle a été plus forte que ces dernières. Enfin, on peut encore supposer que la mère de la défunte, dans son exaltation, fut voyante et aura pu ainsi faire une prédiction qui se sera trouvée, en quelque sorte, liée d'apparence à ses sentiments momentanés.

Quoiqu'il en soit, la malédiction est une chose abominable ; celui qui l'émet peut en souffrir autant que celui qui est visé. Puis, on connaît la loi du « choc en retour. »

Vision spontanée dans le verre d'eau (*Journ. of. soc. f. psych. res.*, déc. 1903 ; *Revue du monde invisible*, oct. 1905). — Dans la nuit du 16 avril 1902, Mme H., très abattue, s'était couchée, après avoir mis un verre d'eau sur la table. Son mari faisait le service nocturne sur la ligne du chemin de fer L. N. W. Elle se réveilla en sursaut vers trois heures et se leva pour aller boire. Quand elle voulut approcher le verre de ses lèvres, elle aperçut avec surprise dans l'eau une peinture mouvante : c'était un train de chemin de fer, avec la guérite du serre-frein à l'extrémité. Soudain les voitures roulèrent les unes sur les autres et celle du serre frein resta surtout endommagée. Son mari à son retour lui raconta avoir passé près du lieu d'un désastre et que le serre-frein avait été sérieusement blessé.

Le mari rapporte que, voyageant avec un train de marchandises vers Manchester, il passa, après avoir dépassé Ashton, à trois heures dix du matin, le 17 avril, près du lieu d'un sinistre qui était arrivé à un train de marchandises, à grande vitesse. Des flambeaux illuminaient la scène. En revenant de Manchester, il passa au même endroit et il put voir les voitures, y compris celle du serre-frein qui était gravement endommagée ; il était environ 7 h. 50 du matin. A son retour, sa femme lui raconta sa vision.

Il est à remarquer qu'au moment où Mme H. eut sa vision, son mari avait seulement vu qu'il était arrivé un sinistre dont il ne pouvait apercevoir les détails ; ce n'est qu'au bout de cinq heures qu'il put observer réellement ces détails, qui correspondaient à la vision de Mme H. Il n'y avait donc pas eu transmission de pensée ; mais le mari pouvait avoir eu, en raison de sa connaissance de tout ce qui se rapporte aux chemins de fer, l'impression des détails de la scène, qui aurait été ainsi transmise à sa femme. Cette explication n'est à enregistrer que sous bénéfice d'inventaire.

Martin de Gallardon et Naundorff (*Revue du monde invisible*, oct. 1905). — On sait que le fameux voyant et prophète, Martin de Gallardon, alla, en 1816, déclarer à Louis XVIII qu'il occupait le trône de son neveu ; il mourut en 1834, empoisonné, s'il faut en croire le Dr Ant. Martin, son fils.

Dans une lettre, Naundorff signale comme une chose presque naturelle une visite à lui faite par l'âme de Martin : « Celui-ci, écrit-il, a fait des prophéties sur moi depuis l'année 1816 et il m'a reconnu en 1833, au signe que lui avait donné l'ange qui lui apparaissait et qui lui avait ordonné de me rechercher. Mes ennemis ont ôté la vie à cet homme vraiment pieux ; mais par là ils se sont fait tort à eux-mêmes, car l'âme de cet ami me visita après la mort de son corps. Et j'ai appris par lui-même, non seulement la cause de sa mort, mais aussi les plans de mes ennemis. »

Une lettre de Mme Marco de Saint-Hilaire donne quelques détails sur cette apparition : « Vous savez que mon oncle (Naundorff) croit aux apparitions, et le même jour, le matin du dimanche, son neveu (Martin) s'est présenté à lui tel qu'il l'avait toujours vu ; il a couru les bras ouverts pour l'embrasser, mais aussitôt son neveu lui a dit : « Fils de saint (Louis) ne me touchez pas ; vous avez prié Dieu pour me voir ; je viens pour vous dire que j'ai été... » et tous les détails de sa mort. Il a donné à mon oncle tous les conseils qui lui sont nécessaires pour conduire ses affaires en lui disant qu'il reviendrait le voir. Voilà ce que m'a dit mon oncle... »

Seconde vue et sensibilité. — Voici, sur cet intéressant sujet, un passage emprunté à un article de Mgr. Elie Méric (*Rev. du monde invis.*, oct. 1905) : « Les sensitifs constituent une catégorie particulière dont les nerfs peuvent devenir le point de départ des phénomènes les plus extraordinaires. L'intensité du choc extérieur et l'irritabilité excessive ou l'hyperesthésie expliqueraient bien des choses qui nous paraissent in-

compréhensibles, et que nous serions tentés d'attribuer au démon, contre toute justice et toute vérité. Nous sommes perdus en quelque sorte dans l'immensité des forces de toute nature dont nous ignorons la constitution, les opérations, les lois, et nous en subissons à tout instant l'influence profonde.

Comment s'exercent ces influences incontestables ? Je l'ignore. Je ne vois pas l'électricité qui se détache de l'aimant et qui produit les mouvements désordonnés de la boussole. Je ne vois pas le courant qui suit le fil ou qui traverse la bobine électrisée. Au-dessus de 75.000 vibrations et au-dessous de 64 je n'entends plus les notes musicales. Je ferai la même observation à propos des couleurs (pour des fréquences vibratoires énormément plus grandes). L'univers est rempli de phénomènes physiques que je ne connais pas et je n'ai plus le droit de m'étonner si je ne peux expliquer ces continuelles influences de l'ambiance sur notre système nerveux.

Mais, en même temps qu'elles modifient notre système nerveux, ces influences exercent une action réelle sur notre sensibilité, sur notre imagination, où elles appellent l'attention de l'âme qui les considère, et elles deviennent quelquefois le point de départ de pressentiments qui vont se réaliser. Songe ou vision magnétique provoquée par une cause physique, c'est toujours l'image qui apparaît au premier plan.

Remarquables phénomènes observés par M. Span (*Light*, 21 et 28 octobre 1905). — Nous avons déjà relaté divers phénomènes observés par M. Span, à Menton, nous n'y reviendrons pas.

L'auteur raconte plusieurs faits datant d'époques antérieures. Etant un petit garçon, il habitait une vieille maison de campagne du nord de l'Angleterre. Un matin, il courait avec sa bonne dans le jardin; il vit soudain devant lui, dans le sentier qu'il suivait, une dame vêtue d'un costume noir suranné, pâle et très droite, qui le regardait. Il demanda à la bonne qui c'était ; celle-ci, ne voyant personne, se moqua de lui, et l'apparition disparut. Un instant après, la bonne devint toute pâle et frissonna, il n'a jamais su pourquoi. Bien des années après, il sut que le signalement du fantôme répondait à celui d'une dame qui avait habité la maison longtemps auparavant.

Il y a quatre ans, il eut une autre vision à Bournemouth. Se promenant sur les falaises, au moment où la nuit commençait à tomber, il vit surgir au sommet d'une falaise une jeune fille, âgée d'environ seize ans, les cheveux noirs flottants ; il marcha vers elle, mais la vit soudain disparaître. En arrivant à l'endroit où elle avait disparu, il constata qu'il n'y avait point là de sentier permettant soit de monter, soit de descendre.

Il y a quelques années, se trouvant à San Diego (Californie), il assista pour la première fois à une réunion de la société théosophique et en rapporta un livre. A son retour, il rencontra sa logeuse, Mme S., avec laquelle il s'arrêta pour causer; voyant le livre, elle demanda de quoi il traitait, et quand il lui dit que c'était des esprits, elle rit de bon cœur et dit : « Sûrement, vous ne croyez pas à ces farces. » Il la détrompa, mais elle ne voulut pas croire à l'existence d'un autre monde et dit que s'il existait des esprits, ils auraient bien dû se montrer à elle. A ce moment, un bruit formidable se fit entendre dans la pièce voisine; c'était comme si un service de faïence s'était brisé en miettes. Mme S. se rendit à la chambre disant que probablement le chat lui avait renversé son service de Chine. Or, le service était intact sur la table avec la lampe allumée à côté. On eut beau chercher partout ; rien n'était cassé nulle part. On pensa que c'était dans une maison voisine, lorsque le même bruit se produisit dans la même chambre. Nouvelle recherche sans résultat. Mme S. devint toute pâle; sa fille et quelques autres personnes qui avaient entendu le bruit accoururent; mais le mystère ne put être éclairci. Mme S. eut une nuit très troublée ainsi que sa fille ; la maison était littéralement hantée ; de bon matin, le bruit de la veille se répéta dans la pièce en question. Les phénomènes cessèrent alors, mais Mme S. ne se moqua plus jamais des questions psychiques.

Voici un dernier fait. M. Span se trouvait à Denver (Colorado) pour sa santé ; il avait la poitrine délicate et les poumons malades. Habituellement, il laissait, la nuit, sa fenêtre ouverte, ce qui pouvait devenir fâcheux à une certaine saison où il fait très chaud le jour et un froid glacial la nuit. Un soir, il s'était endormi la fenêtre ouverte ; au milieu de la nuit, il se sentit saisi par l'épaule et secoué violemment. Il pensa qu'on le réveillait parce que le feu était à la maison ou qu'il y avait quelque autre danger. Il fit de la lumière et ne vit personne, la porte était solidement fermée. Mais un vent glacial entrait par la fenêtre et par ce souffle, qui venait droit à son lit, où il était couché couvert d'une mince couverture, il était entièrement glacé; une tempête de neige s'était élevée. Dans l'état de santé où il se trouvait, il aurait certainement contracté une

pneumonie, s'il n'avait pas été réveillé à temps.

M. Span est, du reste, convaincu de l'intervention des esprits pour la guérison des maladies en général ; s'ils ne peuvent toujours agir sur le corps, ils agissent du moins sur l'esprit, qui est l'exacte contre-partie du corps et peut à son tour influencer le corps.

Singulière prémonition de mort. — On sait que la grande artiste, Mme Galli-Marié, vient de mourir à Vence, près de Nice. On raconte à son sujet le singulier incident suivant : *Carmen*, la belle pièce de Bizet, était représentée le mercredi 2 juin 1875 ; il n'y avait que trois mois qu'avait eu lieu la première représentation. Au trio des cartes du troisième acte, Galli Marié retourna machinalement le signe de mort. Elle en fut désagréablement affectée ; elle rebattit les cartes et elle retourna encore le signe de mort. C'est avec la plus grande peine qu'elle arriva à jouer son rôle jusqu'à la fin de l'acte, et lorsqu'elle rentra dans les coulisses, elle perdit connaissance. On apprenait le lendemain que Bizet était mort, cette même nuit, à Bougival.

Apparition dans des circonstances singulières, par F. Wendschuh (*Die übersinnl. Welt*, nov. 1905.). — L'auteur de ce récit affirme sa véracité dans tous les détails ; il est, en effet, tellement extraordinaire que cette affirmation, réitérée, n'est pas de trop Nous ne le donnons que très abrégé. La famille de l'auteur, en l'absence du père, se trouvait réunie le soir dans la chambre d'habitation bien chauffée ; il y avait là en outre, le pasteur avec ses deux fils qui habitait une maison voisine, et une demoiselle Marthe K. Le temps était tellement affreux qu'on ne pouvait songer à partir ; la pluie et le vent faisaient rage et il fallait attendre la fin de la tourmente pour se risquer dehors ; Mlle Marthe K. demeurait assez loin et le pasteur se proposait de la ramener à son domicile.

On vint à parler de choses surnaturelles et le pasteur déclara tout net qu'il ne croyait pas qu'il fût possible aux esprits des morts de se manifester ; ils devaient habiter une sphère sans communication possible avec la terre. Autrement, sa femme tant pleurée par lui et surtout par ses deux fils, se serait certainement manifestée à eux. Mlle Marthe K. était du même avis, car elle avait perdu une année auparavant une amie, Hélène L., qui lui avait formellement promis de lui apparaitre si c'était possible. Cette amie avait d'ailleurs prédit sa fin prochaine à elle et à son entourage et elle était morte subitement d'apoplexie. Mlle M. K. la voyait toujours vêtue de blanc et une couronne de fleurs dans les cheveux, telle qu'elle fut inhumée. Rien que cette image évoquée la faisait frissonner et c'était précisément le jour anniversaire de sa mort. Le pasteur conclut que, le voulût-elle de toute ses forces, cette amie se trouverait dans l'impossibilité d'apparaître.

A ce moment, coup de sonnette strident : tous se regardent atterrés. Le pasteur allait se lever, accompagné de son fils avec une lumière, pour voir qui pouvait bien venir par ce temps abominable, quand on frappa deux coups précipités à la porte. La sœur du narrateur et le pasteur pâlirent. Ce dernier se leva cependant péniblement et, se rapprochant de la porte, criant d'une voix forte, bien que mal assurée : « Qui est là ? » Mais alors la porte s'ouvrit et le pasteur battit en retraite jusque derrière la table, se laissa tomber sur sa chaise, d'où il regarda la porte les yeux dilatés par l'épouvante. Sous la porte ouverte se trouvait une forme féminine vêtue de blanc et dans les cheveux une couronne de fleurs fanées ; ce qu'il y avait de plus impressionnant, c'étaient les deux yeux étincelants dans son visage pâle, de l'immobilité du marbre. Les assistants, bien que remplis de terreur, ne purent détacher leurs yeux du spectre. Cela dura bien une demi-minute quand, soudain, un courant d'air glacial fit refermer la porte avec fracas et faillit éteindre la lampe. Dès que l'éclairage redevint normal, tous sautèrent de leurs sièges ; l'air froid entrait par la fenêtre qu'on ferma. Alors seulement on constata que Mlle Marthe était évanouie dans un coin du sopha. Au bout d'une minute de soins, elle reprit ses sens, ouvrit les yeux et jeta un regard anxieux autour d'elle : « C'était elle ! dit elle. Elle a tenu parole quand même ! » Le pasteur avoua n'avoir jamais vu semblable chose.

Un quart d'heure après, le temps étant redevenu meilleur, on se sépara. Dans la maison, on ne put découvrir rien de suspect. Le lendemain matin le pasteur vint annoncer que Mlle Marthe était rentrée chez elle sans encombre ; pour n'avoir pas à se déjuger, il émit, sans beaucoup de conviction, l'hypothèse qu'une folle avait pu s'échapper d'un asile et, pour se mettre à l'abri du mauvais temps, chercher un refuge dans la maison, etc. Il n'en parla plus jamais ; son enquête ne lui fit sans doute pas découvrir la folle hypothétique. Quant à Mlle Marthe K., elle resta convaincue que c'était son amie Hélène qui s'était montrée.

Dr Lux.

AMBITION DÉÇUE

IMPRESSIONS D'UN SUICIDÉ

I

La lampe éteinte, j'allais m'endormir, j'éprouvais déjà la sensation de bien-être, qui précède habituellement mon dégagement psychique, quand soudain à ma droite, dans l'espace étroit qui se trouve entre mon lit et le mur, m'apparut en vision, une femme du peuple misérablement vêtue. Elle tenait dans ses bras un tout petit enfant, paraissant âgé d'un an à peine.

La figure de cette femme était hâve ; ses traits vulgaires étaient déformés par la souffrance et les privations qu'elle avait dû subir pendant de longues années. La chevelure de cette femme d'un blond indécis, inculte et mal assujettie sur sa nuque, pendait en mèches irrégulières et droites sur ses joues creuses. Le fantôme se présentait de trois quarts, tandis que le pauvre petit être qu'elle tenait dans ses bras me regardait de face et fixement. De ses petits yeux glauques et gris s'échappait un fluide d'une étrange puissance. La tête de l'enfant avait l'aspect d'un être vraiment vivant, tandis que celle de la femme était seulement estompée, ainsi que le sont généralement les fantômes ou apparences des décédés.

L'enfant était pâle, décharné ; de rares cheveux de la couleur de ceux de sa mère recouvraient à peine son petit crâne tout bossué et légèrement déprimé sur le côté droit ; le front était étroit, mais singulièrement bombé. — Les pommettes saillantes de cette figure, me firent, je ne sais pourquoi, songer au masque de Paul Verlaine, et je me dis : sans doute, ce poète avait dû avoir, au même âge, la même physionomie que celle de l'enfant inconnu, dont le regard opiniâtrement fixé sur moi, me causait un trouble, un malaise des plus pénibles à supporter...

Je m'efforçais de vaincre la torpeur qui s'était déjà emparée de mes sens... Je voulais fuir cette sorte de magnétisme obsédant, que projetait le regard profond de ces yeux d'enfants !..

Je rouvris mes paupières ; à travers les rideaux de ma fenêtre filtrait un rayon lumineux, celui d'un bec de gaz, qui éclairait la rue et voisin de ma fenêtre ; le reste de ma chambre était dans une obscurité complète... L'enfant était toujours là, plus rapproché même de mon oreiller !.,.

Quant à la mère, elle avait presque disparu. L'effluve magnétique qui me venait des petits yeux gris glauques, me pénétrait plus fortement encore ; alors, je sentis une douleur poignante m'étreindre le cœur !... J'étais angoissée...

Ah ! mon Dieu, m'écriai-je, va-t-il arriver un malheur à la mère et à l'enfant... Un suicide, peut-être ?

Non, non, je ne veux pas voir... puisque que je ne puis secourir ces malheureux... C'est au-dessus de mes forces de voir souffrir les enfants et les bêtes, quand je ne puis venir à leur secours ou les aider en quoi que ce soit.

La figure enfantine essaya de sourire; puis son regard devint impérieux, farouche, à tel point que je ne pouvais en supporter l'intensité ; aussi je résolus de rallumer ma lampe pour faire s'évanouir la vision.

A peine avais-je formulé mentalement cette résolution, que l'enfant disparut, me laissant une sorte de remords de l'avoir renvoyé, car si cet être malheureux était venu à moi, c'est qu'apparemment, je pouvais à un titre quelconque lui être utile... J'arrivais peu à peu par diverses réflexions à m'excuser à moi même, ma petite lâcheté... N'étant pas bien portante ce jour là, j'avais bien après tout, le droit de me refuser à une union momentanée avec une âme souffrante, avec laquelle, je dois entrer en parfaite communion, afin de pouvoir la comprendre et par suite, soulager de ses maux et de ses souffrances ; et pour cela, il me faut mêler mon *Aura* (1) à la sienne et cela à tel point qu'il m'arrive souvent d'oublier en grande partie ma personnalité présente et me croire, pour un temps, la personne même, que je viens aider ou consoler.

Je venais de terminer une courte prière à l'intention du petit être, qui m'avait si fortement impressionnée et qui heureusement, n'était plus là (je le croyais du moins), quand une voix un peu railleuse répondit à ma pensée :

— Je suis là encore, tu te trompes... je souffre et tu refuses de me voir, de me consoler !.. Mon petit corps agonise sur la paille dans une mansarde, dont ma mère sera chassée demain sans doute !... Je suis une victime de la société bête et égoïste !

La voix alors s'affaiblit et je ne perçus plus qu'un vagissement douloureux, une respiration haletante et souffrante ou plutôt sifflante !..

---

(1) L'*aura* est un rayonnement qui sort du corps de l'homme et le met en communication avec ses semblables, d'une manière psychique. — Il ne faut pas confondre cet *aura* avec l'*aura epileptica*, ou avec l'*aura hystérique*, qui témoigne de sa présence dans l'homme par une boule.

Cf. à ce sujet, l'HOMME INVISIBLE, 1 broch. in–12, Paris 1905 et le DICTIONNAIRE d'ORIENTALISME, d'*occultisme et de psychologie*, V° AURA et à FLUIDE, EXTÉRIORISATION et *passim*, 2 vol. in-12 illustrés, Paris H Chacornac.

— Il meurt, m'écriai-je mentalement ; courrons à lui pour adoucir ses derniers moments...

Incontinent, je me trouvais dégagée (en corps astral) et transportée dans une petite mansarde ; la Seine coulait non loin de la maison, je l'avais traversée d'un vol rapide ; cependant j'avais pris pied quelques secondes sur le pont d'un chaland, sur lequel dormait, couché sur des sacs vides, un petit chien blanc. Je passais doucement ma main fluidique sur sa tête allongée sur ses pattes de devant ; à mon contact, le chien ouvrit les yeux, étonné de ne pas m'avoir entendue venir à lui, puis il se mit à donner de la voix, plus effrayé que furieux de ma présence, en reculant néanmoins, peu à peu, du côté de l'ouverture donnant accès sur l'entrepont, servant de logis à ses maîtres...

En touchant à l'autre rive, j'entendis une voix de femme enrouée, qui admonestait le chien de l'avoir dérangée sans cause.

Poursuivant ma route dans l'espace, j'arrivais bientôt à la mansarde, dans laquelle je pénétrais.

Elle avait l'aspect le plus misérable qu'on puisse imaginer !... Sur un grabat, une femme épuisée de fatigue, dormait ; c'était celle dont je venais de voir chez moi le fantôme (ou corps astral) (1); à côté d'elle, se trouvait le pauvre petit enfant aux yeux gris, à la figure vieillotte et tourmentée. Il respirait péniblement et son regard déjà voilé par l'approche de la mort cherchait sa mère ; l'enfant n'avait plus la force de pleurer ni même de gémir...

Vivement émue, je m'approchais de la caisse remplie de paille, qui servait de berceau au petit moribond, je soufflais sur sa bouche ouverte et aux lèvres pâles Je lui pris dans les miennes ses petites mains déjà froides ; l'enfant porta ses regards vers moi ; deux larmes perlèrent de ses yeux caves. Il sourit et il agita faiblement ses petites mains amaigries, que je tenais fortement pressées dans les miennes. J'étais à genoux près de la couchette, ma tête tout près de celle du malheureux enfant. Soudain, je me sentis prise d'une sorte de vertige, je perdis en partie conscience de ma personnalité pour vibrer à l'unisson de l'âme, qui se débattait avec les derniers liens, qui la rattachaient à sa débile enveloppe ou *coque*, qu'elle ne voulait pas abandonner, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire à cet âge, où la désincarnation se produit avec le minimum de résistance de la part de l'esprit, qui préfère la vie astrale, qu'il n'a pas encore complètement oubliée à celle du plan physique, où il vient à peine d'émerger.

Une profonde horreur envahissait mon âme ; une colère sourde gronda au fond de mon cœur devant la misère et l'abandon de la société tout entière en face de ce petit moribond agonisant tout seul dans cette froide mansarde et que même la mère éplorée et épuisée ne pouvait soulager des dernières affres !...

Et ce que je sentais en moi, me venait de l'âme souffrante et désespérée, qui avait en vain lutté dans sa volonté d'esprit pour continuer à vivre dans cette pauvre petite enveloppe vouée par l'ineptie et par l'égoïsme de la société à une existence cependant bien dure, bien amère !...

— Ah ! me dis je, si l'humanité était consciente de son avenir réel, combien elle prodiguerait ses soins aux enfants ! Combien, elle apporterait de prévoyance à l'épanouissement de la santé physique et morale de ces pauvres âmes, qui viennent parmi nous pour continuer nos œuvres et travailler aux progrès de notre Terre, où à notre tour, nous reviendrons peut-être profiter, jouir du fruit de leur labeur et de leurs souffrances !..

Oh ! combien de forces et d'énergie l'homme en société gaspille-t-il au grand préjudice de la nature et au sien propre, en méconnaissant la grande et divine loi de charité, en négligeant le développement de sa race dans ses enfants, quand il devrait au contraire, mettre le souci de la production, ainsi que l'élevage de sa progéniture au premier rang de ses préoccupations, comme son plus cher et son plus réel intérêt.

N'est ce pas odieux de voir prodiguer aux animaux des soins que l'on refuse à l'homme, aux petits de notre race, de voir enfin, des chevaux de courses et autres bêtes de luxe absorber totalement l'attention des gens riches, cent fois plus que le malheureux enfant dépenaillé et mourant de faim que l'on rencontre partout, à la campagne comme à la ville, surtout dans les grandes villes !

Tout enfant qui vient au monde, ne fait-il pas partie intégrante de la grande famille humaine ! Alors, pourquoi manque-t-il de pain, de vêtement et aussi de tendresse, ce pain de l'âme !

Les pensées se pressaient tumultueuses dans mon cerveau fluidique où la pensée pourtant se meut plus rapidement encore, qu'unie à sa contre-partie physique. Je m'aperçus alors que je pensais de concert avec l'âme de l'enfant et que même c'était elle qui venait de déverser en moi ces amères pensées. — Il y eut, entre nous, comme une rupture de rapports fluidiques. Je vis la figure de l'enfant se contracter horriblement, ses yeux glauques reprendre leur effrayante fixité, puis un souffle léger s'échappa de ses lèvres pâles... Il était mort !!!

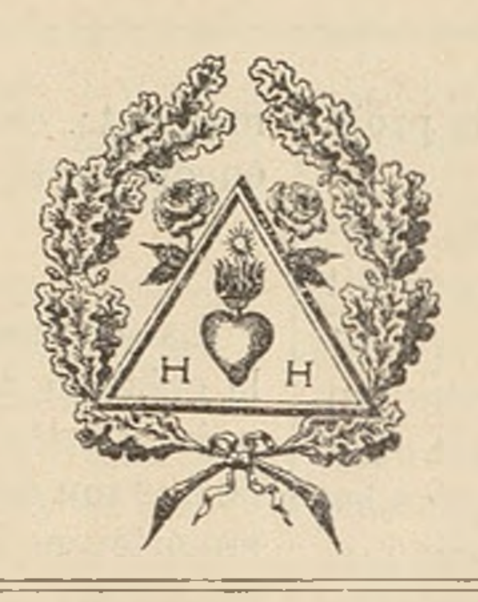
(*A suivre*) Mme Ernest Bosc.

(1) Bien des personnes confondent à tort le corps astral avec le double aithérique; conférez à ce sujet dans le Dictionnaire d'Orientalisme, d'Occultisme et de Psychologie, les mots astral, aithérique, les sept corps de l'Homme, etc., etc.

Le Gérant : Martelet.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

LA LUMIÈRE



N° 299. — FÉVRIER 1906. — SOMMAIRE. — La Vie du Sommeil. Le Rêve (HAB. et SALEM). — Les Prémonitions transcendantales (Dr THOMAS). — Empreintes et moulages d'Esprits (fin) (Dr LUX). — *Revue Universelle.* (Dr LUX). — Le voyage a travers le monde de M. W. Reichel. — Manifestations maléfiques au sujet d'Oscar II. — Rêve collectif véridique pour des ossements profanés. — Protection supranaturelle. — Un cas de lévitation. — La clairvoyance de Mme Pepper. — La perception pschychique chez les animaux. — Rêve qui a empêché un crime. — La fleur de la résurrection. — *Nécrologie* : Le Docteur Richard Hodgson. — *Variétés (suite).* Ambition déçue. Impressions d'un suicidé (Mme Ernest Bosc).

LA VIE DU SOMMEIL

LE RÊVE

Nous allons parler de la vie du sommeil chez l'homme et chez l'animal, de l'engendrement des pensées, des causes des bons et des mauvais rêves, de l'équilibre entre les facultés différentes, de l'harmonie des vibrations vitales et psychiques, selon la Pensée Divine.

L'homme a sur les animaux un privilège, celui de pouvoir se livrer aux émancipations de l'esprit, dans une vaste étendue. Il suit des courants magnétiques, aussi naturellement que les eaux dont le cours monotone ne s'arrête point.

L'animal rêve, l'homme rêve ; l'animal est dans une limite circonscrite et ne saurait s'élever jusque dans des régions idéales lumineuses. L'homme parcourt son monde et les mondes qui dépendent du sien ; il plane dans les espaces et agit librement au sein d'une vie supérieure.

L'animal rêve des phases d'action de sa vie ; l'homme rêve des phases d'idées ; ses pensées se mûrissent en poursuivant un but d'action.

L'animal revoit ses petits, sa tannière, les forêts et ses habitants, ses antres ou ses nids ; il voit le chasseur qui l'excite ou le bourreau qui l'égorge ; il combat ou suit ses instincts, d'après les dispositions de son organisme ; il procède de la matière beaucoup plus que de l'esprit. Cependant, il a sa Sagesse lui aussi, comme l'homme, et sa conscience même qui tend à le faire avancer dans une voie de progrès, par l'intelligence.

L'homme voit en rêve tout ce que voit l'animal, ce qui est de son domaine terrestre ; il peut le voir d'après des dispositions momentanées, d'une manière juste ou d'une manière fausse. Il procède de l'esprit beaucoup plus que de la matière; mais, souvent, il se plaît à faire dominer en lui les puissances physiques au détriment des facultés intellectuelles spiritualistes. Il méconnaît la Sagesse et étouffe la conscience ; il s'animalise au point de perdre l'orientation divine imprimée d'origine à son âme, et il peut s'abaisser au point de ne plus avoir, presque, que des instincts.

Un animal aspire quelquefois à la perfection ; la perfection lui semble être, tout particulièrement, dans la facilité et la beauté du langage. Un chien ou un cheval, un chat surtout, sont si désireux de posséder le don de parler et de chanter, qu'ils rêvent de cela et croient, positivement, parler. Un oiseau de basse cour est souvent triste de ne pouvoir s'élever en chantant dans les airs ; l'oiseau perché sur les arbustes regarde avec envie le vol puissant et rapide des compagnies d'hirondelles ; l'hirondelle regarde plus haut qu'elle encore et se plaint de n'être

pas supérieure à tout. Les gros oiseaux de proie voudraient être fauvette ou colibri.

Le rêve se ressent dans ces êtres de ces aspirations étranges ; chacun rêve ce qu'il voudrait être et croit l'être en effet.

Il n'y a pas un animal qui ne rêve à partir d'un certain degré de force cérébrale. Du moment où il y a vie, il y a envie et désir de satisfaire tous les appétits. Des aspirations qui se continuent jusqu'à extinction de l'être, ont leur réalisation pendant le rêve. La vie du jour élabore, la vie de la nuit exécute. L'une et l'autre procèdent l'une de l'autre.

Du moment où il y a mémoire, il y a rêve. Par le souvenir, par le désir, se forment des combinaisons qui ont leur réalité affective dans le monde fluidique. L'homme et l'animal occupant les mêmes régions, doués tous deux de mémoire, remplis de désirs, livrés à des sensations de contact, exposés aux influences atmosphériques et aux entrecroisements des volontés, sont soumis à des lois identiques dans leur corps et dans leur esprit. Nous disons *esprit* même pour l'animal, car il ne peut y avoir d'existence sans le double plus ou moins impérissable et changeant, donc esprit.

La fourmi rêve, l'abeille rêve. Les êtres de la création doués de mémoire et prouvant une puissance intellectuelle par des combinaisons et des travaux remarquables, rêvent tous ; de très infimes d'apparence rêvent aussi.

Chez les êtres négatifs, les mollusques, il n'y a qu'une ébauche de la faculté du rêve, un état latent de la pensée. Le ver rongeur ou engourdi, les parasites incrustés immobiles comme en léthargie, ne sauraient fixer une pensée; ils l'engendrent instinctivement, et la portent imprimée en germe intellectuel qui se développera peu à peu, avec les transformations successives. C'est une sorte de long rêve inconscient et monotone, qui se fait dans les premières manifestations de la vie.

La mer, monde merveilleux et colossal, a, comme la terre, ses êtres supérieurs et ses êtres inférieurs. Du moment où l'on s'agite pour la vie et qu'il y a les rudiments d'une organisation cérébrale, aussi simples soient-ils, il y a combinaison latente ou effective pour engendrer des idées. Des idées l'on va aux pensées, des pensées aux manifestations imaginatives. Ces manifestations forment les effets nommés rêves ou illusions.

L'être continue sa vie pendant le sommeil. La vraie vie pour l'animal, c'est l'existence terrestre; la vraie vie pour l'homme, c'est l'existence spirituelle ou ce que nous nommons ainsi pour le moment; ce que nous voudrions dire faisant encore partie d'un inconnu à peine pressenti.

*
* *

La suprématie de l'homme sur tous les êtres de la création, vient de ce qu'il est en lui-même trinaire d'action dans son activité : il pense ; il fait ce que son esprit a conçu ; il va où les attractions supérieures l'appellent. Il est pensant, agissant et fécondant dans l'ordre des vibrations fluidiques. Il pense, agit et féconde, en raison de la force puissante qu'il a su développer en lui-même.

La faculté de direction spirituelle ou d'émancipation que possède l'homme, le rend semblable à Dieu, par l'action du fluide divin en lui. Qui est semblable à Dieu ? Ceci est une formule hypothétique couramment employée. Il faut dire autrement, nous l'apprendrons plus tard.

De même que l'homme a des bras et des mains pour travailler, ce qui fait une création artistique, fruit de ses combinaisons imaginatives ; il a des instruments d'action invisibles qui servent à répandre au sein de l'immensité, toute une création fluidique. L'homme est créateur à travers l'infini et les créations fluidiques qu'il développe sont bonnes ou mauvaises, selon ce qu'il est en lui-même.

Le magnétisme peu compris et encore mal appliqué, est la manifestation de ce pouvoir créateur de l'homme qui ne connaît pas de distance et pourrait opérer des prodiges de vie au sein de la mort même.

Dans la vie du sommeil, on reprend pour ainsi dire le travail interrompu par les obligations de l'existence journalière, et l'on s'agite dans le dédale des pensées imparfaites et des créations ébauchées. La mémoire obéit à ses lois fatales d'empreintes ; elle fournit à notre cerveau des tableaux confus d'éléments disparates. Le choc des volontés brise des courants ; on voit, alors, le mélange arbitraire des choses qui se combattent. Les dispositions bonnes ou mauvaises du corps apportent des changements imprévus. La lutte de la vie matérielle contre les méchants dans des affaires embrouillées, jette sa note discordante au milieu des plus douces harmonies.

On a des rêves bizarres, fantasques ou insignifiants, de ces rêves qui vous font douter de vos pouvoirs réels, de votre raison et de vos hautes destinées, comme créés à l'image de Dieu.

Le rêve troublé est fréquent au sein de l'humanité malheureuse et tourmentée. L'homme souffrant subit un arrêt de travail dans les mondes fluidiques ; sa pensée manque de force ; les conceptions sont lentes et des images lugubres, en passant dans son cerveau, dénaturent les visions

du *ciel*. Les plus pures apparitions sont travesties par des surcharges grotesques. Il n'y a plus création ni formation, mais mort dans la pensée triste et découragée; pour l'interprétation, tout est de mauvais augure ou nul.

Quand l'homme heureux dans ses affections et dans ses entreprises a le rêve troublé, c'est qu'il est imparfait de cœur et de conscience; que les mauvais sentiments sont mêlés comme l'ivraie dans le bon grain. Les créations fluidiques des êtres déséquilibrés n'ont pas d'équilibre ; celles des êtres impurs sont grossières ; celles des fourbes sont fausses ; celles des inconstants sont éphémères ; celles des imposteurs sont décevantes ; celles des avares sont miroitantes ; celles des paresseux sont fatigantes ; celles des meurtriers sont horribles : celles des calomniateurs sont tenaillantes ; celles des gourmands sont infectes ; celles des pauvres sont chancelantes ; celles des vindicatifs sont obsédantes ; celles des voleurs sont croulantes et affreuses ; celles des jaloux sont venimeuses ; celles des sosies sont subjugantes ; celles des fous sont traînantes ; celles des scélérats devenus fous, sont des visions de remords; celles des malades, en général, qu'ils soient malades de l'âme ou du corps, sont troublées, confuses et de nulle portée comme symbolisme ; elles ne servent qu'à attester leur déséquilibre physique ou mental et le mauvais état de leur sphère ambiante.

L'homme loyal, probe, généreux, franc, religieux, peut seul avoir le rêve lucide. Souvent, il ne rêve pas ; il croit du moins ne pas rêver. Son esprit puissant, hautement classé dans les hiérarchies spirituelles, va droit dans la voie lumineuse qui s'ouvre pour lui ; il pénètre au sein des familles d'Esprits heureux, comme un membre même de ces familles. Il y vient goûter le repos et le bonheur parfaits, son corps endormi, n'a pour ainsi dire, pas de souffle. Il est émancipé, si loin, l'Esprit dont ce corps est la prison momentanée, qu'on croirait à la mort, du moins à la léthargie.

Quand l'âme fait un lointain et heureux voyage comme celui-ci, elle ne se souvient plus au réveil. Si l'homme de bien se souvient de ses rêves, c'est qu'il s'attache en esprit à être utile à l'humanité. Alors dans ces dispositions, il vit comme d'une vie réelle ; il se voit dans l'accomplissement des bonnes œuvres ; il se réveille avec le souvenir net et lucide de ce qu'il a fait. Ses rêves se succèdent en confirmant ses bonheurs, en affirmant ses convictions de plus en plus résolues dans la vérité spiritualiste, en affermissant ses pouvoirs. Il remercie Dieu qui lui a donné cette force procurant tous les droits, avec une participation aux félicités éternelles dès cette vie. Cet homme est riche de possessions spiritualistes. Les créations fluidiques de ses pensées sont brillantes et solides; elles sont vastes et embrassent, dans un immense réseau, la grande portion de l'humanite qui a reçu ses services. Voilà le vrai riche, le seul digne de ce nom et souverainement heureux, car il est aimé et béni.

Est-ce le corps matériel qui domine l'âme ou l'âme qui domine le corps matériel ? Les dispositions physiologiques influencent-elles les pensées? Les pensées impressionent-elles fatalement la santé? L'état spirituel triomphe-t-il du tempérament ?

Il n'y a rien de déséquilibré et d'antiharmonique dans la pensée de Dieu qui a été créatrice, car, Dieu étant le centre de toutes les perfections il ne pouvait créer que le beau et le bien. L'homme est créé libre en lui-même, avec des facultés pensantes et du discernement. S'il fait un mauvais emploi de ses facultés, il ne peut recueillir que le mal ; il détruit ainsi l'œuvre de Dieu. Au sein de l'âme qui l'anime est le souffle divin, centre de toutes les perfections. Il porte à l'état latent cette étincelle vitale qui le destine à l'immortalité ; il a le devoir de la développer. Il ne peut arriver que par un progrès constant au but de ses destinées.

Selon ses efforts pour le bien ou selon ses penchants, il se crée lui-même son propre milieu. Il détient le divin secret créateur dans la lumière féconde de sa pensée. La nature de ses pensées lui compose une atmosphère spéciale et le relie à des courants dont l'action diffère en proportion des fluctuations de ses désirs.

On peut dire d'un homme qu'il a l'âme de son corps et le corps de son âme, car la solidarité est intime et rigoureuse entre les deux. Et c'est du corps et de l'âme tout ensemble, que résultent les rêves bons ou mauvais.

HAB. et SALEM.

LES PRÉMONITIONS TRANSCENDANTALES

Ces prémonitions peuvent avoir lieu à l'état de veille, mais le plus souvent à l'état de rêve. Pour les rêves prémonitoires, on admet généralement, avec Du Prel, que l'âme est susceptible de voir à distance, soit dans l'espace, soit dans le temps ; pour d'autres, on est obligé d'admettre l'intervention d'un tiers agent, d'un esprit, surtout lorsqu'il s'agit de rêves réalisés, concernant des faits qui nous sont indifférents. Dans un grand nom-

bre de cas, fait remarquer M. K. (*Psych. Studien*, janv. 1906), il est difficile de faire la part de l'activité psychique du sujet et celle de l'inspiration spirituelle, surtout si, dans les rêves, le symbolisme vient compliquer la question. De toutes manières, l'inspiration par un esprit est possible, d'autant mieux que les esprits doivent posséder, de même que les incarnés, la faculté de transmission des pensées et des images. M. K., à qui nous empruntons d'ailleurs tous les éléments de cet article, entre dans une discussion sur laquelle nous n'insisterons pas, étant donné que nous avons déjà traité ce sujet dans notre article sur les « Rêves ». (*Lumière* de janvier 1906).

M. K. rapporte un premier exemple de rêve prémonitoire symbolique qui se rapporte à son père, et pour l'explication duquel il pense que l'activité subconsciente du rêveur suffit. Celui-ci, dont la troisième femme vivait encore à cette époque, raconta à M. K. un rêve qu'il avait eu récemment et qui lui était resté dans l'esprit à cause de sa grande vivacité. Il passait, dans ce rêve, avec sa femme devant une maison. Sur un balcon de cette maison étaient assises deux femmes. Soudain, l'une des deux se transforma en un oiseau de proie qui se précipita sur sa femme qui marchait à côté de lui. De ce moment cette dernière disparut et il se trouva seul. M. K. interpréta facilement ce rêve par la mort prochaine de la troisième femme de son père, mais ne dit rien à celui-ci pour ne pas l'inquiéter. D'ailleurs cette femme était gaie et bien portante. La femme de M. K., à laquelle il avait raconté le fait et son interprétation, se moqua de lui. En décembre 1903, c'est-à-dire moins de deux ans après le rêve, la troisième femme du père mourait subitement, sans maladie apparente antérieure.

Donc, conclut M. K., vision subconsciente de l'avenir, traduite symboliquement à l'usage de la conscience normale, non comprise par le sujet. Il pense que l'influence spirituelle doit être exclue pour ce fait que le rêve eût été sans objet en l'absence de toute donnée sur la maladie qui devait emporter cette femme. Cette raison ne nous paraît pas suffisante.

Voici maintenant d'autres prémonitions qui ne se sont pas produites en rêve, mais présupposent un mécanisme psychique analogue à celui en action dans les rêves prémonitoires, ou même, peut-être, des rêves prémonitoires oubliés par la conscience normale. Le premier cas relaté par M. K. est le suivant : Un M. B., négociant, à Calcutta, voyageant dans une région infestée de tigres, avait résolu d'en tuer le plus possible pour en débarrasser les indigènes dont ils dévoraient les troupeaux. Il fit confectionner, sur un grand arbre, un siège élevé (machan), dans le voisinage du repaire; il y grimpa avec ses armes au moyen d'une échelle de corde et attendit l'apparition des tigres; tout en pensant à ses affaires et à sa famille, il veillait. Soudain il entendit une voix impérative lui disant nettement : « Descends immédiatement du machan, dans quelques secondes l'arbre se brisera. » Il suit le conseil incontinent et il n'a pas encore atteint le sol que l'arbre se brise au-dessus de lui et tombe sur le sol avec le siège en bois. S'il n'était pas descendu, il se serait pour le moins brisé bras et jambes et serait devenu la proie des tigres. M. Hübbe-Schleiden explique ce fait par l'intervention active d'agents invisibles, dont la tâche a été facilitée par la sensitivité du sujet et par son hyperactivité mentale à ce moment dangereux. Le rôle des agents invisibles, d'après M. K., a été d'amener de la subconscience à la conscience normale du sujet, la connaissance du danger, en agissant sur les centres des nerfs auditifs, à moins d'admettre, ce qui est possible, mais peu probable, que le passage du subconscient au conscient se soit fait grâce à la surexcitation du chasseur, naturelle dans ces conditions. Peut-être aussi le sujet avait-il eu le rêve prémonitoire, momentanément oublié, de l'événement, mais revenu à la mémoire à l'occasion de la similitude des situations. Mais, en général, on n'oublie pas des rêves de cette importance.

Voici une autre prémonition concernant une dame H.. déjà âgée actuellement. Elle était médium et antérieurement avait chanté sur l'une des premières scènes de l'Allemagne. Or, à l'occasion d'un concours, elle se trouvait en scène avec des collègues des deux sexes. L'un des messieurs la taquinait et même la poursuivait de ses assiduités. Elle se reculait de lui et ne songeait qu'à l'éviter. Soudain, dans son mouvement de recul, elle sentit une main se poser sur son épaule et l'empêcher de reculer davantage. Etonnée, elle se retourna, elle ne vit personne, mais remarqua qu'elle se trouvait tout près d'une trappe ouverte indûment au fond de la scène. Encore un pas en arrière et elle aurait été précipitée dans le sous-sol où elle se serait sûrement tuée. Le Monsieur avait lui-même pâli en voyant le danger couru et dit : « Cette fois, votre ange gardien a étendu sa main sur vous. » Il ne pensait pas si bien dire. Ici la subconscience n'aurait pu donner son avertissement à la conscience normale avec une main. Ce serait l'équivalent de l'aventure du baron de Münchausen, connu en France sous le nom de M. de Crac, qui se serait tiré d'un marais où il s'enlisait en se saisissant lui-même par sa perruque.

Cette dame avait d'ailleurs le don de voir l'avenir; ainsi elle a pressenti la mort de son fiancé, d'un bon ami et de son frère. Mais dans le cas précité, outre la main, elle n'a rien senti, ni pressenti, ni entendu.

M. K. cite encore le cas connu du médium Home. En 1860, ce dernier était en visite chez son ami Tiedemann, au château de Cerçay, près de Paris; un jour il se trouvait sous un vaste peuplier en train de viser des faisans, lorsqu'il entendit un violent craquement et se trouva lui même soulevé et transporté à 6 ou 7 pieds de l'endroit où il s'était tenu. En se retournant, il vit une énorme branche du peuplier couchée sur le sol, à l'endroit même où il se trouvait un instant auparavant. La branche s'était cassée net au niveau du tronc et était profondément enfoncée dans la terre. Que dira à cela le partisan de l'animisme? Peut-être pensera-t-il que Home se trouvait dans un état extatique, avait pressenti la chute de la branche et s'était rapidement éloigné, puis réveillé. Cette hypothèse est trop tirée par les cheveux; d'ailleurs Home n'était pas en extase pour viser des faisans, et il a eu, dans d'autres circonstances, des lévitations bien plus extraordinaires.

En somme les protecteurs invisibles existent et interviennent dans des cas pressants de danger. Pourquoi ce phénomène ne se produit-il pas plus souvent? dira-t-on. Tout simplement parce que les médiums et les sensitifs, leur offrant prise, ne sont pas nombreux. Plus souvent, ils peuvent nous avertir par des rêves symboliques ou non, pour peu que nous ayons quelque sensitivité.

Dr Thomas.

EMPREINTES ET MOULAGES D'ESPRITS

(*suite*)

En 1894, nouvelles expériences à Rome, auxquelles prennent part, avec M. Siemiradski, MM. Richet, Schrenck-Notzing, Lombroso, etc. « Pendant une séance, dit M. Siemiradski, nous plaçâmes sur la table une assiette couverte de noir de fumée. La main mystérieuse y laissa l'empreinte du bout de ses doigts. Les mains des assistants, y compris celles d'Eusapia, étaient blanches. Nous engageâmes ensuite la médium à reproduire l'empreinte de sa propre main sur une autre assiette enfumée. Elle le fit. La couche de noir enlevée par ses doigts les avait fortement noircis. La comparaison des deux assiettes nous fit constater une ressemblance frappante ou, pour mieux dire, l'identité dans la disposition des cercles en spirale de l'épiderme, et on sait que la disposition de ces cercles est différente suivant les différents individus. *C'est une particularité qui parle d'une manière éloquente en faveur de l'hypothèse du dédoublement du médium.*

« Nous réussîmes aussi à obtenir le moulage de la main fluidique enveloppée de son voile... Les mains d'Eusapia étaient fortement tenues; elle n'avait de libre que le bout des doigts qu'elle enveloppa du mouchoir de poche de Dr Schrenck-Notzing. Le plat d'argile était hors de sa portée. A un moment donné, elle commença à gémir; puis, toujours tenue aux poignets, elle appuya fortement le bout des doigts enveloppés sur le dos de ma main.

« Pendant cette opération, Eusapia semblait souffrir beaucoup; elle se plaignait que l'argile était dure. Il paraissait évident que sa sensibilité était extériorisée avec le double de sa main et transmettait au médium la sensation douloureuse de la résistance que présentait la terre glaise à cette main fantômale. »

Comme le dit M. de Rochas (*Annal. de Sci. psychiq.*, 1898), le phénomène capital des séances de Montfort-l'Amaury, qui eurent lieu en juillet 1897, est l'empreinte obtenue, à distance, de la tête d'Eusapia sur du mastic de vitrier. « Dès que la séance est reprise », dit M. de Fontenay, cité par M. de Rochas, « on demande des moulages de formes. Au bout d'un court moment, le guéridon se meut et John prie de vérifier l'assiette. Le mastic portait une empreinte de quelques doigts mal finis. Ce n'est pas très brillant, mais on félicite John tout de même, et on le prie de faire mieux et de mouler, s'il est possible, son visage sur le grand plateau... Le médium répond que c'est difficile et demande *que l'on n'y pense pas*. Instinctivement, je resserre le contrôle... M. Flammarion, de son côté, fait bonne garde... Eusapia gémit, soupire... Il se fait dans le cabinet un travail relativement faible : la chaise semble se mouvoir avec lenteur et pré-

caution. La table, en revanche, résonne de quatre coups violents : « Parlate ». Ces dames obéissent, prononcent quelques paroles, et presque aussitôt les tentures s'écartent sous la poussée d'une masse sombre. On la voit s'élever au-dessus de la table, au-dessus des têtes. Eusapia est enserrée de tous côtés. M. Flammarion la tient, en quelque sorte, de la taille à la tête, puisqu'elle est à moitié couchée sur lui et qu'il est maitre de son bras droit. J'ai glissé ma main gauche sur ses genoux, ses pieds sont sous les nôtres, et malgré ses « Non stringere », je maintiens suffisamment sa main gauche pour être assuré qu'elle ne peut s'évader.

« Quant à la masse sombre et indistincte, elle se divise : le lourd plateau pesant 4 kg. 500 est déposé moelleusement sur les mains qui font la chaîne... Le médium déclare voir sur la table une tête et un buste. Puis elle déclare : « E fatto ». On court à la lanterne qu'on décoiffe et l'on constate l'empreinte d'un profil, presque d'un trois-quarts.

« Mme Z. Blech... observe que le visage du médium est parfaitement inodore. Le mastic dont nous nous servions avait une très forte odeur d'huile de lin... »

On obtint, en outre, une empreinte de doigts, produite à distance par Eusapia, dans du mastic de vitrier. Après une première expérience mal réussie et une seconde douteuse, on fit une troisième sur laquelle M. de Fontenay s'exprime ainsi : « Le contrôle étant tout d'abord sévèrement repris, je me rapprochai de la table, le plateau serré solidement dans mes deux mains. Je m'étais à peine assis et je le tenais encore pour le poser avec précaution sur la table, que j'eus la sensation d'une main pressant lourdement sur le mastic et y formant une empreinte. Puis la pression cessa, et une main à température normale serra très franchement le dos de ma main droite, en appuyant, comme pour dire : C'est fini. L'indication était si claire que j'annonçai le phénomène aussitôt, me levant pour aller vérifier à la lumière... Sorti avec Mme Z. Blech, j'ai constaté, ainsi qu'elle, une magnifique empreinte de cinq doigts parfaitement finis pour la plupart, avec ongles et papilles. Cette fois le contrôle avait été parfait, et d'autant plus à l'abri des contestations que je ne m'étais pas dessaisi un seul instant du plateau, que les mains du médium n'avaient pas été un seul instant abandonnées, et que certainement il ne s'était pas écoulé quatre minutes entre les deux vérifications du mastic; l'attention des contrôleurs ne peut donc être suspectée d'aucune défaillance. »

Dans divers séances avec Eusapia, nous apprend le D[r] E. Gellona (*Luce e Ombra*, 1[er] oct. 1905), on obtint sur de l'argile l'empreinte de la face de la mère de la médium. Au Cercle scientifique Minerva, de Gênes, en mai-juin 1901, on reçut trois empreintes de mains dans des positions diverses, et dans une autre série de séances, en décembre 1901, janvier et février 1902, des empreintes de la surface plantaire d'un pied gauche et deux empreintes d'une face humaine. Le D[r] Visani Scozzi, dans des expériences avec Eusapia à Florence, obtint diverses empreintes, parmi lesquelles celle d'une petite main d'enfant.

M. E. Gellona a opéré avec Eusapia, à Gênes, en juillet et août 1905. Il obtint en l'espace de peu de jours, dans des séances d'une demi-heure à une heure, cinq empreintes fort intéressantes. La première est celle de la face plantaire du pied gauche d'un enfant ; une autre représente les pulpes de cinq doigts d'une main. Les séances du 3 et du 4 août furent particulièrement remarquables.

Le 3 août, M. Gellona employa trois blocs destinés à recevoir les empreintes. Il n'est pas inutile de dire comment il les préparait. Chaque bloc est confectionné avec de la terre à modeler additionnée d'eau, de manière à former une pâte ; on étend celle-ci sur un plan rigide transportable où elle forme une couche épaisse de 6 à 8 centim., et on rend la surface unie avec une spatule, puis on couvre le bloc d'un tissu imperméable pour empêcher l'évaporation de l'eau. Au moment de la séance on met en place les blocs et on enlève le tissu imperméable en prenant la précaution de passer encore une fois la spatule sur la pâte. Aussitôt la séance terminée, le médium s'éloigne et s'il y a une empreinte, on y verse une couche de plâtre de Paris dilué d'eau de manière à en faire une bouillie, puis par dessus une couche de plâtre plus dense ; au bout d'une demi-heure, on enlève le moulage avec précaution à l'effet de conserver le moule. On peut, au bout de 15 à 20 jours, cuire le moule au four et ainsi le conserver indéfiniment. Dans *Luce e Ombra* d'octobre les moulages ont été reproduits par la zyncotypie. Ces détails se trouvent dans un supplément de quelques pages joint à ce numéro du journal en question.

M. Gellona plaça le 3 août les trois blocs sur des tabourets et assez loin de la médium pour qu'elle ne pût y atteindre. L'un de ces blocs fut mis dans le cabinet, derrière la médium, assise en dehors du cabinet, le dos tourné vers celui-ci, en face de la table autour de laquelle étaient assis M. Gellona et deux autres personnes ; les deux autres blocs de terre glaise se trouvaient à droite

et à gauche d'Eusapia, on alluma ensuite la lumière rouge. Le bloc placé à la gauche de la médium et pesant de 3 à 4 kilogr., se souleva et vint se poser sur la table en face d'Eusapia, à l'extrémité opposée; le tabouret se souleva à son tour de 80 centim., puis se replaça sur le sol. Un fichu blanc qu'Eusapia avait dans la poche de la robe de chambre dont elle était habillée, sortit et vint se placer sur le bloc de terre glaise dont il couvrit environ les deux tiers, puis la tenture du cabinet s'allongea jusqu'au bloc et il en sortit une main qui, lentement, imprima le pouce et l'index sur le fichu et les trois autres doigts sur la terre glaise, puis se retira, entraînant avec elle la tenture du cabinet. On vérifia les empreintes digitales et il fut ainsi prouvé que ces sortes d'empreintes peuvent s'obtenir avec ou sans interposition d'un tissu. C'était l'empreinte d'une main gauche. Il est inutile de dire que les mains d'Eusapia étaient tenues solidement ainsi que les pieds pendant l'opération. A la lumière ordinaire, au niveau des empreintes du pouce et de l'index, on voyait l'impression de la trame du tissu, au niveau des autres doigts les sillons de la peau.

Sur l'invitation du contrôle, on reprit la lumière rouge. Alors M. Gellona eut la tête comprimée par deux fortes mains et la pression fut assez forte pour causer de la douleur; pendant ce temps les mains d'Eusapia se crispaient sur les mains de M. et de Mme Gellona qui les tenaient, et elle pencha son corps en arrière vers le cabinet. La lumière blanche ayant été réclamée, on alla examiner le bloc d'argile du cabinet et on y trouva imprimées une face humaine et une main. On fit le moulage immédiatement; la face était celle du père d'Eusapia, qu'on put identifier avec une peinture et des photographies, et qui fut en outre, reconnu par M. Oneto, qui avait eu de fréquents rapports avec lui. Ce moulage faisait le pendant de celui de la mère d'Eusapia, obtenu dans les expériences de Montfort-l'Amaury. On put constater ce fait curieux, déjà souvent observé auparavant, que les parties de la face et de la main venues en contact avec l'argile étaient recouvertes d'un voile médianimique excessivement fin, presque invisible à l'œil nu, mais présentant, vu avec une forte loupe, une trame uniforme à fils parfaitement égaux. La main était osseuse, comme chez les vieillards.

La séance du 4 août fut mémorable, surtout par les matérialisations complètes et partielles qui se produisirent. On obtint, en outre, une empreinte de deux mains fermées, de sorte que le moulage présente des saillies considérables. Dans cette empreinte, les deux mains sont couvertes du voile médianimique très visible; sur la main gauche le tissu est uniforme, à trame et fils très réguliers; sur la droite, le tissu présente comme des coutures faites à l'aiguille, et la trame est composée de fils de diamètres différents, exactement comme pour un drap de lit.

Sur les moulages de ces mains, on peut reconnaître tous les caractères anatomiques se rapportant aux phalanges des doigts et au métarcarpe, aux sillons cutanés, etc. Une particularité de la plus haute importance, en ce qui concerne les deux mains fermées, c'est qu'il eût été impossible à un vivant de produire ces moules; il fallait à l'œuvre des mains fluidiques, susceptibles de se fondre dans le moule à volonté. Dailleurs des mains d'incarnés produiraient des empreintes déformées par suite de l'aplatissement des parties molles.

* * *

Nous terminerons par quelques mots sur les théories proposées pour expliquer ces phénomènes :

1° D'après Aksakof, l'organisme humain peut agir à distance, en produisant un effet non seulement intellectuel ou physique, mais *plastique* même, dépendant, selon toutes les apparences, d'une fonction spéciale de ce qu'il appelle la conscience intérieure. Cette activité extra-corporelle est indépendante, semble-t-il, de la conscience extérieure, car celle-ci n'en a pas connaissance, ne la dirige pas. Aksakof désigne ce genre de phénomène par le mot *animisme*. Formulée en termes un peu différents, c'est *l'extériorisation de l'énergie psycho-physique du médium*.

2° Dans la théorie d'Ochorovicz, c'est le dédoublement du médium qui joue le rôle principal. Voici d'ailleurs en abrégé les conclusions de cet auteur, données par M. de Rochas dans son livre: — *a*. Je n'ai pas trouvé de preuves en faveur de l'hypothèse spirite. John n'est pour moi qu'un dédoublement psychique du médium. — *b*. Les phénomènes médianiques impliquent l'existence d'une action fluidique en dehors de la suggestion. — *c*. La suggestion joue un rôle en ce que le médium a la faculté de réaliser, en les intériorisant, ses rêves somnambuliques propres ou ceux suggérés par les assistants. — *d*. Aucune force purement physique n'explique ces phénomènes qui sont toujours de nature psycho-physique ayant un centre d'action dans l'esprit du médium. — *e*. Les phénomènes constatés ne contredisent pas les lois de la mécanique. Le médium agit aux dépens de ses propres forces et aux dépens de celles des assistants. — *f*. L'action à distance sans lien visible et palpable ressortit au médianisme d'ordre supérieur ou extériorisation de la motricité. — *g*.

L'hypothèse d'un double fluidique (*corps astral*) susceptible de se détacher du corps du médium paraît nécessaire pour l'explication de la plupart des phénomènes. Ce seraient les membres fluidiques du médium qui produiraient les empreintes.

3° Nous n'insisterons pas sur la théorie de Pierre Janet, qui pense que, chez les sujets prédisposés à la forme la plus grave de la grande hystérie, les facultés psychiques seraient susceptibles de se désagréger — et cela pour une foule de raisons que nous ne pouvons exposer ici et surtout parce que nous ne pouvons admettre avec cet auteur que ces phénomènes ne dépendent que de l'hystérie. Qu'il y ait des hystériques médiums, soit; mais que tous les médiums soient des hystériques, non certes !

On voit que la thèse scientifique peut se résumer en disant que les phénomènes psycho physiques du médianisme sont produits par l'extériorisation de l'énergie psycho-physique du médium, censément hystérique, aidé des assistants.

M. Gellona attire l'attention sur quelques points intéressants de ces phénomènes, contradictoires avec ces théories. Les empreintes obtenues avec Eusapia, dans les lieux les plus divers, sont toutes enveloppées comme d'un tissu extrêmement fin à fils rigoureusement égaux, sauf dans le cas des coutures signalé plus haut. Dans l'empreinte des deux mains fermées, l'hypothèse scientifique exigerait que le médium ait pu produire, sur l'argile placée à une distance d'un mètre d'elle et en arrière d'elle, une empreinte de deux mains, pendant que les siennes étaient tenues par les assistants, et cela de deux mains différentes des siennes, enveloppées en outre d'un voile spécial dont l'un avec des coutures.

Mais voici qui est plus fort : Eusapia était solidement tenue et dans l'impossibilité d'agir de ses mains. Pendant une douzaine de secondes la tête de M. Gellona fut serrée entre deux grosses mains avec une grande force. Ces mains n'étaient pas celles du médium ; donc, premier dédoublement. Pendant le même temps on a entendu, dans le cabinet, le tabouret supportant le bloc d'argile glisser sur le pavé de mosaïque et venir battre à plusieurs reprises la porte laissée ouverte contre le mur dans le but de former cabinet. Donc, deuxième dédoublement pour agir dans le cabinet et produire le moule de la face humaine obtenue, face différente de celle d'Eusapia, et en même temps d'une main qui aurait dû être l'une de celles qui, au même instant, serrait la tête de M. Gellona. Il fallait donc au médium, outre ses deux mains immobilisées, deux autres mains plus grosses, plus une cinquième qui se serait imprimée sur l'argile en même temps que le dédoublement du visage, et tout cela encore enveloppé d'un voile très fin. De tels faits viennent infirmer formellement la théorie de la force psycho-physique extériorisée, sorte de processus idéo-plastique du médium et des assistants.

Force est donc de tenir compte, pour l'explication de la production des empreintes et des moules dits médianimiques, de l'hypothèse spirite, c'est-à-dire de l'intervention d'agents intelligents, bons ou mauvais, capables de se matérialiser entièrement ou partiellement en se servant des forces ambiantes telles que l'extériorisation de la force psycho-physique du médium et des assistants, les dédoublements fluidiques du médium, sa dématérialisation partielle, etc. Il n'est pas exclu, évidemment, que, dans certains cas, le dédoublement du médium suffise pour produire certains phénomènes de téléplastie, comme de télécinésie, etc. Mais l'hypothèse scientifique, applicable dans certains cas, ne s'étend pas à tous, et aussi longtemps que la science n'aura pas donné une explication adéquate d'opérations aussi complexes que celles que nous avons rapportées, elle ne sera pas autorisée à blâmer le recours à l'hypothèse spirite, qui a cet avantage d'expliquer tous les cas connus mieux qu'elle et d'être beaucoup plus compréhensive.

Dr Lux.

REVUE UNIVERSELLE

Le voyage à travers le monde de M. W. Reichel. — Nous empruntons, en l'abrégeant beaucoup, cette relation aux *Psych. Studien* de novembre et décembre 1905.

M. W. Reichel, aujourd'hui âgé de 47 ans, était, paraît-il, prédestiné à beaucoup voyager, comme le lui avaient prédit les chiromanciens les plus célèbres. Dès l'âge de 20 ans, il parcourut l'Italie, l'Autriche Hongrie et la Russie. Il s'est beaucoup occupé de magnétisme animal et a obtenu, à Paris, le titre de professeur honoraire à la Faculté des sciences magnétiques ; il eut beau-

coup à combattre pour sa cause. Il rend compte de ses voyages les plus récents et des phénomènes d'occultisme qu'il eut l'occasion d'étudier dans ses pérégrinations. En 1902, il visita l'Egypte, puis l'Amérique. A New-York, il se mit en rapport avec M. Handrich, qui le fit assister à une séance avec un médium à écriture directe et l'engagea à se rendre au « Camp-Meeting » de Lily Dale, où il trouva une réunion de huttes en bois abritant une cinquantaine de médiums, et un grand nombre de consultants venus de tous les pays. Il a fréquenté là une série de médiums, mais n'a pas obtenu de résultats bien extraordinaires. Le rédacteur de « Sunflower » l'engagea à aller voir à Chicago les sœurs Bang, ce qu'il fit, et il n'eut pas lieu de s'en repentir.

« Ms. Bang, dit-il, possède positivement une médiumité toute particulière... On écrit une lettre adressée à une intelligence avec laquelle on pense être encore en rapport, on y adjoint des feuilles blanches pour la réponse, on cachète l'enveloppe à la cire et avec un sceau et on la place entre deux ardoises sur la table, en pleine lumière du jour. Ms. Bang s'assied en face les bras croisés, après avoir placé sur les ardoises un encrier et un porte-plume. On entend alors distinctement le grattement de l'écriture, puis des coups frappés qui annoncent qu'on peut prendre les ardoises. La lettre que j'avais écrite était placée exactement comme je l'avais mise entre les ardoises, avec le cachet intact. J'ouvris l'enveloppe et tous les feuillets blancs étaient couverts d'écritures à l'encre, et cela se produisit en pleine lumière de midi ! (1) Malgré tout mon scepticisme, je ne pus découvrir la moindre fraude... »

De Chicago, M. Reichel se rendit en Californie, ne fit qu'un très court séjour à San-Francisco et prit le train pour Los Angeles, localité florissante, entourée d'une végétation tropicale magnifique, au pied de la Sierra-Nevada, sur les bords du Pacifique. Entre autres médiums, il vit là M. Brower; dans l'espace d'une heure se montrèrent à une séance huit fantômes couverts d'un voile blanc, contrairement à ceux qu'il avait vus à Lily Dale, chez Normann, et qui étaient vêtus comme de leur vivant. Il ne s'explique pas cette différence qui lui paraît suspecte.

M. Reichel visita ensuite, en août 1903, les montagnes du nord de la Californie, et les « Mariposa Big Trees » ; là se dressent des Sequoia de plus de 130 mètres de hauteur, avec, au pied, une circonférence de près de 40 mètres, et âgés de plus de 8,000 ans, d'après le professeur D. Starr Jordan.

En septembre, il se rendit à San-Francisco et eut des séances avec Mme Wermouth et Mme Seal, remarquables médiums à trance, et en particulier avec M. Miller, le célèbre médium à matérialisations.

M. Miller tient, à San-Francisco, un commerce d'objets japonais ; il est d'allures très modestes. M. Reichel ne lui donna aucune indication ni sur son nom, ni sur sa profession de magnétiseur. Il se rendit chez M. Miller le 1er octobre 1903 et trouva là une réunion de vingt-cinq personnes des deux sexes. Le cabinet était formé par un rideau tiré devant un encorbellement avec trois fenêtres donnant sur la rue. Au moment de l'arrivée de M. Reichel, le rideau était ouvert et il put tout examiner à loisir. Il étant impossible d'entrer par les fenêtres, la rue était très éclairée et très passagère. M. Miller se prêta à toutes les investigations, fit changer de place quelques personnes pour mieux harmoniser les fluides, puis se plaça *devant* le rideau, qui fut ouvert aussitôt ; les fantômes se présentèrent l'un après l'autre, sans encore qu'il se trouvât en trance ; il prenait chacun par la main et lui demandait son nom qui était aussitôt donné. Après l'apparition du deuxième fantôme, il dit soudain : « Voici un esprit qui s'appelle (ici un nom bien connu de M. Reichel) et il dit que Moppel, un chien, qui est en vie, pense vivement à vous et garde bien votre logis. » Effectivement M. Reichel avait possédé, dans le sud de la Californie un chien qu'il y avait laissé et auquel il avait donné le nom de *Moppel*. Aucun des assistants ne connaissait M. Reichel ou savait qu'il avait résidé dans le sud et eût là un chien du nom de Moppel. Encore était-ce un nom de chien allemand et M. Miller ne savait pas un mot d'allemand !

Une série d'esprits se présentèrent ainsi, se nommèrent, appelèrent à eux quelqu'une des personnes présentes et causèrent avec elles ; il y en eut qui demandèrent des personnes non présentes et se retirèrent avec des mots de regret. M. Miller dit qu'il allait se placer dans le cabinet, que la force serait ainsi plus grande et que les esprits pourraient aller jusque vers les intéressés. Et il en fut ainsi ! Quatre minutes s'étaient à peine écoulées que le rideau s'ouvrit complètement et qu'on vit M. Miller endormi et à côté de lui six fantômes complètement matérialisés, vêtus de blanc, se donnant tous la main. L'un après l'autre les fantômes sortirent du cabinet, s'approchèrent des assistants et s'entretinrent vivement

(1) Slade obtenait l'écriture entre deux ardoises en pleine lumière du jour. On peut voir un spécimen de cette écriture obtenue à 2 heures, près d'une fenêtre, à la Revue « La Lumière », à Paris.

avec eux; deux d'entre eux parlaient allemand, soudain M. Reichel entendit distinctement un nom qu'il connaissait fort bien; cet esprit vint lui parler de choses particulières qu'il est obligé de taire.

Un autre fantôme s'approcha de lui et s'inclina; il le nomma par son nom qui était bien celui de l'esprit. Presqu'à l'instant même où le dernier fantôme se retira, M. Miller sortit du cabinet. La lumière avait été très suffisante pendant toute la durée de la séance. Un autre phénomène curieux, ce fut l'apparition d'une boule blanche, comme en mousseline, qui flotta quelque temps *devant* le rideau, descendit ensuite devant les yeux de tous et au bout de deux minutes à peine, se transforma en une forme d'esprit.

Les dématérialisations se font généralement très visibles devant le rideau. Le médium n'était pas lié et M. Reichel pense que c'est inutile dans les conditions où les expériences ont eu lieu. Il a exploré le cabinet après comme avant la séance et rien trouvé qui pût servir à une fraude, et de plus, il a presque toujours vu M. Miller en même temps que le fantôme.

En décembre 1903, M. Reichel fit un court séjour à San Diego, près de la frontière Mexicaine, et visita le magnifique couvent de Point Loma que les théosophes ont construits non loin de là; là résident les adeptes de Mme Blavatzky. En janvier 1904, il visita les mines d'or des « San-Gabriel-Canions », puis se rendit à Los-Angeles, où il se rencontra avec un médium hindou qui prétendait connaître les secrets des prêtres du Lama. Il fit avec lui une expérience des plus remarquables : il écrivit à son domicile une série de questions sur un papier qu'il plaça dans une enveloppe fermée, puis se rendit chez le médium, M. Dizasa. Il fut reçu par une autre personne qui brûla *devant ses yeux* l'enveloppe avant de l'introduire auprès du médium. Celui-ci devait y répondre sans que M. Reichel eût besoin de dire un mot; ce qu'il fit après lui avoir pris la main gauche. Il répéta toutes les questions avec les noms propres et fit les réponses dont M. Reichel attend la réalisation prophétique. Ce que peut affirmer ce dernier, c'est que personne n'a pu lire ses questions et que l'original fut brûlé devant ses yeux dans une autre pièce.

De Los Angeles M. Reichel se rendit, fin janvier, à Mexico et à la Vera-Cruz pour revenir à San-Francisco à la fin de février 1904. En passant, il brise une lance en faveur du magnétisme et entre autres parle d'un médecin chinois de Los Angeles, qui diagnostique avec une rigoureuse exactitude toute maladie rien qu'en prenant le pouls du malade entre ses deux doigts et sans se trouver en trance. Il songea alors de nouveau à voi M. Miller, et nous raconte que ce dernier est né à Nancy, en France, le 8 septembre 1870 et habite l'Amérique depuis quatorze ans. Suit le récit des expériences qu'il a faites avec lui. « J'ai vu, dit-il, avec un éclairage très suffisant, un esprit entièrement formé sortir du rideau, alors que Miller était debout *devant* le rideau, se rapprocher d'une dame éloignée de moi d'environ trois mètres, puis l'embrasser, — c'était sa mère, — puis M. Miller qui, non en trance, l'avait lentement suivi, le prendre par la main et le reconduire vers le rideau devant lequel il se dématérialisa. (La rédaction de *Psych. Studien*, fait remarquer que M. Reichel aurait dû indiquer exactement les mesures de précautions prises, l'aspect du fantôme, la durée de l'apparition et de sa dématérialisation).

« J'ai vu, en outre, un monsieur que je connaissais très bien de son vivant, jusqu'à huit fois, directement devant moi, à une distance de 3/4 de mètre du médium; il s'approchait d'abord de moi sous la forme d'une petite flamme flottante, qui s'abaissait devant moi, s'y développait dans l'espace d'environ une demi minute, puis se tenait devant moi tout formé. Il avait de longs entretiens avec moi, et se retirait jusqu'au rideau, où je le suivais, puis se dématérialisait devant mes yeux, continuant à me parler jusqu'à que finalement la tête disparût à son tour. Cet esprit était parfaitement reconnaissable à sa voix et à son langage, mais comme il apparaissait vêtu de blanc, je lui demandai s'il lui serait possible, au cas où il en aurait le souvenir, de se matérialiser dans le costume qu'il avait lors de sa mise en bière, et de me donner ainsi une preuve d'identité encore plus certaine. Il le promit et, dans la séance du lendemain, se présenta en habit exactement comme je l'avais vu dans le cercueil, le visage découvert.

« J'ai vu, de mes propres yeux, des petites flammes rotatives blanches, bleues, parfois d'un bleu clair merveilleux, d'où sortaient des voix me parlant et me donnant leur nom au complet, amis et connaissances; quelques-unes de ces flammes descendaient pour prendre forme rapidement; d'autres n'avaient pas encore ce pouvoir. *J'ai vu mon propre petit garçon* Helmuth, qui mourut à Berlin à l'âge de quatre ans, le 31 août 1898, sortir en flottant, avec ses cheveux blonds, du cabinet et appelant constamment : « Papa, me vois tu ? » Je le vis flotter assez longtemps dans la chambre, puis disparaître à travers le plafond. Celui qui a obtenu, même une seule fois, un pareil résultat pratique, rendant inutile toute autre preuve. pourrait-il douter un instant de la réalité du spiritisme? »

M. Reichel raconte alors qu'il a vu de nombreuses flammes, lui parlant, se mouvoir autour de Miller debout, et non en trance, un esprit pleinement matérialisé rester assis pendant douze minutes dans le cercle en causant, une douzaine d'esprits se former, parler, chanter, pendant que Miller lui-même s'entretenait avec les assistants ; il a entendu des coups forts comme des coups de canon, et vu d'autres phénomènes remarquables sur lesquels il n'insiste pas. Miller a huit esprits-contrôles, parmi lesquels Betsy, le principal, une ancienne domestique nègre de sa famille, Star Eagle, un indien, qui diagnostiqua chez M. Reichel une maladie méconnue par tous les médecins et pour laquelle il lui donna en mains le remède.

M. Reichel relate alors le fait le plus curieux peut-être, qui puisse être mentionné dans les annales du spiritisme, celui de la *dématérialisation d'une personne vivante qu'on retrouva à un autre étage*. « M. Miller, dit-il, était assis entrancé dans le cabinet, et Betsy m'appela dans le cabinet pour me prouver que Miller s'y trouvait endormi. Il y avait vingt-sept personnes présentes. Elle me dit alors : « Nous allons maintenant dématérialiser notre médium et le transporter au premier étage, et toi et encore un monsieur et deux dames doivent demander la clef du 1er étage et ramener le médium. » Je ferai observer que M. Miller possédait toute la maison et que les séances avaient lieu au rez-de-chaussée (souterrain), tandis que le 1er étage, M. Miller n'étant pas marié, était solidement fermé pour parer aux vols assez fréquents en Californie. Betsy pria alors les assistants de se donner la main, de chanter et de s'efforcer d'atteindre le plus grand calme de l'esprit et la plus grande harmonie, vu que l'opération présentait de très grandes difficultés.

Je fis encore une fois une investigation soigneuse et constatai qu'il eût été absolument impossible à Miller de sortir du cabinet, vu que vingt-sept personnes étaient assises immédiatement au-devant, que la lumière était très suffisante et que le fond du cabinet donnait sur la rue. Eût-on même ouvert l'une des fenêtres — il n'y avait pas de porte — le moindre courant d'air aurait été ressenti par nous, et le temps était en outre à l'orage. Au bout d'environ quatre minutes, on entendit la voix de Betsy nous avertir, nous quatre, de monter. Je me fis donner la clef par la gouvernante de la maison, qui était assise dans le cercle, et nous montâmes au 1er étage ; j'ouvris la porte et trouvai effectivement M. Miller, respirant péniblement, assis dans un fauteuil. Je pris par la main le médium toujours entrancé et le ramenai dans le cercle, où il se réveilla sans se rien rappeler ; il avait simplement une oppression au cœur. »

Il y a lieu de rappeler ici la dématérialisation partielle de Mme d'Espérance à Helsingfors. Hellenbach parle de personnes humaines qui ont disparu et sont devenues invisibles pour leurs persécuteurs, comme Jésus au Temple. (Il y a lieu de distinguer ici le don d'invisibilité de la dématérialisation). Nous ne suivrons pas M. Reichel dans sa discussion sur la distinction entre l'*individualité* permanente et la *personnalité* phémère. Elle est loin d'être résolue dans le spiritisme, mais elle l'est ailleurs d'une façon toute différente de la théorie de M. Reichel.

Pour terminer, M. Reichel cite encore quelques autres faits relatifs à la médiumité de M. Miller, faits que nous n'accueillons qu'avec les plus grandes réserves. Il a vu se matérialiser une fois deux esprits qui assuraient avoir été des danseuses égyptiennes ; elles remontèrent elles-mêmes une horloge à musique et esquissèrent des mouvements de danse analogues aux mouvements qu'il avait vu faire au Caire, en janvier 1902, par des derviches danseurs. Une autre fois se présentèrent des êtres, d'une luminosité radiante venant de leur intérieur — il ne trouve pas de termes adéquats au phénomène — qui disaient n'avoir jamais vécu sur la terre, mais étaient des « esprits du soleil » descendus par amour pour les hommes ; ils lui permirent de les toucher et palper pour le convaincre qu'ils étaient matérialisés et momentanément adaptés à la sphère terrestre. — Il y eut aussi des esprits féminins portant des enfants sur les bras ; Perty a décrit des apparitions analogues.

Enfin, dans une série de séances, qui ont eu lieu en 1904, entre autres manifestations bizarres, citons encore celle d'un esprit femme tout en noir, qui fit le tour de la société, injuriant les assistants, les frappant et crachant sur eux ; cet esprit dit en particulier à Reichel qu'elle réduirait à néant toutes les manifestations qu'il voudrait produire en Europe avec Miller (*Psych. Studien*, janv. 1906). Après cela, si la rédaction du journal allemand manifeste quelque scepticisme au sujet des récits de M. Reichel, il n'y a pas lieu de trop s'en étonner.

Manifestations maléfiques au sujet d'Oscar II. (*Psych. Studien*, janv. 1906). — La presse norvégienne rapporte divers faits très curieux survenus à l'occasion du remplacement d'Oscar II par Haakon VII, sur le trône de Norvège. Le 18 novembre dernier, un grand nombre d'officiers étaient réunis dans la salle du casino d'Akerhus, où Haakon VII devait faire son

entrée. On attendait avec impatience le premier salut du canon annonçant l'entrée en rade du cuirassé *Heimdall*. Soudain on entendit, venant du fond de la salle, un cliquetis et un bruissement particuliers. On eut à peine le temps de se retourner que déjà le grand portrait d'Oscar, à cadre couronné, s'écroulait avec fracas sur le parquet. Le portrait était intact, mais la couronne fixée à la partie supérieure du cadre était pulvérisée en atomes. Les assistants en éprouvèrent un sentiment pénible, vite oublié ensuite au milieu des manifestations qui signalèrent l'entrée du roi. Quelques jours après, plusieurs membres de cette société assistaient à une fête privée chez l'ancien chef du ministère, Hagarup. Pendant le souper, on vint à parler du singulier incident d'Akerbus, et un journaliste dit ironiquement que probablement les murs de la salle du casino auraient eu besoin d'une réparation. On continua à plaisanter sur ce sujet, lorsque tout à coup un bruit de froissement attira l'attention de la société. Une seconde après se détacha de l'entre-fenêtre, où elle était fixée, une console supportant un buste en marbre d'Oscar II, de grandeur naturelle, qui roula sur le sol avec un bruit de tonnerre. Cette coïncidence fit une impression immense; tous les visages reflétaient une sorte d'horreur et les assistants se dispersèrent bien avant l'heure fixée en prenant congé de leur hôte.

Il parait que des faits analogues se sont produits en maints endroits le jour de l'arrivée du roi Haakon. Même le château royal ne fut pas épargné par un événement en quelque sorte prémonitoire. Dans la nuit du nouvel an de l'année dernière, un épouvantable ouragan passa sur la résidence norvégienne et enleva le toit de l'aile *orientale* du château.

Rêve collectif véridique pour des ossements profanés. (*Annal. d. Sci. psychiq*, sept. 1905). — A Castel di Sangro, dans les Abruzzes, M. P. Cocozza, garde du baron Corrado, vit en rêve, dans la nuit du 3 mars dernier, son père mort depuis dix ans, qui lui reprocha, ainsi qu'à ses frères, de l'avoir oublié et, chose plus grave, de permettre que ses pauvres ossements, déterrés par les fossoyeurs, restassent derrière la tour du cimetière, sur la neige, en proie aux loups! M. Cocozza, vivement impressionné par ce rêve macabre, le raconta le lendemain à sa sœur. A sa grande surprise, cette dernière lui déclara qu'elle *avait fait exactement le même rêve*. Alors le bon garde, sans plus tarder, et malgré la tourmente de neige, prit son fusil et se rendit au cimetière; là, derrière la tour, parmi les ronces et sur la neige, *qui gardait les traces de pattes de loup*, il vit des ossements humains! Le songe avait donc été véridique. M. Cocozza dénonça le gardien du cimetière, Mannarelli, qui fut arrêté ainsi que trois autres fossoyeurs. Ceux-ci pour s'excuser, dirent que le temps fixé pour l'exhumation des cadavres — *dix ans* — étant écoulé, ils étaient occupés à cette opération à l'arrivée de la nuit et que, surpris par le froid et la neige, ils n'avaient pas pu transporter une partie des ossements — tout en niant que ces ossements fussent ceux du père de M. Cocozza. Mais l'enquête prouva que c'étaient bien les ossements du père et, dans le jugement, il fut même fait état du rêve de M. Cocozza et de sa sœur. Admettre une action télépathique des fossoyeurs sur ces personnes est bien risqué, d'autant plus qu'un agent extra-humain seul pouvait savoir que les loups s'étaient attachés précisément à ces ossements et non à d'autres; ces ossements n'étaient d'ailleurs marqués que d'une croix et d'un chiffre et les fossoyeurs ne pouvaient savoir à qui ils avaient appartenu.

Les fossoyeurs furent condamnés, sauf Mannarelli, qui a pu justifier de son absence. Mais M. Cocozza laissa tomber la chose; de sorte que les fossoyeurs ne firent pas leur peine.

Protection supranaturelle, par Marie Knorr-Schmidt (*Die übersinnl. Welt*, déc. 1905). — Mme K.-S. rapporte deux cas qui lui sont personnels : 1° Etant petite, elle aimait beaucoup les chats et se plaisait à leur faire visite au grenier au linge, auquel on accédait par un escalier qui était presque une échelle. Un jour, en rentrant de l'école, elle alla voir sa chatte qui avait des petits et dans sa vivacité à redescendre manqua la première marche; elle se sentit tomber et pensa rouler jusqu'en bas et s'abîmer contre une baignoire en fer blanc placée à 2 mètres de la première marche. Elle ne tomba pas; elle se sentit soutenue et portée et, à sa grande surprise, se trouva debout contre la baignoire. Elle regarda tout à l'entour avec quelque crainte superstitieuse, comme si elle allait découvrir le « quelque-chose » qui l'avait ainsi transportée.

2° Le second cas arriva l'année de l'inauguration du chemin de fer à crémaillière du Schafberg, en Styrie, où elle se trouvait avec son mari faisant une cure à Auenhof. Ce séjour l'avait énervée et rendu fébrile. Ils allaient du reste partir dans quelques jours et décidèrent de monter au Schafberg avant le départ. C'était précisément le jour de l'inauguration. Pour le retour, l'af-

fluence était telle qu'on se battait pour trouver une place. Elle en put trouver une debout dans un wagon qui n'était couvert que d'un toit et ouvert de tous les côtés. Son mari entra dans un autre wagon plus en avant. Le conducteur du train prévint les voyageurs que sous les tunnels ils pourraient recevoir des escarbilles incandescentes et des flammèches et qu'ils devaient les étouffer avec leurs mains. Tout se passa bien dans les premiers tunnels, mais dans le dernier ce fut une véritable pluie de feu et en même temps la fumée montait épaisse d'en dessous, de sorte que Mme K.-S. prit peur et sauta hors du wagon ; cri d'effroi général ! elle se trouvait debout intacte dans un enfoncement de la paroi du tunnel ; cette fois encore elle s'était trouvée comme soutenue et portée. Le train s'arrêta ; tout le monde était surpris du fait : elle aurait pu se tuer et c'était miracle qu'avec les nombreux plis que faisait son vêtement en foulard, elle ne fût pas restée accrochée. Le conducteur du train se lamenta, dans la crainte de perdre sa place ; mais la voyageuse n'ayant aucun mal, il se rassura. Mme K.-S. ne se rend pas bien compte de l'impulsion qu'elle avait subie et l'attribue à son état fébrile. Ses vêtements étaient brûlés en plusieurs endroits et même les robes de dessous présentaient des brûlures.

La clairvoyance de Mme Pepper (*Light*, 23 déc. 1905). — Le récit est de M. Funk. Il a pris les plus minutieuses précautions contre toute fraude possible. Souvent les lettres qu'il lui faisait lire fermées étaient écrites sur du papier sensible, de sorte que l'ouverture des enveloppes, permettant l'accès de la lumière, les auraient décolorées. On se servit aussi de papier noir à l'intérieur de l'enveloppe, de sorte qu'on n'aurait pu déchiffrer les lettres en les tenant devant la lumière. Récemment M. Funk reçut une lettre de Chicago avec prière de la communiquer à Mme Pepper. Il ne savait pas lui-même ce quelle contenait et la plaça fermée sur la table devant la médium. Elle la prit et demanda qui l'avait laissée là. M. F. dit qu'il l'avait mise sur la table, et elle dit : « Mais vous ne savez pas vous-même ce qu'elle contient. Elle dit alors que le collier de perles au sujet duquel une personne est ennuyée n'a pas été volé, mais a été perdu. En ouvrant la lettre, M. F. constata que Mme Pepper avait donné correctement le nom et l'adresse de la personne demanderesse et qu'elle avait eu connaissance de tout le contenu.

Voici un autre cas intéressant : un homme de 29 ans avait perdu sa mère à l'âge de 2 ans, et son père avait émigré. Il vint à une séance de Mme Pepper et lui soumit une lettre où il demandait à sa mère l'adresse de son père. Mme Pepper donna une adresse à Londres, et il y écrivit. Il lui fut répondu que M..... était partit depuis trois ans à Glasgow. Le jeune homme écrivit une lettre à son père à Glasgow et reçut une réponse. Le tout s'était fait sous le strict contrôle de M. Funk.

Un cas de lévitation (*Estudos psychicos*, déc. 1905). — M. Souza Couto a assisté le 28 août dernier à une séance spirite, dans laquelle le médium s'est trouvé élevé de 70 centim. sans aucun appui. Le médium était couché sur une chaise longue. On vit d'abord une lueur, comme astrale, s'irradier de sa poitrine ; puis les doigts émirent par leurs extrémités des effluves phosphorescents ; les yeux et la bouche devinrent ensuite comme des foyers lumineux ; toutes les personnes présentes pouvaient voir ces phénomènes. Au bout de quelque temps, tous ces points lumineux parurent s'élever dans les airs, semblant indiquer que le corps du médium, d'abord placé plus bas que les chaises des assistants, s'élevait lui-même dans l'espace.

M. Souza Couto engagea alors M. Fernando de Lacerda à quitter la chaîne pour vérifier la position du médium. M. de L. constata ainsi, que le médium se trouvait toujours dans une position horizontale à une distance au-dessus de la chaise longue de 70 centim. ; il passa à plusieurs reprises ses mains sous le corps, de la tête aux pieds sans rencontrer aucun appui. Le médium redescendit ensuite, pour s'élever une seconde fois, dans la direction d'un des assistants, le docteur Martins Velho, qui dit avoir été touché à l'épaule par la tête du médium.

Dans une autre séance, où le médium était dans la chaîne, M. S. C. constata un autre commencement de lévitation ; Mme Ernestina, qui le tenait par la main droite, ne put le retenir et pour suivre le mouvement dut rompre la chaîne.

Rêve qui a empêché un crime (*Progr. Thinker*, 30 déc 1905). — Le récit est de M. Kymro, qui a bien connu le révérend Griffiths, pasteur anglican. Une nuit, vers 3 h. du matin, G. rêva qu'il se passait quelque chose de terrible au cimetière, situé en face du presbytère. Il se leva, se fit accompagner du sacristain et se rendit au cimetière. En y entrant, ils entendirent un bruit de pelles rejetant la terre. Ils allèrent vers le lieu du bruit et en approchant virent un homme sauter hors d'une fosse, prendre sa veste et se sauver,

abandonnant pioche et pelle. Ils étaient atterrés! Après avoir regardé de côté et d'autre pour trouver le cadavre ou quelque chose qui pût expliquer le fait, ils s'en retournèrent vers le presbytère. Mais à la porte ils rencontrèrent une jeune fille se rendant au cimetière. « Bonjour, dit-elle ; déjà de si bonne heure ici? — Oui! Mais qu'est-ce qui vous y amène vous-même si tôt? — N'est-il pas ici, ne vous a-t-il pas averti? — Qui? » Elle désigna l'individu, son amant, et ajouta : « Il ne va pas tarder à venir. Ses parents n'ayant pas voulu consentir à son mariage avec moi, nous avons comploté de nous marier clandestinement ce matin. Vous le savez certainement. Il vous l'a dit, autrement vous ne seriez pas ici avec John (le sacristain). » M. Griffiths lui dit alors ? « Venez avec nous, mon enfant, et vous verrez la maison qu'il vous préparait. » On peut se figurer l'horreur éprouvée par la jeune fille en voyant la tombe, la pioche et la pelle. Elle allait être mère, et son séducteur, pour tout cacher, l'aurait tuée et enterrée, si une puissance occulte n'était intervenue. Le coupable quitta la contrée et jamais plus on n'a entendu parler de lui.

La perception psychique chez les animaux, par C. Flammarion (*Annal. d. Sci. psychiq.*, déc. 1905). — Il s'agit d'un fait rapporté par Mme Loisel, la femme d'un météorologiste de l'observatoire de Juvisy.

C'était à une heure assez avancée de la nuit, à la fin du mois d'août 1886 ou 1887. Elle revenait avec sa famille et d'autre personnes, en voiture, d'une fête à Nongein, hameau de la commune de Marcillac(Corrèze). Tout à coup, le cheval refusa de marcher, renifla des naseaux avec épouvante. Presque aussitôt on vit déboucher d'un bois de bouleau presque impratiquable même pour un homme à pied, une voiture à 4 roues, conduite par un cocher immobile sur son siège, et regardant fixement de leur côté, croisant la route à une très vive allure et une autre route plus étroite, toutes deux à talus élevé, sans heurt, puis continuant à rouler dans un marécage pour disparaître au loin, derrière un pli de terrain. Une voiture réelle n'aurait jamais pu traverser le bois de bouleau, ni sauter le talus des routes, et se serait certainement enlisée dans le marais. On n'apprit rien d'un semblable accident. Le père et la mère de Mme Loisel ont fait des récits concordant avec le sien.

La fleur de la résurrection (*Het toekomstig Leven*, 15 janv.). — Il ne s'agit ici ni de la rose de Jéricho, qui est une Crucifère et se vend dans les rues de Paris aux environs de Noël, ni de certaine fougère de l'Arkansas, fort jolie, possédant toutes deux la propriété de reprendre toutes les apparences de la vie, lorsqu'on les mouille. Nous voulons parler d'une plante découverte par le Dr Deck. en 1848, pendant un voyage en Egypte (voir : Nellie: *Het Land van Egypte*). Se trouvant dans la Haute-Egypte, le voyageur eut l'occasion de sauver un vieil Arabe d'un grand danger. Celui ci, très pauvre, remit au docteur une plante sèche, de pauvre apparence, qu'il lui présenta comme un trésor ; c'était une longue tige, avec deux bourgeons à son extrémité. M. Deck pensa que le vieil Arabe n'était pas dans son bon sens et sourit. L'Arabe devina la pensée du docteur et lui dit : « Ne ris pas, Sahib! Cette plante est un véritable trésor. On l'a trouvée à la lisière du désert, dans la tombe d'un prêtre de l'ancien empire d'Egypte, couchée sur sa poitrine. C'est une plante merveilleuse et elle possède une grande force magique! »

Tout en parlant de la sorte, il asperge la plante morte de quelques gouttes d'eau fraîche, et un véritable miracle se produit. La plante frémit, se meut, la tige desséchée se dresse, les bourgeons se gonflent, s'ouvrent; les feuilles écailleuses se rangent comme les rayons resplendissants d'un soleil tout autour du cœur de la fleur, qui apparait d'une fraicheur et d'une beauté inimaginables. La plante brilla radieuse, dans toute sa gloire, pendant un instant; puis les fleurs se flétrirent et la tige redevint jaune et sèche ; les feuilles s'enroulèrent et toute la plante fut de nouveau comme morte.

Le docteur, émerveillé, remercia le vieil Arabe et emporta la plante. Plus de cent fois il renouvela l'épreuve de cette extraordinaire reviviscence avec un plein succès. A sa mort, le Dr Deck légua la plante à son élève et ami Lames, qui presque journellement refit l'expérience. Il donna alors l'un des deux bourgeons au célèbre naturaliste Von Humboldt qui, maintes fois, à l'Université, devant un auditoire d'élèves et de professeurs, fit revivre la fleur venant de la tombe du prêtre égyptien.

Mais la plante n'a livré son secret à personne; personne n'a pu la rattacher à une des familles de plantes actuellement vivantes. A chaque nouvelle expérience, le grand naturaliste s'écriait : « Je ne connais rien dans la nature qui ressemble à cette plante. » Elle est toujours une énigme pour la science ; restée des siècles sur la poitrine d'un prêtre embaumé, elle est muette comme la tombe d'où elle a été extraite.

On ne nous dit pas où se trouve actuellement cet exemplaire de la flore de l'ancienne Egypte.

Dr Lux.

NÉCROLOGIE

Le Dr Richard Hodgson

D'après *Westminster Gazette* du 21 décembre dernier, le Dr R. Hodgson, l'infatigable investigateur des phénomènes psychiques, vient de subir la transition. Il naquit à Melbourne (Australie) en 1855 et *Light* du 30 décembre, à qui nous empruntons ces détails, fait ressortir toute la grandeur de la perte que subit la Société pour les recherches psychiques et surtout la branche américaine de cette Société. Considéré tout d'abord comme un sceptique invétéré et un véritable persécuteur de médiums — Eusapia Paladino en a fait l'expérience à Cambridge — Hodgson, après les expériences qu'il a faites avec Mme Piper, devint le plus ferme croyant des rapports avec le monde invisible et déclara courageusement et sans hésitation qu'il avait acquis « la conviction la plus absolue que l'hypothèse spirite est justifiée par les faits. » Il a dit encore : « J'avoue que je n'ai pas le moindre doute que les principaux agents, qui se communiquent,... sont véritablement les personnalités qu'ils affirment être, qu'ils ont survécu à la transformation que nous appelons mort, et qu'ils ont directement communiqué avec nous autres, soi-disant vivants, par l'intermédiaire de l'organisme entrancé de Mme Piper. »

Les travaux qu'a laissés le Dr Hodgson sur ce sujet sont d'une grande valeur, qui ne pourra que s'accroître avec le temps. Le révérend Minot de Savage, d'abord si âprement combattu par Hodgson dans sa phase de scepticisme, parle avec enthousiasme de sa conversion et de la confiance si absolue qu'il exprima par la suite dans l identité des personnages avec lesquels il entra en rapport. Peut être même, selon nous, Hodgson est-il allé un peu trop loin, cette question d'identité étant bien plus épineuse qu'il ne le supposait et que ne le suppose l'immense majorité des spirites. Cela n'enlève rien aux mérites de ce grand chercheur qui a tant fait pour établir la certitude de la survie.

VARIÉTÉS

AMBITION DÉÇUE

IMPRESSIONS D'UN SUICIDÉ

(SUITE)

II

J'étais navrée de ce spectacle ; il ne souffre plus du moins, pensai-je, pauvre petit être, pauvre petit malheureux, qui a tant fait de pénibles efforts pour rester quand même sur cette terre d'épreuve ! Si ma présence a pu te consoler quelques instants, je ne regrette pas l'angoisse que je viens d'éprouver !

Alors, je me levais pour m'éloigner de la mansarde funéraire, non sans prier avec ferveur pour l'âme qui venait de se désincarner.

Auprès de la porte que j'allais pousser pour sortir (car bien qu'en forme astrale, j'aime à prendre les mêmes routes que mon corps physique) je vis debout une forme fluidique, celle d'un jeune homme d'une vingtaine d'années environ, de petite taille, fort brun de peau et de cheveux, une fine moustache estompait à peine sa lèvre supérieure. Ce jeune homme avait les yeux noirs, petits, vifs, sa bouche aux lèvres minces souriait avec malice : le front était beau, mais fuyant, les oreilles un peu grosses, avaient leur pavillon très éloigné de leur attache à la tête, les cartillages en étaient transparents ; je remarquais tout cela en une seconde. Le jeune homme me prit familièrement la main...

— Oh ! merci, madame, me dit-il d'être venue à mon appel !...

Je ne compris pas tout d'abord...

— Votre présence, continua le jeune homme, a adouci pour moi, la délivrance finale...

Il s'approcha alors du petit cadavre étendu sur la paille.

— Mon pauvre fourreau de chair, s'écria-t-il, j'ai fait tout le possible et même l'impossible pour rester uni à toi. Je voulais vivre pour devenir meilleur, pour accomplir ma tâche parmi ceux de ma race. J'avais accepté l'épreuve, la sachant d'avance longue et cruelle... Et la société humaine m'a refusé son appui, elle m'a abandonné, elle m'a renié, laissé mourir de faim, de froid, de misère! Oui, je suis mort de faim, ma pauvre mère n'avait plus de lait, son sein s'est tari faute de nourriture !... Et le lait qu'avec peine, elle se procurait, c'était un vrai poison, une infecte mixture, que l'autorité laisse vendre aujourd'hui

à des compagnies, à d'ignobles monopoles, qui pour gagner de l'or empoisonnent toute une population.

Cette infecte mixture vendue sous le nom de *lait*, mon estomac en rejetait une grande partie, et celle qu'il gardait le convulsait douloureusement !... Enfin, voilà mes restes pitoyables : ceux que demain, on mettra dans une boîte de sapin et que sans tambours ni trompettes on enfouira dans la fosse commune ; c'est là le sort réservé aux miséreux !... Et dire que j'ai tant hésité, tant souffert pour m'emparer de l'étoffe, du noyau nécessaire pour parfaire cette chétive enveloppe! Ah ! les égoïstes, les horribles égoïstes qui s'occupent si peu des nativités. Les misérables eux aussi passeront les mêmes difficultés, les mêmes affres, que je viens de traverser, de subir... peut-être, alors, comprendront-ils que s'ils ont intelligence, instruction, pouvoir, c'est pour les employer en premier lieu et avant tout autre souci au développement normal de leur espèce.

— Calmez-vous, lui dis-je, vos regrets et vos reproches sont justifiés, mais les hommes ne comprendront leurs véritables intérêts, que lorsque les préjugés séculaires, qui ont moulé leur mentalité, seront détruits. Lorsqu'ils comprendront réellement la solidarité telle que la Théosophie l'enseigne, rendant accessibles à toutes les intelligences, les raisons pour lesquelles l'homme doit pratiquer l'altruisme, afin de travailler à son propre bonheur et ceci la Théosophie ainsi que le Spiritisme l'expliquent clairement, en enseignant le mécanisme du progrès individuel et général par les incarnations successives de l'âme dans de nouveaux corps ou personnalités transitoires, sorte de rôles divers et dans des milieux différents, que viennent jouer sur le globe terrestre les esprits en s'incarnant, en prenant des enveloppes matérielles adéquates au plan physique.

— Cela est vrai, répondit tristement le jeune homme en baissant la tête ! L'ignorance, toujours l'ignorance! Mais que c'est donc difficile de s'affranchir des préjugés religieux ou autres! Je sais très bien en ce moment que j'ai vécu dans ce corps d'enfant, je sais également que peu de temps avant de vivre, j'ai vécu encore dans une autre corporéité, celle dont je porte présentement l'empreinte; mais tous mes souvenirs se bornent à cela ; toutefois, je saisis très bien la vérité, dont vous me parlez... Oui évidemment, on doit revivre plusieurs fois... Que dis-je des centaines de fois sur ce globe ou dans d'autres. Cela est parfaitement logique et certainement plus acceptable à la raison humaine qu'une seule vie aboutissant pour l'homme à une éternité de joies ou de souffrances dont l'espérance est à jamais bannie. — Oui certes, ces dogmes sont aussi absurdes qu'humains, car jamais un Dieu ne les eût formulés ; eh bien ! Madame, si j'eusse pu continuer à vivre sur le plan physique dans ce corps d'enfant misérable, il est probable que le milieu délétère dans lequel j'aurais été forcé de passer mon existence, n'aurait développé en mon âme que les instincts mauvais, laissant sommeiller les bons, faute de bons procédés de la société envers le peuple, qu'aveugle l'ignorance d'abord et que surexcite l'envie pour celui qui possède égoïstement les biens de la terre, oubliant de faire très large la part des travailleurs, des pauvres. — Aurais-je su, je vous le demande, la raison de mon infériorité de fortune sur les heureux de ce monde... Je serais devenu méchant, très méchant, je vous l'avoue, car l'injustice me révolte, tandis que connaissant la loi de la réincarnation, j'aurais pu m'efforcer d'être moins mauvais, j'aurais eu une explication plausible à me donner à moi même de mon triste sort, comparé à celui des heureux de la terre !...

Des richards, lui dis-je. — Mais le spiritisme a beaucoup d'adeptes. Il en compte un grand nombre parmi les travailleurs des villes et des champs; alors vous auriez pu sans doute apprendre la consolante vérité, toute justice et tout amour !

— C'est dans la chaire des églises de tous les cultes que tout cela devrait être enseigné, afin que nul n'en ignore et se trouve par ce fait seul, réconforté dans toutes ses peines physiques et morales.

— Le temps viendra où il en sera ainsi, mais il faut que le vieux monde disparaisse pour faire place au nouveau, à celui où il se trouvera pour chaque âme venant prendre un corps sur la terre, le pain physique et le pain spirituel, où tous se sentiront frères et solidaires !

— Sortons d'ici, me dit le jeune homme et accordez-moi la grâce d'un entretien ; je veux vous raconter mon avant dernière existence, pour vous expliquer ma dernière ; ensuite je vous prierai, si vous le jugez à propos, de raconter à vos lecteurs (car je sais que vous écrivez sur le spiritualisme) ma triste vie, afin qu'ils y puisent un enseignement; si la vérité de la réincarnation pouvait être acceptée par eux, je crois qu'un grand pas serait fait pour leur libération spirituelle ; voulez-vous m'écouter, madame ?

— Quelques instants, je le veux bien, car je ne pourrai, étant souffrante, rester trop éloigné de ma corporéité.

Presque instantanément, nous nous trouvâmes assis sur la berge droite de la Seine, sur une grosse pièce de bois qu'on y avait déchargé.

(*A suivre*). Mme Ernest Bosc.

Le Gérant : Martelet.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

LA LUMIÈRE



NOS ÉCHANGES DE FRANCE ET DE PARTOUT

N'ayant pas oublié notre petit bagage d'intellectualité au vestiaire de l'Au-Delà, lors de notre présente incarnation terrestre, il arrive cette chose incroyable pour nos grands confrères, que la direction humblement féminine de la « Lumière » peut lire et comprendre toutes les Revues qu'elle reçoit.

A cette lecture, notre première réflexion est celle-ci :

On dit qu'il n'y a plus aucune religion, aucune croyance, que le mysticisme est démodé, que les dieux sont déchus, qu'il n'y a point de Dieu, et nous ne savons quoi encore ; toutes ces revues et les livres qui les accompagnent attestent le contraire. Le besoin de croire est si grand que l'on va jusqu'à l'abus pour lui donner satisfaction.

L'abus, c'est de retomber dans les pires horreurs démoniaques du moyen-âge, de se forger des dieux selon les ambitions d'un personnalisme outrancier et de se couvrir de gemmes pour administrer tous les poisons.

Laissons la fange aux esprits fangeux ; n'obscurcissons pas le ciel de nos espérances. Bientôt ceux qui font le mal en seront eux-mêmes si dégoûtés, qu'ils y renonceront ; tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes.

A la suite de notre première réflexion, toute spontanée, d'où a surgi un nuage noir, fétide, et des poussières moyennageuses écœurantes, notre âme s'épanouit sous les rayonnements du soleil de Vérité qui vient dissiper les ombres et purifier l'atmosphère. Effet des contrastes, pour l'idée comme pour la peinture.

Les petites et les grandes lumières montrent leurs feux à tous les points de l'horizon mondial. Elles se rapprochent peu à peu du centre de prédestination entrevu par les prophètes ; *tout* aura son accomplissement.

Les ouvriers de la Rénovation, de la Régénération, de la Réintégration, de la Restitution, sont nombreux plus que jamais. Une ardeur nouvelle s'est emparée d'eux, au spectacle grandiose et parfois terrifiant de l'activité fatidique dans la marche des événements. Il est bien vrai que le temps est venu de faire « toutes choses nouvelles. »

On mutualise et on centralise ; on réalise la collectivité. La solidarité fraternelle ne trouve plus d'obstacles que dans les passions égoïstes qui jettent leurs derniers cris de détresse, obstacles grands, o combien ! L'agonie qui étreint le mal est longue, quel que soit le dévouement des sauveurs.

Les personnalités sont bien bouleversées aujourd'hui, toutes les tempêtes sont dans leurs cœurs.

C'est pour amener la grande victoire finale

que des publications existent en tous pays, faisant valoir l'importance de la bonne sociabilité qui prépare l'harmonie sociale humaine, l'utilité d'une judicieuse conception de la morale qui est en elle-même l'application de la justice naturelle ou divine.

Avec émulation les uns par les autres, tous nous livrons nos connaissances au public ignorant, nous cherchons à lui faire aimer le beau et le bon dans l'intérêt collectif dont chaque individualité retire bienfaits et profits ; nous allons aux sources pures des révélations dans tous les départements de l'intelligence, de la raison et du cœur, sans peur des lazzis, du ridicule ou des perfidies du langage et des actes. Nous suivons droitement notre plan de travail de missionnés, exposé prudemment ou sans détours dans nos écrits. Peut-être des larmes se mêlent-elles parfois à notre encre, mais nous nous consolons dans une espérance qui se rapproche journellement de nous.

J'en prends à témoins les meilleurs des confrères, depuis les antipodes jusqu'à Paris, n'est-ce pas que la tâche est parfois bien lourde?

Il est vrai que les directions féminines, en ce sens, sont rares et, sans doute, les directions masculines ont-elles moins, beaucoup moins à se plaindre !

La direction de la « Lumière » ne récrimine cependant pas; elle constate simplement. Qui sait ! Si l'on connaissait bien le fond des choses, peut-être faudrait-il déclarer, au contraire, qu'il n'y en a pas de plus heureuse qu'elle, s'il est vrai que le plus de sensitivité souffrante prépare de plus beaux jours. C'est ce que notre dernière réflexion nous inspire. Puisse-t-elle être notre certitude constante et nous donner autant de courageuse audace que nous avons d'envie de voir tout le monde en paix.

On ne peut fermer les yeux et les oreilles aux maux dont sont atteints quelques écrivains scientifiques ou non : toute maladie est digne d'intérêt. Nous mentionnerons notamment des spiritophobes, en proie à de fortes et fréquentes crises, qui voient de l'affreux spiritisme, même où il y a autre chose, et sont sujets à des hallucinations charlatanesques travestissant tout en fraudes et duperies. L'excuse de leurs injures est dans la conscience qu'ils ont de leur importance en face de la justice, de la droiture, du talent et de la vérité. Ils disent *tout* parce qu'ils veulent *tout sauver.* Ils ont vraiment de bonnes intentions ! Ils travaillent en vue du bien de l'humanité, à leur manière. Malheureusement, ils accomplissent leurs grands devoirs comme des chats méchants en griffant au passage les victimes de leur choix qu'ils rencontrent. Pour ceux-là il n'y a pas d'inquiétudes à avoir ; ils sont très forts au fond. La maladie qu'ils se sont eux-mêmes donnée, trouvera sa guérison en eux-mêmes, car l'homme propose et Dieu dispose. Ils suivront le progrès comme nous tous ; le progrès les délivrera, tôt ou tard, de leurs monomanies. Ce n'est rien.

En résumé, chacun, par un procédé différent, nous accomplissons la commune tâche de l'épurement terrestre. Venus par des voies diverses nous marchons au même but. Nos raisons de troubles, extérieures ou cachées, sont des restes de perversité que la désharmonie universelle engendre. La Communion des âmes sympathiques dans l'Amour divin, fera se lever l'astre rayonnant qui éclairera toute intelligence et rectifiera le jugement. La puissance repose sur un fond de charité et d'équitable justice. Elle manifeste la bonté qui donne la jeunesse éternelle et façonne la suprême beauté dans le vrai.

Nous constatons finalement que le nombre des bonnes revues ou des journaux qui travaillent sérieusement au seul Progrès désirable pour le bonheur humain, est assez grand pour contrebalancer l'influence néfaste de la mauvaise presse.

Le mauvais en littérature a sa raison d'être parce que la majorité des hommes est mauvaise et qu'elle n'accorde ses faveurs qu'à ce qui flatte ses passions. La mauvaise littérature enrichit ses auteurs ; la littérature morale les appauvrit excessivement.

En somme, la diversité des opinions est plus utile que nuisible, si l'on sait *voir* et *entendre* avec abnégation du soi, en comprenant les malheurs sociaux dans le sens de manque de maturité morale et en s'efforçant d'apporter un concours utile à ceux qui se trouvent placés aux avant-postes pour conjurer tout péril.

Par notre étude générale du mouvement des idées et par notre observation méditative des révélations et des systèmes variés, nous nous instruisons, autant qu'il faut, pour soutenir le bon combat de la Pensée libre et souveraine. Cette étude, bien comprise, élargit le cercle de nos idées, fait disparaître des préjugés, étend notre fraternité, désintéresse nos sentiments, allège nos inquiétudes pusillanimes, triomphe de notre courte-vue et du parti-pris mesquin, source fatale d'injustice.

Apprendre, toujours apprendre est désirable ; former son jugement est indispensable, si l'on veut se rendre apte à servir la cause que la « Lumière » nomme la *mission des temps.*

A la « Lumière » nous voyons, peu à peu, se réaliser dans le monde tout ce qui a été prévu et annoncé dès notre fondation.

Tout en assurant notre prudente indépendance, ceci entretient fâcheusement, en apparence, l'isolement nécessaire à nos pensées. On ne nous comprend pas. C'est sans importance dans la vie occulte de la « Lumière » qui en est aujourd'hui à sa 25e année et qui saura bien d'elle-même s'émanciper largement, quand sonnera l'*Heure* pour laquelle elle est née. Elle n'est sortie d'aucune secte, d'aucun parti et n'a jamais varié, ni d'opinion, ni d'intention. Elle a prêché l'*amour* et l'*espérance*, une *espérance unique*. Le désir occulte qui a présidé à sa formation lui a vraiment donné la fidélité et la patience en partage. Combien nous allons avoir de joie après nos peines, de constater que nous n'avons point perdu notre temps en sachant attendre.

Actuellement, le nombre des enfants intellectuels des ouvriers de la Vérité, est extraordinairement important. Ce sont nos fils et nos filles, ces journaux et ces revues multicolores qui se visitent à toutes distances et se donnent la fraternelle accolade sur les bords de l'abîme qui engloutira le vieux monde.

Nous sommes les pionniers du Monde Nouveau. Il faut *faire toutes choses nouvelles*.

Lucie GRANGE.

ESPRIT et MATIÈRE, au sens de Sir Oliver Lodge

Nous prenons pour base de cet article une page non signée de *Light*, du 6 janvier. Nous avons eu maintes fois, dans « La Lumière » l'occasion de parler des idées nouvelles introduites dans la science, sur la constitution de la matière, par les découvertes modernes, et surtout en analysant les remarquables travaux du Dr Gustave Le Bon. Nous avons vu qu'en réalité la matière n'est que de l'énergie condensée, qu'il est possible de passer de la matière à l'énergie et de l'énergie à l'esprit. Nous envisageons aujourd'hui le problème sous une autre face, selon les idées de sir Oliver Lodge.

« La philosophie matérialiste, dit le rédacteur anonyme de *Light*, peut être accusée d'avoir déifié la matière; car, du moment qu'elle lui attribue la « promesse ou potentialité de vie », elle réclame pour la matière un hommage analogue à celui que la religion réclame pour l'Etre Divin. La philosophie spiritualiste, d'autre part, s'est efforcée de déprécier la valeur des choses matérielles. Ceux qui ont poussé la doctrine à l'extrême ont simplement réédité l'enseignement de Platon, donnant comme un moyen de perfection le parfait mépris du corps. La vérité et l'erreur se trouvent mélangées dans les deux doctrines. C'est la part de vérité que renferment ces deux philosophies qui leur a valu leurs adhérents les plus sérieux ; c'est la part d'erreur de chacune qui a écarté d'elles la grande masse de ceux qui ne croient ni à l'une ni à l'autre, sans trop savoir pourquoi.

« Peut-être le trait d'union entre ce qu'il y a de vrai dans le matérialisme et ce qu'il y a de vrai dans le spiritualisme se trouve-t-il entre les deux, dans cette région moyenne, difficile à dénommer, qu'on appelle le spiritisme, le psychisme ou le métapsychisme.

« L'étrange phénomène de la psychométrie fait entrevoir une foule de possibilités merveilleuses. Bien qu'actuellement elle soit encore trop peu connue pour permettre de formuler des conclusions définies, cependant des investigateurs scientifiques, à larges vues, sont parvenus à découvrir quelques-unes des lois cachées et des vérités occultes que cet ordre de faits implique ; pourvus d'une imagination disciplinée, ils ont pu se permettre de jeter un regard dans le mystère qui, comme le rayon illuminant Merlin, sort, telle une douce lueur, du foyer caché. »

Dans une adresse lue, il y a quelques mois, par sir Oliver Lodge, à Birmingham, il s'exprime de la façon suivante : « Il y a du vrai dans le matérialisme, mais c'est une vérité difficile à apprécier et à formuler. La matière peut être imprégnée de vie (vitalisée) et être pleine d'associations vitales. Quelque chose de la personnalité du possesseur parti semble rester attaché quelque temps à un vieux vêtement ; ses contours et ses plis peuvent le rappeler avec vivacité à notre mémoire. Je ne saurais admettre que même une poupée, à laquelle beaucoup d'affection a été prodiguée, soit entièrement inerte et matérielle dans le sens organique du mot. L'étendard en loques d'un régiment est parfois jugé digne d'être pendu dans une église. C'est un symbole, soit, mais c'est aussi quelque chose de plus. J'ai des raisons pour croire que des traces d'une individualité peuvent rester attachées à des objets terrestres d'une manière vague et presque imperceptible, mais à un degré suffisant pour permettre à des personnes douées de facultés adéquates de découvrir ces traces.

« Il y a une profonde vérité dans le matérialisme et elle est la base des pratiques matérielles du culte, des sacrements et autres. Il est possible qu'on en exagère l'efficacité, mais il est possible aussi qu'on les ignore trop complètement. Dans l'univers tout est mesure ; tout est une affaire de degré. Une propriété telle que la radio-activité ou le magnétisme, découverte d'une façon évidente dans une forme de matière, finit par être décelée dans toute espèce de matière, bien qu'à un degré d'intensité très variable.

« Il semble bien qu'il en est de même du pouvoir qu'a la matière d'incarner et de manifester l'esprit. Il doit y avoir des degrés d'incarnation. Nos corps terrestres en offrent le meilleur exemple ; nous y sommes bien incarnés, mais même dans ce cas l'incarnation n'est probablement pas complète. Il est fort possible que notre personnalité ne se manifeste jamais, dans toute son intégrité, sur le plan terrestre. »

En d'autres termes, selon sir Oliver Lodge, des degrés ou états d'être du Moi peuvent ne pas être incarnés dans le corps terrestre; cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de lien entre les parties du Moi incarnées et celles supérieures qui ne le sont pas. Cette question est particulièrement traitée dans la *Tradition cosmique*, à laquelle nous renvoyons pour son complet exposé. Remarquons seulement qu'il ne faudrait pas en conclure qu'il puisse y avoir des êtres qui ne seront jamais soumis à l'incarnation terrestre : tels les anges de la religion catholique. S'il y a, certainement, des êtres qui n'ont jamais été incarnés, il ne s'en suit pas qu'ils ne s'incarneront jamais dans l'avenir. A notre avis, un être ne saurait jouir de la plénitude de l'existence sans se revêtir de tous les degrés de matière, depuis la plus raréfiée jusqu'à la plus dense; et cela n'exclut pas l'existence d'une hiérarchie ni celle d'une évolution et transformation progressive indéfinie.

***

« Peut-être, continue le rédacteur de *Light*, la science, quand elle aura élargi son champ d'investigation, au lieu de déifier la matière, lui rendra son rang légitime pour justifier la croyance de ceux qui, guidés par une intuition instinctive, se sont servis d'objets matériels comme d'attributs sacrés et de signes de réalités spirituelles. S'il est prouvé que des objets matériels peuvent être imprégnés d'émanations subtiles qui les mettent en rapport, par un lien semi-physique, avec les personnes qui les ont maniés, nous trouverons dans ce fait une remarquable justification de coutumes dont on s'est moqué comme de superstitions ridicules. Nous aurons là, de plus, de nouveaux motifs pour accompagner nos travaux manuels des aspirations les plus élevées et des pensées et affections les plus pures dont nous sommes capables. La mère qui confectionne ou répare les vêtements de ses enfants peut être considérée, dans un sens inconnu jusqu'alors, comme faisant œuvre spirituelle. Car elle incorpore dans le tissu qu'elle manie, des pensées et des émotions qui — si l'enfant qu'elle habille est sensitif et réceptif — peuvent réagir sur lui et l'influencer soit en bien, soit en mal. Il nous est permis de considérer ces possibilités comme quelque chose de plus grand que de la simple fantaisie. Les paroles de sir Oliver Lodge sont une sanction pour ces spéculations. Par son idée des « degrés d'incarnation, il nous offre une suggestion féconde en possibilités incitatrices et aussi en sérieux avertissements.

« Les fêtes de Noël, récemment célébrées, sont la commémoration d'une incarnation — l'incarnation d'un Etre qui s'est revêtu de matière à la similitude de l'homme, et a imprégné cette matière de Ses pensées, de Ses émotions et de Sa volonté, de telle manière que le simple contact avec son être incarné était devenu vitalisant, curatif et inspirateur. Des malades ont été guéris rien qu'en touchant le bord de Son vêtement ; des esprits obscurcis ont été illuminés, des cœurs de glace fondus, des âmes chargées de péchés purifiées ; les hommes et les femmes qui L'ont touché se sont élevés à une vie plus pure, plus spiritualisée, et ceux qui les ont vus ont senti en eux une influence supraterrestre et, pleins d'admiration, « ont reconnu en eux ceux qui avaient été avec Jésus. »

« C'était là une incarnation d'Esprit au suprême degré. C'était une incarnation idéale ; mais faut-il la regarder comme un exemple isolé? N'est-elle pas plutôt le type de ce qui devrait être universel, une manifestation de l'éternelle communion du suprasensible avec le sensible, de l'esprit avec la matière, de l'homme envisagé comme le prêtre de la création, assujetissant le phénomène à la manifestation du noumène, l'extérieur à l'intérieur, la créature au Créateur?

« Il a toujours été facile, écrit ailleurs Lodge, de mépriser ou de condamner le côté corporel de notre nature, mais cela n'a jamais été l'opinion des grands voyants. C'est la glorification et la transfiguration, non la réprobation du corps, qui a été le thème des plus grands prophètes et poètes. » C'est qu'ils avaient compris que le corps est l'enveloppe d'états d'être supérieurs, et comme dans le cas de Jésus, de toute la série des états d'être qui constituent l'homme intégral.

« Du moment que, lisons-nous encore dans *Light*, la matière inorganique maniée par une personne peut être pénétrée d'émanations subtiles au point de devenir un véhicule des forces psychiques et mentales (et la psychométrie semble prouver cette possibilité), cela doit être vrai, dans une plus large mesure encore, de la substance des corps humains. L'organisme de l'homme doit, dans ces conditions, être saturé d'influences dont la quantité dépend nécessairement de la nature des pensées, désirs et desseins de l'individu auquel cet organisme appartient.

« C'est dans cet ordre d'idées que le mystère de l'hérédité trouvera, peut-être, un jour une solution partielle. Young a dit : « Surveillez-bien vos pensées ! Nos pensées sont entendues aux Cieux »; mais il y a, peut-être, une importance plus grande encore à envisager ce fait, que sans répit et inévitablement nos pensées, et *plus effectivement encore nos émotions*, influent, s'y enregistrant en quelque sorte, sur les matériaux que nous manions, sur les vêtements que nous portons et avec leur maximum de puissance sur les corps où nous sommes incarnés, et que les effets de ces influences conservent leur activité longtemps après que *nous* avons abandonné les conditions matérielles que nous avons contribué à créer. »

Citons encore un passage d'Oliver Lodge : « Celui qui est capable de toucher une note élevée dans ce difficile problème (des rapports de l'esprit avec la matière) — problème à la solution duquel chaque individu est obligé de travailler pour se faire, sans aide, sa propre destinée, — celui-là, dis-je, constatera qu'en acquérant l'empire sur soi-même, en évitant de faire du tort aux autres et en ne donnant accès dans son esprit qu'à des pensées élevées, il sera capable d'atteindre à un degré de vie psychique et intellectuelle inaccessible à la masse des humains... Ceux qui sont assez évolués pour se pénétrer, dès leur jeunesse, de ces idées, non seulement élèvent leur propres âmes à un degré d'être supérieur, mais deviennent l'espoir « de l'indéfini progrès de la race humaine. »

Ces lignes témoignent de toute la profondeur de la pensée de sir Oliver Lodge. Ainsi chacun est l'artisan de sa propre destinée ; chacun doit, par lui même, en mettant en action les forces divines latentes en lui et sans compter sur l'intervention d'une aide surnaturelle, conquérir ces degrés d'être supérieurs auxquels Lodge a fait plus d'une allusion, c'est-à dire s'évoluer et se perfectionner sans répit. L'homme ne peut efficacement aider à l'évolution des autres que s'il est lui-même évolué, à leur perfection, que s'il est lui-même perfectionné; de même, il ne peut assurer le bien-être physique et moral de ceux qui l'entourent que s'il possède ce bien-être. Là est la véritable solidarité, et c'est ainsi qu'il faut comprendre le vieil adage, si souvent mal interprété : « Charité bien ordonnée commence par soi. » Ce n'est plus là un principe d'égoïsme, ce n'est pas une infraction à la loi d'amour bien comprise.

Les fortunés qui, dès leur jeunesse, sont aptes à comprendre et à s'assimiler ces idées élevées, peuvent, comme le dit Lodge, atteindre à un degré de perfection de la vie psychique et intellectuelle, inaccessible à la majorité des hommes, et deviennent réellement, selon l'expression pittoresque, mais juste, de l'éminent savant anglais, « l'espoir », la promesse, les promoteurs du progrès et du perfectionnement de la race humaine. D'où le devoir, pour les parents et la société, d'entourer les enfants de tout le bien-être physique et moral désirable, de telle sorte qu'ils puissent, sous une direction bienveillante, librement développer leurs aptitudes et utiliser leurs facultés pour le genre de travail qui convient à leur esprit ou à leur nature.

On a pu voir encore, dans le cours de cet article, qu'il ne faut pas mépriser le corps terrestre, comme le recommandent certaines religions ; il faut au contraire, veiller avec le plus grand soin à sa préservation, ne fût-ce que pour la raison donnée par cet antique adage latin : « *Mens sana in corpore sano* » (esprit sain dans un corps sain).

Il est, de ce fait, d'autres raisons que nous ne pouvons développer ici. Ajoutons seulement que la théorie dualistique, qui oppose l'esprit à la matière, n'a aucun fondement. Tout est matière ou tout est esprit, selon le point de vue où l'on se place, et comme nous l'avons dit sous une autre forme au début de cet article. Les nuances sont innombrables, depuis la plus grande densité jusqu'à la suprême raréfaction de la substance éternelle, jusqu'à cet état qui nous voile la Cause primordiale de toutes choses, dont la nature nous est inconnue et inimaginable.

Dr Lux.

CE QUE DOIT A L'ANTIQUE MÉDECINE EGYPTIENNE, LA MÉDECINE HÉBRAIQUE ET LA MÉDECINE EN GÉNÉRAL

Nous avons eu l'occasion, dans « La Lumière » de juillet 1904, de longuement parler de la médecine de l'ancienne Egypte ; nous n'y reviendrons pas en détail. D'ailleurs le peu que nous en savons nous vient des quelques papyrus qu'on a retrouvés ; en d'autres termes, nous sommes loin de tout savoir, ces papyrus ne nous renseignant qu'imparfaitement. Le plus important de ces documents est celui connu sous le nom de papyrus d'Ebers et qui est conservé à Leipzig. C'est, en effet, Ebers qui l'a trouvé en 1872 et toute la partie médicale a été traduite en allemand par Joachim ; M. Carl H. von Klein, de Chicago, va prochainement en publier une traduction en anglais. Dans *Journal of the American medical Association* (28 déc. 1905), cet auteur en parle longuement et avec un véritable enthousiasme. Il est certain qu'il nous apprend beaucoup sur les conceptions anatomiques, physiologiques, pathologiques et anatomo-pathologiques des anciens Egyptiens ; il nous renseigne sur les procédés d'examen des malades et de diagnostic, sur les méthodes d'enseignement de la médecine en usage, ainsi que sur l'exercice professionnel de l'art de guérir à une époque si reculée. M. von Klein reconnaît, avec Ebers, qu'Hippocrate de Cos ne mérite plus le titre de « père de la médecine » que la postérité lui avait décerné et qu'il ne peut plus être considéré strictement comme un observateur original. Il y a peut-être quelque exagération dans ce jugement, mais il n'en est pas moins vrai qu'Hippocrate ait pu avoir connaissance de la science égyptienne, qu'il aurait systématisée à sa façon, en lui imprimant la marque d'un indiscutable génie. Hippocrate vivait il y 2300 ans !

Le papyrus d'Ebers est beaucoup plus âgé ; au dos de la première colonne du rouleau est transcrit un calendrier se rapportant à l'époque d'Aménophis Ier. Tel qu'il est venu jusqu'à nous, ce papyrus n'est qu'une copie d'un document infiniment plus ancien qui, sans doute, tombait en ruine.

Il a dû être copié en 1552 av. J.-C., 118 ans après la fondation de la célèbre bibliothèque de Thèbes en 1670 av. J.-C. Ce qui le prouve, c'est la forme des caractères hiératiques, les noms des rois cités et le calendrier auquel nous avons fait allusion plus haut. D'ailleurs l'idiome du manuscrit, bien que transcrit en caractères plus modernes, est ancien, et il paraît établi que les parties les plus anciennes du manuscrit remontent aux premières dynasties.

Il se peut que le papyrus en question ne soit que la reproduction d'un ou de plusieurs des 42 livres hermétiques décrits par Clément d'Alexandrie.

Manéthon, prêtre et historien égyptien, rapporte que le roi Téta, successeur de Menès, fondateur de la 1re dynastie, a écrit sur l'anatomie et la chirurgie et fait des opérations. Il est aussi de tradition que 3300 av. J.-C., sous le règne de Kheops, le constructeur de la grande pyramide, un papyrus médical renfermant de l'anatomie fut trouvé par un prêtre dans le temple. En outre, les Egyptiens, ont commencé à embaumer leurs morts plus de 5000 ans av. J.-C., ce qui témoigne de connaissances en anatomie. Nous insistons sur ce point, parce qu'on discute beaucoup les connaisances anatomiques des Egyptiens. S'ils n'avaient pas connu l'anatomie, ils n'auraient pu comprendre les symptômes de maladies décrites dans le papyrus d'Ebers. D'ailleurs, Pline (XIX, 5) nous apprend que les Egyptiens examinaient les cadavres pour déterminer la nature des maladies qui avaient amené le décès. On nous parle de l'horreur que professaient les Egyptiens — et après eux les Hébreux, en fidèles disciples des Egyptiens — pour les cadavres d'hommes ou d'animaux. Il y a là une exagération évidente : sans doute il régnait en Egypte, contre les autopsies, des préjugés semblables à ceux de nos contemporains ; c'est du moins l'opinion de M. von Klein. Ce qui est certain, c'est que les Egyptiens ne reculaient pas devant l'ouverture du corps humain ; ils faisaient de l'anatomie pathologique, donc de l'anatomie. Nous concéderons facilement qu'ils n'avaient pas poussé ce genre d'études aussi loin qu'on l'a fait de nos jours.

Pour revenir au papyrus d'Ebers, il y a des raisons sérieuses, que nous ne détaillerons pas ici, pour en faire remonter la première rédaction à environ 5000 ans av. J.-C. C'est l'opinion de la plupart des égyptologues.

* * *

Mais arrivons à Moïse. D'après Josèphe, il a écrit l'Exode vers 1985 av. J.-C. ; d'après Bunsen, il serait mort en 1523 av. J.-C. ; cela fait un écart de 462 ans. La rédaction du Pentateuque tomberait donc entre ces deux dates extrêmes. Peu nous importe, puisque Moïse a vécu à la cour du pharaon et que la rédaction du papyrus et de bien d'autres papyrus est bien antérieure à cette époque ! Nous ne reviendrons

pas ici sur la question si controversée de l'authenticité des écrits de Moïse; il a pu arriver pour eux ce qui est arrivé pour le papyrus d'Ebers; c'est que la rédaction définitive ne date que du temps d'Esdras, qu'elle ait été faite en partie sur des documents anciens, en partie sur la tradition orale. Il n'en est pas moins vrai que partout, dans le Pentateuque, on trouve la marque de l'égyptianisme, et cela jusque dans les prescriptions médicales et hygiéniques. Nous discuterons moins encore l'opinion fantaisiste de ceux qui nient jusqu'à l'existence de Moïse, ainsi que celle d'Abraham avant lui, celle de Jésus et des douze apôtres après lui.

Moïse a reçu une éducation égyptienne et a été initié aux mystères égyptiens. A son époque, en Egypte, les livres de médecine étaient encore considérés comme sacrés et ne tombaient pas sous des yeux profanes; ils n'étaient accessibles qu'à la classe des prêtres et de leurs disciples, dont était Moïse. Celui-ci a donc reçu l'enseignement des hommes les plus sages de l'Egypte à l'école même où a été écrit le papyrus d'Ebers. Quoi d'étonnant alors qu'il y ait une si grande ressemblance entre la Bible et les écrits égyptiens. Avant même d'avoir découvert le fameux papyrus, Ebers avait déjà remarqué cette similitude et écrit un livre sur ce sujet: « Aegypten und die Bücher Moses » (Berlin, 1868).

M. von Klein s'est livré à la tâche ardue de rechercher dans la Bible, les passages relatifs à la médecine et aux sciences connexes. La botanique biblique, dit-il, a sans nul doute une origine égyptienne et ainsi se retrouve dans les écrits de Moïse. La connaissance du règne végétal et des phénomènes les plus remarquables de la vie des plantes est de même origine. La Bible désigne souvent des plantes et leurs diverses parties. Dès le début de la Genèse, nous lisons (*Gen.*, I, 11): Dieu dit: « Que la terre produise de l'herbe verdoyante, et faisant de la semence, et des arbres fruitiers, faisant du fruit selon leur espèce, dont la semence soit en eux-mêmes sur la terre, etc. » Nous nous bornerons à cette citation.

Quant aux notions médicales, elles sont très répandues dans la Bible, et dans les livres de Moïse l'influence égyptienne est manifeste. M. von Klein fait diverses citations. Quand il est question, par exemple, de la naissance des jumeaux Esaü et Jacob (*Genèse*, XXV, 25), on lit: « Celui qui le premier sortit était roux, tout hérissé de poils comme une peau, et il fut appelé du nom d'Esaü. Aussitôt l'autre, sortant, tenait de sa main le pied de son frère; et c'est pour cela qu'elle (Rebecca) l'appela Jacob. » Dans la description de la lutte de Jacob contre l'ange, on lit (*Genèse*, XXXII, 25): Or, comme cet homme (l'ange) vit qu'il ne pouvait le vaincre, il toucha le nerf de sa cuisse, lequel aussitôt se dessécha », et (*Gen.* ibid., 31 32): « Mais il (Jacob) boitait d'un pied. C'est pour ce motif que les enfants d'Israël ne mangent point, jusqu'au présent jour, le nerf qui se dessécha dans la cuisse de Jacob, parce que l'ange toucha le nerf de sa cuisse, qui fut paralysé. » Dans l'*Exode* et le *Deutéronome* la plupart des organes du corps sont nommés. Citons seulement ce passage (*Exode*, XXIX, 13): « Tu prendras encore toute la graisse qui couvre les intestins, la membrane réticulaire du foie, les deux reins et la graisse qui est dessus... » Voilà pour les connaissances anatomiques.

La Bible mentionne aussi les médecins. Ainsi dans *Gen.*, L, 2, on lit: « Il (Joseph) ordonna aux médecins qui étaient à son service d'embaumer son père ». Ce passage prouve, entre autre, qu'à cette époque l'embaunement était confié à des médecins, ce qui est nié par quelques-uns. Les médecins étaient d'ailleurs nombreux en Egypte et beaucoup étaient spécialistes, et certainement il fallait aussi des connaissances spéciales pour pratiquer les embaumements. L'abbé Vigouroux, dans ses notes à la *Bible polygotte*, dit: « La coutume d'embaumer les morts est extrêmement ancienne en Egypte, et elle est très respectable, puisqu'elle tire son origine de la croyance à une autre vie et à la résurrection, « le jour du rajeunissement », comme on l'appelait dans la vallée du Nil. » On lit encore (*Gen.*, L, 3): « Quarante jours se passèrent; car telle était la coutume pour les corps embaumés; et l'Egypte pleura Jacob pendant soixante-dix jours. » Ces 70 jours, dit M. Vigouroux, « c'était le temps qui devait s'écouler avant les funérailles, parce qu'il était nécessaire à la momification des cadavres. Les procédés d'embaumement étaient très différents, selon la dépense que pouvaient faire les parents du mort; mais, que le corps eût été simplement purifié à l'intérieur avec des drogues de vil prix, ou qu'on l'eût, au contraire, lavé avec des décoctions d'aromates et rempli ensuite de myrrhe, de ladanum et autres parfums, une fois préparé, le cadavre était plongé dans le natron, où il restait soixante-dix jours: la chair et les muscles y étaient complètement dévorés, et il ne restait plus que la peau noircie et collée sur les os. Alors, seulement on procédait aux funérailles solennelles... Jacob reçut tous les honneurs qu'on rendait aux grands personnages égyptiens. »

Les prophètes juifs, de même que les prophètes ou prêtres égyptiens, exerçaient l'art de guérir. C'est ce qu'on peut voir, dit M. von Klein, par le récit dans III *Rois*, XIII, 3-6, où

l'homme de Dieu guérit la main paralysée du roi Jéroboam. « Ceci sera le signe que le Seigneur a parlé : Voilà que l'autel sera brisé et que sera répandue la cendre qui est sur lui. Or, lorsque le roi eut entendu la parole que l'homme de Dieu avait dite en criant contre l'autel à Béthel, il étendit sa main de dessus l'autel disant : Saisissez-le. Et sa main qu'il avait étendue contre le prophète se sécha, et il ne put pas la retirer à lui. L'autel aussi se brisa... Alors le roi dit à l'homme de Dieu : Implore la face du Seigneur ton Dieu et prie pour moi, afin que ma main me soit rendue. Et l'homme de Dieu pria la face du Seigneur, et la main du roi revint à lui, et elle devint comme elle était auparavant. » Seulement, il ne s'agit pas ici d'une guérison médicale dans le sens ordinaire. Rappelons aussi le fait d'Elie qui rappela à la vie un enfant auquel il ne restait plus un souffle. (III Rois, XVII, 17-22) : « Et il (Elie) s'étendit et se rapetissa sur l'enfant jusqu'à sa mesure par trois fois, puis il cria au Seigneur, et dit : Seigneur mon Dieu, je vous conjure, que l'âme de cet enfant retourne en son corps. Et le Seigneur exauça la voix d'Elie... » En d'autres termes, Elie transféra de sa force vitale à l'enfant et permit à l'âme d'y rentrer. — Elisée fit des cures non moins miraculeuses. — Isaïe (IV Rois, XX, 7) guérit le roi Ezéchias : « Isaïe dit aux serviteurs du roi : Apportez-moi une panerée de figues. Lorsqu'ils la lui eurent apportée et qu'ils l'eurent mise sur l'ulcère du roi, il fut guéri. »

La Bible mentionne les chirurgiens et les opérations sur diverses parties du corps, blessées par des armes : sabres, flèches, marteaux, etc., puis les inflammations, les abcès, etc. Les plaies étaient traitées par l'application de vin ou d'huile, par des bandages, des sutures, etc. La gangrène et la suppuration sont mentionnées.

« Il est évident, dit M. von Klein, que Moïse acquit en Egypte des notions de chimie. Comme l'a si bien fait remarquer Boerhaave, le fait que Moïse savait réduire l'or en poudre de façon à le rendre miscible à l'eau, prouve qu'il possédait des connaissances de chimie que ne peuvent atteindre que les plus grands maîtres dans la science et dans l'art. »

Les prescriptions composées qu'on rencontre dans le papyrus d'Ebers semblent bien prouver qu'il existait, chez les anciens Egyptiens une classe distincte d'apothicaires. M. von Klein en rapproche les « unguentarii » de la Bible, traduction latine de l'hébreu *Rakha*, qui désignait plutôt des parfumeurs ; c'est du moins ainsi que le mot est traduit dans les bibles françaises. Les apothicaires égyptiens devaient avoir une compétence plus grande que la plupart des pharmaciens de nos jours, car ils étaient obligés de fabriquer eux-mêmes leurs pilules, extraits, infusions, etc. Nous objecterons à M. von Klein que les vieux pharmaciens du XIXe siècle se livraient encore à cette fabrication et leur compétence était certainement supérieure à celle des pharmaciens actuels.

Nous en resterons là de ces rapprochements. Constatons simplement que la médecine égyptienne a été l'initiatrice de la médecine des Hébreux et des Grecs et terminons par quelques détails sur la médecine égyptienne, qui compléteront ce que nous avons dit dans notre article de juillet 1904.

* * *

Homère (*Odyssée*, IV, v. 228-30) parle du grand nombre d'herbes et de plantes médicinales qui y croissaient à l'état spontané ou étaient cultivées. Il appelle les médecins égyptiens « fils de Péon, les plus habiles des hommes », ce qui prouve bien que leur réputation était universelle. Dans son troisième livre, Hérodote nous rapporte que Cyrus adressa une requête à Amasis (500 av. J.-C.), pour le prier de lui envoyer un oculiste, le meilleur de l'Egypte. Darius, Tibère, Néron eurent recours à des médecins égyptiens. Les spécialistes portaient le nom de *Snu*. Homère et Hérodote (II, 37) affirment qu'il y avait un spécialiste pour chaque maladie. Il y a sans doute là quelque exagération ; néanmoins les médecins devaient être très nombreux en Egypte, et s'ils se servaient de formules mystérieuses pour cacher leurs secrets aux profanes, ils n'étaient évidemment plus, comme dans les premiers temps, confinés dans les sanctuaires. La médecine s'était laïcisée.

« Nous avons, dit M. von Klein, des notices sur l'histoire de l'Egypte pour une période d'environ 5000 ans av. J.-C., et des données sur la préhistoire pouvant s'étendre à 2000 ans, et l'on sait que la civilisation égyptienne a été florissante jusqu'à 2000 ans ; cela fait 9000 ans... » Il serait sans doute possible de remonter encore plus haut.

M. von Klein est convaincu que la médecine actuelle est essentiellement celle des anciens Egyptiens. Seulement elle avait chez eux des dehors plus primitifs, plus « nature » en quelque sorte, et aujourd'hui elle est mieux ou plutôt autrement habillée, comme l'homme lui-même. Les principes de l'art de guérir sont restés les mêmes, et même les méthodes pratiques n'ont pas changé. L'histoire et le papyrus nous apprennent qu'il y avait chez les Egyptiens, à une

certaine époque, trois classes de médecins, les prêtres, qui à un moment donné étaient les seuls guérisseurs, les médecins réguliers laïques et les conjurateurs ou magiciens, comme de nos jours, dit M. von Klein, nous avons les médecins réguliers, les empiriques, les guérisseurs par la foi, et ajoutons les hypnotiseurs et les magnétiseurs.

On voit donc que la médecine égyptienne a été de plus, par l'intermédiaire de la médecine hébraïque et grecque, l'initiatrice de la médecine moderne ; d'où la grande importance du papyrus d'Ebers qui nous donne une vue d'ensemble sur les connaissances théoriques et pratiques en l'art de guérir et l'organisation médicale chez les anciens Egyptiens.

Dr Thomas.

REVUE UNIVERSELLE

A propos de la mort de M. Archdeacon, député du 1er arrondissement de Paris, l'*Echo du Merveilleux* et le *Gaulois* ont raconté des faits très intéressants. Il y eut pendant deux mois, comme une sorte d'idée fixe chez lui, le pressentiment de sa mort.

« Au mois de janvier, M. Archdeacon fit un court séjour dans son château de Cheney, dans l'Yonne. Au moment de partir il se fit amener son cheval, une bête superbe qu'il avait l'habitude de monter pendant ses villégiatures. Il le caressa doucement ; puis une larme dans les yeux, lui dit, en l'embrassant sur le museau : « Adieu, mon bon ami, je ne te verrai plus. »

« Il partit ensuite en automobile. Arrivé à six kilomètres environ de Cheney, il ordonna au chauffeur de rebrousser chemin. Revenu devant le château, comme le chauffeur lui demandait s'il n'avait point oublié quelque chose :

« Non ! répondit M. Archdeacon, en désignant le château... Mais j'ai voulu encore une fois revoir tout cela que je quitte pour toujours... »

« L'avant-veille de sa mort, il dit à son valet de chambre : « Je mourrai dans deux jours. Quelle tristesse de mourir à quarante et un ans... »

« M. Archdeacon est mort, comme il avait vécu, en chrétien. Tous ceux qui l'ont connu garderont de lui l'impérissable souvenir d'une intelligence d'élite et d'un cœur magnifique. C'était le plus simple, le plus affectueux, le plus dévoué des amis ».

Une Université pour l'étude des phénomènes psychiques en Amérique. (*Die übersinnl. Welt,* févr.). — D'après les plans de Mme Charles F. Joy, femme d'un feu membre du Congrès de Saint-Louis, il serait créé, au capital d'un million de dollars, une Université, qui aurait pour objet d'étudier les phénomènes occultes et psychiques, l'âme humaine, et tous les arts et sciences d'investigation moderne, qui n'ont pas encore obtenu droit de cité dans les vieilles Universités officielles. L'université doit être bâtie près de Santa-Barbara, en Californie, avec vue sur l'Océan Pacifique. En connexion avec l'Université, serait créée une colonie scientifico-sociale, où l'on édudierait la science de la vie et des lois, les devoirs et responsabilités des parents. Un terrain pour l'Université a déjà été offert près de Santa-Barbara et de même un vaste terrain dans l'Arizona pour la colonie. Mme Joy est convaincue que le capital sera souscrit en temps et lieu.

Rêve funèbre, par H. Sienkiewicz (*Psych. Studien,* févr.). — Il s'agit d'un feuilleton du célèbre auteur polonais et il semble bien qu'un évènement réel est à la base du récit. Celui-ci a été fait, devant une nombreuse société, par un médecin. Se trouvant à Biarritz pendant la saison balnéaire, le docteur s'éprit d'une jeune Anglaise fort belle et fort originale. Un jour elle invita ses adorateurs à une partie de barque en mer à 3 h. du matin. Le spectacle du ciel constellé amena la conversation sur la migration des âmes de planète en planète et autres sujets semblables. De retour, le docteur s'endormit dans son fauteuil et eut un rêve singulier : il se trouvait dans une grande ville inconnue et sortait d'une maison qu'il ne connaissait pas ; devant la maison était arrêté un char funèbre couvert, garni tout à l'entour de glaces, avec une ouverture en arrière pour l'entrée du cercueil. Un jeune garçon d'une quinzaine d'années, en habit noir galonné, garni de boutons métalliques, ouvrit la porte du char et engagea le docteur, d'un geste très aimable, à entrer. Il se recula avec horreur et avec une telle violence qu'il se cogna la tête contre le dossier du fauteuil et se réveilla. Ce rêve se renouvela alors toutes les trois ou quatre nuits ; c'était toujours le même garçon, faisant le même geste,

avec ses mêmes cheveux blonds et ses yeux largement ouverts rappelant des yeux de poisson.

Quelques semaines après, le docteur se rendit à Paris et descendit dans le même hôtel que la jeune Anglaise. Après avoir fait sa toilette, il sortit sur le palier pour descendre dans l'ascenseur ; il pressa sur le bouton, l'ascenseur monta ; ses compagnons de voyage étaient aussi là qui attendaient. La porte de l'ascenseur s'ouvrit et dans la porte ouverte se tenait le portrait vivant du garçon de son rêve, faisant le geste d'invitation pour entrer. Le docteur recula comme devant l'aspect d'un fantôme et descendit l'escalier quatre à quatre. Il se jeta dans un fauteuil et un instant après il entendit un cri effroyable et un craquement sinistre. Sur le sol se trouvaient les malheureux passagers ensanglantés, déjà enveloppés dans des draps blancs pour être emportés. Le jeune garçon avait été tué sur le coup.

Faculté de pressentiment chez les animaux, par Kass. (*Psych. Studien,* nov. 1905.). — 1° Le conteur danois Andersen avait un ami, un professeur, nommé Lunden, qui souffrait de consomption pulmonaire. L'administration lui accorda des subsides pour un voyage en Italie. Lunden possédait un chien nommé « Amour », un caniche blanc qu'il aimait beaucoup et qu'il confia à Andersen pour la durée de son absence. Andersen accepta cette charge et assura la subsistance du chien, sans s'occuper autrement de lui. Il rit de bon cœur un jour que la femme de chambre lui dit : « Amour pressent ce qui arrive à son maître. Il est gai ou triste selon que son maître va bien ou mal. — Comment cela, dit Andersen? — Eh mais, cela se voit bien à sa manière d'être. Pourquoi accepte-t-il ou refuse-t-il parfois la nourriture sans être malade? Pourquoi laisse-t-il pendre la tête plusieurs jours avant que vous ne receviez une mauvaise nouvelles de M. Lunden? Le chien sait très exactement tout ce que fait son maître en Italie, et il le voit, car ses yeux ont quelquefois une si singulière expression. »

A partir de ce moment, malgré son scepticisme, Andersen observa le chien. Une nuit, il sentit quelque chose de froid à sa main, et ouvrant les yeux, il aperçut le chien devant son lit et lui léchant la main. Il eut un frisson et lui passa la main sur le poil pour le tranquilliser, mais alors « Amour » poussa un hurlement plaintif et se jeta par terre les quatre pattes étendues. « A ce moment, raconta Andersen par la suite, je sus très exactement que mon ami était mort ; j'en fus si assuré que le lendemain je remplaçai mon vêtement brun par un noir. Dans la matinée je rencontrai une personne de connaissance qui me demanda les causes de ma tristesse ; je lui répondis : Cette nuit, à onze heures et demie moins trois minutes, Olaf Lunden est mort. — Comme je l'appris plus tard, c'était bien l'instant de sa mort. »

2° Au musée de Drontheim, on voit une montre de poche très ancienne, artistement travaillée, avec un cadran émaillé, dont les aiguilles marquent huit heures sept minutes. Elle appartenait jadis à l'écrivain suédois Ridderstadt à qui sa sœur en avait fait cadeau. Un jour se promenant, dans le nord de la Suède, R. entra dans une auberge de village et, au moment où il déposait ses affaires pour se mettre à l'aise, le chien de l'auberge le mordit subitement au bras, puis suivit R. en remuant la queue et le regardant avec des yeux attristés, comme pour lui demander pardon. L'aubergiste s'approcha vivement de la table sur laquelle était déposée la montre du voyageur et arrêta les aiguilles, en disant d'un ton singulier : « Gardez-vous bien, pour un temps, de faire marcher cette montre, Monsieur. » R. eut un frisson et, comme il éprouvait lui-même en ce moment une horreur inexprimable de la montre, il n'y toucha pas. Quatre jours après, il lut dans un journal, qu'à Calmar, sur la place publique, un inconnu avait tiré un coup de pistolet sur une jeune dame et l'avait gravement blessée. A la description qui y était faite de la dame et d'après les initiales du nom, il reconnut en elle sa sœur. Effectivement, quelque temps après il reçut une lettre d'un parent confirmant ses soupçons. Dans l'article publié, on indiquait également l'heure de l'attentat, 8 h. 7 du soir, le moment même où R. était arrivé à l'auberge. L'écrivain demanda à l'aubergiste pourquoi il avait arrêté la montre, mais ce dernier ne voulut rien lui dire. R., dans un voyage en Norvège, donna à un musée cette montre qu'il ne pouvait voir sans frissonner, et depuis elle a passé au musée de Drontheim.

— On attribue aux corbeaux la faculté de pressentiment et on en trouve chez la plupart des devineresses. Les perroquets, qui appartiennent au même groupe d'oiseau, passent pour jouir de la même prérogative. Catherine II et son amie, la princesse Daschkow, n'entreprenaient jamais un voyage qui n'eût été approuvé par des démonstrations particulières de leurs perroquets favoris.

Les Arabes prétendent que les chevaux pressentent la mort de leurs maîtres et Sénéque affirme avoir appris, par une araignée, la disgrâce dans laquelle il était tombé auprès de Néron.

Les îles Hawaï et la lune. (*Progr. Thinker*, 13 janv.). — Le professeur M. H. Pickering, de l'Université d'Harvard, astronome distingué, déclare que, même avant d'avoir vu les volcans des îles Hawaï, il y a reconnu d'anciennes connaissances. Du moins, dit-il, il a vu leurs ancêtres par le télescope, car ces volcans sont du même type que ceux de la lune. Pendant son séjour à Honolulu, il a fait une conférence dans laquelle il a mis en avant cette théorie, que la lune n'est qu'un fragment de la terre lancé dans l'espace et que les îles Hawaï occupent à peu près le centre de la région ainsi disloquée. Cette région, après le rejet de la masse lunaire solide, a constitué l'Océan Pacifique. Ainsi les immenses volcans Mauna Loa et Kilauea, de l'île Hawaï, et le Haleakala, de Maui, sont sous bien des rapports exactement semblables aux volcans lunaires vus au télescope. Nous ne reproduisons cette théorie que sous toutes réserves et nous l'aurions passé sous silence, n'était la grande notoriété et l'autorité de l'éminent astronome Pickering. Que devient ainsi la Lémurie, continent affaissé dans le Pacifique, d'après les géologues modernes les plus autorisés?

Les magiciens de l'Australie, par Mauss. (*L'Anthropologie*, juill.-oct., 1905). — Les rites des magiciens australiens ne dépendent pas uniquement des associations d'idées (similarité, contiguïté, etc., constituant la *sympathie*), comme le voudrait la théorie de M. Frazer; ils supposent des pouvoirs surnaturels conférés soit par une initiation traditionnelle, soit par des esprits. Les esprits sont ou bien les âmes des morts, ou bien des êtres surnaturels. Chez les Aruntas, du centre de l'Australie, il y a trois classes de magiciens inégalement puissants ; les deux premières se composent d'opérateurs qui tiennent le don magique de deux classes différentes d'esprits, la troisième de ceux qui ont reçu l'initiation de magiciens de leur classe. Les deux premières classes ont à apprendre des magiciens de la troisième les formules et les rites.

L'initiation complète est très compliquée; en voici un exemple: Un jeune homme, apprenti magicien, est d'abord initié par son père qui fait entrer en lui des « substances magiques » (cristaux de roche), puis interviennent les défunts, enfin *Duramulun*, un être surnaturel, et le grand dieu *Baiame*; les autres magiciens viennent alors compléter l'initiation. Ainsi, il s'agit ici de révélations multiples et la possession du pouvoir magique est liée à la possession de certaines substances spéciales. Enfin, la magie australienne, outre les rites, comporte des représentations mystiques, et le tout est transmis par la tradition; la seule association des idées ne joue pas le rôle principal.

Après son initiation ou la révélation reçue, le magicien reste longtemps dans un état de stupeur où l'ont plongé des observances douloureuses et souvent doit longtemps se soumettre à des règles de vie spéciale; c'est durant cette période que le magicien prend conscience de son pouvoir. Il y croit fermement et ceux qui l'entourent y croient.

NÉCROLOGIE

Miguel Vives, le célèbre spirite espagnol, a subi la transition le 23 janvier 1906. Esprit très élevé, homme de bien dans toute la force du terme. « Apostol del Bien », comme il est dénommé par ses admirateurs, il a été royalement honoré lors de son inhumation par l'universalité de ses concitoyens de la ville de Tarrasa qu'il habitait depuis longtemps. Plus de 10.000 personnes ont défilé devant son catafalque exposé au Centre barcelonais des études psychiques, dont il avait été le président.

Miguel Vives fonda la Fédération spirite de Valles, dont *El Faro Espiritista* fut l'organe ; il fonda ensuite l'Union spirite kardécienne de Catalogne, puis la revue *Union Espiritista* qui, en se fusionnant avec *La Luz del Porvenir*, devint le *Luz y Union*, qui paraît toujours. Dr L.

BIBLIOGRAPHIE

L'année électrique, électrothérapique et radiographique... par le Dr Foveau de Courmelles, 8e année (Paris, 1906 in-18e). — L'éloge de cette excellente revue annuelle des progrès faits en électricité et en radiographie et de l'application de ces forces à l'industrie, à la thérapeutique, à l'hygiène, etc., n'est plus à faire. Nous serions fort embarrassé de citer à l'attention des lecteurs tel chapitre plutôt que tel autre. L'état de la science est partout présenté d'une manière simple et lumineuse. Ceux qu'intéresse en particulier la radio-activité, trouveront dans le chapitre XVI l'exposé de toutes les nouvelles découvertes faites à ce sujet dans le cours de l'année 1905, celui des théories nouvelles introduites dans la science pour expliquer ces phénomènes si curieux, qui nous permettront de pénétrer de plus en plus avant dans l'intimité de la constitution de la matière et de ses rapports avec l'énergie.

Inutile de dire que l'auteur décrit, dans ce volume, ses propres découvertes, qui ne sont pas les moins intéressantes, et donne son explication personnelle de maints phénomènes, avec une compétence indiscutable.

—o— Dr Lux.

Luce e Ombra. — Cette revue italienne, arrivée à la sixième année de sa publication, a pris rang parmi les meilleures. Non seulement elle tient ses lecteurs au courant du mouvement spiritualiste, mais travaille activement à son développement.

Luce e Ombra, organe de la « Société d'études psychiques ». qui procède, dans ses travaux, d'après les règles les plus sévères de la méthode expérimentale, s'efforce d'apporter de nouveaux éléments à l'étude de la philosophie de l'esprit et à lui procurer une base scientifique inébranlable.

Luce e Ombra, bien que développant son programme particulier, fait le meilleur accueil à tous les travaux, de quelque école spiritualiste qu'ils émanent, et entend être un champ ouvert à toutes les manifestations les plus élevées de la vie et de la pensée.

Luce e Ombra se publie à Milan, 18, Via Cappuccini.

—o— Dr L.

Nouveaux livres parus

Editeur Lucien Bodin. 5, rue Christine, Paris.

Cours pratique d'Astrologie avec figures et tableaux, par René Schwaeblé (Dutaire).

Cours pratique d'Alchimie, du même auteur. — 2e édition revue et augmentée, ornée du portrait du docteur Jobert.

* * *

Editeur Jules Rouff, 4, rue La Vrillière, Paris (1er).

Ce qu'on lit dans la main. — Personne n'ignore maintenant que la chiromancie, considérée longtemps comme un procédé de sorcellerie, est tout simplement une science d'observation, et que si les yeux sont le miroir de l'âme, la main est le reflet de notre personnalité.

Révélations sur le caractère, le passé, l'avenir, les maladies, etc., etc., voilà ce que pourra faire désormais connaître à nos lecteurs la lecture de ce charmant petit recueil qui ne ressemble en rien aux compilations populaires publiées jusqu'ici, ni aux manuels destinés à faire de la réclame à leurs auteurs. C'est une œuvre sincère et de bonne foi faite en collaboration avec une véritable bohémienne dépositaire des traditions et des secrets de sa race.

Ce magnifique et intéressant volume comprend 120 pages de texte accompagnées de nombreuses illustrations et réunies sous une élégante couverture.

On peut se le procurer chez tous les libraires et marchands de journaux au prix de *50 centimes;* on peut aussi le recevoir franco contre 50 centimes.

(*Note de l'éditeur*).

* * *

Editeur Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Le Livre du Trépas et de la Renaissance, par F. Jollivet Castelot. — Livre d'idéalité et de passion sensuelle tout ensemble, des ruissellements d'or, de flammes et de fluides...

Les nouveaux Evangiles, par F. Jollivet Castelot. — Ces deux livres sont magnifiquement écrits et éveillent plus de curiosité que de foi. *Les nouveaux Evangiles*, dit l'auteur, « présentent simplement sous forme de fiction ésotérique, les symboles et les théories, les doctrines et les hypothèses du spiritualisme palingénésique », avec l'esprit du « doute scientifique, seul fécond ». Ce qui amène le lecteur à conclure ainsi : Il y a de nouveaux Evangiles et il n'y en a pas.

Le Tarot par J. G. Bourgeat. — Ouvrage illustré par l'auteur.

« Le Tarot est la clef qui permet d'entr'ouvrir la porte du mystère ; il est un des moyens dont se sert, pour se manifester, cette force sibyllique, secrète, invisible qui enveloppe les hommes et les choses dans les profonds replis de son voile. » Lucie Grange.

* * *

Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques.

Mon Chemin de Damas, par Jean Roussel. — Ce charmant petit poème qui aurait pu prendre pour titre, s'il n'était si fréquemment employé : *Comment je suis devenu Spirite*, est sorti d'un Cœur sensible et fut traduit par une plume tendre et sincère. Recommandé.

(*Note de l'éditeur*).

Souvenirs et Problèmes spirites, par Claire G. — Magnifique livre, édition de luxe : 5 francs.

L'auteur raconte sa vie et ses impressions de médium depuis l'âge de quatorze ans : chuchotements nocturnes pendant plusieurs années, augmentés plus tard de phénomènes visuels, considérés par le docteur comme de l'amnésie, troubles hystériques, névrose. Les faits anormaux cessaient pendant quelques années, puis reprenaient sous des formes variées. L'expérimentation par la planchette réussit parfaitement. Madame Claire G. opéra finalement avec de forts médiums ; le guéridon lui fut favorable. Elle raconte une quantité de faits et produit des communications extraordinaires, se proclamant spirite chrétienne. Elle commente avec talent, disserte avec une exubérante facilité et ne doute point, ainsi qu'elle l'exprime dans l'*Introduction*, que l'humanité, surtout en France, soit à la veille d'un changement religieux.

Ce livre est l'œuvre d'un écrivain convaincu, qui voit la vérité jusqu'aux frontières extrêmes d'une expérimentation spirite bien prouvée, mais pas davantage. Le vrai progrès humain, d'après les considérations érudites et logiques, sera réalisé par le kardécisme qui résume la Vérité de tous les temps.

C'est l'opinion de Mme Claire G.

Lucie Grange.

* * *

Publications Cosmiques

Revue Cosmique. — Directeur : Aia Aziz. Mensuelle : 10 fr. et 12 fr. — 1 fr. le numéro. — « Publications Cosmiques », 19, boulevard Morland, Paris, chez M. Lemerle.

La Philosophie Cosmique prouve que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et la mortalité. Elle montre que le défaut de connaissances et les fausses croyances, l'ont exposé à ces deux maux.

Cette revue très spéciale, d'une haute initiation et fort intéressante, s'adresse à l'homme psycho-intellectuel pour lui démontrer l'objet et le but véritables de la vie, l'origine Divine de son être et les devoirs qu'il a à remplir dans sa propre responsabilité et la collectivité ascensionnelle pour recouvrer, avec ses anciens droits, son état d'*immortalité intégrale.*

—o—

La Paix Universelle, revue indépendante. Directeur : A. Bouvier, 5, Cours Gambetta, Lyon, s'est transformée. Cette revue est devenue l'organe de la Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise, située rue Vieille-Monnaie, n° 35. Lucie Grange.

AVIS. — Beaucoup d'abonnés de la « Lumière » ont omis d'envoyer leur renouvellement, bien que nous sachions qu'ils désirent continuer. Nous nous voyons dans la nécessité d'insister pour leur rappeler leurs promesses.

VARIÉTÉS

AMBITION DÉCUE

IMPRESSIONS D'UN SUICIDÉ
(SUITE)

III

Mon interlocuteur fluidique me narra ensuite son histoire avec une vélocité de sons et une série d'images, qui me permirent d'enregistrer une longue suite de faits dans un court laps de temps terrestre.

Le jeune homme soupira, releva la tête, passa fièvreusement sa main aux doigts effilés dans son épaisse et longue chevelure noire, qu'il rejeta en arrière par un mouvement de tête.

— Il y a peu d'années, dit-il, je vivais à Paris, j'habitais la rive gauche, le quartier latin, où j'étais étudiant en droit ; ma famille qui avait peu de fortune, se composait de ma mère, de deux filles, d'un petit garçon et de moi qui étais l'aîné. La mort de notre père, survenue quatre ans avant la mienne, avait bien réduit nos petits revenus, car ce pauvre père occupait le poste de greffier du Tribunal de notre ville.

Je suis du Poitou et je m'appelle Louis D*...— Le frère de ma mère, un excellent homme, bien que quelque peu maniaque et rabâcheur, devint mon tuteur ; il était déjà mon parrain, ce qui lui donna de grands droits sur moi. L'oncle André en usait largement, ce qui m'agaçait beaucoup, car j'étais très nerveux et non moins vaniteux, en sorte que les observations reitérées du bon oncle me faisaient, autant que je le pouvais, fuir sa présence. L'oncle, à part ce travers de toujours sermonner, était le meilleur, je devrais dire est le meilleur des hommes, puisqu'il va et vient, trottine de sa pharmacie à son laboratoire où, sous le prétexte de surveiller son élève, il fait tout lui même, ne s'en rapportant qu'à lui pour *doser* ses drogues.

Il est petit, comme moi, l'oncle André, mais alerte et vert comme un jeune homme, malgré ses 57 ans sonnés, et c'est à coup sûr, le plus honnête pharmacien qui existe, tant il accepte religieusement sa responsabilité vis à vis de sa nombreuse clientèle, qui l'aime, le vénère et lui demande gratis plus encore de conseils que de remèdes. Au reste, mon oncle conseille à ses clients, l'emploi presque exclusif des *Simples*, ce qui, vous le pensez bien, madame, ne remplit pas du tout sa caisse, mais il n'en a cure le brave potard, car il est célibataire et de goûts et d'une frugalité d'anachorète.

L'idée fixe de mon parrain était de me voir devenir son successeur ; il avait offert à mon père de payer mes études pharmaceutiques à Poitiers et de m'associer à ses affaires, aussitôt mon diplôme obtenu. Mon père qui n'aimait pas son beau-frère et lui en voulait de ne pas exploiter à la manière moderne sa clientèle, c'est à dire à 300 pour cent, de mauvaises drogues à base minérale, fortement prônées par la réclame impudente et à laquelle des docteurs renommés ont donné moyennant la forte somme, la célébrité de leur verdict ; mon père, dis-je, qui escomptait pour sa famille l'héritage de l'oncle, pensait que ce dernier lui faisait du tort en ne prenant pas tous les moyens usités de nos jours, pour faire promptement fortune.

Mon fils sera avocat, disait mon père, il sera une des gloires du barreau poitevin ! Cet enfant tient de moi, il est intelligent, ambitieux, il fera son chemin, j'en suis certain, il relèvera notre famille, qui végète un peu trop sur l'arrière-plan de la société... Louis a de la finesse, il tient cela de moi, je me plais à le reconnaître, il ira loin ce garçon... Du barreau il pourra facilement passer à la politique... Et qui sait ? un jour, devenir député !... Il sera audacieux et l'avenir est aux audacieux, aux habiles. *Fortuna audaces juvat !...* Il fera ensuite un riche mariage, étant ainsi posé dans le monde, il pourra alors prétendre à tout...

L'oncle furieux tournait alors le dos à mon père, hochant la tête, et il s'en allait faire un tour dans son laboratoire, d'où il revenait peu après tenant une fiole d'une main et un récipient de l'autre pour continuer tout en travaillant, sa querelle avec son beau-frère. — C'était pour tous deux une manière d'apéritifs, car ils recommençaient leurs discussions à chaque entrevue.

Ma mère qui, fort douce, souffrait beaucoup de la mésintelligence de son mari et de son frère qu'elle chérissait, m'envoyait souvent, lorsque j'étais enfant, chercher mon père à la pharmacie sous un prétexte quelconque, ou bien, elle y

venait elle-même. Quand c'était moi que ma mère envoyait chez son frère, celui-ci m'embrassait avec effusion et me disait : « Mon garçon, n'est-ce pas que tu aimeras d'être un jour pharmacien comme ton parrain, et d'avoir à toi, bien à toi, cette belle pharmacie, si bien achalandée ?

— Un beau métier, ricanait mon père, et une riche clientèle ma foi, presque tous des gens de la campagne et à qui vous conseillez bénévolement de prendre les remèdes dont ils ont besoin dans leurs propres champs! Vous êtes célébataire, André, et ne vivez que de légumes et d'eau de source !...

— C'est la meilleure, la plus saine, interrompait sentencieusement l'oncle ; avec ce régime frugal, mon père pharmacien comme moi, dans la même pharmacie, a touché presque à sa centième année. Il a fait une chute à 98 ans et demi et il est mort des suites de celle-ci ; sans cela, j'affirme qu'il aurait dépassé la centaine ; je l'affirme, répétait mon parrain en frappant du pied le parquet, ce qui était sa seule façon d'exprimer sa grande colère.

— Louis, reprenait l'auteur de mes jours d'une voix étranglée et la figure rouge du feu de la discussion, tu seras avocat, je le veux et tu feras tes études à Paris. »

Cette perspective me charmait, je souriais sans répondre, craignant d'affliger mon parrain, par mon refus d'étudier la pharmacie.

Mon père, mécontent de mon silence, me secouait rudement par les épaules.

— Réponds donc, petit garnement, afin qu'André soit convaincu, que tu veux être avocat.

— Mais laisse donc mon filleul tranquille ; est ce Dieu raisonnable de vouloir lui faire prendre si jeune une détermination aussi sérieuse! Tiens, mon petit Louis, voilà de bonnes pastilles, excellentes surtout pour la gorge, tu en donneras à tes sœurs et au petit frère et plus tard, je te livrerai le secret de leur fabrication ! Il n'y a que moi qui en produise de telles, aussi, ce que j'en vends, c'est inouï ; j'en expédie dans toutes les pharmacies de la région.

— Et cela vous a rapporté depuis 30 ans, que vous exercez, au moins 4 ou 5000 fr., n'est-ce pas, mon frère ? reprenait mon père en mettant son chapeau sur la tête et en frappant avec des petits coups saccadés sur le bord du comptoir.

— Vous vous trompez, M. D... répondait de mauvaise humeur, André, vos enfants, qui seront mes héritiers et principalement mon filleul, trouveront chacun une somme assez rondelette dans mon escarcelle ; et comme je suis avant tout un homme d'ordre, ils vérifieront sur mes livres, tout ce qu'à produit la fabrication des pastilles que vous estimez si peu !

La bonhomie, la simplicité bienveillante de mon parrain touchait mon cœur d'enfant, je l'embrassais en recevant le petit sac de pastilles, et lui me disait tout bas :

— Tu seras pharmacien, n'est-ce pas mon mignon ?

Je me suis étendu longuement, madame, sur cette scène de famille, qui se renouvelait souvent avec la seule variante des petits événements de la petite ville que j'habitais et aussi des procès en cours, dont mon père parlait toujours longuement et à tous propos, car pour lui, le *Palais de Justice* était le centre de tous les intérêts, de toutes les préoccupations. Il n'était pas jusqu'au concierge du Palais, qui lui semblât dans sa modeste fonction de dix coudées au-dessus du plus riche fermier.

La vanité de mon père était développée en moi; à force d'entendre les ripostes de mon père à l'oncle André sur mon intelligence, mon aptitude à gravir tous les sommets, j'en arrivais à avoir de ma personne une opinion bien erronnée; aussi je résolus d'aider à développer, par des études assidues, la supériorité que je pensais posséder, afin d'escalader les honneurs et par mes succès et mon habileté saisir les occasions favorables pour arriver à une grosse fortune! La Fortune ! Je ne songeais qu'à y parvenir, je n'avais pas en tête d'autre but. De plus je la voulais prompte, à quoi bon être riche, lorsque les tempes commencent à grisonner. Je voulais m'asseoir au banquet de la vie, jeune, vigoureux et bien dispos !....

J'eus de grands succès au Lycée. La vanité de mon père était satisfaite.

— Il tient de moi, mon aîné, répétait-il à tout propos et de plus, il sait travailler lui !... Moi, malheureusement, je n'étais pas poussé par ma famille; aussi ai-je été un grand paresseux. Hélas! je ne suis qu'un simple greffier... J'ai été obligé de rester dans ma province et de me marier jeune... Enfin, heureusement que mon fils est là, et il relèvera le prestige de notre maison, et *patati* et *patata*, il n'en finissait plus !...

IV

Enfin, mes études terminées, je partis pour Paris, mon père m'installa dans un petit logement, rue Soufflot, auquel on arrivait en montant quelques marches, puis en traversant un jardin.

Je pris ma pension vis à vis dans un hôtel tout proche, tenu par Dufour.

C'était une vieille dame, amie de la famille, habitant proche du Luxembourg, qui nous avait procuré le petit logement de garçon et indiqué l'hôtel Dufour.

Je fus recommandé à cette dame, qui se montra très bonne pour moi. J'allais diner chez elle deux fois par semaine, ce qui allégeait quelque peu mon budget. Sachant les privations que s'imposaient mes parents pour me faire étudier mon droit dans la capitale, je m'étais résigné d'avance à la plus stricte économie possible, aussi les repas bi-hebdomadaires, que je prenais chez Madame veuve Catherine Fournier, me faisaient bien plaisir, d'autant que la bonne dame, qui n'avait pas d'enfant, me prit vite en amitié et

comme après le repas, je lisais le journal ou faisais sa partie de cartes, je fus, après deux mois, son cher enfant.

Ma mère écrivait souvent à Mme Catherine, son amie, après avoir été celle de ma grand'mère, pour me recommander toujours à sa bienveillance.

Travailleur acharné, mon temps se passait à l'Ecole de Droit ou dans mon logement assis devant ma table de travail et les jours, où j'allais chez madame Catherine pour dîner, je me contentais de prendre dans une crèmerie, un verre de lait et un petit pain pour mon déjeuner avec un croissant.

— Vous étiez un modèle d'étudiant, dis-je au jeune homme !

— Oui pour cette époque, je mériterais vos éloges ; mais cela ne dura pas longtemps, malheureusement. Je n'étais pas depuis six mois à Paris, que je perdis mon père, qui mourut subitement. Je fus bien averti par dépêche et bien que cinq heures à peine en chemin de fer me séparassent des miens, j'arrivais trop tard pour recevoir les dernières paroles de mon pauvre père.

J'eus beaucoup de chagrin de sa mort et plus encore je dois l'avouer, de me voir forcé d'interrompre peut-être pour toujours mon droit... Je vous l'ai dit, madame, ma famille était peu aisée ! — Mon oncle nous aida beaucoup dans les circonstances où se trouvait ma famille, et je lui en aurais su encore plus de gré, si je ne m'étais aperçu que de nouveau il nourrissait l'espoir de faire de moi un pharmacien. En effet, quinze à vingt jours après les obsèques de mon père, ce fut ma mère qu'il chargea de la délicate mission de changer d'orientation de mes études. Je bondis aux premières paroles de ma mère, mais elle, les larmes aux yeux, bien doucement, avec sa calme tendresse, m'exprima nettement la pénible situation de la famille dont la mort de mon père me faisait le chef... Je restais anéanti, car je savais que ma mère avait raison, cependant j'hésitais à prendre une résolution... J'avais fait de si beaux rêves de fortune qu'il m'était impossible de me résigner à devenir pharmacien dans une petite ville de province, en un mot de mener, ma vie durant, l'existence d'un escargot, comme avait fait mon tuteur !...

Pour l'oncle André, toujours bon pour moi, il ne soufflait mot de son constant désir de m'avoir pour associé et pour successeur ensuite.

Deux mois se passèrent ainsi ; chaque jour, ma mère avait de longs conciliabules avec son frère ; sans doute, celui-ci s'informait de mes moindres paroles pour juger de mes opinions présentes sur la position de pharmacien.

Ma santé s'altéra bientôt, je devins languissant, mon tuteur en fut très préoccupé. Pour changer le cours de mes idées, que j'avais fort tristes, je me décidais assez brusquement à m'engager pour faire mon volontariat ; je choisis Lyon pour résidence, espérant pouvoir suivre dans cette ville des cours qui me permettraient de ne pas abandonner mes études de droit.

Dès que je fus incorporé dans un régiment d'infanterie, où je connaissais un commandant originaire de notre ville, je pris goût à la vie et je me demandais, s'il ne vaudrait pas mieux pour moi faire ma carrière dans l'armée que d'aboutir piteusement à la boutique de pharmacien de mon oncle.

Le commandant, mon concitoyen, était de mon avis, et sa femme jolie brunette, prétendait que je serais très bien sous l'uniforme d'officier ; et, les assurances de la Dame avaient beaucoup de prix pour moi, car je la trouvais charmante.

Au premier congé que j'obtins pour aller embrasser ma mère, je lui fis part de mon nouveau projet de faire de l'état militaire, ma carrière ; ma mère se récria : « Hélas ! dit-elle, en pleurant, désormais tu seras toujours éloigné de nous. Je te connais, mon enfant, tu es ambitieux, et ce n'est pas de ta faute, ton pauvre père n'a que trop cultivé chez toi ce penchant. Tu es ambitieux, mon fils, et dès que tu seras gradé, tu demanderas d'aller dans les Colonies, dans les postes dangereux, pour obtenir de l'avancement, et il t'arrivera malheur ! Hélas ! combien il est regrettable, que tu n'aies pu continuer ton droit à Paris! Je ne puis faire des sacrifices d'argent pour cela, mon cher fils, j'ai trois autres enfants à élever avec nos insuffisantes ressources. »

Et ma pauvre mère se désolait...

Je retournais à mon régiment bien triste ; les mirages de fortune qui jadis me soutenaient dans mon travail me semblaient des rêves fous ; je fus pris d'une sorte de fièvre lente qui m'enlevait mes forces ; et, la pensée du suicide hanta pour la première fois mon cerveau !...

La femme du commandant fut très bonne pour moi et je lui ouvris mon cœur, lui racontant mes ambitions déçues et mes souffrances présentes, elle me consola et me dit d'espérer.

Un matin, je fus très surpris de voir arriver au quartier l'oncle André.

— Mon cher enfant, se peut-il que tu sois à ce point affecté par la perte de tes espérances à être un jour une des gloires du barreau, ainsi que le disait ton pauvre père ! Et cela à ce point d'être dégouté de la vie, à ton âge, mon cher Louis ! Eh, mon enfant ! Pourquoi ne m'as-tu pas pris pour confident de ton désespoir? Après tout, je suis ton père aujourd'hui ! Et que diable un bon père sacrifie ses goûts, les châteaux en Espagne qu'il aimait à édifier en sa vieille cervelle, pour prouver sa véritable affection à l'objet de sa tendresse. Voyons, mon Louis, aie donc confiance en ton vieil ami, en ton vieil oncle qui t'adore, tu le sais bien. Il s'imposera tous les sacrifices nécessaires, il te le promet solennellement: tu retourneras après ton année de volontariat à Paris,

tu deviendras avocat et tout le reste ensuite te regardera.

L'oncle André avait dit toutes ces bonnes paroles, sans reprendre haleine. Je versais des larmes de reconnaissance !...

— Cher parrain, m'écriai-je, vous êtes le meilleur des hommes, un père véritable pour moi, vous me rendez le plus grand service que vous puissiez jamais me rendre ! — Dans quelques années, j'espère vous rembourser entièrement les sommes que vous voulez bien m'avancer pour faire mes études et...

— Arrête, arrête, mon garçon, reprit mon tuteur, il ne s'agit pas de prêt entre nous. — Je comptais à ma mort t'avantager sur tes frères et sœurs, eh bien, ce surplus, je vais te le donner de suite, ou au moins objecta-t-il, je te le servirai mensuellement jusqu'à la fin de ton cours de droit. Puis après tu feras en sorte de te suffire à toi-même pour ne pas diminuer le petit héritage, que vous vous partagerez en parties égales toi et tes frères et sœurs à mon décès.

Je pleurais de joie, comme un enfant, et ne trouvais pas de paroles pour exprimer le plaisir que j'éprouvais.

— C'est convenu, mon cher Louis, nous écrirons à Mme Fournier, pour qu'elle tâche de t'avoir le même logement, qui était si avantageux ; à présent, viens déjeuner avec moi ; ensuite, nous irons faire une visite à ce brave commandant et à sa femme, qui ont eu la grande bonté de m'avertir à temps des papillons noirs, qui hantaient ta cervelle de vingt ans !

Je rougis, j'avais honte de mon si prompt découragement et je savais un gré infini à la commandante de ses indiscrétions épistolaires à l'oncle André. Avec la vivacité de mon âge, je rappelais de suite les images d'ambition du passé; la fortune me souriait de nouveau et je l'appréciais plus encore. Ce n'était qu'une bouderie de la destinée, je pensais : à présent tout va marcher comme sur des roulettes dans mon existence. Je gagnerai beaucoup d'argent et je rendrai à mon tuteur, bien qu'il ne le veuille pas, la somme qu'il m'aura avancée. Au fond, bien qu'il la donne avec joie, il sera bien aise de la récupérer...

Le déjeuner fut excellent, j'y fis honneur, ainsi que mon tuteur, qui ce jour fit exception à sa frugalite habituelle, si bien qu'il se montra fort galant avec la femme du commandant, son âge lui en donnait le droit. Pour moi, je baisais avec componction la petite main de la dame et mes yeux humides et brillants de reconnaissance lui firent mieux comprendre que toutes les paroles, tout le bien que je pensais de sa gracieuse personne. — Elle me comprit parfaitement.

— Ainsi, me dit-elle en souriant avec finesse, vous ne m'en voulez pas, M. Louis, d'avoir été indiscrète avec votre oncle ? Mais sachez, qu'avant d'agir, j'ai pris conseil de mon mari.

Le commandant qui causait avec mon tuteur se retourna vers nous et me dit :

« Ma petite femme en use toujours ainsi avec moi, je suis son meillenr conseil : elle le sait bien la chérie ! Aussi n'a-t-elle rien de caché pour moi ! »

Je m'inclinais respectueusement, tandis que la dame se pinçait les lèvres pour retenir un sourire malicieux !

Une pensée, non moins malicieuse au sujet de l'amitié de Louis et de la Commandante me traversa l'esprit.

Mon interlocuteur interrompit sa narration et me regarda tristement:

— Vous avez là, madame, une mauvaise opinion parfaitement fausse sur la charmante femme dont je vous parle, du moins en ce qui concerne mes rapports avec elle... Je ne sais ce qui aurait pu advenir entre nous dans une fréquentation prolongée, mais pour le passé, tout se borna pour moi avec elle en un échange d'idées et de sentiments parfaitement avouables. Je suis heureux aujourd'hui que le penchant qui nous attirait l'un vers l'autre se soit arrêté dans les limites d'une bonne camaraderie.

D'ailleurs, ajouta Louis, je voyais ma jolie consolatrice presque toujours dans la société de son époux. Je profitais d'une occasion unique où nous fûmes longtemps seuls, en tête-à-tête, pour lui faire mes confidences.

Après un court silence, le jeune homme reprit :

— Cependant, je dois vous dire que la veille de mon départ de Lyon et comme je ne devais plus la revoir de longtemps, j'obtins la faveur de l'embrasser avec toute l'admiration qu'elle m'inspirait, son mari étant passé un instant dans son cabinet...

— Cet amour panaché de reconnaissance n'a eu que des douceurs pour vous, dis-je ?

— Certainement, madame, et aucun remords n'en ternit la fraîcheur dans mes souvenirs, mais c'est égal, c'est un jeu dangereux pour le repos d'une bonne conscience.

Je voyais que le pauvre garçon était sincère et comme il se taisait et semblait réfléchir, je le priai de continuer son récit, car je sentais qu'il me faudrait assez vite réintégrer ma corporéité.

— Je sens que je vous fatigue, Madame, aussi je vais tâcher de résumer de mon mieux, ce qui me reste à vous dire sur ma personne.

(*A suivre*). Mme Ernest Bosc.

Le Gérant : Martelet.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

LA LUMIÈRE



N° 301. — AVRIL 1906. — SOMMAIRE. —

ALFRED RUSSEL WALLACE ET LE SPIRITUALISME MODERNE

Alfred Russel-Wallace, l'un des plus éminents savants de notre époque, naquit en 1822 ; malgré son grand âge, il est encore l'un des plus ardents défenseurs des idées spiritualistes. Il vient de publier son autobiographie et à cette occasion *Light* (28 oct. et 4 nov. 1905) et *Harbinger of Light* (1er oct. 1905) lui consacrent des articles fort intéressants. Nous devons nous associer, dans la *Lumière*, à l'hommage rendu dans le monde entier à ce grand homme.

Ce ne serait pas le lieu ici d'insister longuement sur les travaux scientifiques qui l'ont rendu illustre et placé à côté de notre grand Lamarck et à côté de son génial compatriote Charles Darwin. Ces trois noms seront toujours associés dans la mémoire des hommes, chaque fois que les problèmes de l'origine et de la transformation des espèces et de la sélection naturelle seront agités. Ce qui est à l'éloge et de Wallace et de Darwin, c'est que jamais aucune rivalité, aucune jalousie ne s'éleva entre eux. Ils ont découvert en même temps la loi de sélection naturelle et Wallace a donné une esquisse rapide de la théorie de l'origine des espèces avant d'avoir la moindre notion du but et de la nature des travaux de Darwin. On jugera de sa modestie par le passage suivant emprunté à la préface de son ouvrage : *La Sélection naturelle* (trad. par L. de Candolle, Paris, 1872, in-8).

« J'ai ressenti toute ma vie, et je ressens encore la plus vive satisfaction, de ce que M. Darwin a été à l'œuvre longtemps avant moi, et de ce que la tâche difficile d'écrire l'Origine des espèces ne m'a pas été laissée. J'ai depuis longtemps fait l'épreuve de mes forces, et je sais qu'elles n'y auraient pas suffi. Je sens bien que, comme beaucoup d'hommes dont je reconnais la supériorité, je n'ai pas cette patience pour accumuler d'immenses quantités de faits les plus divers, cet admirable talent pour en tirer parti, ces connaissances physiologiques exactes et étendues, cette finesse pour inventer les expériences et l'adresse pour les mener à bien, et ce style admirable, à la fois clair, persuasif et précis, qui font de M. Darwin l'homme de notre époque qui est peut-être le plus propre à la grande œuvre qu'il a entreprise et accomplie ».

Voilà treize ans que Darwin est mort. Wallace est resté fidèle à sa mémoire ; tout récemment encore il a pris la défense de son œuvre qu'il ne faut pas confondre avec les théories qui ont cours sous le nom de darwinisme et sont battues en brèche sur bien des points. « Darwin, a-t-il dit, se serait retourné plus d'une fois dans sa tombe

si des échos du darwinisme étaient arrivés à ses oreilles ». Mais où Wallace se sépare de son illustre confrère, c'est sur la question de l'Esprit. Darwin n'était pas spiritualiste, du moins à la manière de Wallace.

Dans ses œuvres, Wallace a touché à bien des connaissances humaines, en dehors de l'histoire naturelle qui était son domaine de prédilection; les questions de sociologie et d'économie politique ne lui étaient pas étrangères ; il a laissé sa note personnelle même dans des sujets traités par des hommes éminents tels que Huxley, Tyndall, Mivart, Owen, Romanes, Herbert Spencer, etc. Comment est-il arrivé à s'intéresser aux sciences occultes ?

* * *

« Vers 1845, dit Mme Ch. Bright (*Harbingre of Light*), l'attention de Wallace fut, pour la première fois, attirée sur les phénomènes psychiques à l'occasion des violentes discussions alors en cours sur la réalité de l'anesthésie produite chez des malades, opérés par le Dr Elliotson et d'autres chirurgiens anglais, par le moyen du sommeil mesmérique. Son intérêt était éveillé, et après avoir assisté à une conférence de M. Spencer Hall, qui affirmait que la plupart des personnes en bonne santé pourraient reproduire sur des amis les phénomènes montrés par lui sur l'estrade, il expérimenta pour son propre compte. Il était alors professeur dans l'une des écoles du Midland et quelques uns de ses élèves, qui avaient également assisté à la susdite conférence, non seulement témoignèrent du même intérêt que lui pour ce genre de phénomènes, mais se soumirent à des expériences qui prouvèrent leur sensibilité à son pouvoir magnétique. Mais il était à cette époque un matérialiste convaincu..., un sceptique endurci en matière de philosophie, grand partisan de Voltaire, de Strauss et de Carl Vogt, ardent admirateur (et il l'est toujours) de Herbert Spencer, et il le resta jusqu'à ce qu'il eut connaissance des faits du spiritualisme. Ce n'est que vingt années après ses expériences de mesmérisme qu'il assista à la première séance de spiritisme, et il débuta par les phénomènes les plus inférieurs, ceux de la table...»

Longtemps il se contenta d'enregistrer les *faits* de plus en plus réguliers et élevés qu'il put constater, avant d'en accepter l'explication spirituelle : il n'y avait pas à cette époque, dit-il, de « case dans son cerveau où loger cette explication ». Peu à peu cette case se développa, non sous l'influence d'idées théoriques préconçues, mais parce que les faits venaient s'ajouter aux faits dont l'explication n'était pas possible par une autre voie. « Aujourd'hui, est il dit dans *Light*, il est plus que jamais convaincu de la vérité et de l'importance du spiritualisme. Ce dernier l'a tiré des ténèbres de l'agnosticisme et l'a fait entrer dans la merveilleuse lumière de connaissances plus étendues et d'espoirs plus radieux. Il l'a rendu charitable et affectionné. Il l'a rendu meilleur et lui a donné la clef de bien des choses qui semblaient obscures sinon désespérées dans la vie humaine. Il fit la magnifique découverte qu'il n'y a pas d'hommes ni de femmes absolument mauvais, qu'il n'est personne qui par un effort méthodique, un effort d'amour et sous la tutelle d'un système social assurant à tous également la possibilité de se perfectionner, ne puisse devenir un membre utile, satisfait et heureux de la société. Il devint plus tolérant et apprit à se plaire dans la compagnie des gens dont l'apparence et les manières lui avaient d'abord répugné, et devint capable de trouver dans l'esprit en apparence le plus trivial quelque sujet d'intérêt ou de travail. Evidemment le spiritualisme seul n'aurait pas pu déterminer entièrement cette évolution, mais dans un passage touchant il dit lui-même : « Je sens que mon caractère s'est continuellement amélioré et, grâce aux enseignements du spiritualisme, nous sommes à même de comprendre que tout acte, toute pensée de notre vie terrestre contribuent à nous former un caractère dont dépend largement notre bonheur ou notre malheur dans l'au-delà, et qu'enfin nous acquérons le plus grand bonheur pour nous-mêmes en faisant tous nos efforts pour rendre heureux notre prochain ».

* * *

Dans son livre intitulé *Miracles et moderne spiritualisme*, dont la première édition parut en Angleterre en 1875 et où Wallace a exposé les faits spiritiques d'une façon scientifique, il décrit la plupart des phénomènes connus. Il en est qui sont venus s'ajouter depuis lors et qui rappellent beaucoup ceux relatés par l'archidoyen anglais Colley. Ce dernier, dit Mme Bright, « a vu en pleine lumière d'un bec de gaz, des formes matérialisées sortir, en quelque sorte, du côté du médium, se promener dans la salle, puis retourner vers le médium, s'évanouir graduellement et rentrer en lui. Wallace a constaté un fait analogue. Le médium était, paraît il, un ministre non conformiste, aux gages de M. Hensleigh-Wedgwood, M. Stainton Moses et quelques-uns de leurs amis; ce sont ces messieurs qui invitèrent Wallace à une séance. Le ministre se tenait, devant le groupe, debout en pleine lumière du jour; on vit émerger de son côté un nuage

blanc mobile faisant effort, pour semblait il, se détacher de lui. Le médium n'était sans doute pas en trance, car il dit tranquillement: « Voici qu'il vient ! » et il manifesta un aussi grand intérêt dans le phénomène que l'un quelconque des assistants. Le nuage flotta, s'éloigna avec des mouvements rythmés s'agrandissant toujours jusqu'à ce qu'il atteignit l'épaule du médium, puis prit la forme d'une femme drapée. Mais cette forme resta attachée au médium par un mince cordon blanc et sembla tirer dessus comme pour le rompre et se libérer. A ce moment le médium frappa des mains et la forme s'écarta soudain de lui jusqu'à un ou deux mètres de distance. Puis, quand le médium frappa de nouveau ses mains l'une contre l'autre, la forme fit de même en produisant un claquement entendu par toutes les personnes présentes. Elle se rapprocha alors du côté du médium, devint de plus en plus indistincte, vacilla et parut s'absorber dans son corps. La réalité du phénomène fut constatée maintes fois et tous les efforts faits par Wallace pour découvrir une supercherie ou pour expliquer le phénomène l'amenèrent simplement à la conviction qu'il était sincère ».

Wallace croit à un simple réveil des phénomènes du spiritualisme; ils subirent une éclipse aux âges noirs où l'on brûlait les médiums comme sorciers ou sorcières, comme possédés du diable. Aujourd'hui on n'attribue plus les phénomènes au diable; « les spiritualistes, dit Wallace, les considèrent, pour la plus grande partie, comme l'œuvre d'intelligences invisibles à peine meilleures ou pires qu'eux-mêmes. » (Quant à nous, sans attribuer les phénomènes au diable de l'Eglise, nous croyons que les agents en jeu sont bien plus souvent mauvais que bons, témoins les innombrables cas d'obsession qu'engendre la pratique maladroite du spiritisme, quel que soit le procédé mis en usage).

Wallace attache une grande importance, à juste titre, à la photographie transcendentale. « Jadis, dit-il, lorsqu'on employait la chambre noire et que le photographe se servait de ses propres plaques et faisait le développement seul dans son cabinet noir, l'incrédulité était excusable. Mais aujourd'hui qu'on peut acheter ses plaques, les présenter closes à un médium, qui place simplement sa main sur le paquet, puis les emporter et les développer soi-même, on n'a plus de raison de tourner en ridicule, comme produites par fraude ou par accident, les figures qui apparaissent sur les épreuves ». C'est d'ailleurs le procédé que Wallace recommande au monde scientifique.

Dans son autobiographie, l'illustre auteur anglais ouvre un nouveau chapitre, celui des prédictions réalisées. L'une de ces prédictions est curieuse :

« Il y a 8 ou 9 ans, Wallace, qui habitait alors à Parkstone, une maison qu'il avait achetée et aménagée pour lui, avec un jardin de sa création, fut avisé à une séance que bientôt il quitterait la localité et qu'il allait inaugurer le « troisième chapitre » décrit sous la rubrique : « Satisfaction, Rétrospection et Travail ». Rien ne paraissait moins probable. Il avait alors 73 ans, était souffrant et sujet à de l'asthme chronique avec des palpitations et des bronchites répétées dont il n'espérait pas guérir. Il avait renoncé à ses cours et ne songeait pas encore à écrire un livre, et certainement pas à quitter sa maison.

« Environ un an après, il fut amené à se joindre à quelques amis pour essayer de fonder une sorte de colonie familiale de personnes sympathisant ensemble dans quelque lieu hygiénique et de grande beauté. Cet effort n'aboutit à rien en ce qui concernait les autres, mais fit découvrir un site bien tentant pour y construire une maison ; c'est là qu'il édifia son home actuel avec ce résultat que depuis huit ans, il y jouit d'un regain de santé et s'y livre à un travail intéressant soutenu. Certainement, dit-il, tout cela a été prédit par le mot « satisfaction ». Son autobiographie, l'œuvre qui fut sa principale occupation dans son nouveau home, est admirablement qualifiée par le terme de « Rétrospection » : et toute cette succession de choses implique le « Travail » soutenu et agréable, ou en est le résultat. Wallace ajoute — et c'est ce qui rend la réalisation de la prédiction particulièrement remarquable — que pendant toute la durée de ce « troisième chapitre » de sa vie, il avait entièrement oublié les termes de la prédiction qu'il avait consignée en temps et lieu, et qu'en s'y reportant pour rédiger ce chapitre, il avait été grandement surpris de voir combien ils s'adaptaient curieusement aux événements à venir ». (*Light*).

***

Qu'on ne se figure pas Wallace acharné à faire de la propagande pour ses idées ; il défend le spiritualisme quand on l'attaque et n'hésite jamais à confesser sa foi ; il engage les autres à expérimenter pour se former une conviction, mais ne fait aucun effort particulier pour les convertir. La vérité, dit-il, est puissante et prévaudra envers et contre tout. « L'assertion si souvent produite, que le spiritualisme est une survivance ou une renaissance des vieilles superstitions, est si peu fondée qu'il est à peine nécessaire d'en tenir compte. Une science de la nature

humaine qui se fonde sur des faits d'observation, qui ne fait appel qu'aux faits et à l'expérience ; qui ne prend en considération aucune croyance; qui recommande l'investigation et la confiance en soi-même comme les premiers devoirs d'un être intelligent ; qui enseigne que le bonheur dans une vie future peut être assuré par la culture et le développement poussés à ses dernières limites des facultés les plus élevées de notre nature intellectuelle et morale, *et non par une autre méthode quelle qu'elle soit*, une science semblable, dis-je, est et doit être l'ennemie de toute superstition. Le spiritualisme est une science expérimentale et offre la seule base sérieuse à une véritable philosophie et à une religion sincère... Je demande à mes lecteurs de peser avec soin la quantité d'évidence que j'ai placée devant leurs yeux et de tenir compte plutôt des grands résultats produits par cette évidence que de l'évidence elle même imparfaitement établie par moi ; de considérer la longue série d'hommes habiles qui, après avoir commencé leurs recherches en sceptiques, les ont quittées convaincus, et d'accorder à ces hommes leur considération pour ne pas avoir négligé, pendant des années d'une investigation pénible, les difficultés qu'ils peuvent rencontrer eux-mêmes. Je leur demande de tenir grand compte de ce fait que jamais un chercheur sérieux et patient n'a abouti à une conclusion contraire à la réalité des phénomènes, et que jamais un spiritualiste sincère ne les a laissés là comme faux. Cette science devrait jouir de la sympathie des moralistes, des philosophes et des hommes politiques, et de tous ceux qui ont à cœur l'amélioration de la société et l'élévation définitive de la nature humaine ».

L'exemple même de Wallace est la meilleure illustration de ce plaidoyer. Comme nous l'avons vu plus haut, il avait débuté par être matérialiste et l'était resté, même après avoir constaté par lui-même, sur des malades, l'action bienfaisante du magnétisme, après avoir proclamé hautement que l'opposition que faisait au mesmérisme la profession médicale n'était due qu'à un mélange d'ignorance et de préjugés. Il a avoué qu'à l'époque où il entendit parler pour la première fois, pendant son voyage en Orient, des faits et gestes des spirites en Amérique et en Angleterre, il traita le tout de folie et de délire. Et cependant il devait y arriver et laisser tomber ses préjugés. On lui a assez reproché de s'être commis avec des gens qui ont abusé de sa confiance, et de fait pour trouver la lumière, il n'hésita pas à se mettre en rapport avec toute la « vieille garde » du spiritualisme: S. C. Hall, C. Maurice Davies, Mme Catherine Berry, William Howitt, Mlle Marshall, Mme Guppy, le professeur de Morgan, Serjeant Cox, Cromwell Varley et autres, et il l'a trouvée, la lumière qu'il cherchait, et il peut dire aujourd'hui : « J'ai atteint ma conviction actuelle par une longue série d'expériences effectuées dans des conditions si variées et si particulières que tout doute m'est devenu impossible ». Ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les autres hypothèses, essayé toutes les explications rationnelles possibles, qu'il dut recourir, en dernière analyse, à l'hypothèse des esprits.

⁂

Si Wallace n'a pas eu beaucoup de goût pour la propagande, cela peut tenir en partie aux rebufades qu'il subit de la part des savants, ses confrères. Ainsi il invita le physiologiste Carpenter à une séance avec lui-même, sa sœur et Mlle Nichol. Les résultats furent maigres ; cela arrive souvent : tel jour séance superbe, le lendemain échec presque complet. Wallace engagea Carpenter à essayer encore deux ou trois fois au moins ; il ne voulut jamais revenir. En Angleterre tout le monde sait avec quelle légèreté — pour ne pas dire plus — se sont comportés Tyndall et Huxley vis-à-vis de Wallace. Tyndall accepta une fois l'invitation de son collègue, mais se conduisit plutôt en collégien, disposé à la raillerie qu'en chercheur sérieux ; il ne revint pas une seconde fois. Huxley refusa simplement de venir en se moquant des « valeureux esprits » de M. Wallace et lui donnant pour excuse qu'il ne désirait pas avoir l'occasion de le faire soumettre à l'examen d'une commission d'aliénistes.

M. G. H. Lewes, après avoir accepté d'assister à une série de séances expérimentales, n'assista à aucune, mais adressa à la « Pall Mall Gazette » un pamphlet où il se livrait aux accusations les plus variées et les plus fantaisistes contre les médiums et les spiritualistes. Wallace envoya une réplique que le journal refusa d'insérer. Quant à Darwin, il se contenta de dire qu'il n'avait pas de temps à perdre. John Stuart Mill s'excusa, en invoquant le motif scientifique étrange qu'on ne pourrait accorder aucun crédit aux meilleures preuves données en faveur du spiritualisme ; il était de la catégorie de ceux qui disent : « Je le verrais que je ne le croirais pas », procédé très commode pour lancer par dessus bord ce qui gêne. Wallace se contenta de lui répondre que ce n'était pas là le fait d'un esprit scientifique ou philosophique.

Sir David Brewster assistant à une séance avec Home, fut très étonné des phénomènes qu'il vit, exprima tout l'intérêt qu'il y prenait et sa « conviction pratique » de leur réalité ; plus tard il

revint sur ses premières affirmations, révoqua en doute les faits eux-mêmes et ajouta que « les esprits seraient bien la dernière chose à laquelle il croirait. »

Samuel Butler, l'auteur d' « Erewhon » et de « Life and Habit », reculait avec une horreur réelle ou simulée devant la simple idée d'une intervention des esprits. Il a écrit : « J'avais une amie très chère, que je voyais à l'article de la mort, et elle mourut en effet. Nous discutâmes ensemble la question de savoir si elle pourrait ou non communiquer avec moi après sa mort. — Promettez-moi, lui dis-je très solennellement, que si vous constatez qu'*il existe* des moyens de venir me visiter sur la terre — ou que vous *pourriez* me faire parvenir un message — vous vous garderez bien d'en user, et que je n'apprenne plus rien de vous quand vous serez partie ! » Est-ce que M. Butler avait peur des fantômes ? Il ajouta à l'éloquent speech qui précède : « Si jamais je vois venir vers moi une forme d'esprit, je n'essayerai pas de la saisir, mais, dans l'intérêt de la science, *je tirerai dessus*. »

Les exemples de cette nature sont nombreux ; Wallace en donne toute une série, émanant d'hommes qui prétendent être des philosophes. Nous n'y insisterons pas davantage.

* * *

Reste à voir comment Wallace a pu concilier ses idées spiritualistes avec ses théories scientifiques. Laissons lui la parole à lui-même, en citant quelques passages de son remarquable livre sur le *Darwinisme :*

« Les facultés spéciales (mathématique, musicale, artistique, etc.)... indiquent clairement l'existence, chez l'homme, de quelque chose qu'il ne tient point de ces ancêtres animaux, quelque chose que nous pouvons mieux décrire comme étant d'une essence ou d'une nature spirituelle, capable de développement progressif sous des conditions favorables. Avec l'hypothèse de cette nature spirituelle surajoutée à la nature animale de l'homme; nous sommes à même de comprendre beaucoup de ce qui est autrement mystérieux , ou inintelligible en ce qui le concerne, et l'énorme influence des idées des principes, des croyances, sur toute sa vie et toutes ses actions. C'est seulement ainsi que nous pouvons comprendre la constance du martyre, l'abnégation du philanthrope, le dévouement du patriote, l'enthousiasme de l'artiste et la recherche résolument persévérante du savant sondant les secrets de la nature. C'est ainsi que nous percevons que l'amour de la vérité, la joie que donne la beauté, la passion pour la justice et le frémissement de triomphe que nous éprouvons au récit de quelque acte de courageuse immolation de soi-même, sont chez nous le travail intérieur d'une nature supérieure qui ne s'est pas développée au moyen de la lutte pour l'existence matérielle.

« On dira, sans doute, que la continuité, qui a été admise, du progrès par lequel l'homme s'est élevé hors de la brute, ne permet pas d'admettre de nouvelles causes, et que nous n'avons aucune preuve du soudain changement de nature que cette introduction amènerait... » Wallace a fait voir dans le cours de son ouvrage que les dernières phases d'un développement continu en apparence, ne sont pas dues nécessairement aux mêmes causes que les premières phases. Il a fait voir, en ce qui concerne la nature intellectuelle et morale de l'homme, que certaines parties de son développement n'ont pu être le produit de la variation et de la sélection naturelle seules, et qu'une autre influence a dû intervenir.

Wallace montre, en outre, qu'il y a au moins trois étapes dans le développement du monde organique où quelque cause ou puissance nouvelle doit nécessairement entrer en scène. La première, c'est le passage de l'état inorganique à l'état organique, lorsque la première cellule végétale, ou le protoplasme vivant, d'où elle sortit, apparut pour la première fois. Une nouvelle force entre ici en jeu, la *force vitale*. — La seconde étape, plus merveilleuse encore, c'est l'introduction de la sensation ou conscience, qui constitue la principale distinction entre le monde végétal et animal. — La troisième étape, c'est l'existence, chez l'homme, de facultés caractéristiques qui l'élèvent au-dessus des animaux ; il en a été question plus haut. « Ces facultés n'auraient jamais pu se développer au moyen des lois qui ont déterminé le développement progressif du monde organique en général, et l'organisme physique de l'homme. »

« Ces trois étapes distinctes du progrès du monde organique de la matière et du mouvement jusqu'à l'homme désignent clairement un univers invisible, un monde de l'esprit, auquel le monde de la matière est entièrement subordonné. C'est à ce monde spirituel que nous pouvons rattacher les forces merveilleusement complexes que nous appelons gravitation, cohésion, force chimique, force de radiation, et électricité, sans lesquels l'univers matériel ne pourrait exister un seul moment sous sa forme actuelle, et même peut-être sous aucune forme, puisque, sans ces formes et peut-être d'autres qu'on peut nommer atomiques, il est douteux que la matière elle-

même pût exister. Et encore plus sûrement, pouvons-nous y rattacher les manifestations progressives de la vie chez les végétaux, les animaux et l'homme — que nous pouvons classer comme vies inconsciente, consciente et intellectuelle — et qui dépendent probablement de différents degrés d'influx spirituel... Ceci n'implique aucune infraction à la loi de continuité de l'évolution physique ou mentale ; d'où il sait que toute difficulté quelconque que nous pouvons avoir à distinguer l'organique de l'inorganique, ou les animaux supérieurs des types inférieurs de l'homme, ne porte aucunement sur la question...

« Ceux qui admettent mon interprétation... pourront accepter la nature spirituelle de l'homme et ne la trouveront aucunement incompatible avec la théorie de l'évolution... Ils seront aussi soulagés du fardeau écrasant pour l'esprit, imposé à ceux qui, — soutenant que nous, avec le reste de la nature, ne sommes que les produits des aveugles forces éternelles de l'univers, et croyant aussi que le temps viendra où le soleil perdra sa chaleur, et où toute vie cessera nécessairement sur la terre, — ont à contempler un avenir, qui n'est pas éloigné, dans lequel cette terre splendide, — qui pendant des millions innommés d'années a développé lentement des formes de vie et de beauté dont l'homme a été le couronnement final, — sera comme si elle n'avait jamais existé ; qui sont forcés de croire que tous les lents progrès de notre race luttant pour s'élever à une vie supérieure, toute l'agonie des martyres, tous les gémissements des victimes, tout le mal et la misère et la souffrance imméritée des siècles, toutes les luttes pour la liberté, tous les efforts vers la justice, toutes les aspirations à la vertu et au bien de l'humanité, s'évanouiront absolument, et « comme l'édifice sans bases d'un rêve, ne laisseront pas même un débris. »

« En opposition avec cette croyance désespérée et mortelle pour l'âme, nous qui acceptons l'existence d'un monde spirituel, nous pouvons regarder l'univers comme un magnifique ensemble harmonieux, adapté dans chacune de ses parties au développement d'êtres spirituels capables d'une vie et d'une perfectibilité indéfinies. Pour nous, le but entier, la seule *raison d'être* du monde avec toutes ses complexités de structure physique, avec son superbe progrès géologique, la lente évolution du règne végétal et du règne animal, et l'apparition ultime de l'homme, a été le développement de l'esprit humain associé avec le corps... Nous pouvons même voir dans ce que l'on appelle, d'ordinaire, « le mal » sur la terre, un des moyens les plus efficaces de son progrès... Nous trouvons ainsi que la théorie darwinienne, même lorsqu'elle est portée jusqu'à sa conclusion logique extrême, non seulement ne s'oppose pas à une croyance en la nature spirituelle de l'homme, mais qu'elle lui prête un appui décisif. Elle nous montre comment le corps de l'homme peut dériver d'une forme animale inférieure par la loi de la sélection naturelle ; mais elle nous apprend aussi que nous possédons des facultés intellectuelles et morales qui n'auraient pas pu se développer ainsi, mais doivent avoir eu une autre origine, et à cette origine nous ne pouvons trouver de cause adéquate que dans l'univers invisible de l'esprit. »

***

Telle est la conclusion finale de Wallace. Sans doute l'éminent savant anglais, homme de science avant tout, n'a vu qu'un côté de la question, ou pour mieux dire l'homme évolutif seulement ; il ne connaît pas l'homme déchu, celui qui a perdu ses facultés supérieures et se trouve actuellement limité à l'exercice des cinq sens. Mais que l'homme ait à conquérir ou à reconquérir les facultés supérieures, les conclusions de Wallace n'en restent pas moins logiquement exactes. D'ailleurs rien ne distingue, dans les apparences, dans la pratique, l'homme déchu de l'homme évolutif. La fusion est accomplie.

Nous avons encore une autre critique à faire. Mais auparavant citons le passage suivant où Wallace cherche à définir le côté pratique du spiritualisme : « Certes, je ne suis pas d'avis que la vie de l'homme, dans tous ses détails, est gouverné par la divinité en vue de ses dessins particuliers. Ce serait, en effet, faire de nous des automates conscients, des pantins, entre les mains d'un destin tout puissant... Mais j'ai de sérieuses raisons de croire que, de même exactement que notre influence personnelle ou notre direction visible ou invisible est un facteur dans la vie et dans l'éducation de nos enfants et même de quelques-uns de nos amis ou de nos connaissances, nous sommes entourés par une quantité d'amis et de parents invisibles disparus de la terre et qui ont, dans certaines limites, le pouvoir de nous influencer, et même, dans des cas particuliers, de déterminer nos actes, et peuvent ainsi, par des voies indirectes variées, modifier les conditions et le caractère d'un individu ou de plusieurs, lorsqu'ils s'y intéressent. » Cela est vrai pour beaucoup en bien, pour beaucoup et plus encore en mal. Nous voyons qu'on se fait une fausse idée du monde des esprits en supposant que ceux qui s'intéressent à nous peuvent si

facilement rester dans notre ambiance. Oh ! nous ne généralisons pas et nous croyons bien sincèrement que les hommes bons, honnêtes, hautement spiritualisés, jouissent d'une protection occulte spéciale ; mais il faut que par l'extension même de leur aura, ils rendent à leurs protecteurs l'approche facile et sans péril pour eux. Encore ne faut-il jamais procéder par évocation, car on n'est jamais sûr — même avec les preuves d'identité les plus frappantes — que l'agent qui se manifeste est bien celui qu'on a appelé.

Il nous resterait à adresser une critique plus grave à Wallace. Comment se fait-il que ce savant, à l'esprit si clair et si logique, soit arrivé à nous dire que la terre est le centre de l'univers sidéral et le seul lieu présentant les conditions d'habitabilité nécessaires à l'homme. Pour Wallace la création n'a eu d'autre but que de permettre à l'homme de développer, sur notre infime globe, son âme immortelle. En admettant que cela soit, il ne s'ensuit pas que la terre est le centre du mondre, ni qu'aucun autre des innombrables astres de l'univers ne porte une humanité arrivée peut être à des états supérieurs acquis, par exemple, dans son évolution terrestre.

Enfin Wallace n'a pas reconnu, dans toute son ampleur l'universalité de la vie. Car tout vit.

Dans la nature, tout est vie, intelligence et amour, parce que tels sont les attributs suprêmes de la divinité, de quelque manière qu'on se figure cette dernière. Tous les êtres, ceux qu'on dit à tort inanimés et ceux qu'on dit vivants, tous sont liés par une solidarité, expression de la loi d'amour universelle, traduction d'une force primordiale qu'on peut, avec la doctrine cosmique, désigner sous le nom de « force pathétique. »

Aujourd'hui que la science tend à démontrer que matière et esprit sont la même chose, que la première peut être envisagée comme une condensation de la seconde, que la dissociation de la matière, de l'atome jusqu'alors supposé indivisible, libère une énergie formidable (voir les remarquables travaux du Dr G. Le Bon), n'est-il pas permis de concevoir tout l'univers comme perméé par des énergies de plus en plus quintessenciées, donc par l'esprit lui-même ou mieux par la « force spirituelle »?

L'intelligence universelle, qui fait partie de ce qu'Agrippa de Nettesheim, avec les Anciens, appelait l' « âme du monde », se découvre, avec la splendide manifestation de sa puissance, dans tous les phénomènes de la nature, depuis l'atome ou le corpuscule ultime de la matière dont l'activité inconsciente construit les merveilles de l'univers jusqu'aux êtres les plus élevés, agissant en pleine conscience et en pleine liberté (1) pour produire cet équilibre parfait du Cosmos, qui marquera la fin des temps pour tous les systèmes stellaires qui le composent. Telle est l'action grandiose de la « force intellectuelle. »

Et la vie? Nous l'avons dit, elle est partout, depuis le grain de sable que nous foulons aux pieds jusqu'à la vie supérieure, incompréhensible pour nous, du Créateur. La « force vitale » intelligente, parce qu'elle est créée par l'Intelligence, se manifeste dans toute la série des êtres : la science positive en fait elle-même la preuve, bien que pour rester fidèle à sa conception dualistique de l'inanimé et du vivant, — nous ne disons pas de la matière et de l'esprit, puisque ce dernier est pour elle le résultat d'une activité physico-chimique spéciale s'exerçant dans une matière de plus en plus complexe, — bien que, disons-nous, pour échapper à la métaphysique tant honnie, elle ne veuille voir dans les phénomènes qui se passent dans certaines solutions et mixtures et lors de la formation des cristaux (voir les travaux de von Schrœn, de Leduc, etc.) que des processus physico-chimiques qui singent la vie en quelque sorte. Qu'on ne parle surtout pas à ses adhérents de force vitale ! La vie n'est pour cette science, volontairement aveugle, qu'un processus physico-chimique perfectionné, et il en est de même de toute espèce d'activité psychique.

Mais revenons à Alfred Russel Wallace. Grâce à une puissante intuition, il a pu pénétrer maint secret de la nature et a considérablement contribué au développement des sciences psychiques. Un seul homme ne pouvant tout faire ni tout embrasser, son œuvre présente fatalement quelques imperfections et quelques lacunes ; nous avons attiré l'attention sur elles et montré, dans des digressions et des commentaires, comment il pourra y être remédié. Cela ne nous empêche point d'admirer son vaste génie et surtout d'apprécier hautement le courage qu'il a eu, par ce temps de matérialisme et de préjugés scientifiques, de défendre contre toutes les attaques la grande cause du spiritualisme.

Dr Lux.

(1) Les êtres les plus élevés, doués du sens de la *prédilection*, tel que le définit la philosophie cosmique, vont droit au vrai, au beau et au bien par affinité, sans avoir besoin de faire de choix.

LE LANGAGE DES ANIMAUX

Le commerce journalier avec des animaux a dû convaincre depuis longtemps l'homme de la faculté qu'ils possèdent de se faire comprendre entre eux. Le fait est surtout bien apparent chez les mammifères qui manifestent leurs impressions, leurs besoins et aussi leur volonté, par la mimique et le langage. Qui ne connaît le hennissement du cheval, le beuglement de la vache, le miaulement du chat et le grognement et l'aboiement du chien ? Qui n'est apte à saisir par les allures et la mimique de tous ces animaux ce qu'ils désirent ou convoitent ?

Viennent alors les oiseaux qui ont aussi leur langage. Le coq avertit les poules, et la poule ses poussins de l'imminence d'un danger par des *tons particuliers*. Il en est de même de tous les autres oiseaux. Si nous voulons bien les observer consciencieusement dans leur train de vie, nous distinguerons aisément dans leur langage les tons d'avertissement, de prière, d'appel et de manifestation affectueuse.

Chez les insectes, le langage est bien plus expressif encore que chez les mammifères et les oiseaux, et son étude présente le plus grand intérêt. En première ligne, voici les fourmis, qu'on rencontre un peu partout, et qui peuvent être observées par chacun. Le naturaliste perspicace ne passera pas devant ces petits animaux sans les considérer, mais les observera avec attention et sera amené à reconnaître les grands mérites que s'est acquis le célèbre naturaliste, L. Büchner, dans l'étude du langage des insectes. Büchner affirme, en particulier, au sujet des fourmis, qu'elles communiquent entre elles par un langage sonore et par leurs antennes ; il dit entre autres : « On voit deux fourmis qui causent entre elles, se tenir en face l'une de l'autre ; leurs têtes se touchent et de leurs antennes en mouvement, elles s'effleurent réciproquement, se donnent de petites tapes sur la tête, etc. Qu'elles soient en état de se faire part, de cette manière, de mille et mille choses d'un caractère tout à fait précis, c'est là un fait qui se démontre par des exemples nombreux.

« Plus d'une fois, raconte l'anglais Jesse, il m'est arrivé de déposer une petite chenille verte dans le voisinage d'un nid de fourmis. A peine y était-elle qu'une fourmi venait l'empoigner et faisait d'inutiles efforts pour l'entraîner vers le nid. Ne pouvant y parvenir, elle faisait appel à une de ses camarades, avec laquelle elle avait un colloque animé, dont les antennes faisaient les principaux frais ; à la suite du dit colloque, toutes les deux s'acheminaient vers la chenille et, réunissant leurs efforts, parvenaient à la transporter au nid. J'ai de même observé, plus d'une fois, deux fourmis se rencontrant sur la route de leur nid. Elles s'arrêtaient en face l'une de l'autre, se touchaient réciproquement du bout de leurs antennes, ayant tout l'air d'avoir une conversation dont le sujet, j'ai lieu de le croire, roulait sur la question suivante : quel était le meilleur endroit pour se procurer des provisions?» Landois soutient que les fourmis ne possèdent point seulement un langage mimique, mais bien aussi un langage sonore, quoique celui-ci ne soit pas perceptible à l'homme... Un jour, par exemple, Landois jeta un *diadème* (araignée) vivant au milieu d'une fourmillière très peuplée. En un moment, l'alarme se répandit, avec une rapidité que Landois ne saurait expliquer que par des moyens de communication *acoustique*. Une multitude de fourmis se précipitèrent sur l'araignée, et il s'engagea une bataille acharnée, qui finit par la défaite de l'intrus. »

Le *langage sonore* est surtout bien développé en même temps que le langage par les antennes, chez les abeilles qui, déjà chez les Anciens, passaient pour les insectes les plus intelligents. Il consiste, d'après les recherches du savant français, de Fraviret, en *modulations* qui se produisent dans le thorax et le poumon, et qui chacune ont une signification déterminée. L'abeille qui revient avec une bonne nouvelle, est entourée par quelques-unes de ses congénères ; elles se touchent par leurs antennes et font entendre des sons qui ne tardent pas à mettre tout l'essaim en liesse, et toutes tourbillonnent en faisant entendre un bourdonnement joyeux. Lorsque les sentinelles, placées à l'entrée de la ruche, pressentent un danger et ont averti l'essaim, la ruche devient bruyante et les abeilles volent çà et là très excitées et très disposées à piquer. Le langage sonore des abeilles et de divers insectes n'est pas perceptible pour l'oreille humaine ; seul le cri d'alarme, en cas de danger ou d'émigration, est audible et peut se traduire : « Tüt-tüt-tüt. »

Les coléoptères, comme les autres insectes, ont un langage sonore et mimique. Le son est produit chez eux par un appareil spécial, situé sur les pattes. Quelques-uns se font entendre de leurs congénères par des coups frappés. Tel est par exemple le fait du ver du bois (coléoptère xylophage), dont la superstition populaire a fait

« l'horloge de la mort ». En réalité, les coups qu'il frappe sont des appels faits aux femelles à l'heure des amours. Le langage des coléoptères est notamment bien caractérisé dans la lettre d'un américain à Büchner : « Vers la mi-juillet, écrit-il, me trouvant un jour au milieu de mon champ, mon attention fut attirée par un monceau de terre fraîchement remuée, ayant tout l'aspect d'une fourmillière. Un beau scarabée aux longues pattes, rayé de noir et de rouge (nécrophore fossoyeur), gros à peu près comme un frelon, travaillait avec ardeur à enlever la terre d'un trou creusé en forme de galerie dans les flancs de ce monticule, et à aplanir ensuite le terrain environnant. Ayant suivi pendant quelque temps les mouvements de ce scarabée, j'en découvris un second, de même espèce, qui se trouvait, lui, dans le trou, fort occupé à transporter des parcelles de terre du fond de l'orifice, après quoi il disparaissait dans les profondeurs du sol. De cette manière, toutes les quatre ou cinq minutes, un petit tas s'amoncelait sur le bord de l'orifice, et était immédiatement emporté par mon premier scarabée. Près d'une demi-heure s'écoula, et je ne pouvais me lasser d'observer ce curieux manège, quand je vis celui des scarabées, qui avait jusque là travaillé dans les entrailles de la terre, apparaître à la surface et courir à son compagnon. Leurs têtes se touchèrent, et il fut bientôt évident pour moi qu'ils avaient dû avoir un colloque, car immédiatement après, les travailleurs changèrent de rôle. Celui qui jusque là avait travaillé à ciel ouvert, plongea dans les flancs du tertre, tandis que son compagnon prit sa place au dehors. Je suivis encore pendant quelque temps le cours de leurs travaux... et je m'éloignai en pensant, à part moi, que ces petites bêtes se comprenaient mutuellement ni plus ni moins que les hommes. »

Elle est donc bien vraie cette pensée d'un connaisseur : « A chacun de nos pas dans l'immense domaine du règne animal, on tombe de surprise en surprise, en découvrant chez les animaux ce qu'on croyait le plus profondément caché dans les replis les plus intimes de l'esprit et du cœur humains. Les tempéraments et les passions, toutes les bonnes et mauvaises tendances de l'homme se révèlent à nous successivement des profondeurs du vaste océan de la vie animale, et partout l'observateur étonné retrouve la fidèle image de toute notre vie sociale, artistique, économique et politique. » Et cette image, ce sont les Esope, les Lafontaine, les Gellert et les Lessing qui nous l'ont présentée à merveille dans beaucoup de belles fables.

Hermann Borkenhagen,
(Trad. de *Psych. Studen*, févr. 1906,
par le Dr Lux.

Madame Ernest BOSC, M. A. B.

Nous avons le chagrin de marquer de deuil, la « Lumière » où paraissait la nouvelle psychique : « Ambition déçue. Impressions d'un suicidé ». Nous renvoyons au prochain numéro la suite de cette intéressante publication.

La collaboration de la « Lumière », la direction et tous les lecteurs, nous n'en saurions douter, s'unissent dans un sentiment de douloureuse sympathie et de regret en face de l'événement fatidique de la mort de l'auteur.

* * *

Madame Ernest Bosc, en littérature M. A. B., a laissé sa dépouille mortelle à la terre, le 20 mars dernier.

C'est une perte cruelle pour son mari, et les nombreux amis objets de sa sollicitude serviable. C'est avec une réelle peine que nous voyons partir les médiums d'un titre supérieur, malheureusement déjà trop rares. Ceux de la qualité de M. A. B. ont l'estime des spiritualistes intellectuels, à quelle fraction d'opinion ils appartiennent. Ils sont de ceux dont les directeurs de la « Lumière » nous disaient un jour : Vous appelez *ceux-là* « médiums » ; vous vous trompez ; ils sont plus et mieux.

Marie-Antoinette Bosc est née en Provence, d'une famille provençale. Dans ce pays au chaud soleil d'où tant de poètes, d'artistes, de littérateurs sont sortis : Mistral, l'immortel auteur de Mireille; Jacques Réatu, le grand peintre ; Aubanel, Clovis Hugues, Gaston Saint-Pierre, l'architecte Espérandieu, Pierre Fuget peintre, sculpteur et architecte, et beaucoup d'autres illustrations.

Celle qui devait prendre le nom de M. A. B. vint au monde *coiffée ;* elle avait les cheveux noirs.

Dès l'âge de quatre ou cinq ans, elle affectait un souverain mépris pour tout ce qui l'entourait,

ce qui faisait le désespoir de ses parents. Ces marques de dédain pour tout ce qui ne représentait pas la vie brillante, étaient causées par le souvenir précis conservé en sa mémoire de son existence précédente au milieu d'un luxe inouï, à Florence, alors que cette république était dans tout l'éclat de sa splendeur.

Une profonde tristesse remplissait son cœur fâcheusement dans une extraordinaire précocité; elle fut d'une mélancolie extrême jusqu'à l'âge de 12 ou 14 ans.

Sa fierté native, son orgueil, son humeur noire, tout cela finit par se dissiper ; sa vie prit un cours normal dans des dispositions favorables à tous les points de vue par le fait de son mariage qu'elle contracta fort jeune.

Après quelques années de séjour à Paris, Mme Bosc devint médium écrivain, et dès le début elle fut douée de clairvoyance et de clairaudience.

Vers 1873, elle commença à pénétrer dans les milieux spirites, fréquenta les réunions de la rue de Lille, présidées par MM. Levant ou G. Leymarie et donna à la veuve d'Allan Kardec de très nombreuses communications. De 1874 à 1882, elle fut très répandue dans les cercles spéciaux et fit un grand bien au spiritisme. C'est pendant ce laps de temps qu'elle fit connaissance avec diverses personnes d'une grande autorité et dont nous pouvons donner succinctement la liste : Mme Deslandes, la doyenne des spirites d'alors; Eugène Nus, M. et Mme Bonnemère, Henri Delaage, le baron Du Potet, Mme Rodière, Mme Chapitet, H.-P. Blavatsky, M. et Mme de Vay, russes très avancés en spiritisme, chez qui avaient lieu des réunions remarquables dans leur appartement aux Champs-Elysées ; M. le colonel Devoluet et Madame, dont le médium Amélie était remarquable ; Mme Smyth, M. et Mme Allard, Mlle Grosnier, Mme Cougnard, et plus tard Mme Noëggerath, la doyenne d'aujourd'hui, que les anciens spirites nomment, paraît-il, la bonne maman, et qui est le vrai pillier actuel du kardécisme.

C'est rendre un hommage reconnaissant à la mémoire de Mme Bosc, que de former par cette liste, toute incomplète qu'elle soit, un vrai bouquet de fleurs du souvenir.

Mme Bosc était inlassable, car, dans ces années-là, elle se prodiguait dans trois ou quatre réunions par semaine, tantôt chez les uns, tantôt chez les autres. Pendant quarante années, elle n'a cessé d'être sur la brèche, d'instruire et de consoler partout où elle passait, à Paris, à Nice, à Tours, à Nîmes et à Lyon.

Les notes que j'ai sous les yeux indiquaient aussi dans la liste ci-dessus le nom de Mme Lucie Grange, qui était l'amie d'une nièce de Mme Deslandes.

***

En cette douloureuse circonstance, j'ai le devoir de remercier publiquement la chère âme dont nous parlons, pour un fait particulier d'une souveraine importance, fait qui prouva bien que le hasard n'existe pas, que Mme Bosc avait les plus belles facultés possibles de voyance, clairvoyance, clairaudience, et que la « Lumière » avait été vraisemblablement et conventionnellement fondée avant la descente de la directrice qui écrit ces lignes.

Je vis Mme Bosc, pour la première fois, le 31 mars 1875, par la circonstance fortuite en apparence, d'une simple visite de politesse que je rendais pour la première fois également à une dame. J'étais inconnue. Nous étions trois personnes présentes. Quand on annonça Mme Bosc, j'éprouvai un sentiment d'admiration sympathique, ayant entendu parler d'elle avantageusement.

Je me dis en moi-même : J'ai l'âme troublée par les revers de la vie et j'entasse des peines cachées qui m'étouffent. Si vraiment le monde spirituel voit combien j'aurais besoin d'encouragement, il ne pourra pas me refuser de me transmettre une petite preuve de charité affective, par cette remarquable inspirée. Je désirais mentalement, mais je n'espérais pas beaucoup.

Après un court silence, Mme Bosc me dit: On prononce votre nom: Lucie! Lucie! Lucie! vous nommez-vous ainsi, Madame ?

C'est une grande jeune femme voilée de blanc, revêtue d'un long manteau blanc doublé de bleu céleste. En s'entr'ouvrant, le manteau met à découvert sa longue robe, d'un bleu rappelant un peu le vert. C'est une couleur indéfinissable, que l'on pourrait nommer ou bleue, ou vert lumière. Sa figure est d'un ovale parfait, les yeux d'un bleu si éclatant et les cheveux d'un blond si lumineux que tout paraît presque blanc. Sa voix est d'une extrême douceur caressante. Elle est heureuse de se manifester. Elle a sur la tête une couronne symbolique d'étoiles. Elle met une de ces étoiles dans vos cheveux : — « C'est une avance d'hoirie », dit-elle.

Mme Bosc se mit à parler en lieu et place de l'esprit et donna ainsi une longue communication personnelle entièrement adaptable à mon cas depuis une époque lointaine jusqu'au jour présent. Il y avait réponse à presque tous mes *desiderata* secrets. Tous les faits de ma vie passée, mon caractère, ma situation présente étaient succinctement exposés pour affirmer nos liens

de reconnaissance et de tendresse. Elle avait pour but de me consoler, de m'encourager, de me faire entrevoir ma tâche d'avenir : « Tu n'as pas d'enfants, dit-elle ! » afin de m'amener à comprendre que je me devais uniquement à la grande famille terrestre, comme une vraie mère, et que mon indomptable indépendance devait favoriser la bonne cause de son relèvement.

« La charité!... » s'exclamait-elle encore, pour indiquer que dans ce mot est signifiée la grande rédemption, la souveraine justice, mot dénaturé de nos jours et qui tinte à l'oreille comme une humiliation d'aumône, ou le pardon irraisonné superficiel d'un cœur banal. En moi était infiltré le vrai sens des paroles, à mesure que l'inspirée les prononçait. « Pendant quelque temps, tu m'as abandonnée ! » Comment aurais-je pu lui être fidèle? « Moi, je ne t'ai jamais quittée, j'ai pleuré avec toi, j'ai souffert ». Elle savait qu'un jour je la connaîtrais bien et son but présentement était de me rappeler, pour m'en donner quelques explications, certain fait d'écriture hébraïque directe projetée par sa pensée.

On va me comprendre. J'abrège beaucoup.

J'étais bouleversée d'émotions sous le flot d'amour dont cet être me pénétrait le cœur; haletante du désir de connaître enfin l'énigme hébraïque qui m'avait émue si souvent, chaque fois que ma mémoire me représentait la scène dans un lointain brumeux, tel un éclat de soleil aux heures des tempêtes. Je renfermais violemment en moi-même les secousses de joie ou de peine que je ressentais, car personne n'avait connaissance de l'aventure mystérieuse et, volontiers, on eût pu croire que je ne comprendrais rien à cette communication. La placidité de convention à laquelle je m'étais habituée voilait des beautés surhumaines en mon souvenir. J'allais savoir ! C'était un beau jour de ma vie.

Elle parla.

« Tu n'as pas pu lire ce que je t'ai écrit dans ta jeunesse ? « (par projection de la pensée.) « Tu étais, à ce moment, comme dans le carrefour de ton existence, environnée de dangers, ne sachant quelle voie prendre. Je t'ai fait connaître ceci :

« Quel que soit ton chemin, il sera toujours rempli de pierres. »

L'Esprit voulait expliquer des choses difficiles, faire comprendre en somme que j'arriverais au but de ma destinée n'importe par quel chemin de droite ou de gauche, en n'étant pas comprise, en souffrant dans une fidélité persévérante jusqu'aux temps des réalisations prévues.

Les caractères étaient trop abondants pour que cette traduction suffise à ma légitime curiosité. L'esprit tenait un livre à la main ou un album.

— « Mon portrait est dans ton cœur! Et maintenant d'ailleurs, tu me verras souvent » dit elle.

Le reste de la traduction, qui était un secret personnel, fut imprimé plus tard, dans mon cœur aussi. Et le cœur est devenu l'un des symboles de notre « Lumière ».

Explication finale de ce fait merveilleux, extrait de mes souvenirs.

Au moment où je passai de l'adolescence à la jeunesse, j'eus l'apparition toute spontanée, un beau matin de printemps et sous les rayons de soleil qui éclairaient ma chambre de jeune fille triste, de cet être vu par Mme Bosc, identiquement le même en tous ses détails. Cette créature, dont l'éclat ne pâlissait pas devant le soleil, était visible et tangible comme une personne humaine, transfigurée et éblouissante, une beauté parfaite. Ses pieds ne touchaient pas terre, elle glissait plutôt qu'elle ne marchait. Elle avait ainsi longé cette grande chambre en m'appelant d'une voix au timbre suave, délicieusement impressionnant, une voix divine.

Mon nom fut prononcé trois fois : Lucie! Lucie!! Lucie!!! de plus en plus affectueusement.

Et partout sur son passage ressortaient des caractères, expression de sa pensée. Sur les vitres c'était comme de la lumière cristallisée en relief ; sur le mur, près de moi, c'était un grand carré, des lettres gris clair sur gris foncé. Ces caractères illisibles ont persisté à ma vue toute une journée ; ma main ne les effaçait pas.

Je traçai ces caractères inconnus dans ma mémoire ; je découvris plus tard que c'était de l'hébreu.

Tous mes hommages reconnaissants à la chère et grande voyante qui fit revivre cet événement bien des années après qu'il se produisit. Combien les phénomènes de matérialisation dans l'obscurité et les effets physiques enfantins et nuisibles sont loin de ces manifestations sublimes, convaincantes et pures, comme put en donner cet excellent médium.

Ce 31 mars 1875, après avoir remercié et salué Mme Bosc pour tout ce qu'elle avait produit de remarquable en faveur de ma personne, et d'une autre non moins bien servie et très satisfaite, je repris le chemin de ma demeure, fort distraite en vérité et ne sentant plus le pavé sous mes pas. J'avais des ailes. J'achetai un bouquet de violettes et un bouquet de primevères. J'offris mes bouquets à la lumineuse apparition à laquelle je donnai depuis le nom d'ange.

Tout en disposant les primevères en couronne autour du bouquet de violettes et pensant à la couronne emblématique d'étoiles, je formulai mentalement un vœu. Je désirai une preuve de

puissance et d'amour ainsi donnée : Qu'une herbe s'élève haute du cœur du bouquet de violettes, et qu'une blanche primevère de la couronne reste fraiche alors que toutes les autres seraient fanées.

J'eus une complète satisfaction. Nous pûmes, mon mari et moi, voir chaque jour s'opérer la transformation du bouquet. Tout un gazon court couvrait les violettes à mesure qu'elles se fanaient. Du milieu de ce petit tapis de verdure s'élancèrent quelques brins d'herbes ; l'un de ces brins, le point central, se développa en hauteur, prodigieusement. Avec beaucoup de temps, les primevères se ternirent et tombèrent en poussière, alors qu'une seule, vivace et splendide se maintenait fort élevée.

Elle s'entoura de boutons et se tint ferme comme un petit arbuste en vraie mère de famille, ne connaissant ni pour elle, ni pour ses enfants, les tristesses de la décomposition. L'eau ne se putréfia pas ; elle resta claire et inodore ; on ne l'avait jamais renouvelée.

Mon mari, comme moi, était profondément ému de ce phénomène, preuve de puissance et d'amour ; il en abandonna un peu plus ses théories matérialistes déjà excessivement ébranlées par des manifestations toujours imprévues, de plus en plus étonnantes et, surtout, jamais provoquées.

Sortant peu, manquant de temps et ne faisant pas de spiritisme actif, j'ai vu rarement Mme Bosc depuis ce jour du 31 mars 1875. J'aurais craint d'être indiscrète aussi. Cependant je la visitai quelquefois et la rencontrai avec un souverain plaisir chez la respectable Mme Deslandes et le colonel Devoluet. Je la vis une dernière fois à la « Lumière » où j'assistai à une transfiguration de sa personne. Nous étions seules.

***

Mme Bosc avait prédit sa mort en 1889, en ces termes :

« Je me vois mourir de ma maladie du cœur, je me trouve comme à la campagne devant un arbre immense, ayant toutes ses feuilles mordorées. »

En effet, dans la journée, du balcon de sa fenêtre donnant sur de vastes jardins et sur la mer, elle voyait après le jardin de sa demeure, à Nice, celui de la maison voisine promenade des Anglais, lequel jardin a dans son milieu un arbre aux feuilles mordorées, plus que centenaire, dont la tête couvre une surface de 55 à 60 mètres carrés.

Sa vision de 1889 se trouva donc être justifiée.

Ayant été obligée d'interrompre son régime végétarien pendant qu'elle était en voyage dans les montagnes du Tarn, de la Corrèze, de l'Auvergne, elle en devint un peu souffrante ; ce n'est pas d'un autre mal, mais bien de sa maladie du cœur qu'elle est morte.

Le 20 mars dernier, elle demanda à son mari, l'heure. « Que t'importe, dit celui-ci, bois un peu de lait !... »

— Je t'en prie, dis-moi l'heure.

— 4 heures moins 10.

— Bien, rappelles-toi !...

De ce moment, elle eut un souffle haletant ; dix minutes après, son pauvre mari lui tâtant le pouls ne sentit presque plus de pulsations tant il battait faiblement ; il sonna sur le carré même de son appartement, chez le docteur A. de Colonna de Waleski et lui dit : « Venez vite, ma femme se meurt.

Le docteur passa rapidement un vêtement et à 4 heures du matin, il lui pratiqua deux injections hypodermiques : une d'éther et une de caféine qui ne produisirent aucun résultat ; cinq minutes après, nouvelle injection sans plus de résultat ; le cœur ne battit presque plus et le pouls était presque insensible. Le docteur serra la main du pauvre mari et resta près d'une heure encore, puis il se retira et, à 5 h. 24 du matin, Mab retournait en astral, où elle faisait de fréquents séjours consciemment, et cela depuis trente ans.

Mme Breton, la femme du docteur, qui était malade elle-même au moment de la mort de son amie, ayant appris que le corps de M. A B. avait, 30 heures après la mort, conservé toute sa souplesse, pria son mari de pratiquer sur le cadavre une injection imaginée par le docteur Icard, de Marseille, injection au moyen de laquelle on constate d'une façon infaillible le décès. Elle avait promis à son amie de faire pratiquer cette opération si elle lui survivait ; c'était chose convenue entre elles. M. Bosc, bien que convaincu de la mort de sa pauvre compagne, laissa opérer le bon docteur, qui pratiqua aussi la brûlure à l'aide de la bougie sur un bras, et l'ampoule qui se forma sur la peau ne donna aucune trace de pus, ce qui était encore une nouvelle constatation de la mort.

Les docteurs Breton et de Colonna Waleski ont déclaré que jamais ils n'avaient vu un cadavre conserver toute sa souplesse après un laps de temps aussi considérable : 35 heures après la mort, au moment de la mise en bière.

Son mari put lui mettre dans la main un bouquet de roses, replier toutes les articulations des doigts et doubler le bras en le posant sur la poitrine.

Faut-il voir en ceci un fait d'occultisme, M. A. B., ayant une grande habitude de l'extériori-

sation, a-t-elle quitté rapidement son corps après la mort?

Hélas ! elle aurait pu peut être le quitter pour y revenir sans le pouvoir, ou une autre intelligence aurait pu s'emparer à son profit de ce corps inerte.

Aussi extraordinaire et invraisemblable que paraisse cette dernière opinion, il faut bien l'admettre quand on a vu sous ses yeux une dispute des corps, comme il me fut donné d'en voir, mais cela nous entraîne hors de notre sujet.

Ce n'est pas devant le cercueil fermé de celle que nous regrettons tous que nous pouvons entamer des dissertations qui conduiraient à des discussions délicates tant du côté spirite, que du côté occultiste ou d'autre côté.

Les spirites sont imprudents puisqu'ils mêlent et confondent : l'extériorisation, le dédoublement, l'émancipation, l'extase ; qu'ils font rentrer de tout cela dans le phénomène de substitution d'esprit, nommé improprement incarnation, et s'y abandonnent sans craintes, librement.

Mme Bosc était un esprit éclairé qui avait le pouvoir et le droit, sans doute, de faire ce que le commun des mortels ne peut pas faire malgré ses prétentions. Il est à croire pour son bonheur que tout s'est passé dans les meilleures conditions possibles en ce fatal événement de transition. N'importe ! Il est vraiment extraordinaire qu'il n'y ait pas eu de raideur cadavérique. On voudrait une explication de ce cas personnel, par un véritable initié, complètement affranchi de sectarisme et de parti-pris. Ce ne sont ni les spirites, ni les occultistes, ni les théosophes qui n'en ont pas en général, mais, il y a partout des exceptions. Il y a là un coin de voile à soulever, surtout à la *Lumière* dont la raison d'être eut pour devise dans les prévisions de fondation, ce commandement impérieux :

« Il faut vaincre la mort! ».

Pour la vaincre, il faut d'abord bien savoir pourquoi elle est et ce qu'elle est. Fatalité mystérieuse et redoutable, nous nous devons de nous défendre d'elle : Un Lazare a pu sortir du tombeau ! Méditons sur ce cas.

Pour terminer, que dirions-nous de plus de M. A. B. la chère invisible d'aujourd'hui ?

M. A. B. était pour son mari, non seulement une bonne et excellente compagne et amie, mais elle a été aussi une collaboratrice consultée et très écoutée pour ses travaux spiritualistes et occultiques, ainsi, quand le fécond écrivain eut terminé son admirable Vie Esotérique de Jésus de Nazareth, sa compagne lui dit; c'est bien, mais mon guide m'a fait écrire un chapitre à ajouter qui montrera une des caractéristique de Jésus, son extrême bonté et douceur, et elle donna alors : « Une visite de Jésus à Lazare et à ses sœurs. » (1) qui est, on peut le dire, une véritable perle.

Aussi M. Bosc consultait pour ainsi dire constamment sa compagne sa collaboratrice, qui lui donnait immédiatement les renseignements qu'il lui demandait ; ainsi tout dernièrement, il lui disait : « Demande donc à ton guide de me donner en quatre mots la définition du terme *dogme.* »

La réponse ne se fit pas attendre. « Un dogme dit-elle, c'est un verrou poussé sur la porte du chemin qui conduit à la vérité. »

Aujourd'hui que celle qui fut M. A. B., la vaillante et persévérante dans le travail de la régénération humaine, est l'habitante des régions de lumière que son esprit lucide entrevoyait, elle a la paix sereine en partage.

Elle voit mieux que jamais ce qu'il faut accepter et ce qu'il faut rejeter de l'amoncellement doctrinal indigeste, pâture des pauvres mortels. Qu'un pur rayon de son âme vienne éclairer ceux qui veulent s'instruire, ceux qui veulent aimer la Vérité et lutter pour elle jusqu'aux dernières limites de la vie, pour triompher définitivement dans la grande Victoire sur la Mort !

Lucie GRANGE.

(1) VIE ESOTÉRIQUE DE JÉSUS DE NAZARETH, (Ch. XIV, p. 262 ; 1 vol. in-8°, Paris, Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Ve).

REVUE UNIVERSELLE

Un enfant qui comprend le langage des animaux (*Progr. Thinker*, 24 févr.). — Dans l'Alabama oriental, dans les régions où est cultivé le coton, entre Wedowee et Rockdale, vit un garçon de 6 ans, Howard Erwin, dont la singulière faculté de comprendre le langage et les désirs des animaux met en émoi les psychologues. Bien portant et entièrement normal, ce garçon a de longues conversations avec les vaches, les mulets, les chevaux, les chiens, chats, brebis, etc., et même les volailles, et il rend compte à son père ou à d'autres des plaintes, maladies ou désirs de

ces animaux. Cette faculté est innée chez lui et il ne se rend pas compte de son mécanisme. Sauf pour son chien Trace, il ne montre pas, plus qu'un autre enfant de son âge, un engouement spécial pour les animaux. Les nègres le craignent et l'admirent en même temps. D'ailleurs sa faculté est en décroissance et disparaîtra sans doute d'ici quelques années.

Ce garçon, dès son enfance, lisait dans la pensée de son père, de sa mère et de sa sœur Lizzie, avant même de pouvoir parler. La mère constata, de prime-abord, qu'elle n'avait pas besoin de parler quand elle désirait quelque chose de lui. Lorsqu'elle voulait le coucher et que cela lui déplaisait, il se mettait à crier et à se débattre pour protester.

Voici quelques faits intéressants concernant les animaux :

Un soir que ses parents étaient assis sous le porche de la maison, Howard, qui était couché par terre, la tête sur le corps du chien Trace, dit : « Maman, Trace dit que la mule est dans le champ de blé. — Qu'est-ce que cela veut dire? dit la mère. Cet enfant me parle toujours de ce que disent le chien ou les cochons. Je n'ai jamais vu enfant pareil. Serait-il fou ? » Une demi-heure après on trouva la mule dans le blé. De ce moment on tint grand compte des dires de l'enfant ; chaque fois qu'il venait faire un rapport, il disait : « Le cheval m'a dit, » ou « Le chien m'a dit, » ou encore « Les poules disent, » etc., exactement comme si les animaux lui avaient parlé.

Un soir le père était couché dans l'herbe, fatigué du travail de la journée, quand Howard arriva trottinant et dit : « Papa, Jem (la mule) m'a dit que son genou lui fait mal ; qu'elle se l'est foulé aujourd'hui en labourant. — Je crois bien, dit le père, que la mule a menti, qu'elle est simplement paresseuse et ne voudrait pas travailler demain. — Elle a dit qu'elle ne pourrait travailler demain, répliqua Howard, sa jambe est si sensible que le contact même du sol lui fait mal.» Le père ne voulut rien entendre et il fit travailler la mule le lendemain, mais avant midi son genou était tellement enflé qu'il fallut la ramener à l'écurie, et pendant plusieurs semaines on ne put plus la faire travailler. Le père n'y comprenait rien, car il avait, dès le matin, examiné le genou et n'avait pas trouvé de trace de lésion ou d'enflure.

Un jour Howard dit à sa mère que Trace avait eu un grand plaisir à tuer des brebis la nuit précédente, en compagnie d'un autre chien. La mère ne voulut pas y croire, mais on trouva les carcasses de deux brebis appartenant à un voisin. Elle dit alors à Howard : « Dis à Trace que s'il recommence, c'est lui qu'on tuera. » Peu après Howard revint dire que Trace avait promis de ne plus tuer de brebis. Mais l'autre chien fut surpris un jour mangeant une brebis et fut tué.

Lorsqu'il fut âgé de 5 ans, la faculté de Howard parut être à son maximum. Tous les planteurs le faisaient chercher quand ils avaient des animaux malades. Il se plaçait alors à côté de l'animal, mettait sa main sur sa tête et disait exactement de quoi il souffrait. Un jour que le taureau de Maj. Pettit était devenu furieux et ne se laissait approcher de personne, puis courait tout autour du pâturage comme frappé de folie, l'enfant s'approcha de lui tranquillement et revint ensuite, disant : « Le taureau dit qu'il y a quelque chose qui lui blesse le pied et que c'est la douleur qui le rend furieux. » Les nègres s'emparèrent alors du taureau au moyen du lasso et l'on trouva un clou enfoncé dans une fente d'un pied (sabot) de devant, en train de se rouiller avec tout autour une plaie très envenimée.

Une autre fois il fut appelé auprès d'un cheval de valeur dont les vétérinaires ne pouvaient découvrir la maladie ; il dit que le cheval se plaignait du mal de dents ; on fit l'extraction de la dent malade et le cheval se remit aussitôt. Même les animaux sauvages s'approchaient sans crainte de l'enfant, semblant savoir par instinct qu'il les comprenait. Ces détails sont empruntés à un rapport du professeur Shaw, qui constate la disparition graduelle de la faculté du petit Howard.

Singulière forme du remords (*Progr. Thinker*, 24 févr.). — John Mc Cormick vola, il y a un an, une cloche de 700 livres à une église méthodiste d'Omaha ; il la brisa en fragments et vendit ceux ci comme du vieux bronze. De ce jour il n'eut plus de repos. Il voyagea par tous les états de l'Union, mais ne put plus trouver une nuit de sommeil calme ; à tout instant il était réveillé par la sonnerie discordante de la cloche. C'est à un tel point qu'il en est devenu fou, et qu'il a dû être interné par mesure de police.

Une apparition et une prédiction (*Light*, 30 sept. 1905). — Lorsque le milliardaire Pierpont Morgan était un jeune homme, il était très pauvre et vivait à New-York dans un galetas sur le même palier qu'une vieille dame et sa fille, qui était affligée d'une toux opiniâtre. Pierpont Morgan fit son possible pour lui procurer de l'aide. Une nuit il se réveilla et vit à sa grande surprise la jeune fille debout devant son lit. Il lui demanda si c'était déjà le matin et si elle

était venue pour le réveiller; elle lui répondit qu'elle partait pour un grand voyage et venait lui faire ses adieux. Elle ajouta qu'il touchait à la fin de sa misère et qu'un avenir splendide l'attendait, après quoi elle disparut. M. Morgan se rappela alors qu'il avait fermé à clef la porte de sa chambre et étant allé voir constata qu'elle était toujours fermée. Quelques heures après il fut réveillé par les lamentations de sa vieille voisine, et en s'informant de ce qu'il y avait, apprit que la jeune fille était morte dans le courant de la nuit. C'était donc un fantôme ou un esprit qu'il avait vu. Quant à sa prédiction, chacun sait qu'elle se réalisa pleinement.

Le fantôme d'un chien (*Light*, 30 septembre 1905). — Trois hommes qui vivaient ensemble dans l'Amérique du Sud et dont deux étaient des clergymen, avaient un chien qui s'appelait Blanco. Pendant une absence de A, le chien devint enragé et fut tué. Un soir, pendant que A dînait, il vit Blanco regardant par la porte entr'ouverte; il se leva et appela le chien qui remuait la queue. Il se rappela alors que le chien était mort et s'avança pour le voir encore. C'était bien certainement Blanco, et A. s'enfuit terrifié. En revenant à la maison, il raconta son aventure à B, qui lui dit, que Blanco lui était également apparu, qu'il avait suivi le chien et que celui-ci disparut à l'endroit où on l'avait enterré. La troisième personne, C, se moqua du récit de ses deux compagnons. Cependant, quelques temps après, C jouant du piano dans la pièce voisine, A et B entendirent tout à coup un grand cri, et C vint se précipiter dans leur chambre, disant que Blanco était dans la pièce où il jouait. Il assurait avoir senti quelque chose de froid toucher sa main et, en se retournant, il avait vu Blanco.

Singulière annonce de mort, par M. J. Pearson (*Light*, 18 nov. 1905). En juillet 1899, M. J. P. avait un garçon âgé d'un peu plus de 16 mois, nommé Roland. Un jour qu'il allait acheter pour lui une paire de chaussures, il lui sembla entendre devant lui une voix disant : « Attends et vois si l'enfant vivra. » Cela lui parut d'autant plus étrange que l'enfant était bien portant ; sa femme n'attacha aucune importance au fait pour ce motif. Il lui répondit sans se rendre compte comment cela lui venait : « Nous aurons tous deux à regretter cette nuit. » L'enfant fut couché en excellente santé, semblait-il, mais vers quatre heures du matin il était très malade. Le médecin, qu'on appela, était très perplexe ; il parla de pneumonie. Le lendemain de ce jour, vers une heure du matin, les parents qui veillaient l'enfant, entendirent au-dessus de leurs têtes un bruit qui ressemblait au frottement de pieds sur le sol. A 2 heures du matin, M. J. P. dit à sa femme et à la mère de celui-ci, qui était avec eux, qu'il entendait un bruit de pas dans la cour qui semblaient s'approcher de la maison. Immédiatement après on frappa trois coups contre la porte. M. J. P. se précipita dans la cour, mais ne vit personne. Il revint en hâte dans la chambre pour constater que l'enfant expirait.

Le pressentiment de Mme R. (*Annal. d. sci. psychiq.*, déc. 1905). — Le samedi 28 novembre 1903, à 4 h. 1/4 du soir, Mme R. (femme d'un professeur d'un lycée du Cantal) est tout à coup prise d'angoisse : elle voit son neveu, enfant de 9 ans, à ce moment au lycée, qu'on lui rapporte à la maison avec la jambe droite cassée à l'endroit où cet enfant se l'était déjà cassée 15 mois auparavant, à la campagne. Lorsque son mari, qui était allé chercher le petit à 6 h. 1/2, rentra à la maison avec lui, Mme R. fait part de son inquiétude dont elle rit maintenant. On dîne. Après le dîner, l'enfant s'endort, près du feu, dans un fauteuil. On le transporte dans sa chambre. Sa tante le déshabille, et tout à coup pousse un cri. Elle a vu, *à l'endroit de l'ancienne fracture*, la trace d'un *coup violent*. On questionne l'enfant qui n'avait rien dit, sans doute pour n'être pas grondé. Il raconte que, vers le milieu de la récréation, de 4 h. à 4 h. 1/2, un de ses camarades lui a donné, en jouant aux boules, un grand coup de pied dans le tibia de la jambe droite. Or c'était à ce moment que l'idée d'un malheur était venue à Mme R. avec une force telle qu'elle avait dû interrompre son travail quelques instants.

Une série de faits occultes (*Light*, 27 janv.). — Le 2 janvier dernier, M. Falcomer a publié dans le journal de Venise, *L'Adriatico*, les faits suivants :

1° M. F. Rampone, ingénieur, se trouvait pendant ses vacances dans une église de Genève; il vit, sous la chaire, un prêtre qui avait été son camarade d'études et qui semblait écouter attentivement le sermon du prédicateur. Il attendit son ami à la sortie, mais en vain et, malgré ses recherches, ne le trouva pas dans l'église. En rentrant à la maison, il apprit la nouvelle que son ami était mort à l'instant même où il avait cru le voir à Genève.

2° Un médecin d'Alexandrie (Italie) raconte,

au sujet d'une pauvre femme, que cette dernière rêvait habituellement de son père lorsqu'un malheur allait lui arriver. Or, un jour elle rêva que son père lui annonçait la mort de son garçon, âgé alors de 12 ans et employé chez un horloger. Elle raconta son rêve à sa fille et, le même jour, à 3 heures de l'après-midi, elle prit un livre de prière et lut le *miserere*, ajoutant qu'elle ne l'avait jamais lu jusqu'alors. Sa fille, au même instant se sentit comme touchée par quelqu'un et perçut l'odeur d'une torche qu'on éteindrait. Immédiatement après elles apprirent la destruction d'un magasin, contigu à celui de l'horloger, par une explosion dans laquelle le pauvre garçon avait trouvé la mort.

3° Dans la propre famille de M. Falcomer, une expérience fut tentée le 5 mai 1904 pour prouver l'action à distance d'une force intelligente. Dans une séance typtologique, on sollicita la force de se révéler, par un signe, à une dame qui tenait un magasin à Alexandrie, et ce signe devait être un coup frappé sur le comptoir, afin qu'il lui fût bien manifeste et s'imposât à son souvenir. Sept minutes après il fut annoncé que c'était fait. La famille écrivit à la dame et celle-ci répondit que le jour susdit elle était seule dans son magasin et entendit, au milieu du comptoir, un choc comme celui produit par le soulier d'un garçon, mais d'un caractère si singulier qu'elle en a été frappée : elle regarda, mais ne vit rien et fut très surprise, pensant que c'était un avertissement, rien ne se trouvant déplacé. Le professeur Falcomer conclut par cette citation : « Les faits sont des faits, et ils constituent le fondement des sciences futures » (de Rochas).

Evidemment, parler d'une « force intelligente », c'est parler d'un agent intelligent, capable de comprendre et d'agir.

BIBLIOGRAPHIE

—o—

Un nouveau Sacerdoce. — *Comment il faut le comprendre ; comment il faut l'organiser.* — Par P. Verdad-Lessard. Editeur, Paul Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Prix, 1 fr. 50.

Brochure de rénovation, toute de progrès et d'amour dédiée à tout penseur libre, à toutes les sincérités religieuses. Une magnifique dédicace dans l'idée de l'harmonie sociale, religieuse politique et vers laquelle tendent tous les amis de la Lumière, précède ce travail du véritable ouvrier de Dieu qu'est notre confrère Verdad. C'est là véritablement, d'excellentes pages qui, malheureusement ne seront pas lues par ceux qui en auraient le plus besoin, mais rien ne se perd et les bonnes pensées servent à augmenter les radiance de tout bien et de toute paix.

Sadisme, Satanisme et Gnose par Fabre des Essarts. — Bodin, éditeur, 5, rue Christine, Paris. Prix : 1 fr.

En 18 pages, l'auteur remarquable de tant d'ouvrages importants universellement connus, fait un exposé clair et net de la situation présente au point de vue de l'engouement dépravé de nos contemporains pour les basses œuvres et les cultes honteux.

Le Sadisme, le Satanisme, les Messes noires, *empuantent* positivement notre atmosphère. Nous ne croyons pas que l'emploi de ce mot souligné soit excessif pour notre temps de corruptions. Sans être des *purs*, les hommes sérieux de notre génération forment des vœux, pour que le vice n'étale pas ses démences en grosses affiches aux vitrines des libraires.

Dans le prochain numéro de la « Lumière » nous aurons à parler amplement de l'éminent auteur Fabre des Essarts dont nous espérons publier le portrait.

* * *

Etienne Bellot, par R. Buchère, avocat à la Cour d'Appel de Paris, Chacornac, éditeur, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Brochure de 32 p., in-12, faisant partie de la collection : *Notes contemporaines*. Portrait d'Etienne Bellot.

Etienne Bellot est un écrivain fort connu du public par ses divers travaux. Sous la plume exercée de l'observateur fin qu'est R. Buchère, cette Biographie est charmante à lire et toute à la louange de celui qui se trouve être le sujet d'étude. Le meilleur compte rendu que nous puissions faire, c'est de reproduire ces quelques lignes :

« Son grand mérite (d'Etienne Bellot), est d'avoir compris que le seul geste utile pour l'écrivain contemporain était celui qui entrainait d'autres gestes et que la *seule beauté à atteindre actuellement était la beauté violente et passionnée du mouvement humain.* »

Etienne Bellot est dans le groupement des occultistes convaincus et sincères qui veulent avant tout le bonheur de l'humanité.

Lucie Grange.

INFORMATIONS

Sous le nom de *Société d'Etudes Psychiques de Nice*, un groupement important de personnes s'occupant des questions si captivantes de méta-psychisme, donne d'intéressantes conférences bi-mensuelles les 1er et 3e jeudis de chaque mois, à 4 heures, dans un des salons de l'Hôtel Richemont, 11, Avenue Durante, à Nice.

Une bibliothèque pour les membres de la Société est en cours de formation.

Pour des causes indépendantes de notre volonté, *La Lumière*, d'avril parviendra, sans doute, tardivement aux abonnés.

La Direction.

Le Gérant : Martelet.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

LA LUMIÈRE



N° 302. — MAI 1906. — SOMMAIRE. — Jeanne Darc (Lucie Grange). — L'âme des plantes (Dr Lux). — *Revue Universelle.* (Dr Lux). L'origine des Psaumes. — Lumière zodiacale et aurores polaires. — Superstitions en Russie. — Curieuse apparition à Lucknow. — Un incendie mystérieux. — Flammes mystérieuses. — La vision d'un clergyman. — Le rêve prémonitoire d'un ami de M. J. F. Hewes. — Rêve prémonitoire en Australie. — Pressentiment funèbre réalisé. — La montre qui s'est arrêtée. — Contraste d'opinions (Divers). — *Variétés* (suite). Ambition déçue. Impressions d'un suicidé (Mme Ernest Bosc).— *Bibliographie* (Lucie Grange).

JEANNE DARC

Ernest Renan a remarqué que nos croyances populaires sont d'origine celtique. « Chaque fois, dit-il, que le viel esprit celtique apparaît dans notre histoire, on voit renaître avec lui la foi à la nature et à ses magiques influences. Une de ces manifestations les plus caractérisées fut celle de Jeanne Darc... Ils ne se trompaient pas complètement ces impitoyables théologiens qui jugèrent la sainte fille ! Elle était plus druidique que chrétienne en vérité. »

« La chaumière où naquit Jeanne Darc, était située au pied d'une colline, dominée par le « *Bois chenu* ». A mi-côte, jaillissait, sous un grand hêtre isolé, une fontaine, objet d'un culte traditionnel. Les malades tourmentés de la fièvre venaient, de temps immémorial, chercher leur guérison dans ses eaux pures. La source ne paraît pas avoir été sous l'invocation d'un saint ni d'une sainte. Des êtres mystérieux, antérieurs chez nous au christianisme, et que nos paysans n'ont jamais consenti à confondre avec les esprits infernaux de la légende chrétienne, les génies des eaux, des pierres et des bois, les *dames faées* hantaient le hêtre séculaire et la claire fontaine » (1).

Cependant, Jeanne Darc était fille de l'Eglise, il faut en convenir et ce ne sont point les génies des eaux, des pierres et des bois, mais bien l'archange Michel, d'abord, qui l'a avertie de sa mission. Des saintes de l'Eglise l'en ont aussi entretenue. En vérité, si génie il y avait, comme inspirateur de l'humble bergère, ce fut le Génie de la France.

(1) Henri Martin, *Hist. de France*, t. VI, p. 138, 139.

L'humble enfant de la famille Darc, qui fut ennoblie par Charles VII à la suite de la victoire française et qui devint de ce fait l'héroïne Jeanne d'Arc, était en elle-même un puissant génie. Sans le conseil et l'appui d'un homme de la terre, elle se montra forte et puissante, ce qui le prouve sans conteste. On n'est pas puissant quand on est faible, donc Jeanne n'appartenait point au sexe faible ordinaire ; c'était une âme vaillante dans l'harmonie des plus hautes forces et facultés.

Nous avons dit dans notre livre « Communion Universelle des Ames dans l'Amour divin », que Jeanne d'Arc était une des Mères du Monde qui viennent remplir des missions sublimes d'Anges sauveurs et prouver l'étroite relation existant entre les hommes et les Invisibles chargés du gouvernement de notre planète. Ces génies qui apparaissent, incarnés aux temps troublés d'un pays, sont des précurseurs de cet avenir incompris et pourtant si réel que nous attendons, lequel doit réaliser l'harmonie universelle et le bonheur humain. Il n'y a aucun mysticisme à l'entrevoir un peu et à le désirer beaucoup. Ceci entre dans l'ordre logique des choses.

Le beau mois de mai 1906, qui s'est levé sur les brumes révolutionnaires, est le mois de Marie qui fut cher au cœur de Jeanne Darc. La petite bergère cueillait des fleurs pour son autel. Pour Jeanne d'Arc on fait aujourd'hui des guirlandes et des bouquets aux couleurs du drapeau français, car le mois de mai est aussi le mois de l'héroïne. Sa victoire définitive eut lieu dans ce mois et son martyre aussi !

Lucie Grange.

⊕

L'AME DES PLANTES

Récemment, un auteur allemand, M. R. H. Francé, a écrit un livre fort intéressant sur « La vie psychique des plantes ». M. Max-Foges lui a emprunté quelques épisodes (*N. Wiener Journal*, 28 mai 1905 ; *Psych. Studien*, févr. 1906). Nous mettrons à contribution ce dernier article pour le nôtre, sans préjudice des emprunts à d'autres auteurs et des idées personnelles que nous y développerons.

M. Francé amène graduellement ses lecteurs à la conviction que la vie des plantes ne diffère pas de celle des animaux et de l'homme, que l'âme des plantes est une forme primitive, initiale de la vie psychique de l'homme. « La nature nous a été rendue étrangère, dit M. Francé. Cette assertion peut paraître téméraire à quelques-uns, mais elle est absolument fondée. Elle repose sur une histoire longue et fastidieuse, qui débute avec Aristote et aboutit au dogme littéral et à la chimère de l'autorité. Aristote a dit occasionnellement dans un de ses livres sur les animaux que la plante a bien une âme, mais qu'elle n'est pas sensitive ; aussi la pensée du moyen-âge, aveugle et ne se fiant pas au témoignage des yeux, a-t-elle pris la lettre pour le fait et y a cru comme à une parole d'Evangile; Linné, encore entièrement inféodé au moyen-âge, l'a élevée au rang d'un dogme. Cet (éminent) esprit, malheureusement possédé de la manie de la classification au point de ranger ses amis en catégories et en subdivisions, a par son immense autorité, maintenu vivace, jusque dans notre jeunesse, cet être schématique, sorti de la nuit scolastique, qu'il dénommait « verus botanicus », le véritable botaniste. Partout où se manifestait ce véritable botaniste, disparaissait la prairie riante, se flétrissait la splendeur de la flore ; l'ornement et la gloire de nos champs se transformait en des cadavres desséchés, que le « verus botanicus » amassait entre les feuilles de ses herbiers, et dont il décrivait le corps aplati et décoloré en des diagnoses latines alambiquées. C'est ce qu'on appelait de la « botanique scientifique », et plus on inhumait de ces momies dans son cabinet mortuaire, plus on était qualifié grand botaniste. Ces « veri botanici » étaient encore les professeurs de nos professeurs. Nous a-t-on assez torturés à l'école pour nous obliger à apprendre ces diagnoses par cœur ? Le pré en fleurs et le bois fascinateur ne se se transformaient-ils pas, durant la leçon de botanique, en un herbier poudreux, en un registre mortel d'étiquettes à suscriptions gréco-latines, en une heure de dialectique énervante, pleine de discussions sur le nombre des étamines, la forme des feuilles, l'hyper-, péri- ou hypogynie, fatras que nous n'étudiions que pour l'oublier ? Cela fait, on restait étranger et désarmé devant la nature. Et ainsi s'est propagée, dans l'universalité du monde instruit, la légende inavouée, mais partout régnante, qui fait de la botanique une discipline d'une sécheresse révoltante, un capharnaüm pédantesque et une sorte de jeu bizarre. Par respect pour les savants, on ne le dit pas tout haut — mais avec tout l'amour qu'on peut avoir pour les sciences naturelles, les livres de botanique sont généralement les derniers qu'on prend en main. »

Nous croyons que M. Francé pousse les choses un peu au noir. En tout temps, il y a eu des personnes s'intéressant aux plantes et la botanique a toujours eu dans les milieux éclairés la réputation d'être la science aimable par excellence. Peut-être n'est-elle réellement aimable que pour ceux qui n'ont pas subi d'une manière intensive le mode d'enseignement décrit par cet auteur. L'herbier lui-même n'est pas dénué de tout charme ; en revoyant la plante qu'on a cueillie et séchée soi-même, on revoit le site où elle a été trouvée, avec le réveil d'une foule d'autres sensations et souvenirs.

Quoiqu'il en soit, nous ne sommes pas plus que M. Francé, enthousiaste de cette mise de la nature en herbier ou en boîtes, bien que l'utilité des collections soit incontestable. Malheureusement, collectionner des plantes ou des insectes n'est pas toujours faire de la science. Le collectionneur de plantes ou d'insectes n'est pas nécessairement un botaniste ou un entomologiste, et souvent n'est scientifiquement guère supérieur au collectionneur de timbres.

* * *

Mais entrons dans notre sujet : Les racines des plantes, par exemple, sont douées de mouvement, et il n'y a là rien de paradoxal. « L'un des organes les plus vivaces de la plante, dit M. Francé, est la racine, ou mieux ce sont ces radicelles vermiformes, déliées, dont Darwin n'a pas sans raison comparé les extrémités fines à un cerveau. On ne saurait croire quel rôle complexe jouent ces minces filaments. Tout d'abord, la pointe se meut lentement, mais d'une façon con-

tinue, en cercle et pénètre dans la terre par un mouvement en spirale. Tous ceux qui ont eu l'occasion d'observer ce phénomène, le comparent à une exploration en vue de trouver des aliments. Les racines se mettent ainsi en contact avec les moindres parcelles de terre tout autour d'elles. Et chose bien curieuse : des parties sèches où elle se trouve, la racine se dirige vers les parties humides. Toujours elle continue à s'accroître vers les parties où l'humidité est la plus grande. La physiologie a donné à ce phénomène le nom d'hygrotropie : c'est le sens de la proximité de l'eau. » Les magnétiseurs ont depuis longtemps expliqué ce phénomène par les effluves de l'eau sentis par les racines. Quant au fait de rechercher la nourriture en explorant toutes les parcelles du terrain, il n'y a rien de mystérieux : tous les corps de la nature jusqu'aux plus ultimes corpuscules étant doués d'un rayonnement matériel, d'une aura, si l'on veut, les radicelles vont là où cette aura est en affinité avec la leur, où est leur sustentation.

« Mais la racine se dirige en outre vers la profondeur. Elle a le sentiment de la gravité (géotropisme). C'est ainsi que la plante progresse vers le fond, comme si elle y était attirée par de minimes cordelettes. Il suffit, pour bien le constater, d'examiner un trèfle de marais ou une carotte sauvage de plusieurs années ; on verra que la plante s'enfonce, chaque année, d'environ 5 centim., ce qui n'est possible que par une croissance continue de la tige souterraine, circontance qui assure sa parfaite consolidation. Les êtres vivants s'entendent à tout utiliser pour leur bien. C'est là une sorte de loi naturelle et l'origine profonde de l'égoïsme humain. »

Cette dernière conclusion est bien d'un pessimiste, et nous ne pouvons la laisser passer sans protestation. Sans doute, la plante utilise tout ce qui, dans le terrain où elle vit, peut servir à sa sustentation physique ; l'instinct lui tient lieu d'intelligence, et la morale n'a rien à voir dans ce phénomène. Nous ne voyons donc pas comment l'instinct, qui fait trouver à la plante son aliment, peut devenir, par une évolution des plus singulières, de l'égoïsme chez l'homme. Oh! nous savons bien que l'égoïsme l'emporte de beaucoup sur l'altruisme dans le monde actuel, mais c'est parce que la loi morale est méconnue, ou que la morale utilitaire prédomine. Si l'égoïsme humain s'était développé par l'action évolutive d'une loi naturelle, on ne connaîtrait même pas les mots de fraternité, de solidarité, etc. Il y a donc autre chose : il y a l'intelligence humaine, sortie de l'instinct, si l'on y tient, et surtout la loi d'amour. Tant que l'être est dominé par l'instinct, il est égoïste inconsciemment, ou presque inconsciemment ; mais quand, chez lui, l'âme et la mentalité se développent et se perfectionnent, il sent et il sait que l'égoïsme est chose haïssable, mais il n'a pas toujours la volonté de s'en délivrer : « Video meliora proboque, deteriora sequor », a dit l'ancien poète latin.

La lutte pour la vie, qui est si âpre, et le sera aussi longtemps que l'homme n'aura pas triomphé de ses instincts animaux, n'aura pas assujetti ses nerfs à la raison, ni dominé ses passions, la lutte pour la vie, disons-nous, doit disparaître de l'humanité future, quand la société sera dûment hiérarchisée, que chacun tiendra sa place suivant ses capacités et travaillera, dans la mesure de ses facultés, au bien-être de tous. La sustentation physique, cause de la lutte chez les végétaux et les animaux, sera alors assurée à tous les hommes ; elle ressortit d'ailleurs à un devoir individuel et social : « Mens sana in corpore sano » ; les degrés supérieurs de l'être ne sont convenablement protégés que par un enveloppement physique ou corporel sain et bien sustenté ; ce qui est, ajouterons nous, en outre, essentiellement opposé aux jeûnes, à l'ascétisme et aux pratiques mystiques, recommandés par tant de sectes religieuses ou occultistes. Nous aurions encore beaucoup à dire là-dessus ; mais ce n'est pas le lieu ici, et cette digression nous a déjà trop éloigné de notre sujet.

***

« Mais cette attraction vers les profondeurs du sol et l'humidité n'est pas la seule force en action dans les racines (ou les tiges souterraines). L'énergie développée est si grande, que l'extrémité d'une radicelle est capable de perforer une feuille de papier — œuvre gigantesque pour une si faible pointe radiculaire ! Et combien les mouvements sont appropriés à l'effet à produire ! Y a-t-il obstacle, la radicelle l'évite ; l'extrémité radiculaire est-elle lésée, sa croissance la porte rapidement loin de la région dangereuse. Et ainsi le sol des forêts est le théâtre d'une activité continue ; en tous sens, une armée souterraine de « vermicules végétaux », doués d'une vie et d'une activité si mystérieuse, se meut d'une façon incessante pour assurer et activer la vie des bois et des champs ».

Les plantes font plus encore que d'effectuer des mouvements, si merveilleusement délicats, au moyen de leurs racines, leurs stolons, tiges volubiles et cirres ; elles dorment : chacun peut l'observer. Bien des plantes ferment leurs corolles le soir, laissent leurs inflorescences fléchir, leurs feuilles s'incliner, lorsque la nuit arrive ; beaucoup paraissent se flétrir et sommeiller, pour se redresser et revivre quand le jour arrive.

Beaucoup de plantes suivent le cours du soleil, tournant constamment vers lui leurs corolles (héliotropisme) ; telles sont, par exemple, les anémones, pour choisir une plante connue de tous. D'autres, au contraire, font leur sieste, quand le soleil est trop ardent pour elles ; telle la chicorée sauvage, dont les corolles se ferment au soleil ; il en est qui se flétrissent littéralement au soleil, à cause de l'évaporation exagérée de leurs humeurs, pour se redresser à l'ombre, ou quand le soleil disparaît.

Il est un autre ordre de mouvements observés chez certaines plantes et tendant, semble t il, à la satisfaction d'un appétit spécial ; s'il est nécessaire « elles s'emparent de l'aliment convoité avec la rapidité de l'éclair, tout comme les animaux. » M. Francé vise ici les plantes dites insectivores ou carnivores. Tels sont, par exemple, les *Drosera*, encore connus sous le nom plus poétique de Rossolis ou de « Rosée du Soleil. » Les Drosera abondent dans certains marais, dans la plaine comme dans la montagne, et comme ils sont entrés dans la thérapeutique, on les cultive même en grand.

Dans toutes les espèces de *Drosera* (*D. rotundifolia*, *D. intermedia*, *D. anglica*), les bords des feuilles sont garnis, sur leur pourtour, d'une rangée de cils, à laquelle succède sur le limbe des feuilles une seconde rangée, et ainsi de suite jusqu'au centre, ces cils se réduisant du bord des feuilles, dans le plan desquelles ils se prolongent jusqu'à être perpendiculaires au limbe vers le centre, où ils sont le plus courts. Chaque cil porte à son extrémité une petite glande de forme ovale et de couleur groseille, occupant le centre d'une gouttelette d'un liquide gluant, d'une telle limpidité qu'il reflète la lumière à l'instar de la rosée. « Rien de splendide comme de voir briller au soleil ces milliers de gouttelettes, surtout quand on les regarde horizontalement à contre-jour ! » (Ziegler). Ces cils ou *tentacules* (Darwin) se tiennent immobiles, comme s'ils étaient à l'affût. « Lorsqu'un petit insecte, attiré par ces beaux reflets de lumière, s'est pris à la matière gluante, les cils se recourbent lentement par dessus la malheureuse bête, la saisissent comme feraient les doigts crispés d'une main et la retiennent prisonnière. » (Ziegler).

L'insecte capturé, englué par le mucilage des glandes de la plante, ne tarde pas à périr. Il se produit alors une sécrétion acide contenant en outre un ferment analogue à la pepsine, et l'insecte, de même que les parcelles de viande, de blanc d'œuf cuit, etc,, qu'on place sur les feuilles est digéré. Mais reste un point obscur de l'histoire des Drosera ainsi que des autres plantes carnivores. Y a-t-il absorption des substances ainsi digérées, et si cette absorption a lieu, profite-t-elle à une partie de la plante ou à la plante tout entière ? « Rien dans la structure des feuilles des Rossolis n'a pu, jusqu'à présent, mettre sur la voie d'une explication. » (P. Maury).

Quoiqu'il en soit, même de gros insectes, des fourmis, de petites araignées, des mille-pattes peuvent être saisis par les feuilles de Drosera ; on a vu jusqu'à des libellules (demoiselles) ou des papillons être ainsi retenus, et ce qui est incroyable, lorsque la proie est grande les autres feuilles s'inclinent pour venir à l'aide de la feuille qui l'a harponnée. Au bout de quelques jours seulement, les tentacules s'ouvrent et il ne reste sur la feuille qu'un squelette desséché que le vent balaye.

Dans l'Amérique du Nord, la Dionée ou Gobe-Mouches, de la même famille que les Drosera et leur ressemblant par son port, est encore plus meurtrière; le pétiole de leur feuille est dilaté en aile et la feuille bilobée est garnie sur les bords de cils épineux ; sur chaque lobe de la feuille se dressent trois poils, organes du toucher, qui à peine effleurés, transmettent à la feuille l'impression reçue, aussitôt les deux lobes se rapprochent et croisent leurs cils raides comme le fait un piège à loup. Des glandes spéciales déversent à la surface de la feuille un liquide digestif, si la proie capturée est une matière digestible ; autrement non. Ce fait est éminemment intéressant au point de vue de la psychologie rudimentaire des plantes ; il y a là un véritable phénomène de *sensibilité*. Si l'objet capturé n'est pas digestible, les lobes de la feuille ne se rejoignent pas complètement et se rouvrent en moins de 24 heures. Dans le cas contraire, les lobes se rapprochent de plus en plus et restent hermétiquement clos jusqu'à digestion complète, c'est à dire pendant 7 à 9 jours.

Dans les eaux stagnantes, près de Bordeaux, habite une plante bien rare et bien curieuse, l'*Aldrovandie*, qui flotte et possède des feuilles analogues à celles de la Dionée et se comportant comme elles; Darwin est persuadé que les petits animaux capturés sont digérés comme dans les cas précédents.

Les plantes aquatiques, appelées *Utriculaires*, et qui habitent de petits cours d'eau lents et marécageux, comme ceux des environs de Malesherbes, ne se servent plus de leurs feuilles qui sont réduites à des filaments, mais de petites vésicules ou utricules, disposées à l'aisselle des rameaux et munies de sortes de clapets qui ne s'ouvrent que du dehors en dedans, et où viennent se faire prendre les larves d'insectes, les cyclopes, les daphnies, etc. ; des filaments raides défendent

l'entrée à des corps trop volumineux. Y a-t-il digestion chez les utriculaires ?

Citons enfin les *Sarracena,* des terrains tourbeux de l'Amerique du Nord, dont les feuilles ont la forme de cornets et renferment dans leur tiers inférieur un liquide réputé digestif. Un grand nombre de mouches et d'insectes viennent se faire prendre dans ces feuilles, et le liquide qui y est contenu commence par les anesthésier, parait-il. On remarque des dispositions analogues chez des plantes exotiques telles que les *Nepenthes* et les *Cephalotus.*

« Voici encore un exemple, dit M. Francé, d'un sournois bourreau et meurtrier du règne végétal : c'est la dentaire (*Dentaria bulbifera*) connue de tout forestier et redoutée pour le tort qu'elle fait aux arbres. Lorsqu'on arrache la tige florifère livide de cette plante, on est étonné de la longueur de sa souche souterraine, épaisse et chargée d'écailles charnues et brunes (simulant des dents). Que sont ces écailles ? Examinées à la lumière, ce sont les cavernes de brigands les plus raffinées qu'on puisse imaginer. Dans le monde des petits êtres se trouve réalisé là le labyrinthe crétois, asile du minotaure. Chaque écaille renferme plusieurs petites cavités, plusieurs fois contournées sur elles-mêmes, et débouchant au dehors par un petit orifice : la plus merveilleuse cachette pour les petites bestioles de l'humus ! Il suffit de regarder le sol de près, à l'ombre des arbres, pour constater qu'il fourmille de vie. On voit sauter çà et là les noirs podures, ramper avec circonspection les punaises des bois et les minuscules araignées ; on voit les petits coléoptères et les cirons sortir de terre ou y rentrer par d'innombrables fissures Si l'on examine au microscope l'humus humide, on le voit avec surprise vivant de milliers de rotifères, d'anguillules, de rhizopodes, d'infusoires, d'amibes, etc.. C'est dans l'infiniment petit que la nature est le plus grandiose. Et ce fouillis d'êtres vivants, qui a pour unique tâche de retransformer les produits de la décomposition en matériaux utilisables, en les dévorant, cette multitude bigarrée, si inoffensive, ne laisse pas une demeure naturelle, comme celle que lui offrent les écailles de la dentaire, sans l'utiliser. Ils y pénètrent et n'en ressortent plus. Emouvant petit drame de la nature, qui se joue là sous la terre ! Les parois de la demeure meurtrière sont munies de petits bras, des tentacules avides saisissent le ciron qui s'y refuge, et semblables aux ventouses du poulpe, ils absorbent les sucs vitaux de ce pauvre être et, quand tout est fini, ils disparaissent dans les parois aussi mystérieusement qu'ils en étaient sortis. »

* * *

Quels que soient les doutes qu'on peut conserver sur l'absorption des produits de la digestion des petits animaux dans cette série de végétaux, il est incontestable que l'agencement des pièges qu'ils présentent indique qu'ils ont besoin de capturer les petits animaux ; il y a adaptation d'un moyen à un but, et ce but ne peut pas être simplement de faire périr ces bestioles, et alors l'hypothèse la plus plausible qu'on puisse faire, semble-t-il, c'est qu'elles servent soit à leur alimentation, soit à l'élaboration d'un acte physiologique spécial. Ziegler, le savant observateur de Mulhouse, est partisan de cette dernière alternative. Ce point, si éminement intéressant, mérite quelques développements.

Ziegler a surtout étudié le *Drosera* et il a été conduit par ses expériences à penser que ces végétaux demandent aux insectes toute autre chose que des principes matériels. Mais qu'est-ce alors ? Un agent radiant, une sorte d'od, dégagé par les animaux vivants et transmis aux corps par simple contact; il appelle cet effluve ou cette radiation *Zoïcité.* Mais avant cet agent, il en avait découvert un autre qui se dégage des plantes vivantes ou desséchées et qu'il a appelé *atonicite*, après avoir rejeté le nom de *fluide vital* qu'il lui avait attribué tout d'abord.

Nous croyons intéressant de transcrire ici quelques-unes des conclusions de Ziegler au sujet de ces deux agents physiques : « La zoïcité fait partie des agents physiques qui jouent un rôle actif dans les phénomènes de la vie animale. Chaque fois qu'on constate la présence de la zoïcité en dehors du règne animal, que ce soit dans les plantes ou dans les corps inorganiques, elle leur a été fournie par les animaux, qui seuls jouissent de la faculté d'engendrer cet agent.

« La zoïcité est nécessaire aux plantes pour l'accomplissement de l'acte de la fécondation, et c'est au règne animal que les végétaux empruntent cette zoïcité.

« L'atonicité est beaucoup plus répandue dans la nature que la zoïcité. Elle se dégage spontanément, et d'une manière continue, de beaucoup de végétaux vivants et desséchés. Elle se dégage de même de la plupart des essences, d'un grand nombre de produits chimiques...

« Dans la vie animale, la zoïcité excite les sécrétions et les combustions ; l'atonicité modère cette excitation. Quand la zoïcité domine trop dans un organe, elle y produit de l'irritation et occasionne la fièvre. Si, dans ce cas, on fait intervenir artificiellement l'atonicité en quantité suffisante, celle ci calme l'irritation et la fièvre... Le sulfate de quinine ne guérit les fièvres inter-

mittentes que parce qu'il dégage spontanément beaucoup d'atonicité. Lorsqu'on fait pénétrer dans le corps d'un fiévreux une quantité suffisante d'atonicité, en écartant toute intervention des forces chimiques, le malade guérit tout aussi bien que s'il avait avalé du sulfate de quinine... »

Quoiqu'il en soit, nous ne croyons pas encore la question entièrement élucidée quant à l'assimilation par les plantes des animalcules digérés ; car digérés ils sont bel et bien, dans nombre de cas ; seule l'absorption reste douteuse. La plantule en germination digère et absorbe les substances albuminoïdes de la graine, grâce à un ferment soluble analogue au ferment albuminosique du suc pancréatique. Wurtz a extrait des feuilles du *Carica papaya* un ferment soluble, la *papaïne*, analogue à la pepsine du suc digestif des animaux. Cela n'infirme pas les données introduites dans la science par Ziegler et trop négligées par nos savants. Mais Ziegler n'était pas académicien... On oublie même que Ziegler, a, en somme, mis en évidence des radiations émanées des animaux, des plantes et d'autres corps de la nature. Les noms bizarres qu'il leur a donnés ont peut-être contribué à en faire négliger l'étude.

Dans son intéressant et poétique ouvrage, M. Francé décrit les idylles d'amour et de mariage des plantes, où l'instinct, la sensibilité, les affinités psychiques, à un état rudimentaire, il est vrai, entrent en jeu. En somme, il démontre que la plante a des instincts et une âme rudimentaire, ce qui n'est pas pour étonner, étant donné que le dualisme, jadis admis, entre les végétaux et les animaux au point de vue biologique, tend à disparaître de plus en plus devant les progrès de la science. Signalons à cet égard un article tout récent de M. G. Bohn (*Revue des idées*, 15 févr. 1906), auquel nous renvoyons le lecteur.

On peut donc dire que, comme les animaux, la plante a une âme, et mieux que cela, le rudiment de l'âme se retrouve dans tous les corps de la nature, jusque dans l'atome, jusque dans les ultimes particules qui entrent dans la structure de l'atome. Tout corpuscule matériel a son centre divin, tout corps plus complexe, organisé ou non, a son centre divin ; cela ressort nettement déjà dans les cristaux, mieux encore chez les êtres organisés, chez lesquels les corpuscules, les atomes, les cellules, etc., sont hiérarchisés et tenus sous la dépendance du centre psychique de la monade directrice ; et plus l'être est élevé dans l'échelle, plus il a conscience de ce centre divin directeur. Aveugle ou esclave de ses passions est l'homme qui ne veut pas reconnaître le centre directeur qu'il a en lui et qui participe de la divinité.

Dr Lux.

REVUE UNIVERSELLE

(FRANCE ET ÉTRANGER)

L'Origine des Psaumes (*Banner of Light*, 24 fév.). — J. H. Breasted, professeur d'égyptologie à l'Université de Chicago, auteur d'une remarquable histoire de l'Egypte ancienne, fait nettement ressortir l'origine égyptienne de mainte partie de la Bible. La traduction des psaumes d'Ikhnaton « le premier prophète », montre l'étroite parenté qu'il y a entre les psaumes des Hébreux et les chants à la divinité de l'inspiré égyptien. Il y a cependant une différence essentielle tenant à la dénaturation qu'avait subie l'idée de Dieu chez les Hébreux : c'est que dans les psaumes bibliques, il n'est guère question de l'amour paternel de Jéhovah ; c'est sa terrible puissance, sa grande colère qui sont célébrées, c'est le Dieu anthropomorphe qui réclame constamment l'adoration. Ikhnaton, en revanche, chante sa bonté, son amour paternel, deux mille ans avant que le Christ ne les proclame à son tour.

Le grand prophète Ikhnaton florissait sous le règne d'Amenhotep IV, à une époque où l'Egypte était encore grande, quoique déjà sur la voie de la déchéance. Le psaume CIII est considéré comme un chef-d'œuvre d'inspiration. Les citations qui suivent montrent à quel point le texte du psaume serre de près celui du prophète Egyptien :

Psaume : « Vous avez répandu les ténèbres, et la nuit a été faite; et c'est durant la nuit que toutes les bêtes de la forêt se répandent sur la terre; et que les petits des lions rugissent après leur proie, et cherchent la nourriture que Dieu leur a destinée. »

Ikhnaton écrit : « Quand tu descends à l'horizon occidental du ciel, le monde est envahi des ténèbres des morts. Ils dorment dans leurs chambres, leurs têtes sont enveloppées, leurs narines couvertes et l'un ne recherche pas l'autre. Tout lion sort de son antre, tout serpent mord. L'obs-

curité règne. Le monde est silencieux. Celui qui a tout créé est allé se reposer sous l'horizon.

Psaume : « Le soleil se levant ensuite, elles (les bêtes) se rassemblent et vont se coucher dans leurs retraites. Alors l'homme sort pour aller faire son ouvrage et travailler jusqu'au soir. »

Ikhnaton dit : « Eclatante est la terre, quand tu te lèves à ton horizon. Quand tu brilles durant le jour, comme Aton, les ténèbres sont bannies. Quand tu dardes tes rayons, les deux pays (l'Egypte) sont en pleine fertilité quotidienne; les hommes s'éveillent et se tiennent debout, car tu les as fait se lever. »

Psaume: « Que vos œuvres sont grandes, Seigneur! Vous avez fait toutes choses avec une souveraine sagesse; la terre est toute remplie de vos biens. »

Ikhnaton : « Que tes œuvres sont multiples! Elles sont cachées à nos yeux. O toi, le seul Dieu, dont aucun autre ne possède le pouvoir! tu as créé le monde conformément à ton désir. » Tu es dans mon cœur ». « Par toi l'homme vit ». « Le monde est dans tes mains. »

Ainsi jusque dans cette belle poésie des psaumes, l'imitation de l'Egypte, si évidente dans une foule de coutumes, rites, etc., des Hébreux, se fait remarquer d'une façon indéniable. On nous présente M. Breasted comme un critique d'une parfaite compétence et libre de toute influence théologique, de tout préjugé religieux, conditions essentielles pour recevoir la vérité et l'interpréter.

On a trop longtemps considéré la religion chrétienne comme absolument indépendante de tous les autres systèmes religieux qui l'ont précédée. Or, il est clair, qu'il a ses racines dans ce que l'on nomme improprement le paganisme et, en particulier, dans cette antique religion égyptienne que nous connaissons si mal, défigurée qu'elle a été, dans la suite des siècles, par ses propres sectateurs et par les préjugés et les passions des hommes qui sont venus ensuite. Les recherches qu'on a faites dans les vieilles archives de l'Egypte et de l'Assyrie, dans le peu du moins qui est venu jusqu'à nous de ces archives, contribuaient à mettre hors de doute que le christianisme dérive des antiques religions de ces pays, par l'intermédiaire du judaïsme. La ligne nette de démarcation entre le christianisme et le soi-disant paganisme est difficile à déterminer, mais il est probable qu'elle se place à l'époque de Constantin-le Grand et non au début même de ce qu'on appelle l'ère chrétienne.

Lumière zodiacale et aurores polaires (*Cosmos*, 31 mars). — D'après la théorie de M. Hansky, le soleil chasse, dans toutes les directions, des particules très petites portant une charge électrique négative; repoussées par la pression de la lumière, elles possèdent une vitesse de plusieurs milliers de kilom. par seconde et engendrent les phénomènes connus sous les noms de couronne solaire et de lumière zodiacale, et en arrivant jusqu'à la terre, les aurores polaires. Le soleil présentant son maximum d'activité dans les zones voisines de l'équateur, surtout aux époques de minima des taches, il n'y a pas à s'étonner que la couronne est surtout bien développée dans le plan de l'équateur. La lumière zodiacale ne serait que le prolongement de la couronne. La forme lenticulaire de l'une et de l'autre peut s'expliquer par une force magnétique qui attirerait les particules électrisées sorties du soleil vers le plan de l'équateur. Les aigrettes recourbées vers ce dernier, pendant les minima des taches, semblent le prouver.

Superstitions en Russie. (*Progr. Thinker*, 13 janv.). — D'après le professeur Vinogradoff, il est en Russie des superstitions d'une extrême ténacité, au point que même des hommes éclairés, ayant passé par l'Université, ne peuvent s'en dégager. Dans le gouvernement de Kostroma, lorsqu'une personne est gravement malade, on l'enduit de miel. Si les mouches viennent se poser sur le miel, c'est signe de guérison. Si le miel devient noir, la personne est condamnée.

Des feuilles vertes placées dans les aisselles des malades indiquent la guérison ou la mort, selon qu'elles restent fraîches ou se flétrissent rapidement.

Si un chien consent à manger un morceau de lard avec lequel on a frotté un malade, c'est un signe certain d'amélioration.

A un mourant on fait manger des morceaux de choix et on le charge de compliments pour les amis défunts. On ouvre alors la porte pour donner accès à la Mort. Une cuvette pleine d'eau est placée avec une serviette sur la fenêtre, pour permettre à l'âme de prendre un bain. Des lumières sont placées devant toutes les icônes pour empêcher le Diable de s'emparer de l'âme. Le cadavre est habillé et muni de bottes feutrées.

Si une personne s'éveille d'une trance (mort apparente), on croit qu'elle est morte réellement et ne revient que pour causer la mort d'autres êtres vivants, et pour empêcher cela, il faut la battre grièvement avec des clefs d'église. Le professeur V. affirme qu'il connaît des cas où

des personnes ont été tuées dans ces conditions en se réveillant d'une trance.

On peut planter sur une tombe des arbres ou des arbrisseaux, mais point de tremble, parce qu'on suppose que Judas Iscariote s'est pendu à un tremble. On ne doit pas non plus planter sur une tombe des arbres à feuilles aciculaires (sapins, pins, etc.).

Si dans le nombre de ces superstitions il y en a quelques-unes qui ont une origine magique oubliée, il en est d'autres qui semblent ne se justifier par rien.

Curieuse apparition à Lucknow (Indes). (*Light.*, 6 janv. 1906). Miss K. se trouvait, il y a quelques années aux Indes, elle avait alors 9 ans. Elle accompagna sa mère à Lucknow, chez une amie, Mme S., pour y passer quelques jours. Mme S. habitait une maison qui avait été, primitivement, une école de garçons. Elle avait un fils, appelé Ernest, qu'on attendait également à l'occasion des vacances et que miss K. n'avait jamais vu. Comme il n'arrivait pas et qu'il se faisait tard, on fit coucher miss K. dans une chambre qui communiquait d'une part avec la salle à manger et de l'autre avec une pièce où se trouvait un bassin de natation, dont on ne se servait plus. Peu après s'être couchée, miss K. vit s'ouvrir la porte de la salle de bain et un garçon, en costume de bain, traverser la chambre. Il était blond et de teint clair et paraissait âgé de 10 à 12 ans. Miss K. pensa que c'était Ernest et l'appela par ce nom, mais il n'y prit pas garde et passa dans la salle à manger. Miss K. le suivit et demanda surexcitée à Mme S. : « Où est Ernest! » Elle lui répondit qu'il n'était pas encore arrivé. — « Mais je l'ai vu, dit miss K. ; il vient de prendre un bain. » Mme S. affirma de nouveau qu'Ernest n'était pas là et conduisit miss K. dans une autre chambre. Lorsqu'Ernest arriva le lendemain, miss K. vit qu'il était brun et tout autre que le garçon qu'elle avait vu la veille. Quatre années plus tard, elle se trouva de nouveau en compagnie de Mme S. qui lui dit alors qu'un garçon de l'école s'était noyé dans le bassin et que depuis lors on le voyait souvent apparaître dans la chambre où elle s'était trouvée et que c'était intentionnellement qu'elle avait assigné cette chambre à miss K. et à sa mère, pour contrôler le fait de l'apparition de la part de personnes qui n'en savaient rien. Peu après, la maison fut démolie. Quelques années plus tard, miss K. eut l'occasion de voir la mère du noyé et, le signalement qu'elle lui en donna, concordait parfaitement avec celui de ce garçon.

Un incendie mystérieux. (*Luce e Ombra*, janv.). — Vers la fin de 1905, de singuliers phénomènes se produisirent à Bristigna, commune de Monfalcone, près de Trieste, dans la maison habitée par Antonio Moimas, sa femme et une fillette d'un an et demi. Cette maison, vieille et misérable, se composait au rez de-chaussée d'une cuisine, d'une remise pour les instruments agricoles et d'un hangar qui servait de grenier à foin. On accédait par une trappe à l'étage supérieur où se trouvait une chambre aux grains et une chambre à coucher faite de planches et de nattes. La famille Moimas dut se sauver auprès de la famille Predulini, dans le voisinage, pour échapper à toutes sortes de hantises.

Il y avait près d'un an qu'était mort le vieux Moimas, qui était sacristain de la chapelle de Bristigna depuis 54 ans. Son fils Antonio lui succéda dans son emploi, mais l'esprit du vieux continua à s'occuper de la chapelle; plusieurs fois, quand Luigia Moimas allait à la chapelle pour balayer et épousseter, elle trouva les nappes de l'autel et les évangiles sans dessus dessous. On pensa aux rats, aux chats, etc., mais le fait se renouvela trop souvent. Le mari de Luigia rit de la chose, mais une nuit on entendit sonner la sonnette de l'autel. Antonio Predulini eut l'occasion de l'entendre comme les Moimas. Ce furent ensuite des hantises dans la maison Moimas. Luigia fut souffletée au point que sa joue en fut toute noire. Un autre fois, un pot avec son contenu fut renversé et brisé dans la cuisine; on ne dîna pas ce jour-là. D'autres pots achetés par Luigia subirent plus tard le même sort. Nous passons sur les autres phénomènes bien connus des maisons hantées. La situation était devenue intenable et les Moimas se réfugièrent alors chez leurs voisins.

Le phénomène le plus curieux fut l'incendie. Quelques jours après le départ de la famille, le 17 déc. 1905, la vieille Predulini, courageuse et nullement superstitieuse, eut l'idée de regarder dans la maison Moimas par un trou de la porte. Aussitôt un coup formidable fut asséné contre cette porte, et elle vit des flammes parcourir la pièce. Elle en avertit A. Moimas, qui constata l'incendie et appela les pompiers, qui en eurent raison en deux heures. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il fut impossible de préciser où l'incendie avait pris naissance, soit au rez-de chaussée, soit sous le toit, car la flamme brûlait bleuâtre, simultanément en haut et en bas, sans crépitement et presque sans fumée. Les poutres du grenier étaient brûlées de part en part, tandis que tout l'étage qu'elles soutenaient était intact; les planches et les nattes qui formaient la chambre à

coucher étaient intactes, alors qu'elles auraient dû brûler en tout premier lieu. Au toit ce fut la même chose; les traverses seules étaient brûlées. Si l'on avait voulu mettre du dehors le feu à la maison, il aurait suffi de jeter un bout de cigare allumé dans le grenier à foin, qui était ouvert ; personne n'aurait songé à grimper sur le toit, au péril de sa vie, pour soulever les tuiles, allumer les poutres, puis remettre les tuiles à leur place.

Flamme mystérieuses. (*Die übersinnl. Welt*, janv., d'après *Tägl. Rundschau*, 20 nov. 1905.) — Au commencement de septembre dernier, le professeur Miethe, de Charlottenburg, a observé un fait curieux, dans un pré, près du village d'Althagen, sur le littoral Mecklembourgeois de la Baltique. Les prés ne sont pas précisément marécageux, mais sont coupés de fossés qui peuvent servir de ports à des bateaux. Un soir vers 9 h. 3/4, M. M. entra dans ce pré, pas d'eau, nulle part; le pré était entièrement sec ; bien qu'il n'y eût pas de lune, il ne faisait pas sombre. En regardant vers l'Est, M. M. remarqua une lumière qu'il prit d'abord pour une fenêtre éclairée d'une ferme située à 1800 m. de là; mais il constata bientôt que cette lumière était beaucoup plus rapprochée et se dégageait du sol, Elle éclairait assez pour permettre de distinguer les touffes d'herbe. La lumière se trouvait dans un fossé large de 3 mètres et partait, à une hauteur d'environ 60 centim., du sommet d'un pieu enfoncé dans l'eau et qui servait habituellement à y attacher un canot. La flamme avait environ 6 centim. de hauteur et la forme d'un triangle ou plutôt d'un cône droit ; elle était mal limitée, blanchâtre, nuancée de jaune avec un bord gris-jaune, rappelant la flamme donnée par une mèche imbibée de sel marin et trempée dans l'alcool.

Cette flamme était entièrement immobile et sans variation ; la brise légère du Sud ne la faisait pas vaciller. Il n'y avait pas de gradation de la luminosité, ni de changement de couleur, sauf qu'à son point d'origine elle était bleuâtre.

Après avoir examiné le phénomène pendant 3 minutes, M. M. perçut un léger bruit ou plutôt bruissement, comme si avec un léger souffle on prononçait hooo - - - o, sur un ton grave. Le phénomène ne ressemblait en rien à une aigrette électrique, mais plutôt à une auréole comme celle que produit, par exemple, le courant d'un volumineux inducteur, muni d'un interrupteur électrolytique, en faisant éclater les étincelles dans un court espace; mais l'intensité était moindre. M. M. introduisit la pointe ferrée de sa canne dans la flamme; au bout de 10 secondes, elle ne présentait point d'élévation appréciable de température et ne dégageait aucune odeur. La forme de la flamme ne se modifiait pas en passant avec la canne à travers en son milieu ou vers son origine. En touchant le pieu avec la pointe au lieu d'origine, la flamme paraissait partir de cette pointe. Même résultat, en substituant à la pointe le manche en bois de la canne. En traversant la flamme brusquement avec la canne, elle faisait un soubresaut à peu près comme une flamme d'acétylène dans les mêmes conditions. Des brins d'herbe sèche fixés à la canne et introduits dans la flamme restèrent intacts et ne prirent aucune odeur. Au bout de 8 minutes environ, l'intensité lumineuse diminua, le bruissement cessa, la flamme devint de plus en plus petite et s'aplatit, et disparut en quelques secondes pour jeter 2 ou 3 dernières lueurs et enfin disparaître complètement. Le lendemain, le phénomène ne se reproduisit pas.

Ce phénomène est difficile à expliquer ; ce n'est pas une manifestation électrique comme le feu de Saint Elme, ce n'est pas une inflammation du gaz des marais, ni une feu follet; une phosphorescence ne se fait pas avec flamme. Que peut donc être cette flamme sans chaleur? Mystère. Les paysans du voisinage ne l'ont jamais vue et ne semblent pas connaître les feux follets.

La vision d'un clergyman. (*Light*, 23 déc. 1905.). — M. Canon Jupp, recteur de l'église Sainte-Marguerite et directeur d'un orphelinat fondé par lui, dut admettre à la fois six orphelins d'une même famille, et comme la place manquait, il dut occuper le dixième lit d'un dortoir où se trouvaient les six enfants. Le soir, il s'endormit vers 11 h. et s'éveilla soudain dans la nuit; il y avait dans la chambre une luminosité qui ne pouvait venir du gaz allumé dans le corridor, bien que la porte fût ouverte. Il aperçut ensuite au-dessus du second lit à partir du sien et du même côté de la chambre, une sorte de nuage lumineux, entouré d'un halo analogue à la lumière de la lune: il était une heure moins cinq. Les enfants ne bougeaient pas. Il se demanda s'il rêvait, mais avait les yeux grand ouverts. Il voulut se lever pour aller toucher ce nuage qui avait bien 5 pieds de haut et était arrêté au-dessus du lit du plus petit des 6 enfants ; mais quelque chose le retint et il perçut sans savoir comment ces mots : « Non, restez couché, cette chose ne vous fera aucun mal. » Il se recoucha et s'endormit. A 6 h. du matin, il se mit à habiller les enfants, en commençant par le lit le plus éloigné du sien. En arrivant au lit du petit, au-dessus du

lit duquel il avait vu planer le nuage lumineux, il prit l'enfant sur ses genoux pour l'habiller. Ce dernier causait avec les autres, mais soudain devint silencieux, puis regarda M. J. avec une expression particulière et dit : « Oh, M. Jupp! maman est venue me voir cette nuit, l'avez-vous vue? » M. J. resta un moment interdit, puis trouvant préférable de ne pas s'arrêter à ce sujet, répondit : « Venez, dépêchons-nous, ou nous arriverons en retard pour le déjeuner. » L'enfant ne parla plus de cet incident par la suite.

Le rêve prémonitoire d'un ami de M. J. F. Hewes. (*Light*, 16 déc. 1905.). — L'ami de M. Hewes rêve rarement, mais il eut une fois un réve prémonitoire très curieux. Il est employé dans les usines du chemin de fer. Or, il rêva une nuit qu'il voyait un homme de la compagnie les pieds couverts de métal en fusion. Il se précipita vers la boite d'ambulance et la trouva vide. Il se réveilla ensuite et raconta son rêve à sa femme. Il en avait été tellement impressionné, que son premier soin fut d'aller visiter la boîte ; elle ne contenait aucun des objets nécessaires pour faire un premier pansement. Il la fit pourvoir immédiatement de ce qui était nécessaire. Le reste du rêve se réalisa plus tard dans la journée. Une grande quantité de métal en fusion tomba sur les pieds d'un des hommes, et, grâce à la prompte précaution prise par le rêveur, on put porter sans retard les premiers secours.

Rêve prémonitoire en Australie. (*Psych. Studien*, janv. 1906.). — Un certain Reuben Bayliss tomba le 21 oct. dernier de cheval, près de Curlewis, et mourut des suites de sa chute. Dans la nuit du 20 au 21, son frére, qui était tondeur de brebis à Walhallow-Station, loin du lieu de l'accident, rêva que Reuben tombait de cheval et se tuait. Ce rêve si net et si horrible fit une telle impression sur cet homme simple, que dans l'après-midi du 21, il laissa là son ouvrage, loua un cheval et se mit en route vers la résidence de son frère. Il y arriva après le coucher du soleil, à temps pour se joindre à une colonne de secours qui partait à la recherche de Reuben, dont le cheval était rentré sans cavalier. On ne tarda pas à trouver le cadavre.

Pressentiment funèbre réalisé. (*Het toekomstig Leven*, 15 janv., d'après *Wyoming Press.*). — Il y a environ un an, un certain M. Legare, d'Eustachius, près de Québec, surprit sa femme de cette communication : « Je mourrai cette nuit; ne t'attriste pas à ce sujet. Je vais mettre ordre à mes affaires, de façon qu'après ma transition tu n'aies que peu ou point de difficultés. » Mme Legare crut que son mari plaisantait, car il paraissait se trouver en parfaite santé. C'était fou ! Cependant il se mit à régler ses affaires, donna les ordres nécessaires pour son inhumation et, après avoir encore soigné quelques petites choses, il rendit l'âme.

La montre qui s'est arrêtée, (*Light.*, 7 oct. 1905.) — M. Hume Nisbet, voyageant de Sydney à Melbourne, vit sa montre s'arrêter et se remettre en marche exactement douze heures après, à la minute même. Il nota le jour et six semaines après reçut une lettre l'informant que sa petite fille avait par mégarde avalé de l'acide phénique et était morte 12 heures après. La montre s'était arrêtée pendant les 12 heures qui s'écoulèrent entre l'ingestion du poison et la mort.

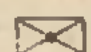
M. H. N. perdit une autre fille plus tard. La nuit de sa mort, les aiguilles d'une horloge Waterbury, pendue au mur de sa chambre à coucher et privée de son mouvement, se mirent à tourner violemment et continuèrent ainsi plus d'une demi-heure. Tout le monde, dans la maison, put voir ce phénomène et la frayeur de tous fut grande. Les aiguilles cessèrent de tourner une seconde avant qu'elle ne rendit le dernier soupir.

L'année dernier sa montre s'arrêta de nouveau et il entendit une voix crier distinctement « Hume! ». La domestique entendit également cet appel et vint trouver M. H. N. pour lui dire qu'elle croyait que Mme Nisbel l'appelait. Mais cette dernière affirma qu'elle n'avait pas appelé. Vint plus tard une lettre informant M. H. N. de la mort d'un ami qui était décédé le jour même et vers l'heure où le double phénomène s'était produit.

Traductions de l'Anglais, de l'Italien et de l'Allemand.

Par le Dr Lux.

CONTRASTE D'OPINIONS



Femme, tu es l'entrée du diable; c'est toi qui as violé l'arbre défendu, et qui, la première, as déserté la loi divine. C'est toi qui as persuadé celui que le démon n'osait pas attaquer. Tu as détruit l'image de dieu-l'homme. (Tertullien.)

On a honte quand on réfléchit à la nature de la femme. (Clément d'Alexandrie.)

Un homme sur mille peut être pur : une femme jamais. (Grégoire le Thaumaturge.)

La femme est l'organe du diable. (Saint Bernard.)

Sa voix est le sifflement du serpent. (Saint Antoine.)

La femme est l'instrument qu'emploie le diable pour posséder nos âmes. (Saint Cyprien.)

La femme est un scorpion. (Saint Bonaventure.)

La porte du diable, la route de l'iniquité. (Saint Jérôme.)

La fille du mensonge, la sentinelle de l'enfer, l'ennemie de la paix. (Saint Jean Damascène.)

De toutes les bêtes féroces, la plus dangereuse est la femme. (Saint Jean-Chrysostome.)

La femme a le poison d'un aspic, la malice d'un dragon. (Saint Grégoire le Grand.)

Qu'elles soient silencieuses, qu'elles restent chez elles et qu'elles consultent leurs maris. (Tertullien.)

Elle doit s'exercer à filer et à tisser, et surveiller la cuisine. (Saint Clément d'Alexandrie.)

***

Jeune fille naïve et pure, quoi de plus ravissant que la femme? Mère entourée de ses enfants, quoi de plus auguste, de plus saint?

Il y a dans son cœur des délicatesses si exquises, et tout ensemble si spontanées, qu'elle les ignore elle-même. La source en est voilée, mystérieuse. Elles s'exhalent d'elle comme le parfum de la fleur pudique que ses suaves effluves décèlent vaguement et que l'œil ne voit pas.

Point de mal qu'elle ne sache guérir, soulager du moins, au fond duquel elle ne parvienne à déposer une espérance. Quand la tempête amoncèle les nuages et les chasse et les déchire en vastes lambeaux, quelquefois un rayon de soleil, traversant ce chaos, rassérène le ciel sombre. La femme est ce rayon consolateur et doux, quand la tempête aussi agite l'homme et le tourmente.

Une native commisération, une sympathie irrésistible l'attire vers ce qui souffre. Toutes les misères inséparables de la condition humaine ou qu'engendrent les vices de la société, semblent avoir été commises à ses soins. Elle est vraiment la providence de l'infirme, du pauvre, de l'innombrable tribu des abandonnés. Suivez-la dans l'obscur réduit où s'abrite l'indigent, près de la couche du malade, du grabat sur lequel gémit le vieillard resté seul après de longues années de labeur ; rien ne l'éloigne, rien ne la rebute. Plus forte alors que l'homme, cette frêle créature, élevée par l'amour au-dessus des sens, repliée dans son âme, ne vit plus que là. Elle remplit une mission céleste, elle apporte avec soi quelque chose de Dieu, des secours pour tous les besoins, des baumes pour toutes les plaies, des paroles qui enchantent toutes les douleurs.

LAMENNAIS.

VARIÉTÉS

AMBITION DÉÇUE

IMPRESSIONS D'UN SUICIDÉ

(SUITE)

Je revins à Paris ; je travaillais bien et je fus très sage. — Mme Catherine s'attachait de plus en plus à moi ; ce furent des soins et des gâteries à n'en plus finir ; si j'étais enrhumé. cette bonne amie m'envoyait deux ou trois fois par jour de la tisane chaude : elle prenait soin de mon linge ; enfin, elle était pour moi, une *maman gâteau.*

A la fin de ma première année de droit, un camarade d'Ecole, très joli garçon et me paraissant bon enfant, me proposa de me faire entrer dans une étude où il travaillait quelques heures par jour seulement, et où il gagnait quelque argent, avec lequel il se donnait, disait-il, un peu de distraction, car son budget était aussi restreint que le mien. — J'acceptai avec joie sa proposition, et bientôt je fus admis comme commis suppléant chez Me Godbert.

Je dépensais joyeusement et sans remords mes petits émoluments. Et tout d'abord, je soignais un peu mieux ma tenue, surtout après avoir été admis au lunch de Mme Godbert, qui se montra pour moi très avenante, tandis que sa jeune sœur, qui touchait à la quarantaine, me semblait au mieux avec mon camarade, que je nommerai Georges.

Le salon de notre patronne était presque exclusivement composé de femmes d'âge mûr et je m'aperçus assez vite que dans cette société, la manie courante était le besoin de protéger la jeu-

nesse. Cependant, on s'amusait assez dans ce milieu, qui manquait bien de poésie et de fraîcheur!...

Mme Godbert était plus âgée que son mari, elle avait été sa maîtresse avant d'être sa femme. Ayant apporté à son mari une grande fortune de provenance équivoque, M. Godbert, depuis son union avec la demi-mondaine, laissait pleine liberté à celle-ci d'arranger sa vie comme il lui plaisait ; quand à Godbert, il n'avait plus qu'une passion : accroître encore et toujours la fortune que sa femme lui avait apportée et qu'elle laissait gérer à son mari, se contentant d'en dépenser largement les revenus.

— Mon pauvre Godbert est le plus rangé des maris, disait Juliette ; il est vrai d'ajouter que sa santé est devenue des plus délicates ; il travaille trop dans ses grimoires, le cher ami ! Enfin qu'importe, mon mari est des plus raisonnables et pas du tout gênant pour une femme aux idées indépendantes, comme les miennes.

On festinait et on dansait ferme, chez Mme Godbert, les deux sœurs avaient un jour de loge à l'Opéra et un autre au Vaudeville. J'imitai Georges ; je devins le cavalier servant de Juliette qui, bien que l'aînée, avait encore assez de beauté... ce fut ce qui me perdit. J'appris dans ce milieu pervers et délétère, sous des apparences d'honnêteté, à me moquer des nobles sentiments des devoirs de famille et j'y perdis le peu de religiosité que j'avais jusque là conservé... Ces deux sœurs, aussi intelligentes que corrompues au sens moral, ne parlaient qu'argent et moyens illicites, mais assurées de s'en procurer en frôlant de près les marges du Code civil... Je fus étonné émerveillé d'apprendre avec preuves à l'appui, l'origine de la fortune colossale dont je coudoyais les titulaires dans les salons où j'accompagnais désormais fidèlement ma patronne. Presque toujours des femmes intrigantes et passionnément amoureuses étaient mêlées aux trafics éhontés de ces parvenus correctement vêtus, à l'air grand et important que je voyais. Ils étaient tous des gens d'opinions politiques fort rétrogrades ; ces hommes blâmaient toutes les libertés, surtout celle de la presse dont, sans doute, plusieurs redoutaient les justes critiques contre les affaires véreuses !

« La timbale est au plus adroit ou au plus leste, me disait Juliette ; on ne fait pas du sentiment en affaires... C'était bon pour nos grands pères de gagner une modeste fortune, après vingt années de travail et d'économies ! C'était bête, idiot, cette manière de faire. Il faut être de ton siècle, Louis ; allons, courage, te t'aiderai. Tiens, voilà quelques milliers de francs, tu vas jouer à la Bourse. Je te guiderai, je m'y entends moi, j'ai pas mal gagné comme cela, sans que mon mari s'en doute seulement ! Je te recommanderai à un *vieil ami* à moi, qui est coulissier, tu verras mon ami, comme je te lancerai ! »

— Mais, objectai-je, je ne puis accepter une telle somme de vous ?

— Allons, tu n'est qu'un jobard ! Qu'est-ce pour moi que deux ou trois mille francs? Ensuite, je t'assure que tu seras à même de bientôt me les rendre. Je te promets même d'accepter pour les intérêts, un bijou comme souvenir de ta première bonne affaire. – Remarque, ajouta Juliette, je te fais débuter bien modestement dans tes opérations ! — Sais-tu bien Georges, *l'ami* de ma sœur, bien qu'il ne t'en ait soufflé mot, a déjà une trentaine de mille francs placés, en sus, bien entendu, des fonds de son petit roulement, nécessaires à ses spéculations. Ma sœur est très satisfaite de lui, sous tous les rapports. A chaque affaire avantageuse, Georges enrichit sa cassette à bijoux d'une pièce de plus ! Oh ! les mâtins, ils savent bien s'entendre, ils vont bien, très bien ensemble !...

Ebloui par l'exemple de Georges, je consentis aux propositions de Juliette. Je confiai aux soins de son *viel ami*, la somme qu'elle m'avait avancée pour la faire fructifier. Je fus assez longtemps pour comprendre ces tripotages de boursicotiers, mais comme les résultats furent superbes, incompréhensibles presque pour moi, je fus heureux de commencer à pouvoir dépenser largement. — Je jugeai bon cependant de ne rien dire à ma famille, ainsi qu'à ma protectrice, Mme Fournier, de mes agissements financiers. Régulièrement, j'allais dîner chez la bonne Catherine qui me complimentait sur ma bonne tenue, mon exactitude et mon amour du travail, il est certain que je ne négligeais pas mes études de droit. — J'étais donc très content, m'étant peu à peu habitué à mon rôle peu honorable auprès de Juliette, qui malgré toute mon insistance, n'avait après plus d'une année, voulu accepter les fonds qu'elle m'avait avancés, sur une simple reconnaissance.

Après quelques mois de spéculation, les bénéfices ne furent plus aussi considérables, mais je trouvais le moyen, tout en rendant en bijoux deux fois la somme avancée par Juliette, d'augmenter mon capital de roulement ; ensuite, je vécus joyeusement, satisfaisant sans remords mes moindres caprices, enfin je devins moins travailleur. Je suivais Mme Godbert à la campagne, aux bains de mer, à Dieppe. Tout cela me coûtait beaucoup d'argent et beaucoup de temps : mais Georges faisait de même, je de-

vais l'imiter, car on me le présentait toujours comme un parfait modèle.

Après quinze ou dix-huit mois de liaison avec Mme Godbert, je finis par me lasser de sa tyrannique affection, ma vanité souffrait beaucoup aussi des obligations que j'avais contractées envers cette femme et je songeais avec quelle joie, je pourrais, une fois avocat, grâce au petit capital que je possédais, me donner la satisfaction d'une bonne querelle entre nous, qui mettrait fin à mon lourd vasselage.

Pour attendre avec moins d'impatience la rupture finale, je courtisais sans trop de mystères une jolie mondaine, qui aurait pu être certainement la fille de Juliette. Cette jeune femme était fraîche, d'un caractère aimable, aussi j'en devins amoureux. Je ne soupirai pas longtemps aux pieds de Lia, qui pour me montrer combien elle me prenait au sérieux, puisait sans façon dans ma bourse. J'étais véritablement épris, aussi je comptais pas assez avec ma nouvelle conquête.

Un soir, je fus observé au Casino de Dieppe, par la sœur de Juliette ; j'étais en tête à tête avec Lia, qui ayant la mauvaise habitude de parler très haut, laissa échapper des paroles impudentes sur la Godbert, ainsi qu'elle l'appelait.

Juliette ne fit rien paraître de son ressentiment après que sa sœur l'eût instruite de mes infidélités, et nous revînmes à Paris, sans que rien ne fût changé dans ses manières envers moi, sinon qu'elle se plaignait parfois tendrement de ma froideur pour elle.

Comme Lia était exigeante et que je n'avais pas encore épuisé ma fantaisie pour elle, je tentai une spéculation, sans en parler à Juliette, j'eus même la bêtise de recommander à son *vieil ami* de ne lui en rien dire. — L'affaire fut déplorable ; tous mes fonds y passèrent ; je restais sans un sou et Juliette devenait chaque jour plus grincheuse, plus désagréable ; pour Lia, elle me ferma la porte au nez, quand je voulus lui faire mes doléances. — J'étais fou de rage et de vanité blessée. — Je vendis quelques bijoux et objets d'art, avec lesquels, je réalisai deux mille francs environ. — Avec ceci, pensai-je, je tenterai une bonne petite affaire par un achat à terme, qui me remettra sur pieds ; je rembourserai Juliette, que j'enverrai promener ensuite, et il me restera bien encore de quoi boursicoter de temps en temps sur une très modeste échelle ; petits bénéfices, mais sûrs ! Je suis au courant aujourd'hui, et je me passerai du *vieil ami* !

Hélas ! Juliette ne me laissa pas le temps de réaliser mes projets ; elle prit le devant sur la querelle que je me promettais de lui faire depuis longtemps. Je fus bien contrarié de ne pouvoir lui jeter de suite ses trois mille francs à la figure, car la Godbert se montra alors dans tout son naturel : une ancienne fille, sortie sans doute d'une conciergerie quelconque ; non que je n'estime pas cette catégorie de gens, lorsqu'ils sont honnêtes et qu'ils ne lancent pas sur le pavé de Paris, une élève avortée du conservatoire de musique ou une figurante à un théâtre quelconque, au lieu de faire de leurs filles d'honnêtes ouvrières.

Mais, j'en reviens à Juliette qui, à bout d'injures réclama immédiatement son argent.

Le cœur plein de rage, je promis de le lui rendre le lendemain et je sortis de chez elle, allant du coup prévenir M. Godbert, que je ne pouvais plus continuer à travailler chez lui.

— Cela se trouve à merveille, me répondit-il, d'une voix moqueuse ; il y a deux jours, que j'avais l'intention de vous remercier de vos services ; bien que vous ne soyez que supplémentaire dans mon étude, je n'aime pas que les jeunes gens que j'occupe s'affichent dans les Casinos avec des filles... Salut, Monsieur, vous pouvez vous retirer dès maintenant.

Je sortis mortifié et furieux. Ce misérable avait reçu l'ordre de sa femme de me chasser !

VI

J'allai trouver Georges pour le prier de me prêter deux mille francs.

— Je suis à sec, mon cher, me répondit-il froidement ; d'ailleurs ta conduite insensée avec Juliette me force pour ne pas affliger sa sœur, à rompre avec toi ; que cette leçon te profite, si tu retrouves une autre Mme Godbert... et tu en trouveras certainement !... Mets plus de sourdine à tes fantaisies amoureuses.

J'eus envie de souffleter Georges, mais la pensée de ma propre abjection retint mon geste vengeur. Je rentrai chez moi, accablé plus de colère que de honte. Je réfléchis longuement. Il me fallait à tout prix mille francs encore pour rembourser Juliette !

Ceci arrivait un jeudi soir où j'allais dîner chez Mme Catherine ; j'y songeais seulement en entendant sonner sept heures à la mairie du Panthéon.

— Je suis en retard, m'écriai-je, partons, vite, heureusement que le trajet est court de mon logement à la rue Gay-Lussac où habite cette bonne dame, cette candide créature, qui me croit un petit Saint !...

Par de grandes enjambées, je fus vite rendu chez ma vieille amie. Chemin faisant une idée diabolique m'avait traversé l'esprit : emprunter à la digne femme mille francs pour parfaire la

somme à rembourser à ma harpie de Juliette...

Mais comment m'y prendre pour arriver à me faire prêter cette somme relativement élevée pour une petite rentière, obligée de calculer sagement ses dépenses.

J'avais appris pas mal de ruses dans la société de la Godbert, où chacun, après boire, racontait ses débuts dans le monde des rastaquouères, débuts presque toujours besogneux. — Et cependant je ne trouvais rien ; et c'est dans cet état de surexcitation et de trouble, que je fis mon entrée dans le salon modestement meublé de Mme Catherine.

— Comme, vous êtes en retard, mon ami, il est le quart passé de sept heures, c'est la première fois que vous manquez d'exactitude, Louis. Vous est-il arrivé quelque chose d'extraordinaire? Je serrai avec force la main que me tendait Mme Fournier, si fort même que la chère femme poussa un faible gémissement, car elle était rhumatisante et la main que je lui serrais était, ce jour-là, endolorie et enflée.

Je m'assis en soupirant sans répondre devant la table à ouvrage de Catherine; puis, je cachai mon visage avec mes mains. Je ne savais que dire. Je cherchais encore inutilement le prétexte à donner à l'emprunt que je voulais faire.

Mme Fournier s'effraya de mon silence, elle détourna mes mains de mon visage.

— Comme vous êtes pâle, Louis! Vous me faites trembler, que vous est-il arrivé, de grâce mettez fin à mes appréhensions!... Auriez-vous un duel?

Je fis signe que non...

— Auriez-vous perdu au jeu?

Tiens, tiens, me dis-je, voilà le joint trouvé!...

— Hélas! Oui, mon excellente amie, et je suis désespéré. Demain il me faut payer... que je ne suis-je mort plutôt, que de m'être laissé entraîner à cette maudite table de jeu... Mais voilà, ma bonne Catherine... La vanité, la vanité, vous savez bien mon défaut! Que dis-je mon défaut; mon vice m'a incité à prendre part à une partie de Baccara chez mon patron.

Comment avouer à ma famille mon désastre? Ensuite, il faut que je paie dès demain : les dettes de jeu, cela ne s'ajourne pas; mon Dieu, mon Dieu!... Mais pourquoi, suis-je venu ici pour vous laisser deviner mes angoisses ; j'ai eu tort, grand tort... Mais la douce habitude m'a fait diriger mes pas vers la maison si hospitalière, dans laquelle, j'ai goûté tant de douces joies.

— Plaie d'argent n'est pas mortelle, se hâta de dire Mme Catherine, et si votre dette n'excède pas quelques centaines de francs, je vous remettrai l'argent que j'ai de disponible en ce moment.

— Ma dette est trop forte, chère amie, m'écriai-je, tout en larmes! N'en parlons plus, je sais ce qui me reste à faire... et j'accompagnai ces paroles d'un geste significatif...

— Vous tuer, malheureux, s'exclama Mme Fournier, commettre un tel crime! Vous damner sans rémission! Porter la désolation dans votre honorable famille; non, mon cher, non, non, chassez cette pensée anti-chrétienne, mon ami, vous avez failli, eh bien vous réparerez. — J'ai des valeurs au porteur, je vais vous en confier une, vous la vendrez demain matin, vous prendrez dessus ce qui vous sera nécessaire pour acquitter votre dette de jeu et vous me rachèterez des valeurs pour le surplus de la somme.

Avant que je n'ouvrisse la bouche pour accepter ou refuser l'offre généreuse de ma vieille amie, elle s'était levée prestement, malgré son âge, pour aller dans sa chambre. J'entendis ouvrir et fermer brusquement le tiroir d'une armoire à glace, enfin Mme Catherine revint tenant en main un titre.

— Je n'ai besoin que de mille à douze cents francs, ma chère dame Fournier, car j'ai en portefeuille près de deux-mille francs. Ainsi donc, il est fâcheux que *nous soyons obligés de vendre ce titre!...*

— Peu importe, vous voilà tranquille, mon pauvre enfant... Ah, combien je bénis le ciel d'avoir été mise au courant de votre détresse... car je suis bien persuadée que la leçon vous profitera.

Ah! le jeu quelle infernale passion! Heureusement, Louis, que c'est la première fois, et que ce sera la dernière, je suppose, que vous toucherez aux cartes, si ce n'est pour faire d'innocentes parties en famille ou avec une bonne vieille amie, comme moi, ; n'est-ce pas, mon Louis?

Je me précipitai aux genoux de Mme Catherine, lui baisant les mains et jurant de bonne foi que je ne me laisserais plus prendre sous aucun prétexte par le désir de jouer, même à un franc la fiche!...

— Vous me sauvez la vie, Madame, car j'étais bien décidé à en finir avec ma destinée... jamais, je n'aurais osé télégraphier à mon oncle pour lui demander de l'argent.

— Je le vois, reprit Catherine, vous songez déjà à la peine que vous aurez à prévenir votre parrain de l'emprunt que vous me faites!... Mais, ne vous tourmentez pas, mon enfant, je lui écrirai pour vous, et je ferai passer en douceur le morceau à l'oncle très rigide, je le sais, car le cher homme a toujours été l'esclave du devoir et il pense que tout le monde est taillé sur son patron... La nouvelle génération, gâtée, adulée. surchauffée par la vanité des parents,

déraille à chaque instant, voulant arriver trop tôt au but !...

Bien qu'ayant indignement menti à ma protectrice, je passai une excellente nuit, car je goûtais d'avance le triomphe de mon remboursement à Juliette. J'aurais soin de lui laisser voir dans mon portefeuille, les billets parfaisant le montant du titre vendu... Combien cette vieille vipère va se tordre de rage en me voyant à l'abri de sa vengeance.

Le lendemain, vers onze heures du matin, nanti de mon argent, je sonnais chez Mme Godebert. Je venais d'ordinaire m'informer de ses nouvelles à cette heure et prendre en même temps ses ordres pour la soirée.

La porte ouverte, je laissai mon chapeau et ma canne dans l'antichambre et sans être annoncé, je me dirigeai vers le boudoir de ma patronne. La femme de chambre, ce jour-là, me toisa d'un air insolent et me dit que Madame étant sortie, avait laissé à sa sœur, le soin de me remettre ce que je venais chercher en échange de ce que je devais lui remettre !

Je pâlis et j'entrai dans le grand salon, dont la camériste m'ouvrit avec emphase les deux battants de la porte.

Bientôt après, la sœur de Juliette entra majestueusement, elle tenait à la main la reconnaissance de mon emprunt ; et sans me rendre mon salut, elle s'assit en face de moi, de l'autre côté d'une petite table en marqueterie. — Je sortis mon portefeuille et j'étalai gauchement les billets de banque ; ma main tremblait. Le silence de la sœur de Juliette me troublait plus qu'auraient fait ses reproches. Elle prit les trois billets de mille francs, et après les avoir examinés, comme si elle craignait qu'ils ne fussent faux, elle me rendit la reconnaissance. Elle se leva ensuite, me remercia de mon exactitude, car n'étant resté à la maison que pour éviter à Juliette une dernière entrevue avec moi, elle avait hâte d'aller la rejoindre à Boulogne, dans un joli pied-à-terre, qu'elles avaient offert à elles deux à Georges ; puis, de sa main, qu'elle venait de ganter, elle sonna pour que la femme de chambre me reconduisit, tandis que me rendant à peine mon salut, elle disparaissait derrière une portière !

Au moment où je mettais mon chapeau et que je franchissais le seuil de l'antichambre, j'entendis des éclats de rire étouffés de deux personnes. — Je me mordis les lèvres jusqu'au sang... Juliette et sa sœur se réjouissaient à mes dépens... J'aurais voulu en cet instant les étrangler toutes deux !

Je rentrai chez moi épuisé par les diverses émotions et les pensées mauvaises qui m'agitaient... Je songeais au moyen de me venger de Juliette. Il n'y en avait qu'un : m'enrichir et la poursuivre partout de ma haine ; faire découvrir à tous sa perfidie, etc., etc.

VII

J'étais absolument ruiné !... Pas un sou de disponible. Mon oncle payerait bien ma dette à Mme Catherine, c'était certain, mais après mon énorme faute aux yeux de ce brave homme, il était non moins certain qu'il me couperait les vivres, ne voulant plus me laisser à Paris... Je serais donc forcé d'achever mon droit dans une Faculté de province ou d'échouer fatalement dans le laboratoire de l'oncle André.

Je me tordais les bras de désespoir, car je ne voyais pas le moyen, de retour dans ma petite ville natale, de rendre à la Godbert tout le mal qu'elle m'avait fait.

Tout à coup, je me levai, une lueur d'espoir, une pensée venue de l'Enfer, traversa mon cerveau. Je devais aller à la Bourse pour y acheter des valeurs pour Mme Fournier, avec le reste des fonds que j'avais encore lui appartenant... C'était bien simple, j'allais tenter l'aventure, la fortune avec cette somme. Si je réussissais à faire un bénéfice en vendant et en rachetant plusieurs fois durant quinze à vingt jours, j'arriverai à rembourser intégralement Mme Catherine ; ainsi mon tuteur ignorerait toujours mon emprunt, ce qui n'entraînerait pas mon départ de Paris. Ensuite, une fois que j'aurais tout remboursé à Mme Fournier, je lui ferais part de la manière dont je serais arrivé à la rembourser complètement sans avoir rien emprunté à personne. Elle sera certainement émerveillé de mon habileté. Je lui donnerai l'envie d'augmenter ses petits revenus, sans risques aucuns, alors la bonne dame me confiera un petit capital que je ferai prudemment valoir pour notre compte à tous deux...

— Voilà qui est trouvé, m'écriai je dans mon enthousiasme. Mais pensai-je alors, il me faudra peut être assez longtemps pour spéculer, surtout que le capital est maigre, bien maigre ! J'ai cependant commencé plus modestement encore avec le prêt de Juliette ? Au fait, je n'y avais pas songé... Comment ai-je pu réaliser autant de bénéfices avec si peu de fonds ?... Ah ! m'écriai-je, je comprends aujourd'hui !... Le *vieil ami*, était de connivence avec la perfide allumeuse !... Malédiction sur tous deux et sur Georges aussi l'infâme entraîneur... Et je me frappai le front de mes poings crispés... C'est égal, je veux essayer à tout prix de revenir sur l'eau... Je veux essayer de ressaisir la Fortune ; elle favorise,

dit-on, les audacieux... Il faut donc *oser* et si tout s'écroule encore, la comédie que j'ai jouée hier à la naïve Catherine deviendra un drame réel!... A quoi bon vivre humble et ignoré et pour végéter dans une petite ville, lorsqu'on se sent fait pour briller et dominer la foule des petits esprits qui ignorent l'audace et les viriles résolutions!...

Je pris mon chapeau et je sortis de chez moi d'un pas ferme. J'étais résolu à tout pour sortir de ma position infâme et cela par n'importe quel moyen,

Je n'entrerai pas, Madame, dans de longs détails sur les suites néfastes de ma résolution.

Vous perdîtes tout, lui dis-je ?

(*La fin au prochain numéro.*) Mme Ernest Bosc.

BIBLIOGRAPHIE

—o—

Librairie Générale des Sciences Occultes (Bibliothèque Chacornac), 11, quai Saint-Michel, Paris.

Réédition des **Voyages de Psychodore** le chef-d'œuvre de **Han Ryner**. — Ce livre souleva, dès sa première apparition, l'enthousiasme des lettrés. Plusieurs y saluèrent l'œuvre d'une imagination géniale. Ceux qui n'ignorent point la tradition ésotérique y verront surtout le fruit d'une science profonde. Plus d'une fois aussi ils admireront des applications puissantes de la méthode d'analogie qui permettent à l'auteur de prolonger et d'étendre de façon inattendue les connaissances anciennes. Par la beauté éclatante et continue de la forme, ce livre paraît au lecteur superficiel une étonnante œuvre d'art. Pour ceux qui savent étudier, il renferme plus de science que beaucoup d'ouvrages didactiques.

1 Vol. in-18. Prix 3 fr. 50.

—o—

Les Entretiens posthumes du philosophe Pierre de Béranger, dit Abailard. — Cet ouvrage, entièrement dicté par l'entité qui se nomme *Pierre de Béranger*, est appelé à un grand succès de curiosité dans le monde qu'intéresse la question occulte.

Sa morale si pure, sa haute philosophie consoleront les cœurs inquiets en proie au doute, en leur révélant de sublimes vérités, tandis que les sceptiques qui sourient quand on leur parle de dictées spirites, s'inclineront, s'ils sont de bonne foi, devant la valeur littéraire, la beauté et la poésie que dégagent ces magnifiques entretiens.

1 Vol. in-8° carré de 260 pages, avec figures et portraits médianimiques (hors texte) d'Hugo d'Alési. Prix: 3 fr. 50.

—o—

Traité élémentaire de Magie pratique, par Papus. — Le *Traité de Magie élémentaire* de Papus, dont les trois mille exemplaires ont été vendus en quelques années, vient de paraître en une seconde édition augmentée. Ce Traité est avant tout une œuvre originale et l'on y trouve une des premières applications de la Physiologie à la Magie, avec une étude spéciale des réactions alimentaires sur les divers tempéraments, clef des réalisations artistiques et intellectuelles.

Au point de vue du document magique, le Traité de Papus résume et remet au point des données éparses en divers volumes fort chers et des plus rares, dont le prix d'achat serait dix fois plus grand que celui de cet ouvrage.

156 figures et tableaux illustrent cette nouvelle édition qui se recommandera d'elle-même à nos lecteurs.

1 Vol. grand in-8° de 580 p. Prix: 12 fr.

—o—

L'Extériorisation de la Motricité, recueil d'expériences et d'observations, par Albert de Rochas. 4e édition, mise à jour. — Le domaine de la Science, restreint dans l'origine aux faits grossiers et constants, s'agrandit peu à peu grâce à l'étude de ceux qui, par leur délicatesse ou leur instabilité, avaient échappé à nos prédécesseurs ou rebuté leur esprit.

L'Antiquité connaissait déjà les tables tournantes, la baguette divinatoire, le pendule explorateur. Quand on n'y voyait pas l'action du Diable, on attribuait leurs mouvements à des fraudes conscientes ou à des poussées inconscientes. C'était, en effet, l'explication la plus naturelle tant qu'on avait pu les obtenir, d'une façon certaine, sans aucun contact.

Les nombreuses expériences faites, de nos jours, dans toutes les parties de l'Europe et recueillies par le colonel de Rochas, prouvent que quelques personnes peuvent faire mouvoir des objets inertes, grâce à une force particulière sécrétée, à des degrés divers, par l'organisme humain et qui paraît, dans certains cas, pouvoir être dirigée par des entités intelligentes.

1 Vol. in-8° de 600 pages, avec figures dans le texte et 15 photogravures hors texte. Prix : 8 francs.

—o—

Le Fakirisme Hindou, Thaumaturgie populaire, Théorie brahmanique de l'homme astral, Entraînements occultes. — Leurs dangers, Magnétisme transcendant, par Sedir.

Brochure in-8° de 48 pages, très instructive et intéressante. Prix : 1 fr. 50.

Direction de la « Lumière », d'après les notes de l'éditeur.

—o—

Nos lecteurs peuvent se procurer tous ces ouvrages chez M. Chacornac, ou à notre Direction qui fait la commission de librairie en faveur des abonnés de la « Lumière ».

Nous parlerons dans le prochain numéro de *l'Exposé sur le mouvement Cosmique*, brochure in-8° qui vient de paraître, au siège des *Publications Cosmiques*, 19, boulevard Morland.

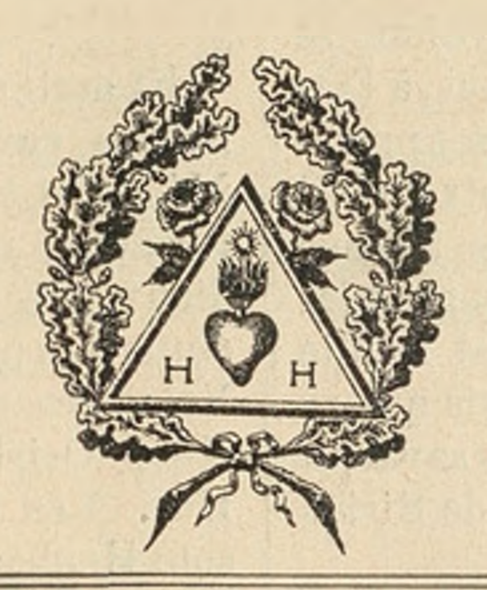
Le retard de la « Lumière » a été causé par les grèves. Le prochain numéro paraîtra dans les premiers jours de juin.

Lucie Grange.

Le Gérant: Martelet.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

LA LUMIÈRE



AVIS URGENT. — Malgré la saison des voyages, il n'y a rien de changé pour la correspondance et les échanges. Tout doit être adressé rue Poussin, 23, à Paris, 16e arrondissement et parvient toujours à la Directrice.

Chronologie Égyptienne

Dans un mémoire extrêmement documenté sur ce sujet, M. Ed. Meyer (*Compte rendu de l'Académie des sciences de Berlin, 1904*) nous donne des aperçus nouveaux sur le calendrier des Egyptiens et sur la succession des dynasties. Nous faisons d'importants emprunts à ce mémoire.

Les Egyptiens se servirent d'abord des mois lunaires, ce qui constituait une année variable. Ils adoptèrent ensuite l'année de 365 jours, composée de 12 mois de 30 jours ou de 36 décans et de 5 jours supplémentaires dits *épagomènes* et qu'on considérait comme des jours de fête. D'après la légende mise en œuvre, ces cinq jours étaient les anniversaires de la naissance des dieux : Osiris, Horus, Set, Isis et Nephthys. Plutarque raconte que Ra (Helios, le Soleil) avait maudit Nout (Rhea), parce qu'elle était secrètement l'amante de Kêb (Kronos), et cette malédiction devait l'empêcher d'accoucher aucun jour de l'année. Mais Thot (Hermès), qui l'aimait, avait gagné aux échecs à la lune un soixante-dixième de chaque lunaison, dont il forma cinq jours qu'il ajouta aux 360. C'est ces cinq jours que Nout donna naissance à ses cinq enfants. Telle est la légende des cinq jours épagomènes imaginée pour faire accepter à l'esprit simpliste du peuple ces 5 jours supplémentaires.

Avec l'année de 365 jours, les Egyptiens pensaient posséder la véritable année solaire; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elle était en retard sur le soleil d'un jour tous les quatre ans et que les saisons ne commençaient plus aux mêmes dates. Les astronomes égyptiens intercalèrent bien le jour manquant tous les quatre ans, mais ne purent imposer cette réforme au peuple, qui regardait son calendrier comme divin et tenait à la légende des jours épagomènes. Il fallut arriver jusqu'à Ptolémée III, Evergète, pour que cette intercalation fût faite officiellement; c'est le décret de Canope qui consacra cette réforme et rendit officielle l'année fixe dite *sothiaque* et correspondant à l'année julienne actuelle. Mais, même alors, le peuple résista et resta fidèle à l'année civile de 365 jours.

L'année fixe ne se réglait pas d'après le retour du soleil au même point du zodiaque, déterminé par le phénomène de la précession des équinoxes, mais d'après sa position par rapport à Sirius. L'année commençait lorsque cette position était la même qu'au début de l'année précédente : c'était le jour où Sirius, ou en égyptien *Sopdet*, chez les

Grecs *Sothis*, après une longue disparition, se montrait de nouveau pour la première fois, à l'Orient, lors du crépuscule du matin; son apparition coïncidait avec le moment où les eaux du Nil se mettent à monter. Le premier jour de l'année sothiaque s'appelait le 1er Thot, nom du premier mois de l'année. Quant à Sothis, elle est la fille d'Osiris; c'est l'étoile et le séjour d'Isis qui se manifeste en elle. Les anciens Egyptiens savaient que notre Soleil fait partie du système de Sirius et tourne autour de lui.

Une fois l'année sothiaque fixée, l'année civile de 365 jours pouvait bien concorder avec elle pendant un très court laps de temps; mais les divergences ne devaient pas tarder à s'accentuer, et la concordance ne pouvait se rétablir qu'après une *période sothiaque;* celle-ci était de 1.460 années; en effet, 1.461 années civiles de 365 jours correspondent à 1.460 années sothiaques ou juliennes. Il est bon de remarquer que, Sirius possédant un mouvement propre, l'année sothiaque ne coincïde qu'à peu près avec l'année julienne et est devenue aujourd'hui un peu plus grande.

A quelle époque y eut-il un calendrier en Egypte? Il est certain qu'avant le décret de Canope l'année sothiaque fixe avec son calendrier n'était pas en honneur, du moins en dehors du sanctuaire des astronomes. Mais un calendrier de l'année civile de 365 jours exista certainement, et on sait qu'à l'époque où cette année civile fut établie, l'année devait commencer le 19 juillet, et, d'après les données archéologiques, à un moment où l'année civile et l'année sothiaque coïncidaient; cela nous fait remonter, comme le montre M. Meyer, soit aux années 4241-4238 avant Jésus-Christ, soit à une autre période de 1.460 années sothiaques antérieures, 5701-5698 avant Jésus-Christ, ou à une période plus reculée encore. Supposons, pour fixer les idées, que ce calendrier ait été établi en 4241 avant Jésus-Christ. Voici comment se partageaient alors les saisons : du 19 juillet au 15 novembre, saison de l'inondation; du 16 novembre au 15 mars, hiver ou saison des semailles; du 16 mars au 13 juillet, saison des moissons; enfin, les 5 jours épagomènes du 14 au 18 juillet. Année sothiaque ou julienne et année civile coïncidaient; mais le désaccord entre les deux devait vite s'accentuer, et même l'année julienne présentait un retard sur ce que fut plus tard l'année grégorienne. Déjà, dès le début de la deuxième période sothiaque, en 2781 avant Jesus-Christ, il devait y avoir un retard de 11 jours en plus sur l'année grégorienne; en 1321 un retard de 21 jours, et alors les saisons nominales ne répondaient plus aux travaux des champs.

***

Et maintenant, que sait-on des premières dynasties égyptiennes, de celles qui précédèrent Ménès? La première colonne du papyrus de Turin donne une dizaine de noms de la dynastie des dieux. On a cherché à les identifier avec ceux énumérés par Manéthon qui a hellénisé les noms. Voici ces noms de dieux : Phtah, Ra, Shou, Kêb, Osiris, Set, Horus, Thot, reine Maat, Hor. Les noms correspondants de Manéthon sont Hephaestos pour Phtah, placé hors cadre et correspondant, d'après la Syncelle, à une période de 724 ans 3/4; nous ne savons guère à quoi correspond cette période, qui est dite encore « avant la création ». La première dynastie divine débute alors par Helios, fils d'Hephaestos, qui est Ra; puis viennent Agathodemon ou Sosos, qui est le Shou (Tafnouit) égyptien, Kronos (Rhea), qui est Kêb (Nout), Osiris (Isis), Typhon (Nephthys) qui correspond à Sit ou Set; enfin, Horus, Thot qui est Hermès, et Hor qui est ou un second Horus ou plutôt Hathor. Les noms entre parenthèses sont ceux des déesses, compagnes des dieux. Le papyrus attribue, avec une certaine incertitude de chiffres, la durée fabuleuse de 3.126 ans au règne de Thot! Ce qui est singulier, c'est que Maat, l'épouse de Thot, figure dans la liste des rois divins, tandis que Nout et Isis n'y figurent pas.

La deuxième colonne du papyrus de Turin donne dix dynasties de prédécesseurs de Menès, qui est le premier roi de la première dynastie historique. Mais il peut y en avoir eu d'autres entre la dynastie divine et ces dix dynasties.

Ce qu'il y a de plus frappant, c'est le nombre colossal d'années que ces dynasties préhistoriques auraient régné d'après le papyrus. Ainsi, jusqu'aux rois désignés sous le nom collectif de Semsu-Hor (les serviteurs de Hor), qui ont immédiatement précédé Menès, sont indiquées 23.200 années de règne qui, ajoutées aux 13.420 du règne des Semsu-Hor, font 36.620 $+ x$ années.

Menès paraît avoir commencé son règne en 3.315 avant Jésus-Christ. C'est sous les rois de la quatrième dynastie, Snofru, Kheops, Khephren et Mykerinos, 2840 à 2680 avant Jésus-Christ, que les pyramides ont été construites.

L'Ancien Empire compte en tout 53 rois appartenant aux dynasties Thinites et Memphites, avec 955 années de règne.

Le Moyen Empire, avec des rois des dynasties Hérakléopolites, Thébaines, etc., commence en 2360 avant Jésus-Christ, puis les rois Hyksos règnent de 1680 à 1580 au moins.

Pour le Nouvel Empire, M. Meyer a pu fixer,

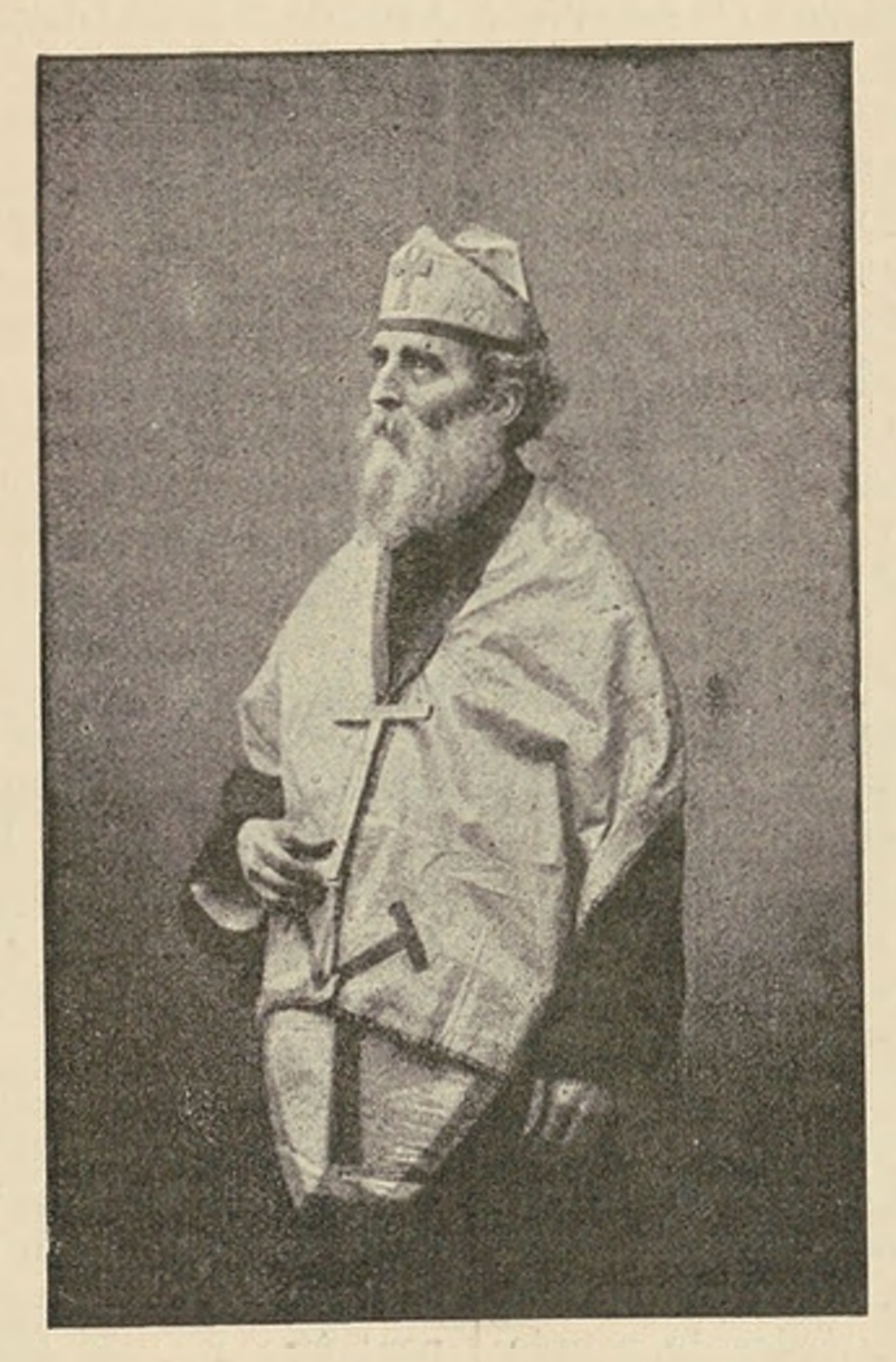
avec une incertitude d'une dizaine d'années, les dates suivantes pour les rois les plus célèbres : Amosis règne de 1580/75 jusqu'à 1557/54; Amenophis ou Amenhotep I et Thoutmosis I régnent de 1557/54 à 1501, etc. Signalons encore Ramsès I, qui régne de 1320 à 1300 environ ; Ramsès II, le grand Sésostris qui règne de 1300 à 1234 environ ; Merneptah, sous lequel se place l'exode des Hébreux, et qui règne de 1234 à 1200 environ. Enfin Ramsès III régna de 1200 à 1179.

Nous ne pousserons pas plus loin ces données chronologiques, les périodes subséquentes étant de l'histoire bien connue.

Dr Lux.

LES HIÉROPHANTES

Notre collaborateur et ami, Frère en la *Lumière*, a publié dernièrement, sous ce titre, un ouvrage (1) que nous avions simplement annoncé, nous promettant d'en parler plus tard, en publiant le portrait de l'auteur.



M. Fabre des Essarts (Synésius)

Nos lecteurs connaissent par ses œuvres multiples, M. Fabre des Essarts qui a cultivé plus d'un genre. Poëte, orateur, chroniqueur, littérateur et philosophe, il s'est montré également inspiré, éloquent et érudit.

Comme poëte on a de lui, entre autres nombreuses pièces : « Humanité », « Odes phalanstériennes », la « Chanson des couleurs ». Comme historien : « Dupleix et l'Inde Française », les « Savants du XIXe Siècle ». Comme latiniste : les « Eglogues de Virgile ». Comme romancier : « Pour tous les âges », « Pages de Séminaire », le « Vase de Tantale », la « Fille du Prêtre ». En religion: « L'arbre gnostique », les « Hiérophantes ». En socialisme, sous presse : le « Filon Révolutionnaire à travers les religions », « la Force, le Droit et les trois Chambres », la « Loi militaire et le service agraire ». La « Clef d'Or », drame mystique, est épuisé. Le « Christ Sauveur », drame gnostique, est sous presse, ainsi que : « Apothéoses et Iconostases ».

L'intelligence d'élite qui peut traiter de sujets divers avec une égale maîtrise, a une supériorité intellectuelle entre toutes, qui s'affirme universellement de plus en plus dans le sens religieux. Cet ardent travailleur de la pensée, s'est élancé jusqu'aux plus hauts sommets et a été revêtu de dignités à la suite de certaines circonstances, le 3 janvier 1896. De sorte que notre Frère Fabre des Essarts est mieux qu'un poëte, un littérateur, un historien, un conférencier, depuis qu'il fut élevé au siège primatial, sous le nom de Synésius. Synésius est Patriarche de l'Eglise Gnostique de France, Evêque de Montségur, Grand-Maître de l'Ordre de la Colombe du Paraclet. C'est ainsi qu'il est représenté sur son portrait, avec les insignes de son haut grade : le large Pallium, le Tau, le Knosti et la mitre ornée de la Croix ansée. Sa figure sereine, loyale et bonne, encadrée d'une belle barbe blanche, inspire confiance. Les traits ne respirent pas la bonté candide du tout, mais plutôt une grande finesse et subtilité d'esprit alliées aux plus nobles sentiments.

Nous ne sommes qu'une profane devant l'Eglise Gnostique; aussi n'avons nous pris un fort intérêt à la lecture du livre « Les Hiérophantes » que, principalement, au point de vue historique et de l'ensemble des efforts de certains pontifes pour le bien de l'humanité. Tant d'altruisme, tant d'amour et de zèle en l'honneur de la Vérité jalousement voilée aux mortels, remplit immensément le cœur d'espérance infinie. Aussi hérétiques que soient

1. Chacornac, éditeur.

tous ces braves gens sectaires ou non, aussi excommuniés qu'ils fussent, comme les francs-maçons, les spirites et beaucoup d'autres, on ne peut moins faire que de les admirer.

Le mal n'est pas de se tromper, si toutefois l'on se trompe dans sa foi en une doctrine; il est de faire servir cette doctrine à l'abus de pouvoir sur ses semblables et à commettre d'odieuses injustices et persécutions. L'estime des honnêtes gens va toujours aux honnêtes gens. Les persécuteurs, les calomniateurs, les faussaires, les menteurs, les voleurs n'en sont pas ; on s'occupe peu de leurs appréciations oppressives. Comme le peuple juif, les gnostiques ont été affreusement persécutés ; la secte est tombée dans des sommeils successifs qui n'ont cependant jamais été la mort. Aujourd'hui, elle est réveillée et vivace, très répandue en tous pays, notamment en France. L'Eglise Gnostique répand la *Gnose* en suivant les étapes progressives parcourues par la science et la civilisation. Large et tolérante, elle représente le véritable christanisme qui proclame le triomphe de l'Esprit sur la Chair.

Nous ne voulons pas rendre compte du livre « Les Hiérophantes », mais en donner un simple aperçu pour inciter à le lire. Son sous-titre indique bien l'intérêt que l'on peut prendre à cette lecture : « Etudes sur les Fondateurs de religions depuis la Révolution jusqu'à ce jour », et il porte comme épigraphe ces mots de Pierre Leroux : « Le temps de la Philosophie est passé, le temps de la Religion est venu ». Dans le temps d'athéisme où nous sommes, il est hardi de parler ainsi. Enfin s'il y a des êtres humains qui veulent qu'on anéantise tout culte et jusqu'à l'idée de Dieu, il en est d'autres, au contraire, qui ne peuvent pas se passer de religiosité. C'est pour ces âmes éprises d'idéal, dont le sentimentalisme excite la pitié des esprits forts, creux comme une baudruche gonflée de vent et stériles de pensée comme un caillou, que les belles pages des maîtres instruits et inspirés sont écrites. On *croit*, on *connaît* surtout ; ce n'est pas de la superstition dévote que l'on prêche, c'est de la vraie science que l'on expose pour que l'homme se comprenne et qu'il accélère son ascension vers les destinées qui assurent l'écroulement des forces hostiliennes régnantes et la victoire sur tous les genres de mort.

Sept portraits ornent l'ouvrage, lequel représente la première série d'une collection d'études. En résumé, ce livre est surtout, comme nous venons de le dire, de l'histoire, histoire qui révèle la nécessité de s'occuper non seulement de la sociabilité civile, mais en même temps de la sociabilité religieuse.

Des mille efforts humains vers ce but grandiose du progrès terrestre, bien que souvent inclinés vers l'utopisme, l'exagération et l'erreur complète ou la folie, il s'en dégagera finalement une synthèse qui feront se grouper les Intelligences d'élite. Les mieux inspirés auront dégagé l'ivraie du bon grain. On guérira les malades et l'on aboutira à des résultats d'équilibre, d'harmonie et de satisfactions, préparant le bonheur de plus en plus complet.

L'étude au sujet du Père Enfantin est des plus intéressantes : « Plus de domestiques! plus de prolétaires! Glorification du travail! Egalité de l'Esprit et de la Chair, devant le plaisir! » Tous les adeptes se plièrent aux exigences des durs travaux, tous tâchèrent d'être heureux au milieu des dures fatigues.

Les Saint-Simoniens furent persécutés et condamnés.

« Lorsqu'Enfantin eut purgé sa condamnation, il prit le chemin de l'Egypte pour s'y livrer à l'étude de deux grandes entreprises dont l'une a vu de nos jours son exécution : le barrage du Nil et le percement de l'isthme de Suez. »

Enfantin avait prêché la réhabilitation de la chair. Il n'avait pas eu tort, en vérité. Comment supposer que nous soyons aussi méprisables en nos corps, que veulent bien le dire les catholiques romains, si nous sommes l'œuvre de Dieu et faits à sa ressemblance! Le Père avait prêché cela, mais en même temps la direction et la règle des appétits physiques, ce que le public, imbu de préjugés et soupçonneux malveillant, ne comprit pas.

Le beau pontife du Saint Simonisme, d'une riche nature et d'un grand cœur, avait besoin d'un complément parfait. Il disait être le précurseur de la femme messie de son sexe, qui doit être sauveur de l'esclavage. Sans la femme, rien ne peut être réalisé. Quelques biographes du Père Enfantin avaient raconté même, qu'il fit, avec quelques-uns de ses adeptes, un voyage en Afrique, croyons nous, à la recherche de la femme divinement inspirée qu'il pressentit, en supposant qu'elle ne pouvait être en France où les femmes sont réputées *trop légères*. Ils ne la trouvèrent pas. Fabre des Essarts ne mentionne point ce fait, mais il est notoire que dans le centre des réunions, le Père avait placé un fauteuil d'attente. Le fauteuil était vide. On le fit occuper provisoirement par une amie du Père. La vraie femme de ses rêves ne se montra jamais. Mais comme il y a toujours des personnes prêtes à jouer tous les rôles, il arriva qu'une jeune fille voulut jouer celui-là. Ce jeune imposteur féminin resta dans le souvenir de tous et passa à

la postérité sous le nom charmant de la *Dame bleue*.

La galerie des fondateurs de religions dans cette première série est formée des noms suivants :

Fouché, Chaumette, Chantreau et le culte de la Raison. — Robespierre et l'Etre Suprême. — J.-B. Chemin, Valentin Haüy et les Théophilanthropes. — L'Eglise de Ménilmontant et le Père Enfantin. — L'abbé Châtel et l'Eglise Française. — Fabre Palaprat et le culte Templier. — Les Swédenborgiens. — Auguste Comte et le culte de l'Humanité. — Tourreil et le Fusionisme. — Fabre d'Olivet. — Vintras, Boullan et la Religion du Carmel. — L'abbé Julio et l'Eglise catholique libre. — Valentin, Sophronius, Synésius et l'Eglise néo gnostique.

Aujourd'hui que les bûchers sont éteints, on peut avec sécurité, citer ces noms et ces titres « bons à brûler » dans le *bon* vieux temps.

Notre frère en Humanité et confrère, directeur de l'*Etincelle*, l'abbé Julio, curé de l'Eglise Romaine, a été consacré évêque et chef de l'Eglise catholique libre de France, le 4 décembre 1904, en l'église paroissiale vieille-catholique de Thiengen (Duché de Bade), avec pour consécrateur, Mgr Paolo Miraglia, évêque de l'Eglise catholique indépendante d'Italie, et notables personnages.

Il va avoir une Eglise à lui au milieu même de Paris et, probablement, les Gnostiques y auront aussi un Temple digne d'eux.

Bien que disposant de peu d'espace pour notre article, faut-il parler de Vintras, Boullan et la Religion du Carmel? C'est difficile, parce que pour bien se faire comprendre, il faudrait écrire beaucoup de choses, choses effleurées dans l'étude consciencieuse de Fabre des Essarts.

Dans notre brochure : « Le Prophète de Tilly », nous avons exposé les événements saillants de la vie de Vintras.

On peut nous demander la dite brochure que nous avons en nombre, bien que les éditeurs déclarent qu'il n'en reste plus. Ils disent, d'ailleurs, la même chose, du Livre de Salem Hermès. Ce sont ouvrages sous le boisseau chez les éditeurs spirites, occultistes, théosophiques ou autres. Ce n'est pas ici le lieu de dire pourquoi, mais c'est ici directement qu'on les trouve, la « Lumière » faisant ses éditions elle même.

Quant à Boullan, qui fut un des collaborateurs de la « Lumière », sous le nom de Docteur Johannès, ce fut un grand calomnié ou un déséquilibré, à en croire les opinions variées et curieuses des divers écrivains qui se sont occupés de son énigmatique personne. M. Fabre des Essarts a tâché de remettre les choses au point, tant sur Vintras que sur Boulan, en citant des témoignages opposés. Nous relèverons notamment le témoignage de Jules Bois. Voici ce qu'il dit dans son livre les *Petites Religions*: « En fait, M. Huysmans me l'a conté et j'ai pu vérifier ces faits, il soulagea des âmes tourmentées de satanisme, guérit des possédés et même des bestiaux, enleva comme avec la main des dilatations d'estomac, et, à l'aide de bougies et de sel, empêcha très souvent les fils des tisseurs de se casser. »

Nous poursuivons la citation de M. Fabre des Essarts en lui empruntant une page des « Hiérophantes ». Comme nous y sommes nommée, il nous le permettra.

« Quand aux unions de charité dont parlait Boullan, Jules Bois croit qu'il ne s'agissait là que de ces sortes de mariages mystiques, si chers à Sainte Thérèse et à Marie d'Agréda.

« Un autre témoignage en faveur de l'inculpé, c'est celui de Mme Lucie Grange, l'éminente directrice de la revue la *Lumière*. Pour elle le récit du *Temple de Satan* est un tissu de mensonges. Elle est allée à Lyon, très prévenue contre Boullan, mais elle a rapidement conclu qu'il n'était rien moins que sataniste. Il n'envoûtait personne, c'est lui, au contraire, qu'on envoûtait. Il était, ajoute-t-elle, d'esprit *tout divin*. Elle reconnaît cependant, que pour exprimer certaines vérités d'un ordre délicat, il employait volontiers, les *mots crus* qui pouvaient donner le change sur la nature de ses intentions.

« Elle a, du reste, assisté à un office carmélien, mais il ne s'y est rien passé que de très convenable. »

M. Fabre des Essarts avait reçu de l'abbé Boullan, le 25 juillet 1892, une lettre ainsi conçue:

« Les calomnies dirigées contre moi ont ouvert des yeux... On commence à se rendre compte où est le danger... Il n'y a pas sur terre quelqu'un qui soit plus en opposition que je le suis à la puissance du mal! Je n'en veux à aucun prix et je la combats partout. C'est de là qu'ont trouvé une base les calomnies dont j'ai eu et j'ai encore à souffrir. Mais la calomnie est comme tout mal et toute maladie, chose guérissable. Il suffit d'avoir le courage de la souffrir et elle est vaincue ! »

Certes oui, nous désirons revenir un jour sur la question Boullan, munie de pièces inédites et d'une copie de plusieurs correspondances, mais nous en avons assez dit aujourd'hui, dans ces lignes qui avaient pour but d'exprimer tout ce que l'on pense de bien de la personnalité aussi distinguée qu'honnête : Fabre des Essarts, qui est en même temps et avant tout, le respectable et zélé Synésius, Patriarche de l'Eglise Gnostique de France.

Lucie GRANGE.

Vues des Hébreux sur l'Immortalité

On a maintes fois affirmé, avec une assurance imperturbable, que jamais les Juifs, avant leur retour de l'exil à Babylone, n'avaient eu la moindre croyance en une vie future ; cela paraît incroyable, si l'on examine cette assertion à la lumière de l'histoire même du peuple d'Israël et de l'énorme influence que l'Egypte a exercée sur les premières croyances des Hébreux. Le judaïsme a été, dès ses débuts, un système moral de foi et de pratiques, faisant beaucoup plus de cas d'une vie pleine de droiture que d'un ensemble quelconque de doctrines. Il n'est donc pas extraordinaire qu'une foi morale intense comme l'était celle d'Israël, parût, aux yeux de beaucoup de personnes, reléguer au second plan les idées concernant la vie future, auxquelles l'enseignement chrétien devait attacher une si grande importance. L'histoire, d'accord avec les traditions les plus respectables, a pleinement établi que les Hébreux vécurent, en grande multitude, à un moment donné, sous la loi égyptienne, que plus tard ils sortirent d'Egypte et allèrent graduellement former une nation dans la Palestine. Mais, comme nous l'apprend d'une façon indiscutable le livre de l'Exode, le peuple qui accomplit son exode, à l'époque de la chute de la dynastie des pharaons, était une multitude mélangée, nullement d'origine purement hébraïque.

L'ancien testament ne renferme rien de bien net sur quelque doctrine de la vie future, bien qu'il abonde en récits qui, pris plus ou moins à la lettre, enseignent d'une façon certaine la communion spirituelle. Il ne faudrait jamais oublier que la loi de Moïse avait pour but exclusif d'être un guide pratique pour la vie terrestre, abstraction faite des idées qui pouvaient régner au sujet d'un au-delà ; l'une des raisons les plus palpables du grand silence fait à l'égard de la vie future, c'est peut être précisément l'attention excessive portée sur ce genre de croyances par les Egyptiens, dont le spiritualisme à cette époque était sans doute très détérioré et mêlé de pratiques répréhensibles. Mais dire que l'ancien testament est partout mortellement silencieux sur tout ce qui concerne le monde spirituel est insoutenable ; pareille assertion ne peut provenir que de la confusion faite habituellement entre la simple communion spirituelle et des pratiques de nécromancie abominables...., qui n'ont rien de commun avec le spiritualisme. Les prophètes d'Israël de toutes les époques..., condamnaient ces pratiques comme des perversions et des profanations de facultés et de pouvoirs qui ne devaient être employés que pour le bien. Peu avant l'exode, la magie, en Egypte, était tellement déchue de son état primitivement si élevé que les prêtres et les thaumaturges, en rapport avec les temples, non seulement avaient recours à la supercherie, mais fréquemment encore s'efforçaient de jeter des sorts impis et nocifs sur tous ceux qui pouvaient être en opposition avec leurs projets et leurs intérêts ; comme il n'est pas niable que les agents occultes peuvent devenir des armes dangereuses entre les mains de gens sans scrupules, les prophètes d'Israël étaient mus évidemment par les mobiles les plus nobles et les plus utiles au bien-être de tous, lorsqu'ils protestaient avec véhémence contre les devins, les sorciers et sorcières, les nécromanciens et tous ceux qui cherchaient à épouvanter les craintifs et à pratiquer la magie noire, qu'en France on appelle encore le satanisme.

La lutte de puissance mentionnée dans le livre de l'Exode, comme ayant eu lieu sur les bords du Nil entre Moïse et Aaron d'une part, les devins du pharaon de l'autre, tend clairement à montrer le caractère suspect de tous les phénomènes supra-naturels qui ne sont pas accompagnés ou suivis d'un résultat bienfaisant. La Bible relate que les deux partis ont été favorisés d'un égal succès, au point de vue phénoménal, et ce n'est que le bien, qui devait résulter des prodiges effectués par Moïse et Aaron, qui leur assura le triomphe complet sur leurs adversaires. Quelque importance que puissent présenter les phénomènes psychiques au point de vue de la science, en dévoilant l'action de quelque force naturelle inconnue ou quelque faculté latente chez l'homme, au point de vue moral nous ne devons attacher de la valeur qu'à ce qui, de façon ou d'autre, doit être de quelque utilité à l'homme ou aux animaux. Les spiritualistes de nos jours, de même que beaucoup de personnes qui ne se rangent pas dans cette catégorie, commencent à sentir la responsabilité qu'ils encourent en encourageant certaines pratiques et à voir que, pour merveilleux qu'ils sont, beaucoup de phénomènes ne sont pas désirables. L'Egypte a eu un passé merveilleux et glorieux, et il y est fait allusion dans le livre de la Genèse qui décrit l'heureuse condition des peuples de nationalité différente, vivant et travaillant côte à côte sur les bords du Nil, en coopération plutôt qu'en compétition.

Dans ces temps anciens le pharaon égyptien et le juif Joseph, son conseiller, travaillaient en commun pour le bien du pays. L'importance prêtée alors aux rêves et à leurs interprétations est très significative en ce qu'elle jette une vive lumière sur les expériences psychiques très en vogue à cette époque reculée. La prédiction d'événements futurs par le moyen des visions nocturnes était un fait commun chez les voyants de l'antiquité... Les Hébreux sont une race de sensitifs et la Bible parle en détail d'incidents de la vie de nobles prophètes, incidents qui se rapprochent singulièrement de beaucoup des phénomènes dont la science s'occupe aujourd'hui, dans tout l'univers, avec tant d'intérêt.

Dire que dans le Pentateuque le spiritualisme est condamné sous une de ses formes bienfaisantes ou élevées serait parfaitement absurde, bien qu'il contienne des lois et des préceptes qui proscrivent certaines pratiques néfastes en termes immodérés. La législation de l'ancien Etat Juif peut avoir été excessive, mais elle a eu partout la tendance à accroître plutôt qu'à restreindre la liberté. La sorcellerie n'était pratiquée que dans le but d'assouvir une vengeance, de faire le mal en général, d'attirer la malédiction sur le voisin ou un dommage sur ses biens, et c'est pour ce motif qu'elle était mise au ban ; mais la sorcellerie n'a pas le moindre rapport avec l'exercice innocent ou normal d'une faculté psychique ou spirituelle.

Comme la croyance des Egyptiens en une vie future était universellement répandue dans un but purement moral, elle ne pouvait être condamnée dans le code de Moïse, et à cause même de sa diffusion dans le peuple il n'était pas nécessaire que le législateur la prescrivît aux masses. Il nous est permis de penser que dans les premiers temps de la vie nationale des Hébreux en Palestine leurs idées prédominantes concernant la vie au-delà de la tombe ne différaient pas essentiellement de celles énoncées et élaborées dans le merveilleux compendium de la doctrine égyptienne qu'est « Le livre des morts. »

Dans cette admirable relation des anciens rites et de l'antique philosophie nous trouvons bien des points en accord avec ce fameux adage juif : « Le peuple de Dieu est celui qui suit le droit chemin », et nul n'ignore que des écrivains modernes anglais de grand renom, notamment Thomas Huxley et Matthew Arnold, font le plus grand cas de cette conception juive que la vie droite seule, non pas la race ni la croyance, est le passe-port qui donne accès au royaume béni de l'Eternel. La philosophie égyptienne était essentiellement monothéiste avec adjonction (ultérieure) d'un polythéisme (inoffensif).

Les nombreuses déités inférieures de l'Egypte ne diffèrent pas essentiellement des divers ordres de séphiroths de la Kabbale juive; on lit effectivement dans le psaune 95, que « le Seigneur est grand et infiniment louable ; il est sans comparaison plus redoutable que tous les dieux ; » et de même dans une foule d'autres passages de la littérature sacrée des Hébreux. Bien des choses qui peuvent paraître contracdictoires à une lecture hâtive de la Bible se trouvent élucidées dès que l'on y recherche l'élément spiritualiste. On nous dit que l'Etre suprême est toujours invisible, mais que les anges de Dieu sont vus par les hommes et leur parlent. Trois anges apparaissent à Abraham sous la forme de jeunes hommes: deux d'entre eux le quittent et l'un deux reste avec lui.

Il n'y a que deux explications possibles d'un pareil fait; ou bien ces anges étaient des esprits suffisamment matérialisés pour être vus par Abraham et les autres, ou ils étaient des hommes inspirés, spécialement accessibles à l'influx spirituel et appelés messagers de Dieu parce qu'ils avaient une compréhension, plus étendue que le commun des hommes, des ordres spirituels. Ces interventions du monde spirituel dans la vie de tous les jours, au temps des patriarches, n'avaient rien de singulier; cependant le nombre de sensitifs, capables d'être témoins de ces incursions psychiques, semble avoir été peu considérable.

La même erreur règne de nos jours; pas plus que dans l'antiquité, on ne fait la distinction entre l'usage licite et l'abus illicite des pouvoirs psychiques. Une sorcière était assimilée à une empoisonneuse et surtout suspectée de chercher à faire le mal à l'aide de charmes et d'incantations et de s'associer à des agents occultes dans un but néfaste, tandis que la sibylle d'Endor, que consulta Saül et qui disait voir les défunts, n'est décrite dans le texte que comme une clairvoyante inoffensive. Les commentateurs ennemis du spiritualisme se sont appesantis sur le péché commis par Saül en consultant cette pythonisse, tandis que le récit dans sa simplicité nous montre que les nombreuses erreurs commises par ce malheureux roi avant de la consulter avaient déjà définitivement déterminé sa destinée terrestre.

Samuel avait été le conseiller de Saül sur la terre pendant maintes années, mais ce monarque capricieux avait plus d'une fois rejeté les avertissements du prophète ; puis, lorsque par suite de ses fautes répétées le trône s'était virtuellement dérobé sous lui, il chercha, poussé par le désespoir, à avoir une entrevue avec Samuel, dans la pensée que celui-ci lui indiquerait un moyen

d'écarter la catastrophe menaçante. Samuel ne put aider Saül à conserver son trône terrestre, car il était alors trop tard pour réparer le mal qui avait été fait. Cette histoire, qu'on a beaucoup travestie, fait ressortir une grande vérité et nous enseigne à être sages en temps utile, mais ne justifie aucune des diatribes où se complaisent les fanatiques qui en tirent une fausse morale et s'en servent comme d'une arme contre la doctrine spiritualiste.

Il est vrai que l'immortalité individuelle n'est pas clairement enseignée dans l'Ancien Testament, mais en maints passages elle se laisse deviner, et il ne manque pas de rabbins juifs d'une instruction supérieure qui ont découvert, dans les textes hébraïques originaux, dont nous n'avons le plus souvent que de misérables traductions, des passages prouvant clairement la croyance que seul le tabernacle terrestre pouvait être détruit ou miné par quelque déluge « anéantissant toute chair où réside le souffle de vie. »

Le livre soi disant pessimiste connu sous le nom d'Ecclésiaste, bien que niant en apparence l'immortalité de l'âme, du moins selon l'opinion de beaucoup de ses critiques, ne fait pas autre chose en réalité que de montrer le contraste entre les aboutissants des diverses manières de vivre, et dans un célèbre passage où il semble placer l'homme et la bête sur le même plan, il pose au contraire la question de savoir qui sera assez savant pour distinguer l'homme de l'animal et qui saura expliquer pourquoi le souffle de l'un monte et le souffle de l'autre descend ? Ici encore nous trouvons une réminiscence de l'enseignement égyptien primitif.

Le sensualiste et l'égoïste, même pleins d'une érudition dont ils sont bien fiers, reconnaissent à la longue que le contentement de soi et l'infatuation intellectuelle finissent par engendrer les fruits amers de la désillusion ; ceux, au contraire, qui suivent le droit chemin, découvrent les liens qui unissent la philosophie hébraïque à la grecque dans l'Ecclésiaste même ; d'ailleurs la pensée grecque continuait la pensée égyptienne. « J'ai appelé mon fils hors de l'Egypte », c'est là une parole qui explique bien des choses, car bien que l'Egypte fût en décadence et que sa gloire se trouvât dispersée entre la Grèce et Israël (la Perse et Rome ont été également tributaires de Mizraïm pour leur philosophie), l'ancienne contrée si nettement désignée par Isaïe (particulièrement au Chap. XIX) reste aujourd'hui non seulement comme un monument de sa gloire disparue, mais comme un champ fécond de recherches, où des investigateurs zélés font des découvertes jetant une lumière éclatante sur l'histoire de l'ancien monde et laissant voir les racines de la philosophie et de la théologie modernes sous bien des rapports.

La fameuse école de Philon d'Alexandrie s'était approprié, pour son plus grand bien, une grande partie de l'ancien esprit égyptien. Philon chercha à concilier les philosophies grecque et hébraïque, en combinant les sévères prescriptions de justice fournies par un code moral impeccable avec la beauté attrayante que la pensée hellénique savait répandre sur tout ce qu'elle touchait. Le judaïsme actuel, avec ses nombreuses sectes et écoles, alliant l'orthodoxie la plus rigide à la réforme radicale, retient encore bien des traces des « ornements » et autres joyaux que les Israélites avaient, selon la tradition, empruntés à l'Egypte.« Ils ont dépouillé les Egyptiens », a-t-on dit ; ce n'est pas là une simple allusion au transfert de biens terrestres d'un pays à un autre; cette phrase a un sens plus profond : elle se rapporte au passage de la philosophie égyptienne, en même temps qu'un grand nombre de rites, des bords du Nil à ceux du Jourdain.

Saül de Tarse, connu du monde chrétien sous le nom de l'apôtre Paul, a fait d'innombrables allusions, dans plusieurs de ses épitres, à l'antique foi égyptienne, et lorsqu'il s'adressa aux Corinthiens (Corinthe était un port grec faisant un grand commerce avec l'Egypte), il se réfère aux écritures égyptiennes plus souvent qu'à la loi hébraïque.

Si nous comparons avec soin I Cor. XIV, avec le contenu du « Livre des Morts », nous trouverons des analogies frappantes entre les vues exprimées au sujet de nos corps interne et externe et la nature de la résurrection. Il n'y est pas dit que l'homme reprendra le même corps physique ; au contraire, la comparaison entre le corps abandonné et celui qui deviendra manifeste est équivalente à celle qu'on peut faire entre la graine ou la semence nue et le fruit qui en proviendra par la suite.

Israël a toujours admis une certaine forme de résurrection des morts, mais les sages Juifs tels que l'illustre Moïse Maimonide — qui au XIIe siècle de la présente ère a fixé treize articles de la foi israélite, — se sont toujours contentés de dire que la résurrection se produira quand et comment Dieu le voudra, en laissant de côté tous détails sur ce sujet. Comme le monothéisme et la vie de droiture sont les deux points essentiels de la religion juive, il est facile de comprendre que des sectes et des pratiques différentes ont pu se former parmi les Israélites consciencieux, sans que pour cela une véritable solidarité cesse de régner dans tout Israël.

W. J. COLVILLE,

Traduit de *Banner of Light*,
du 17 mars 1906, par le Dr Lux.

REVUE UNIVERSELLE

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Nébuleuses en spirale (*Rev. gén. des Sciences*, 30 mars). — Les nébuleuses en spirale sont assez nombreuses. Telle est, par exemple, le système de Cassiopée, système immense, où l'on voit des courants nébuleux aboutir à de certaines étoiles, suivant des lignes courbes, qu'on peut parfois suivre jusqu'au centre même de la condensation. Ce système a été surtout étudié par Schæberlé, de Ann Arbor. Ce même auteur a, en outre, appliqué la photographie à l'amas d'Hercule, dans le but de suivre nettement les trajectoires en spirale. Il fut bien étonné, en développant ses clichés, de constater qu'il semble exister deux spirales tournant en sens inverse, l'une formée de courants nébuleux partant du centre, l'autre de courants y revenant pour s'y concentrer. Et ce sont bien des courants, car par l'observation des raies spectrales, on met en évidence le mouvement. Au centre, la masse tourne sur elle-même; les courants les plus voisins du centre décrivent des trajectoires presque circulaires ; à la périphérie du système, les trajectoires ne se referment pas et sont de véritables spirales. Dans la partie moyenne, la matière se diffuse sur sa trajectoire, puis se condense de nouveau pour revenir au centre. Encore, ces phénomènes ne sont-ils que le centre d'une nébuleuse spirale beaucoup plus étendue.

La loi d'attraction universelle permet difficilement de se rendre compte de ces phénomènes. Il y a là des phénomènes de répulsion, analogues à ce qu'on voit pour les comètes, combinés d'autre part à des phénomènes d'attraction. Répulsion de la matière nébuleuse d'abord, attraction ensuite. C'est déconcertant.

Dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, le mouvement tourbillonnaire et le mouvement spirale, jouent sans doute un rôle plus grand qu'on ne le pense.

La puériculture chez les Indiens (*Die übersinnl. Welt*, févr.) — Il s'agit ici de l'éducation ou plutôt des soins à donner à l'enfant avant sa naissance, sujet qu'a déjà traité Du Prel. L'attention est aujourd'hui attirée sur ce point par nos meilleurs accoucheurs et éducateurs, sous le nom de puériculture intra-utérine. Mais il nous vient un témoignage en faveur de cette pratique, d'un côté d'où l'on ne s'y attendait guère. Un Indien Sioux, qui a étudié la médecine dans les universités américaines et a épousé une femme blanche, une dame qui s'est même fait une réputation de poète, vient de publier un livre intitulé : « Indian Boyhood » (Enfance indienne). Dans ce livre, l'auteur, qui a pris le nom de Charles-Alexandre Eastmann, décrit les us et coutumes des Indiens pour réaliser cette puériculture. Voici un passage intéressant de ce livre :

« Les futurs parents s'efforcent en commun d'assurer au nouveau-né les meilleures qualités accumulées par une longue série d'encêtres. L'Indienne enceinte choisit d'ordinaire, pour prototype, en faveur de son enfant, l'un des plus grands caractères de sa famille ou de sa race. Elle évoque journellement dans son esprit ce grand héros. Elle cherche à réaliser les actions et les prouesses les plus remarquables par lesquelles il continue à vivre dans la légende, et nourrit sa fantaisie de ces images. Pour qu'elles s'impriment plus profondément dans son esprit, elle évite même la société, s'isole le plus possible et erre dans la solitude, non sans pensée active, mais dans l'intention de se pénétrer de la grandeur et de la beauté de la nature. Les Indiens croient encore que certains animaux peuvent influencer d'une façon particulière l'enfant qu'elles portent dans leur sein, tandis que l'aspect d'autres animaux produit une impression fâcheuse, de sorte qu'il en résulterait pour l'enfant des difformités. On interdit même à la future mère l'usage de la chair de certains animaux, parce qu'elle pourrait influer sur les tendances ou l'extérieur de l'enfant. »

Chez nos peuples civilisés on ne voit pas de méthode de ce genre appliquée avec suite. Rien ne vaut comme de suivre et d'observer la bienfaisante nature. Il est évident que l'éducation ultérieure de l'enfant est dirigée, chez les Indiens, dans le même sens que l'édudation intra-utérine; on place constamment devant ses yeux, les hauts faits d'un héros du passé et on s'efforce, par cette influence monoidéique, à développer en lui un tempérament héroïque ou à en faire un grand « medicine-man » ou magicien. A noter que toutes ces prescriptions éducatrices sont nettement réglementées et ont force de loi chez les Indiens ; c'est ce que fait bien ressortir le Dr Freudenberg, à qui nous empruntons cette relation. C'est là, peut-être, un exemple unique à relever

dans l'histoire de tous les peuples et de tous les temps. — Peut être, oui. — Mais pour nous, c'est un reste d'une tradition fort ancienne, remontant aux âges préhistoriques.

L'homme qui a perdu la mémoire (*Psych. Studien*, févr.). — Il s'agit d'un Américain qui, pour la grande curiosité de son cas, a été examiné par deux médecins de Sydney (Nouvelle-Galles du Sud). Cet homme quitta, un peu avant Pâques de l'année dernière, la ville de Parahoe, en Californie, pour se rendre à Los Angeles où résidait sa famille. Il se rappelle bien être arrivé à Los Angeles, mais de ce moment il n'a plus la moindre idée de ce qui lui est advenu. Un beau matin, il se réveilla sous un arbre, dans le bush australien, et fut très étonné de voir tout autour de lui un genre de végétation qui lui était inconnu. Il remarqua, en outre, que ses mains étaient rudes et durcies, bien qu'il ne pût se rappeler avoir fait aucun travail manuel. Il vit passer un berger qui fut stupéfait quand l'inconnu lui demanda le chemin le plus court pour aller à Los Angeles. Il lui dit finalement que la localité la plus proche était Hill End. L'Américain demanda alors à quelle date on était; le berger lui dit que c'était fin octobre et qu'il se trouvait dans la Nouvelle-Galles du Sud. L'Américain, conscient de son état, se rendit à Sydney, situé à plusieurs centaines de milles de ce lieu et il y travaille pour gagner de quoi retourner dans sa patrie. Il ignore totalement où se trouve sa famille à ce moment et ce qu'il a pu faire pendant les six mois écoulés d'avril à octobre. — Est-ce là un cas de somnambulisme à degré intense ou y a-t-il eu possession temporaire?

Les aveugles sont-ils clairvoyants? (*Light*, 1er juillet 1905). — M. Raymond Blathwayt décrit dans « Great Thoughts » une récente visite qu'il a faite à l'Ecole Royale normale pour les aveugles. Il entendit lire par l'un des garçons un devoir traitant d'une excursion à la cathédrale Saint Paul et du plaisir qu'eurent les jeunes aveugles à contempler, du sommet de la cathédrale, le magnifique panorama de Londres. La possibilité de ce fait en apparence inexplicable fut confirmée par M. Campbell, le principal de l'école, qui est lui-même, peut-être, l'aveugle le plus remarquable du royaume. M. Campbell dit : « Bien certainement, ils ont eu grand plaisir. Leur unique désir fut, en arrivant au sommet du dôme, de voir le Palais de Cristal à une grande distance. Pensez vous que je ne jouis pas des belles vues? Je vais souvent en Suisse et j'ai fait l'ascension du Mont-Blanc pour avoir la vue. J'ai visité tous les grands musés de peinture de l'Europe et je puis dire honnêtement que nul apprécie mieux que moi l'œuvre des vieux maîtres. » La réponse qu'on put obtenir de M. Campbell à seule titre d'explication est la suivante : « Ah! c'est là le secret des aveugles! » Les aveugles sont-ils donc clairvoyants? Nous sommes en revanche convaincus qu'ils ne le sont pas tous ; mais, encore par quelle extension d'un ou d'autres sens, quelques-uns peuvent-ils acquérir cet équivalent de la vision?

Phénomène d'extériorisation animique (*Estudos psychicos*, sept. 1905, et *Ann. d. Sci. Psych.*, nov. 1905). — Récit d'une séance dirigée par le Dr Souza Couto : Le médium étant tombé en trance, on observa d'abord l'apport d'une monnaie de cuivre du millésime de 1834, puis des phosphorescences sans formes ou à forme définie émanant principalement des extrémités digitales, des yeux et de la bouche du médium. Celui-ci commença alors à manifester son extériorisation. Il disait avoir la sensation de se dégager et de s'élever dans l'air et manifestait même la crainte de tomber. Il voyait au-dessous de lui les maisons, les rues, l'éclairage, et enfin se trouva à l'intérieur d'une maison. Sa première impression fut d'être vu ; on le rassura à cet égard. Sa vision se fit par une sorte d'adaptation progressive; il décrivit une salle avec, au milieu, une table et plusieurs chaises. Il y avait une dame âgée, qu'il décrivit, et une toute jeune fille qui lisait un livre. C'était une salle à manger où se trouvaient deux vases d'une forme spéciale qu'il décrivit, et sur une paroi un piano. On lui dit de voir le titre du livre ; il s'approcha et lut : *Le Diable à la Cour*. A ce moment, l'un des assistants, le Dr A. d'O., affirma l'exactitude de ces faits ; c'est lui qui avait tout disposé chez lui de la sorte. Le médium avait bien vu et fait une description exacte des personnes et des choses. — En admettant même qu'il n'y eût eu que lecture de pensée, la clairvoyance n'est cependant pas niable.

Découverte d'une mine par le rêve d'un Indien. (*Progr. Thinker*, 10 mars). — M. Fink se rendit avec deux autres Américains dans l'Etat de Sonora (Mexique), pour rechercher des mines. Un soir ils arrivèrent à la maison d'un Indien chrétien, mais très ignorant, forgeron de sa profession. Celui-ci raconta qu'il avait eu la nuit précédente un rêve lui annonçant l'arrivée de deux Américains et qu'il en résulterait un grand béné-

fice pour eux et pour lui. Il avait vu en rêve une localité et il y était allé ramasser quelques échantillons de minerai. M. F. reconnut que c'était du minerai de valeur et se fit conduire à l'endroit, situé non loin d'Alamos. On découvrit en peu de temps le filon et on fit l'analyse du minerai qui renfermait 20 pour cent de cuivre et 2 onces (environ 60 grammes) d'argent par tonne; les recherches ont fait découvrir du minerai plus riche encore.

Dédoublement de la personnalité (*Le Messager*, 1er avril, d'après *Daily Mail*). — Le rév. Brown, récemment disparu de Londres, a été retrouvé dans une petite ville de l'Amérique du Sud, où il était établi en qualité d'épicier. Il a complètement oublié son premier état. Soumis par un médecin à des expériences d'hypnotisme, il déclara pourtant un jour dans son sommeil qu'il habitait autrefois Londres, qu'il était un jour sorti se promener avec la ferme volonté de rentrer déjeûner, et que sous l'impulsion d'un démon mystérieux, il s'était embarqué pour l'Amérique. Revenu à l'état normal, l'épicier-ecclésiastique avait perdu de nouveau tout souvenir de sa condition première.

Le merveilleux dans la vie de la Princesse Héléne de Ligne. — Ces détails sont empruntés à l'*Histoire d'une grande dame au XVIIe siècle*, par Lucien Perey (in-8, 488 p.). La princesse de Ligne a écrit ses mémoires depuis son entrée au couvent, l'Abbaye-aux-Bois, à l'âge de neuf ans, jusqu'à l'âge de quatorze ans. Ces mémoires, qui n'étaient pas destinés à la publicité, ont cependant été publiés récemment par M. Perey, ou plutôt incorporés par lui dans l'histoire de la vie de la princesse. Celle-ci était d'origine lithuanienne, fille d'un prince Massalski.

Au couvent, la princesse Hélène eut pour amie Mlle de Montmorency, qu elle appelait sa petite maman. Cette dernière, malade et dépérissant à vue d'œil, dut quitter le couvent. « Elle fut bien regrettée, dit Hélène, car elle avait la plus belle âme du monde et tout le monde l'aimait. Trois mois après son départ, je me réveillai une nuit fort agitée et j'appelai ma bonne ; elle vint et je lui dis : « Ah ! je viens de rêver que je voyais Mlle de Montmorency avec une robe blanche et une couronne de roses blanches ; elle m'a dit qu'elle allait se marier; depuis ce moment il me semble que je vois toujours ses deux grands yeux noirs qui me regardent et cela me fait peur. » Quelques jours après, nous eûmes la nouvelle de la mort de Mlle de Montmorency ; elle était morte la même nuit que j'avais rêvé d'elle. »

Le mari de la princesse Hélène, le prince Charles de Ligne, dont elle était séparée d'ailleurs, fut tué à la Croix-aux-Bois, dans la campagne de l'Argonne, où il combattait du côté des Autrichiens. Son père, qui était à Vienne à ce moment, avait reçut l'avertissement télépathique de sa mort. « J'avais rêvé, dit-il, quelques jours auparavant qu'il avait reçu un coup mortel à la tête et qu'il était tombé de cheval, mort. Je fus inquiet cinq ou six jours, et comme on traite toujours de faiblesse ce qui est souvent un avertissement ou peut être un sentiment de la nature, lorsqu'il y a quelque analogie dans le sang, je chassai cette fatale pensée, qui ne se vérifia que trop ! »

Après la mort de son mari, Hélène épousa le comte Potocki, et le mariage fut célébré à minuit dans la chapelle du couvent des Bernardins, près de Werky, le deuil de la princesse étant trop récent pour permettre un mariage officiel. En entrant dans la chapelle, Hélène fut saisie d'une angoisse inexplicable ; elle s'agenouilla à côté du comte, les yeux fixés vers le sol. Quand elle se releva pour prendre la main du comte et monter à l'autel, elle s'arrêta pleine de terreur, en proie à une hallucination terrible. A la lueur vacillante des cierges, elle crut voir devant elle trois cercueils qu'il fallait enjamber pour arriver à l'autel. Le comte, effrayé de voir Hélène dans cet égarement, lui demanda tout bas ce qu'elle avait; aussitôt elle revint à elle, la vision disparut et elle monta avec fermeté les trois marches noires qui conduisaient à l'autel.

BIBLIOGRAPHIE

—o—

Exposé sur le mouvement Cosmique. (Paris dépôt des publications Cosmiques, 19, boulevard Morland, 1906, in-8°). — Depuis un certain nombre d'années, l'attention des personnes qui s'intéressent aux choses de l'occultisme, est sollicitée par des publications qui se réclament d'une tradition extrêmement ancienne, mais ne donnent satisfaction ni aux spirites, ni aux théosophes, ni aux occultistes de toute marque, ni surtout aux religions régnantes — sauf en ce qui concerne quelques notions simples, telles que celles de survie, de responsabilité individuelle, etc. Le livre de la *Tradition cosmique* a été accueilli avec des sentiments très divers et jugé rarement à sa valeur. On n'est guère disposé à accepter l'existence d'une tradition transmise oralement ou par des écrits qui ne se trouveraient qu'entre les mains de certains initiés désireux de rester inconnus ou devant le rester par nécessité. Cette tradition existe cependant, et même l'on peut dire que toutes les doctri-

nes ésotériques et religieuses, quelles qu'elles soient, se rattachent à cette tradition qui a été de plus en plus dénaturée dans sa transmission, à mesure que ces doctrines s'éloignaient de cette commune origine. Mais, disent quelques-uns, la doctrine cosmique, telle qu'on nous la présente, est-elle elle-même absolument conforme à la source primordiale dont elle prétend émaner ? N'est-elle pas, comme toute œuvre humaine, sujette à erreur? Ce n'est qu'en l'étudiant qu'on peut, à la lumière divine qui est en nous, se faire une opinion à ce sujet (1).

La brochure que nous avons sous les yeux expose les principes essentiels de la doctrine cosmique divulguée dans la *Tradition* et dans la *Revue cosmique*

Elle donne d'abord un rapide aperçu de la cosmogonie, depuis la première manifestation de la Cause sans cause, impersonnelle et impénétrable, jusqu'à la formation de l'homme, en indiquant les classifications successives de la substance intégrale pénétrable, coéternelle avec la cause, ainsi que les créations hiérarchisées réalisées par les attributs, les émanations et les formations, en particulier dans les états des matérialismes.

L'homme qui porte en lui le Divin Holocauste, sans toujours le reconnaître, hélas ! est le chef et l'évoluteur des formations les plus matérielles. Sa tâche est sublime et ardue: c'est lui qui doit rétablir, dans le monde, l'équilibre détruit pas l'Hostile, en faisant par un perfectionnement évolutif continu, renaître dans les consciences le désir de ne reconnaître d'autre loi que la loi unique de Charité et de Justice et de regagner l'immortalité terrestre perdue par l'action déséquilibrante de l'Hostile; c'est lui qui doit réaliser l'Unité divine, revêtue et manifestée par l'Humanité collective.

(1) Les dépositaires disent : « Ce n'est pas une doctrine, c'est une philosophie. » On nomme Cosmosophes les partisans de la *Tradition cosmique*.

Cette brochure est, en somme, le résumé d'une des parties les plus importantes de la doctrine ou philosophie cosmique et à ce titre nous en recommandons vivement la lecture.

Dr Lux.

—o—

OUVRAGES ÉTRANGERS

Die Wahrheit über gewisse okkultistische Probleme... (La vérité sur certains problèmes de l'occultisme ou l'homme doué, avec conscience, d'un organisme solaire), par Ed. Lœwenthal (Berlin, 1906, in-18). L'auteur de cet opuscule a imaginé une théorie cosmogonique qu'il appelle la *fulgurogenèse*, théorie dans laquelle, comme son nom l'indique, l'électricité, engendrée par les répulsions entre les condensations de l'éther primordial et l'éther lui-même, joue un rôle prépondérant. Les conséquences que l'auteur tire de sa théorie pour expliquer les phénomènes de la télénergie et de la télépathie, de la transmission des pensées et des images, des rêves divinatoires, etc., sont des plus curieuses. L'astrologie apparaît également sous un jour nouveau. La théorie de la fulgurogenèse permettrait de plus d'établir une thérapeutique rationnelle des maladies.

—o—

Die goldene Kette Homers... (La chaîne d'or d'Homère...) par le Dr F. Maak (Lorch, 1905, in-8°). — C'est une histoire et un commentaire de l'ouvrage publié pour la première fois sous le titre de ***Aurea Catena Homeri*** en 1723 ; il a eu une grand nombre d'éditions. L'auteur en est le Dr Kirchweger, de Styrie, qui ne signa pas la première édition. Cet ouvrage, de nature essentiellement alchimique, est recommandé comme un instrument indispensable pour ceux qui veulent étudier et approfondir la littérature hermétique.

Dr Lux.

VARIÉTÉS

AMBITION DÉÇUE

IMPRESSIONS D'UN SUICIDÉ

(SUITE ET FIN)

A peu près tout, Madame, et cela en quelques jours. Dans mes préoccupations mêmes, je négligeai d'aller dîner chez Mme Fournier. Elle m'envoya quelques mots de doux reproche, de ne l'avoir point prévenue que je n'irais pas dîner chez elle. La noble femme ne faisait pas la moindre allusion au titre qu'elle m'avait confié.

Je me trouvai dans un état de surexcitation extraordinaire, me voyant dans l'impossibilité de réparer mes folies. Je pris soudain une détermination à laquelle j'avais déjà songé : en finir au plus vite avec la vie...

Trop de mécomptes m'accablaient à la fois et en plus la honte, le regret d'avoir agi si déloyalement avec cette bonne Mme Fournier, si confiante et si généreuse pour moi.

Je fis donc mes préparatifs de suicide. Je chargeai mon pistolet, que je plaçai à côté de moi, sur ma table de travail et j'écrivis trois lettres : la première au commissaire de police,

pour lui faire connaître que j'allais me donner volontairement la mort ; la seconde à ma vieille amie, à qui j'apprenais mon indélicatesse à son égard, la suppliant de me pardonner et lui disant que j'allais me faire justice; enfin la dernière lettre la plus longue, à mon tuteur, lui envoyant le chiffre de ma dette envers Mme Fournier, ainsi que la liste de quelques petites dettes que j'avais à solder.

Pour m'excuser en quelque sorte auprès de mon oncle, je lui disais combien je déplorais de n'avoir pas suivi ses sages conseils, de n'avoir pas embrassé la carrière si calme et scientifique de la pharmacie, où j'aurais, en suivant son exemple, cherché et trouvé un médicament absolument bienfaisant pour calmer et soulager les malades et réaliser ainsi d'honnêtes bénéfices. Enfin, je chargeais l'oncle André de consoler ma mère et d'obtenir mon pardon auprès d'elle pour ma mort volontaire.

Ceci terminé, je m'assis dans un fauteuil, dans un angle de la pièce de ma chambre et ayant ouvert mon gilet et ma chemise, je pressai sur la gâchette de mon pistolet... Le coup partit... je fermai les yeux. Je m'étais manqué ; la balle n'avait fait que labourer les chairs ; toutefois, je perdais assez de sang, et je craignais de m'évanouir avant de pouvoir me tirer un second coup, en le court espace de temps où je sentais une sorte de voile léger sur mes yeux. Je crus voir mon père debout devant moi et j'entendis sa voix qui me disait :

« Arrête, malheureux enfant, songe à ta mère, à tes sœurs, que tu as promis de protéger ! Ta mort est une lâcheté... Tu ne cherches qu'à fuir une responsabilité de tes fautes, au lieu de les réparer par une vie toute d'abnégation... Ton suicide ne t'apportera que souffrances et tu seras forcé de revenir reprendre la tâche inachevée... Aie pitié de moi, mon fils, de moi, qui souffre en ce moment toutes tes douleurs en plus des miennes personnelles...

« Sache que t'ayant poussé vers l'ambition à outrance pour satisfaire mon égoïste vanité, j'ai une grande part de responsabilité dans tes actes ! Grâce, mon fils pour ta mère et surtout pour moi, spectateur muet et invisible de tes agissements !... »

La voix se tut, la figure de mon père était effrayante à voir... Je détournai mon regard ; alors, je me dis que je n'étais sans doute que le jouet d'une hallucination. Puis entendant des pas précipités dans l'escalier, je compris que le coup de pistolet ayant été entendu, on allait enfoncer la porte, si je ne répondais pas tout de suite... En plus de tous mes malheurs, j'aurais le ridicule d'un suicide manqué... Aussi, dans un mouvement fiévreux, je portai le bout du canon du pistolet dans ma bouche, et je fis feu de nouveau... Cette fois, je ne m'étais pas manqué, une douleur atroce s'en suivit, j'étais bien mort cette fois !... Mon corps glissa du fauteuil, une minute plus tard, plusieurs personnes firent irruption dans ma chambre, je me tenais debout près de mon cadavre, me sentant très faible. Je m'accrochais au dossier du meuble. Je me sentais si vivant, si conscient que je tremblai un instant d'être encore sous le coup d'une hallucination, car je retrouvais auprès de moi, mon père ; il versait d'abondantes larmes, et disait : « Malheureux, qu'as-tu fait ? Pourquoi, n'avoir pas suivi mon conseil... Ce premier coup, qui ne t'a fait qu'une blessure insignifiante, devait être pour toi mortel, mais j'avais pu obtenir la faveur de détourner l'arme pour te donner un suprême avis !... A présent, tout est fini !... Te voilà privé du secours de ton instrument terrestre, matériel.. Et cependant, que de soins et d'amour, il nous a fallu à ta mère infortunée et à moi, pour t'élever, t'instruire et veiller à la conservation de ce corps que tu viens lâchement et volontairement de détruire ! Vouant ton père à une douloureuse expiation dans ce monde astral, si semblable à celui que tu viens de quitter, croyant qu'après la mort il n'y a plus que le repos dans l'éternel néant !... Et ta mère, tes sœurs que tu as abandonnées sur la terre !...

Mes forces étaient à bout. J'avais la certitude d'être mort ; tous ceux qui entouraient mon corps physique, y compris un docteur qui venait d'arriver, déclaraient que c'était bien fini. Cependant souffrant physiquement au point de jeter de grands cris de douleur dont personne ne se montrait ému, car on ne paraissait pas les entendre, je m'évanouis.

Arrivé à ce point de son récit, le jeune homme se tut.

— Courage, lui dis-je, je connais pour les avoir entendu déjà raconter ces cruelles douleurs et ces terribles sensations, *post mortem*.

Il reprit : « Je dois abréger, Madame, vous pâlissez, et je sens que j'abuse de votre grande complaisance : mais, si le récit que je vous fait, peut arracher quelques âmes aux périls auxquels j'ai succombé, surtout à la lâcheté du suicide... qui ne remédie à rien et qui complique au contraire les situations et force les malheureux suicidés à une prompte réincarnation dans des conditions encore plus douloureuses, il me semble que vous et moi, aurons bien agi et rendu service à l'humanité !

— Sans doute, aussi je vous prie de continuer.

Vous fûtes bientôt obligé, par suite de vos souffrances fluidiques plus intenses que les souffrances physiques corporelles à chercher un refuge et un adoucissement dans une nouvelle incorporation ?

— Hélas, oui, Madame, malgré mes efforts, je renouvelais automatiquement, à intervalles assez rapprochés, la scène si cruelle de mon suicide. Tout se passait comme la première fois. Toujours mon père se montrait à moi dans ces horribles répétitions plus douloureuses que mon suicide même, et où les souffrances de mon père, ainsi que les miennes, semblaient à chaque fois, augmenter d'intensité. Je fus à plusieurs reprises, emporté, malgré moi chez ma pauvre mère, et j'assistais invisible à des scènes déchirantes. Ne pouvant plus supporter ces douleurs je demandais à grands cris aux obscurités lesplus noires et qui m'enveloppaient presque toujours, de mettre un terme par n'importe quels moyens à mes tortures épouvantables. Alors un Etre resplendissant de lumière (1) accourut à mes supplications, il m'indiqua, sans me rien reprocher, la seule porte de salut qui existât pour moi ! Je devais consentir à reprendre le fardeau de la vie terrestre dans de pénibles conditions. Je devais lutter pour la vie matérielle et faire autant de bien que j'avais fait de mal. Je devais me dévouer dans mon milieu infime pour me racheter d'abord ensuite, après une longue vie d'expiation, dans une perpétuelle lutte contre la misère. Je pourrais encore à bref délai reprendre pied sur le plan physique dans la descendance de mon ancienne famille, pour y jouer le rôle protecteur qui m'avait été dévolu et que j'avais lâchement déserté !

Réconforté et convaincu par cet être énigmatique pour moi, je fus transporté de nouveau à Paris par ses soins, où je planais dans un périmètre assez restreint. C'était là seulement qu'il m'était donné de rechercher une incarnation. J'étais une âme bien en peine, je vous assure ! C'est là, un état spécial qu'il faudrait un temps bien long pour dépeindre. J'ai passé par des péripéties fort étranges... Tout un côté pitoyable et burlesque de la mise en action des âmes semblables à la mienne pour se procurer une enveloppe de chair !...

— Passez, lui dis je, ceci m'est également connu.

— Enfin reprit le jeune homme, je parvins à m'emparer d'un germe dans le sein de la femme que vous avez vue! Mes douleurs, mes appréhensions d'être chassé de ce corps si péniblement possédé, tout cela demanderait trop de temps pour être raconté.

A présent, me voilà obligé à recommencer mes tentatives de réincarnations, il le faut.

Et dire que la société marâtre n'a pas fourni à cette malheureuse femme, à ma mère, le pain qui lui aurait procuré le lait quotidien pour ma subsistance. Ah ! si j'avais pu atteindre à cinq ou six ans, j'aurais vécu, je le sens, car j'aurais su me rendre intéressant. J'aurais mendié, dansé, chanté, enfin même à cet âge, je me serais procuré du pain.

— Calmez-vous, pauvre âme souffrante, et sachez, que tout effort qui paraît même inutile de prime abord, porte en lui ses fruits. Vos regrets sincères de n'avoir pu accomplir la destinée, pour laquelle vous aviez pris cette enveloppe charnelle, vont vous permettre une plus facile et préférable incarnation. Vous n'oublierez pas complètement votre échec présent, causé par l'égoïsme de la société qui porte l'étiquette de chrétienne, mais qui ne l'est pas du tout en réalité, emportant en vôtre *intime*, l'impression de cet abandon si préjudiciable à la nativité de la classe pauvre, vous deviendrez un ardent défenseur des droits de l'enfance méconnue !

— Je me sens trop de rage, de ressentiments au cœur pour la classe dirigeante, qui ne songeant qu'à ses propres jouissances, trouve préférable sans doute que les petits du peuple meurent en grand nombre pour que la plèbe n'augmente que dans de justes et nécessaires proportions...

Je veux faire du mal, beaucoup de mal aux heureux de ce monde! J'ai décidé, si je le puis, de choisir quand je serai devenu homme, une position où à l'abri de toute répression, je puisse satisfaire ma vengeance !

— Quelle sera cette position ?

— Je remplirai les vœux de l'oncle André, je me ferai pharmacien !... mais pharmacien fin de siècle, bien entendu... Je ne conseillerai pas naïvement, comme mon oncle, les Simples à mes clients Ah ! non, je m'entendrai avec quelque hardi morbicole (et non morticole); nous inventerons un sirop ou un élixir. Et je vendrai à un nombre infini de pour cent de bénéfice, des remèdes portant de riches et incomparables étiquettes, lesquels remèdes excitant l'appétit des dyspeptiques brûleront leur estomac, ce qui les rendra encore plus tributaires de mes drogues funestes. Je vendrai des liquides orchidiques, qui donneront une vigueur factice aux corps vieux et débiles ; je vendrai des injections hypoder-

(1) Cet être resplendissant est ce qu'on dénomme en Occultisme, un aide invisible, qui assiste l'humanité souffrante. Il ne faut pas les confondre avec les Boudhisatwa ou les Nirmanakaya (voy. ce mot in *Dictionnaire d'Orientalisme, d'Occultisme et de Psychologie*)

miques, et tout cela remplira mon coffre-fort. (1)

Quant aux indigents, ils auront tout gratis chez moi et de première qualité, ce qui apportera un véritable soulagement à leurs maux. Les riches payeront pour les pauvres ; il en sera ainsi chez moi, et je passerai de cette façon pour un vrai philanthrope ! Hein, Madame, que dites-vous de ma vengeance, à l'abri des lois !

— Je vous blâme absolument et je suis certaine que passant dans votre nouveau corps, vous oublierez cette indigne vengeance pour ne vous souvenir que de l'enfance malheureuse, à qui toutes les nobles âmes doivent s'intéresser autrement que d'une manière platonique !

Je serrai affectueusement les mains de mon interlocuteur en lui renouvelant la promesse que je lui avais faite d'écrire son récit, sans y rien changer...

Et c'est ce que je viens de faire avec grand plaisir.

Mme Ernest Bosc. (Fin)

(1) Au sujet des injections hypodermiques, voir *la Psychologie devant la scicnce et les savants :* chapitre elixir de longue vie et de la *Vivection*, vol. in 16, Paris, Chacornac.

PENSÉES DIVERSES ET PRÉCEPTES

Plaisir et souffrance sont les deux seules aiguilles qui devraient marquer les heures et déterminer la durée des jours. Peut-on assujettir au mécanisme régulier d'une montre les joies ou les douleurs qui composent notre frêle existence ? Ce mouvement toujours égal irrite l'impatience, ajoute à l'ennui : que l'on souffre ou que l'on attende, le regard s'attache au cadran, en mesure mille fois le tour avant que l'aiguille trop lente l'ait parcouru une fois ; que l'on soit heureux, le temps a passé avant qu'on ait songé à calculer la course de ce vieillard indompté, qui se dérobe quand on veut le retenir et s'arrête quand on cherche à le presser. Non, les heures n'ont pas la même durée pour l'indifférence et pour l'amour, pour le plaisir et pour la douleur, pour la jouissance et pour l'attente, et quand je voudrai savoir combien de temps j'ai vécu, ce n'est pas ma montre que je consulterai, je demanderai à mon esprit de combien d'idées il a fait le tour, à mon cœur de combien d'émotions il a ressenti l'atteinte.

L'existence la plus longue est cette existence stagnante qui se corrompt dans la longueur et le dégoût ; cette vie incomplète qui se consume en vains désirs.

Emile de Girardin.

***

La probité est la preuve de toutes les vertus civiles. Diderot.

***

Je ne saurais me faire à l'idée qu'il faut renoncer à la probité pour être heureuse dans le monde. Mme d'Epinay.

***

La probité est comme le sein de la mer ; l'une rassemble toutes les rivières, l'autre toutes les vertus pour en composer l'homme de bien.

Juvénal.

***

La probité reconnue est le plus sûr des serments.

***

Je ne sais à quoi peut être bon l'homme sans foi qui trompe dans ses discours et qui manque à ses conventions. On ne peut lui confier une charge publique : on doit s'en défier dans les affaires particulières.

Confucius.

***

Mieux vaut instruire le petit enfant que de lui amasser des richesses.

Légende celtique.

***

Les lois morales ne sont pas nées d'hier ni d'aujourd'hui ; elles vivent de toute éternité ; je ne pense pas que les ordres d'un mortel aient assez de force pour renverser ces lois, qui ne sont pas écrites, mais qui sont immuables et établies par Dieu. Sophocle, *Antigone*.

***

Lorsqu'un homme s'abandonne à la colère, si c'est un savant, il perd sa science ; si c'est un prophète, l'esprit prophétique lui est retiré. Les amis de Dieu sont : celui qui ne se met point en colère ; celui qui donne l'exemple de l'humilité.

Talmud.

***

Ce ne sont pas les méchants qu'il faut haïr, c'est la méchanceté. Psaumes.

***

Les âmes nobles aiment l'ami futur dans l'ennemi présent. Lavater.

« Tous ceux qui ont observé de près l'état de l'esprit humain et qui ont pu juger du développement et des progrès de cet esprit par l'examen consciencieux du leur, ont remarqué qu'il y a deux espèces de pensées; celles que nous produisons nous-mêmes par la réflexion et celles qui surgissent et jaillissent comme d'elles-mêmes dans notre esprit. Je me suis toujours posé comme règle de traiter avec urbanité ces visiteurs volontaires; prenant soin toutefois d'examiner s'ils valaient la peine d'être conservés; et c'est d'eux que j'ai acquis presque tout le développement que je possède. »

PAINE.

***

« Les bonnes pensées viennent d'elles mêmes comme un rayon de lumière jaillissant dans une chambre obscure, comme un éclair illumine les ténèbres profondes. »

EMERSON.

***

« Je m'imagine quelquefois que mes doigts travaillent seuls, d'une manière complètement indépendante de ma tête; vingt fois j'ai commencé un ouvrage avec un certain plan et je n'y ai jamais adhéré une demi heure. Je suis quelquefois tenté de laisser mes doigts errer à l'aventure; afin d'essayer s'ils n'écriraient pas aussi bien sans le secours de ma tête.

WALTER SCOTT.

***

« Aux limites des connaissances exactes, comme du haut d'un rivage élevé, l'œil aime à se porter vers les régions lointaines. Les images qu'il voit peuvent être trompeuses. Mais, comme ces images décevantes que croyaient apercevoir, bien avant le temps de Colomb, les habitants des Canaries ou des Açores, elles peuvent amener la découverte d'un nouveau monde! »

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

***

« L'homme, semblable à la vigne, a besoin de support, et la force qu'il acquiert vient de l'embrassement qu'il donne : ainsi que les planètes qui tournent en même temps sur leur propre axe et autour du soleil, de même deux mouvements compatibles agissent dans l'âme, dont l'un regarde la personne même, et l'autre l'univers. »

POPE.

***

Le temps de la métaphysique a passé.

La morale : démonstration mathématique.

Le siècle où tout se réduit au positif des intérêts.

Pourquoi des préceptes? Des exemples.

La morale a changé de nom, elle s'appelle statistique.

La vérité ne doit plus jaillir que de la comparaison des faits.

La fortune s'élève sur les débris de l'honneur.

En abjurant la délicatesse on ne peut atteindre le bonheur.

Le bonheur et la prospérité sont deux expressions distinctes, aussi différentes que l'estime de la foule est différente de l'estime de soi-même : l'une s'égare souvent, l'autre ne trompe jamais. On ne jouit de la première qu'avec inquiétude, on goûte l'autre sans mélange. Il est vrai, la prospérité devient rarement la récompense de la vertu; mais jamais, jamais il n'existe de bonheur qu'il ne fût mérité; ainsi que le fard qui cache les rides sans les faire disparaître, quelques jouissances peuvent un instant dérober le trouble de la conscience, mais non point l'apaiser.

EMILE DE GIRARDIN.

***

La fable raconte que les degrés les plus élevés d'une échelle dirent un jour avec arrogance aux degrés inférieurs: « Ne croyez pas que vous soyez nos égaux; vous êtes dans la boue pendant que nous dominons librement dans l'espace; la hiérarchie des échelons a été introduite par la nature, elle est consacrée par le temps, elle est légitime.» Un philosophe qui passait par là entendit ce noble langage; il sourit et retourna l'échelle.

Henri HEINE.

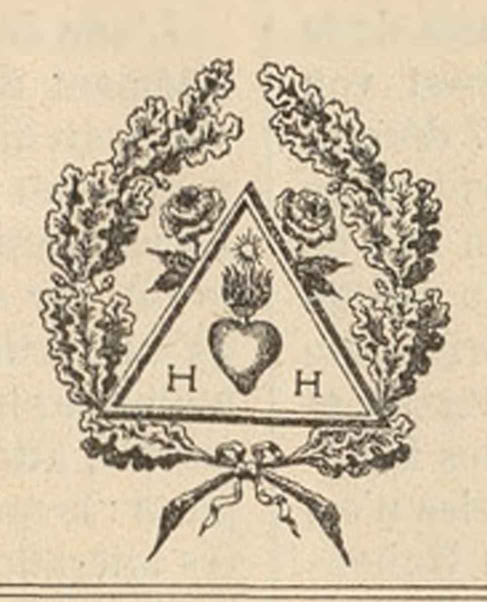
AVIS. — Nous prions les abonnés du mois de juillet de vouloir bien renouveler leur abonnement de suite. Nous ne faisons pas traite sur les souscripteurs; nous ne faisons pas toucher les abonnements à domicile.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste, et l'on envoie directement un mandat ou un bon de poste à notre direction.

Le Gérant: MARTELET.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

LA LUMIÈRE



AVIS URGENT. — Il n'y a aucun changement à faire dans notre adresse de Paris, pendant la saison des voyages. Les échanges, les livres, les lettres et les télégrammes nous parviennent fidèlement, même en l'absence.

Le véritable médecin selon Paracelse

Paracelse a été sans contredit l'une des plus grandes figures de l'époque de la Renaissance, n'en déplaise à ses détracteurs, depuis Rabelais, J. Riolan père, Guy Patin, etc., jusqu'à nos jours. Nous ne pouvons mieux entrer en matière qu'en citant le passage suivant, emprunté au Dr Bordes-Pagès (*Paracelse, vie, travaux et doctrine*, Toulouse, 1879). Paracelse, dit-il, « croit à l'immutabilité de la vraie médecine; seulement il veut extraire de l'ancienne « le nerf et la moelle », et découvrir par des voies nouvelles toute la profondeur de ses fondements; et il creuse si avant, que personne peut-être n'a encore bien sondé le fond de son système. Jamais savant n'a excité contre lui plus de tempêtes. Pendant que des enthousiastes le portaient jusqu'aux nues, que des cités l'accueillaient avec transport, qu'il recevait les encouragements les plus flatteurs de quelques hommes illustres, les académies, les universités médicales, et ce vulgaire toujours prêt à outrager ou à applaudir ce qu'il ne connaît pas, le poursuivaient de leur haine et de leurs injures. Aujourd'hui les sentiments sont encore très partagés sur la véritable portée de cet homme étonnant. La plupart des modernes, rebutés dès les premières pages de ses écrits, l'ont traité avec beaucoup de légèreté. On croit avoir tout dit quand on a raconté quelques-unes de ses (soi-disant) excentricités, ou cité quelques textes mal interprétés. Mais il est évident qu'un homme sans valeur ne remue pas comme lui tout son siècle, qu'il n'a ni tant d'amis ardents, ni tant d'ennemis implacables. »

Le Dr F. Hartmann, qui a écrit un livre remarquable sur Paracelse (*Die Medizin des Theophrastus Paracelsus von Hohenheim*, Leipzig), et à qui nous ferons plus d'un emprunt, va plus loin encore en disant que sa médecine s'élève à une hauteur que la science de nos académiciens n'atteindra peut-être que dans les siècles à venir.

Notre but n'est pas d'exposer ici en détail les doctrines du grand novateur que fut Paracelse; nous n'en dirons que ce qui est nécessaire à la compréhension de notre sujet. Nous nous proposons de montrer quelle idée se faisait Paracelse du médecin véritablement digne de ce nom, à quelles conditions il pouvait arriver à réaliser cet idéal.

Mais avant tout, disons quelques mots de la vie de Paracelse. Theophrastus Bombast von Hohenheim, dit Paracelse, naquit le 17 décembre 1493, dans une maison sise dans le voisinage d'un pont appelé « pont du diable », non loin de Maria-Einsiedeln, célèbre pélerinage du canton de Schwyz, en Suisse. Sa famille était originaire du château de Hohenheim, près de Stuttgard, et son père était le médecin de l'abbaye des Bénédictins d'Einsiedeln. Le nom de Paracelse n'est probablement que la traduction du mot Hohenheim. Parfois il signait Theophrastus ex Hohenheim *Eremita* (cette épithète indiquant son lieu de naissance). Son père lui donna les premières notions de médecine, d'alchimie et d'astrologie ; il fut en outre l'élève de plusieurs hauts prélats et en 1506, eut pour professeur à Bâle, le célèbre Tritheim. Il fit ensuite un séjour assez long au labaratoire de l'alchimiste Fugger à Schwatz (Tyrol), après quoi il voyagea, visita les Universités d'Allemagne, de France et d'Italie, étudia la métallurgie en Saxe, parcourut l'Espagne, l'Angleterre, la Prusse, la Pologne ; dans ce dernier pays, il se fit enlever par les Tartares chez lesquels il pratiqua l'alchimie et les sciences occultes, se rendit ensuite en Egypte et enfin à Constantinople où il se fit initier à divers mystères. Nous le retrouvons en 1526 médecin pensionné à Bâle, et l'année suivante professeur à l'Université de cette ville. Il inaugura ses cours le jour de la Saint-Jean en se servant de la langue allemande et faisant, à cette occasion, un feu de joie avec les livres de Galien et des Arabes ; Hippocrate seul trouva grâce devant lui. Des cures heureuses répandirent au loin sa réputation, mais excitèrent aussi la jalousie de ses confrères et celle des pharmaciens. En 1528, après un démélé avec un chanoine et des paroles offensantes contre les autorités, il dut abandonner Bâle ; il se retira à Esslingen, près de Stuttgard, mais là encore fut en butte à des persécutions, puis commença une vie plus ou moins errante qui continua jusqu'à sa mort arrivée à Salzbourg le 24 septembre 1541.

***

Paracelse, comme tous les novateurs et réformateurs, eut beaucoup à souffrir. Aussi est-on saisi d'admiration devant la grande œuvre qu'il a su mener à bonne fin, malgré toutes les persécutions qu'il a subies. Mais pourquoi tant de haines contre cet homme qui ne voulait que le bien de l'humanité ? C'est que pour faire triompher le bien, il fallait détruire le mal, avec tous les abus et préjugés qui régnaient à son époque, en particulier parmi les médecins. *Invidia medicorum pessima !*

L'une de ses tâches de prédilection a été précisément de montrer en quoi l'éducation médicale était défectueuse et quelles réformes il fallait y apporter pour former de véritables médecins. La médecine actuelle pourrait même en faire son profit, car si ses erreurs ne sont pas les mêmes qu'au sortir du moyen-âge, elles n'en sont pas moins capitales. Le Dr Hartmann, dans son livre précité, attire particulièrement l'attention sur ce point : le médecin moderne connaît le cadavre et ses altérations matérielles, mais il ignore tout de la véritable nature de l'homme ; il ne voit que le phénomène matériel, mais néglige complètement les principes éternels qui le régissent ; il ne saisit que le côté mécanique, physico-chimique, des actes vitaux, alors que la vie universelle est une manifestation de l'esprit divin ; il cherche la vérité dans les choses extérieures, au lieu de la chercher dans la source de vérité divine, qu'il a en lui.

Mais le plus grand mal, c'est que beaucoup se font médecins sans avoir la vocation ; on ne devient pas médecin, dit Paracelse, on naît médecin ; la vocation est de naissance et elle ne se développe que chez celui qui est capable de trouver le divin en lui, et grâce à cette lumière intérieure découvrir la lumière de la nature. Nous touchons ici à ce monde occulte que la médecine moderne ignore, bien qu'elle mésuse de ses forces sans en reconnaître l'origine. Sous le nom d'hypnotisme et de suggestion, elle fait dans bien des cas inconsciemment de la magie noire, sous le couvert du magnétisme trop souvent du vampirisme. Avant tout, il faudrait connaitre les lois des forces dont on se sert. Les savants les plus matérialistes sont obligés de reconnaître qu'il y a là en jeu des forces qui ne peuvent, sans entorse, être rangées dans la catégorie des forces physico-chimiques. « Vouloir », « penser », « aimer », « haïr », sont des forces de cette nature. Ils admettent donc l'existence de forces spirituelles, mais ils ne leur donnent pas ce nom, car ce serait de la superstition ! Et la plupart de ces mêmes savants n'admettent pas l'existence d'une force vitale, cependant bien plus évidente !

Ils disent qu'il n'y a pas de force sans substratum matériel, que toute force est matérielle. D'accord : mais il y a matière et matière, tout est gradation ; force et matière, esprit et matière sont identiques, ou du moins des degrés d'une même substance. Comme le dit le Dr Hartmann, force, matière et conscience ne sont autre chose que trois noms par lesquels nous désignons les trois modes de manifestation de l'Un et de l'Incréé Eternel, qui est impensable et innomable. Cette notion est à la base même du système de

Paracelse : le médecin qui a su se spiritualiser et sous le multiple et le phénomène, voir l'Un, entrera avec pleine conscience en possession de la force magique divine qui réside en lui.

En revanche, le médecin qui n'a étudié que les livres, n'a appris à penser que par le cerveau d'autrui et n'a pu trouver la vérité en lui même faute de la chercher avec sincérité, n'est le plus souvent, dit Paracelse, qu'un être malfaisant et un empoisonneur public.

***

Paracelse fait reposer la bonne éducation médicale sur quatre piliers qui sont : la *Philosophie*, l'*Astronomie*, l'*Alchimie* et la *Vertu*, quatre disciplines, dont la possession assure seule la connaissance de la vérité et une pratique conforme.

1° La *Philosophie*. — Par définition même, c'est l'amour de la sagesse, condition essentielle de l'acquisition de la connaissance. Suivant la conception de Paracelse, le médecin doit faire tous ses efforts pour connaître la véritable nature de l'homme. Pour arriver à ce résultat, il ne doit pas étudier l'homme isolément et individuellement, il doit l'étudier comme collectivité et dans ses rapports avec le monde extérieur, avec toute la nature. Car la nature c'est le macrocosme, l'homme c'est le microcosme et ce que contient l'un, l'autre doit le contenir.

D'ailleurs, tout être de la création, bien qu'étant *actu* un être particulier contient en puissance tout ce que renferme le macrocosme. Donc pour arriver à une parfaite connaissance de l'homme, il est nécessaire de se livrer à une observation patiente du macrocosme et expérimenter avec intelligence : « *Scientia est experientia* », a dit Paracelse. Par ces moyens, l'homme qui a la « foi », qui voit sans yeux, entend sans oreilles, arrive à la connaissance du microcosme.

Il n'y a rien là de paradoxal, car il ne s'agit pas de la foi dogmatique, de la croyance aveugle, mais de celle qui naît de la vocation et donne la puissance de connaître. Cet œil de la croyance, qui fait découvrir les choses cachées, ne peut qu'être assimilé au sens supérieur de l' « Intuition », qui ne se développe chez le psycho-intellectuel que par l'aspiration patiente et soutenue au divin.

Connaître le microcosme, c'est avoir la notion de la véritable nature du composé humain, esprit, âme et corps, et de la place de l'homme dans la nature ainsi que de ses rapports avec toutes les forces spirituelles et matérielles du monde extérieur. Néoplatonicien en cela, Paracelse distinguait dans le macrocosme trois mondes, le visible ou matériel, le sidéral ou astral, et le céleste ou divin, lesquels devaient se retrouver nécessairement dans le microcosme : en effet, chez l'homme le visible est représenté par la chair et le sang, la peau et les os ; l'astral par les facultés des sens et le céleste par l'âme immortelle.

Ainsi le médecin doit connaître tous les principes qui entrent dans la composition de l'homme et que le Dr Hartmann énumère, au nombre de sept. Ce sont : 1° l'*Esprit d'origine divine*, 2° l'*Ame éclairée*, 3° l'*Intelligence supérieure* — ternaire immortel, constituant ce qu'on appelle encore le moi supérieur et en rapport avec le domaine de la vérité éternelle, l'*Orient* ; 4° l'*Intelligence inférieure* périssable, 5° l'*Instinct animal*, 6° l'*Energie vitale*, 7° le *Corps matériel*, — quaternaire mortel, monde des passions et de l'animalité, l'*Occident*.

Le médecin a une grave mission à remplir ; il est appelé à secourir l'humanité physiquement et moralement, à guérir les maladies du corps et de l'esprit. Mais s'il ne s'est pas lui-même élevé au dessus du commun, s'il n'a pas triomphé de la nature animale, de ses passions, de l'égoïsme, s'il n'est pas conscient de sa nature supérieure et n'entretient pas soigneusement le « feu divin » ou « baume astral » déposé en lui, il n'acquerra jamais la claire perception des secrets de la nature, il ne pourra guider les hommes vers la santé physique ou morale, il sera incapable de faire progresser l'humanité en connaissance, sagesse et spiritualité ; il ne sera qu'un grossier empirique et, comme dit Paracelse, menteur à lui-même et aux autres et trop souvent meurtrier ou bourreau de ses semblables.

2° L'*Astronomie*. — C'est, d'après Paracelse, la partie supérieure de la philosophie. Cette dernière révèle à l'homme la connaissance de l'essence des choses, de la nature composée de l'homme, de ses états et degrés d'être en correspondance avec les états et degrés semblables des autres plans de la nature. Par l'astronomie, il acquiert la notion des forces en activité dans le macrocosme et le microcosme et reconnaît leur identité dans l'un et l'autre, découvre les principes ou *arcanes* de la nature, comprend que tout dans l'univers est *esprit* et *vie*, tout émanant de la force spirituelle divine qui pénètre tout, vivifie tout; que, entre les différents plans de la nature, depuis l'esprit jusqu'à la matière la plus dense, les principes se correspondent, ne différant que par la vitesse vibratoire (pour nous servir d'une comparaison moderne), comme la même note se retrouve dans toutes les octaves de l'échelle musicale, avec des rythmes vibratoires en rapport simple.

Dans la conception de Paracelse, l'homme est composé essentiellement de l'âme immortelle, du corps astral et du corps physique. Ce dernier est l'expression sensible du corps astral ou de sa constitution éthérée ; le corps astral joue donc un rôle prépondérant pour tout ce qui concerne le corps physique ; comme il est en rapport avec l'astral de tous les plans de la nature, en raison de la loi de correspondance, il transmet au corps matériel visible toutes les influences qu'il subit soit astrales, soit météorologiques, soit de la part d'autres êtres. Le médecin ne doit pas ignorer ce fait, car s'il veut agir sur l'organisme d'un malade, c'est sur le corps astral que doivent porter ses efforts ; c'est par l'arcane fluidique ou éthéré du médicament, qu'il obtiendra l'effet voulu. Ainsi, par exemple, l'efficacité d'une plante ne réside pas dans sa constitution extérieure, mais dans son astral (arcane) ; cependant la configuration extérieure (théorie des *Signatures*) peut renseigner sur le caractère des forces curatives, tout comme l'extérieur d'un homme peut faire deviner son caractère. Si donc le corps astral est le point de départ de la maladie, c'est aussi par son intermédiaire que la guérison se produit.

L'astronomie, telle que la comprenait Paracelse, n'a donc que des rapports assez éloignés avec l'astrologie ; il ne croyait pas à l'astrologie judiciaire, n'attachait aucune importance aux horoscopes, mais faisait dériver les influences sidérales ou planétaires d'une sorte d'haleine ou d'aura que les astres émanent et qui vient toucher l'astral des êtres. D'autre part, l'homme renfermant en lui tous les principes et formes de la vie naturelle extérieure, il doit contenir ce qui correspond au soleil, à la lune, aux planètes, au firmament, etc.; il doit contenir les quatre éléments, terre, eau, air, feu, etc. C'est au point que Paracelse désigne parfois la nature comme l'Homme extérieur.

3° L'*Alchimie*. — Troisième pilier de la connaissance que doit acquérir le parfait médecin, selon Paracelse, l'alchimie n'est pas, comme on pourrait le croire au premier abord, un tissu de rêveries sans consistance. Paracelse a bien travaillé dans le laboratoire de l'alchimiste Fugger, mais il n'y a vu effectuer ni la transmutation du plomb en or, ni la préparation de la pierre philosophale. Non qu'il niât théoriquement la possibilité de la transmutation des métaux, bien qu'il fût assez partisan de la fixité des espèces, mais il ne voulait pas que la chimie fût utilisée autrement qu'au profit de la médecine. « Le véritable but de la chimie, disait-il, n'est pas de faire de l'or, mais des médicaments. » Quant à la pierre philosophale, il la cherchait simplement sous la forme de remèdes *spécifiques*, de « panacées », à ne pas confondre avec la panacée universelle, à laquelle il ne croyait pas. C'est ainsi que Paracelse a été le fondateur de la chimie médicale.

Rien de plus intéressant que de voir par quelles considérations philosophiques et théoriques il a été amené à ses découvertes dans le domaine de la chimie ou de l'alchimie, ce qui dans l'espèce est tout un.

Paracelse considère l'alchimie comme l'étude des modifications, combinaisons, décompositions, etc., qui se produisent et dans le microcosme et dans le macrocosme par l'action des forces naturelles qui s'influencent, s'interpénètrent, et parmi lesquelles la force vitale, active dans tous les plans de la nature et dans tous les êtres, joue un rôle prépondérant, en modifiant dans un sens nouveau, déterminé, les opérations et réactions commencées par les autres forces. L'alchimie permet de pénétrer dans le mécanisme même de toutes ces forces et de découvrir les lois de leurs actions, et par là elle précise et complète les connaissances acquises par la philosophie et l'astronomie ; elle confère même la puissance de parachever, au moyen d'opérations *spagiriques*, les œuvres restées incomplètes de la nature, et ce qui est de tout le plus important, de guérir les malades.

Il y a, dit le Dr Hartmann, une chimie divine, spirituelle, astrale et physique, parce que le principe vital agit dans tous les plans de la nature, et ces alchimies sont aussi étroitement unies entre elles que le sont la sagesse, l'intelligence, l'instinct et la corporéité. Les sept planètes ou principes influençant chacun de ces plans, ce qui, par exemple, n'est d'abord que conception ou idée, dans un plan supérieur, peut, par la puissance spirituelle qu'elle renferme, arriver à la réalisation sur le plan matériel, dans des conditions données.

Voici les sept propositions dans lesquelles le Dr Hartmann a tenté de résumer la doctrine alchimique de Paracelse :

« 1° Chaque chose est un composé de substance, d'énergie et de conscience, dans lequel on peut distinguer sept principes ou états d'être. Le plus inférieur, celui dont le corps constitue l'expression visible, est le corps astral « éthéré » ou « corps éthéré ». Ce dernier est le laboratoire des principes supérieurs (âme) et le siège de la force vitale, qui assure le fonctionnement du corps matériel.

« 2° L'âme, avec le corps astral formé par elle, n'est pas limitée au corps visible, mais déborde au dehors. Elle n'est pas limitée par un corps physique, mais a sa propre sphère d'existence

(*aura*) ou son individualité. Tout être vivant a son aura matérielle, éthérique, astrale et spirituelle et en est enveloppé comme de sphères concentriques. Ces sphères sont formées du rayonnement de ses principes et se distinguent les unes des autres par le degré de développement des divers principes.

« 3° L'âme » d'une chose ne borne pas son action au corps, mais agit, au moyen de ces radiations, sur les principes similaires renfermés dans d'autres formes, et reçoit en elle les radiations d'autres corps. La sphère d'activité d'une chose s'étend aussi loin que son aura.

« Les radiations matérielles produisent des effets matériels, les radiations éthérées des effets éthérés, et ainsi des astrales et des spirituelles, et comme le supérieur réagit sur l'inférieur, il en résulte une série innombrable d'actions et de réactions.

« 5° Toute force se développe de son centre. Les forces émanées d'être vivants renferment de l'esprit vital, les forces émanées d'un centre spirituel peuvent produire des effets spirituels (magiques).

« 6° Du mélange de radiations animiques en affinité résulte le contact, de celui-ci l'amour et de ce dernier l'union corporelle.

« 7° Cette loi s'applique à tous les êtres et à tous les degrés d'être et ses effets ne diffèrent que par les conditions extérieures où ils se produisent.

« Cette loi renferme la clef de la compréhension de tous les phénomènes chimiques, physiologiques et pathologiques, des actions médicamenteuses, des guérisons, etc... »

Ajoutons, pour compléter ce que nous avons à dire des théories de Paracelse et de leurs applications, les détails suivants :

En dernière analyse, suivant notre auteur, tous les corps de la nature sont formés des quatre éléments et ceux-ci sont eux-mêmes constitués par les trois principes fondamentaux que Paracelse a dénommés : *soufre*, *mercure*, *sel*. Il ne s'agit évidemment pas ici des corps actuellement désignés sous ces noms, mais des trois principes formateurs de la substance. Ils se trouvent, dans les êtres, à des états différents correspondant aux plans où on les envisage.

Ainsi dans le monde physique ils correspondent, le soufre à la combustibilité, le mercure à la fluidité ou à la volatilité, le sel à la solidification : ce qui brûle, c'est le soufre ; ce qui fume, c'est le mercure ; ce qui s'incinère, c'est le sel. Chez l'homme ou le composé humain, le soufre correspond à l'âme, le mercure à l'esprit, le sel au corps ou à la forme. Ces trois éléments sont nécessaires à toute réalisation, à la fixation des limites spécifiques et concourent à toutes les opérations dont les corps peuvent être le siège, donc chez l'homme aux opérations qui se passent dans son organisme.

Ces trois substances fondamentales et le corps qui se construit à leurs dépens ne cessent de s'user, de se réparer et renouveler, sous la direction d'un principe qui régit tout, l'*archée*, que Paracelse appelle encore l'*alchimiste*, et qui se retrouve dans tous les êtres créés. Il agit indépendamment de la volonté ; chez l'homme, par exemple, le cœur, l'estomac, etc., fonctionnent sans intervention de la volonté de leur possesseur et uniquement sous la direction de l'archée qui accomplit les opérations et mutations chimiques. Son rôle est surtout considérable dans les voies digestives. Il scrute minutieusement tous les éléments qui entrent dans le corps, sépare le bon du mauvais, le sain du poison, l'utile de ce qui ne peut servir, et transforme l'essence retirée de l'aliment en une *teinture* qui devient sang et chair et peut être transmuée par le grand alchimiste en tendons, os, substance du cœur et du cerveau, etc. Il est inutile pour cela de manger des os, des tendons, du cerveau, etc. ; chaque bouchée de nourriture est tout cela en puissance et le devient par les opérations de l'archée. Le poison séparé est détruit (brûlé) ou éliminé par les émonctoires naturels. Comme le remarque Haeser (*Lehrbuch der Geschichte der Medicin*, II, 90), Paracelse a ainsi pressenti les enseignements modernes de la puissance assimilatrice du sang et des foyers de calorification indépendants résidant dans chaque organe.

Ainsi chaque organe, grâce à l'intervention de l'archée, reçoit les principes propres à son essence et capables de restaurer ses forces ; il en est de même en cas de maladie : l'organe attire alors à lui ce qui lui convient pour guérir, les forces médicatrices des remèdes, leurs arcanes. Ces arcanes sont leurs parties les plus éthérées, seules susceptibles de recevoir l'influence astrale qui correspond en même temps à l'organe malade. Ces arcanes ou principes éthérés sont nécessairement volatils. De là vient la méprise des critiques modernes qui attribuent à Paracelse l'idée saugrenue que les principes actifs de tous les médicaments sont nécessairement volatils. Il s'agit ici de la partie éthérée du principe actif, que nous pouvons, conformément aux théories de Paracelse, comparer à une aura, radiation invisible pour l'œil non sensitif.

Dans la conception de Paracelse, les maladies ne sont pas matérielles, bien qu'elles entraînent des désordres matériels par réaction sur le corps,

mais dérivent d'une semence vivante qui réside dans l'astral, où elle peut se trouver même de naissance, par hérédité (Paracelse, le premier, a reconnu l'influence héréditaire, mais ne l'admet que d'origine paternelle); ou bien les semences de maladie y parviennent par l'une des cinq causes morbifiques (*Entia*), dont il sera question plus loin. L'archée, dont l'art est d'origine divine, ou ce que d'autres appellent la force médicatrice de la nature, le *médecin interne*, en un mot, peut dans certains cas suffire à détruire ces semences; mais il se peut aussi qu'il perde de sa puissance pour une raison ou pour une autre, et alors le médecin externe doit pouvoir intervenir, en connaissance de cause, avec l'expérience acquise au lit du malade et dans la recherche des médicaments, et aidé de l'intuition doit trouver l'arcane, essence ou quintessence capable, par son action magique, de détruire ces semences et produire la guérison.

Qu'on nous permette ici une digression. Toute substance a son arcane, sa quintessence, qui n'y existe qu'en très faible quantité ; mais Paracelse attribuait aux métaux et aux minéraux une plus forte teneur de quintessence qu'aux végétaux et à la chair. Pour extraire ces quintessences, il employait la sublimation, la distillation, la calcination, les eaux fortes, l'alcool et les véhicules les plus divers, et préparait ainsi des élixirs d'arcane, de magistère, etc., des extraits, des teintures, des baumes, qui étaient souvent des *spécifiques* de grande valeur. C'est, en somme, à Paracelse que la pharmacie doit ces formes médicamenteuses. Avant lui, entre autres, on rejetait toute partie d'un corps qui résistait au feu, ce qu'il appelait le sel ; c'était le *caput mortuum* de ses prédécesseurs ; il a montré que c'est précisément là qu'on trouvait parfois les médicaments les plus précieux.

Ajoutons que c'est Paracelse qui a introduit dans la thérapeutique les préparations métalliques : ferrugineuses, saturnines, stanniques, mercurielles, cupriques, antimoniales, arsenicales, etc., dont beaucoup ont conservé la valeur de spécifiques. Il découvrait généralement ces derniers par la théorie des *correspondances astrales* ou par celle des *signatures*, et cela aussi bien dans la recherche des plantes médicinales que dans celle des minéraux efficaces. L'intuition de Paracelse, l'inspiration, l'expérience acquise (tant recommandée par lui) suffisaient ainsi à lui faire découvrir les actions spécifiques des médicaments sans avoir recours à la vivisection comme les modernes. Nous regrettons de ne pouvoir insister davantage sur toutes les découvertes de Paracelse, mais la place nous manque.

4° La Vertu. — C'est l'ensemble des qualités qui rendent le médecin apte à être véritablement utile à son prochain, non seulement par son habileté à conformer la pratique à la théorie, mais encore et surtout par la grande puissance qu'il peut acquérir en réduisant en son pouvoir, s'assimilant et développant les forces qu'il doit faire entrer en action. Comme le fait remarquer Paracelse, la connaissance de la vérité ne s'acquiert pas dans les livres, mais par le perfectionnement personnel, par la philosophie, les qualités morales, la foi, la pureté, la charité, la bonté, l'amour du prochain, etc. ; car l'homme qui a reconnu le divin en lui, l'homme divin qui a maîtrisé l'homme animal, se laisse instruire par son « ange », et par là Paracelse n'entend pas une entité extérieure, mais ce que nous appelons aujourd'hui le moi supérieur. Le premier livre que le médecin doit lire, c'est Dieu, car c'est lui qui a créé les arcanes, et on ne les découvre que si on les cherche, si on prie pour les obtenir. Chez le médecin, qui se conforme à ces préceptes, la Vérité, qui est une, éternelle et immuable, illumine la conscience, et alors seulement il atteint à la vraie connaissance et ne risque plus de traiter ses malades à contresens. Son expérience s'accroît à chaque malade qu'il soigne et plus il scrute l'homme et la nature, mieux il reconnaît, grâce aux correspondances magiques, qui mettent tous les degrés d'être de l'homme en rapport avec les analogues de la nature, l'origine des maladies les plus cachées, qu'elles soient d'origine astrale, spirituelle (magique), toxique, etc., ou infligées par la divinité.

C'est le lieu ici de dire, avant de terminer, quelques mots très brefs de ces causes morbides que Paracelse appelle *Entia* et qu'il range sous cinq chefs :

1° *Ens astrale* ou *astrorum*. Il est la cause des influences cosmiques, astrales, météorologiques, affectant directement le corps astral. Il n'y a rien là de purement astrologique; Paracelse dit très nettement que les planètes, les étoiles, le firmament ne peuvent rien ni sur le corps, ni sur les facultés de l'homme; les astres sont libres, comme l'homme est libre. Mais ils ont leurs auras, comme l'homme a la sienne. L'ens astrale est donc une aura, comme une sorte de « sueur » ou d' « odeur » d'astre qui se mélange à l'air et qui est ou non nuisible, selon la nature de l'émanation ; il peut occasionner des maladies, parfois des épidémies et une grande mortalité (P. R. Netzhammer, *Theophr. Paracelsus.....*, 1901, p. 78).

2° *Ens venale* ou *veneni*. — Il s'agit ici des poisons de toute nature, végétaux ou animaux,

des contages, etc. C'est l'archée qui a la charge de les éliminer, et le médecin peut l'aider, si les semences morbifiques sont trop nombreuses ou trop virulentes pour permettre d'abandonner la maladie à sa seule action.

3° *Ens naturale* ou *naturæ.* — Ici sont rangées les maladies qui proviennent de propriétés individuelles, de la constitution naturelle de l'individu, de la distribution anormale des principes planétaires en lui, des déséquilibres spontanés qui peuvent se produire.

4° *Ens spirituale.* — A cette cause ressortissent les maladies engendrées par les influencee spirituelles, magiques, etc. Les obsessions, possessions, folies variées, etc., rentrent dans cette catégorie,

5° *Ens deale* ou *Dei.* — Ce sont les maladies produites par l'action de la loi divine, et en cela sont une punition de Dieu ou un purgatoire, si l'on se place au point de vue religieux. En réalité, elles sont les conséquences de fautes antérieures et répondent au *Karma* des théosophes.

Pour compléter ce qui précède, nous devons encore mentionner ce que Paracelse appelle les *maladies tartriques*, parce qu'elles jouent un très grand rôle dans sa pathologie. La théorie du tartre comprend le vaste domaine des sécrétions, sédimentations, coagulations, dans le corps, à tous les degrés de consistance. Les calculs de la vésicule biliaire et de la vessie, les concrétions rencontrées dans le cœur, le foie, les reins, etc., rentrent dans cette catégorie de maladies, que Paracelse a appelées tartriques, parce qu'elles consistent en dépôts analogues au tartre qui se depose sur les parois des tonneaux à vin. Tant que le tartre est soluble, il n'y a pas de danger ; – il n'y a maladie que s'il devient très coagulable. Mais n'insistons pas davantage sur ces considérations trop spéciales.

Remarquons enfin que Paracelse connut et employa le magnétisme animal, qui consistait pour lui en un transfert de fluide vital ou de vie d'un être à un autre ; il connut ce qu'on appelle aujourd'hui l'hypnotisme et la suggestion et pratiqua avec succès la psychothérapie. Il connaissait les sciences occultes..., mais nous reviendrons à une autre occasion sur Paracelse occultiste.

On peut se demander si Paracelse, qui exige tant de qualités et de connaissances du véritable médecin, a été lui-même le prototype de celui-ci. Nous pouvons répondre : Oui! Car des recherches auxquelles on s'est livré, d'un grand nombre de documents sincères et authentiques consultés par les critiques, il résulte que tout le mal qui a été dit de Paracelse a été de la calomnie. Il n'était ni ignorant, ni vaniteux, ni alcoolique, ni débauché comme ses ennemis l'ont dit; il était, au contraire, instruit, modeste, modéré en toutes choses, chaste, bon, soignait le pauvre aussi bien que le riche et même de préférence. En un mot, il a mis en pratique les préceptes qu'il enseignait aux autres. Paracelse a été un homme de génie qui n'a pas été compris de ses contemporains et qui n'est qu'imparfaitement compris aujourd'hui, parce que le sens spirituel manque trop à nos savants actuels.

Dr Lux.

LE CAUCHEMAR DE PATRICE

CONTE NOCTURNE

Patrice fit un rêve extraordinaire :

Une main invisible lui soutenait la tête, un doux frémissement parcourait ses cheveux, un souffle léger lui raffraîchissait le front. Puis une voix sympathique le nomma doucement, une ombre l'embrassa avec tendresse. Il entendit ces paroles :

— Mon fils ! Je viens à toi pour t'aider dans la lutte de la vie, pour calmer tes chagrins, pour adoucir tes peines...

— Ma mère ?... Je ne te vois pas, je ne t'ai jamais vue, tu m'es inconnue. J'ai donc une mère dans le monde où je me croyais seul. Mais puisque je ne te vois pas, tu n'es pas une mère terrestre. Dis, qui es-tu ?

— Je suis une mère, cher enfant ! J'entoure ton cou de mes bras, tu entends mes paroles, tu sens mes baisers, ton cœur tressaille au contact du mien ; qu'importe la vue !

Subitement, l'être de pur amour l'abandonne et Patrice sort de ses bras caressants pour tomber dans le vide.

A moi ! A moi ! A moi ! s'écrie-t-il.

Seuls des ricanements répondent à son appel. Son corps tournoie dans un abîme ténébreux, sa langue se paralyse de frayeur, et, les yeux hagards, les nerfs crispés, l'âme saisie d'épouvante, il tombe... il tombe toujours.

Des lueurs fugitives qui brillaient et s'éteignaient comme fouettées par le vent, éclairaient cet espace sans fin. Des masses gigantesques,

mondes suspendus sur le gouffre et remplis d'êtres qui n'avaient rien d'humain, se dressaient horribles de tous côtés. Leurs flancs humides, gluants, infects, étaient couverts à la surface d'aspérités aiguës, venimeuses, mortelles. Des sons fauves, farouches ou plaintifs, se répercutaient de toute part en échos sinistres, dans une discordance inouïe. De longs rameaux grêles, garnis d'arêtes piquantes se terminant comme des griffes, s'étendaient, se raccourcissaient et se reserraient dans une étreinte convulsive sur tout objet étranger qui les effleurait au passage.

Le jeune homme frémit. Il va heurter un de ces obstacles dangereux, car les espèces de trompes aspirantes s'allongent comme pour chercher une victime. Le sein monstrueux de la masse horrible s'ouvre pour engloutir sa proie. A bout de courage, défaillant, il ferme les yeux.

Un lacet le saisit vivement à la taille, il est enroulé au moins trois cents fois dans le lien fatal.

Chose étrange ! il n'éprouve aucun mal, et se sent remonté doucement, doucement, à la surface de l'abîme.

Un éboulement formidable se produit au dessous de lui ; un bruit terrible éclate ; un rugissement sourd lui succède. Bruits, rugissements que les échos répètent jusque dans de profonds lointains, et se terminent par une plainte, un souffle.

Garrotté et comme enveloppé d'une matière infranchissable quoique transparente et mobile, il est transporté par une force néfaste et déposé mystérieusement dans une vaste prairie. Le ciel était pur, les troupeaux paissaient en liberté et bêlaient dans la plaine ; les mouches bourdonnaient dans l'air tiède ; les insectes faisaient miroiter leur ailes colorées au soleil ; les oiseaux chantaient leurs hymnes à la nature souriante. Seul Patrice immobile, mal revenu de ses terreurs, ne disait rien, et n'avait pas la force d'en penser davantage.

Bientôt, la douce main invisible vient de nouveau se poser sur sa tête. Le même doux frémissement qu'il avait éprouvé déjà, parcourt encore ses cheveux. Un souffle frais et léger baigne son front brûlant.

Sous cette salutaire influence, le calme succède à l'angoisse, mais l'ombre bienfaisante restait muette.

Lui, parla tendrement à la consolatrice inconnue :

Mère... tu es là, je le sens, je l'éprouve dans tout mon être. Tu me baignes d'amour. Parle, oh ! parle moi, je t'en prie, rassure-moi, où suis-je ?

— Tu ne te trompes pas, je suis ta mère, répond enfin l'invisible à demi voix et rapidement, comme si elle craignait de n'avoir pas assez de temps pour exprimer sa pensée. Je suis plus que ta mère, enfant, je suis ton ange. Combien de fois ta tête fatiguée a-t-elle reposé sur mon cœur sans que tu t'en doutes ! Malgré tes erreurs et tes folies, je ne t'ai jamais quitté. J'ai souffert, j'ai prié... j'ai pleuré à tes côtés, pleuré sur toi...

En même temps que ces témoignages d'amour pénétraient le cœur de Patrice, de grosses larmes tombaient sur ses mains attachées et, un être diaphane, vêtu d'azur, les recueillait comme des perles précieuses dans une coupe d'or. Puis il s'éleva dans les airs, accompagné d'un nuage blanc qui enveloppa soudain la forme séraphique et la déroba à la vue. Bientôt d'autres nuages floconneux, devenant peu à peu compacts, sombres, et de plus en plus lourds, le ramenèrent au sentiment réel de sa position. Il soupira mélancoliquement de se sentir abandonné comme dans un désert.

L'atmosphère se chargeait d'électricité ; des souffles orageux commençaient à siffler fantastiquement. On entendait des grondements sourds.

Patrice glissait, glissait sans secousses. Les liens qui l'enserraient paraissaient se relâcher pourtant; les mains allaient être libres, les pieds commençaient à se mouvoir, il éprouvait un sentiment de bien-être relatif et renaissait à un peu d'espérance, bien qu'entouré de sombreurs alarmantes. Douce surprise : une voix modulait des paroles suaves qu'il pouvait comprendre malgré les bruits de tempête qui se rapprochaient :

« Heureux celui que l'amour accompagne et protège ! Heureux ceux que les accents du cœur ne laissent pas indifférents ! Tout est amour !... Dieu est amour ! »...

Des harpes éoliennes vibraient en douce mélodie aux oreilles charmées du jeune homme en extase. Mais la symphonie céleste s'éteignit brusquement ; seul l'orage déchaîné secouait la nature et terrifiait Patrice, dont les angoisses mal dissipées allaient plus que jamais l'envahir.

C'était à l'entrée d'une forêt épaisse, près d'un chemin étroit plein de ronces et d'épines. Des rafales ployaient les arbres et couchaient le gazon. Patrice jette un coup d'œil inquiet dans les profondeurs de cette forêt noire. A la lueur des éclairs, il vit un spectacle terrifiant : des cadavres livides, hideux, pendus aux arbres et pirouettant d'une façon grotesque, sous l'impulsion des éléments en fureur.

Soudain, il tourne sur lui-même comme sur

un pivot et regarde avec stupéfaction la plus macabre des scènes :

Une multitude de fantômes grimaçants accourent dans sa direction.

Bientôt ils l'entourent.

Ces hideux spectres se livrent à des mouvements désordonnés et se mettent à danser une bacchanale effroyable.

Les squelettes ambulants se croisent, s'entrechoquent et font entendre des claquements d'os.

Des ricanements railleurs, des éclats de rire métalliques mêlent leurs notes discordantes aux sons funèbres de ces castagnettes infernales. Chose affreuse, inouïe, ces faces décharnées se désarticulaient, changeaient de forme, prenaient tous les aspects les plus divers, les plus horribles, en passant alternativement des types d'hommes aux types d'animaux.

Leurs bras grêles s'élevaient, s'abaissaient, parfois avec une régularité monotone imitant le tangage ou le roulis d'un vaisseau. C'était comme une marée grossissante, arrivant par degrés à un flux et à un reflux vertigineux.

Puis la confusion se jetait dans les rangs, le délire envahissait ces corps épouvantables. Ils s'agitaient fiévreusement, se tordaient frénétiques dans des enlacements ignobles et devenaient phosphorescents.

Des feux infernaux fouettaient ces carcasses brûlantes, Bientôt ce fut plus qu'une vaste flamme d'un rouge sombre, dont l'action dévorante provoquait de plus en plus les ignobles lascivetés.

Enfin la troupe des esprits de la mort s'élance dans des creux d'abîmes, entraînant Patrice dans un tourbillon pestilentiel.

Par où passaient ces monstres à transformations ?

Patrice ne se rendait plus compte de rien. Des broussailles lui déchiraient la figure, des fragments de son crâne avec ses cheveux s'accrochaient, il ne savait à quelles aspérités. Il lui semblait recevoir des jets d'eau bouillante alternés avec des jets d'eau glacée mêlés d'une pluie de pierres.

Scalpé, pour ainsi dire, contusionné, aveuglé, moulu, il fut encore abandonné brusquement. Cette étape de souffrance serait-elle la dernière? Mortellement inquiet, il se le demandait. Tout avait disparu réellement.

Au tapage diabolique succède un morne silence.

Patrice veut se rendre compte du lieu où il a été transporté, mais ses yeux endoloris et obscurcis avaient peine à s'ouvrir.

Des clapotements d'eau frappent son oreille, des crapauds coassent, les ailes des chauves-souris l'effleurent, et ses pieds mal assujettis sur des bords glissants lui font redouter de nouveaux périls. Impossible de faire un pas sans danger; il n'y a de sécurité nulle part.

Peu à peu, des formes se dessinent à sa vue. Elles s'accentuent, elles s'éclairent comme par le secours de sautillements de feux follets.

C'était une gorge profonde, une eau brune dans laquelle ondulaient des ombres rougeâtres, vertes, grises, noires, dégageant des feux sombres. Au milieu s'entrecroisaient les lueurs fantastiques. Impossible de comprendre ce qui s'agitait dans ce gouffre maudit.

Une forte voix, lente et rauque, sort du fond de l'abîme et fait entendre des plaintes lugubres.

Saisi d'une frayeur nouvelle, les regards de Patrice explorent les rives avoisinantes et cherchent un horizon hospitalier. Il n'aperçoit que de l'eau, toujours de l'eau, une eau impure.

Pendant qu'effaré, il regardait cette eau franche de toutes limites, s'étendre jusque dans des lointains perdus et rouler ses ondes fangeuses, mouvantes comme une nuée de reptiles, une voix creuse, profonde, sinistre, gémissait et rugissait tour à tour.

Il vit cet être ; c'était un monstre colossal.

De ses gros yeux ronds et fixes, le monstre semblait guetter la chute suprême de l'homme. Il convoitait une proie.

Patrice avait des transes indescriptibles et frissonnait terriblement.

Exténué par le trajet brutal qu'il venait d'accomplir, affaibli par le sang qui coulait de ses blessures, ses oreilles tintent, ses yeux se recouvrent d'un voile d'agonie, le vertige s'empare de son cerveau.

Puis, le râle suprême du mourant se mêla dans l'écho sinistre à la plainte lugubre et aux rugissements du monstre qui l'appelait à lui.

. . . .

Patrice se réveilla.

— Quel cauchemar! Où étais-je? s'écria-t-il. Que veut dire ce singulier contraste? Une voix de mère me berce et m'endort. Je ne vois pas cet être; il m'est inconnu. Je poursuis une série d'épreuves horribles; je vois des scènes révoltantes, je suis le jouet de forces ténébreuses; on me martyrise. Tour à tour, je suis consolé, et humilié et bafoué et rompu en tous mes membres, troublé en toutes mes pensées. La plus affreuse désharmonie règne partout en moi et autour de moi. Finalement, un monstre m'attire à lui; je n'ai plus aucune volonté de résistance; j'agonise, je râle et je meurs.

Après un instant de repos de la pensée, et rassuré sur son sort puisque cela n'était qu'un rêve, voici que la voix angélique se fait entendre dans la pleine conscience de Patrice, qui ne dormait plus.

— La Mère!... Oui, c'est sa voix suave et douce qui me pénètre le cœur indiciblement. Oh! cette voix bénie!! Ecoutons.

« Je vais t'expliquer le sens du rêve, mon fils!

« Patrice! Je suis près de toi; j'attendais ton réveil, car mes efforts pour te sauver du malheur restaient presque stériles et je souffrais sans pouvoir te porter un réel secours.

« Mon enfant bien-aimé! ce mauvais rêve est une allégorie qui te représente enserré dans la trame d'un mauvais destin. Tu es né bon, tu étais généreux et dévoué, mais par manque de caractère, tu t'es laissé entraîner sur une pente dangereuse. Tu as eu de mauvaises fréquentations. Tu t'es lancé dans un milieu perverti d'où la dignité, la morale et même la santé corporelle sont bannies. Tu es devenu un débauché, un luxurieux, sans parole d'honneur et sans prudence. Tu étais délicat; tu es devenu tout à fait malade. Ta conduite t'a constitué une mauvaise *aura*. Tout autour de toi respire le vice, et les vapeurs pestilentielles de la terre empoisonnée t'ont mis en relations diaboliques. Et, fatalement, par ta faute, tout l'équilibre de ton être étant rompu, tu es devenu la proie des vampires ténébreux, de ceux qui portent la mort en eux-mêmes et ne cherchent qu'à la répandre.

« Songe quelle fut ma douleur quand je vis que tu abusais ainsi de ton libre arbitre; que tu allais te dérober à ma vigilante sollicitude.

« Les attractions terrestres sont des voies ouvertes sur des abîmes ou dans des lieux de paix et d'harmonie. Tu as couru aux abîmes. Moi je ne puis soutenir avec durée les séjours lourds et malsains d'où je voudrais t'enlever; mon appui n'est rien contre ta volonté. Chacun est l'arbitre de sa destinée. On est heureux ou malheureux selon les pensées et les actions qui gouvernent l'existence.

« Je ne veux t'enseigner aujourd'hui ni l'art ni la science de la vie, mais simplement te donner quelques leçons de morale.

« Puisses-tu d'abord te calmer dans le centre de forces que ma présence te procure; y puiser le désir du bien que je n'ai pas le droit de t'imposer. Mon devoir est tout d'amour pur. Je t'aime, mais je ne te commande pas.

« Tu es malade, Patrice, guéris-toi! »

Songeur, après que l'esprit tutélaire eut fini de parler, Patrice avait le regret de n'avoir pas assez entendu les *leçons de morale;* il se demandait aussi, comment il pourrait *se guérir!* La curiosité lui faisait répéter sa demande comme le Dante à Béatrice: Dis, qui es-tu? qui es-tu?..

Faiblement, la mystérieuse voix se fit entendre pour répondre: « Dors, repose-toi... Je reviendrai ».

Lucie Grange.

SUR L'EXTASE

S'il n'est point donné à tous d'aller à Corinthe, tous du moins peuvent connaître le chemin qui y conduit.

L'Extase est un de ces états hyperphysiques, auxquels de rares élus arrivent une ou deux fois au cours de leur vie.

Plotin eut trois extases, dans sa longue carrière; Porphyre n'en eut qu'une seule vers l'âge de soixante huit ans.

L'Extase dont nous voulons parler, c'est l'extase philosophique, celle que préconisèrent les Sacerdotes de l'Ecole d'Alexandrie, et que certaines âmes, saintes et pures, suffisamment dégagées des matérialités d'ici-bas, parviennent encore à réaliser.

Pour bien comprendre la nature de cet état, il est indispensable d'avoir une idée nette de la *procession* des êtres, si généralement expliquée et commentée dans les Ennéades.

De l'Un, du *Dieu absolu* de Platon, admis par son quasi homonyme Plotin, qui continue le dit Platon, comme plus tard François Bacon continuera Roger Bacon, — les noms des grands Intellectuels ont de ces mystérieuses filiations, — de l'Un, disons-nous, procède le Logos ou le Verbe, qui enferme tous les possibles, et de qui procède à son tour l'Ame universelle, l'Esprit saint, qui réalise ces possibles, et donne, par ainsi, naissance aux âmes humaines.

L'incorporel, autrement dit l'âme, s'unit au corps, mais cet incorporel demeure juxtaposé au corps, sans rien perdre de son unité ni de sa substance, et cette substance devrait être, par nature, en communication constante avec Dieu, puisqu'elle en émane par voie de procession. Malheureusement l'incorporel reste comme enlisé dans la matière; telle une pièce d'or tombée dans un bourbier.

L'Extase est en somme le retour passager à l'état initial, à cet état d'intime fusion avec l'Un.

L'Extase ne doit pas être confondue avec la

contemplation, qui n'en est, en quelque sorte, que la parascène. Dans l'état contemplatif l'âme regarde, admire, prie, mais elle garde, intacte, sa personnalité. Elle demeure distincte de l'objet. Dans l'état extatique, elle perd le sentiment de son moi ; elle s'absorbe dans l'Objet.

« Ceux à qui cet état esl inconnu, dit Plotin, peuvent s'en faire quelque idée par les amours d'ici-bas. Mais les amours de ce monde ne s'adressent qu'à des objets mortels et à des fantômes. Là-haut seulement est le véritable amour. Là, il n'y a plus rien de ce qui aime et de ce qui est aimé. Ils ne sont plus deux. Tous deux ne sont qu'un. »

Tous les Alexandrins reconnaissent que l'extase dépasse la raison, mais qu'elle n'en est pas moins le principe de toute certitude. C'est en nous identifiant avec l'Un que nous entrons en possession directe de la vérité. Tout autre genre de mathèse laisse subsister la dualité du sujet et de l'objet, du connaissant et du connu, et n'exclut pas, par conséquent, la possibilité du doute. Dans l'Extase, l'Ame ne reçoit pas la connaissance, elle la possède intuitivement, elle est coparticipante de l'Un, qui est la source de toute science, ou plutôt qui est lui-même la science intégrale.

Comment parvient-on à cet état idéal ?

Par la suppression de toutes les fonctions intellectuelles, par le repos et le néant de l'Intelligence, répond Porphyre.

Pour découvrir l'Un, affirme Plotin, il faut ouvrir les yeux de l'Ame et fermer ceux du corps. Il ne faut pas chercher la lumière divine, mais l'attendre dans le silence et la résignation. Elle viendra à son heure.

Fabre des Essarts,
Patriarche de l'Eglise Gnostique.

REVUE UNIVERSELLE

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Rêve ou vision? (*Banner of Light*, 9 déc. 1905). — Un auteur rêva qu'un directeur de théâtre de Londres, son intime ami, venait le voir avec un bandage sur le cou et une expression de profonde angoisse. Il montrait son cou bandé et essayait de parler sans y réussir. L'auteur se réveilla ensuite et fortement impressionné du caractère réaliste de son rêve, le raconta à son frère, en ajoutant : « J'ai eu l'impression comme si S. s'était pendu. » Dans la matinée, il alla chez son ami et on lui dit qu'il était couché depuis deux jours. Il apprit qu'à une répétition il avait fait un effort de tension du cou et que depuis lors il souffrait. C'était déjà bien frappant, mais voici qui est mieux, car l'auteur dit alors à la femme de S. : « Sachez que je suis accouru parce que j'avais rêvé que S. avait été pendu. Voilà qui est bien extraordinaire, dit-elle, car le docteur a dit qu'il s'était presque disloqué le cou exactement à la manière qu'on le fait lorsqu'on pend un criminel. »

Rêve prémonitoire réalisé (*Light*, 11 nov. 1905, d'après *Rebus*). — En avril 1896, une dame rêva qu'elle voyait dans le hall de sa maison, les formes spirituelles de son père, de sa mère et d'un médecin de la famille, morts depuis longtemps. Elle adressa une question et reçut une réponse qui dut l'effrayer, car elle s'évanouit, mais se rappela après coup avoir entendu une voix lui dire : « Rappelez-vous le 26 juin. »

Le 24 juin, le mari de cette dame dut partir pour affaires ; il devait rentrer de bonne heure, mais il se passa deux jours sans qu'il revînt. Le soir du 26, elle l'attendait toujours, quand soudain son rêve lui revint à la mémoire et elle en fut très alarmée; il rentra enfin. En 1902, son mari se cassa la jambe et consulta des médecins à Saint-Pétersbourg et ailleurs. On le déclara incurable, tout en l'assurant qu'il avait encore un an ou deux à vivre. A la mi juin, une amélioration se produisit et sa femme reprit son calme et de l'espoir, mais le 26 juin son état empira et il mourut.

Crime découvert par un songe (*Psych. Studien*, déc. 1905). — Il s'agit d'un rêve fait par un hôtelier, Rogers, qui habitait Portland, près de Waterford. Son rêve avait fait une telle impression sur lui qu'il le raconta aussitôt à différentes personnes, et entre autres au prêtre catholique de la localité. Le même jour il alla à la chasse et eut l'occasion de montrer au curé le lieu exact du crime. Grand fut son étonnement, le lendemain, quand il vit arriver à son auberge deux hommes qui se firent servir une consommation et dont le signalement répondait exactement à ce qu'il avait vu en rêve. Il passa dans la

pièce à côté et recommanda à sa femme de ne pas perdre de vue les deux étrangers. Leur conversation lui apprit que le plus petit s'appelait Hickey et le plus grand Caulfield. Ils parlaient de continuer leur voyage. Mais Rogers, persuadé qu'il allait se commettre un crime, s'efforça de persuader à Hickey de rester et lui promit même de l'accompagner le lendemain personnellement à Carrick, but de son voyage. Caulfield plaida la cause adverse et l'emporta, de sorte qu'ils partirent ensemble. Lorsqu'une heure après ils furent parvenus au lieu vu en rêve par Rogers, Caulfield prit une pierre et la jeta contre l'occiput de Hickey, puis lui porta plusieurs coups de couteau et finalement lui coupa la gorge. Il le vola et lui enleva quelques vêtements et se rendit ainsi à Carrick. Les soupçons tombèrent aussitôt sur Caulfield qui fut arrêté deux jours après à Waterford. Les témoignages furent écrasants ; celui de Rogers fit sensation, à cause de la description minutieuse qu'il fit de l'accoutrement des voyageurs. On lui en demanda la raison et il ne la donna que sur la demande formelle du tribunal ; il raconta son rêve et l'assassin avoua que tout s'était passé exactement comme dans le rêve de Rogers.

Rêve prémonitoire de mort. (*Light*, 16 déc. 1905. d'après *Rebus*). — M. X. rêva, en 1895, qu'il se promenait avec sa mère dans un bois, à l'extrémité du quel se voyait une lueur phosphorescente et au milieu d'elle se tenait son père défunt, les sollicitant de venir à lui. Le fils se tourna vers sa mère et lui dit : « Voici père qui désire que nous allions avec lui ; je ne veux pas y aller, mais toi, tu es sa femme et tu dois le suivre. » Sa mère le quitta donc et lui, très ennuyé de la chose, s'en retourna et sortit du bois. En se réveillant, il constata qu'il était 3 heures ; il fut très affligé à la pensée de perdre sa mère. Le lendemain il apprit que sa mère était morte dans la nuit exactement à 3 heures du matin.

Rêve prémonitoire de mort (*Progr. Thinker*, 10 mars). — M. Warfuel, de Chicago, était allé avec sa femme et sa fille May, âgée de 11 ans, chez son frère, à Hammond, pour y passer la journée. L'enfant eut sommeil le soir et on la coucha dans la salle à manger ; les autres personnes se tenaient dans une pièce plus éloignée. A 9 heures un cri de l'enfant les fit accourir. Elle était terrifiée. « J'ai eu un rêve affreux, dit-elle à son père. Nous étions dans une voiture publique et nous avons été renversés par un train de chemin de fer ; je me suis trouvée sous quelque chose de très lourd et j'ai été tuée. Toi et maman vous avez été blessés et tout le monde criait au secours. Je ne veux pas rentrer en voiture (street car). » Le père chercha à calmer l'enfant qui voulait rester auprès de son oncle. Sur le chemin de retour, le père eut toutes les peines du monde à la maintenir assise. L'accident se produisit, et la pauvre petite eut la colonne vertébrale brisée.

Apparition en rêve d'un fils décédé (*Manchester Guardian*, 25 sept., et *Light*, 30 sept. 1905). — M. X. raconte qu'il eut un rêve dans lequel il se voyait lui-même dans une peinture représentant Caron traversant le Styx sur une barque chargée d'âmes. Il se voyait debout sur le rivage du fleuve funeste avec sa femme à côté de lui. Soudain sa femme lui désigna une des personnes de la barque leur faisant des signes d'adieu. Puis ils s'écrièrent tous les deux en même temps : « Mais c'est F. ! » F. était leur fils aîné, alors au loin dans un autre pays. Il se réveilla incontinent et raconta son rêve à sa femme qui en fut très impressionnée et lui dit de noter l'heure. Plus tard, le même jour, arriva un télégramme annonçant la mort subite de leur fils, et par la suite ils surent que celle ci avait eu lieu une heure avant le rêve. Celui-ci avait le caractère nettement symbolique.

Message d'un frère (*Light*, 20 janv.). — Mme Bathe raconte comment elle est devenue spirite. A une première séance elle se trouva avec de nombreuses personnes faisant cercle auprès d'une petite table placée librement au centre. On chanta et la table, sans contact, marqua la mesure, puis elle se rapprocha du médium et lévita. Enfin, par la typtologie, la table dit à Mme Bathe : « Dieu merci, je puis enfin vous parler M—y. » C'était son frère, mort pendant qu'elle était malade elle-même. Mme B. se rendit alors chez un clairvoyant, qui donna une exacte description du frère. Celui-ci parla ensuite avec une grande difficulté, disant qu'il avait été à la maison et avait constaté que tous ses fossiles avaient disparu et qu'il était anxieux de savoir ce qu'ils étaient devenus. Ce frère avait été un géologue passionné et avait extrait des fossiles dans toute l'Angleterre; encore sur son lit de mort il les classait et les étiquetait. Peu après sa mort, on avait donné les plus rares, par la volonté du défunt, au musée géologique de Cambridge. Sa mère avait déclaré que le reste de la collection serait conservé intact dans la pièce où ils étaient déposés.

Cependant Mme Bathe, qui ne savait rien au sujet de ces fossiles, se rendit à la maison paternelle, dans l'Ouest de l'Angleterre et constata que la chambre aux fossiles était vide et retapissée à neuf. La mère avait finalement jugé à propos de donner toute la collection au musée de Bristol. Mme B. fait remarquer que le message de son frère ne pouvait être d'origine télépathique, ni provenir d'une lecture de pensée, puisqu'elle ignorait tout de ces fossiles.

Sourcier ne se servant pas de la baguette (*Die übersinnl. Welt*, mai).— M. Zaute, horticulteur, rapporte le fait suivant. Dans son jardin il avait cherché de l'eau aux points les plus variés et fait creuser six puits, mais toujours avec des résultats peu satisfaisants.

Il apprit qu'un M. Dobberkan avait trouvé une veine abondante chez un voisin et le fit venir. Celui-ci se promena dans la propriété, signalant tous les endroits où il y avait de l'eau et ceux aussi où l'on avait déjà creusé, mais en constatant toujours que la quantité d'eau était insuffisante. Il ne se servait pas de la baguette divinatoire, mais analysait la sensation qu'il éprouvait à la paume des mains, c'est-à-dire une sensation de froid plus ou moins marquée. Finalement il trouva un endroit favorable et indiqua la direction de la veine liquide. On creusa d'abord sans trouver d'eau; on continua et on tomba sur une veine liquide très abondante; la profondeur du puits construit était de 9 mètres, et l'eau s'y maintient sur une hauteur de 7 mètres, M. Z. fait remarquer que M. D. ne pouvait rien savoir d'avance de ce qui concernait l'hydrologie de son jardin.

Fait de voyance de M. Widar (*Die übersinnl. Welt*, mai). — M. W. conversait récemment avec un catholique très intransigeant des choses de l'au-delà; son interlocuteur attribuait au diable tous les faits du spiritisme. Au plus fort de cette discussion, M.W. eut une vision qu'il s'empressa de décrire : c'était une vieille femme, habillée d'un costume très particulier; il décrivit minutieusement les traits de physionomie, l'attitude, la manière de parler de cette femme et put même ajouter que cette femme, sans être folle, avait passé deux années dans un asile d'aliénés pour une affection psychique. Malgré tous ces détails cet homme ne put identifier l'apparition et ajouta quelques remarques désobligeantes; le père et le plus jeune frère du catholique étant survenus ne reconnurent pas davantage la femme en question. M. W. était navré, d'autant plus qu'il prévoyait tous les sourires ironiques et les observations malicieuses qui l'attendaient. Mais le lendemain tout était changé. Lorsque le père et le jeune frère rentrèrent, ils trouvèrent le frère du père qui leur annonça la mort de sa femme, survenue la veille. Ce n'est qu'alors que tous constatèrent avec étonnement que la description faite par M. W. convenait exactement à la défunte.

M. W. ignorait complètement l'existence de cette femme.

Le puits vivant (*La Flora centro-americana*, déc. 1905). — Près de la ville de Tactic (Guatémala), existe un puits, d'où émerge une source, et situé dans un petit bosquet. Les indigènes racontent une foule de choses merveilleuses au sujet de ce puits ; ils le déclarent vivant et disent qu'il incarne un homme diable animé d'une haine invétérée pour tous les hommes, ne gardant son calme que vis-à-vis des femmes. Dès que des hommes s'approchent du puits, l'eau y devient furieuse et s'élance écumeuse par dessus les bords. Le narrateur eut la curiosité de voir ce puits et s'y fit accompagner par un soldat. A sa première visite, tout resta calme ; il s'y rendit une seconde fois accompagné de l'alcade et d'autres personnes. On s'en approcha dans le plus grand silence ; mais, quand on arriva tout près du bord et qu'on se mit à parler, l'eau commença à tourbillonner et peu à peu lança ses jets de plus en plus haut, enfin par dessus le bord. Les indigènes de s'exclamer aussitôt et de déclarer que les démons qui l'habitaient témoignaient de la sorte leur mécontement de la présence de tout ce monde. D'après eux c'est surtout quand on parlait que le puits se mettait en fureur. Le narrateur sonda le puits et découvrit qu'il y aboutissait des courants souterrains qui, par intermittences, grossissaient et produisaient alors ce rejaillissement interprété d'une façon si singulière.

Cas de clairvoyance vérifiée (*Progr. Thinker*, 3 mars). — D.-I. Martin raconte qu'en 1853, lorsqu'il habitait Ottawa, un de ses amis se noya à Kankakee, un peu en aval du pont, et son père lui télégraphia de venir. Il reçut cette nouvelle le samedi soir, se trouvant dans son bureau ; frappé, il s'appuya contre le dos de son siège et ferma les yeux pour réfléchir ; il vit alors le corps de son ami en costume de bain de la façon la plus nette et l'endroit de la rivière où il se trouvait. Il demanda à son chef la permission d'aller à Kankakee pour retirer le corps de son ami de la rivière. Son chef se rit de lui, mais le laissa aller. Il partit à cheval et arriva à Kankakee le len-

demain dimanche vers 10 h. du matin. On avait exploré la rivière en tous sens depuis jeudi sans trouver le cadavre. Martin prit aussitôt un bâteau avec quatre rameurs et un crochet; les gens se moquaient de lui, mais il ne tarda pas à arriver à l'endroit qu'il avait vu par clairvoyance et avec le crochet il sortit le cadavre. Il n'y avait pas 20 minutes qu'il était arrivé à Kankakee.

Un cas de télépathie (*Los Albores de la verdad*, 3 mars). — On se rappelle le désastreux naufrage de l' « Aquidaban », au Brésil. Il paraît que dans le nombre des officiers qui ont péri dans la catastrophe plusieurs venaient de se marier et l'on se figure la douleur de leurs veuves. La femme de l'un de ces officiers s'éveilla brusquement dans la nuit, à l'heure où sombrait le navire, et se lamenta, disant qu'elle avait rêvé que son mari était mort. Sa mère accourut à ses cris et chercha à la calmer, mais elle affirma encore qu'elle venait de voir son mari mort. — On rapporte d'autres cas analogues.

Cas émouvant de télépathie (*Luce e Ombre*, mars). — Près de Leitmeritz vit une vieille femme septuagénaire devenue aveugle, nommée A. Barnhelm, qui a un fils unique, émigré depuis sept ans aux Etats Unis dans l'espoir d'y faire fortune ; mais le sort ne lui fut pas favorable et c'est à grande peine qu'il gagnait de quoi vivre et envoyer une petite mensualité à sa mère dans la misère. Il y a 4 mois la pauvre aveugle eut un rêve terrifiant. Elle se trouvait au sommet d'une tour d'où elle découvrait l'Océan ; une tempête furieuse soulevait les flots et un navire, en perdition, menaçait de sombrer d'un instant à l'autre. Lorsque ce navire s'approcha de la tour, il fut submergé et l'un des naufragés, au moment d'être englouti dans la mer, jeta un cri d'épouvante et appela la vieille femme par son nom. Il lui sembla que c'était bien son fils.

Elle se réveilla en sursaut, persuadée que son fils avait perdu la vie. Le lendemain, elle raconta son rêve à plusieurs personnes du village, qui cherchèrent à la tranquilliser. La nuit suivante, elle eut un nouveau rêve : il lui semblait être sur le bord de la mer et elle vit s'avancer vers elle le fantôme de son fils qui la salua et lui dit : « Maman, je viens de l'autre monde. C'était mon destin de trouver une mort précoce dans la mer. Je t'apporte mon suprême adieu. Le soir de ta vie est infiniment triste. La nuit de ton intelligence est très proche : et ce sera un grand bonheur pour toi. Nous nous reverrons dans un autre astre qu'aucun œil humain n'a jamais vu ni ne verra jamais. »

Ce second rêve impressionna l'aveugle autant que le précédent. Son angoisse arriva à un degré épouvantable; elle fit écrire deux lettres, l'une à son fils, l'autre à la famille chez laquelle il logeait. Au bout d'un mois et demi elle reçut la nouvelle que Ludwig Barnhelm était mort noyé. Par le rapprochement des dates on constata que le navire avait fait naufrage au moment du premier rêve. La douleur de la pauvre mère fut navrante; elle voulut se laisser mourir de faim ; le médecin du village fut obligé de la nourrir par la sonde œsophagienne. Le mois suivant elle devint folle; on l'interna dans un asile et elle est considérée comme incurable.

Message spirite pratique (*Light.*, 17 mars). — E. M. habite Johannesburg, dans l'Afrique du Sud. La vie est très chère dans cette région et E. M. se lamentait de ne pas trouver à s'habiller bon marché. Elle est médium écrivain et reçoit ainsi des messages de son petit garçon décédé. Celui-ci lui demanda un jour pourquoi elle était si triste, et quand elle lui en eut dit la raison, il dit qu'il y aiderait et au bout d'un moment lui fit écrire : « Va au n° 29, Jeppe-street ; il y a là un couturier bon marché. » Elle ne connaissait même pas l'existence de cette rue. Il y avait bien un mauvais quartier appelé Jeppestown, mais qu'est-ce qu'un couturier aurait fait là. Elle n'alla pas ; mais journellement son garçon insistait; finalement elle alla, par le train, à Jeppestown, où elle ne trouva pas la rue en question ; mais le hasard lui fit trouver une Jeppe-street dans un autre quartier pauvre. La rue était très longue, et finalement, il n'y avait plus guère que des masures ; mais elle entendit la voix de son fils lui disant : « Marche toujours. » Elle demanda alors à un homme qui arrivait sur une bicyclette s'il y avait un couturier dans la rue. Il lui dit : « Oui ! voyez, c'est la maison où il y a cette porte rouge. » Elle demanda si c'était le n° 29, il lui répondit qu'il n'en savait rien. Elle alla donc jusque-là et vit que c'était bien le n° 29 ; sur la porte se tenait un Français de petite taille, tenant en main une robe de soie cramoisie qu'il venait d'achever.

E. M. lui demanda ses prix et elle les trouva très raisonnables. Le petit homme voulut savoir par qui elle lui avait été recommandée — attendu qu'il n'avait pas d'enseigne et qu'il ne travaillait que par recommandation. Elle ne put pas le lui dire, naturellement.

Suicide pressenti (*Light*, 30 sept. 1905, d'après *Rivista delle Riviste di Studi psichici*, août). — Un noble personnage, le comte Hoffmeyer accompagnait quelques amis, qui venaient d'arriver d'Angleterre, dans les salons du grand casino de Madrid, lorsqu'une jeune dame appela son attention sur un vieux monsieur assis dans le salon de lecture, un personnage bien connu, ex-gouverneur de Manille, alors journaliste et membre du parlement espagnol. Cette dame dit à voix basse au comte que le monsieur en question avait le regard d'une personne qui allait se suicider et que bien certainement, à ce moment, il y songeait sérieusement. Le comte Hoffmeyer n'attacha aucune importance à cette confidence prophétique, mais le soir il lut dans les journaux que ce monsieur s'était tué d'un coup de revolver, immédiatement après être rentré du casino, et ce à cause d'embarras financiers dont même ses plus intimes amis n'avaient pas connaissance.

Une apparition véridique (*Light*, 7 oct. 1905). — M. Percy Addleshaw avait deux amis, Pierre et Thomas, avec lesquels il passa ses vacances de 1891 à travailler. M. Addleshaw retourna à Oxford et ses amis restèrent à Cornwall. Le soir du premier jour, après son retour, il était devant le feu, surveillant sa bouilloire à thé ; il entendit la porte souvrir, vit entrer Thomas et lui souhaita la bienvenue. Comme il avait vu Thomas quelques jours auparavant, il ne jugea pas utile de s'occuper davantage de son ami et revint à sa bouilloire. Quand l'opération fut terminée, il se retourna et ne vit plus Thomas. Il pensa qu'il était reparti pour voir d'autres amis et se mit tranquillement à table pour déguster son thé. Soudain la porte s'ouvrit avec fracas et, au lieu de Thomas, il vit entrer Pierre qui était pâle comme un mort et tout troublé. Ses premiers mots furent : « Je viens de voir l'esprit de Thomas ! — Esprit ? dit Addleshaw. Mais il était là à l'instant et il sera de retour dans une minute. — De retour dans une minute ! N'as-tu pas reçu ma lettre ? — Non. — Nous l'avons enterré hier. » En effet, Thomas était mort subitement et Addleshaw n'en savait rien.

Voleur retrouvé par clairvoyance (*Het toekomstig Leven*, 15 janv.). — Le mercredi 25 oct., M. H. confia au narrateur qu'il avait perdu son porte-monnaie contenant un billet de 25 florins, de numéro inconnu, un thaler et de la petite monnaie. Il se rappelait avoir eu encore le porte-monnaie le mardi soir et ne pouvait s'imaginer comment il l'avait perdu. Jeudi matin, le narrateur consulta une somnambule qui donna l'explication suivante : « Mardi après-midi, M. H. était debout sur l'omnibus à côté du caissier; il voulut le payer avec un florin qu'il avait dans sa poche, mais le caissier ne put lui rendre, il prit donc son porte-monnaie pour payer, puis le porte monnaie tomba de sa poche sur la chaussée. Il a été ramassé par un individu qui avait un balai dans la main et un numéro à sa casquette. Le billet de banque était numéroté H B 4624 (fait qui n'a pu être vérifié, le billet n'ayant pas été rendu). Le jeudi soir, la somnambule, dans une nouvelle trance, révéla que le voleur était allé s'enivrer avec du genièvre, s'était battu et avait perdu sa place. — M. H. était allé au bureau de police, mais le porte-monnaie n'avait pas été déposé. Enfin, samedi matin, la somnambule dit : « Que c'est donc triste chez cet homme qui a trouvé l'argent ! Il a perdu sa place et n'en trouve plus le sommeil. Sa femme ne fait que pleurer... L'homme s'appelle X. et demeure rue..., nº 18, près d'un petit magasin de légumes. »

H. se disposa, dimanche matin, à aller dans cette rue ; en route, il dit à un agent de police, qu'il connaissait, qu'on avait vu ramasser le porte-monnaie par un ouvrier. L'agent répliqua : « Il se peut très bien que cela concorde avec un cas qui nous a été signalé au sujet d'un employé à la voirie. Il s'est enivré avec l'argent trouvé, a insulté des camarades, s'est battu avec eux et a été renvoyé de sa place. Ils allèrent ensemble à l'adresse donnée par la somnambule; ils trouvèrent effectivement X. au nº 28 (et non 18). La femme était désolée ; elle rendit le peu qui restait de l'argent trouvé et on ne poursuivit pas l'affaire.

Photographie spirite (*Light*, 30 déc. 1905). — Un ministre unitarien, résident actuellement à Berkeley (Californie), raconte qu'il a été élevé dans les régions les plus sauvages du Wisconsin et qu'à cette époque la photographie, encore dans son enfance, était inconnue dans son district. Sa mère, très âgée, mourut avant qu'il eût été possible de la photographier. Plus tard, lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, il devint ministre dans l'un des districts forestiers et fut appelé beaucoup plus tard en Californie, où il habite depuis quelques années seulement, à Berkeley. Récemment il fut invité à se rendre à Los Angeles pour présider un service funéraire pour l'un de ses collègues de la congrégation du Wisconsin, qui était venu là pour raison de santé et y était mort. Dès son arrivée dans cette ville, il fut frappé de l'ab-

sence de toute marque de deuil. Il comprit mieux lorsqu'il reçu l'invitation d'assister le soir même à une séance des amis du défunt. Il accepta, bien qu'incrédule. Il resta même deux jours de plus qu'il ne se l'était proposé ; on chercha à lui procurer une photographie spirite, dans l'espoir que se trouverait sur la plaque quelqu'un des parents du défunt ; mais au grand étonnement de tous et à la stupéfaction du ministre, à côté de lui sur la plaque était reproduite la forme très nette de sa mère. Il est évident qu'après une pareille preuve, les idées du ministre se trouvèrent complètement modifiées. C'est M. Senoma, de San-Francisco, qui a envoyé cette relation au *Light*, pour répondre à un appel fait par M. de Rochas, à l'effet de recueillir tous les faits bien authentiques de photographie transcendantale.

Un chien artiste (*Progr. Thinker*, 14 avril). — Le Dr Lodor, de Chicago, possède un chien de berger, appelé Duke, qui sait chanter ; il peut chanter un air et rester dans le ton aussi bien que la majorité des chanteurs. Le Dr Single, professeur de physiologie à l'Université de Chicago, connaît ce chien de longue date et se porte garant de sa faculté musicale. La première fois qu'il entendit, en compagnie de Mme Single, le chien accompagné au piano par son maître, ils crurent tous deux que c'était M. Lodor qui chantait, et ce dernier est un excellent chanteur. Le chien possède une échelle de deux octaves et demi commençant par le ré inférieur et a en somme une voix de baryton. Actuellement, la possession de certaines notes est devenue incertaine chez le chien qui est âgé de 15 ans. Mais son oreille est toujours bonne et il a le sentiment de la déchéance de sa voix. Aussi n'aime-t-il plus chanter devant des étrangers.

Sa faculté remonte à sa première enfance ; M. Lodor s'en aperçut pour la première fois en entendant le chien accompagnant en sourdine le piano. La gamme de ré majeur était la plus naturelle au chien, mais il changeait assez facilement de ton quand le pianiste jouait dans un autre ton. Il supportait difficilement les fausses notes et les accords désharmoniques. Bientôt l'artiste à quatre pattes se mit à chanter tout haut la bouche bien ouverte, naturellement sans articuler les mots. Très susceptible, il ne pouvait supporter la moquerie et allait aussitôt se cacher sous le piano.

Très attaché à son maître, celui-ci le traite presque comme un compagnon humain et regrette vivement la disparition graduelle de son talent.

Remarquable photographie transcendantale (*Die übersinnl. Welt*, févr.). — M. H. Hensoldt a pour ami un Anglais qui perdit, il y a quatre mois, sa femme dans un accident d'automobile. Depuis lors, il est très abattu et reste de longues heures, dans sa chambre à coucher, abîmé dans la contemplation de la photographie de la défunte ; aucune consolation n'a prise sur lui.

Il y a quelques semaines, il vint trouver M. H. pour lui dire qu'il avait la conviction que tous les jours sa femme vient lui tenir compagnie pendant près d'une heure ; il ne voit rien, mais il a la *perception* nette de sa présence. M. H. pensa que son ami était en proie à des hallucinations, provoquées par l'idée fixe qui le hantait. Il résolut cependant de tenter une expérience photographique et dans ce but se procura une plaque au bromure d'argent extra-sensible, qu'il se promit d'utiliser au moment où son ami sentirait la présence de sa femme. Ainsi fut fait, et en développant la plaque, M. H. ne fut pas peu surpris de voir l'esprit de la femme à côté de son ami assis et regardant la photographie.

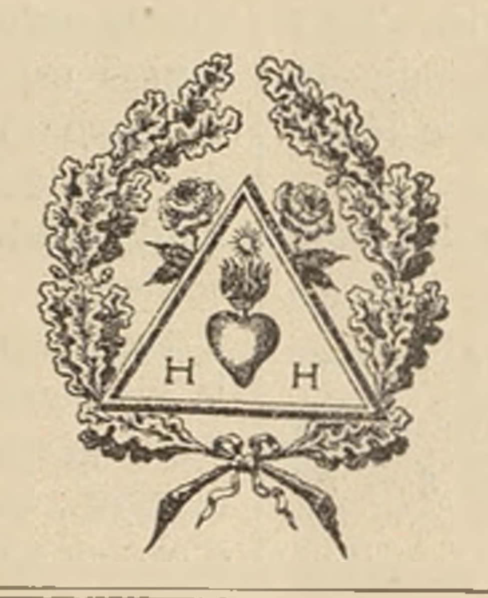
M. H. a rendu compte du résultat au professeur Janos Banfi, qui s'y intéresse beaucoup. Il a lu lui-même les livres de Wallace, Zöllner, Du Prel, etc , et bien que convaincu des vérités fondamentales du spiritualisme, il resté plutôt sceptique devant les performances des médiums, surtout américains, qu'il a vus opérer. La photographie est reproduite dans la revue allemande et nous paraît très remarquable.

Est-ce bien l'esprit de la défunte qui est photographié, ce qui ferait de l'anglais un médium inconscient ou est-ce une matérialisation de sa pensée intense jointe à la contemplation prolongée de la photographie de la défunte ? Comme, d'après les expériences de M. de Rochas, quelque chose de la sensibilité, ou de l'aura, reste adhérent à la photographie d'une personne, il est incontestable que sa contemplation doit établir un rapport entre le vivant et la personne défunte, rapport qui constitue l'évocation la plus puissante, du moment que c'est l'amour réciproque qui l'établit. L'amour, par affinité de deux âmes, est le lien le plus puissant, et l'aura de l'un, du vivant, est éminemment protectrice pour l'esprit qui a subi la transition. Dans cette aura, l'esprit, tout en se trouvant très éloigné dans l'espace, laisse apparaître son image, et celle-ci peut se matérialiser plus ou moins.

Le Gérant : MARTELET.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

LA LUMIÈRE



N° 306. — SEPTEMBRE 1906. — SOMMAIRE. —

AVIS URGENT. — Il n'y a aucun changement à faire dans notre adresse de Paris, pendant la saison des voyages. Les échanges, les livres, les lettres et les télégrammes nous parviennent fidèlement, même en l'absence.

LES TABLETTES DE TROIS VOYAGEURS

1. — La femme révélée par sa toilette

Dans le cours de nos précédentes vacances, j'ai fait part de mes réflexions méditatives sur les beautés de la Nature. Cette année, la Nature a fait des sauts turbulents et tragiques. Est-elle en mal d'agonie ou en travail d'enfantement ? Un prochain avenir nous révèlera la raison de ses secousses ; nous n'en voulons rien dire. Le docteur Lux va traiter scientifiquement la question dans les pages suivantes.

En compagnie d'un groupe de voyageurs, nous approfondissions les mystères des cieux et de la terre. Nous nous trouvâmes être trois en harmonie de pensées sérieuses : un Cambodgien, un Australien et une Française.

La française voulut apporter le *népenthès* rafraîchissant au milieu des esprits agités qui ne se rangeaient point dans l'harmonie de notre trio. Elle proposa ceci :

Messieurs et Mesdames, nous avons pour but en voyageant, de nous distraire pour le bien de notre santé. Donc, reposons-nous l'esprit et attendons tranquillement, les évènements plus ou moins fatidiques qui s'annonçent. Sur les cinq ou six sujets qui viennent d'exciter notre verve, gardons le silence, ou bien, si nous nous en occupons encore un peu, que ce soit d'une manière généralisée et brève, s'arrêtant aux limites de la fantaisie. « Pour passer le temps », comme vient de le dire un de nos amis présent, très sceptique.

— De la philosophie humoristique ! dit un douteur plaisant.

— De la vérité en riant? questionna l'australien en regardant la française.

— A l'œuvre! s'écria le cambodgien.

— Plutôt que de risquer de heurter nos idées réciproques par des paroles, ajouta la française, pourquoi n'écririons-nous pas ce que nous nous plairions à dire. Ecrivons une tablette chacun.

Après cette entente cordiale, plusieurs tablettes furent vivement écrites. A l'unanimité on en conserva trois.

Le cambodgien avait écrit un soliloque sur le magnétisme et l'hypnotisme ; l'australien avait laissé errer sa fantaisie sur le sujet des sorcières,

charmeuses et charmeresses ; la française s'était livrée à une élucubration sur la psychologie de la toilette comme dévoilement du caractère féminin.

Ainsi paraît aujourd'hui la 1re tablette des trois voyageurs, qui a pour titre :

La femme révélée par sa toilette.

Ce petit travail aussi anodin que spontané, est dédié aux Messieurs qui prétendent que *l'on ne peut pas comprendre la femme.*

***

L'homme qui connaît tout ne comprend pas la femme; elle est pour lui une énigme. « C'est le livre le plus coquettement relié de la création, mais ses caractères sont indéchiffrables. »

Pour résoudre ce vivant problème du sexe faible posé au sexe fort, il faudrait entreprendre une longue et minutieuse exploration dans le domaine privé du cœur humain. Mais ici il ne s'agit point de rechercher la cause des dissidences et des conflits entre les partis intéressés ; je ne veux point retourner le fer dans les plaies morales.

Ces observations fantaisistes sont un simple élément de distraction. Nous sommes en vacances.

Je procède par déductions et je mets l'être moral à découvert au moyen des signes extérieurs qui attirent notre attention en cours de route. L'individualité intime se révèle par des riens. Il ne faut pas omettre de les voir et oublier d'y réfléchir.

Par le nombre et le choix de ses atours, la femme est toute écrite sur sa personne et, à moins qu'elle ne soit exceptionnellement hypocrite, il n'y a pas d'énigme dans ses apparences.

Si elle porte une toilette simple d'ornements et douce de teinte, son caractère est sérieux, le jugement sain, le cœur franc. Si, au contraire, la toilette est compliquée et de couleur voyante, ses idées sont peu sages ; le désir de paraître efface en elle le besoin d'aimer avec dévouement.

La femme bonne et douce a une prédilection pour le bleu, le gris, le vert et le mauve, dans leurs diverses teintes plus ou moins claires.

Le bleu est peut-être la couleur la plus généralement préférée, même et surtout dans les tons foncés. Elle représente le calme, l'ordre, l'économie et la piété.

Le brun, l'ardoise, le sombre vert russe, le violet ténébreux, s'adaptent à l'agitée de pensées secrètes ou de mystérieux complots. La femme rêveuse et tendre, idéalement sensitive, se plaît à être vêtue de blanc. L'enjouée franche, la coquette naïve, celle dont le cœur est plein d'heureuses espérances, s'habillent en rose. La triste désenchantée qui voit tout en noir, s'enveloppe de noir auquel elle mêle, selon son caractère fondamental et son tempérament, des nœuds de couleur.

Le deuil est tout noir ; certaines épreuves de la vie équivalent à des deuils ; la pauvreté est un deuil permanent ; les pauvres font tout teindre en noir ; il n'y a ni jeunesse, ni santé, ni rêves d'or pour la misère. Le rouge est porté par les ardents du cœur, de la pensée active et de la vitalité. Tout caractère peut être modéré en son genre ou excessif. La violence et la tyrannie sont marquées de rouge ; de même l'amour des sports ou des voyages s'accuse en ponceau dominant, ainsi que le courage, le patriotisme et l'exubérance de santé.

La physionomie et le son de voix permettent à l'observateur, de porter un jugement net et sûr au milieu de la variété des signes extérieurs.

Le jaune d'or est pour la fastueuse. Mais quand les apparences semblent indiquer des sentiments supérieurs, que le timbre de voix est doux et harmonieux et le regard profond, l'or revêt toutes les dignités spiritualistes, les aptitudes mentales, la supériorité corporelle, résulats d'un parfait équilibre. Dans ce magnifique apparat la créature féminine vouée et dévouée à une grande idée ou à un culte, ne paraît pas en public.

L'exception est pour la fastueuse du monde ou pour la comédienne qui remplit un rôle.

La femme vaine et superficielle suit exactement la mode ; elle est fantasque, multicolore et changeante comme la mode même. La femme fidèle s'affranchit toujours de l'impérieuse domination de cette souveraine : la mode, et, par sa toilette, elle aspire bien plus à plaire à celui qu'elle aime, qu'à être admirée de ceux qu'elle ne connaît pas. Jusqu'à son dernier jour, elle portera les châles précieux et les bijoux souvenirs.

Ce sont des généralités.

Les différences de fortune et de condition sociale impliquent des différences de toilettes et semblent indiquer, au premier abord, des contrastes de caractères.

Pour l'observateur attentif, ce sont là de simples nuances, n'effaçant point la tonalité d'ensemble. Dans la diversité physique et morale apparente ou cachée, se révèle un sentiment d'unité, et toute personnalité est distincte.

Une femme est toujours elle même dans ses trois toilettes par jour comme dans ses toilettes uniques de chaque saison. Dans toutes les circonstances, ses prédilections se montrent. Chez

elle comme en voyage, au théâtre, à l'église, en voiture ou à pied, on distingue toujours entre toutes, la femme sage et sensée, l'artiste, l'aimante la bonne et dévouée ; les vertus et le talent impriment un sceau de noblesse, qu'une contrefaçon ne peut imiter.

Une remarque est à faire : Si une femme sensitive et sérieuse, se trouve vêtue de couleurs qui ne s'accordent pas avec ses goûts, elle en est alourdie jusqu'à en être malade. Nous en connaissons une qui n'a jamais pu garder deux heures une robe brune. Les personnes astreintes à un costume professionnel ne sauraient figurer dans notre étude autrement qu'à titre d'esclaves.

La véritable artiste a toujours de l'originalité sans excentricité. Souvent dépourvue de fortune, elle est simplement mise; son signe révélateur est dans un simple nœud, le drapé de sa jupe ou le relevé de son chapeau. Si l'artiste est riche, elle n'en sera pas moins simple, et sûrement, ses nœuds et ses agrafes tendront à l'irrégularité combinée, harmonie de l'art.

Si l'artiste porte un bijou, un ornement quelconque; le bijou, l'ornement auront une signification voulue. Ce n'est pas la femme intelligente et artiste qui surmontera son front éclairé, d'un plumet fou, d'une fleur prétentieuse ou d'un oiseau tapageur. La femme sage, intelligente et artiste, porte le plus souvent sur la tête, le plus simple des bérets ou une toque posée en arrière, en avant ou un peu inclinée de côté selon son type. Si elle a le grand chapeau, un panache s'y arrondit et retombe gracieusement de manière à faire valoir l'arrangement des cheveux et à fondre savamment ses tons avec le mat et l'incarnat des chairs.

Cette femme d'élite gémit des travers de son sexe qualifié « beau » et s'efforçant, comme à plaisir, de s'enlaidir ou de se ridiculiser sous une pivoine monstre, ou sous un lourd volatile éveillant des idées de rapprochement désavantageux.

Il est à remarquer que, inconsciemment, une femme se donne ce qui lui ressemble : la femme type hibou ou perruche se parera avec un hibou ou une perruche, la femme pie choisira la pie. A côté de ces types peu séduisants, passent les types gracieux des bengalis, des oiseaux-mouches, des hirondelles, ornés de leurs attributs naturels. Chez toutes, des pieds à la tête, tout porte la signature caractéristique, chaque détail confirme une seule vérité d'ensemble. Chez les unes tout est en rond, chez les autres tout en carré ou tout en pointu. Les gestes ou la démarche sont doux ou rèches, mœlleux ou anguleux, de droit ou de travers, faux ou francs, comme confirmation à la règle, et, plus on observe plus on est convaincu que la femme vraiment séduisante, l'est par le concours harmonique de mille riens qui la révèlent à son insu.

La prude, froide, avare, égoïste, porte les robes longues à plis lourds; l'aimante, généreuse, impressionnable, s'habille d'étoffes légères, elle aime la soie, les dentelles. La première porte ce qu'elle *doit porter*, la seconde ce qui ne la gêne pas. Autant celle ci a d'aisance et de facilité de mouvement, autant l'autre en a peu ou s'en donne peu. Son corps est droit, son cou raide. Par l'habitude de se tenir sur la réserve et de suspecter le prochain, sa bouche se contracte, ses lèvres se rident sous son nez pointu et les sourcils se froncent. Le voile épais est baissé sur cette physionomie ingrate, le chapeau est comme collé sur le crâne, et les brides plaquées sur des oreilles parcheminées. La chaussure à large semelle adaptée à ses pieds plats, pose sans bruit sur le bitume, comme sur le parquet. Les deux jambes sèches articulent des mouvements mesurés, pour former des pas qui dérangent à peine la rectitude des plis de l'étoffe pesante sur elles. Jamais ce cerveau creux, jamais ce cœur sec n'aimera un chapeau à ailes, et la pointe de son châle tombera toujours droit, sur le point exact du milieu de son corps. Elle ne sera jamais en taille ; elle portera la vieille pèlerine. Elle aimera aussi les longs manteaux à gros plis.

Que dire du type le plus opposé à celui-ci, de ces femmes folles de leur corps et toujours parées étrangement, dont la toilette dit tout, et des pieds à la tête met tout à nu. Pauvres femmes! éphémères tourbillonnantes et fiévreuses ! nées d'un sourire de Vénus et passagères comme le sourire en leurs toilettes et en leur beauté. Déesses naturalistes, buvant à longs traits dans la coupe fatale, le poison mêlé à l'écume de champagne, et passant du hoquet de l'ivresse au hoquet de la mort. Je n'ai rien à en dire, elles sont bien connues hélas ! cela m'entraînerait trop loin. Je pose ici une règle générale, sauf à revenir sur les particularités et exceptions de ces règles si on en manifestait le désir.

Rien n'est indifférent, tout est significatif : la manière de porter ses vêtements, son ombrelle ou son parapluie, de se servir de l'éventail, de mettre ou d'ôter ses gants. Toute personne qui s'étudie pour paraître ce qu'elle n'est pas, manque son effet de séduction ; c'est un fruit forcé venu sans soleil, son attrait est factice. Elle est enfin dépourvue de la vraie saveur que, seule peut donner la riche Nature, harmonie en soi.

Lucie Grange.

VOLCANS ET TREMBLEMENTS DE TERRE

La récente et désastreuse éruption du Vésuve, le récent tremblement de terre de San-Francisco, survenant après les tremblements de terre qui ont ravagé la Calabre et la Sicile, en 1905, enfin le tremblement de terre du Chili si destructif pour Valparaiso et d'autres villes de ce pays, attirent de nouveau l'attention sur les diverses théories qui ont été proposées pour expliquer la production de ces phénomènes. Un article de l'*Eclair* du 15 septembre 1905, résumait bien l'état de la question après la catastrophe de la Calabre. Le même sujet a été traité dans la « Lumière » de novembre 1902. Nous croyons utile d'y revenir ici. Voici tout d'abord l'article publié par l'*Eclair* :

« Il y a quelques mois, la vallée de l'Indus était ravagée par de violents tremblements de terre. A Agra, Simla, Dharmsala, Lahore, des milliers de personnes furent ensevelies sous les débris de leurs maisons. Peu après, on signala une recrudescence d'activité dans les volcans des Antilles. On émit alors la crainte de voir les secousses sismiques se propager jusqu'en Europe. Cette crainte vient de se réaliser. Si on a pu prévoir dans les tremblements de terre précédents ceux qui ont désolé la Calabre ; dans les tremblements de terre de la Calabre, y a-t-il une indication pour l'avenir ?

« La géographie physique résout simplement ces questions. Les tremblements de terre sont en quelque sorte localisés sur notre globe, et se manifestent à la périphérie de régions constantes. On n'est pas bien fixé sur l'origine exacte des phénomènes sismiques : on possède cependant sur ce point des données suffisantes pour raisonner la cause de ces mouvements.

« On avait d'abord pensé que la masse fluide interne qui constitue le noyau terrestre était soumise à des marées luni-solaires, comme la mer, et que la pression exercée de l'intérieur du globe déterminait les éruptions volcaniques et les tremblements de terre. Le sinistre de la Martinique eut lieu, en effet, un jour d'équinoxe, où les attractions de la lune et du soleil s'ajoutaient directement. Mais il semble établi maintenant que cette cause est seulement accessoire, et que la véritable origine réside dans l'explosion formidable des gaz intérieurs, explosion provoquée par le refroidissement continu de l'écorce terrestre.

« Quoi qu'il en soit, il est évident que les points sur lesquels le phénomène sévira sont ceux de résistance moindre. Or, ces points sont répartis suivant deux lignes très précises. La première est le cercle de feu, ou couronne de volcans, qui entoure le Pacifique et traverse la Nouvelle Zélande, les Nouvelles Hébrides, les îles Salomon, les îles de la Sonde, le Japon, les Aléoutiennes, coupe en longueur les deux Amériques en passant par les Antilles.

« La seconde ligne est celle de la dépression intercontinentale. Si l'on fait abstraction de l'eau qui couvre notre globe, il reste un solide à peu près tétraédrique, ayant la forme d'une pyramide d'Egypte renversée. Par suite de la rotation de la terre, il y a eu comme une fracture entre les deux parties de ce solide qui correspond aux deux hémisphères. Cette fracture est dite dépression intercontinentale ; elle est jalonnée par la Méditerranée, l'Arabie, le Golfe Persique, le Nord de l'Inde, les îles de la Sonde, l'isthme de Panama, les Antilles. La résistance de l'écorce y est plus faible que partout ailleurs : d'où volcans et séismes. Les points où les phénomènes sont les plus violents sont ceux où les deux lignes se coupent : la Sonde et les Antilles.

« Lorsque des tremblements de terre se produisent dans l'Inde, c'est l'indice d'une recrudescence de l'activité interne. Après cette première manifestation, il était à craindre que le phénomène ne poursuivit sa marche : on l'a donc redouté en Perse, où il a été peu violent, puis en Italie, où il vient d'éclater. Si le nouvel équilibre provoqué par la récente catastrophe n'est pas encore stable, il est à craindre que l'Espagne ne soit à son tour bouleversée.

« La France ne peut guère être atteinte que jusqu'au massif des Cévennes, la Côte d'Azur étant plus particulièrement menacée.

« Mais rien ne permet de dire, nous explique un géologue, que cette menace soit exécutée de sitôt. Au contraire, l'impression qui se dégage de ce qu'on sait de l'épouvantable catastrophe qui met en deuil l'Italie, c'est que momentanément, malgré quelques légères secousses ressenties ces jours-ci encore, l'équilibre est rétabli ».

Comme on le voit dans ce qui précède, on fait jouer un grand rôle dans la production des tremblements à la théorie tétraédrique Il ne faut pas perdre de vue que ce n'est là qu'une théorie, qu'une hypothèse ; elle est séduisante, le tétraèdre régulier étant un solide jouissant, semble-t-il, d'un parfait équilibre ; mais les dérivés du tétraèdre et d'autres polyèdres réguliers réaliseraient

également des équilibres, peut-être même plus stables eu égard aux troubles sismiques. Puis l'on peut se demander si ce tétraèdre, véritable squelette du globe, est indéformable. Qu'on songe à tous les cataclysmes qui se sont produits depuis que les premières terres ont émergé, par condensation, à la surface du globe, car il y a eu des cataclysmes, abstraction faite des mouvements lents et continus qui ont toujours existé et continuent à exister. Nous ne voulons pour preuve que l'effondrement subit de l'Atlantide et celui, probablement aussi très rapide, de la Lémurie. Comme vue de l'esprit, il ne nous déplaît pas d'ailleurs de voir comparer la terre à une sorte de gigantesque cristal, dont les mers sont venues arrondir les faces et combler les fractures signalées plus haut.

Quoiqu'il en soit, si la théorie précédente rend compte à peu près du fait de la localisation des éruptions volcaniques et des tremblements de terre, elle n'explique pas suffisamment, à notre avis, le mode de formation de ces troubles. On sait que la théorie du feu central ou du noyau liquide a été longtemps la plus répandue ; d'après cette théorie, les volcans joueraient le rôle de soupapes de sûreté ; elle ne peut être exacte, car comme l'a fait voir Taquin, si au-dessous de l'écorce solide existait une masse liquide, la moindre variation de pression déterminée dans cette masse, soit par un plissement insignifiant de l'écorce, soit par une contraction ou un effondrement de minime importance, devrait produire, en vertu du principe de Pascal, une subite et formidable éruption de tous les volcans du globe, avec projection, à des distances énormes, des laves contenues dans leurs cheminées ; les laves, au contraire, coulent toujours en nappe et comme en bavant. Pélagaud, de son côté, fait observer que la terre ne peut être une masse en fusion, car alors sous l'influence de la lune et du soleil, il y aurait des marées formidables qui briseraient la croûte à chaque fois. Et ce ne serait pas au sommet des hautes montagnes que se ferait l'éruption volcanique, mais au fond de la mer, là où l'épaisseur de la croûte et la résistance sont les plus faibles. Il fait remarquer que les volcans du Japon se dressent aux bords du Pacifique, à côté même de la fosse si profonde de Tuscarora (9.000 mètres de profondeur).

La théorie chimique qui attribue les éruptions aux réactions chimiques produites par les infiltrations des eaux de la mer, n'est pas davantage soutenable, du moins dans tous les cas (1), car tous les volcans ne sont pas nécessairement situés sur les bords même de la mer, puis dans les cratères de certains volcans il se forme même des lacs, au cours des phénomènes précurseurs des éruptions, comme cela a été le cas pour le mont Pelé, dont tout le monde se rappelle la terrible éruption du 8 mai 1902.

Précisément lors de cette dernière éruption, il y a eu une production de phénomènes électriques d'une extrême violence, à tel point que Vélain, Taquin et le Dr Kermergant ont pu dire que les habitants de la ville de Saint-Pierre ont été électrocutés. Ces auteurs et d'autres encore ont constaté la production de phénomènes électro-magnétiques variés coïncidant avec l'éruption volcanique. A Tiriolo, en Italie, la secousse récente de tremblement de terre, a été précédée des phénomènes lumineux, d'origine sans doute électriques (*Cosmos*, 16 sept. 1905). Pourquoi l'unanimité des savants ne tient-elle pas compte de ces phénomènes pour y chercher l'explication des éruptions et des tremblements de terre qui y sont si souvent liés ?

Nous reproduisons ici, en résumé, la théorie de Taquin, basée sur ces faits, que nous avons donnée dans l'article précité. On sait que la terre est parcourue par des courants électriques, qu'il existe des pôles magnétiques, des méridiens magnétiques, que les boussoles de déclinaison et d'inclinaison indiquent les variations périodiques diurnes, annuelles de ces courants, leurs variations locales suivant la configuration du sol et des côtes, etc. Si pour des causes quelconques, *extra-terrestres ou non*, l'intensité électrique augmente beaucoup en un point du globe, le courant à haute tension, trouvant sur son passage une résistance, engendre de la chaleur et de la lumière, fond son conducteur (qui peut être une chaîne de montagnes) décompose l'eau souterraine en hydrogène et en oxygène qui forment ensemble du gaz tonnant, susceptible de détonner violemment par la chaleur ou par l'étincelle électrique en reformant de l'eau. C'est pourquoi, malgré la chaleur, on voit sortir des volcans des courants d'eau et de boue. Une partie de l'eau, dans les vol-

(1) D'après Pélagaud, de grandes masses d'eau seraient toujours nécessaires à la production des phénomènes volcaniques, bien que ce ne soit pas le seul facteur qui intervienne. Il se trouverait sous la surface du globe des *poches* ou amas de minéraux non encore hydratés ; l'eau, en arrivant au contact de ces matériaux, développe de la chaleur et il en résulte une pression énorme de vapeur d'eau ; par l'hydratation, les matériaux augmentent de volume, se liquéfient et même se volatilisent ; les gaz développés exercent une pression suffisante pour expulser ces matériaux. Les eaux se trouvent ensuite refoulées dans les fissures, le volcan tombe en sommeil et ce sommeil dure plus ou moins longtemps, suivant la pression qui y règne.

cans, est réduite en vapeur ; les éléments géologiques se décomposent, des gaz se forment, acquérant par la chaleur une tension extrême et finissent par se frayer un passsage et s'échappent, entraînant des matières pulvérulentes. « Les roches et les métaux entrent bientôt en fusion et forment la lave, qui s'écoule en bavant en vertu de la dilatation causée par la chaleur ». Telle est la période la moins dangereuse de l'éruption.

« La cause de tous ces phénomènes électriques, observés au cours des éruptions », dit Taquin, « apparaît clairement ; tous ces grondements précurseurs ne sont qu'un véritable *orage souterrain* accompagné des explosions du gaz tonnant. On comprend aisément la mort instantanée des habitants de Saint-Pierre... ; ils étaient tout simplement électrocutés par le contact de ces nuages de gaz et de vapeurs chargés d'électricité...

« L'hypothèse électrique permet de se rendre compte de la répartition des volcans suivant des lignes qui se rapprochent des méridiens magnétiques et même coïncident avec eux, ainsi que du réveil simultané de plusieurs volcans de la même chaîne...

Comme les courants électriques parcourent le sol à des profondeurs diverses, tantôt à la surface, tantôt profondément, le foyer volcanique, le laboratoire où s'accomplissent ces effroyables réactions, peut se trouver à des profondeurs diverses... En tous cas, le foyer volcanique est un foyer superficiel... ; on pourrait, sous la plupart des foyers volcaniques, creuser un tunnel sans rencontrer aucune trace des fameuses cheminées de sûreté... Les volcans sont des bornes électriques, où l'homme puisera un jour l'énergie dont il a besoin pour actionner toutes ses machines... »

C'est en somme l'électricité terrestre qui préside aux phénomènes volcaniques, et la même cause agit dans les tremblements de terre, les sources d'eau chaude, les formations de grisou, la chaleur terrestre, etc. Mais qu'est-ce qui produit ces bouleversements de l'électricité terrestre, ces variations d'intensité des courants électriques qui circulent dans la terre ? Il est tout naturel d'en chercher la cause dans les variations de l'énergie solaire et aussi dans l'action de la lune.

*
* *

Il est évident que des perturbations dans les radiations dues à l'énergie solaire doivent retentir sur les phénomènes météorologiques et autres observés sur la terre. L'étude des taches solaires a montré qu'elles ont une influence énorme sur ces phénomènes et en particulier sur le volcanisme. L'amplitude des mouvements diurnes de l'aiguille aimantée est plus grande dans les années où il y a beaucoup de taches, que dans les autres. Le soleil a été assimilé avec juste raison par Brück, il y a plus de cinquante ans, à une gigantesque dynamo, et Zenger n'a fait que reprendre cette idée. La gravitation universelle, le phénomène des marées et tous ceux qui dépendent d'une variation de la tension électrique à la surface du globe et dans ses profondeurs seraient donc d'origine électro-magnétique.

On sait que toute décharge électrique produit un mouvement giratoire ou hélicoïdal dans le milieu où elle se produit ; dans le champ magnétique d'un puissant électro-aimant, c'est un mouvement de toupie, qui, appliqué au système solaire, explique certains changements dans les mouvements et les éléments des orbites des planètes. La radiation électro-magnétique du soleil se transforme, dans le noyau des planètes, en chaleur, et de là une source continue de chaleur interne. Nous verrons plus loin que cette production de chaleur n'est pas nécessairement centrale et qu'elle doit même être aussi périphérique que possible.

Par un dispositif spécial, Zenger a cherché à démontrer en outre l'origine des éruptions volcaniques et des séismes. D'après lui, la croûte terrestre présente des oscillations dues à l'action des lignes de force électro-magnétiques du soleil et par conséquent périodiques comme les mouvements même des planètes. De plus, les tourbillons atmosphériques produits par les décharges d'électricité cosmique, sont suivis de tourbillons dans les couches fluides de l'intérieur du globe, et leurs chocs contre la croûte rugueuse déjà refroidie du globe peut produire des tremblements de terre, fissurer l'écorce et déterminer l'éruption des gaz volcaniques, d'eau bouillante et de boue brûlante, phénomènes suivis ensuite de l'éruption de lapilli, de cendres et de laves.

Zenger admet trois périodicités des éruptions volcaniques et des grands séismes : 1° une période de 12,6 jours, durée de la demi-rotation solaire ; 2° une période de 10 à 11 ans, durée de l'activité solaire ; 3° une période de 18 ans, durée de l'activité luni-solaire (saros). Enfin la date des éruptions et des séismes peut encore être modifiée par les tourbillons naissant à l'occasion des décharges électriques des essaims périodiques d'étoiles filantes et de bolides à leur périgée.

Sir Norman Lockyer a constaté que les éruptions volcaniques, les tremblements de terre les plus désastreux se produisirent aux environs des dates des maximums et des minimums des taches solaires ; ce fait a été surtout enregistré à Tokio. L'abbé Mouraux, qui a particulièrement étu-

dié cette question, a scientifiquement prédit la catastrophe de San-Francisco, ainsi qu'un grand nombre d'autres, pour le printemps de 1906, en particulier pour mars et avril, en raison de la diminution de l'activité solaire ; on a pu enregistrer en effet le raz de marée de Colombie et de Panama, le 16 février, le tremblement de terre de Californie, le 18 avril, le tremblement de terre de Formose, le 14 avril, celui des îles de la Société, les 4 et 5 mars, l'éruption du Vésuve, le 5 avril et les jours suivants. Il fait remarquer que le réveil des forces internes du globe coïncide surtout avec les modifications brusques de la courbe des taches solaires, selon qu'elle est ascendante ou descendante ; ce facteur est même plus important que le nombre de taches. D'accord en cela avec les géologues modernes, il considère comme prouvé que les tremblements de terre et une partie des actions volcaniques sont localisés aux lignes de fracture du globe et surtout aux intersections de ces lignes.

La lune imprime également à l'aiguille aimantée des déviations diurnes et mensuelles qui viennent s'ajouter aux déviations diurnes et annuelles produites par le soleil, en les modifiant. La lune agit, comme le soleil, sur les phénomènes météorologiques, volcaniques, sismiques, etc. A Naples, l'action de la lune sur le Vésuve est connue des moindres pêcheurs.

L'éruption du Mont-Pelé, on le sait, a coïncidé avec une éclipse presque totale du soleil ; il en est de même pour l'éruption récente du Stromboli et le tremblement de terre de la Calabre et de la Sicile. « Il y a même lieu, dit Dierickx (*Cosmos*, 21 juin 1902), de se demander si la sagesse des nations n'est pas dans le vrai en attribuant aux éclipses une action néfaste, puisque les mêmes causes doivent produire les mêmes effets », dans des circonstances semblables. Il est évident que lors des éclipses, quand la lune et le soleil sont en conjonction, ces deux astres ajoutent leurs effets ; mais ce n'est pas en produisant simplement des marées souterraines plus énergiques comme le pense Dierickx, c'est en modifiant plus énergiquement les courants électriques ou magnétiques terrestres. M. Moureaux a observé que, pendant l'éclipse solaire du 30 août dernier, la déclinaison magnétique a subi des oscillations perturbatrices, dont l'amplitude a de beaucoup dépassé celle des variations diurnes régulières. D'ailleurs l'hypothèse de marées souterraines présuppose la fluidité du noyau liquide, qui est loin d'être démontrée, et n'est guère soutenable.

Tagnin a démontré qu'en descendant à l'intérieur du globe la densité s'accroît et avec elle la résistance au passage de l'électricité, émanant du soleil ; donc la chaleur augmente. Mais la distance au soleil augmentant également, la force électrique diminue, les échelons de l'échelle géothermique augmentent, ce qui indique que loin de nous rapprocher d'une source de chaleur, nous nous en éloignons. On peut donc « admettre qu'au delà du point où l'énergie solaire donne lieu au maximum de chaleur, celle-ci va décroissant pour atteindre une température uniforme qui est peut-être voisine de celle qui règne dans la zone neutre non influencée par la température atmosphérique. »

Si l'on suppose que l'intensité électrique augmente, une accumulation de chaleur se produit, non au centre de la terre, mais en un point superficiel du globe, le plus rapproché possible du soleil, « où la transformation de l'énergie solaire en chaleur pourra, en vertu de plusieurs causes, les unes extra-terrestres et les autres terrestres, acquérir son maximum d'intensité capable de fournir une température d'au moins 1500° », température qu'exige la formation d'une lave basique, l'anorthite. Des réactions chimiques se produisent à ces hautes températures (Brun, *Arch. d.*, *Sci. phys. et nat.*, avril 1902), avec libération de gaz, dont l'énorme pression produit l'éruption volcanique ou des convulsions de l'écorce terrestre. Les bouillonnements de la mer observés lors des éruptions peuvent être dus à une électrolyse partielle sur le passage des courants électriques à haute tension.

Rapprochons de ces théories celle de M. Dary qui n'en diffère pas essentiellement et peut servir à certains égards à les compléter.

Cet auteur (*Cosmos*, 18 août 1906) rappelle que l'idée d'attribuer aux séismes une origine électrique n'est pas nouvelle, qu'on l'a trouvée émise déjà dans les ouvrages de Priestley, Bertholin, *Brisson*, etc. ; en 1885, M. Virlet d'Aoust déclare à la Société de géologie qu'il ne doute pas de l'étroite relation existant entre les orages atmosphériques et les tremblements de terre ; la même année M. Dary a insisté sur l'intervention possible de l'énergie électrique dans les tremblements de terre ; il y revient aujourd'hui. Il fait remarquer avec raison que le globe terrestre est un immense réservoir d'énergie électrique, produit par mille et mille actions ; cette énergie se décèle par des effluves ou se condense dans certains terrains selon le degré de résistance éprouvé ; si la tension devient excessive, un orage souterrain éclate et le séisme se produit. Comme preuves, il signale : 1° Les perturbations magnétiques qui précèdent et accompagnent presque tous les tremblements de terre ; les lignes de même intensité magnétique passant par l'Espagne

l'Italie, la Grèce, la Perse, le Pérou, la Californie et le Japon coïncident avec la principale direction des séismes observés. 2° Il y a alors l'influence des troubles atmosphériques sur les séismes; lorsque par une très forte chaleur, les orages électriques atmosphériques avortent chaque jour, comme en 1880 à Smyrne, la tension électrique arrivée à son maximum détermine un tremblement de terre (mêmes remarques en Auvergne, en 1886, à Panama, dans la Caroline du Sud), à Fribourg (Suisse) en 1891. L'orage atmosphérique peut remplacer le tremblement de terre et réciproquement; au Pérou, à Lima, où les tremblements de terre sont continuels, les habitants ne connaissent pas le bruit du tonnerre; à Gondar (Ethiopie), il y a un orage à midi presque tous les-jours; une seule fois il a été remplacé par un léger tremblement de terre. 3° La nature du terrain joue un grand rôle, les roches étant plus ou moins conductrices; à Lima, le sol sablonneux offre une grande résistance à la décharge, d'où tension extrême et secousses nombreuses. 4° Les séismes électriques doivent être surtout superficiels (Saxe, Chili, France); il est arrivé que les ouvriers travaillant dans des mines n'aient rien senti, alors qu'à la surface tout était bouleversé (Santiago). 5° Enfin, on a observé des individus atteints de fortes secousses électriques pendant les séismes (à rapprocher de l'électrocution constatée à la Martinique).

Le major C. G. Dutton (*Acad. des Sci. des Etats-Unis*, 17 avril, et *Cosmos*, 30 juin 1906), a proposé récemment une nouvelle théorie des éruptions volcaniques, dans laquelle il fait jouer un rôle prépondérant à la radio-activité. D'après lui, dans certains terrains, à des profondeurs de moins de 6000 mètres, les roches peuvent entrer en fusion par l'effet de la radio-activité; quand cette fusion s'opère, l'eau contenue dans ces roches se vaporise, devient explosive et détermine une éruption Lorsque toute la lave est expulsée, la cavité d'où elle est sortie se trouve obstruée; alors une nouvelle chaleur est engendrée, de nouvelles roches entrent en fusion et une seconde éruption se produit. Cela expliquerait non seulement la répétition des éruptions, mais encore la faible profondeur relative où elles ont leur origine.

Le major Dutton a calculé que la limite des roches à l'état de fusion, si cet état ne dépendait que du refroidissement séculaire de la terre, se trouverait à 50 ou 60 kilomètres de profondeur, tandis que si on attribue la fusion à la radio-activité, on peut rencontrer les matériaux à l'état de fusion ignée à des profondeur de 5 ou 6000 mètres. Ces chiffres peuvent se concilier avec la théorie de Taquin.

Des géologues ont évalué l'épaisseur de l'écorce terrestre à 25-27 kilomètres, mais quelle que soit cette épaisseur, rien ne prouve que plus profondément existe une mer en fusion. Il est plus logique d'admettre que la fusion ignée se produit dans l'épaisseur même de l'écorce, que ce soit par une action électrique, une action chimique, la radio activité, ou toute autre cause, ou par l'influence concomitante de plusieurs d'entre elles.

***

Dans tout ce qui précède nous avons supposé implicitement qu'il existe une relation plus ou moins étroite entre les phénomènes volcaniques et sismiques, et nous croyons que cette relation existe réellement, même quand les tremblements de terre se produisent dans des régions éloignées de tout volcan. F. de Montessus de Ballore (*Cosmos*, 14 juillet 1906), n'est pas tout à fait de cet avis; du moins pense-t-il que les tremblements de terre peuvent être étudiés indépendamment du volcanisme. « A la lumière de la géologie moderne, dit-il, les tremblements de terre deviennent la conséquence directe du refroidissement séculaire de la planète et du raccourcissement de rayon qui en résulte forcément. » L'écorce terrestre devait donc se plisser et au niveau de ces plissements l'excès des matériaux devait former à la surface extérieure de longs bourrelets saillants, formant les chaînes de montagnes; les tremblements de terre se trouvaient ainsi localisés le long de ces étroites zones de moindre résistance. Voici un exemple : Nous avons, dans leur ordre d'âge, les Ardennes, les Pyrénées, les Alpes et les Apennins; la chaîne des Ardennes est depuis longtemps affaissée; les séismes y sont inconnus; ils sont fréquents, mais modérés dans les Pyrénées, déjà redoutables dans les Alpes et les chaînes contemporaines qui les prolongent, enfin désastreux au niveau des Apennins. Dans la plaine indo-gangétique, si souvent secouée, il n'y a que d'épaisses alluvions; mais au-dessous de celles-ci se trouvent certainement les racines d'une ancienne chaîne arasée à dislocations profondes, expliquant ces tremblements de terre. Attribuant les séismes exclusivement à une origine géologique, F. M. de Ballore rejette en conséquence, pour leur production, toute influence météorologique ou astrale.

Cette opinion nous paraît trop exclusive; il est fort possible que certains tremblements de terre aient l'origine que leur attribue cet auteur, mais il semble bien prouvé aussi qu'il existe des tremblements de terre liés à des éruptions volcaniques, ou du moins reconnaissant des causes ana-

logues, ce qui expliquerait suffisamment que les deux sortes de phénomènes puissent se produire indépendamment, parfois même se remplacer.

Quoiqu'il en soit, il n'est pas absurde *à priori* de supposer que des influences interplanétaires puissent jouer un rôle dans la production des troubles sismiques; O. A. Edgerly va jusqu'à dire que par ces influences l'écorce terrestre est tiraillée et peut se briser dans les régions de moindre résistance. Ce même auteur prédit de prochains tremblements de terre dans la partie méridionale de l'Inde et au Japon, secousses bien plus désastreuses que les tremblements de terre de San-Francisco et de Valparaiso et que l'éruption du Vésuve.

Pour ce qui concerne le tremblement de terre de San-Francisco, il a été annoncé par un grand nombre de voyants, entre autres par Mme Borres, qui affirme que Saint-Louis (Etats-Unis) est voué à la destruction comme San-Francisco.

Le *Light* du 30 juin 1906 rappelle une communication publiée par le *Harbinger of Light* du 23 mai 1902; cette communication émanait d'un esprit qui prétendait n'être autre que Pline l'Ancien, qui périt dans l'éruption du Vésuve de l'an 79 avant J.-C., en essayant de sauver la vie d'un de ses amis. Que ce soit Pline ou un pseudo-Pline, toujours est-il que cet esprit avait prédit la récente éruption du Vésuve : « De récents événements, disait-il, m'ont attiré ici. Je comprends bien la confusion, l'horreur, l'agonie et la misère d'une catastrophe (éruption de la Martinique) telle que celle qui vient d'avoir lieu, car, vous le savez, je suis mort dans une catastrophe semblable. Il y aura encore d'autres éruptions. Je ne puis exactement préciser les époques, mais je puis dire que d'ici à 12 ou 15 ans, tout le territoire de Naples sera en ruines. L'éruption (du Vésuve) cessera soudain pour un peu de temps, puis elle reprendra par un nouveau cratère situé plus bas, plus près de la mer. Des changements vont s'opérer à la surface de la terre, et il en résultera une modification des courants de gaz, de vapeurs et de feu. »

« La France ne peut guère être atteinte que jusqu'au massif des Cévennes » est-il dit dans l'article de l'*Eclair* reproduit plus haut. Rien ne le prouve ; les volcans éteints de l'Auvergne eux-mêmes pourraient s'éveiller ; car l'activité souterraine y est décélée par la présence d'eaux thermales et par bien d'autres indices ; on nous apprendrait d'autre part la production d'un grand tremblement de terre dans cette région que nous n'en serions pas étonnés, tout en déplorant la castastrophe. Tout n'est pas fini, même en Italie. S'il faut nous en rapporter à certaines prédictions, une bien grande ville de l'Italie continentale (Naples), une autre de la Sicile (Messine), et en France toute une région, l'Ardèche, seraient particulièrement menacées (1). Nous ne savons rien quant à l'époque de l'accomplissement de cette sinistre prophétie. Mais quand on voit les savants eux-mêmes, se fondant exclusivement sur des considérations géologiques, prédire la destruction de la Calabre et d'autres régions baignées par la Méditerranée, il est permis d'éprouver quelque appréhension.

Dr Lux.

(1) Nous pensons que le Dr Lux veut rappeler ici les prédictions de Hab. Elle a nommé Naples, Messine, une partie de l'Ardèche et plusieurs autres villes, notamment Rome.

La Direction.

RÊVES & SONGES

La revue, *Phsychische Studien*, de juin 1906, donne d'après *Immergrün-Kalender* (1906) la relation suivante :

« Songes mensonges », dit on ; c'est vrai en général. Il est certain, par exemple, que si l'on se couche en état d'excitation cérébrale, on rêve vivement et qu'une irritation corporelle peut provoquer les rêves les plus bizarres et les plus impressionnants. Ainsi une sensation de poids à l'estomac éveille l'image d'un rocher qui tombe sur vous, le contact des pieds avec le rebord froid du lit fait rêver qu'on patauge dans la neige, le craquement d'une armoire qu'on entend un coup de pistolet. De semblables rêves ne sont effectivement que des images illusoires qui émergent de l'âme et se dissipent rapidement, et ne valent pas la peine d'être racontés.

Mais, il y a des rêves derrière lesquels on trouve quelque chose de *mystérieux*, de *surnaturel* ; la Bible elle-même nous en offre des exemples, la divinité donnant à l'homme des *révélations* sur l'avenir par les rêves. Témoins le rêve du Pharaon interprêté par Joseph et celui de Nebukadnezar, expliqué par le prophète Daniel ; qu'on se rappelle aussi l'apparition en rêve de l'ange du Seigneur à Joseph, le père nourricier de Jésus,

et l'avis qu'il lui donne de fuir en Egypte avec sa famille. Semblables avis, prémonitions, révélations, pressentiments ont été observés dans l'humanité de tout temps. En voici quelques exemples remarquables :

Dans la nuit du 31 octobre 1517 le prince électoral de Saxe, Frédéric le Sage, passe pour avoir eu le rêve suivant qu'il communiqua le lendemain matin, dans la plus vive excitation, à son frère, le duc Jean : Dieu lui avait donné l'ordre d'autoriser un moine, de figure honorable et fils véritable de St-Paul, de faire une inscription sur la chapelle de son château de Wittemberg, ce dont il n'aurait pas lieu de se repentir. Il consentit, et alors le moine se mit à écrire sur la porte de l'église en caractères si gros que le prince électoral pouvait les lire depuis Schweinitz, où il résidait alors et qui est à une distance de quatre lieues de Wittemberg. De plus, le moine tenait une plume si longue qu'elle allait de Wittemberg jusqu'à Rome, où, par son extrémité elle perçait l'oreille d'un lion, qui jetait des rugissements affreux, et touchait ensuite la triple couronne du pape, de sorte que celle-ci se mit à vaciller. Alors de tous côtés accoururent des gens, et le prince électoral les aida lui-même à briser cette plume. Mais ils n'y réussirent pas, car elle était rigide et craquait comme si elle eût été de fer. Tout le monde s'enfuit enfin épouvanté ; le moine sur la demande du prince, répondit que cette plume provenait d'une *oie bohémienne vieille de cent ans* (en tchèque une oie se dit *Hus*), et qu'on ne pouvait lui enlever l'esprit, ni en retirer l'âme comme des autres plumes d'oie. Puis ce fut un grand cri ; de la grande plume du moine était sortie une quantité innombrable d'autres plumes, que tous s'arrachaient, et ce qui était écrit avec cette plume, personne ne pourrait jamais l'effacer. — Le lendemain Luther affichait ses 95 thèses sur l'église de Wittemberg, et ainsi commença la grande œuvre de la Réforme. —

On attribue un autre songe important à Frédéric le Grand, de Prusse. On raconte que dans la nuit du 15 août 1769, il vit se lever à l'horizon une étoile si brillante qu'il eut de la peine à en supporter l'éclat. Cette étoile ne persista pas longtemps, et ne tarda pas à disparaître de nouveau dans l'obscurité sans laisser de traces. Cette même nuit, Napoléon naissait à Ajaccio, en Corse.

Plus fréquemment encore il arrive que son *propre avenir* soit révélé à une personne en rêve. Il se trouvait un jour, dans une société, un jeune homme qui fut saisi soudain d'une envie irrésistible de dormir et se rendit dans une pièce voisine pour y prendre un peu de repos. Il tomba aussitôt dans un profond sommeil, qui ne fut que de courte durée, car au bout de quelques minutes, il revint dans la société. Il raconta alors qu'il venait d'avoir un long rêve, très émouvant : il s'était vu émigrer en Amérique subir en route une violente tempête, résider d'abord dans une grande ville, puis dans une contrée sauvage, et, enfin revenir sain et sauf dans sa patrie. Chose curieuse, ces choses arrivèrent effectivement par la suite, à peu près exactement comme dans le rêve. —

Une chose énigmatique, c'est la rapidité des évènements dans un rêve : « La vitesse de l'électricité est une marche d'escargot en comparaison », dit un chercheur, qui s'est beaucoup occupé de ce problème. Vraisemblablement le rêve n'est que l'apparition soudaine, dans la clarté de la conscience, d'une pensée émergeant du côté obscur de la vie de l'âme, et alors la raison transforme cette pensée brusquement apparue en une histoire plus ou moins longue. Ainsi un individu se prit à rêver qu'il était devenu soldat, qu'il avait déserté, avait été repris, condamné et fusillé. Tout le rêve avait été déterminé par un coup de feu, qui en même temps réveilla le dormeur ; le rêve n'avait donc pu durer qu'une fraction de seconde.

Particulièrement nombreux sont les cas, où un rêve vient nous présager une chose fâcheuse et par conséquent nous met en garde. Ainsi l'orateur romain Cicéron rapporte un fait de ce genre, de Simonide, le célèbre poète grec (mort en 467 avant J.-C.) : ce dernier avait projeté un voyage en mer et fit enterrer la veille au soir, dans sa noblesse d'âme, le cadavre d'un inconnu qu'il avait découvert. Dans la nuit le mort lui apparut en rêve et le mit en garde contre l'expédition projetée. Il obéit à cet avis et apprit bientôt que le navire sur lequel il devait s'embarquer avait périt corps et biens. Par reconnaissance il fit élever un monument à son sauveur de l'autre monde. —

Un propriétaire de Thuringe a eu récemment une aventure analogue. Couchant une nuit dans une pièce étrangère, pendant un voyage, il entendit frapper contre sa porte et il vit entrer une belle forme, semblable à un ange lumineux, qui lui faisait de la main signe de la suivre. Cette vision se reproduisit deux ou trois fois ; il se leva enfin et quitta la chambre. Mais à peine eut-il fermé la porte, que le plafond de la chambre s'effondra et détruisit le lit, dans lequel il était couché. —

Quand César se rendit, lors des ides de mars, en 44 avant J.-C., au Sénat, où ses meurtriers l'attendaient, son épouse le pressa beaucoup de

rester chez lui, parce qu'elle l'avait vu la nuit précédente, en rêve, tomber ensanglanté sur son sein. Mais il rit d'elle — et bientôt ne fut plus qu'un cadavre. (Qui ne songerait ici à la femme de Ponce-Pilate, qui envoya, le matin du vendredi de la Passion, un émissaire à son mari, au sujet de Jésus, lui faisant dire : « Ne fais rien contre ce Juste, j'ai beaucoup souffert aujourd'hui à son sujet dans un rêve. » Matth. 27, 15-19). —

A Florence se produisit, paraît-il, un cas tout à fait extraordinaire. Un jeune homme rêva qu'il était blessé à mort par un lion de pierre, placé la gueule ouverte devant la porte d'une église. Le lendemain matin, il raconta ce rêve à quelques amis et ils résolurent en riant de faire l'épreuve. Ils allèrent vers l'église en question et le jeune homme enfonça son poing dans la gueule du lion en s'écriant : « Mords donc, monstre ! » Terrifié et avec un cri de douleur, il retira sa main. Un serpent venimeux, caché dans la cavité, l'avait mordu et cette morsure lui coûta la vie.—

Souvent aussi il est arrivé que des rêves aient sauvé la vie à des tierces personnes. Dans la ville de Tuttlingen (Würtemberg) un vieux pêcheur rêva un soir qu'il devait vite se rendre au Danube et lancer son filet à un certain endroit marqué par des saules, et qu'il y prendrait un gros poisson. Il partit aussitôt, et le filet sitôt lancé se trouva lourdement chargé ; mais ce n'était pas un poisson : c'était le garçon de 6 ans d'un voisin qui, en jouant, était tombé dans le fleuve grossi. Ce garçon s'appelait Jean Hanke et mourut en 1841, comme missionnaire au Caucase russe. —

Un fait analogue s'est passé en Amérique, d'après des renseignements autorisés. Un jour, un capitaine, nommé Yount, rêva que, dans la Sierra Nevada, montagnes sauvages coupées de précipices, une compagnie de plusieurs personnes était prise dans les neiges. Il put décrire exactement le district à un vieux chasseur, et celui-ci remarqua qu'il le connaissait bien et qu'il était à une distance de 35 milles. Le vaillant capitaine résolut aussitôt de préparer une expédition, et bien que ses voisins se moquassent de lui, il partit avec le vieux chasseur pour guide, et effectivement ils trouvèrent au lieu indiqué une compagnie de voyageurs, prise dans les neiges et qu'ils sauvèrent ainsi de la mort. —

Le 25 mars 1901 il arriva, comme le publièrent les journaux, que la femme du batelier Grosnick, près de Berlin, était partie avec une voiture à bras 'et n'était pas rentrée le soir ; elle avait disparu sans laisser de traces. Quelques jours après, son fils de 15 ans rêva que sa mère avait été surprise dans la forêt, à 30 pas de la grande route, par deux hommes et assassinée par eux ; un troisième avait caché la charette dans le taillis. Il put indiquer exactement à la commission judiciaire l'endroit (entre Schmöckwitz et Zeuthen) et lorsqu'on eut pris, peu après, les meurtriers, on reconnut que le rêve avait été exact en tous points. —

Un autre garçon put une fois sauver sa famille de la ruine grâce à un rêve. Le caissier Apfelstadt, attaché à la chambre des finances d'Erfurt vint à mourir rapidement d'une fièvre chaude et lorsqu'on fit la vérification des comptes, on constata un grave déficit dans la caisse et l'absence de papiers importants. Tout le monde en fut étonné, car on avait toujours considéré le défunt comme un homme parfaitement honorable et un employé intègre. Le fils de cet homme, âgé de 16 ans, rêva alors que son père venait à lui et le conduisait dans la chambre du prince électoral, où se trouvait cachée, derrière la chaise du gouverneur, une caisse renfermant de l'argent et des comptes. C'était parfaitement exact, et les comptes se vérifièrent jusqu'à un centime. —

Blumhardt (mort en 1839), premier inspecteur de la Maison des Missions de Bâle, raconte le singulier fait suivant qui s'est passé dans sa jeunesse. Il devait, pour terminer ses études de théologie, passer un examen lui conférant le degré de maître ; mais il lui manquait les 200 florins nécessaires pour consigner. Un jour un vieux professeur, après avoir terminé sa leçon, demanda aux étudiants présents : « Y a-t-il par hasard, parmi vous, messieurs, une personne s'appelant Blumauer ou d'un autre nom analogue ? » Il n'y avait pas de Blumauer, mais Blumhardt se fit connaître. Le professeur l'emmena dans sa chambre et là lui remit 200 florins qu'il devait, lui dit-il avec une vive émotion, lui remettre, en raison d'un songe qu'il avait eu la nuit précédente. —

Un fait bien agréable arriva à Mme Röchling, la nouvelle directrice de l'hôtel de la confrérie de Neuwied. La première nuit après avoir pris ses fonctions, elle rêva trois fois de suite, qu'une série de voitures de poste s'étaient arrêtées devant l'hôtellerie, qu'une foule de dames et de messieurs en étaient descendus et lui avaient demandé à prendre rapidement le repas de midi. Elle prépara donc, dans sa foi naïve, un repas fin et abondant, et effectivement, après midi arriva le duc de Cobourg avec une nombreuse suite ; le duc demanda si l'on ne pourrait obtenir rapidement un repas, déplorant qu'on eût négligé d'envoyer une estafette. « Mais votre Seigneurie me l'a envoyée secrète-

ment, » se dit la dame en elle-même, et elle ouvrit toutes grandes les portes de la salle à manger où tout était prêt pour recevoir les illustres hôtes. —

Les actes des apôtres nous apprennent que Dieu guida Paul d'Asie en Europe par « une vision de nuit » ; il lui apparut un homme macédonien qui s'adressa à lui et l'implora en disant : « Passe en Macédoine et vient nous secourir ! » (Ap. 16, 9), et ainsi il se sert encore aujourd'hui des rêves pour amener les peuplades sauvages, particulièrement accessibles à tout ce qui est mystérieux, dans le chemin de la vérité « Presque chaque missionnaire pourrait raconter des cas ou tel ou tel autre, parmi les païens, fut amené, par quelque rêve effrayant ou persuasif, à entendre la parole de vie », écrit un historien compétent des missions, M. Ostertag, dans le *Basler Missionsmagazin* de 1863. En voici un exemple, pris entre beaucoup :

Un indien Santal, âgé d'environ 40 ans, un païen, eut une nuit le rêve suivant : Il vint quelqu'un auprès de lui, qui lui dit : Hathia — c'était son nom — va sur la grande route, tu y trouveras quelque chose, apporte-le aux missionnaires d'Ebenezer, ils te diront ce que tu dois faire. » Il raconta ce rêve à ses amis et ceux-ci lui dirent d'obéir. Il se rendit donc, avant la fin de la nuit, à l'endroit indiqué par le rêve et y attendit 4 heures, jusqu'à l'aurore ; il vit alors sur la route un fragment de papier avec de l'écriture ; il le ramassa et l'apporta au missionnaire Skrefsrud, à Ebenezer. Celui-ci lut ce qui y était écrit ; c'était un chant en langue santale engageant les païens à venir à Jésus, le rédempteur des péchés. Ce chant fit une profonde impression sur Hathia ; il se convertit et devint croyant et grâce à lui un éveil général se fit dans son village, et les missionnaires n'eurent qu'à venir et à récolter. Cela arriva en 1871. —

Voilà qui suffit pour illustrer ce merveilleux chapitre de l'histoire de l'humanité et de la vie. Il reste toujours vrai, cet ancien proverbe : « En songe, par des visions de nuit, quand un profond sommeil tombe sur les hommes, et lorsqu'ils dorment dans les lits, alors il ouvre l'oreille aux hommes et il scelle son châtiment sur eux ; afin qu'il détourne l'homme de ce qu'il prétend faire et qu'il empêche sa fierté de paraître. Ainsi il préserve son âme de la fosse, et il sauve sa vie de l'épée. » (Job, XXXIII, 15-18).

Trad. de l'allemand par le Dr Lux.

REVUE UNIVERSELLE

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Description psychométrique vérifiée (*Light*, 21 juillet). — Il y a un mois, un jeune homme, nommé Hodges, fut trouvé mort dans un bosquet près de Hardingstone. Un psychomètre, M. Stewart, donna une description de la scène plus de 8 jours avant les débats au tribunal et décrivit un couteau de forme spéciale qu'on ne devait retrouver qu'après le verdict. Lors des débats, un seul témoin dit avoir vu dans les mains de Hodges, quelque chose qui pouvait être aussi bien une canne qu'un couteau. Stewart décrivait le couteau comme étant long d'environ 7 pouces, recourbé à la pointe et assez tranchant ; il y avait aussi l'image d'une canne colorée, terminée par un bouton semblable à de l'argent ; l'instrument serait certainement trouvé, mais peut-être pas avant les débats, était-il dit. C'est dans l'excitation de la rixe que Hodges coupa avec cet instrument le pantalon d'un des soldats, dans le bosquet (il y avait deux soldats compromis dans l'affaire : ils furent acquittés). Or une domestique, en service à Northampton, pendant qu'elle se promenait avec deux enfants, trouva dans la haie, près du bosquet, le couteau dont la forme correspondait exactement à la description donnée par M. Stewart : c'est un couteau long de 8 1/2 pouces et en acier ; il est marqué sur le manche « extra-fin » ; le couteau se recourbe un peu vers la pointe, à peu près comme un doigt en flexion. Il y a une petite entaille à la base de la pointe coupante. A l'extrémité opposée du couteau, ou plutôt du manche, si l'on peut donner ce nom à une lame métallique, est percé un petit trou. A une distance de quelques mètres, on le prendrait pour une canne. C'est en réalité un tranchet de cordonnier.

Cas remarquables de télépathie (*Die übersinnliche Welt*, juillet, d'après *Ueber Land und Meer*). — Ces faits sont relatés par le Dr Nistellgo : 1° Le 9 septembre 1848, lors du siège de Mooltan (Indes), le major général R.., alors adjudant de régiment, fut très grièvement blessé. Comme il se croyait condamné, il pria l'un des

officiers de lui enlever sa bague du doigt et de l'envoyer à sa femme, qui se trouvait alors à Ferozepore, à une distance de 150 milles. Celle-ci raconte qu'étant couchée sur son lit, somnolente, dans la nuit du 9 septembre, elle eut nettement la vision de son mari grièvement blessé, qu'on emportait du champ de bataille, et l'entendit clairement dire : « Enlevez cet anneau de mon doigt et envoyez-le à ma femme. » Pendant toute la journée du lendemain, cette image et les paroles entendues la hantèrent. Quelque temps après, elle apprit que le général R... avait été grièvement blessé à l'assaut de Mooltan. Il survécut cependant à ses blessures et vit encore aujourd'hui. Elle eut plus tard la confirmation de la bouche même du capitaine L. que les paroles entendues lui avaient été effectivement adressées par le général, et cela à l'instant précis où elle les entendit.

2° Le cas suivant émane de M. R. Foyer, de Bath ; il s'est produit en automne 1879. Son frère était absent de la maison pour 3 ou 4 jours. Soudain, à son grand étonnement, il s'entendit appeler et reconnut la voix de son frère ; il était 5 h. 1/2 du soir. Il visita toute la maison, mais ne trouva personne ; il pensa alors que c'était une affaire d'imagination. Le lendemain, son frère rentra à la maison et raconta, entre autres, qu'il avait failli être la victime d'un grave accident. En sortant du coupé, il manqua le marche-pied et tomba tout de son long sur le perron ; il étendit les deux mains instinctivement et se préserva ainsi d'un choc grave. « Chose curieuse, ajouta-t-il, quand je me sentis tomber, je t'appelai par ton nom ». L'accident était arrivé exactement au moment où le frère s'était entendu appeler.

Le médium-peintre Machner (*Light*, 23 juin). — M. C. Jessie Vesel a eu l'occasion de voir à Venise, grâce à l'obligeance du professeur Falcolmer, le médium peintre Machner, de passage à Venise pour un jour, ainsi que les merveilleuse, peintures de fleurs de ce médium. « Ces peintures dit-il, seraient des spécimens de la flore de la planète Uranus. La plupart d'entre elles ne ressemblent à rien de ce que nous sommes habitués à voir et rappellent la végétation tropicale ; quelques-unes sont plus ou moins semblables à des cactus en fleurs. L'une a des feuilles de bananier, une autre ressemble à une grande sauge ; les couleurs de ces plantes sont brillantes... Ces plantes sont essentiellement décoratives, énergiques dans leurs contours. La couleur de quelques-unes m'a paru un peu crue... Les peintures ne se produisent pas à l'état de trance, ni dans un temps phénoménalement court... M. Machner m'informe qu'il travaillait rapidement et qu'il lui fallait environ trois heures pour terminer une de ses aquarelles qui mesurent 2 pieds sur 18 pouces... Il a aussi fait de la peinture à l'huile et produit des paysages qui ont été hautement loués par des critiques d'art allemand... Il existe aussi de lui deux portraits au crayon, de Chinois, qui sont ses guides et ses inspirateurs. .

« Le professeur Falcomer et moi, nous sommes convaincus de l'absolue sincérité de M. Machner qui habite avec sa famille, médiumiquement douée, un coin bien calme de l'île d'Usedom, dans la Baltique, cultivant leur propre terre et vivant de son produit. M. Machner est en outre médium guérisseur .. Une exposition de quelques-unes de ses peintures a été faite il y a quelques années, et le professeur L. Pietsch en a parlé avec éloge dans la « Vossische Zeitung » ; leur valeur au point de vue décoratif est illustrée par ce fait que quelques-unes furent volées et que leur dessin parut peu après dans des papiers décoratifs, mais autrement colorié. M. Machner était tanneur de son métier, et a servi quelques années dans la marine allemande. Il a donc vu de la végétation tropicale, mais celle-ci ne semble pas l'avoir beaucoup impressionné, à moins qu'elle ait influencé son sub-conscient. Il est âgé actuellement d'environ 40 ans, et il ne commença à peindre qu'à 30 ans passés... Voici comment il fut amené à peindre : A l'une des premières séances de spiritisme auxquelles il assista — il n'en connaissait rien encore — il eut la vision d'une foule de gens en costumes anciens ; un homme âgé (qui se dévoila plus tard sous un nom fameux dans l'art) lui demanda s'il serait disposé à peindre ; il lui dit qu'il le pourrait et devait commencer dès le lendemain, si sa journée était libre. Il alla donc le lendemain acheter des couleurs, ignorant tout ce dont il pourrait encore avoir besoin ; il allait quitter le magasin quand le marchand lui dit qu'il aurait aussi besoin d'une brosse. Il en acheta une et ce n'est qu'en rentrant chez lui qu'il songea que du papier serait également nécessaire. Ici l'inspirateur invisible intervint, lui désignant un objet blanc qni pourrait être utilisé et n'était autre chose que la boite à chapeau de sa femme ; le couvercle fut mis à contribution. Il commença donc à peindre, mais quand il arriva aux feuilles, il ne put découvrir de vert dans sa boîte. Ici encore l' « Homme Gris » vint à la rescousse et lui dit de prendre du bleu, puis du jaune ; et voilà qu'il avait du vert ! Le maître tanneur ne goûtait pas beaucoup ces divagations artistiques et le mit en demeure d'y renoncer ou de quitter son service. M. Ma-

chner eut le courage de prendre ce dernier parti, et alors commença pour lui une période de difficultés, aujourd'hui heureusement surmontées ; ayant aujourd'hi assez pour ses besoins, qui sont modestes, il ne cherche pas à donner des séances payantes ni à vendre ses peintures ».

M. Machner est certainement de bonne foi ; que les fleurs qu'il peint soient d'Uranus ou de la simple fantaisie, un fait est certain c'est qu'elles sont d'origine médiumique. Il paraît que le même médium parle aussi de visites faites à Sirius. Ici le contrôle est difficile et nous n'y insisterons pas plus que l'auteur de l'article dont nous avons donné des extraits.

Un cas curieux de guérison. — Nous empruntons ce récit à un mémoire de M. de Fremery (*Psych. Studien*, juin). Il émane d'un écrivain distingué, M. Schimmel. Un jour qu'il se trouvait dans le bureau de M. von M., celui-ci reçut une lettre de Paris qui sembla lui faire grand plaisir. M. von M. en raconta la raison : il avait habité à Paris chez un Hollandais spirite, M. van Raalte ; celui-ci était très triste et déplorait de ne pas être médium, ce qui lui aurait permis de secourir une famille de Paris, qui était très malheureuse de la maladie d'un enfant unique, condamné par le médecin. M. von M. tomba en trance et parla avec un timbre de voix tout autre ; il décrivit un intérieur familial, deux pièces dans l'une desquelles un homme, appuyé du coude sur un dessus de cheminée, était absorbé dans des pensées douloureuses ; dans l'autre une jeune femme était agenouillée devant un lit d'enfant. « L'enfant, dit M. von M., est traité à contre sens ; le médecin a fait une erreur de diagnostic. Il y a évidemment danger de mort, mais il n'est peut être pas trop tard. Allez immédiatement dans la pharmacie allemande du voisinage, au coin de la rue voisine, et demandez telle plante (ici le nom latin de la plante) ; le pharmacien vous dira qu'il ne l'a pas, cette plante n'étant plus employée en médecine et n'étant plus mentionnée dans la pharmacopée. Dites-lui alors qu'il l'a, qu'elle se trouve dans son magasin, dans un coin, sur un morceau de papier gris. Rendez-vous alors au plus vite auprès des parents désespérés et faites administrer la plante », et il donna toutes les indications nécessaires.

Les deux amis sortirent à la recherche de cette pharmacie, dont M. van Raalte ne se rappelait pas l'existence. Ils cherchèrent dans la rue voisine sans la trouver, mais une personne leur indiqua un magasin de librairie, dont le premier étage devait être ou avait été occupé par un pharmacien. L'indication était exacte. Tout arriva comme l'avait dit M. von M. La plante fut administrée à l'enfant qui, selon le médecin, ne devait passer la nuit, et qui dès le lendemain présenta des signe d'amélioration. La lettre reçue par M. von M. en présence de M. Schimmel confirmait la guérison complète de l'enfant.

Cas de prémonition par des stigmates (*Annales des sci. psychiq.*, juin). — Voici le récit de Madame Garcia :

« Ma mère était propriétaire à Saint-Ferjeux commune de Besançon. La propriété était un ancien couvent de Bénédictins ; nous habitions le principal pavillon et ma mère louait les bâtiments annexes. En 1874, ma mère les avait loués à une famille franc-comtoise, nommée Grisot. Ces gens avaient habité très longtemps Paris, où ils avait gagné quelques milliers de francs, ce qui constituait pour eux une petite fortune et ils revenaient au pays faire le commerce de bois, commerce très lucratif à Besançon.

« Cette famille se composait du père âgé de 61 ans, de la mère et d'un fils ; deux enfants étaient mariés à Paris.

« Madame Grisot venait souvent travailler au jardin près de moi, ma mère le lui avait permis. Un jour du mois de juillet, elle vint comme d'habitude, mais elle paraissait triste et ne parlait pas. Lui ayant demandé ce qui la préoccupait ainsi, elle me répondit : « Mademoiselle, si je suis triste, j'en ai bien le sujet ; je suis *avertie* qu'il va mourir quelqu'un dans ma famille, voilà déjà quelque temps que je n'ai pas de nouvelles de mes enfants à Paris et j'ai peur d'en avoir de mauvaises ».

« Très étonnée de lui entendre dire qu'elle était « avertie » de la mort d'un d'un des siens, je lui demandai ce qui pouvait le lui faire croire. Elle me répondit : « J'ai eu quatorze enfants et il ne m'en reste plus que trois. Chaque fois qu'il m'en est mort un, ou bien une personne de ma famille, j'ai été pincée la nuit sans voir par qui. Je ne ressens pas uniquement la douleur ; j'en porte la marque par tout le corps. » En disant cela elle me fit voir ses bras et ses jambes qui étaient couverts de meurtrissures ; on voyait parfaitement l'empreinte bleuâtre de deux *gros doigts*. J'étais stupéfiée de voir et d'entendre pareille chose. Comme je ne disais rien, Madame Grisot ajouta : « J'ai trop souvent éprouvé cet avertissement pour pouvoir supposer que je me trompe, vous verrez que le mois

ne se passera pas sans que j'aie un mort dans ma famille. »

« Quelques jours après, ces bonnes gens recevaient une lettre de leur fils marié à Paris, qui les avertissait que le banquier chez qui ils avaient déposé leur pauvre petit capital était en fuite, laissant des affaires très embrouillées. C'était un vrai coup de foudre pour cette famille. M. Grisot partit pour Paris, espérant récupérer son argent, il revint au bout de quelques jours désespéré d'avoir perdu tout ce qu'il avait gagné avec tant de peine. Il tomba malade, et un mois après il mourut. Le docteur qui l'avait soigné pendant sa courte maladie m'affirma que le pauvre homme avait succombé au chagrin d'avoir perdu son argent. »

Prémonition de mort réalisée (*Light*, 14 juillet). — Le 7 juillet dernier un garçon de dix ans, parti en excursion avec d'autres personnes de sa famille, glissa en eau profonde en pagayant et se noya ; le père dit au coroner qu'il avait eu la prémonition d'un accident et qu'il avait préparé une corde que les excursionnistes devaient emporter. Il avait résolu de laisser là ses occupations pour aller leur recommander de ne pas s'exposer, mais il avait négligé de le faire. En apprenant qu'un accident était arrivé il eut, aussitôt, la conviction que son fils s'était noyé. Sa sœur avait eu la même prémonition. La sœur de l'enfant, âgée de 12 ans, avait fait une courageuse tentative pour le sauver. Elle plongea en voyant le danger et fut elle-même sauvée à grand peine.

Phénomènes occultes, consignés dans les mémoires de la princesse Radziwill (*Psych. Studien*, mai). — Ces faits sont rapportés par M. F. Freimar. La princesse Radziwill appartenait à une famille polonaise de haute noblesse, la famille Rzewuski, sur laquelle pesait une antique malédiction qui se perpétuait dans la famille et jetait son ombre néfaste sur la vie de tous les descendants, de père en fils. Un Rzewuski avait fait murer sa mère vivante dans une des tours du château familial, et elle avait maudit tous ses descendants et prophétisé malheur pour toutes leurs entreprises et une mort subite ou tragique « Cette prophétie, dit la princesse, s'est accomplie à la lettre ; il n'est guère de membre de ma famille qui soit mort dans son lit, et le malheur poursuivait les descendants dans toutes leurs entreprises. D'une beauté physique exceptionnelle et doués des plus rares qualités de cœur et d'esprit, ils ne connurent jamais le bonheur et la plupart d'entre eux menèrent une vie misérable. »

Le père de la princesse, gentilhomme sans peur et sans reproche, servit en 1830 dans l'armée russe, sous le czar Nicolas Ier, qui l'appréciait hautement ; c'était l'époque du soulèvement de la Pologne. Durant la campagne il eut un rêve très curieux. Pour le comprendre, il faut rappeler qu'un des ancêtres de la princesse, le même qui avait été le prisonnier de la grande Catherine, était mort dans une petite ville de la Pologne, Chelm, et y avait été enterré ; les temps étaient si troublés qu'on n'avait pu transporter le corps dans le caveau de la famille. Le soir de la bataille de Crochow, le père de la princesse, dormant sous sa tente, vit entrer, dans son rêve, un vieillard que, d'après un vieux tableau qu'il connaissait, il reconnut être son grand'père ; il portait le costume polonais avec des bottes jaunes éculées. Le fantôme s'assit à côté de son lit et lui dit qu'il était son ancêtre et que la voûte sous laquelle reposait son cadavre avait été brisée par les révoltés et son corps extrait et jeté contre le mur ; il lui enjoignait d'aller à Chelm chercher le corps et de l'inhumer dans le caveau familial ; il le priait en outre d'édifier deux croix, l'une dans le parc, l'autre sur une place, au point de croisement des routes dont l'une conduisait au château. Il lui prédit en même temps qu'il serait blessé le lendemain. En effet on se battit le lendemain et le père de la princesse eut la jambe traversée par une balle. Il fut longtemps malade, puis oublia son rêve. Mais plus de dix ans après il se trouva en manœuvres, près de Chelm, avec le czar. Par curiosité il se rendit à l'église. Celle-ci était fermée depuis la révolte ; il fit ouvrir la crypte et il y trouva le cadavre de son grand-père appuyé debout contre le mur, exactement dans le même costume, avec les bottes déchirées, qu'il l'avait vu dans son rêve. Il fit opérer le transfert du cadavre et fit ériger les deux croix qui subsistent toujours.

Pendant un séjour à Paris chez sa tante, Mme de Balzac, la veuve du célèbre auteur de la « Comédie humaine », la princesse se trouva en relation avec l'abbé Constant, alias Eliphas Lévi. Ses cousines et elle tourmentaient fort cet occultiste pour obtenir de lui de leur prédire l'avenir, mais il s'y refusait toujours, sauf quand il s'agissait de les prémunir contre un danger. Cependant elles furent témoins d'un fait qui corroborait la faculté de voyance de l'abbé. Quelques jours avant l'assassinat de l'archevêque Sibour, un jeune homme vint trouver l'abbé pour une affaire quelconque. L'abbé l'engagea à se tenir en garde, vu qu'il allait commettre un grand crime. Ce jeune homme qui n'était autre que

Verger, l'assassin de l'archevêque, fut si étonné de cette recommandation qu'après son emprisonnement il s'écria qu'il regrettait bien de n'avoir pas écouté l'abbé Constant. Il paraît que ce dernier subit même des désagréments sérieux pour avoir connu le jeune criminel.

La princesse Radziwill parle aussi de la *dame blanche* du château impérial de Berlin. Elle insiste sur la mort inattendue du plus jeune fils de l'impératrice Frédéric, alors princesse héritière, le jeune prince Waldemar qui, atteint subitement, le 25 mai 1880, de diphtérie, mourut au bout de quelques heures. Quelques jours avant la mort du prince, le comte Kleist demanda, en société, à la princesse Radziwill, si elle avait entendu dire que la dame blanche avait été vue au château. On ne fit que rire de la chose, mais le lendemain tout le monde connaissait l'évènement, et la mort subite du prince quelques jours après impressionna fortement les rieurs.

Autre fait. Lors de la mort du czar Alexandre II, tué par une bombe, le 13 mars 1881, le père de la princesse lui raconta une singulière histoire de prophétie, faite par Nicolas Ier quelques jours avant sa mort, lorsqu'il sentit approcher le terme fatal. Il dit qu'il craignait bien que son fils ne mourrait pas dans son lit, mais par le poignard ou par une balle, s'il avait la faiblesse de faire les réformes qu'il méditait.

La princesse raconte encore que pendant un voyage en Egypte, elle avait visité les pyramides et le sphinx, sans en éprouver la moindre impression en plein jour, mais qu'y étant retournée un soir par le clair de lune, elle en avait éprouvé au contraire une impression profonde, qui dure encore ; « c'est alors, et alors seulement, dit-elle, que l'on comprend leur signification et subit l'influence magique qui saisit tous ceux qui accordent une pensée à ce grand Au-delà qui nous attend. »

Elle parle aussi de Cecil Rhodes, ce mauvais génie de l'Afrique du Sud. Elle eut l'occasion de converser avec lui au sujet d'un livre de Winwoode-Reade, où se trouvent accumulés les arguments contre l'existence de Dieu. Cecil Rhodes dit : « Je connais ce livre, il est angoissant ; je l'ai lu la première année que j'étais à Kimberley, à une époque où j'étais innocent. Vous pouvez vous figurer l'impression qu'il m'a fait, surtout au milieu des mines d'or »... et au bout de quelques instants, il ajouta : « C'est ce livre qui a fait de moi ce que je suis. » C'est ainsi que la vie de cet homme de génie, qui aurait pu être l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, a vécu sans espoir et sans amour et n'a fait que le mal. Et cependant il avait en lui une voix secrète qui s'élevait et lui inspirait des terreurs au sujet de cet Au-delà auquel il ne voulait pas croire.

Légende concernant l'emplacement du temple de Salomon. (*Het toekomstig Leven*, 15 juillet). — Le lieu où fut construit le temple de Salomon appartenait primitivement à deux frères, dont l'un était père de famille, l'autre célibataire. Ils avaient semé là du blé et lorsque l'époque de la moisson arriva, ils établirent chacun une meule. L'aîné des frères dit à sa femme : « Mon frère n'est pas assez fort pour transporter des charges en pleine chaleur du jour. Je vais secrètement prendre une partie de mon blé et le porter dans sa meule. » Et ainsi fit-il.

Le jeune frère eut une pensée analogue. Il se dit : « Mon frère a de la famille et je n'en ai point. Je vais secrètement prendre une partie de mon blé et le porter dans sa meule. » Et ainsi fit-il.

Mais l'étonnement des deux frères fut grand le lendemain quand ils virent que leurs meules n'avaient pas diminué. Ils recommencèrent plusieurs nuits de suite avec le même résultat. Ils résolurent alors, chacun à part soi, de veiller pour découvrir la cause de ce mystère. Puis, la nuit étant venue, ils se rencontrèrent portant du blé dans la meule l'un de l'autre, juste à moitié chemin des deux meules. C'est en souvenir de cet amour fraternel réciproque que le temple fut construit sur cet emplacement par Salomon.

Rêve prémonitoire d'accident (*Het toekomstig Leven*, 15 juillet). — Au moment d'opérer la descente dans les mines de houille de Rowley (Staffordshire), un mineur prévint le directeur qu'il avait rêvé la nuit, à deux reprises, qu'un accident grave s'était produit. Le directeur engagea donc le mineur à être prévoyant. Cinq heures après, au moment où les hommes étaient occupés à poser une boiserie de soutien dans une galerie, il se produisit un éboulement et quinze tonnes de charbon tombèrent sur eux. Trois mineurs furent tués, un autre eut les deux jambes brisées. L'homme, qui avait eu le rêve, était là tout près et échappa à grand peine.

Dr Lux.

Le Gérant : Martelet.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

LA LUMIÈRE



LES TABLETTES DE TROIS VOYAGEURS

2. — Un Cambodgien épris de merveilleux qui a débuté par le magnétisme et étudié les sciences occultes, découvre finalement en France une porte ouverte sur le Paradis terrestre.

J'eus dans ma jeunesse un professeur français; je parle facilement cette langue. Cette tablette va me fournir l'occasion de donner à mon ancien professeur qui resta mon meilleur ami, le doux tribut de ma fidèle affection, en lui dédiant ces lignes écrites dans l'Ile d'Oléron, sous le drapeau national uni à l'étendard bleu de la « Lumière », flottant aux bords de l'Océan qui rend l'écho des voix universelles.

Sous le charme de l'instruction la mieux entendue et la plus parfaite qui soit, mon intelligence s'était ouverte jusqu'à percevoir les beautés profondes d'une philosophie admirable.

Par nature, j'étais épris de merveilleux. Mon professeur, homme d'un jugement sain et d'un raisonnement positif, m'avait fait comprendre que, si tant de merveilleux excitait les ardeurs de mon âme et la curiosité de mon esprit, c'est que j'étais mûr pour comprendre la vérité.

« Le merveilleux », me disait-il, c'est une robe chamarrée qui cache les vraies beautés de la Nature, simple en elle-même.

L'imagination humaine dépasse le but quand elle veut atteindre les frontières entre le visible et l'invisible.

Impressionnée lointainement par la vérité même qui fait un appel tacite à l'intelligente observation pour éclairer les raisons d'amour, d'art et de science, sollicitant avec mystère tout homme en esclavage d'idées, bien que fait pour la liberté, cette imagination primesautière intervient. Errante à travers champs, elle s'empare de tout, amplifie, dénature, juge à faux, enfante des fantasmagories, se perd dans de fausses routes et des lumières troublées. Gardez-vous des écueils qui rompent l'équilibre intellectuel et vous feraient choir piteusement dans les ornières de la pensée stérile sans boussole.

Mon ami, si vous voulez fidèlement m'écouter, vous ne vous égarerez pas dans des dédales dangereux. Je vous guiderai dans le chemin *merveilleux.* Au bout du chemin vous verrez peut-être la vérité sans voiles, mais il est long, très long à parcourir ce chemin ; il faut le poursuivre sans regarder en arrière, profitant à chaque étape de

l'acquis de vos connaissances pour étayer les nouvelles qui découlent les unes des autres lorsqu'on étudie avec méthode. Vous acquerrez peu à peu la prudence, clé de la sagesse, cette sagesse qui est l'ensemble des vertus et la seule présentatrice de mérite et d'honneur auprès de la vérité rayonnante.

Si vous voulez comprendre le mystère de la création, celui des êtres, la cause et le but des destinées, mille choses existantes du domaine de l'invisible et du gouvernement occulte du visible; c'est une chose grave en notre temps de désharmonie et de fantastiques élucubrations. L'erreur folle, le mensonge hypocrite vous guetteront partout au passage. N'entreprenez rien que vous n'ayez assuré vos pas et fortifié votre entendement. Avant toutes choses exercez-vous à être fort sur vous-même, à avoir de l'empire sur votre volonté pour ne pas subir les pressions de l'autoritarisme, du sectarisme, de la séduction, de la suggestion, des menaces ou des fausses promesses, des flatteries, de toute adulation intéressée à votre perte. Redoutez les sirènes qui égarent le voyageur, ou le serpent au venin mortel. Ayez des yeux d'Argus. Renfermez-vous dans une triple forteresse de courage, d'invulnérabilité et de droiture fidèle. Quand vous aurez développé en vous les grandes qualités qui sont pour l'homme sa vraie noblesse; l'étude de ce que vous nommez le *merveilleux*, vous sera rendue facile, vous donnera la connaissance de ce qui mérite le nom de *pouvoir* et vous fera aboutir finalement à vous en assurer le privilège.

Beaucoup d'appelés, peu d'élus.

Dans ce temps vous aurez compris qu'il n'y a pas de *merveilleux* positivement, mais des lois de la nature à découvrir pour le bonheur de la terre et de l'homme.

Ces paroles judicieuses autant que belles, de mon cher et illustre professeur français firent en mon esprit une profonde impression. Volontiers je me serais jeté à ses genoux par admiration et reconnaissance pour le sublime illuminisme dont j'avais ressenti les chaleureux rayons.

J'en étais à la phase du désir, du désir ardent de connaître.

Mon mentor plein de sollicitude me fit prendre goût à ma préparation personnelle intime; il en adoucit du moins avec affection les premières difficultés. Je voulus être fort, prudent et sage.

Un jour vint où j'appris à connaître le magnétisme animal, ouverture des voies occultes par où je voyais du bien à faire, même sans beaucoup l'approfondir.

Il y a longtemps de cela.

Que pouvais-je dire de moi-même après quelques années ?

Que j'avais eu de la force et des défaillances; que j'avais lutté et n'avais pas toujours remporté la victoire; que j'avais été animé des meilleures intentions et n'avais pas toujours agi comme je l'aurais voulu; que j'avais écouté des sirènes lesquelles, fatidiquement, retardèrent les explorations dans les champs avancés de la Haute science.

Cependant, mon cher professeur s'est toujours montré content de moi. Devant mes faiblesses ou devant mes fautes, il m'apportait le réconfort de son raisonnement, d'une philosophie spéciale réformant peu à peu mon jugement sur ce qui était le mal ou ce qui ne l'était pas. Que de choses je voudrais dire à ce sujet !...

Ma tablette serait trop longue, d'autant plus que lorsque je suis content je suis prolixe.

* * *

Avant d'explorer les régions de ce que l'on nomme bien à tort le *surnaturel*, ce qui fut connu de l'occulte et ce que l'on est appelé à en connaître, je fis une très longue halte dans le domaine de l'expérimentation magnétique. Je me souviens, avec un mélange de plaisir et de regret, des heures que je passai dans cette section fascinante où l'opérateur, ni parfait ni simple d'intention souvent, apprend à connaître l'ivresse de sa déité personnelle. L'homme infatué de sa puissance — hélas illusoire à force d'être superficielle — fait du magnétisme à tout propos et hors de propos. Il cherche des sujets. Il veut triompher de toutes les résistances, de la maladie, de l'infortune et trouver bon gré, mal gré, fortune et santé, pour lui d'abord. S'il n'en était pas ainsi, à quoi servirait d'être un Dieu !

Le ou les sujets trouvés, voilà l'opérateur en phase inattendue d'expériences troublantes. Aucun ne dit la vérité : mensonges et inepties ont beau jeu.

Il faut laisser passer le flot qui déborde, s'affaiblir et s'anéantir d'elles-mêmes, les manifestations incohérentes qu'il draine et rejette ensuite sur des rives calmes.

On croit cela, on l'espère.

L'orgueilleux plus naïf que méchant, trouve toujours l'excuse de son impuissance dans quelque prétexte. Par les miroitements d'un idéal charmeur on préserve aussi d'une chute piteuse le dieu que l'on porte en soi.

Je fus loin d'être indemne de faiblesse et de gloriole; c'est le propre de la jeunesse exubérante autant qu'inexpérimentée. Au bout de peu de temps, le dieu imaginaire eut le nez cassé par mon propre encensoir.

Je n'arrivais pas aux résultats que je me promettais. Par contre, il se produisait des phénomènes imprévus, et parfois opposés à ma volonté. En face de ce que je voulais, j'avais le sort de Jean de Nivelle, le chien fort connu duquel on dit :

« Il s'en va quand on l'appelle ».

J'étais perplexe.

Mon cher professeur laissait s'user ma patience. « Allez toujours, mon ami », me disait-il, « si vous n'appreniez rien par votre expérience personnelle, vous ne croiriez jamais à rien. Vous en êtes aux amusements préliminaires. Vous n'êtes pas muni en vous de la pierre de touche par laquelle on éprouve le véritable or pur des facultés sensitives.

Tout en pratiquant le magnétisme, vous errez dans les chemins tortueux dénommés de noms divers. Vous êtes en ce moment incapable de développer la lucidité chez celui qui en possède un peu, et vous vous imaginez la faire éclore chez celui qui n'en a pas le moindre germe. Vos sujets non doués, dont vous voulez faire des esclaves, s'amusent à vous débiter des mensonges et vous échappent par jeu charlatanesque. Ceux qui sont trop bien doués vous échappent aussi, influencés par des raisons qui trouvent leur source dans le monde invisible. L'étude de ce monde vous est encore inconnue et les sujets du degré qui en rapproche vous le sont aussi. Notez que ces circonstances qui se présentent sont de nature à mûrir vos réflexions. Pour amères qu'elles soient, elles ne manquent pas d'utilité. Donc, ami, continuez vos expériences tant qu'elles ne vous conduisent pas à trop mal faire par les incitations mystérieuses et traîtresses du connu ou de l'inconnu. Je veille. Lorsque vous aurez observé, réfléchi, cherché, vous vous blaserez de l'expérimentation et comprendrez comment vous avez pu confondre le puéril et le sérieux, le vrai et le faux.

Des hommes réputés honnêtes commettent inconsciemment mille fautes contre la justice et la charité, se servant imprudemment, avec une légèreté enfantine, d'une force souveraine mise au service de l'homme pour son bien.

Au Cambodge, où nous sommes présentement, vous n'avez pas l'occasion de voir se pratiquer encore le magnétisme sur une large échelle. Vous êtes un pionnier des nouvelles sciences puisées dans la tradition des anciennes ; vous faites vos premiers pas, vos instruments sont à l'état fruste. Quand vous irez à Paris où l'on se perfectionne en tout par une existence expérimentale plus dure qu'ailleurs, et que vous aurez assisté aux soirées des professionnels du magnétisme et surtout de l'hypnotisme, sous des noms variés, il vous en restera de l'écœurement à force de doute et, peut-être, un profond dégoût.

Indubitablement, certains hommes possèdent une puissante volonté qui peut exercer une action sur certains êtres prédisposés à la subir. Cette action peut être bienfaisante ou nuisible, vous le savez. Pensez-vous que ce soit l'action bienfaisante qui le plus souvent s'emploie ? Non. Au lieu de soulager les souffrances, de dissiper les brouillards intellectuels et éclairer la pensée ; on se fait un jeu à la mode de tyranniser des patients. On suggestionne pour fausser leur jugement, on assomme et on foudroie pour étonner le monde.

Les expériences servent d'amorce aux cabinets de consultations somnambuliques, lesquelles pourraient être utiles, mais le sont rarement ; ceux qui donnent les consultations et ceux qui les demandent, manquent d'honnêteté. Une bonne somnambule est rare, de plus devant les questions extraordinairement singulières qui lui sont adressées la bonne somnambule courbe la tête, refuse l'argent, pousse des soupirs de découragement et finit par fermer sa porte. C'est ainsi que les cabinets d'odieuse sorcellerie deviennent nombreux pour exploiter la crédulité publique, écrasant sous leurs oripeaux, la douce simplicité des franches inspirées sibyllines.

Regardons sommairement en arrière pour suivre les premières étapes du vrai et bon magnétisme qui est, en vérité, souvent sauveur et toujours secourable.

Lorsque vers la fin du siècle dernier, le magnétisme animal, connu dans l'antique Egypte et dans l'Inde, reparut avec Mesmer, il fut appliqué tout d'abord à la guérison des maladies. Quand Puységur eut découvert que, sous l'action bienfaisante du fluide vital, un malade pouvait dormir, parler, être lucide et indiquer le traitement à lui faire suivre pour le ramener à la santé, ce fut un grand pas de fait en avant dans le domaine de l'inconnu. La Révolution vint interrompre ces études intéressantes. Ce n'est que sur la fin de la Restauration et dans les premières années du règne de Louis-Philippe, que le magnétisme animal fut de nouveau l'objet de l'engouement général.

Puységur était mort, Laurent de Jussieu et Deleuze ses émules, s'éteignaient ; mais la tradition ne devait pas être perdue. Il y avait alors, dans toute la vigueur de l'âge, le fameux baron du Potet qui devait être imité par les Pigeaire, les Lafontaine et quelques autres et, dont les efforts pour le bien, malgré tout mauvais vouloir, furent couronnés de succès.

A côté de ces hommmes d'élite qui suivirent la bonne voie, se forma la spécialité des Magnétiseurs endormeurs dupeurs, dont nous voyons les mauvais effets à Paris et partout.

Ce sont les récits, venus jusqu'au Cambodge, qui ont inspiré vos expériences préliminaires. Vous êtes jeune et pouvez vous amuser encore; je ne vous vois pas vous amuser ainsi, longtemps. Lorsque vous aurez vu luire à votre intelligence les lumières des grandes initiations, votre raison vous fera abandonner toutes les fantasmagories inutiles; vous vous attacherez avant tout à la philosophie profonde de la vie et à l'étude du passé et du devenir humain. Ce sont là mes inspirations en votre faveur.

Je ne serai plus avec vous, cher ami, mon élève bien-aimé; mes cheveux blancs m'avertissent d'une retraite prochaine dans mon vieux coin de village en France. L'espérance est devant vous, vos chemins à parcourir seront verdoyants, alors que la paralysie qui me guette m'aura cloué dans un fauteuil. Jusqu'à ce temps où sans doute vous serez devenu un maître et ne croirez plus être un dieu, il nous reste à approfondir bien des sujets et à faire ensemble de bonnes causeries ».

Ainsi parla mon grand maître. Depuis ce jour, nous travaillâmes beaucoup. Puis il me quitta dans un accès de spleen; il était trop loin du sol natal.

Moi je gardai dans mon cœur, le plus parfait souvenir de cet excellent ami. Toujours mon âme a entretenu en elle, un grand amour pour la France.

***

On nomme Paris, la Ville Lumière, et j'aimais Paris. Comment n'y serais-je pas venu !

Resté ardent dans mes affections, jeune dans mes souvenirs, amant de la vérité plus que jamais, curieux de toutes les nouveautés scientifiques, sans cesse étudiant; la barque de ma vie prit spontanément un jour sa direction en vue de la Barque d'Isis qui flotte sans jamais être submergée.

J'ignorais combien de temps je demeurerais en France; cela était vaguement subordonné aux décisions de sa Majesté Sisovath.

Une fièvreuse envie de jouir de ma liberté entière s'empara de moi au contact du bitume parisien. Je demandai inconsidérement au premier venu, un de ceux je crois que les publications d'un naturalisme gai, appellent des *gavroches*, le moyen le plus rapide d'avoir les grandes nouvelles de la capitale.

Le malin garçon chorégraphia en parodie d'art, une sorte de pirouette excentrique accompagnée de gestes plaisamment désarticulés. On eût cru voir un clown en exercice de mimique figurant la folie bachique luxurieuse. Je me détournai de ce malheureux dégénéré avec dégoût.

Je ne savais pas encore que de zélés sergents de ville vous renseignent obligeamment. L'un d'eux qui stationnait aux abords de la gare et avait entendu ma question, s'approcha de moi et me dit poliment :

— Monsieur, les journaux sont en si grand nombre qu'on se trouve informé quotidiennement sans peine.

— Je le remerciai par une révérence et un sourire, sourire discret, car je songeai soudain à M. de la Palisse.

Les journaux! me dis-je. J'en ai toujours beaucoup reçu, soit au Cambodge, soit ailleurs ; si j'avais cru en eux, je n'aurais pas osé venir à Paris. Qu'en ai-je retenu ? Tous les jours on assassine les femmes seules ; tous les jours on force des coffres-forts, on se suicide, on est lardé de coups de couteaux ou étranglé. Tous les jours on dément les nouvelles politiques ou financières de la veille, on se bat en duel. Oh ! les journaux !

Enfin, j'ai déjà appris que pour connaître Paris il faut d'abord tout savoir et ne rien demander. Soyons philosophe et un peu devin. Qui sait quelle découverte j'y ferai ! J'ai confiance en mon étoile.

Une voiture m'attendait, j'employai ma liberté, tout d'abord, à aller me reposer de mon très fatigant voyage et, pendant de longues heures de repos, je rassemblai mes souvenirs, je songeai, je consultai mes notes personnelles pour le bon emploi de mon séjour.

***

Il était onze heures du soir.

Trois jeunes gens effarés et affolés couraient sur le boulevard Montmartre. Soudain ils s'arrêtent, gesticulent, se poussent l'un l'autre, culbutent et roulent ensemble dans la boue.

Ces hommes ne se battaient point et leur mise était convenable et décente.

L'un se relève, déchiré aux genoux, bosselé au front, ruisselant de sueur et tremblant d'effroi. Les yeux lui sortent de la tête, le cou est rouge et gonflé, le nez, élargi en éteignoir, est en mouvement comme un soufflet d'orgue, et les lèvres frémissantes se resserrent comme le dos d'une reliure électrique.

Je m'approche de ce groupe étrange, je tends les mains à ceux qui ne pouvaient se relever et je leur adresse la parole.

Ils me regardent avec des yeux hagards, sans répondre.

Je comprends bientôt à qui j'ai affaire. Ces jeunes hommes étaient sous l'empire d'une subjugation de volonté.

D'une parole et d'un geste, en un instant je les rappelle au sentiment de la vie réelle. Je leur demande de leurs nouvelles et comment il se fait qu'ils soient en ce moment à cet endroit.

Celui qui s'était le premier relevé, étant aussi le moins inconscient, avait gardé le souvenir de ce qui s'était passé. Il me dit : c'est le résultat d'un pari à propos de l'hypnotisme, qui est fort à la mode.

Dans un salon où nous nous trouvions en soirée, la grande question du pouvoir de la volonté avait été agitée. Deux camps s'étaient formés. Au milieu des expériences qui s'en étaient suivies, nous avons pris la fuite sous l'empire d'une volonté exercée qui nous avait chassés, alors que nous prétendions ne pouvoir être dominés par personne. Sans vous, monsieur, je crois que nous aurions toujours couru devant nous.

Il m'était ainsi donné de voir ce que m'avait raconté autrefois mon cher Professeur. Les années n'avaient pas apporté d'améliorations; les hommes s'amusent encore de choses sérieuses.

Il n'y a pas de spectacle plus *écœurant* en effet, ainsi le disait mon maître, que de voir l'homme se jouer de l'homme et en abuser pour satisfaire la curiosité ou l'intérêt personnel. Je me réjouis intimement d'avoir depuis longtemps étudié la raison de ces choses et avoir reconnu toute la puérilité malsaine de cet exercice : le jeu de la volonté dévoyée dans les dédales de l'injustice et du manque de bonté.

Que vais-je chercher dans Paris qui me satisfasse pleinement ? Après avoir traversé les abîmes, dans quelle Lumière aborderai-je, ainsi que me l'avait prédit l'homme le plus judicieux et le mieux inspiré de la terre ?

***

Je suis allé le voir ! J'ai rendu visite à l'homme remarquable qui fut mon guide tutélaire et mon instructeur. Je reste émerveillé.

Son aspect était si rajeuni et rayonnant que je lui demandai s'il avait une fontaine de Jouvence dans sa propriété.

— Vous n'étiez pas bien sûr de me trouver encore vivant, mon bien cher ami ? J'ai des cheveux blancs, mais j'ai des cheveux ; vous avez des cheveux noirs, mais vous n'en avez presque plus.

Je pressai les deux mains de mon noble Maître et lui demandai du regard comment il avait opéré le prodige de sa transformation physique, ayant été menacé de paralysie et pourtant devenu presque centenaire, sans aucune marque apparente de décrépitude.

— Mon cher, répondit-il, la meilleure eau de Jouvence, c'est d'aimer et d'être aimé. J'avais été frappé par la lecture d'une page du livre de Salem Hermès, édité par la « Lumière ». Comme je m'ennuyais mortellement, cette lecture me donna l'idée de me raccrocher à la vie en cherchant une âme sœur et réaliser, si possible, le couple *unidual*. Ce ne fut pas très difficile. Nous nous rencontrâmes deux en affinité comme si nous nous étions attendus l'un l'autre. Je crois bien qu'il en était ainsi. Et nous fûmes heureux d'un bonheur vrai bien que trop tardif.

Notre *toquade* pour charmer nos loisirs fut de travailler ensemble à découvrir le moyen de prolonger la vie humaine. Poursuivant nos études initiatiques sans paix ni trêve, car le temps presse quand on est vieux, nous arrivâmes à notre but. Ma compagne et moi nous avons composé un véritable élixir de longévité. Nous l'avons nommé en considération d'une autre page du même livre, d'*un nom* contenu dans cette page où nous avions su lire l'énigme. Car partout, dans ce livre, il y a des choses à moitié dites. Celui qui saurait tout y trouver serait un homme *puissant* au-dessus des autres.

— C'est donc un livre merveilleux ?

— Mon ami, c'est un livre de bonté et de bonheur, par la connaissance profonde du plus grand Arcane qui reste à pénétrer, après une longue carrière d'études occultes.

— Mais encore ?

— Encore! surtout, voulez-vous dire ? C'est un livre déjà assez connu, qu'intellectuellement personne n'a bien compris, parce que personne n'a su le lire. Tant pis pour ceux qui ne s'attachent qu'à la lettre ou lisent avec prévention et parti pris, sans suite ni attention.

— Vous avez trouvé l'énigme du Sphinx ?

— Je suis allé en causer avec l'auteur qui me dit modestement : « Je n'en suis que la présentatrice et je n'ai rien à expliquer, ni à éclaircir. Le comprendra qui pourra. »

J'ai en effet compris quelque chose ; peut-être que lorsque je l'aurai lu cent fois, j'aurai tout compris. En attendant, je lui dois mon bonheur et ma santé.

— Ne pourrais-je pas essayer de connaître la véritable et complète énigme ? Et d'abord être présenté par vous à cette dame ?

— C'est une énigme en effet ; l'auteur ne la révèle pas, sinon ce ne serait plus une énigme, n'est-ce pas ?

L'auteur dit : « Cherchez le Paradis terrestre »,

il existe. D'autre part il dit : « Il faut vaincre la mort ». J'ai certainement bien compris qu'il ne s'agissait pas seulement de la fin du corps et de sa sépulture, mais de tout ce qui la provoque en nous et autour de nous. D'ailleurs mon ami, vous serez reçu avec bienveillance par la Directrice de la « Lumière » et, après, vous ferez comme moi, vous lirez. Puisque vous vous êtes attardé comme je le fis moi-même pour vous constituer une famille, il vous viendra peut-être une bonne inspiration et une bonne rencontre pour que, au cours de votre voyage, vous fassiez la découverte du fameux Paradis terrestre. Essayez de réussir. En cela, vous serez plus favorisé que la généralité des lecteurs de ce beau et bon livre, assez grand et profond, assez loin de tout sujet banal pour n'être pas accessible à toute intelligence. La compréhension de certains intelligents même, est altérée et sophistiquée par la chimie des mauvais professeurs, extincteurs de la vraie lumière et déformateurs de cerveaux. Je ne vois plus qu'une chose à vous dire et qui m'a singulièrement amusé, c'est que ce sont de grands occultistes de France qui ont été les plus fermés à l'entendement de cette lecture en 1897. Ils n'ont pas lu le mot principal du livre et ils sont bien loin de penser qu'il y ait dans ces pages le moindre secret.

***

Nous nous sommes rencontrés plusieurs voyageurs ensemble venus de divers pays, désireux de connaître la directrice de la « Lumière ». Mon aimable Professeur, gai et bien portant, nous avait ainsi groupés. Au milieu de nous se trouva celle que mon cher Maître ne nous désigna pas autrement qu'ainsi : La Française ! Il était décidé que, étant en vacances, l'heure de s'entretenir du but de notre villégiature projetée ne sonnerait pas avant que la Française l'eût décidé. Nous descendîmes tous dans le même hôtel. Nous nous trouvions tous les jours réunis et la Française gardait jalousement son incognito. D'ailleurs elle parle peu.

Ainsi nous écrivîmes nos tablettes ! Je livre la mienne à notre sympathique Française, en m'excusant de l'avoir faite si longue.

Le sujet était intéressant pour moi.

***

Mot final de la Française :

Voici un charmant voyageur cambodgien au bout de sa tâche. Il représente avec son sage Mentor ce qui se passe dans le monde des étudiants du dit *merveilleux* et ce qui devrait exister ou se produire dans la classe des éclairés de la Sagesse initiatique. Un tel Cambodgien veut rester en France quand il en a compris le rôle prédestiné. Puissent tous les bons Français grouper les intelligences des nations amies, devenir de parfaits enseignants et fortifier par un zèle prudent les bonnes dispositions des aspirants à la Vérité. Puissions-nous tous ensemble travailler intelligemment à l'édification du Monde Nouveau ! Puisse le monde entier devenir heureux !

Lucie Grange.

LES PERSONNALITÉS MULTIPLES

Nous avons à différentes reprises attiré l'attention de nos lecteurs sur le dédoublement de la personnalité ou, si l'on préfère, sur la question des personnalités multiples se manifestant par un même organisme physique.

Le cas de miss Beauchamp nous a déjà occupé, et récemment le docteur Morton Prince a publié un livre à son sujet, relatant les tentatives qu'il a faites pour ramener à l'unité les personnalités diverses qui se manifestent en elle. Ces expériences, qui reposaient surtout sur l'hypnotisation de ces diverses personnalités, sont qualifiées, dans *Progressive Thinker* du 19 mai, de « meurtre scientifique de corps dissociés ». Voici in extenso l'article consacré à ce sujet par M. Dawbarn, dans le journal précité.

Dans le monde, on dénombre les individus et on appelle le résultat un recensement. Tant d'individus, tant de millions d'habitants, chacun avec son corps et sa tête. Le matérialiste et celui qui croit en une vie après la mort ont ceci de commun que c'est la forme qu'ils considèrent comme constituant l'homme. Seulement le premier dit qu'à la mort de la forme tout est fini, l'autre que la forme meurt, mais que l'homme ne meurt pas.

Dans la vie terrestre, la forme joue le rôle prépondérant. C'est elle qui aime, se marie, se reproduit en donnant naissance à d'autres formes. Tout ce que pense ou fait l'homme est revêtu de forme. Les joies et les peines de la vie sont liées à la forme, et la douleur de la mort est adoucie par la croyance que dans l'au-delà la forme per-

siste et se trouve en rapport avec d'autres formes, La forme humaine est assimilée à une personne avec cette seule différence que si nous pensons à une personne nous ajoutons à la forme quelque chose de plus qui y est inclus. L'esprit uni à la forme constitue la personne terrestre, que nous comptons revoir dans l'au-delà. Hommes, femmes et enfants sont pris pour autant de personnes, bien que le spiritualiste pense qu'une personne peut quelquefois se glisser dans la forme d'une autre personne et en sortir de nouveau de sorte qu'une forme déterminée peut manifester l'esprit d'une autre forme pour un temps très court.

Ainsi donc, la personnalité serait constituée par un esprit contenu dans une forme humaine; il n'y a guère d'objection contre cette notion. Mais lorsque des hommes de science viennent nous dire que l'esprit et la forme ne forment pas autant qu'on le croit, une individualité, nous sommes surpris et troublés. Certes la forme est individuelle, et il est évident que le plus habile chirurgien ne saurait avoir la prétention de la diviser en deux ; mais l'esprit, nous dit-on, peut sous l'influence d'un choc même minime, se diviser en deux et même en une douzaine de fragments formant chacun une personnalité plus ou moins parfaite et logés dans un même corps.

Le professeur Morton Prince, médecin spécialiste pour les maladies du système nerveux à l'hôpital de la Cité, à Boston, a étudié avec beaucoup de soin, pendant plusieurs annnées, cette psychologie anormale.

Dans un volume qu'il vient de publier sur la « Dissociation de la personnalité », il expose le résultat des observations qu'il a faites sur un cas de personnalités multiples, observations qui sont d'un intérêt troublant pour tout être humain. Il s'agit du cas de miss Beauchamp, qu'il a analysé avec un soin et une patience étonnants, surtout en ce qui concerne les personnalités 1, 2, 3, 4, 5 et 6 ; il y a là une révolution scientifique presque aussi importante, dans son genre, que celle qu'ont déterminée les recherches de Darwin et de Wallace sur l'évolution. Car si la conscience de soi-même constitue, comme le veut la science, la marque distinctive entre l'homme et les autres animaux, que penser de ce grand nombre de consciences indépendantes se servant toutes d'un même corps, et chacune liée à des facultés, émotions, goûts et manières d'agir qui lui sont propres, comme s'il s'agissait d'une personne quelconque ?

Après avoir soigneusement étudié cet ouvrage de psychologie si profond, nous avons pu comprendre la surprise éprouvée par le Dr Prince quand il découvrit que la miss Beauchamp, qu'il avait tenté professionnellement de guérir pendant des années, *n'était pas du tout miss Beauchamp*, mais seulement un fragment d'elle, se servant de la forme de miss B. et n'ayant conservé de ses souvenirs propres que la série de ceux qui se rapportaient à ses horribles souffrances nerveuses, souffrances pour la plupart inconnues des autres personnalités fragmentaires.

Quand miss Beauchamp se confia aux soins du Dr Prince, celui-ci ne tarda pas à reconnaitre que les drogues et l'hygiène étaient impuissantes à modifier son état ; il eut donc recours à l'hypnotisme ; c'est au merveilleux pouvoir de la suggestion qu'il dut le succès relatif obtenu par lui dans ce cas embarrassant. Comme résultat immédiat, ce fut la disparition temporaire de la malade et l'apparition d'une personnalité toute différente sans nervosité ni maladie quelconque, avec une expérience et une mémoire qui lui appartenaient en propre et que ne possédait pas miss Beauchamp.

Pour plus de facilité de l'exposition, le docteur Prince fut obligé de numéroter ces différentes personnalités, dont il devint en quelque sorte le parrain. Ainsi sa malade fut B1, et les autres B2, B3, etc. jusqu'à B6. De ce nombre, trois sont particulièrement prééminentes et intéressantes, produites qu'elles étaient par l'hypnose. Les autres furent engendrées en hypnotisant celles déjà évoluées ou créées. Il n'y en a pas deux qui soient le moins du monde semblables entre elles ou à la malade désignée B1. — Les trois les plus importantes, le Dr Prince les décrit en détail et les désigne comme « la sainte, la femme et le diable ». Cette dernière dénomination est plutôt sévère et je pense que la personnalité en question qui se donne le nom de Sally et est désignée B3 aurait dû plutôt être appelée « le diablotin » par son parrain, le professeur.

Le docteur se rendit vite compte qu'il avait affaire à un cas où l'esprit n'était pas simplement fêlé (cracked), mais brisé en fragments. Il en découvrit plus tard la cause, un choc subi quelques années auparavant. Miss Beauchamp était venue au monde, enfant non désirée ni aimée, avec une prédisposition à se fragmenter à la plus légère provocation. Le Dr Prince arriva à la conclusion que, pour effectuer la guérison, il devait ou bien unir entre elles, ou bien détruire quelques-unes de ces personnalités. Le livre, qu'il vient de publier, renferme une analyse de chacun des caractères séparés et la relation des difficultés qu'il rencontra et qu'il mit plusieurs années à vaincre.

Le docteur est un véritable homme de science

et non des moins habiles, mais pour lui tuer n'est pas synonyme de commettre un meurtre, du moment qu'il s'agit d'une « personnalité dissociée »...

Voici d'abord B1, celle qu'il appelle « la sainte » mais à laquelle il dénie la pleine féminité ; elle consentait à être hypnotisée pour avoir sa personnalité en quelque sorte annihilée. Elle est extrêmement infirme, et sa vie est rendue plus pénible encore par la conduite des autres personnalités qui, se servant du même corps, font et écrivent bien des choses qui l'accablent et lui donnent des remords, car elle sent que, d'une certaine manière, leurs actes sont les siens. Elle est très religieuse et prie pour être aidée et dirigée avec toutes les angoisses d'une pécheresse qui redoute son réveil. Elle est pleine de talent, possède plusieurs langues, est très habile dans la sténographie qu'elle connaît à fond, et très appliquée à son instruction. Mais elle est irrémédiablement infirme. Elle est par nature une sainte, pardonnant pleinement à ses ennemis et supportant sans murmurer les insultes et les outrages.

Si une âme a un droit naturel à l'immortalité, B1 l'a certainement. Mais le scientiste féroce déclare qu'en dépit de sa bonté, elle n'est pas une âme du tout et tout au plus une fraction de femme, et il médite son annihilation professionnelle, ou si l'on préfère son « meurtre scientifique. »

B1 est très suggestionnable et par conséquent facile à hypnotiser, avec ce résultat qu'elle disparaît pour un temps et est remplacée par une femme toute différente. Mais chaque personnalité n'a que sa mémoire propre, sauf pour B3 ou Sally, qui est une exception remarquable. Sally Beauchamp, tel est le nom que cette personnalité s'est donné elle même, elle l'avait pris dans un livre qu'elle lisait ; de la sorte le nom de Beauchamp a été donné par le docteur pour cacher le nom véritable de sa malade. La personnalité développée en hypnotisant B1 est appelée B2. La principale valeur de cette personnalité hypnotique, c'est qu'elle trahit les faits et gestes que B1 tient cachés comme constituant un secret des plus sacrés. C'est B3 et B4 qui, avec B1, forment la trinité appelée par le professeur : « la sainte, la femme et le diable. » Quant à B2 et aux autres numéros, il les considère comme des personnalités purement hypnotiques, telles que chacun de nous, s'il était hypnotisé, en engendrerait. Ces trois états représentent pour lui trois fragments co-existants de la femme entière, et c'est pourquoi il les appelle des « personnalités dissociées. »

Il m'est impossible d'accepter Sally comme une « personnalité dissociée », attendu que toute son histoire présente une unité aussi claire et aussi nette que celle de n'importe quel lecteur de cet article. Elle a été produite en premier lieu par l'hypnotisme, mais dès qu'elle eut les yeux ouverts, elle présenta un caractère des mieux marqués et tout différent de celui des autres personnalités. C'était une petite païenne, détestant la religion et de plus sachant tout ce qui passait par l'esprit de B1. Elle a écrit sa biographie. Sally semble avoir toujours vécu conjointement avec B1 ; elle apprenait tout ce qu'apprenait B1, quand elle le désirait. Mais elle laissa de côté le français et la sténographie, ce qui fut une grande erreur de sa part, car le docteur, en parlant avec B1 en français, a pu quelques fois soustraire quelque secret aux fines oreilles de Sally. Ce n'était cependant que pour un temps, car Sally ne tardait pas à lire les pensées de B1. Sally ne fut jamais malade, même un instant ; elle a déclaré qu'elle ne dort jamais et n'a jamais eu besoin de sommeil. Bien différente en cela des autres, elle savait généralement ce qui se passait même quand elle n'était pas présente.

Les trois personnalités les plus intéressantes et les plus importantes passaient leur temps à s'écrire des lettres ou à en écrire au docteur Prince. Le caractère de chacune se révèle aisément dans ces lettres et dans les aptitudes acquises et déployées par chacune. Ces « fragments humains », y compris Sally, présentent les manifestations d'autant d'âmes...

Mais notre excellent docteur est persuadé qu'au moins deux des trois n'ont qu'une âme commune, et il y associe même B5 et B6, qui virent le jour en hypnotisant Sally et B4. Nous avons été bercés dans notre enfance de contes de fées, de naïades, etc., toutes à la poursuite de leur immortalité. Et bien ! les voici, découvertes par notre professeur, mais revêtues de la forme humaine... Il semblerait donc que l'esprit humain peut être divisé en fragments, chacun doué d'une personnalité qui permettrait à son possesseur de se marier, de divorcer, d'être pendu ou assassiné, dans une société civilisée.

Il est étrange de se trouver en présence d'une demi douzaine de personnes vous accueillant toutes par l'intermédiaire du seul corps de miss Beauchamp, sans que deux d'entre elles se comportent de la même manière, de sorte que d'une heure à l'autre vous ne savez jamais si vous êtes pris pour un ami ou un ennemi. Mais, grâce à la suggestion hypnotique, le docteur réussit plus ou moins à convaincre ces jeunes

personnes, sauf une, qu'une fusion judicieuse entre elles présenterait de sérieux avantages.

B4 fut longtemps un grave obstacle aux projets du Dr Prince. Elle avait un caractère très ferme, et mentalement si solide que Sally ne pouvait lire sa pensée. D'où une lutte perpétuelle entre elles, non seulement comme de chien à chat, mais comme si toute une ménagerie était lâchée, ce que Sally appelait un « enfer déchaîné », jusqu'à ce que le Dompteur, le Dr Prince, réussit à obtenir un semblant de soumission. Les lettres que ces personnalités se sont écrites sont dignes d'un profond examen, car elles témoignent d'une « finesse d'esprit » si grande qu'on est étonné de voir le professeur appeler leurs auteurs des « fragments ». Mais enfin, il l'a fait et il doit en subir les conséquences. S'il est dans le vrai, comme il semble (?), Mollie Fancher, le révérend Hanna, Mary Reynolds... et mille autres de différents pays, connus et étudiés par de véritables hommes de science, doivent rentrer dans la même catégorie. En d'autres termes, ils sont ou ont été des êtres humains fragmentés que la science a analysés et est fière d'avoir rétablis dans leur unité...

* * *

Voici maintenant la partie la plus remarquable de ce cas si intéressant. C'est Sally que nous devons surtout prendre en sérieuse considération. Elle ne voulait ni réunion, ni mélange d'aucune sorte. Rien de cela ! Même le bon docteur ne peut la prendre réellement comme un être dissocié. Elle occupe trop de place. Lorsqu'il l'a appelée le « diable » dans son analyse du trois en un, le docteur a dû en éprouver un véritable soulagement.

Certes, ce n'était pas une sainte, du moins de la variété historique ; mais elle prétendait être une femme et la véritable *Femme* de tout l'assemblage. Non qu'elle prétendit être miss Beauchamp même, mais elle affirmait avoir plus de droits à posséder son corps et à y rester que la pauvre B1. Quant à B4, Sally l'appelait un *Zéro — tout au plus un rebut !* Elle ne put cependant la tuer entièrement, comme elle le tenta. Elle surveillait le docteur, apprenait ses formules d'hypnotisme et s'amusait à hypnotiser les autres. Il est certain que le docteur eut souvent besoin de son aide et chercha à rester dans ses bonnes grâces. Mais finalement, quand Sally découvrit quelles étaient les intentions du docteur, une bataille royale s'engagea entre eux.

Le docteur avait fini par se persuader que Sally n'était que la « Subconscience » de miss Beauchamp, et quand un docteur s'est donné une persuasion médicale, l'émétique le plus énergique n'en aurait plus raison. Quant à moi, si je suis une personnalité complète, je ne puis croire en une subconscience qui n'ait pas son quartier général dans le cerveau humain. Ce qu'on appelle « subconscience » n'est pour moi qu'une extension de la mentalité normale de l'homme au-delà des limites de ses sens mortels. Mais le docteur y croit et y assimile Sally.

Du moins le savant professeur semble reconnaître que Sally n'est pas l'un des membres du groupe dissocié. Elle est de façon continue plus aiguisée que l'aiguillon d'une guêpe et à peu près aussi aimable que cet insecte. Cependant le docteur parle d'un côté affectueux de sa nature, qui s'est révélé à une occasion déterminée. Elle l'aida dans son étude de ce cas remarquable, entrant même dans des considérations psychologiques avec une puissance d'analyse qui force l'admiration.

Dans son autobiographie elle nous dit se rappeler son enfance comme toujours associée à B1, que, par parenthèse, elle a toujours détestée et méprisée, et fait de grands efforts, pendant des années, pour rendre misérable. Ce qui la gênait à cette époque, c'est que, tout en étant capable de lire toutes les pensées de B1, elle ne pouvait ouvrir ses yeux à la vie terrestre. Finalement, elle y réussit et tint alors le principal rôle dans cette comédie merveilleuse.

Mais revenons un instant à notre docteur. C'est évidemment un matérialiste..., qui ne fait et ne croit que ce qui peut être étudié et répété à satiété dans son laboratoire ou dans un autre. S'il a jamais soulevé quelque question relative au côté invisible de la vie, il n'en a rien dit, du moins, dans son livre. Probablement, les divers « fragments », si intelligents qu'ils fussent, n'auraient rien eu à nous raconter et ils se seraient éveillés pour se rendormir... Il en fut tout autrement de Sally. Elle ne s'est jamais rendormie, et nous avons des raisons de croire qu'elle aurait pu opérer une révolution dans les idées du docteur, s'il n'avait été entièrement dominé par sa théorie de la subconscience.

Il arriva que tout juste une expression de Sally, une seule, est venue jeter une vive lumière sur cette question si importante. Elle s'était disputée avec le docteur et avait lutté contre lui à outrance, quand elle comprit qu'il cherchait à la supprimer. Elle vit clairement qu'il s'apprêtait à commettre le meurtre scientifique de sa personnalité, et après bien des luttes acharnées, elle arriva à la conclusion qu'elle aimerait à revenir « là d'où elle était venue », c'est-à-dire à quitter la vie terrestre... Voici un bref extrait d'une de ses lettres au docteur :

« B1 aspire à disparaître pour toujours, pour éviter des complications et parce qu'elle désire vous éviter des ennuis. N'est-elle pas une oie? Elle n'a point exprimé de dernière volonté ni fait de testament comme moi... Elle devrait en faire un, n'est-ce pas? Quelques-uns des esprits qui l'ont négligée sont maintenant dans un trouble angoissant et ils cherchent par tous les moyens à racheter leur négligence... Pensez-vous que B1 sera un esprit? »

Pour moi, ce petit extrait renferme une des vérités les plus importantes contenues dans ce livre, dédié qu'il est à la science. C'est une lumière passant par une fissure, que tout autre peut-être qu'un scientiste de sang-froid eût élargie vivement, en s'efforçant surtout de partager les connaissances qu'avait Sally au sujet du monde des esprits.

Sally savait ce que pensaient et sentaient les esprits, donc était un esprit elle-même, un et indivisible. Evidemment elle ne pouvait répondre à la question posée au sujet de l'avenir de B1, et elle resta sans réponse de la part du docteur, parce que la réponse ne dépendait pas d'une expérience de laboratoire. A mon avis, cet extrait prouve d'une façon absolue que Sally n'était pas un fragment de B1. Mais que dire de B1, et de B4 et du reste de cette intéressante multiple unité?

Etaient-ce des esprits? Elles présentent dans tout le cours du livre, autant de personnalités distinctes que l'un de nous, lecteur ou auteur, sauf que leur mémoire présentait des lacunes. Nous devons chacun, pour notre compte, répondre à la question. Le docteur nous dit, presqu'à la dernière page de son livre, qu'après la destruction de l'influence perturbatrice de Sally, après l'anéantissement scientifique de cette dernière, il réussit à fusionner B2 et B4 dans une seule personnalité pleinement féminine, paraissant combiner tous les fragments, à l'exception de Sally, et tous les souvenirs et aptitudes acquises de tous les membres du groupe. Il avait finalement constitué une véritable miss Beauchamp; mais ce n'était pas celle qui avait été sa malade, ni aucune des créations hypnotiques individuelles qu'il avait obtenues. C'était une création nouvelle, faite avec les vieux matériaux, mais aussi distincte que les nouvelles créations de fruits et de fleurs qu'obtient Luther Burbank. L'homme doit pouvoir créer l'homme si on lui fournit les matériaux bruts convenables.

La nouvelle miss Beauchamp est restée, je crois, pendant environ deux ans, maîtresse de la forme, avec quelques brèves apparitions de B1 ou de B4, quand elle est surexcitée ou surmenée. C'est à peu près tout ce que j'ai à dire touchant le docteur et son traitement habile et patient de la pauvre infirme qui l'appela à son aide. Sa création est une femme bien portante, qui peut bénir son médecin. Il y a cependant un dernier mot à dire pour celui qui croit en l'immortalité, car il est directement intéressé à cette question de la personnalité.

Il semble que cette dissociation et fragmentation de la personnalité est un fait naturel et l'on peut en conclure que beaucoup de personnes, à caractère étrange et excentrique, doivent avoir subi une dissociation de ce genre. On ne peut que conjecturer que nous sommes presque tous susceptibles de la subir à un degré plus ou moins faible. Quelques personnes, telles que le révérend Hanna, peuvent n'être que deux en un corps. D'autres, comme miss Beauchamp et Mollie Fancher, peuvent présenter une demi-douzaine de personnalités. Quelques-unes même, comme Mary Reynolds, peuvent développer une douzaine de personnalités nouvelles. L'infirme, atteinte pour la vie entière, peut n'être que la seule à côté de plusieurs autres qui, si elles parvenaient à la surface, ne sauraient rien de la maladie ou de la douleur, comme il arriva pour le groupe Beauchamp.

Il semblerait que l'hypnotisme ou un autre choc est nécessaire pour nous faire voir ce qui se passe dans les profondeurs de l'être. La nouvelle personnalité n'est quelquefois que démente et propre à être enfermée dans un asile, comme l'un des membres de la famille Beauchamp. Parfois c'est une personnalité faible, suggestible, religieuse, une sainte comme B1; ou bien, un caractère doué d'une grande force de volonté et très obstinée telle que B4.

Il ne semble pas que les savants, qui ont exploré ce domaine, aient jamais remarqué un changement de sexe dans ces personnalités dissociées. C'est tout naturel, car le plus habile chirurgien ne pourrait tirer une personnalité masculine d'une femme ou réciproquement. Et ces faits si naturels ne contredisent en rien cet autre grand fait qu'on appelle le « retour des esprits », et qui est aussi naturel que celui des personnalités multiples. Ils entourent cependant d'un halo de mystère le fait de la personnalité dans la vie spirituelle.

Nous ne pouvons concevoir des hommes et des femmes doués d'immortalité autrement que comme des personnes. Quant à savoir si l'un ou l'autre est susceptible d'être dissocié, c'est là une question insoluble. car nous ne savons rien de leurs conditions de vie.

Si un « choc » peut produire un phénomène de ce genre pendant la vie, combien est plus grand

pour la personnalité mentale le choc qui se produit à la mort. Cette séparation brusque et terrible de l'esprit doit produire des effets qui, bien compris, expliqueraient en grande partie la confusion, les contradictions et les incohérences qui marquent le retour des esprits. Nous n'avons affaire probablement qu'à une portion limitée de la personnalité de l'ami ou du parent évoqués. C'est une meilleure explication que toutes les niaiseries mises sur le compte des « conditions défavorables »

Des esprits n'ont parfois qu'une expérience limitée de la terre, comme Sally. Rappelons-nous que nous ne connaissons Sally qu'émergeant de l'organisme de miss Beauchamp, et utilisant sans doute, pour développer son caractère, certaines portions de son cerveau dont les autres personnalités n'ont pu se servir. L'esprit Sally et la Sally du Dr Prince peuvent être des personnes très différentes. Sally peut faire son « retour d'esprit » par l'intermédiaire d'une autre forme, si elle trouve la voie favorable. En ce cas elle se manifestera selon les moyens à sa disposition et sans doute ne sera ni plus savante ni plus maligne que dans le cas Beauchamp.

Si Sally peut revenir, souhaitons lui de trouver un ami terrestre savant, mais doué de la sainte curiosité de découvrir ce qu'elle a à nous dire à propos du côté spirituel de la vie, même si ce qu'elle nous dira ne pourra être prouvé par une expérience de laboratoire.

En attendant, il semblerait que le Dr Prince a prouvé la possibilité de trouver en chacun de nous un saint et un diable, si la dissociation est convenablement opérée. Le sage et le fou peuvent être étroitement apparentés. Ce n'est pour chacun qu'une affaire d'association ou de dissociation.

Charles Dawbarn.
Trad. de l'anglais par le Dr Lux.

La faillite des hommes de Science

Le journal anglais *Light*, du 11 août 1906, publie, sous ce titre, une appréciation des procédés de raisonnements d'un des savants les plus éminents d'Angleterre, le professeur E. Ray Lankester, directeur du « Musée britannique d'histoire naturelle ». Le discours qu'il a prononcé à la séance d'ouverture du Congrès de l'Association scientifique britannique, à York, le 1er août, a eu un grand retentissement, ce qui s'explique par les grands services qu'il a rendus aux sciences naturelles, grâce à la fondation d'écoles et de laboratoires et à des travaux très remarquables. Cet éminent savant a éprouvé le besoin de parler dans son discours, des sciences psychiques dans un sens qui n'est évidemment pas fait pour plaire aux spiritualistes anglais ni à ceux d'aucun pays; peut-être voulait-il effacer l'impression laissée par des discours prononcés dans des circonstances analogues par d'autres savants tels que Lodge.

Quoiqu'il en soit, les diatribes du professeur Lankester sont relevées dans deux articles de *Light*, celui déjà cité plus haut et un autre de M. Arthur Hill, du 25 août. Nous pensons être agréable à nos lecteurs en leur donnant la traduction de ces articles.

L'article de M. A. Hill est intitulé : « Le professeur Ray Lankester et la télépathie. » C'est par lui que nous débuterons.

« On est toujours surpris, bien que par expérience on doive être familiarisé avec ce fait, de voir combien peu scientifiquement un homme de science est capable d'agir dès qu'il quitte le terrain de ses propres recherches. Il semblerait que la discipline que s'est appropriée un éminent homme de science, devrait dans n'importe quel genre d'investigations, le préserver d'opposer une assertion dogmatique quelconque à tout ordre de faits qu'il n'a pas étudiés ; car, enfin, la véritable racine de la science, c'est le besoin d'évidence qui précède la formation d'une opinion pour ou contre la réalité des faits. L'homme de science ne devrait avoir aucune conviction *a priori* et ne baser ses croyances que sur les faits, autrement il cesse d'être un homme de science ; c'est avec le plus vif regret qu'on est obligé de reconnaître que des savants éminents en viennent à renier leurs propres principes en affichant un dogmatisme quasi théologique à l'appui duquel ils m'apportent que des considérations *a priori*.

« L'exemple le plus récent de cette tendance nous est offert par le professeur Ray Lankester dans son adresse présidentielle. Nous connaissons déjà les vues du professeur sur les phénomènes du genre de ceux produits par feu Slade ; mais ce qui est plus surprenant, c'est son opinion sur la « transmission de la pensée », également dogmatique, tout aussi négative, et encore plus fausse, si possible. Il fait remarquer que l'exis-

tence de la télégraphie sans fil n'apporte pas le moindre appui aux prétendus faits de transmission de pensée et de seconde vue, qui continuent à être des illusions reposant sur une observation incomplète et un raisonnement défectueux. Car les importants facteurs qui devraient entrer en jeu dans ce genre de communications entre humains — c'est-à-dire un appareil de transmission et un code de signaux — n'ont pas encore été découverts dans la structure du corps humain.

« Donc, le professeur Lankester, semble-t-il, ne croira pas en la télépathie avant d'avoir découvert *comment elle est mise en action*, c'est-à-dire le mécanisme de la transmission. Appliqué à un autre ordre de phénomène, ce principe qu'il n'est pas permis de conclure à l'existence d'un fait, sans avoir préalablement compris son mécanisme, lui firent vite apercevoir l'absurdité de son application dans le cas particulier. Il serait obligé d'admettre qu'il ne lui est pas possible de rien voir avant de connaître la structure de la rétine et des nerfs optiques, ni de ne rien entendre avant d'avoir acquis la connaissance complète du mécanisme de l'audition, ni de se considérer comme jeté sur le sol avant d'avoir compris les modifications électriques et moléculaires accomplies dans le cerveau et le poing de l'individu qui l'a renversé ! Les *faits* sont là, d'abord ; le processus et le mécanisme s'étudient ensuite. Les faits peuvent être mis pleinement hors de doute et devenir entièrement acceptables, longtemps avant qu'on arrive à concevoir comment ils se produisent ; c'est là précisément la marche que suivent les découvertes scientifiques. Galvani a été en butte aux pires railleries pour avoir admis que les cuisses de grenouille se contractaient sans cause apparente ; or le mécanisme de ce fait, c'est-à-dire le *pourquoi* de la contraction, la *loi* du phénomène, n'est pas encore pleinement comprise aujourd'hui. D'exiger la pleine connaissance d'un processus, avant d'admettre des faits bien évidents, n'est pas seulement antiscientifique, mais même parfaitement sot, et on éprouve un véritable découragement à constater qu'un président de l'Association britannique soit assez passionnément prévenu contre des faits qui lui déplaisent pour se permettre d'émettre un jugement si hâtif et si peu pondéré.

« Après de semblables réflexions sur la télépathie, dont la réalité n'est mise en doute que par peu d'investigateurs sérieux, sinon par tous, nous devrions nous attendre à de plus chaudes alarmes pour le moment où le savant professeur passerait à l'examen des questions plus controversées des messages spirites et des apparitions ; on respire en constatant qu'il ne fait allusion qu'aux « enthousiastes qui ont recueilli avec ardeur des histoires de revenants et des racontars relevant de l'illusion et de la fantaisie humaines. » Soyons lui reconnaissants de cette maigre condescendance, reconnaissants d'avoir échappés à un châtiment plus sérieux, reconnaissants dans son propre intérêt de ne pas s'être livré à des attaques qu'il pourra regretter un jour quand il se sera donné la peine d'étudier les faits, et nous avons l'espoir qu'il les étudiera.

« Enfin, il nous est agréable de noter son appréciation favorable de l'œuvre de Russell Wallace, bien qu'il affecte d'ignorer ses connexions avec le spiritualisme et les recherches psychiques. Pour les hommes de science de la race du professeur Lankester, une personne ne jouit de quelque autorité que si les conclusions émises par elle s'harmonisent avec les leurs. »

Voici maintenant le premier article auquel nous avons fait allusion et qui a paru sans signature : « L'adresse présidentielle, lue par le professeur Ray Lankester... offre un grand intérêt pour les spiritualistes, d'abord parce que le nom de Lankester leur est défavorablement connu à cause des accusations de fraude qu'il porta injustement contre le médium Slade, ensuite parce qu'il reconnaît avec franchise que les opinions défendues il y a peu d'années quant à la durée probable de la vie sur la terre et de celle de la terre et du soleil même, reposaient sur des connaissances insuffisantes et doivent être entièrement modifiées. Il a dit qu'il considère la découverte de la radio-activité et du radium comme un fait d'une importance telle que ses auditeurs ne peuvent que se réjouir de l'éminent privilège qu'ils ont de vivre précisément à l'époque de cette découverte... Il est désormais évident que les matériaux du globe terrestre ne se refroidissent pas, mais émettent de la chaleur et... il est probable que le soleil contient assez de radium pour continuer à produire de la chaleur et la terre assez pour compenser la perte de chaleur par radiation vers les espaces célestes, durant une période presque indéfinie. Nos idées sur la permanence et l'immutabilité des éléments chimiques, sur notre globe, sont détruites et doivent faire place à de nouvelles conceptions, d'autant plus que, selon la découverte de Rutherford et d'autres, le radium se forme d'une façon continue aux dépens de l'uranium.

« Les pronostics alarmants qui régnaient il y a peu d'années relativement à la fin prochaine du monde et à la mort du soleil étaient donc erronés et, comme beaucoup d'autres assertions

scientifiques d'ordre matérialiste nullement dignes de créance; il est certain que la science n'a pas plus que la théologie orthodoxe le droit d'établir des dogmes et n'est pas du tout en position pour dénoncer et ridiculiser le spiritualisme scientifique ou philosophique. La suffisance des représentants et de la science et de la théologie va vite devenir une chose du passé et faire place à l'esprit de sincérité du véritable chercheur. Le professeur Lankester a commencé à faire preuve de modestie en se refusant à exposer toutes les conséquences des grandes découvertes auxquelles il faisait allusion et en reconnaissant que c'était là l'apanage d'un groupe d'hommes, les physiciens modernes, qui sont en possession d'un pouvoir presque surnaturel d'imagination visuelle, allié à une puissance merveilleuse de la pensée, à une exactitude mathématique des facultés de déduction, à une ingéniosité et à une délicatesse extrêmes pour le choix des expériences appropriées.

« Que n'a-t-il aussi bien reconnu son insuffisance et fait preuve de la même modestie lorsqu'il eut affaire à Slade? Il aurait du moins expérimenté avec patience et jusqu'au bout, et il serait arrivé à des résultats tout différents pour légitimer un jugement sincère. Mais il n'y a rien à changer au passé. Quoiqu'il puisse arriver, félicitons le professeur Lankester de l'adresse qu'il a lue, tant en ce qui concerne la matière traitée et l'esprit dans lequel elle l'a été. »

Nous ne croyons pas que M. A. Hill, soit disposé à s'associer à ces félicitations, pas plus que nous même, et d'ailleurs ces félicitations ne sont pas dépourvues de quelque ironie. Quant à nous, nous doutons fort que le professeur Ray Lankester se décide à marcher sur les traces de ses illustres concitoyens R. Wallace, Crookes, etc., tout en le souhaitant vivement.

RENÉ.

VARIÉTÉS

La Poëtesse Provençale, Antoinette Rivière, a dédié à Mme Ernest Bosc le charmant sonnet suivant qu'elle a signé de son pseudonyme : Dolorès.

A Madame Ernest Bosc.

LA ROSE DES ALISCANS (1)

Rose des Aliscans, languissante et pâlie
Que je pris en ce lieu par le Christ (2) consacré
Regrettes-tu le temple ou le ciel azuré,
Ou le rosier natal auquel je t'ai ravie?
En rêve évoques-tu la douce mélodie
Du rossignol charmant, dont l'accent inspiré
Venait verser la paix à mon cœur enfiévré
Lorsque j'interrogeais chaque tombe verdie?...

« Non je ne pleure rien, pas plus la Basilique
Que l'oiseau, que l'arbuste et le ciel magnifique
Puisque tu m'as cueillie avec mes chers boutons.

Lorsque la mort vous fauche avec tout ce qu'on aime
On sourit au trépas : il résout le problème
De la vie éphémère où l'on passe à tâtons. »

DOLORÈS.

POUR ANTOINETTE

Déposer sur ton front le baiser de l'ami,
C'est là, le seul bonheur que le ciel a permis
A celui qui, tremblant sous ton œil de gazelle
Eût pu vite oublier, que son âme jumelle
Ne doit en toi chercher et trouver qu'une sœur
Et n'offrir en t'aimant que le pur don du cœur.

Alcide FURBY.

M. Furby est mort conseiller à la Cour d'Aix-en-Provence; il avait adressé ces vers alors qu'il habitait Edimbourg et était professeur de Littérature française du prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, roi d'Angleterre.

M. Furby était un ami intime d'Ernest Bosc.

(1) Les Aliscans sont le champ de repos de la ville d'Arles.

(2) Une légende prétend que le Christ ayant abordé à un petit port des Bouches-du-Rhône (aux Saintes-Marie), vint jusqu'aux Aliscans pour consacrer ce champ de repos.

REVUE UNIVERSELLE

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Curieuse hallucination visuelle (*Annal. des sci. psychiq.*, juin, d'après le *Mattino* de Naples, 22 avril). — On écrit de Reggio (Calabre): « Un jeune séminariste monta, l'autre jour, à la gare centrale de Reggio sur l'express Reggio-Battipaglie-Naples, qui part d'ici à 5 h. 55, et il prit place dans le compartiment où se trouvait le chef contrôleur, M. Dominique Fischetti.

« Quand le train fut en marche, M. Fischetti demanda au séminariste quel était le but de son voyage. Ce dernier lui répondit qu'il devait se rendre à Catona, pour assister à la fête de Saint François. Le contrôleur fit alors comprendre au

futur prêtre qu'il avait fait une grosse bévue, car le train sur lequel il se trouvait ne pouvait s'arrêter à Catona, et que pour descendre à cet endroit, il aurait dû prendre l'autre train qui part de Reggio à 6 h. 17.

« On voit d'ici le chagrin et le désappointement du séminariste! Il commença à s'agiter, à demander conseil, à prier la Sainte Vierge avec les larmes aux yeux ; son compagnon de voyage lui confirmant encore ce qu'il lui avait déjà dit, il menaça de se jeter par la portière si le train ne s'arrêtait pas à Catona.

« Pendant ce temps, le train continuait sa marche et, arrivé sur le pont qui précéde de peu la gare de Catona, on entendit les sifflements répétés de la locomotive, tout de suite après le sifflement d'alarme. Le train commença à ralentir sa marche, puis finalement il s'arrêta.

« Qu'était-il arrivé ?

« Le séminariste, plein de joie et presque triomphant, se précipita de la voiture en criant que Saint-François venait de faire un miracle en sa faveur, et les voyageurs du train apprirent du mécanicien, un certain M. Tricepi, que l'arrêt était dû à la présence d'une religieuse vêtue de blanc et de deux autres femmes au milieu de la voie ferrée; malgré les sifflements de la locomotive, elles n'avaient pas bougé.

« On courut pour les voir .. mais malheureusement on n'aperçut personne, excepté le séminariste qui courait à toutes jambes vers la gare.

« M. Fischetti rapporta, tout ébahi, les paroles du jeune homme, provoquant ainsi la stupéfaction de ceux qui l'écoutaient; le mécanicien, de la manière la plus précise, assura avoir vu les trois femmes sur la voie ferrée, immobiles, inébranlables. Alors ne pouvant donner à cet étrange fait aucune explication, on commença à parler de miracle.

« Tel est le récit fidèle qui nous a été fait par un jeune employé des chemins de fer, en présence de plusieurs personnes ; il ajouta — comme une preuve documentaire — que l'arrêt extraordinaire de l'express sur le pont de Catona est relaté, selon les prescriptions réglementaires, sur la feuille de voyage.

« Quant au séminariste, tellement protégé par Saint François de Paule, nous n'avons pu en recueillir aucune nouvelle. »

Un rêve véridique de l'empereur Guillaume I (*Die übersinnl. Welt*, juillet). — Ce fait est emprunté aux mémoires du prince Kraft zu Hohenlohe-Ingelfingen, récemment publiés. En 1863 les comités révolutionnaires avaient décrété la mort de l'empereur Guillaume I. Dès le mois de mai les tentatives commencèrent et elles continuèrent lors du séjour du monarque à Karlsbad, mais surtout à Bade où il se rendit ensuite. Grâce à une surveillance incessante de la police, aucune de ces tentatives n'aboutit. Bien que le roi de Prusse gardât tout son calme et sa sérénité d'esprit, il ne put se défendre de penser aux dangers qu'il courait. Lorsqu'il se rendait, le matin, à la source pour boire son gobelet d'eau, celui-ci lui était offert par une jeune et jolie fille en même temps qu'un bouquet que le roi acceptait gracieusement. Un matin la jeune fille n'était pas là et ce fut un homme âgé qui offrit le gobelet au roi. Celui-ci eut un moment d'hésitation et demanda où se trouvait la jeune fille. Elle était indisposée et devait se retrouver là le lendemain. Le roi but sans sourciller le nombre prescrit de gobelets. Il dit ensuite, à Steinäcker, en faisant sa grande promenade : « Il faut être bien bête pour se laisser influencer par des rêves. Cette nuit je rêvai que la jeune fille ne se trouvait pas à la source et qu'à sa place un homme âgé me tendait le gobelet. Il devait s'y trouver du poison. Je suis véritablement honteux d'avoir eu un moment d'hésitation en constatant que réellement la jeune fille était remplacée par un homme âgé. » Il fallait certes une grande force de caractère pour boire tranquillement l'eau du gobelet après la réalisation de la première partie du rêve. — On peut supposer que l'idée d'empoisonnement a été suggérée au roi précisément par les craintes vagues qu'il avait d'un danger de mort. Ou bien s'agissait-il d'un attentat manqué par suite d'une circonstance occasionnelle ?

Le cromlech de Stonehenge (*Cosmos*, 21 juillet). — D'après Norman Lockyer, tous les monuments mégalithiques ne sont pas nécessairement des sépultures ; certains d'entre eux semblaient être destinés à des observations astronomiques ; tel serait le cas du monument de Stonehenge, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. Le cromlech de Stonehenge comprenait, alors qu'il était complet, un portique circulaire de 88 mètres environ de diamètre, un cercle formé de menhirs et, à l'intérieur de ce second cercle, un ovoïde composé de trilithes, enfin à l'intérieur de celui-ci une enceinte elliptique composée de menhirs. Il y avait donc 4 enceintes de blocs granitiques environnées d'une douve circulaire encore indiquée par le relèvement des terres. De plus, à 30 mètres environ, se dresse un menhir isolé qui rappelle les obélisques placés en Egypte en avant des anciens temples. A l'horizon, un autre cercle

immense enveloppe les ruines ; de tous côtés l'œil rencontre des tumuli plus ou moins distants les uns des autres, mais tous à peu près également éloignés du centre; les pierres rassemblées là venaient des Cornouailles et même de l'Irlande.

Ce vaste cromlech doit être rapproché des monuments égyptiens, à destination astronomique. Ainsi l'un des anciens temples de Dendérah avait pour but l'observation de l'étoile α de la grande Ourse, qui était *étoile horlogère* vers 4950 avant J.-C., époque à laquelle cette étoile était assez voisine du pôle pour rester visible presque toute la nuit pour les astronomes égyptiens. Quand par l'effet de la précession des équinoxes, l'étoile α de la grande Ourse s'écarta du pôle, l'étoile γ du Dragon lui succéda dans ses fonctions (vers 3100 avant J.-C.) et pouvait être observée dans l'axe du vieux temple, sous Pepi qui le restaura.

A Memphis, le temple de Ptah, construit vers 5200 avant J.-C., est orienté sur la direction qu'avait le soleil en mai (affaire de calendrier) ; le mois de mai était le principal en Egypte et en Babylonie, parce qu'il coïncidait avec la moisson. D'après N. Lockyer, l'année de mai fut aussi connue en Angleterre; de même, les observations d'étoiles horlogères auraient été introduites dans ce pays vers 2300 avant J.-C. ; on se servait alors d'Arcturus qui restait toute la nuit au-dessus de l'horizon de l'Angleterre, et parfois de Capella.

Telles sont les idées hypothétiques, d'ailleurs très plausibles, de sir Norman Lockyer.

Rêve réalisé rapporté par M. Schnee, de Dresde (*Psych. Studien*, août). — Dans la première moitié de juillet 1905, l'aubergiste B., de Kamenz (Saxe), rêva qu'un citoyen honorable de la ville, l'un de ses meilleurs clients, le verrier Linke, avait tué sa femme et ses enfants et mis le feu à la maison habitée par lui. B. fut extrêmement impressionné de ce rêve, qu'il raconta le lendemain matin à sa femme. Celle-ci s'amusa beaucoup de ce rêve, Linke étant considéré comme un homme d'un caractère irréprochable et ayant la réputation d'un parfait père de famille. Lorsque L. vint à l'auberge. B., malgré l'opposition de sa femme, lui raconta son rêve ; tous les assistants accueillirent ce récit avec des éclats de rire. B. n'avait pas lui-même la moindre mauvaise pensée au sujet de son client. Aussi peut-on juger du sentiment d'horreur qu'éprouva B. lorsque le matin de très bonne heure, le 31 août 1905, il fut réveillé par le tocsin et apprit ensuite que la maison de Linke était en flammes. Il put voir de ses propres yeux arracher au feu les cadavres affreusement mutilés, des membres de la famille L. Ce dernier fut arrêté et l'affaire suivit son cours. Il nia avec persistance être l'auteur de ces crimes ; l'aubergiste B. fut entendu par le tribunal, devant lequel il dut raconter son rêve. L. fut condamné à mort, refusa de faire appel et fut exécuté le 19 janvier 1906.

Hambourg et le roi de Danemark (*Psych. Studien*, sept. 1906). — De tout temps, Hambourg a été en rapports intimes avec le Danemark, et il parait que la coutume d'envoyer des délégations de condoléance et de célébrer le deuil à Hambourg même, lors de la mort des rois danois, remonte à la plus haute antiquité. Depuis le milieu du XVe siècle, où commença à régner la dynastie d'Oldenbourg, les relations devinrent encore plus étroites, bien que pas toujours amicales. Il paraît que les rois de Danemark cherchaient beaucoup de chicanes à Hambourg qu'ils considéraient plus ou moins comme soumise à leur autorité. Aussi, quand un roi mourait, célébrait-on son deuil souvent avec plus de joie que de peine, et avec l'espoir que son successeur serait meilleur. Lorsque ce successeur venait à Hambourg, on l'entourait de fêtes et de réjouissances pour lui faire oublier qu'il venait chercher la soumission de la ville.

L'un des rois qui ont le plus molesté Hambourg, Christian IV, connu pour le rôle joué pendant la guerre de trente ans et qui régna 52 ans, vint à Hambourg peu après son élévation au trône, en 1603 ; on le festoya comme ses prédécesseurs et entre autres on lui fit admirer le clocher, récemment achevé, de l'église Saint-Catherine ; le roi exprima sa satisfaction au sujet de cette belle construction, et à ce moment sortit du groupe des ouvriers, un vieux travailleur tout blanc, qui fit un beau discours, souhaita bien de bonnes choses au roi, et lui prophétisa finalement qu'*il vivrait aussi longtemps que le nouveau clocher resterait debout.* Le roi aurait répondu d'un air dubitatif : « Cet homme est vraiment animé de bonnes intentions envers moi »; mais content néanmoins de la perspective de vivre très vieux, il remit un royal pourboire aux ouvriers. Or, en 1648, un terrible ouragan abattit onze clochers de Hambourg, y compris celui de l'église Sainte-Catherine ; le roi Christian IV mourut quinze jours après, âgé de 72 ans. Les cloches de Hambourg — celles qui n'avaient pas dégringolé — sonnèrent pendant trois jours à cette occasion.

La cassette mystérieuse (*Progr. Thinker*, 30 juin 1906). — Le révérend G. E. Scott, de Louisville (Kentucky), travaillant dans son jardin, rencontra avec sa pelle, à six pouces sous terre une cassette de fer ; sa curiosité étant éveillée, il essaya de dégager la cassette, mais chaque fois qu'il débarrassait les parois de la terre, elle s'enfonçait de quelques pouces. La cavité fut élargie de tous les côtés, mais la cassette s'enfonça encore. Malgré l'assistance qui fut prêtée au prédicateur, la cassette résista à tous les efforts pour la dégager. A la nuit tombante, le trou creusé avait 20 pieds de profondeur, et on n'était pas plus près de l'extraire qu'au début. Cet incident a fait grande sensation à Louisville, d'autant plus qu'on suppose que la cassette doit renfermer un trésor.

Action magnétique de l'éclair (*Psych. Studien*, sept. 1906). — Gaetano et Giovanni Slotania ont eu l'occasion de constater les propriétés magnétiques des murs d'une maison avant et après un coup de foudre. Ils avaient étudié ces propriétés sur des constructions faites avec des pierres extraites de carrières basaltiques de l'Etna; les murs d'une maison, construite avec ces pierres ne décelaient que des traces de magnétisme. Or, une nuit, la foudre tomba sur cette maison et fondit un conducteur téléphonique descendant le long du mur. Le matin, le mur était magnétique et même à un si haut dégré qu'on put, d'après le sens de la polarité, déterminer la direction de l'éclair. Il avait suivi une direction de bas en haut, de la terre vers le nuage. Plus tard la foudre tomba sur un palais qui fut plus ou moins endommagé. Ici également l'action magnétique du mur basaltique fut sensible, déjà à une distance de trois mètres. La foudre s'était de nouveau portée de bas en haut. Les auteurs admettent que la première vibration électrique de l'éclair, la plus forte, communique aux pierres les propriétés magnétiques constatées.

Ecriture automatique en latin (*Het toekomstig Leven*, 15 août). — Le fait, communiqué par M. Rotteveel, de La Haye, concerne une lingère de trente ans, sans éducation et écrivant défectueusement même le hollandais ; elle est douée de facultés médiumiques. Un jour, le révérend H. lui demanda si elle comprendrait des langues étrangères ; elle répondit : « J'essayerai. » Puis le révérend lui demanda si elle savait le latin. La médium se mit alors à écrire très lentement, au lieu d'écrire vite comme d'habitude. Quand elle eut fini, on prit le papier et, comme l'écriture était en miroir, on présenta le papier à une glace et on put lire la phrase suivante : *Vivitur Parvo bene vbi Cratvitom*. Le révérend H. eut beaucoup de peine à comprendre à cause des lettres C et v ; il demanda que les deux derniers mots fussent reécrits, et en obtint *VBI cratvitom*, le premier mot en capitales. En se servant d'un dictionnaire, on découvrit que les trois premiers mots étaient empruntés à Horace (Odes, lib. II, od. 16) ; puis on trouva que dans le latin archaïque, il n'y avait pas de *g*, mais seulement le *c*, de sorte que la phrase pouvait s'écrire : *Vivitur parvo bene ubi gratuitum*, le *v* étant couramment mis à la place de l'*u*. M. Rotteveel, après réflexion, pensa que la sentence s'adressait à lui; il venait d'avoir de grands désappointements dans sa position sociale. La phrase latine peut se traduire : « On vit bien de peu là où l'on n'a pas de charges », mais nous ne donnons cette traduction que sous toutes réserves.

Métamorphose remarquable (*Die übersinnl. Welt*, sept. 1906). — Le Dr H. Wark Dodd décrit dans *Lancet* la métamorphose complète d'un homme dans son aspect extérieur. Ce changement s'est accompli dans l'espace de sept ans ; il a été impossible d'en découvrir la cause. En juin 1899, un homme se présentait à l'hôpital royal de Londres pour les maladies des yeux et y fut soigné pendant trois semaines pour une affection oculaire légère, sans qu'on pût découvrir rien d'anormal dans son organisme. Depuis lors, cet homme a subi une métamorphose remarquable, graduelle. C'était un grand et bel homme, d'une taille de 5 pieds 10 ¾ pouces, de constitution athlétique et pesant 228 livres ; ses cheveux étaient chatain clair et il avait une longue moustache blonde. En peu d'années sa taille diminua sensiblement, s'abaissant à 5 pieds 8 pouces et son poids tomba à 165 livres. Ses cheveux changèrent complètement de couleur et devinrent plus rares; sa moustache ne croit plus, de sorte qu'il n'a plus besoin de se raser, et sa peau est devenue jaunâtre, et tout son aspect plus foncé. Ses camarades de travail l'ont baptisé « Le Japonais », et effectivement le type de son visage se rapproche actuellement du japonais. Jadis c'était un homme actif, intelligent et très éveillé, aujourd'hui il est apathique, lent et lourd. Dodd a observé un autre cas tout semblable et pense qu'il s'agit d'une maladie non encore décrite qui a pour résultat de transformer l'Européen en un type de race plus oriental.

Le Gérant : MARTELET.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

LA LUMIÈRE



URGENT A LIRE

Beaucoup de personnes ont oublié de payer l'année 1906; nous nous permettons de le leur rappeler. Des amateurs, en assez grand nombre, reçoivent la « Lumière » sans nous donner signe de vie et sans nous honorer d'un « merci ». Puisque pour diverses raisons ils ont justifié d'un certain droit à être servis d'office, il nous serait agréable que, finalement, à défaut des services de propagande qu'ils ne paraissent pas avoir eu l'occasion de rendre, ils nous gratifient au moins de leur obole charitable, pour que nous fassions ce qu'ils n'ont pas fait. D'un autre côté, nous avons le regret d'avoir perdu bien de nos anciens abonnés, par la mort. Notre époque est si triste et il y a eu tant de désastres un peu partout, que ces amis ont été victimes pour la plupart de peines et de chagrins plutôt que de vieillesse. Ce n'est pas le moment de manquer de foi et de force, car on se laisserait ainsi faucher sans résistance ni protection jusqu'au dernier. Une grande consolation a visité et pénétrera toujours ceux quiont aidé la Lumière *à faire le bien. Il faut réagir contre soi et agir en faveur des autres. Si nous sommes tous bons et généreux nous ne pourrons vraiment pas être vaincus. Heureux ceux qui persévéreront jusqu'à la fin.*

LA DIRECTION.

NOVEMBRE

Nous renvoyons au prochain numéro la troisième tablette qui devait paraître aujourd'hui. L'article était trop long pour trouver place.

Notre devoir est de saluer nos morts-vivants et les Esprits dignitaires qui nous protègent tous. L'usage a consacré cette coutume de célébrer le 1er et le 2 novembre; nous ne saurions nous soustraire à l'échange affectueux ou fusion des âmes. Ce sont les avantages de l'amour entre créature et créature que nous reconnaissons fêter

de tout cœur et, c'est du « Livre d'or de Vénus » que nous pouvons nous inspirer en cette circonstance.

Voici le secret de l'Amour et le Mystère de la Communion des Saints.

« L'amour rachète, l'amour élève, l'amour éclaire, l'amour fait avancer les âmes.

« L'amour ne dissout pas et n'oublie pas...

« L'amour enrichit celui qui donne et celui qui reçoit.

« Toi qui aimes, donne de toi-même à ton bien-aimé, et par là tu le doueras.

« Et si quelque créature que tu aimes souffre la mort et te quitte.

« Certes tu lui donnerais volontiers le sang de ton cœur pour le faire vivre toujours ; afin d'adoucir pour lui le changement qu'il doit subir et de l'élever vers quelque lieu heureux.

« Tu répands des larmes sur le corps de ton bien-aimé; ton désir va à lui, et tu cries à son ombre :

« O, Bien-Aimé, plût à Dieu que je puisse être avec toi là où tu es ; et savoir ce que tu fais maintenant !

« Plût à Dieu que je puisse encore te garder et te protéger ; que je puisse te défendre contre toute peine, tout mal et toute affliction !

« Te reconnaîtrai-je lorsque je te reverrai ; et l'Esprit de Dieu dira-t-il en ce jour : « Voici ton Bien-Aimé ».

«... Viens me visiter dans mes rêves ; conforte moi dans mes veilles ; que mon ombre rencontre la tienne dans le pays des ombres et du sommeil.

«... C'est ainsi que les âmes s'aident les unes les autres et communient, reçoivent et donnent des bénédictions, celles qui sont parties reçoivent des vivants, et les vivants reçoivent de celles qui sont parties.

«... Rien n'est perdu de ce que tu dépenses pour Dieu et pour ton frère.

« Et c'est l'amour seul qui rachète ; et l'amour n'a rien qui soit à lui en propre ».

Sachons bien et n'oublions jamais, chers amis, que pour être aimés, il faut avoir su aimer.

Lucie Grange

Paracelse Philosophe et Médecin

Comme le dit le Dr Franz Hartmann (*Le Lotus*, oct. 1887) : « Nous ne pouvons rien savoir que ce que nous savons par nous-mêmes, telle est la base de la philosophie de Paracelse. Tout ce qui nous vient d'autrui n'est qu'opinions, et en les apprenant, nous n'apprenons que les théories des autres. Pour savoir, il faut que nous voyions, et comme nous ne pouvons pas voir par les yeux du prochain, il faut que nous nous servions de nos propres yeux. Nous ne connaissons du monde extérieur que les images qui se reflètent dans notre esprit, et pour savoir ce qu'il y a dans le monde nous devons examiner les images reflétées dans notre intérieur. Si cela est vrai, comme tout le monde le sait en ce qui concerne les objets externes et visibles, cela est également vrai des choses qui, parce qu'elles sont invisibles, ne sauraient produire d'images mentales. Il ne nous est pas donné de connaître le caractère d'une force, si nous n'en ressentons pas les effets en nous-mêmes, et si nous ne pouvons nous mettre en rapport avec des pouvoirs invisibles, nous pouvons connaître ces pouvoirs en nous étudiant nous-mêmes. Voir une chose, c'est se mettre en rapport avec elle. On peut se mettre en rapport avec des choses invisibles quand on peut les sentir en soi-même. Il n'y a pas d'autre connaissance que la connaissance de soi-même. »

C'est le « Connais toi toi-même » de Socrate. D'ailleurs, on reconnaîtra facilement, dans la philosophie de Paracelse, l'influence du néo-platonisme ; mais Paracelse avait trop le pouvoir de l'introspection, celui de regarder en lui-même, à l'effet de scruter les mystères de la vie humaine et de la nature, pour suivre aveuglément un système philosophique quelconque. Rendons la parole à Hartmann : « Nous savons que l'homme est un enfant de la nature, et que tant qu'il reste naturel, il est en rapport harmonique avec elle. Chaque partie du grand organisme de sa mère est en étroite relation avec son organisme à lui. La nature est le macrocosme, l'homme est le microcosme, et les deux ne sont qu'un seul être : s'ils semblent être séparés, c'est en conséquence des barrières de la forme extérieure. Pour connaître les mystères de la Nature, nous devons donc devenir naturels, nous devons arracher toutes les erreurs qu'une fausse éducation a implantées en nous et suivre la Nature. Pour con-

naître les mystères de la Divinité, il faut que nous devenions divins et que nous nous connaissions nous-mêmes, parce que ce n'est pas l'homme qui connaît Dieu, c'est Dieu qui vient se reconnaître dans l'esprit d'un homme saint.

« Si nous sommes en pleine harmonie avec la Nature extérieure et avec ce monde occulte qui est la cause intime des phénomènes externes, nous pourrons comprendre la Nature et les rapports qui existent entre elle et l'homme ; or, si nous connaissons ces rapports, nous ne pouvons manquer d'arriver à un système rationnel de médecine, en appliquant les lois de la Nature à la guérison des maladies de l'homme. »

* * *

Si Paracelse s'est trouvé en contact avec la philosophie néo-platonicienne, il a dû également. surtout à l'époque où il a été emmené prisonnier par les Tatares, apprendre beaucoup des adeptes orientaux et avoir quelques connaissances des traditions ésotériques anciennes. Il n'y a donc pas à s'étonner de la grandeur de ses idées cosmologiques. « Il (Paracelse) dit qu'au commencement du nouveau *jour de la Création* se trouvait la Grande Cause Première (la *Cause sans Cause* ou l'*Innommable* de la tradition cosmique, le *Parabrahm* des Théosophes), qui existe éternellement, et que par une activité qui commença à se manifester en elle (le *Verbe* ou *Logos*, qui est synonyme de *Lumière*), la loi d'évolution agit sur le monde des idées qui dormait dans le sein de Dieu. Alors l'*Yliaster*, c'est-à-dire la matière primordiale (ou non différenciée) se partagea pour former les mondes qui roulent dans l'espace.

« Créer de rien, ajoute F. Hartmann, n'a donc pas de sens, et nous ne croyons pas que la doctrine d'une création *ex nihilo* ait jamais été enseignée ni dans la Bible, ni dans aucun autre système de religion. Toute chose est créée par le pouvoir de la Cause Première qu'on appelle « Dieu », et toute chose existe en Dieu et par son pouvoir. Ce Dieu est universel ; il existe en tout et tout existe en lui ; mais cependant chaque chose n'est pas Dieu, ce n'est que la manifestation de son pouvoir éternel... D'un Dieu universel et infini, que l'homme fini ne peut comprendre, on a fait un dieu personnel et limité, affublé de toutes les facultés que les hommes lui ont imposées. Ce Dieu fini n'est pas le Dieu de Paracelse. Quant à lui, il croyait qu'on ne pouvait connaître Dieu que lorsqu'il se manifeste dans l'âme de l'homme; dans ce cas, l'homme devient divin et peut se servir des forces naturelles pour produire des effets surprenants qu'on appelle des « miracles ». Ce n'est pas l'homme animal qui peut « faire des miracles » et se servir de la magie divine, c'est Dieu que les fait par l'instrumentalité de l'homme devenu divin. Pour cette raison, le prêtre ou le médecin doit se soumettre entièrement à la volonté de Dieu et chercher à le connaître en soi-même ; il obtiendra, de la sorte, des pouvoirs divins pour guérir les maladies de l'âme et du corps. »

Dans son *Paramirum*, Paracelse indique cinq sources de maladies, qu'il appelle *Entia morborum*. Dans notre article sur le célèbre médecin d'Einsiedeln, nous avons donné une idée sommaire de ces *Entia*. Il faut observer cependant qu'il n'y a qu'une seule source de tout être, qu'une seule force primordiale, et qu'au fond la source des maladies, envisagée à un point de vue chrétien, est également unique; c'est toujours une *infraction à la loi*. Mais l'intelligence humaine est impuissante à saisir l'indivisible Eternel, accessible seulement à la foi, et c'est pourquoi il faut envisager l'activité de l'éternel *Un* sous ses diverses modalités et les décrire en un style « païen », comme autant d'*Entia* ou principes d'où découlent les maladies, bien que ses principes ressortissent tous au principe fondamental de toutes choses.

A l'occasion de la description de ces *Entia*, nous passerons en revue les principales idées métaphysiques, philosophiques et médicales de Paracelse.

* * *

Dans un article antérieur (*Lumière* de juillet), nous avons donné quelques détails sur les conceptions de Paracelse, quant au macrocosme et au microcosme; il est indispensable d'y revenir ici en traitant de la première source de maladie admise par lui.

1° *Ens astrale*. — Entre le macrocosme et le microcosme, dont l'ensemble constitue tout ce qui existe, le grand M de Paracelse, il y a un échange perpétuel de force, d'influences astrales et spirituelles. Sous la variété des formes qu'elle affecte, la Nature est une et indivisible, composée de matière (substance), force (âme) et conscience (esprit). L'homme est le point central de la vie qui permée toute la Nature; il agit sur la Nature et elle agit sur lui ; sa volonté et sa pensée influencent non seulement les autres hommes, mais toute la Nature, en produisant de bons ou de mauvais effets, selon que l'émanateur est bon ou mauvais. Il est certain que les influences réunies de beaucoup d'êtres pervers peuvent déterminer des troubles cosmiques, météorologiques, des épidémies, etc., aussi bien que des troubles sociaux, religieux, etc.

Tout être, tout objet a son atmosphère astrale et spirituelle. « Le soleil, dit F. Hartmann, anime de ses forces toute la nature, l'esprit de Dieu anime le cosmos tout entier et si l'homme s'est assimilé cette force divine, il est à son tour comme un soleil émanant des forces divines. » On voit que Paracelse possédait admirablement la science des auras, si importante, mais dont l'importance échappe à la plupart de nos savants contemporains.

Les étoiles et les planètes, tous les astres en un mot, envoient leurs influence à la terre et aux êtres qui y vivent; mais ces influences ne sont pas partout senties ; aucun corps, aucun être ne peut subir une influence pour laquelle il n'a pas de responsion, c'est-à-dire s'il ne renferme lui-même le germe ou le principe latent de la force qui le sollicite. « Le semblable attire le semblable », dit F. Hartmann, ce qui n'est pas très exact; car le plein, par exemple, ne peut pénétrer le plein ; il ne peut pénétrer que là où il y a un vide, au moral un désir de réception ; c'est l'actif s'unissant au passif réceptif.

La contagion morbide, fait remarquer Paracelse, n'entre en action que si elle trouve un terrain favorable; une nature noble et forte triomphe de toutes les influences nuisibles. Le suprême devoir de l'homme est de développer, chez lui, cette nature supérieure, qui lui assure la domination sur les instincts animaux et les passions inférieures, en d'autres termes la pleine possession de soi-même, et par conséquent lui permet de résister avec succès à toute atteinte morbide. Les influences du soleil, de la lune et des planètes contribuent à la construction du corps humain; mais l'homme n'est pas, pour cela, condamné à être soumis aux astres ; il doit, au contraire, les dominer, grâce à sa nature divine. Les influences astrales ne peuvent lui nuire que s'il se laisse pénétrer par elles. Par exemple, « la marche de Saturne (au firmament), dit Paracelse, ne gêne aucun homme dans sa vie, il ne la prolonge ni ne l'abrège ; et même s'il n'y avait jamais eu de lune au firmament, il n'y aurait pas moins des gens lunatiques (c'est-à dire rêveurs ou versatiles). De ce que Mars est féroce il ne suit pas que Néron fût son enfant. Bien qu'ils aient eu tous deux la même nature, l'un ne l'avait pas prise de l'autre. »

L'homme a en lui le germe de son développement, de sa puissance de se dominer soi-même et d'évoluer son individualité; c'est ce que Paracelse dénomme l'*Ens seminis*, individualité spirituelle que l'homme apporte à sa naissance, et qui pour se développer harmonieusement a besoin d'une ambiance favorable ; l'homme a la force créatrice, mais il a besoin des forces naturelles pour la mettre en action. Un enfant peut être né sous les meilleures constellations planétaires et avoir néanmoins un caractère détestable. Dans ce cas ce ne sont par les influences planétaires qui sont en cause, mais son *Ens seminis*, ce que les théosophes appellent le *Karma* individuel, acquis dans des incarnations antérieures. Les séductions extérieures, les mauvaises pensées émanées des autres ne nous nuisent que si nous nous y prêtons, si nous leur donnons accès ; la conscience interne est la meilleure préservatrice contre toutes les influences astrales. De même pour la guérison des maladies qu'elles engendrent, c'est notre force individuelle interne, ce qu'on appellerait aujourd'hui au moins *pro parte* l'autosuggestion, qui est le meilleur remède. Si le médecin a lui-même la conscience interne bien développée, sa conviction agit sur le malade, sa force spirituelle le pénètre, et sa seule présence fait sur lui plus d'effet que tous les médicaments. C'est la psychothéraphie au sens moderne.

Quant aux maladies dépendant de l'*Ens astrale*, ce sont, en résumé, celles qui ressortissent aux influences astrales et météorologiques (chaleur, froid, magnétisme, miasmes, émanations du soleil et des autres astres).

L'influence astrale de Paracelse paraît répondre, dit le Dr Bordes-Pagès (*Paracelse*..., p. 20) « au *Ti Theion* d'Hippocrate, à ce quelque chose d'inconnu qui souille et infecte le milieu où nous vivons; influence dont nous ne pouvons assigner la cause, qui est dans l'air peut-être, qui est on ne sait où, qui déroute toutes nos prévisions... Paracelse veut qu'on cherche soigneusement la nature de ces influences, en tâchant de découvrir les relations de chaque grande sphère externe avec chaque partie de notre corps. Et comme moyen de trouver ces relations, il veut qu'on expérimente quelle est l'action de chaque minéral sur notre organisme... Il a poussé vigoureusement les médecins à entrer dans cette voie d'expériences qu'il a ouverte le premier; c'est là sa gloire. »

Comme le fait remarquer le Dr F. Hartmann, dans le *Lotus* (loc. cit.) ces influences astrales, météorologiques, etc, ont surtout été constatées d'une manière précise par le Dr Justinus Kerner dans ses expériences avec Mme Hauffe, la clairvoyante de Prevorst.

2° *Ens veneni*. — Paracelse dit : « Chaque chose est en soi parfaite et bien constituée, mais en regard d'une autre chose elle peut être bonne ou mauvaise. » Ce qui veut dire que « l'unité est pureté ; aucune chose n'est impure en soi, c'est

l'action réciproque de deux choses l'une sur l'autre qui produit l'impureté. » (Hartmann.)

L'organisme humain est composé des mêmes principes et éléments que la nature, et chaque organe ou tissu est nourri par les forces naturelles qui répondent à son essence. « Le soleil... n'est qu'un centre localisé, visible, de l'essence solaire omniprésente. Cette essence s'étend aussi loin que la force du soleil. Mars est partout où est déjà déployée de l'énergie ; il n'est que le symbole visible de l'énergie invisible. Vénus est partout où la concupiscence se manifeste ; la Vénus visible est le symbole de la concupiscence. Il en est de même des autres planètes ainsi que des organes de l'homme... » (Hartmann). Ainsi, par exemple, tout l'homme est estomac, mais l'estomac corporel est pour l'aliment matériel, ce que la mémoire est pour les idées qu'elle amasse, conserve et élabore. Toute chose visible, en un mot, n'est qu'une image de l'invisible et essentiel. L'homme est un tout, et si une partie est malade, le tout est malade, mais la maladie est le plus nettement exprimée dans l'organe approprié.

Il y a donc des organes pour recevoir les forces matérielles, d'autres pour recevoir les forces spirituelles ; et il n'y a pas de forces sans substance. Toute chose est triple, composée de matière, de force et d'esprit, de trois substances qui sont le *sel*, c'est-à-dire le principe matériel ou la mère nature, le *soufre*, c'est-à-dire la force ou énergie dans la nature, le *mercure*, c'est-à-dire la vie, l'esprit, la conscience ou intelligence.

L'esprit se nourrit d'influences spirituelles, la matière d'influences matérielles. Des sentiments et des pensées qui ne répondent pas à la véritable nature de l'homme sont aussi mauvaises et pernicieuses pour son moral que les poisons et les aliments indigestes pour le corps. Le médecin a pour rôle de reconnaître le poison qui a déterminé la maladie, et il devra la guérir en déterminant soit la neutralisation, soit l'élimination du poison. Il y est aidé par l'alchimiste qui réside dans l'estomac pour la santé du corps et dans la raison pour la santé de l'esprit. L'alchimiste peut être trop faible pour opérer le départ du poison, et celui-ci se répand alors dans le corps en créant la maladie ; car l'homme en santé est comme de l'eau claire qui peut se teindre de toute espèce de couleur, c'est-à-dire s'infecter de toute espèce de venin. Le médecin, par une thérapeutique adéquate, devient à son tour le collaborateur de l'alchimiste.

On voit donc que « Paracelse considère le corps vivant comme un laboratoire où une force interne sépare des éléments externes les parties similaires ou dissimilaires qui correspondent à chaque organe. La bonne ou la mauvaise séparation produit la santé ou la maladie. » (Bordes-Pagès.)

En résumé, les causes de maladies dépendant de l'*Ens veneni* sont donc les impuretés et les poisons.

3° *Ens naturæ*. — Pour traiter de cette catégorie de causes de maladies, nous ne pouvons faire mieux que de prendre pour guide le livre du Dr Hartmann et le chapitre correspondant du *Paramirum* de Paracelse.

L'homme ou le microcosme, contenant tout ce que renferme le macrocosme, c'est-à-dire l'esprit, l'âme et la matière, tout en constituant une individualité, peut engendrer des maladies en lui-même. Chaque homme, à son entrée dans la vie, est nanti d'une somme de forces qui régissent son microcosme, déterminent son tempérament et expliquent ses tares héréditaires.

L'homme renferme les sept principes planétaires et a son firmament individuel, qui n'a pas besoin de nutriment venant de l'extérieur ; seul le corps a besoin d'aliments venus du dehors.

Passons en revue les sept principes planétaires :

1° *Jupiter*. — Jupiter est le symbole de la force de l'esprit et régit le foie, parce que ce dernier organe sépare le pur de l'impur. « Plus Jupiter, dit Paracelse, est éloigné de Mars (la passion) et de Vénus (l'égoïsme), et plus il est près du Soleil (la sagesse) et de la Lune (l'intelligence), plus il est or et argent dans le corps, plus il apparaît grand, fort, visible, sensible... vu à distance. »

2° *Mercure*. — C'est le symbole de l'intelligence, c'est-à-dire de la conscience supérieure, avec pour organe le poumon : car de même que le poumon respire l'air, l'âme respire l'amour par lequel l'homme arrive à la conscience supérieure et à la vie spirituelle. Dans la respiration extérieure est cachée la respiration spirituelle. Il en est d'ailleurs de même de toute espèce de fonctions ; les organes ne sont en quelque sorte que les solidifications ou matérialisations des principes qui agissent en eux.

3° *Vénus*. — Symbole de l'amour, sous ses divers aspects. Les reins sont régis par cette force ; celle-ci n'est pas essentiellement distincte des autres forces ; elle est, comme elles, une manifestation de la force primordiale et contient à l'état latent les six autres ; il en est de même de chacune d'entre elles. « Les autres six métaux, dit Paracelse, ont donné toutes leurs couleurs à Vénus. » L'amour est contenu dans

toutes les autres vertus et leur donne leur valeur.

4° *Saturne.* — C'est le symbole de la matérialité, de la portion terrestre de l'âme; il régit l'activité intellectuelle inférieure, les caprices et humeurs, etc., préside à la naissance de l'égoïsme, de l'avarice, etc. Le centre de son activité est la rate, lieu de naissance du corps astral. Sans le principe de solidification de Saturne, tout serait esprit.

5° *Mars.* — Ce principe signifie énergie et force génératrice ainsi que désir et passion ; il est la force qui pousse soit vers le bien, soit vers le mal.

6° *Lune.* — Elle symbolise l'apparence, l'illusion, la rêverie ; de même que la lune emprunte son éclat au soleil, de même la raison humaine n'est qu'un reflet de la lumière de l'éternelle sagesse. Son organe central est le cerveau.

7° *Soleil.* — Le soleil qui vivifie tout, feu qui réchauffe tout, symbolise donc le centre de la vie, le cœur ; il est la vie de tous les autres principes, et tous les autres y sont cachés. Le soleil spirituel dans l'homme est la source de ses connaissances, de même que le cœur est le centre de son activité vitale.

Chaque principe possède deux pôles ; si donc dans le septième principe les six autres se révèlent, on se trouve en présence de douze vertus ou forces, comparables aux douze signes du zodiaque. Et ainsi dans l'homme ou le microcosme nous trouvons le ciel avec toutes les forces célestes, le zodiaque, les étoiles, les planètes, la terre et les quatre éléments. Dès sa naissance, la durée de la vie de l'homme est prédéterminée, en raison même de sa constitution. Ici Paracelse s'éloigne de la véritable tradition, car l'homme ne devrait pas mourir et devrait même avoir un corps physique immortel ; l'équilibre cosmique ne se trouvera rétabli dans l'Univers qu'après la réalisation de ce but. La théorie des correspondances, vraie dans l'état actuel du cosmos, a donc induit Paracelse en erreur. L'esprit, dit-il, accomplit son cycle dans chaque organe, de même que les planètes au firmament. Chaque organe a sa planète spirituelle qui le dirige ; ce sont donc les influences spirituelles qui règlent la marche ou le fonctionnement des organes corporels. Si ces influences suivent une voie erronée, il y a maladie.

D'après l'importance plus ou moins grande et la répartition des principes planétaires et des quatre éléments dans l'homme, le *tempérament* de celui-ci est différent; on a ainsi les tempéraments sanguin, mélancolique, flegmatique et colérique.

Enfin, Paracelse signale l'importance du *Liquor vitæ* ou force vitale, qui fait vivre le corps humain, mais est susceptible aussi d'engendrer nombre de vertus ou de vices ; il en est comme des minerais qui sont bons ou mauvais selon le mode d'action de la force vitale dans la nature.

L'*Ens naturale* est donc la source des maladies de cause physiologique ou naturelle, telles que les troubles de l'estomac, de l'intestin, du cœur, de la matrice, etc., et aussi les fièvres et inflammations, la peste, les maladies infectieuses, etc.

4° *Ens spirituale.* — Paracelse dit: « L'esprit est ce qui est généré de nos pensées, sans matière, dans le corps vivant; ce qui naît après la mort, c'est l'âme. » De la pensée ou représentation naît la forme, de la volonté, la vie qui l'anime ; de là la naissance d'êtres élémentaires qui veulent vivre et cela souvent aux dépens de leur créateur ; de là l'explication de toutes les actions magiques, y compris l'hypnotisme, qui est la porte même de la magie noire.

Comme cause de maladie, l'*Ens spirituale* agit sur le corps astral, qui, organe par organe, correspond exactement au corps physique, dont il est le schéma ou l'image ; il en résulte que toutes les atteintes nocives subies par le premier se communiquent facilement au second. Il en est ainsi de toutes les émotions et passions et aussi des envoûtements. Par l'envoûtement, l'esprit, ou plutôt le corps astral est atteint, et l'action novice transférée au corps. La malédiction agit de même. « Et ne t'amuse pas de tout ceci, ô médecin ! s'écrie Paracelse ; tu ne sais pas quelle est la puissance de ta volonté ».

5° *Ens Dei.* — « Tout dans la nature, dit le Dr Hartmann, a son fondement en Dieu et s'effectue par la nature ». Il faut reconnaître là, avec les théosophes, la *loi du Karma* : tout germe apporte ses fruits, toute dérogation à la loi doit être expiée. La loi du Karma se perpétue à travers les existences successives jusqu'à épuisement de toutes les causes de déséquilibre. On peut dire que la maladie engendrée par l'action du Karma l'est par la volonté de Dieu, qui a établi la loi, et non parce que Dieu infligerait la maladie par caprice ; de la même façon se fait la guérison, si l'expiation est suffisante, si le moment du pardon est venu. Le médecin n'est qu'un instrument ; s'il guérit, c'est la volonté de Dieu ; il n'est même pas nécessaire que le malade ait la foi, si le moment de la guérison est venu. La suggestion n'est qu'une forme de ce mode de guérison.

Dans notre précédent article, nous avons assez

parlé des moyens thérapeutiques employés par Paracelse et de ses idées sur ce sujet pour n'avoir pas à y revenir ici. Pour terminer, citons seulement le passage suivant emprunté au Dr Hartmann (*Lotus*, loc.cit.) et concernant la thérapeutique végétale: « La médecine moderne se sert toujours de plantes, d'herbes et de racines pour la cure des maladies, mais elle ne sait nous donner aucune raison de leur action, sinon que l'expérience a prouvé que ces médicaments ont un bon effet dans certaines affections. Paracelse nous indique le *pourquoi* de cette action, et nous enseigne que chaque plante est la représentation d'un principe invisible existant dans l'univers et dans le corps humain, et que l'introduction d'un principe sain dans un organisme malade peut rétablir l'équilibre des vibrations en vertu de la loi d'induction. Il prouve aussi que si l'on cueille les herbes médicinales sous l'influence du soleil, ou de la lune, ou d'une planète particulière, cela a son importance, quoi qu'en pensent nos modernes apothicaires, et que les vertus des plantes changent les conditions astrales dans l'éther de l'espace ».

Nous reviendrons, dans un dernier article, sur Paracelse occultiste, astrologue et alchimiste.

Dr Lux.

ANCIENNETÉ DE MONOTHÉISME ÉGYPTIEN

Tous les jours sur le sol sacré de l'antique Egypte, les savants découvrent ou exhument des débris architecturaux, des pièces sculpturales, souvent couverts d'inscriptions hiéroglyphiques; impassibles témoins d'une civilisation disparue, tous ces vestiges remontent à une époque très reculée. Par leur contenu ils parlent tous en faveur de l'existence d'une conception monothéiste.

On peut émettre en principe les deux propositions suivantes dont nous ne nous attarderons pas à faire la démonstration théorique: la présence de fragments, si grossiers soient-ils, d'architecture, de sculpture, ou d'écriture monumentale ayant appartenu à un peuple antique, prouve chez ce dernier l'existence d'un développement psycho-intellectuel avancé en mathématiques et en conceptions philosophiques, monothéistes et autres, lorsque dans ces vestiges mêmes on découvre des dispositions artistiques harmoniques, architectuales ou autres dénotant la connaissance des mathématiques, dont l'acquisition nécessite une réflexion méthodique poursuivie pendant un grand nombre de siècles par une élite; on peut également conclure chez un peuple à la présence d'une évolution philosophique et religieuse pleinement manifestée, de l'examen de ces mêmes vestiges, toutes les fois que leur inquisition permet de retrouver chez eux des symboles ressortissant à la magie ou à d'autres vérités initiatiques, sous forme de croyances cosmogoniques ou théogoniques, par exemple.

L'existence des signes scripturaux remonte à une haute antiquité et leur analyse plaide en faveur d'un monothéisme encore antérieur à eux. « A l'origine, dit Foucart, elle (l'écriture égyptienne) a fait usage d'images concrètes reproduisant aussi exactement que possible la réalité; elle y a joint une série de reproductions symboliques ou d'idéogrammes. Ces signes images ont persisté jusqu'aux derniers temps... Plus ou moins simplifié, abrégé, le contour caractéristique *s'est maintenu sans altération*. L'*alif* est toujours la branche de palmier, comme sur les inscriptions les plus anciennes. Le *aïn* (le bras) est le même dans une inscription du Sinaï, de la troisième dynastie, ou sur un bas-relief romain de Denderah. A quelle prodigieuse antiquité remonte ce mode d'expression de la pensée, c'est là un mystère impénétrable. On s'en fera néanmoins quelque idée en remarquant que déjà les textes de la troisième et de la quatrième dynastie sont composés presque uniquement de caractères alphabétiques, c'est-à-dire de caractères parvenus au terme de la lente évolution qui va de l'image concrète au son décomposé. Les animaux ou les plantes, les objets ou ustensiles, qu'employait cette écriture attestent qu'elle a été créée en Egypte et par les Egyptiens. Tous les oiseaux qu'on voit dans les hiéroglyphes sont ceux qui peuplent la vallée du Nil ou les déserts voisins..., les outils agricoles, hoyau, charrue, sont les instruments que maniait le paysan égyptien ».

La nature des explications d'ordre magique renfermés dans la conformation des divers signes hiéroglyphiques, est aux yeux du véritable adepte de la magie une preuve indéniable de la haute antiquité du monothéisme égyptien. Prenons par exemple le signe sacré du *ciel*, qui fait

partie de ce que nous pouvons appeler les signes de support ; il présente typiquement une rangée de 4 piliers fourchus dessinés côte à côte et sur la partie supérieure desquels s'appuie un trait horizontal. Cet idéogramme servait à la désignation des idées primordiales telles que celles du monde, du temple, de la demeure royale.

Cette figuration du ciel par 4 piliers fourchus répond au *quaternaire* sacré. Or, la notion d' « unité divine » est essentiellement impliquée dans sa constitution. Le quaternaire nécessite en outre pour sa compréhension l'admission préalable des quatre forces primordiales émanées de la divinité créatrice et dont la théogonie égyptienne enseignait l'existence. Ces forces s'adaptent aux divers plans de la nature dans tous les ordres de matérialité et d'éthérialité, grâce à l'impulsion divine intelligente qui les anime ; elles contribuent à la formation et au développement des divers êtres qui les habitent ; et c'est ainsi qu'elles donnent lieu aux diverses manifestations de la nature aussi bien dans le domaine du psychisme que dans celui du monde physique. Les quatre éléments du plan matériel, la terre, l'eau, l'air et le feu ou mieux les essences chimiques germinales de la terre, de l'eau, de l'air et du feu concrets dérivent de ces forces, ainsi que leurs correspondants des plans plus élevés.

On conçoit que le temple avec ses quatre piliers latéraux ait été considéré comme un des meilleurs symboles du quaternaire. Il reproduisait en petit une façon de concevoir notre cosmos dans son universalité. Le quaternaire se rattachait lui-même logiquement à un centre tout puissant, à une Divinité, Intelligence spontanément calculatrice et combinatrice, capable d'embrasser dans une unité de plan infiniment simple tous les êtres de la nature, capable, en un mot, de les soumettre à des lois.

Les monuments les plus reculés nous montrent donc que les prêtres égyptiens, tout au moins les plus initiés d'entre eux, croyaient à un Dieu unique.

Le sphinx des Egyptiens, lui aussi, se rattache au quaternaire. « Animal symbolique sculpté dans le granit, il se tient accroupi sur son piédestal, enfoui sous les sables, avec sa tête d'homme, son corps de taureau, ses pattes de lion et ses ailes repliées sur ses flancs. Il symbolisait les quatre éléments : l'air, la terre, l'eau et le feu, qui sont les quatre principes dont l'union forme la Nature elle-même. Il était aussi une clef de la science occulte, résumant les quatre vertus fondamentales de l'initiation, et donnant un mot d'ordre aux initiés. Sa tête humaine représentait l'intelligence; son corps de taureau la force persévérante et laborieuse ; ses pattes et ses griffes de lion l'audace ; et ses ailes repliées sur ses flancs étaient comme le voile de la pensée. *Savoir*, *vouloir*, *oser* et se *taire*, tels étaient la règle et le devoir pour les adeptes initiés. » (Cordier, in *Bull. soc. d'étud. psych. de Nancy*, 1906, n° 5.)

Le sphinx avait en outre une utilité pratique, comme formant l'entrée, par une porte comprise entre le haut de ses jambes antérieures, dans des galeries souterraines aboutissant à la grande pyramide ; Jamblique et d'autres auteurs anciens, et dans les temps modernes Champollion et Christian ont insisté sur cette disposition.

« Le sphinx, dit encore M. Cordier, composé d'une tête humaine, d'un corps de taureau, de pattes de lion et d'ailes, contenait en lui précisément les quatre animaux dont la symbolique chrétienne a fait les attributs des quatre évangélistes : Saint-Mathieu, Saint-Marc, Saint-Luc et Saint-Jean, que nos cathédrales nous représentent si souvent en compagnie d'un ange à tête d'homme, d'un bœuf, d'un lion et d'un aigle. Ce trait d'union entre la religion égyptienne et la religion chrétienne était intéressant à noter ici et vous y verrez sans doute une nouvelle preuve de l'intime parenté des formules religieuses qui, au premier abord, semblent le plus étrangères les unes aux autres ».

Le quaternaire présida non seulement à la construction des temples comme nous l'avons dit plus haut, mais encore à leur disposition par rapport aux quatre orientations primitives.

Aussi, les prêtres, désireux de fixer dans l'esprit du peuple cette notion du quaternaire qu'ils considéraient comme fondamentale, lui enseignèrent-ils de tout temps que le monde était comme une sorte de chambre close « en équilibre au sein des eaux éternelles ».

La Terre fut partagée en 4 maisons dont chacune répondait à l'un des 4 points cardinaux et obéissait à des dieux particuliers.

« Dans les cités orientales du Delta... dit M. Maspéro, on admit que la terre et le ciel étaient au début un couple d'amants perdus dans le Nou et qui se tenaient étroitement embrassés, le dieu sous la déesse. Le jour de la création un dieu nouveau, Shou sortit des eaux éternelles, se glissa entre les deux, et saisissant Nouit à pleines mains, la haussa par dessus sa tête à toute la volée de ses bras. Tandis que le buste étoilé de la déesse s'allongeait dans l'espace, la tête à l'ouest, les reins à l'est et devenait le ciel, ses pieds et ses mains retombaient deçà et delà sur notre sol. C'étaient les quatre piliers du firma-

ment sous une autre forme et l'on attacha à leur conservation les dieux d'autant de principautés voisines. Osiris ou Horus présida au pilier méridional et Sît au septentrional, Thot à celui de l'ouest et Sapdi, l'auteur de la lumière zodiacale, à celui de l'est. Ils se partagèrent le monde en quatre régions ou plutôt en quatre *maisons*, délimitées par les montagnes qui le bordent et par les diamètres qui se croisent entre les piliers; chacune des maisons appartenait à un seul d'entre eux, et les trois autres, ni même le soleil ne pouvaient y entrer, y séjourner, ou le traverser sans avoir obtenu l'autorisation du maître.»

De pareilles descriptions cosmogoniques n'apparurent certainement pas, comme un jaillissement spontané d'âmes naïvement présomptueuses, ou comme le premier effort de synthèse réfléchie d'une pensée appliquée à la contemplation des phénomènes de la Nature. Les éléments fabuleux qui en forment la trame sont loin de présenter ce tour naïf, enfantin, dont sont empreints les récits religieux de peuplades ignorantes ; le sens intime que de pareilles fictions recèlent est trop profond par lui-même, il dénote des connaissances trop étendues pour qu'on puisse les rattacher aux premiers essais d'une théologie rudimentaire, ignorante ou absurde.

Toute contradiction se résout si l'on admet que ces systèmes cosmogoniques possèdent en réalité un fondement magique, comme nous l'avons indiqué d'ailleurs plus haut. On s'explique alors l'écart si sensible que leurs données spéculatives présentaient d'avec la réalité. Les prêtres qui les avaient forgés étaient les initiés ; en créant de pareilles fictions religieuses à l'usage du peuple, ils avaient un but : amener celui-ci à se représenter d'une façon concrète et suffisamment intelligible pour lui, la façon dont les quatre forces primordiales, issues de la divinité, influencent le cosmos.

Certes, il y eut des prêtres qui, ne possédant plus le sens primordial de certains symboles par oubli de certaines traditions,les conservèrent religieusement néanmoins, tout en les faisant entrer à leur façon dans la composition de nouveaux récits religieux. Mais il en est d'autres également qui altérèrent les traditions, ou se servirent, en faussaires, de traditions déjà ou non encore altérées en les remaniant au mieux de leurs intérêts.

* * *

Hermès, fondateur de la magie égyptienne, mit en évidence dans son pays le rôle joué par le *Verbe*, en Dieu et chez les êtres émanés de lui, faits à son image, au double point de vue magique et ontogénique. Que l'on songe quel bagage scientifique exigeait la connaissance et la compréhension de ces rythmes quaternaires et septénaires, et en principe celle des divers rythmes périodiques qui, selon la mathématique céleste, fonctionnent dans la nature universelle, suivant les diverses dispositions de temps et de lieu qui s'y trouvent, on comprendra alors sur quelles profondes assises reposait déjà le culte monothéiste en Egypte lors de l'apparition de ces cosmothéogonies populaires.

On peut affirmer que, dès l'époque de Ménès, le peuple égyptien était monothéiste ; on peut ajouter qu'en réalité il l'était déjà bien des siècles avant. Les découvertes de Flinders Petrie, de Weill, les travaux de Maspero, de Quibell, de Naville, d'Amelineau, de Foucart, de Capart, ne laissent aucun doute à ce sujet. Dans les tombes royales d'Abydos on à récemment découvert une série de petits documents d'art religieux des plus intéressants. « Ce sont de petites plaquettes en ivoire ou en bois, portant gravées d'un trait peu profond, parfois rempli d'un enduit noirâtre, des scènes et inscriptions extrêmement variées.

« La plus grande de ces plaquettes a été découverte dans la tombe du roi que l'on semble s'accorder à identifier avec Ménès, le premier roi de la Ire dynastie des annalystes d'époque classique. Les scènes et inscriptions se répartissent en quatre registres superposés. Au premier à droite, une représentation curieuse d'un temple primitif au-dessus duquel se trouvent deux barques. Au registre suivant, un second sanctuaire avec un oiseau sacré, analogue à l'un des dessins de la massue de Nar-Mer. Devant le temple, un taureau s'abat dans un filet, attaché en terre au moyen de deux piquets... Les deux registres inférieurs sont consacrés à des représentations de barques et à des inscriptions. » Capart (p. 246-247).

Ainsi dès la Ire dynastie on constate l'existence d'inscriptions hiéroglyphiques, et de traces très nettes d'un symbolisme religieux très complexe, puisque sur les monuments remontant à cette époque se trouve déjà représentée la barque sacrée des Egyptiens. Or, la barque sacrée symbolisait tantôt la marche du Dieu Solaire, conception de nature essentiellement monothéiste qui exigea des siècles pour se constituer, tantôt l'évolution individuelle de l'âme, dans l'ultraterrestre. D'après une conception qui atteint plus tard son maximum de complication, le défunt parcourait dans la barque de Ra, et en compagnie de ce dernier dieu, d'abord le monde infernal, puis le Nil ou Océan Céleste « pour des millions d'années ».

La croyance en l'existence d'un Dieu se

montre d'une manière effective bien avant la Ire dynastie.

« Un monument fort curieux au point de vue du style, a été découvert au cours des fouilles de Petrie, à Abydos, pendant l'hiver 1902-1903. C'est une petite plaquette en terre verte émaillée portant, en léger relief, une figure d'homme en marche, le bâton à la main. Une inscription, en relief également, occupe une partie de l'espace laissé libre devant la figure. Voici comment s'exprime à son sujet son inventeur : « Elle a été faite plutôt comme offrande votive. La figure est d'un type inférieur, de la variété négroïde de la population préhistorique, n'appartenant ni à la race libyenne pure, ni à la race dynastique. D'après les inscriptions, nous devons l'attribuer aux Anou, que l'on regarde comme une population aborigène de l'Egypte. Il s'agit d'un chef du nom de Tera-Netor, « *consacré à Dieu* », de la forteresse des Anou, dans la ville de Hemen. La lecture de l'inscription hiéroglyphique est extrêmement incertaine, tout au moins pour quelques-uns des signes qui la composent... Les hiéroglyphes sont gravés sans ordre, loin de la belle régularité des inscriptions de l'Ancien-Empire. Ces monuments trahissent la maladresse du manœuvre qui copie des signes *dont il ne comprend pas la signification.* » (Ce dernier détail, notons-le en passant, montre une fois de plus que l'écriture hiéroglyphique fut spécialement ou principalement l'apanage des prêtres et pouvait même dénoter indirectement l'existence d'un sacerdoce bien constitué, en possession d'une éducation philosophique et théologique déjà pleinement constituée).

* * *

Le monothéisme égyptien est, dans son essence même, émanatiste. Dieu, possédant en lui, sous forme d'équivalents irreprésentables pour notre esprit, tout ce qui compose, hors de lui, l'essence de l'actif et du passif, émane éternellement; sans cesse, de sa substance divine, il développe de nouveaux mondes. Les Egyptiens ont dénommé l'émanation primordiale formatrice de notre Univers généralement sous le nom d'Ammon. L'Emanation primordiale a eu des fonctions cosmiques qui furent désignées par des noms; ces noms, qui ne servaient à dénommer primitivement que des fonctions ou des attributions, finirent par désigner de véritables dieux, dérivant ainsi, souvent étrangement, les uns des autres ; car on avait oublié, dans la suite des temps, la véritable valeur de ces noms, pour croire finalement qu'ils désignaient en réalité les vrais dieux. Il n'en est pas moins vrai que, à côté de ces dieux, qui intervinrent successivement dans la création et la conservation du monde, il existait chez les Egyptiens une coutume symbolique consistant à représenter dans leurs hymnes et chants religieux notamment, les divers rôles de la divinité une comme autant de dieux.

« L'Egypte monothéiste, dit M. Grébaut, a considéré les dieux de son Panthéon, comme les noms qu'un être *unique* recevait dans ses divers rôles, en conservant dans chacun, avec son identité, la plénitude de ses attributs. Dans son rôle d'Eternel, antérieur à tous les êtres sortis de lui, puis dans son rôle de Providence qui, chaque jour, conserve son œuvre, c'est toujours le même Etre réunissant dans son essence les attributs divins. Cet Etre qui en soi, un et immuable, mais aussi mystérieux et inaccessible aux intelligences, n'a ni forme ni nom, se révèle par ses actes, se manifeste dans ses rôles dont chacun donne naissance à une *forme divine* qui reçoit un nom et est un *Dieu*... Ce ne sont pas les dieux qu'on adore, au contraire, on leur dénie l'existence personnelle ; on adore, sous le nom d'un dieu quelconque, le *Dieu caché* qui, en se transformant lui-même, en *s'enfantant pour de nouveaux rôles*, engendre les dieux qui sont ses formes et ses manifestations. Le dieu *qui n'a pas de forme et dont le nom est un mystère* est une âme agissante qui remplit de nombreux rôles *personnifiés par les dieux*. »

D'après certaines traditions, les Egyptiens se rattachaient, par quelques-uns de leurs éléments ethniques tout au moins, aux anciens Atlantes. Quant à leurs dynasties divines, antérieures aux dynasties historiques, elles correspondent d'une part à toute l'histoire d'une Egypte très civilisée, antérieure à Ménès, d'autre part, leurs divers représentants ont servi à jouer un rôle dans les cosmo-théogonies égyptiennes. Mais, si loin que l'on remonte dans ces cosmo-théogonies, on trouve les traces d'une sublime initiation apportée par des messies, venus de mondes supérieurs et perpétués fidèlement par de hauts missionnés. Ainsi, dans la trinité égyptienne, on trouve *Ammon*, principe masculin ou actif; *Mauth*, principe féminin ou passif, et *Khons*, « principe équilibrant, produit de l'action et de la réaction des deux premiers l'un sur l'autre, et devenant, pour ainsi parler, la force génératrice mise en action par Ammon-Ra, pour l'émanation éternelle des Univers. Le Khons égyptien, c'est le Honover de Zoroastre, le Vichnou du Khrisnaisme, le Logos de Saint Jean, le Fils de la Trinité chrétienne. La manifestation de cette triade primordiale sur la terre se résout ou s'in-

carne en Osiris, Isis et Horus, qui deviennent, disons nous, les dieux *populaires* de l'Egypte. Les initiés seuls, en effet, connaissent et comprennent Ammon, Mauth et Khons. Mais c'est Osiris, Isis et Horus qui sont sans cesse offerts à l'adoration des foules et représentés, honorés, invoqués devant le peuple et dans les cérémonies publiques... » (Cordier).

Isis et Osiris ont été considérés par les Egyptiens tantôt comme des dieux locaux, tantôt comme des dieux cosmogoniques, voire même comme des aspects d'un Dieu Un. Une lecture attentive portant sur un certain nombre des textes égyptiens et grecs, nous amène à penser qu'Osiris fut avant tout un grand Messie, associé à Isis dans sa naissance et dans sa mission, comme Jésus le fut à Marie.

Ici encore, on se trouve en présence de ce « double enseignement religieux donné à l'humanité, l'un pour l'élite, l'autre pour le plus grand nombre ... ce qui explique à la fois la *diversité formelle* et *l'unité substantielle* des religions.

« C'est pour avoir abandonné cette méthode d'enseignement qu'on peut appeler la méthode *initiatique* et qui fut pratiquée partout dès la plus haute antiquité, que l'Eglise chrétienne a perdu peu à peu son empire sur les âmes. En ne donnant à tous qu'un enseignement primaire, littéral et, par conséquent inférieur, elle a créé elle-même le conflit entre la science et la religion. » (Cordier).

L'humanité est en proie actuellement aux pires agitations, la crise terrible qui l'étreint, marque à notre avis une transition entre les errements du passé et la splendide apparition des vérités nouvelles ou oubliées. Elle est appelée à entrer prochainement dans le règne glorieux de l'esprit, annoncé par les voyantes ainsi que par les communications publiées par Hab. On en voit poindre, dans notre vieille humanité, certains indices; de son côté, la science va finalement venir confirmer la Religion Eternelle, celle des initiés, et ce sont les matérialistes eux-mêmes qui fourniront les preuves positives en faveur de l'existence de cette Magie Universelle qui forme son véritable et unique soutien scientifique.

Dr MARC.

⊕

REVUE UNIVERSELLE

(FRANCE ET ÉTRANGER)

Un signe vulgaire de la mort réelle. (*Cosmos*, 27 oct. 1906, d'après *Gaz. des hôpitaux*).— Nos lecteurs nous seront reconnaissants de leur faire connaître un moyen simple et infaillible permettant d'éviter le danger des inhumations précipitées.— La putréfaction est le seul signe absolument sûr, mais il est trop tardif ; elle se traduit par une tache verte abdominale le quatrième jour seulement. Avant la putréfaction se produit déjà un dégagement d'hydrogène sulfuré et de sulfhydrate d'ammoniaque, dont la présence dûment constatée est, d'après le Dr Icard, un signe non moins certain que la putréfaction. Ces gaz se produisent en abondance surtout dans le poumon, d'où ils s'échappent par les fosses nasales. Or, il est facile de constater ce dégagement au moyen d'un morceau de papier plombé, c'est-à-dire trempé dans une solution d'acétate neutre de plomb. Ce papier prend une couleur variant du café au lait jusqu'au noir intense en présence des gaz ci-dessus mentionnés. Il y a formation de sulfure de plomb.

On peut encore se servir d'une pièce d'argent qui devient gris noir par formation de sulfure d'argent ; une pièce de cuivre prend une teinte noir rougeâtre ; c'est comme si ces métaux avaient passé par le feu. Ainsi il suffit, en cas de doute sur la mort réelle, d'introduire dans une fosse nasale un morceau de papier plombé ou de déposer sous la narine un petit carré de ce papier ou une pièce de monnaie brillante d'argent ou de cuivre. Le Dr Icard conseille de prendre un morceau de papier découpé sur le bord gommé d'une enveloppe et d'y tracer avec une solution d'acétate de plomb des caractères ou un dessin ; ces signes apparaissent par la réaction en noir intense sur fond blanc.

L'acétate de plomb existe dans le commerce sous forme d'*eau blanche* ou d'*extrait de Saturne*. Par une température moyenne, la réaction se produit vers la fin du premier jour ou au commencement du second jour.

Expérience de fakirs (L'*Echo du Merveilleux*, d'après *Light* et *Hindoo spiritual Magazine*).—

Au milieu d'une fête indienne, un Yoghi se plaça au milieu d'un carré consacré et tomba en trance.

Un groupe de Yoghis d'ordre supérieur s'avança alors, portant un long et profond vase en terre cuite, chauffé au moyen de cendres encore brûlantes. On le remplit de cire qui entra en fusion et dans laquelle chacun d'eux versa le contenu d'un petit paquet qu'il avait apporté.

Un groupe de cinquième ordre prépara alors le corps pour l'ensevelissement, en l'enveloppant dans les plis d'une mousseline blanche, enroulée plusieurs fois et dont chaque extrémité fut solidement fermée au moyen d'une corde blanche.

Avant cela, le corps avait subi une préparation spéciale ; les yeux, le nez et la bouche avaient été obturés avec une sorte de cire préparée spécialement. Ils prirent ensuite le corps et le plongèrent doucement dans la cire fondue. Il fut retiré, et lorsque cette première couche de cire se fut refroidie, ils le plongèrent de nouveau et répétèrent jusqu'à huit fois cette opération.

Pendant ce temps, un autre groupe de Yoghis creusait la fosse, et lorsque celle-ci eut de six à huit pieds de profondeur, la cérémonie de l'enterrement commença.

Les trois plus anciens déposèrent le corps dans une sorte de cercueil grossièrement fait, pendant que les autres, formant une procession autour de l'espace réservé, faisaient entendre des chants. Le cercueil fut descendu dans la fosse ; on le recouvrit de terre et on éleva au-dessus une sorte de monticule.

Le huitième jour le cercueil fut exhumé ; comme il avait été fermé au moyen de chevilles de bois, on l'ouvrit avec des coins. Le corps fut trouvé dans l'état où il avait été mis. On déroula l'enveloppe de mousseline, on enleva la cire placée sur le nez, les yeux, la bouche et les oreilles et les Yoghis firent en procession trois fois le tour de l'espace réservé. Au troisième tour on vit le Yoghi se dresser seul lentement et prendre la position assise, regardant autour de lui comme un homme qui sort d'un profond sommeil.

Le ressuscité prit ensuite lentement le chemin de la montagne vers une caverne où il se proposait de passer le reste de sa vie dans la méditation. Cette cérémonie devait le rendre apte à servir finalement d'intermédiaire entre les deux sphères, matérielle et spirituelle, à sa volonté.

L'empereur allemand et la baguette divinatoire. (*Annal. d. sci. psychiq.*, sept. 1906). On télégraphie de Wilhemshöhe au *Lokalanzeiger* de Berlin, à la date du 28 août :

« Le prince Hans von Carolath, ancien commandant au 7e régiment de cuirassiers, qui fait en ce moment une cure d'air à Wilhelmshöhe, a été appelé au château impérial pour faire une conférence devant Guillaume II sur l'utilité de la baguette divinatoire pour retrouver les objets perdus et pour découvrir les sources. Le prince, qui possède justement la faculté de faire tourner la baguette aux endroits où se trouvent les objets cherchés, a même exécuté de nombreuses expériences, qui ont été couronnées d'un succès complet.

« Ces objets, tels que porte-monnaie, broche, etc., ayant été par ordre de l'impératrice, secrètement cachés dans le parc, la baguette magique eut bientôt fait de découvrir l'emplacement où ils avaient été dissimulés.

« La princesse Victoria-Louise cacha même dans le sable une épingle à chapeau enrichie de brillants ; cette fois encore l'objet fut aussitôt découvert.

« L'empereur se rendit alors avec son hôte à un endroit du parc situé non loin de l'Emitage et appelé la promenade des Philosophes pour y assister à des expériences de découverte de sources.

« Le résultat ne se fit pas attendre ; au bout de quelques instants à peine, le prince de Carolath annonça l'existence jusqu'alors inconnue d'une source d'une certaine importance, à une profondeur de 50 mètres. La direction même de la source fut, sur le désir qu'en exprima l'empereur, déterminée avec une absolue précision, ainsi que son point d'aboutissement : le fond du fossé qui entoure le château.

« L'empereur fut tellement enthousiasmé par ces résultats, qu'il entendit, lui aussi, tenter l'aventure, mais, intimidées, sans doute par la majesté impériale, les sources refusèrent obstinément de se montrer. Le maniement du bâton de maréchal est, sans doute, mieux l'affaire de l'impérial « rhabdomante ».

L'empereur a remercié le prince et a exprimé l'espoir que, bientôt, les vertus de la baguette magique seraient universellement reconnues. Il a ajouté que l'agriculture allemande pourrait beaucoup en profiter.

Enfin, il a fait cadeau au prince de Carolath, pour le remercier de sa conférence et de ses expériences, de deux gravures de prix.

Deux cas intéressants de télépathie. (*Psych. Studien*, sep. 1906). — Ces cas sont

communiqués par M. Otto Wenzel-Ekkehard :

1° Récemment, à Riva, le Dr Pio Bruti, ayant à subir une opération, et pressentant une issue fatale, télégraphia à ses proches, à Pizzolo, pour les appeler à son lit de mort. Les proches se préparèrent au voyage : il y avait 60 km. jusqu'à Riva. Pendant les préparatifs, la fille du malade, âgée de 20 ans, poussa soudain deux cris perçants, suivis peu après d'un troisième si violent qu'elle s'affaissa sans connaissance. Il était 4 heures de l'après-midi. Une demi heure après arriva un télégramme annonçant la mort du Dr Bruti, arrivée exactement à 4 heures.

2° Un homme de 50 ans, habitant Accrington, était parti de la maison depuis plusieurs jours et n'était pas revenu. Les voisins, inquiets au sujet de sa fille mineure, assaillirent celle-ci de questions au sujet de l'absence de son père. Un jour, cette jeune fille raconta qu'elle avait vu la nuit son père debout à côté de son lit et que son cou était marqué de stries rouges. Pendant qu'elle faisait ce récit, elle devint subitement clairvoyante et s'écria qu'elle voyait son père contre un pont, qu'elle décrivit exactement, avec une corde au cou. Les voisins coururent à l'endroit désigné et trouvèrent effectivement cet homme pendu à la rampe du pont.

Visions relatives à l'incendie de l'Université de Groningue (*Het toekomstig Leven*, 15 septembre 1906). — 1° M. J.-H. R., d'Utrecht, raconte : « Ce matin (31-8-05) vers 6 heures, ma femme se réveilla très angoissée et me raconta qu'un grand malheur était arrivé la veille au soir à Groningue. Je lui répondis qu'il n'y avait rien de vrai dans les rêves, mais elle me soutint que ce n'était pas le cas cette fois. Elle s'était réveillée trois fois et chaque fois qu'elle se rendormait elle avait eu le même rêve. Craignant de la surexciter, je n'insistai pas pour avoir une description exacte du malheur qu'elle avait vu en rêve. Mais, une demi-heure après, elle me raconta qu'elle avait vu un grand *incendie* à Groningue, une véritable mer de feu, dans le voisinage de l'Harmonie, que beaucoup de dames en toillette claire avaient assisté à ce spectacle et que la Boteringestraat avait été occupée par une foule d'agents.

« Elle avait vu un grand nombre de visages de connaissance, mais n'avait pas vu Madame V. R., ni M. Luppo B... Je ne pouvais me figurer qu'il y eût rien de vrai dans cette vision nocturne et me mis à rire, ce qui ne parut pas beaucoup plaire à ma femme.

« Vers 8 heures ou un peu après, je reçus la visite de M. H. (également marié avec une femme de Groningue) ; il nous raconta qu'il venait de recevoir un télégramme de sa famille, à Groningue, lui annonçant que les bâtiments de l'Académie étaient brûlés de fond en comble. Je restai perplexe à cette nouvelle et dus bien admettre, malgré moi, que la vision de ma femme avait été exacte... »

2° Un médium de La Haye a eu, à la même occasion, le rêve suivant ; dans la nuit du 29 au 30 août, il rêva qu'il se rendait vers sept heures auprès d'une connaissance. Il se trouvait au centre de la ville, quand il vit le ciel s'illuminer graduellement en rouge et en pourpre ; il se dirigea vers la lueur qui du pourpre passa au rouge-sang avec flammes jaunes. Des jets de lumière bleue et blanche s'élançaient vers le ciel, masqués par moments par des flots d'épaisse fumée. C'était un spectacle terrifiant, comme si la moitié de la ville était en feu. Il se réveilla angoissé et avec des battements de cœur. Le lendemain matin, il fit chercher l'édition du matin du *Handelsblad* pour voir s'il y avait réellement eu un incendie, et dans l'intervalle fit part de son rêve aux personnes de la maison. Le journal ne renfermait rien de ce genre. Mais le lendemain, 31, à sa grande surprise, il donnait la relation de l'incendie survenu à Groningue la veille au soir. Ainsi le rêve s'était produit avant l'évènement. Le rêveur se rendit au centre de La Haye et constata qu'il avait vu le feu précisément dans la direction de Groningue.

La base physique de l'astrologie (*Light*, 22 septembre 1906. — M. Sutcliffe, dans *Modern Astrology* (sept.), cherche à déterminer le mécanisme d'ordre physique susceptible d'expliquer les effets qu'étudie l'astrologie. Il envisage d'abord la gravitation et le mouvement des planètes autour du soleil. Selon lui la gravité n'est pour rien dans les mouvements et les forces mises en jeu ; de la gravité nous ne savons rien tandis que nous connaissons en grande partie les forces électriques et magnétiques. Par les méthodes classiques, il calcule la charge électrostatique de la terre, puis considérant le mouvement de la lune sur son orbite comme dû à un champ magnétique, il montre que la charge électrostatique de la terre, calculée dans ces conditions, s'exprime presque exactement par le même chiffre qu'en partant de la masse pour son évolution.

Il envisage ensuite ce fait que la terre, dans sa rotation diurne, présente successivement cha-

que point de sa surface au champ magnétique du soleil pour l'y soustraire ensuite, et cela par alternances régulières, et montre que ce fait suffit, au point de vue mathématique, pour rendre compte des variations diurnes de l'aiguille aimantée. Il constate de plus, que la charge électrostatique du soleil est dans le même rapport avec la charge de la terre que la masse du soleil avec celle de la terre, et ajoute : « Il résulte de là que tout ce que l'on déduit de la considération de la force de gravitation peut se déduire aussi bien de la théorie électromagnétique, avec cet avantage que cette dernière nous apprend plus que la théorie de la gravitation, puisqu'elle explique le fonctionnement des forces magnétiques dans toute l'étendue du système solaire, ce que la gravitation est impuissante à expliquer. La méthode que nous avons employée pour expliquer le mouvement des corps célestes est la même que le physicien sait manier et contrôler. »

Par une interversion des idées courantes, M. Sutcliffe garde la force centripète ou attractive comme de nature électrique et la force centrifuge ou répulsive comme magnétique ; les forces électro-magnétiques combinées donnent naissance aux mouvements de rotation des planètes. La force électrique rayonne dans toutes les directions autour d'un corps chargé, à moins que d'autres corps ne se trouvent dans son voisinage, auquel cas elles se dirigent vers ceux-ci, et de même dans le système solaire, en formant une série de lignes de force reliant ensemble les différents membres du système.

« Les secrets de l'astrologie sont donc liés au mécanisme intime de ces lignes de force, agissant entre les différents membres du système, et c'est en étudiant la nature et le caractère de ces lignes que les lois gouvernant les influences astrologiques peuvent être comprises. Ce réseau de lignes de force, en action dans les espaces interplanétaires, doit être considéré comme un facteur essentiel de l'anatomie et de la physiologie de l'organisme solaire. »

M. Sutcliffe se propose d'établir la méthode permettant de calculer les potentiels des planètes ; il a pu constater que « chaque corps céleste envoie dans l'espace quatre variétés d'électrons, chaque sorte se mouvant selon un rythme vibratoire propre suivant les lignes de force. »

Les divisions du zodiaque peuvent être comparées aux divisions de l'octave musical. « Pour qu'un instrument de musique fût exactement accordé pour chaque note, il faudrait diviser l'octave en 27 astérismes, et ces astérismes sont encore en usage chez les astrologues de l'Orient. » Nous possédons donc une raison mathématique, connue de Pythagore, de l'expression « musique des sphères. »

La bacchante d'Antinoé (*Luce e Ombra*, août 1906). — M. Gayet, le célèbre archéologue, a institué des fouille sur l'emplacement de la ville que l'empereur Hadrien avait fait construire sur les bords du Nil en l'honneur de son favori Antinous ; récemment a été ouverte une tombe où l'on pensait trouver les restes de l'amante ou de l'épouse d'Antinous. La présence, à côté du cadavre, d'une thyrse et d'autres objets indique que leur détentrice jouait un rôle dans les fêtes dionysiaques. Un anneau d'or découvert en même temps fut mis entre les mains d'une personne douée de facultés psychométriques, sans aucune indication de provenance. Le psychomètre pressa l'anneau contre son front et se mit à parler : « Sur les bords d'un grand fleuve, sur l'une des rives duquel s'élève une montagne très abrupte, une foule de peuple entoure un cortège d'hommes et de femmes dans un état d'excitation sauvage, affectant toutes les allures de l'ivresse, de la luxure et de la cruauté, accompagnés d'éléphants et de panthères et dirigés par une femme en robe longue, qui porte au doigt l'anneau servant à l'expérience. » Le voyant décrit la scène d'un bout à l'autre et répéta les cris poussés par ces figures, sans en comprendre le sens ; il traça d'une écriture gauche, mais reconnaissable, l'inscription trouvée dans la tombe et signifiant : « Je répands le vice, je répands le sang. »

Voix prémonitrice (*Light*, 1er sept.). — Le colonel Begbie raconte le fait suivant : le 20 août il faisait une grande excursion à bicyclette et revenait à Hatfield par un beau chemin de campagne. Il approchait d'un endroit où le chemin faisait une courbe et voyait assez du côté opposé du chemin pour constater qu'il ne s'y trouvait pas d'obstacle. Il se dit donc que ce n'était pas la peine de sonner. Mais au moment même de s'engager sur la courbe, il entendit une voix lui disant avec une sorte d'anxiété : « Sonne ! ». Immédiatement il sonna et un instant après, il vit un bicycliste, courbé sur sa machine, passer à côté de lui à fond de train ; il suivait le côté gauche du chemin qu'il a dû abandonner au moment du coup de sonnette ; si le colonel n'avait pas sonné, la collision eût été inévitable et elle aurait été désastreuse pour les cyclistes et leurs machines. La voix entendue lui avait immédiatement semblé d'origine surnaturelle.

Le grand médium Miller est à Paris ; ne l'ayant pas vu, nous avons le regret de n'en pouvoir parler aujourd'hui.

ART

Un Portrait de Mozart Enfant

Il y a quelques mois que certain portrait de Mozart enfant, exécuté à Londres pendant son séjour en 1764-65, et complètement perdu de vue, oublié, ignoré, a été signalé de nouveau et même reproduit, dans des proportions très réduites d'ailleurs, par une revue hollandaise, la *Cæcilia*, de La Haye, à l'occasion d'une étude assez brève, mais copieusement illustrée sur *les Portraits de Mozart*, dont l'auteur était l'érudit critique, M. D.-F. Scheurleer. Depuis M. Teodor de Wyzewa y a fait plusieurs fois allusion, et l'a cité notamment dans le dernier chapitre de sa monographie si remarquable et si vivante sur *la Jeunesse de Mozart*, en cours de publication dans la *Revue des Deux Mondes*. Je suis bien aise de pouvoir annoncer qu'une reproduction, de grandes dimensions et vraiment artistique, de ce précieux portrait, vient de paraître à Paris, par les soins de M. Frédéric Gittler, éditeur d'art (1), et qu'il est désormais loisible à tout mozartiste, à tout curieux, de surprendre un peu de l'âme vraie et du génie prodigieux, mais charmant, mais spontané, joyeux, rayonnant, de Mozart enfant.

Ce portrait est en effet, il ne faut pas craindre de l'affirmer, une des plus authentiques, des plus exactes et des plus éloquentes images qui nous aient été laissées de Mozart. La simple comparaison avec la fameuse aquarelle de Carmontelle, exécutée à Paris pendant l'année qui précéda celle où l'enfant parut à Londres, suffirait à en affirmer la ressemblance. On sait combien Carmontelle poussait loin ce don si rare de la ressemblance, et cette composition, où il groupa autour de Mozart son père et sa sœur, est justement une de ses plus réussies. Mais la vivacité de ce jeune visage, d'ailleurs si peu flatté, et qui cette fois est tourné droit vers nous, la physionomie vraiment simple et parlante de l'ensemble, laissent une impression que nul autre portrait, à tout âge, n'évoque au même degré.

On savait par une lettre de Nannerl, la sœur de Mozart, que Zoffany avait peint un portrait de l'enfant et un autre du père, pendant le séjour que ceux-ci avaient fait à Londres d'avril 1764 à juillet 1765. Mais on ignorait ce qu'ils étaient devenus, et pour qui ils avaient été exécutés. Il paraît que celui de Léopold Mozart a été récemment vendu en Amérique (?)... Quant à celui de Wolfgang, il se trouvait en 1836, en possession d'un chanoine de la cathédrale de Norwich, le révérend Francis Howes; on ajoute que lorsque celui-ci habitait Lowerblade comme maître de chapelle, le portrait était accroché dans sa salle à manger. C'est sa fille, une vieille dame décédée il y a peu d'années, qui l'a cédé au propriétaire actuel. Ce Zoffany, qui s'appelait en réalité Johann Zaufally, était de Ratisbonne. Après un séjour de treize ans en Italie, il avait été engagé à s'établir à Londres, vers 1758, sur la réputation que lui valaient déjà ses portraits à l'huile ou au pastel. De fait, très en faveur à la cour dès son arrivée, et même nommé peintre du Roi par Georges III, il fut comme le Nattier de Londres. Une foule de célébrités mondaines ou artistiques virent leurs traits par lui fixés sur la toile, et il était d'ailleurs très répandu dans le monde du théâtre et de la musique. C'est évidemment par Jean-Christian Bach, le maître de la reine Charlotte, qu'il fut amené à faire poser le petit prodige de huit ans et son père par-dessus le marché.

Le tableau, qui mesure quatre-vingts centimètres sur soixante, représente l'enfant debout, à mi-corps, devant un livre ouvert sur les pages duquel se lisent son nom « W.-A. Mozart » et la date de 1764. Il est vêtu d'un petit habit à larges boutons, laissant bouffer la chemise sur le devant, aux manchettes et au col. Les mains tiennent un nid où s'aperçoivent deux poussins et quelques œufs. Qnant à la tête, tournée presque de face vers le spectateur, avec un demi-sourire, elle frappe par la clarté des grands yeux et la lumière du front, élargi encore par la façon dont les cheveux sont tirés en arrière pour retomber en une petite queue en tresse. On connaît assez le portrait de Carmontelle, vulgarisé par une excellente gravure (il avait été exécuté surtout dans ce but), pour y prendre l'idée de ce qu'est le tableau de Zoffany. C'est, selon l'expression très juste de M. de Wyzewa, « comme si l'enfant, son morceau joué, avait sauté de sa chaise et se retournait vers nous ». Et, rappelant aussi le plus ancien portrait de Mozart enfant, fait à Salzbourg, le pénétrant critique ajoute : « Déjà le tableau de Salzbourg nous avait révélé la tête trop grosse sur un corps trop mince; mais ici seulement nous comprenons comment cette disproportion n'a pas empêché Wolfgang, pendant toute son enfance, de plaire, par sa figure même, à ceux que ravissait son génie musical. » Oui, comme devant la scène de Carmontelle, qui montre l'enfant au clavecin, dans la joie de son jeu, dans « la grâce exquise du mouvement de ses mains, qui volent, croirait-on,

(1) A Paris, 2, rue Bonaparte. C'est une gravure au burin, œuvre de M. Charles Schutz, de 31 sur 26 centimètres. Il en a été tiré 250 épreuves sur japon, au prix de 50 francs; plus quelques épreuves d'artiste, sur japon et sur parchemin, avec *remarques*, au prix de 75 et 100 francs. — Le portrait original (qui mesure 80 sur 60 centimètres) est à Londres, mais à vendre : les amateurs qui seraient tentés de l'acquérir devront s'adresser à M. Gittler.

Nos abonnés désireux de faire cette acquisition peuvent nous en confier la commande ou s'adresser de notre part à M. Gittler.

Direction de la « Lumière ».

au-dessus des claviers », mais avec l'inestimable avantage de rencontrer son regard, son regard qui, sous la laideur apparente du visage, découvre toute la pureté de l'âme de Mozart et son admirable beauté intérieure, — nous nous sentons en présence « d'un exemplaire d'humanité différente des autres, plus fine, plus spirituelle et presque dégagée de l'entrave du corps ». avec un sourire de rêve, « le sourire d'un enfant qui entendrait la musique des anges dans le paradis ».

M. Charles Schutz, le distingué graveur qui a consacré son talent à la gravure du tableau original, mérite les plus vifs éloges pour le bonheur avec lequel il a su conserver cette impression de lumière qui resplendit sur tout le visage, éclaire les yeux, agrandit le front. Son burin, extrêmement fin et délicat, a réussi à rendre presque dans sa fleur même le moelleux et le charme de la peinture, qui, d'après les photographies, paraît d'une conservation parfaite. En somme, original ou gravure, c'est là une œuvre non seulement d'un intérêt capital, mais charmante, et qui a droit à une place d'honneur dans l'iconographie musicale.

Henri de Curzon.

(*Guide musical*, du 7 octobre 1906).

BIBLIOGRAPHIE (1)

—o—

Office Général d'Edition,
14, rue du Cardinal-Lemoine (Ve) Paris

Le Dictionnaire national des Contemporains publié par un groupe d'Ecrivains, Artistes, Savants et Hommes politiques, sous la direction de C.-E. Curinier, forme 5 volumes in-4 sur deux colonnes.

Prix de l'ouvrage : broché 75 fr. — Relié (1/2 toile), 85 fr. — Paiement en 15 mois (soit 15 fr. par trimestre broché, 17 fr. relié).

—o—

Gustave Ficker.
Librairie générale et internationale,
4, rue de Savoie, Paris, VIe.

Les Hommes de notre Temps et leur Œuvre. Dictionnaire international illustré, par Gilbert Froidure d'Aubigné, Membre de plusieurs Sociétés savantes.

Les Hommes de notre temps paraissent par fascicules de 32 pages. La publication en est au tome premier, 1re série. Chaque biographie est accompagnée d'un portrait. Dans le dernier fascicule paru, la biographie de Lucie Grange occupe huit pages, dont deux sont des photogravures :

1o Madame Lucie Grange dans son cabinet de travail à Paris (1904);

2o Madame Lucie Grange, Directrice de la « Lumière », représentée dans une pose symbolique dont l'éditeur a dit quelques mots, tout ce qu'il a pu.

Nous disposons de quelques fascicules que nous adresserons aux abonnés qui en feront la demande, contre la somme de 2 francs, vu le petit nombre et la rareté.

Nous devons sincèrement déclarer que l'exécution en photogravure de nos photographies n'est pas parfaite. Tout l'intérêt réside dans le témoignage de sympathique estime accordé à l'humble directrice de la Lumière, par ses fraternels amis et charmants abonnés.

—o—

Editeur Lucien Bodin, 5, rue Christine, Paris (6e)

Résumé de la Philosophie rationnelle de R. A. M. 1 vol. in-12 de 80 p. (Tableaux et Figures) 1 fr.

La Société Anglo-Américaine pour les *Recherches Psychiques*. Son origine, ses progrès, aperçu de son œuvre. Traduction et introduction de M. Sage. Auteur du livre : Edward T. Bennett. Prix : 1 fr. 50.

La Vallée des Bienheureux ou le *Sentier de la Vérité* par Léopold Engel. — Traduit de l'allemand par Gaston Revel. 1 vol. in-12. Franco : 1 fr. 15

Zodiologie Médicale ou *Etude des Tempéraments individuels et de Thérapeutique appliquée* par le Dr M. Duz, Docteur en Médecine. Un vol. in-12, avec figures, tableaux de correspondance et glossaire. Prix : 2 fr. 50.

—o—

Editeur Chacornac, 11, quai Saint-Michel

Les Reflets de l'Erraticité et les *Contes* et *Interviews* par M. Charles d'Orino. Deux ouvrages distincts de communications spirites.

—o—

Editeur A. Messein, 19, quai Saint-Michel

La Gennia par John-Antoine Nau, Lauréat de l'Académie des Goncourt. Un vol. in-12, broché, 3 fr. 50.

Roman présenté comme étude spirite.

—o—

SOUS PRESSE

Pour les trois cents premiers souscripteurs, six francs au lieu de huit francs, prix auquel sera vendu l'ouvrage :

Les Pionniers du Spiritisme en France, documents pour la formation d'un livre d'or des sciences psychiques, recueillis par J. Malgras. Un beau volume, in-8o raisin, orné de nombreuses photographies hors texte, et comprenant environ 600 pages (gravures comprises). Pour paraître de novembre à décembre 1906.

Le prix de 6 francs pour un volume de luxe de cette importance étant un prix de propagande, il ne sera accordé sur ce prix ni remise, ni commission.

On peut adresser, dès maintenant, les souscriptions et leur montant à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris, ou à M. Malgras, 9, rue des Vosges, à Roubaix (Nord).

Nota. — Ajouter au prix de 6 francs, 1 fr. 25 pour l'étranger; 0 fr. 85 pour la France, port et emballage.

—o—

EN PRÉPARATION

Le Voyage de W. Reichel

A TRAVERS LE MONDE

Traduction en français d'une brochure allemande très sensationnelle.

(Voir la « Lumière » de février 1906).

Contre l'envoi d'un volume nous faisons une annonce; pour deux exemplaires, nous donnons un compte rendu de l'ouvrage.

Les prospectus, circulaires, lettres, sans envoi de volumes, sont considérés comme non avenus.

Le Gérant : Martelet.

(1) Nous faisons la commission pour tout ce que nous annonçons ou nous le fournissons directement.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

LA LUMIÈRE



N° 309. — DÉCEMBRE 1906. — SOMMAIRE. —

Célébration Universelle de la vingt-cinquième année de la "Lumière"

« Nous avons attendu notre fête du 27 octobre « qui remémore trois événements capitaux, pour « faire la célébration de la 25e année de la Lu- « mière.

« A l'étranger sur tous les points du monde où « nos lecteurs sont de vrais frères, toutes les âmes « unies ont communié sympathiquement entre « elles ; nous avons resserré le faisceau d'Amour « universel qui a formé un astre lumineux dans « l'espace.

« Heureux ceux dont le cœur sensible et vail- « lant a tressailli d'une espérante joie à l'occasion « de ce déploiement glorieux de forces tenues en « réserve jusqu'à ce jour.

« Cette date solennelle a marqué l'heure de « l'entrée dans une phase nouvelle de l'œuvre « spiritualiste harmonique.

« La « Lumière » *était* ; la « Lumière » *va* « *être* de plus en plus.

« Rien ne peut plus éteindre la « Lumière. »

SALEM HERMÈS.

Telles furent les paroles prononcées par le Grand Chef à l'occasion d'une fête si douce à l'affectivité de la direction de la « Lumière ».

Partout sur la terre, en elle et tout autour, la manifestation a été superbe.

Véritablement le monde vient d'entrer dans une voie nouvelle.

Le 27 octobre 1906 marque la fin d'une époque néfaste et le commencement d'une période ascensionnelle de gloire spiritualiste et peut-être de succès matériels pour favoriser le bon travail.

Nous remercions sincèrement tous nos amis.

Nos frères de Moscou nous ont informés qu'ils avaient brillamment fêté la 25e année de l'existence du « Rebus » également. Ils ont de plus larges moyens que nous, car en cet honneur ils ont décidé d'ouvrir un Congrès spécial. Tous nos vœux leur sont acquis, mais nous ne pouvons pas aller à Moscou.

Dans certaines parties de l'Amérique, les réunions en l'honneur de la « Lumière » de France ont été marquées de la plus éloquente sympathie pour la dévouée directrice. Ces manifestations consolent de bien des déceptions amères et nous encouragent.

Ne parlant pas de notre solennité au mois de novembre, nous avons pu rassembler en décembre les lettres affables remplies de bons souhaits pour notre œuvre ; tout cela joint aux comptes rendus de ce qui se passe de merveilleux dans les groupes, nous intéressant directement. En terminant notre 25e année dans ce numéro de décembre 1906, nous adressons un merci reconnaissant à tous.

Les deux années 1905-1906 forment le tome XIII de la Collection. Bien des années de douleur sont passées, puissent-elles ne pas avoir de suite et que nous marchions fidèlement à la réalisation de toutes nos espérances.

Lucie GRANGE.

LES TABLETTES DE TROIS VOYAGEURS

3. — SORCIÈRE. — CHARMEUSE. — CHARMERESSE. — Opinion plus profane qu'initiatique d'un Australien en France.

Je crains de m'être fort avancé en promettant d'écrire une tablette sérieuse, car, si j'ai le désir d'être initié à des vérités profondes, je n'en reste pas moins très superficiel. On me dit que je suis encore trop jeune pour bien réfléchir à si graves choses : la cause et le but des destinées humaines ; l'immortalité, la survie, les manifestations des âmes et des corps dans la solidarité universelle ; les lois cosmiques, les degrés, les cercles, les zones, les sphères, les sens. Les sens! Il paraît qu'un homme perfectionné devrait en avoir douze. Douze sens! Moi je ne vois pas clair, j'entends mal, je ne comprends presque rien avec les cinq sens en ma possession. Et pourtant je n'en aurai jamais douze, puisque je suis imparfait. O combien!...

Dans le dédale de points obscurs qu'on nomme la Vérité, pour peu que je m'y aventure, c'est toujours une femme que je vois, grâce à une toute petite étoile qui la désigne. C'est l'étoile de mes rêves, un idéal, l'inconnu.

Car, si je sais ou crois savoir ce que je désire, je suis, en revanche, complètement ignorant de ce qui me cherche.

J'ai la fatuité de me croire invité par quelque fée secourable à venir sur son chemin. Je m'imagine que cette bonne âme des conceptions de ma pensée finira par illuminer mon intelligence, qu'elle prendra corps et, qu'après l'avoir devinée, je la posséderai.

Je rêve, j'attends, je soupire et parfois je pleure. Assurément, je suis un sentimental ; un croyant, pas encore. Je croirais si j'étais heureux et, dérision amère, on me dit : pour être heureux, il faut croire.

Bref, je sais si peu de choses que je ne puis parler d'aucune sans les mêler toutes. C'est le reproche que m'a fait la Française : « Vous ne discernez point les différences. »

C'est, en effet, si vrai, que j'ai confondu plus d'une fois des inspirées de premier titre avec des devineresses de tréteaux. Fée, sibylle, magicienne, charmeuse et sorcière, tout cela n'est qu'un, et j'y joins souvent le mot femme : la femme est une charmeresse qui, parfois, résume tout.

Les sorcières ont été persécutées. Ce qui n'empêche que, tout comme au temps de Louis XIII, il n'y ait pour un sorcier, dix mille sorcières. La *Saga*, la *Belladona* et leurs *Consolantes* n'ont point disparu sous les coups de fouet et de marteau, les fourmillières et les lanternes de l'inquisition : les bonnes femmes médecins survivent à tout. Les charmeuses enchantent en prodiguant leurs philtres, et les charmeresses de toutes classes et de n'importe quelles professions sont toujours aimées.

Je n'ai ni beaucoup lu, ni beaucoup retenu.

J'ai été impressionné du progrès que font les femmes en activité de liberté sous le gouvernement de la République française, mais comme je trouve les femmes plus charmantes quand elles ne se masculinisent point, je vais continuer d'observer la sorcière pour comprendre où se trouvent les meilleures charmeresses.

Etablir une chronologie morale de la sorcellerie ne serait point sans intérêt. Qui sait même si l'on ne trouverait pas ainsi de bonnes preuves à l'appui pour plaider la cause de la femme déchue et de sa réhabilitation.

Etant connues les causes qui font particulièrement surgir les sorcières, on s'intéresse à elles. Les pièces historiques sont des arguments en leur faveur.

A quels moments apparaissent les sorcières? Michelet l'a dit : « Dans les temps de désespoir. »

Ces temps sont œuvre de l'homme. Pourtant je ne veux point dire qu'ils sont pour lui une honte, certes! Il y a des nécessités d'époques...

La guerre et la famine, la misère et le délaissement créent la sorcière.

Depuis la voyante celtique et germanique jusqu'à nos jours on a vu surgir aux grandes époques de douleurs *l'illuminisme de la folie lucide* d'où dérive la puissance de la *conception solitaire*, la parthénogenèse que nos physiologistes « reconnaissent maintenant dans les femelles de nombreuses espèces pour la fécondité du corps, et qui n'est pas moins sûre pour les conceptions de l'esprit. »

A chaque phase régénératrice de l'humanité, à chaque cataclysme apparaissent pour ainsi dire des mères de douleur. Elles semblent avoir mission de gestation sociale. Elles souffrent pour tous et protègent d'une sollicitude efficace, d'une égale bonté, les martyrs des idées, les vainqueurs et les vaincus des combats.

A mesure que la civilisation se caractérise, la femme se montre plus désintéressée et plus dévouée. Son amour s'étend et s'épure, et ses démonstrations affectives moins égoïstes sont accompagnées de raisonnements au lieu de l'être de vaines superstitions.

La puissance de son cœur dépassant souvent la force de son corps, elle est amenée physiologiquement à cet état d'illuminisme et de double-vue prophétique qui lui a fait donner cet horrible nom de sorcière.

Je tiens aujourd'hui à me persuader que les sorcières des grottes maudites, les faiseuses de sort et de poisons n'existent plus. Les bûchers sont éteints, les mégères sont transformées en anges, les bourreaux en sauveurs. En ces temps de progrès où nous sommes, s'il y a encore des malades, il n'y a plus de harpies, et les ombres séraphiques des Velléda, des Jeanne Darc et de leurs sœurs en sorcellerie doivent tressaillir de satisfaction.

La sorcière moderne a l'œil brillant et l'intelligence perspicace. Son regard s'allume des feux d'un enthousiasme généreux; il est limpide de bienveillance. Ses lèvres prophétisent le bonheur par l'amour universel et ses philtres, loin d'engourdir dans la mort, excitent, au contraire, la vitalité dans la joie des grands devoirs accomplis et des bienfaits répandus.

En 1906, son empire est grand, mais encore un peu caché ; car elle s'effarouche dans son doux spiritualisme devant le matérialisme brutal qui la rejette.

En 1906, la société se divise en deux camps bien distincts :

Il y a ceux qui sortent de la terre, s'attachent fortement à ses biens et s'engloutissent lourdement en elle. Puis, ceux qui descendent des nuages, planent sur toutes choses, effleurent à peine le sol, font le bien autour d'eux et disparaissent dans une ascension idéale.

La mode, en souveraine dominatrice, semble imposer les extrêmes en croyance comme en toilette. On pense comme on s'habille, par contraste.

Les salons sont quelquefois des traits d'union entre esprits opposés. Toujours grâce à la sorcière lorsqu'il s'en trouve une ou plusieurs.

Séductrice sans affectation par les charmes physiques et les fascinations de l'esprit, elle attire magnétiquement à elle des individualités très rétives à toute fantaisie imaginaire.

Après certaines curiosités que je ne puis expliquer ici, il arrive que de fort incrédules se regardent anxieusement au miroir.

Les cornes de Moïse commenceraient-elles à faire saillie, disent-ils ?

Ce que l'on appelle ainsi :

C'est un trait caractéristique s'épanouissant en deux branches au-dessus des arcades sourcilières jusqu'aux proéminences frontales du merveilleux, d'après Gall. Ce sont deux lignes apparentes et gonflées qui révèlent la prescience et la double-vue — par conséquent la foi — comme les fossettes aux joues révèlent les ris et l'amour.

Décidément, le voyage m'est favorable ; je vois tout en rose dans cette société nouvelle. Elle a si bien décrété que les deux sexes sont égaux que, malgré moi, je m'avance un peu sur le terrain de la sorcellerie. On dirait que je suis un peu moins homme, tout comme les femmes qui ont inversement quelques paroles et gestes masculins. L'égalité consisterait-elle à nous faire tant de concessions réciproques que nous devenions déjà comme il est dit que l'on doit être à la fin des temps : ne plus reconnaître un sexe de l'autre?

Mes pensées, ni profondes ni élevées, me semblent être naturelles, mais de nouvelles aptitudes me sont révélées. Mes petits talents d'observation se perfectionneraient-ils ?

En vérité, je reconnais passer ma vie à interpréter la vie humaine et à juger les personnes sur des apparences, d'après des impressions immédiates. Presque comme une sorcière.

De la magie, de la chiromancie, de la cranioscopie et de tous les moyens divinatoires imaginables, je ne connais rien au-dessus de la profondeur rêveuse et tendre qui se révèle dans deux grands yeux bleus ou noirs. Pour moi, le passé, le présent et l'avenir sont tout dans cet abîme.

Dans un pli de la bouche, je vois ce que l'on a fait ; dans un regard et un soupir, je sens ce que l'on veut faire. Sur le front je lis les pensées ; sur les lèvres les appétits. J'ai tout un système d'observations physiques pour découvrir l'être moral.

A première vue je *déshabille* la personne présente.

De même que je connais les rapports d'un organe avec l'autre et toutes les proportions artistiques d'un corps ; je m'entends aussi par induction et par déduction des mouvements et des gestes, à la connaissance de l'âme. Il n'y a pas jusqu'à la manière de faire un nœud ou de placer une épingle qui ne soit pour moi une source de révélations.

Avec un tel bagage de connaissances humaines, je franchis peu le cercle de ma sphère matérielle, car les déesses de la terre ont été et seront

malgré tout mes seuls sujets d'expérimentation.

J'ai toujours su apprécier assez le positif et le palpable, pour ne pas rêver sans cesse des jouissances plus grandes dans l'impossible et l'éthéré. Ce qui est mon idéal est parfois un appel, un besoin de mon âme. — Je plains ceux qui disent ne jamais éprouver cela. — Il faut en convenir, le corps est un tyran dont la raison ne triomphe pas. L'âme a les heures de servitude imposées par ce tyran. S'en plaindre, ce serait maladroit, Dieu n'ayant pu nous doter que de ce qui était nécessaire à notre équilibre humain.

Que dis-je ? L'équilibre humain saurait-il se passer des satisfactions de tout l'être ? N'est-ce point dans la coopération harmonique de tous nos sentiments et nos besoins que peut être réalisée cette félicité édennale dont les plus grands initiés nous parlent énigmatiquement, sans révéler jamais rien de complet. Ils se tiennent dans un entrebaillement de porte d'or pour nous crier à nous, pauvres hères terrestres : Espérez en l'avenir ; l'homme ascensionne vers le vrai bonheur.

L'avenir, répondent les avides de félicité, c'est la vieillesse et la mort. — Il n'y aura ni vieillesse, ni mort, un jour, répliquent-ils. — En attendant ce jour, gémissent les pèlerins errants de la terre : Que faut-il faire ? Que faut-il aimer ? Que faut-il croire ?

Les élus de la vérité, ceux que l'on nomme les Maîtres ferment sur nous la porte d'or et nous nous acheminons vers le cercueil de plomb en traversant le champ des mille morts par maladies et toutes souffrances morales.

On se répète lamentablement les trois questions obscures : Que faut-il faire ? Que faut-il aimer ? Que faut-il croire ?

* * *

L'imprévu a surgi sur ma route. J'ai rencontré, je crois, la petite étoile de mes rêves. Après avoir passé en imagination du noir au rose et du rose au noir, je me suis trouvé, un beau jour, chevauchant au-dessus d'un nuage. J'avais suivi la trace d'une créature charmante ; mon cœur avide avait poussé loin l'excursion. J'étais enlevé ! littéralement baigné dans le bleu, étonné de moi-même, ivre d'elle.

Redescendu dans la vie réelle au milieu des mortels malades et méchants, on voulut détruire mon bonheur et l'on riait de me voir enfourcher Pégase à la suite d'une amazone excentrique, une démente, dont la folie est absurde puisqu'elle cause avec l'invisible et prétend le voir. C'est, en somme, une sorcière.

C'est une folle ! me disaient ces gens déséquilibrés. Est il bien certain qu'elle soit folle ? Comment appeler folle celle dont la sagesse de raisonnement m'a gardé contre beaucoup d'écueils ; celle qui voit le danger avant moi et m'en préserve ; celle qui grandit mon âme par sa parole et fait fondre mon cœur de mortel avec son cœur d'ange dans le même creuset d'amour. Comment appeler folle la personnification des vertus douces et des vertus héroïques ? Comment appeler folle la bonté même, l'intelligence, la raison ?

Je l'aime. Elle est belle, elle est dévouée et sage. Je suis loin d'être habile à planer comme un ange, hélas ! Mais, en vérité, quel est l'homme, aussi homme qu'il puisse être, qui ne saurait consentir, en compagnie d'une adorable charmeresse et par ses jolies mains, à se laisser placer des ailes pour ne plus la quitter, même quand elle s'envole très haut et loin.

Ma décision est prise. Je vais me fixer en France et, de là, étudier le monde entier. Mon commandement intime : Faire ce qu'elle fait, Aimer ce qu'elle aime, Croire ce qu'elle croit. Ce qu'elle fait, ce qu'elle aime et ce qu'elle croit anéantit pour toujours, le mot *sorcière* dans sa mauvaise acception. Je n'ai point changé, mais je me sens transformé et radieux, parce que j'ai trouvé ma bonne étoile.

* * *

Conclusion de la Française

Cette troisième tablette termine le travail entrepris pendant les vacances. L'enseignement qui en découle c'est que, aussi profane soit-on, c'est invariablement par un amour digne, élevé, parfait, que l'on acquiert le bonheur, la paix, la santé, synonymes des mots : *équilibre, harmonie, immortalité.*

Lucie Grange.

UNE DEMANDE DE LA DIRECTION

En peu de temps on nous a fait la commande d'un certain nombre de Collections complètes de la Lumière. Les six premiers volumes sont rares, le tome 1 est épuisé ; que l'on veuille bien nous faire connaître les personnes qui seraient en possession de ces volumes et désireraient les vendre ; nous traiterions avec elles de l'achat selon l'état des volumes.



Paracelse Occultiste, Alchimiste et Astrologue

On a reproché à Paracelse d'avoir vécu dans la débaucheet le vagabondage, d'avoirétéivrogne, orgueilleux, vantard, etc. ; telles sont du moins les calomnies que ses ennemis ont répandues. Il paraît, au contraire, bien établi qu'il a eu une vie exemplaire ; entre autres, il est certain que jusqu'à l'âge de 23 ans il n'a bu que de l'eau : serait-il devenu ivrogne ensuite, c'est à-dire à une époque où il prêchait précisément la tempérance? Cela n'est guère probable. Insulté et persécuté par des contemporains jaloux et envieux, il n'est pas étonnant qu'il se soit défendu parfois d'une façon acerbe et ait exprimé, dans certaines circonstances, une haute opinion de lui-même. D'ailleurs, il avait le droit d'être fier de sa science. Les hommes les plus savants et les plus éclairés de son temps parlent de ses cures merveilleuses. Le savant Erasme, de Rotterdam, esprit éclairé s'il en fut, lui a rendu pleine justice. « Dès l'âge de 33 ans, dit Kiesewetter (*Geschichte des neueren Okkultismus*, p. 48), ses cures heureuses multiples avaient excité l'admiration des laïques et la jalousie des médecins. Il sauva de la mort dix-huit princes que les médecins galénistes n'avaient pu guérir : il est douteux qu'il eût pu impunément livrer leurs noms dans son livre sur les maladies tartriques, s'il ne les avait réellement traités avec succès. Paracelse guérit en outre gratuitement beaucoup de malades pauvres auxquels d'autres médecins demandaient au contraire de l'argent. » Lui qui a si bien dit ce que devait être le véritable médecin, il est assez naturel de penser qu'il a le plus possible cherché à se rapprocher de son idéal.

On s'est souvent demandé quelles étaient les idées religieuses de Paracelse, mais on ne s'est guère écarté de l'alternative qui se posait d'une façon pressante de son temps : était-il luthérien, était-il resté fidèle au catholicisme ? Il fallait être pour Luther ou pour le pape, dit-on. Eh bien! Paracelse n'était ni pour l'un ni pour l'autre; il n'était d'aucune secte et, comme Agrippa, se tenait au-dessus de toutes les sectes, persuadé que si toutes les religions avaient du bon, aucune ne permettait d'atteindre le véritable idéal religieux. La vraie religion, celle qui devait sortir de toutes les autres et s'y substituer, il était, pensait-il, réservé à un avenir lointain de la voir se réaliser.

Luther avait brûlé à Wittemberg la bulle d'excommunication lancée contre lui et avait traduit la bible en allemand, pour la mettre à la portée de tous. Paracelse brûla, lors de sa leçon inaugurale à Bâle, les livres de Galien et d'Avicenne. De même que Luther s'était insurgé contre les dogmes de l'Eglise, de même Paracelse s'éleva contre le dogme médical, contre un enseignement étroit qui supprimait toute initiative, toute idée personnelle, toute expérience. Au lieu d'enseigner et d'écrire en latin, il se servit de la langue allemande pour donner à son enseignement toute la diffusion possible. Ces points de contact qu'il avait avec la manière de faire de Luther ont fait penser qu'il penchait vers la réforme ; mais le culte qu'il a toujours professé pour Marie n'est pas en faveur de cette hypothèse.

Mais, dit-on, Paracelse était un mystique, et ce penchant vers les choses occultes et merveilleuses permettrait de tout concilier. Ce serait attribuer à ce puissant esprit une grande versatilité dans les idées, un défaut de logique et de raisonnement, qui ne sont pas de son fait. Paracelse, au contraire, enchainait très bien toutes ses idées, raisonnait très juste et peut être mieux que ceux qui, encore aujourd'hui, incapables de le comprendre, critiquent son système à tort et à travers. Bien heureux encore, s'ils ne lui contestent ses découvertes en chimie médicale et en pharmacologie pour les attribuer par exemple à Basile Valentin, qui probablement vivait après lui ou était tout au plus son contemporain !

* * *

Paracelse a été, sous beaucoup de rapports, plus clair que Basile Valentin ; il fait ressortir plus nettement que lui que tous les corps de la nature, les métaux en particulier, sont composés de trois principes : le *mercure*, le *soufre* et le *sel*, principes auxquels correspondent les esprits, les huiles et les sels (le solide), et il pense qu'on peut les en extraire ; il est probable que c'est en pratiquant des distillations sèches de matières organiques que Paracelse s'est formé ces idées, qu'il a ensuite généralisées pour les appliquer à tous les corps de la nature, et non seulement aux corps physiques, mais encore aux substances spirituelles. (Voir notre précédent article.)

Abstraction faite de l'alchimiste, qu'il suppose en activité dans le corps humain, pour y opérer un travail de construction et d'épuration, Paracelse a envisagé l'alchimie sous deux faces

bien différentes. C'est pour lui tantôt l'art de perfectionner les corps, de les épurer, et en particulier les métaux, en opérant leur transmutation ; tantôt l'art de préparer des substances parfaites, des remèdes chimiques spécifiques, des panacées, en se servant de moyens grossiers.

S'est-il réellement livré à des opérations de transmutation ? Il est permis de croire qu'il a dû y aider lors de son séjour dans le laboratoire de Fugger. Le mercure jouait toujours un grand rôle dans ces opérations ; c'est ainsi que Paracelse parle de divers amalgames de métaux divers qu'il fallait distiller et redistiller pour obtenir le soi-disant *mercure des philosophes.* Il parle de la préparation, par distillations répétées de sublimé et d'acide nitrique, d'une huile qui aurait la propriété de transformer en or l'argent granulé additionné de « Cementum regale » ; il donne même la formule de ce cementum. Un autre procédé de transmutation indiqué par Paracelse, c'est de distiller ensemble des parties égales de sublimé et de sulfure d'antimoine, à l'effet d'obtenir une huile rouge qui, en réagissant sur l'argent, le transforme en or. Nous n'insisterons pas davantage sur ces opérations alchimiques que Paracelse a dû voir pratiquer chez Fugger, — avec quel résultat ? — s'il ne les a pas pratiquées lui-même.

Paracelse avoue d'ailleurs s'être occupé de la préparation de la *pierre philosophale*, qui est la source de la santé et de la vie éternelle ; il avoue aussi n'avoir pas atteint la perfection de cette préparation, dont il donne la formule, d'ailleurs incompréhensible pour le non initié. En réalité c'est une formule purement allégorique, l'arcane de la pierre philosophale n'étant autre chose que la renaissance de l'esprit, dont il est dit dans la Bible qu'aucun ne peut entrer dans le royaume de Dieu, à moins qu'il ne renaisse dans l'esprit de Dieu.

Paracelse a aussi indiqué la préparation de l'*alcahest*, de l'*élixir de vie*, et ce, en faisant remarquer qu'il ne suffit pas de savoir, qu'il faut pouvoir, et que le pouvoir vient de Dieu seul.

Disons enfin que la chimie est redevable à Paracelse de nombreuses découvertes : ainsi il a fait connaître le zinc, le bismuth, le réalgar, et a déjà désigné les « demi-métaux » sous ce nom et sous celui de « métaux bâtards ». Comme nous l'avons dit dans un article précédent, il a droit à toute la reconnaissance de la médecine moderne, pour avoir introduit dans la thérapeutique un grand nombre de sels métalliques, d'acides minéraux et de préparations de mercure, d'antimoine, de fer, de cuivre, de zinc, etc. Ici l'alchimie a rendu de signalés services à la chimie.

Voyons maintenant comment Paracelse envisageait le monde supranaturel, en d'autres termes étudions, en prenant surtout Kiesewetter pour guide, Paracelse occultiste.

* * *

Parlant de la nature, le Dr F. Hartmann dit dans le *Lotus* (oct. 1887) : « Pour comprendre toute la différence qu'il y a entre la magie et la sorcellerie, il faut se rappeler que l'homme réel est une force spirituelle liée à une âme, se trouvant entre l'esprit et la matière et pouvant s'unir avec l'une ou avec l'autre. La personnalité de l'homme provient de la combinaison de l'esprit et de la nature matérielle. Chez lui, la matière a reçu un élément spirituel et l'esprit des éléments de la matière. La matière humaine éclairée d'un peu de lumière spirituelle, c'est l'homme animal ; l'esprit uni à des éléments matériels d'un caractère élevé, c'est l'homme spirituel. L'homme animal est le centre de la nature terrestre; l'homme spirituel est placé au centre du monde spirituel (Christ). L'homme animal vivant au milieu de la nature peut se servir de la nature en obéissant à ses lois ; l'homme spirituel étant en rapport avec le centre du monde spirituel peut partager l'existence de Dieu en obéissant à la loi divine.

« Dans l'homme, le principe divin et le principe animal sont enchaînés l'un à l'autre. Ce dernier a bâti une demeure pour l'esprit et il l'habite lui-même, mais l'esprit qui était présent quand la demeure a été faite, y réside également et se sert du principe animal. Les deux principes se séparent après la mort, ce qui ne les empêche pas de pouvoir se séparer pendant la vie. L'action du principe animal dans le *cervelet* peut l'emporter sur celle du principe spirituel dans le *cerveau*, et l'homme animal devenir le maître. Alors l'âme se matérialise de plus en plus pour disparaître après la mort. Un tel homme peut sembler très bien doué; c'est peut-être « un grand savant », et cependant, comme il n'a pas de spiritualité et qu'il est séparé de l'Amour, il n'est rien de plus qu'un animal intelligent.

« Mais si la séparation peut s'effectuer d'un certain côté, elle peut avoir lieu également du côté opposé. Parfois l'âme humaine est attirée complètement au pôle spirituel et s'unit à la lumière du Logos ; alors l'homme devient un saint et obtient des pouvoirs divins; ce n'est plus lui qui pense, veut, désire, etc., c'est Dieu (le Christ) qui pense et vit en lui. « Mourir », désormais, c'est être délivré de la matière dont il n'a que faire et qu'il ne désire plus. Armé de ses pouvoirs divins, c'est un Mage qui peut faire du

bien à l'humanité, tandis que l'homme à l'intellect développé, mais dépourvu d'amour, peut finir pas s'attacher à des *élémentaux* et par devenir un sorcier ou ce qu'on appelle un « diable ».

Comme on le voit, Paracelse, avec les diverses religions, avec les spirites et les théosophes modernes, fait trop bon marché du corps physique qui est cependant nécessaire à l'intégrité de l'homme. (Voir la Tradition Cosmique.)

Selon Paracelse, l'homme possède donc un corps sidéral, ou astral, ou spirituel, invisible, et un corps élémentaire ou physique, ou matériel visible, réunis en lui, mais séparables, comme on vient de le voir. Disons en passant que pour certaines écoles occultistes, corps astral et corps sidéral ne sont pas synonymes, ce dernier désignant un corps plus éthéré que le premier.

A ces deux corps correspondent deux âmes et deux esprits, l'âme et l'esprit éternels unis au corps sidéral, l'âme et l'esprit naturels unis au corps physique ; mais ces divers éléments sont toujours en interaction. Cependant, dans le sommeil, c'est surtout le corps sidéral qui est en activité ; à l'état de veille, c'est le corps physique. Paracelse connaissait la conscience transcendantale et la conscience à l'état de veille, correspondant aux deux âmes.

Le corps astral est astreint à d'autres conditions spatiales et matérielles que le corps physique ; il peut *traverser la matière*. Il n'est pas immortel, car il est des astres et non des éléments, donc soumis aux astres et en dehors des éléments et se consume avec le temps ; il survit au corps physique. Ce dernier reste dans la tombe, l'autre voyage, mais aime à résider là où il était réuni au corps élémentaire. C'est ce qui fait que le corps sidéral peut être vu sous forme de *fantôme* ou d'*apparition*, sans que l'âme ou l'esprit se trouvent avec lui. La *nécromancie* est fondée sur ce fait. Le corps sidéral peut, par exemple, rester à la garde d'un trésor jusqu'à sa dissolution.

Paracelse blâme les exorcistes qui voudraient faire parler un corps qui en est incapable et les dévots qui voudraient faire entrer un corps sidéral sans vie au paradis. Ceux qui font des conjurations ont affaire au diable qui peut s'emparer très facilement de ces corps ; ils veulent asservir les êtres auxquels ces corps ont appartenu et en réalité ils font appel aux mauvais esprits qui pénètrent dans ces corps et même dans les leurs, de sorte que ce sont les faiseurs de conjuration qui sont possédés et asservis. Les *apports* du spiritisme sont généralement faits par ces esprits inférieurs.

Paracelse désigne quelquefois encore le corps astral ou ce qui s'y rattache par les mots *Erestrum* et *Trarames*. L'Evestrum est en quelque sorte l'ombre de l'âme et le corps préfiguré, il est uni au principe éternel, mais après la mort reste sur la terre. Puisant dans le *Mysterium magnum*, il sait ce qui se passe dans le macrocosme et régit l'âme dans le rêve et dans la vision à distance, lorsque l'activité physique est suspendue. Les *Evestra* peuvent se dégager des corps et apparaître dans les miroirs, le verre d'eau, les cristaux, etc. Le « *Trarames* est une ombre, sorte d'être invisible, parce qu'il naît aussi bien avec l'intelligence qu'avec la sensibilité des animaux. » L'Evestrum donne la prophétie, le Trarames aiguise les sens et permet de voir à la lumière de la nature. Les deux peuvent se manifester par des coups, des chocs, les « raps » des Anglais, les lancements d'objets, et dans ces cas on entend généralement sans rien voir. L'Evestrum, prophétique, se manifeste plutôt par des phénomènes supranaturels visibles, le Trarames par des phénomènes supranaturels audibles. Ainsi s'expliquent les prémonitions par des signes variés.

Dans la mort violente, l'homme reste complet, sauf la perte du corps élémentaire, et alors continue à parfaire spirituellement ce qu'il s'imagine faire corporellement. Paracelse appelle ces êtres qui restent unis à leur corps sidéral, *Caballi*, *Lemures*, *Esprits frappeurs*. Les Caballi vivent dans le Mysterium magnum qui est l'équivalent de l'éther, de l'akasa ; ils possèdent encore toutes les passions terrestres.

Ces êtres annoncent fréquemment les malheurs, les morts, etc. Quand ils font entendre des bruits de bataille, c'est l'annonce d'une grande effusion de sang. Ils produisent des hantises, errent dans les lieux de leurs méfaits, mais ne sont pas toujours visibles ; ils se manifestent seulement alors par des sons et des bruits variés, des voix, des coups frappés, des rires, des sifflements, des éternuements, des soupirs, des plaintes, des hurlements, par des bruits de pas, ou des bruits d'objets lancés ou roulés, etc.

Paracelse décrit une autre catégorie d'êtres, qu'il appelle *phantasmata,* sorte d'êtres schématiques, nocturnes, possédant quelque intelligence humaine, recherchant la société de l'homme, rôdant autour de lui, l'aimant ou le molestant, lui faisant du bien ou du mal. Le corail rouge les met en fuite, le corail brun les attire.

Viennent alors les larves fluidiques, incubes, succubes, monstres divers, etc., qui auraient été engendrés par les relations fabuleuses d'Adam avec la diablesse Lilith ; mais, sans remonter à

de pareils ancêtres, il suffit de noter que l'imagination de l'homme peut créer ces êtres; car, comme on le sait, la pensée, aidée de la volonté, suffit à créer des esprits, qui prennent forme et peuvent devenir plus ou moins accessibles à nos sens. Ils prennent encore naissance dans une foule d'actes réprouvés et répugnants.

Lorsque ces êtres sont assez denses pour être vus, ils ressemblent à des ombres colorées ; ils n'ont pas de vie individuelle et participent de la vie de ceux qui les engendrent ou les appellent ; c'est une sorte d'imitation de la vie, comme l'ombre est l'imitation du corps ; ils sont comme des appendices vaporeux de leurs générateurs. « Créations de l'homme, dit Hartmann, ils se nourrissent de sa substance, s'attachent à leur créateur, le servent pendant sa vie et dévoreront son corps astral après sa mort ». Ces êtres craignent les courants d'air, le feu intense, le fil des épées. S'ils sont blessés, ils transmettent leurs blessures à leurs générateurs. Ils leur prennent leur chaleur vitale, les vampirisent, les épuisent ; ils favorisent les défauts des hommes, fortifient les imaginations désordonnées, prédisent la mort et produisent de faux oracles. Ces êtres deviennent parfois assez puissants pour posséder leurs générateurs.

Un homme pur et moral ne peut être possédé ou fou ; ces êtres, tous les demi-êtres de l'ambiance, les larves, comme on les appelle encore, n'agissent que sur ceux qui leur donnent accès, grâce aux mauvaises pensées qu'ils fortifient ou inspirent. Les conjurer ne sert de rien ; ils se moquent des cérémonies, de l'eau bénite, de l'encens ; la prière et le jeûne sont seuls efficaces, selon Paracelse. Le procédé débilitant du jeûne ne nous séduit guère ; nous aimons mieux le procédé qui consiste à exercer sa volonté et à la rendre assez forte pour enjoindre aux mauvais esprits de déguerpir.

D'après Paracelse, au moment de la naissance, à chaque enfant est attaché un esprit familier ou génie qui peut l'inspirer, l'influencer dans ses rêves, etc. Il les appelle *flagæ*. Les individus qui ont sous leur puissance les flagæ sont des *nectromanciens* qui, grâce à eux, voient comme dans un miroir tout ce qui est caché, peuvent lire les lettres fermées, découvrir des trésors, voir à distance et dans l'avenir. La faculté de nectromancie appartient d'ailleurs au corps astral, qui est en même temps le porteur de la volonté ; les visions et images recueillies ainsi par le corps astral, ce dernier les projette hors de lui et se comporte, en résumé, comme *Evestrum*. La vision au miroir magique (et au verre d'eau) se trouve expliquée de la sorte.

Paracelse pense que la science de l'antiquité a dû beaucoup aux révélations des flagæ et il cite à cet égard Galien, Pline, Avicenne, etc. En revanche, très souvent les révélations sont incertaines, ambiguës et trompeuses ; Paracelse fait ici le procès à ce qu'on appelle les *messages spirites*. Il ne prêche pas moins la méfiance en ce qui concerne les questions d'*identité*. Aussi tous ces demi-êtres, larves, etc., engendrés par l'imagination ou les actes souvent antinaturels de l'homme, ou ces corps astraux ou restes de corps astraux, ces coques des occultistes qui ont une sorte d'individualité passagère, plus apparente que réelle, peuvent en imposer pour être ce qu'ils ne sont pas, qu'ils aient eu ou non des rapports avec l'individualité spirituelle des personnes dont ils prétendent être les esprits. Incapables de penser par eux-mêmes, ils sont, dans leur vie apparente, comme un reflet de la vie, des pensées et des sentiments des autres. Il y a beaucoup de vrai dans tout ce qui précède ; mais les choses ne se trouvent réellement mises au point que dans la tradition cosmique, où le rôle de l'Hostile, accapareur des corps nerveux des défunts, et artisan de bien d'autres méfaits, suffit à tout expliquer.

Paracelse décrit, enfin, sous le nom d'esprits élémentaires des êtres qui tiennent le milieu entre l'homme et l'esprit, mais sont dépourvus d'âme. Ces êtres ne craignent ni l'eau, ni le feu, ni ne peuvent être enfermés, mais ils sont sujets aux maladies. Ils vivent dans les quatre éléments, les nymphes, ondins et ondines dans l'eau, les sylphes ou sylvestres dans l'air, les pygmées ou gnomes dans la terre, les salamandres dans le feu ; et ils ne peuvent vivre que dans leur élément. Ce sont les produits vivants de l'imagination de l'univers, de l'esprit universel.

Les *ondins* sont semblables à l'homme et à la femme ; les *sylphes* sont plus grands et plus forts ; ce sont des géants ; les *salamandres* sont des êtres longs, minces, secs ; les *pygmées* sont petits, mais peuvent dans certaines circonstances assumer une taille gigantesque. Les êtres élémentaires de l'air et de l'eau sont dévoués à l'homme ; les salamandres ne peuvent se mettre en rapport avec lui : les pygmées sont plutôt méchants, mais il y a des exceptions. Il y a encore des esprits élémentaires des arbres, etc. Les êtres élémentaires se sentent surtout à l'aise avec les enfants.

Paracelse est convaincu que les mauvais esprits sont là pour exécuter les punitions divines ; ils produisent des obsessions, la folie, des maladies corporelles. Le *diable*, selon lui, est sans aucun pouvoir ; ce n'est qu'un pauvre diable !

Bien des choses qu'on lui attribue ne sont que le résultat de l'action des forces naturelles. Le jugement de Paracelse est trop unilatéral ; nous renvoyons encore le lecteur à la Tradition cosmique pour la mise au point du rôle de l'agent de déséquilibre dans l'Univers.

Comme on le voit, Paracelse avait une connaissance approfondie de tout ce que les occultistes nous enseignent aujourd'hui. Voici comment le Dr Hartmann résume cette appréciation: « On a l'habitude de citer Mesmer comme l'homme à qui l'on doit attribuer la découverte du magnétisme animal, mais ce magnétisme, ou plutôt ce transfert de la vie d'un être à un autre, était connu de Paracelse, il y a plus de trois cents ans. Il connaissait également l'hypnotisme, la clairvoyance, la clairaudience, la suggestion, la magie et la sorcellerie, et nous donne la description des lois qui régissent tous ces phénomènes occultes. il parle de « lettres occultes » transportées à distance... ; d'ailleurs il semble avoir connu tous les phénomènes du spiritisme moderne. Si nous étudions avec lui l'alchimie, nous voyons que ce n'est pas une chimère, mais que la *chimie de la vie* est une vraie science, familière à tous ceux qui savent se servir du principe de la vie. Peut-être nos chimistes, ayant appris ce que c'est que la vie, parviendront-ils un jour à faire germer l'or des métaux inférieurs et à créer des animaux et des *homunculi*. Cela paraît impossible et incroyable, mais si nous nous rappelons que toute la nature est le produit de l'activité de la vie, il est facile d'admettre qu'un homme doué d'intelligence, qui en connaisse le principe et sache s'en servir, puisse produire en un court espace de temps bien des choses que la nature non intelligente aurait mis plusieurs années à générer par sa méthode ordinaire....

« Paracelse, comme tous les occultistes avancés, croyait à la réincarnation. Rien n'est immortel qui n'est parfait. Si le parfait peut s'unir à Dieu, ce qui n'est pas parfait doit revenir pour être transformé. Ce n'est pas l'homme animal qui continue à vivre après la mort, c'est le Dieu immortel de l'homme. *Omne bonum perfectum a Deo, imperfectum a diabolo.* ».

On voit que Paracelse admettait la survie et même l'immortalité de l'homme divin ; la force spirituelle qui constitue l'homme véritable, sous sa forme corporelle périssable, non seulement survit à celle-ci, mais a existé avant la naissance de cette forme, créée par elle, par l'esprit.

* * *

Nous avons encore à envisager Paracelse astronome ou astrologue. Dans un premier article nous nous sommes déjà longuement étendu sur ce sujet et nous y sommes revenu dans le suivant, en traitant des *Entia*. Nous n'y reviendrons pas. Disons seulement que Paracelse faisait peu de cas de l'astrologie judiciaire. Et cependant, Paracelse a prophétisé, en s'appuyant sur la configuration du ciel. Ainsi dans son ouvrage : *Allerley prognostika oder Figurae magicæ* (Zürich, 1531, in 4), il donne la prophétie suivante qui semble s'appliquer aux temps modernes, depuis Napoléon Ier, et particulièrement à la France et à l'Allemagne. Voici la traduction de cette prophétie, dont les obscurités sont attribuables au texte même que nous avons mis en français :

« Il est manifeste par la configuration du ciel que, venu de France, un homme envahira l'Empire romain de nation germanique. Cet homme fera une incursion et, par ce moyen, il s'appropriera l'aigle, se fera par conséquent nommer empereur, retournera en France avec éclat, causera de grands dommages, mais ne gardera rien de considérable. Mais il ne s'ensuit pas qu'il sera le maître de l'Europe, ni le Réformateur de l'Eglise, mais c'est par les astres qu'il sera excité à ces entreprises.

« La société des Lys, avec le grand aigle, c'est-à-dire de l'empereur français avec le légitime empereur romain, prendra fin, et le Lion sera trompé par le jeune aigle, par quoi pâlira la gloire des Français parmi la nation germanique.

« Ensuite un (des deux) aigle(s) s'affaiblira, mais l'autre grandira et dominera la compagnie du premier. La France perdra son maître et, quoique le ciel manifeste et expose clairement son effet (?), l'empire ne lui échera pas ; car d'autres se lèveront que les combattants du ciel vaincront, pas tous en France, mais encore en Germanie, C'est de ce groupe (?) que jaillira le Roc de la nation germanique dont a parlé la Sibylle ».

Kiesewetter a cherché à interpréter cette prophétie ; voici ce qu'il dit : « Avant Napoléon il n'y a pas eu d'empereur français ; le premier paragraphe doit donc se rapporter à lui, et ses succès et sa fin sont nettement caractérisés... Le second paragraphe est moins facile à interpréter ; cependant, je serais disposé à y voir, dans la première partie allant jusqu'à « prendre fin », soit la chute des Bourbons, dont les lys ornaient le blason, soit la chute de l'empire romain de nation germanique et de Napoléon lui-même, soit la brouille de Napoléon avec son beau père François II, dans l'automne de 1813. Dans le membre de phrase : « Le lion sera trom-

pé par le jeune aigle », le *jeune* aigle est évidemment opposé au précédent, que s'était approprié l'empereur français, et nous aurions donc à y voir Napoléon III, dont l'attitude ambiguë vis à vis du pape contribua beaucoup peut-être à modifier les tendances patriotiques du midi catholique de l'Allemagne. Sous le nom de *Leo* (le lion), Paracelse désigne toujours le pape... Le paragraphe suivant est de nouveau bien clair : l'aigle français est vaincu par l'aigle germanique et Napoléon renversé. On sait qu'après Sedan il y eu des négociations à l'effet de rétablir, avec l'aide des Allemands, Napoléon sur son trône, contre diverses concessions à faire à l'Allemagne, et l'on n'était pas hostile, au quartier général de Versailles, à un arrangement de ce genre ; mais la chose ne se fit pas et à Napoléon « n'échut pas l'Empire ». D'autres se levèrent, les Favre, les Gambetta, les Thiers, etc. ; mais ils furent défaits par les « combattants du ciel » (évidemment le ciel astrologique) « pas tous en France, mais encore en Germanie », c'est-à dire leurs armées furent battues en France et transférées en Allemagne. De ce groupe (*Rotte* en Allemand, mot qui a été traduit *bande* par Luther | Mos. 4-16. 5]), « jaillira le Roc de la nation germanique, dont a parlé la Sibylle », c'est-à-dire l'empire Allemand ».

Nous donnons cette interprétation sous toutes réserves. Attirons l'attention sur une des phrases les plus obscures « Quoique le ciel manifeste et expose son effet (?), l'Empire ne *lui* écherra pas ». D'après le contexte, « lui » signifierait plutôt « à la France » qu' « à Napoléon ». La suite présente d'autres obscurités sur lesquelles nous n'insisterons pas. Telle qu'elle est, cette prophétie est bien curieuse et notablement plus claire, malgré ses obscurités, que beaucoup de celles de Nostradamus.

* * *

Nous clorons ici nos études sur Paracelse avec l'espoir que nos lecteurs y auront trouvé quelque agrément et qu'avec le temps, avec le progrès des sciences psychiques et métapsychiques, et grâce à l'expérimentation scientifique sincère et sans parti pris des phénomènes de l'occultisme, justice sera enfin rendue à ce génie trop ignoré de nos savants et de nos médecins. « Aujourd'hui, dit le Dr Hartmann, on se moque de Paracelse parce qu'on ne le comprend pas, mais si nous ne nous trompons pas sur le signe des temps, ce qui semble impossible à l'heure actuelle sera la réalité de l'avenir, et ce qu'on regarde comme une superstition servira de base à la science du siècle prochain ». Hartmann écrivait en 1887 : le siècle de lumière est là et nous croyons fermement à la réalisation pleine et entière de ces pronostics.

Dr Lux.

INFLUENCE DU SOLEIL ET DE LA LUNE SUR LA TERRE ET LES TROUBLES TELLURIQUES

Nous mettons à profit pour la rédaction de ce petit article un travail de Robert Blum, de Stuttgart, publié dans *Uebersinnliche Welt* (sept. 1906).

La fréquence, dans ces dernières années, des éruptions volcaniques et des tremblements de terre désastreux a donné lieu à une foule de discussions sur les causes de ces catastrophes ; la « Lumière » s'est faite, à différentes reprises, l'écho de ces discussions et a insisté sur les théories de Taquin, Brück, Zenger, etc.

Le soleil est incontestablement un centre d'énergie, qui tire lui-même ses potentialités d'un autre centre, de Sirius, déjà connu par les Egyptiens et les Chaldéens pour jouer ce rôle. Sirius lui-même entraînant tout son système, dont fait partie notre petit système solaire, tourne autour d'un autre centre, et de centre en centre on aboutit, d'après la tradition, à Alcyon ou Halcyon qui, d'après les descriptions astronomiques, fait partie de la constellation des Pléiades. L'énergie, reçue par le soleil, se condense, en ce foyer, en *électricité vitale*, selon l'expression de R. Blum.

Le soleil (*Osiris*, le père) constitue le pôle positif, la lune (*Isis*, la mère) le pôle négatif de la machine électrodynamique céleste, qui confère l'existence à la terre (*Horus*, le fils). La terre vit dans ce courant circulatoire, formé par le soleil, la lune et la terre, comme une lampe à incandescence qui ne s'éteint pas tant que le courant passe ou que le fil ne brûle pas ; en d'autres termes le soleil, grâce à ce courant, fournit à la terre lumière, chaleur et électricité, les *tres matres* (les trois mères) des anciens, grâce auxquelles les processus physico-chimiques et la vie sont rendus possibles. Avec le soleil, essentiellement électro-

positif, se trouve en relation la lune, essentiellement électro-négative. Les conditions réciproques des trois astres varient d'un instant à l'autre ; ainsi par exemple les conditions, pour la terre, ne sont pas les mêmes à midi et à minuit, par suite de son mouvement de rotation, ni à la pleine lune qu'à la nouvelle; le mouvement de la terre sur son orbite modifie également ces conditions ainsi que les mouvements de nutation de l'axe terrestre et les déplacements séculaires de l'axe. Il en résulte aussi que les êtres qui habitent la terre, les phénomènes de toute nature qui s'y passent, magnétiques, électriques, vitaux, etc., subissent les mêmes influences. La question deviendrait plus complexe encore, si l'on tenait compte des influences réciproques entre les autres planètes et le soleil, la lune, la terre.

Il est évident que la lune, à cause de sa proximité, exerce une action prépondérante ; elle reçoit les rayons électro-positifs du soleil et les réfléchit après les avoir rendus électro-négatifs. L'influence de la lune sur les marées et l'aiguille aimantée est trop connue pour que nous y insistions ; son influence sur les phénomènes physiologiques de croissance, de gestation, de fécondation, etc., et même sur la psyché est généralement admise. On connaît aussi l'action de la pleine lune sur les somnambules, sur les animaux, tels que les chiens qui « aboient à la lune ». C'est surtout cette influence multiple de la lune que M. R. Blum s'est proposé d'étudier.

On sait que tous les courants électriques sont accompagnés d'un *courant de polarisation* ; de même pour notre système, où il se manifeste par des alternances d'attraction et de répulsion, de flux et de reflux. Toutes les eaux terrestres subissent cette influence ; il en est de même des sucs vitaux et des humeurs dans les plantes et les animaux. Les oscillations sont journalières, mais il en est aussi qui dépendent des phases de la lune. Complétant une citation de Roger Bacon, en tenant compte d'observations nouvelles, M. R. Blum dit « Au début de la nouvelle lune, tous les sucs de la terre sont comme aspirés par la lune, montent de la racine vers le sommet ou de l'intérieur des organismes vers l'extérieur, c'est-à-dire vers la périphérie ; pendant le premier quartier le mouvement inverse se produit, les sucs sont repoussés vers la terre et de l'extérieur à l'intérieur. Ces sucs sont décrits comme vivifiants, constructifs et fortifiants de l'organisme. A l'arrivée de la pleine lune les sucs vont de nouveau de l'intérieur à l'extérieur et pendant le dernier quartier subissent le mouvement inverse. Ces sucs paraissent évacuer les humeurs mauvaises et produisent une décomposition ».

Les règles générales suivantes peuvent être établies : « L'époque de la nouvelle lune, ou mieux encore, peut-être, celle du premier quartier, serait la plus avantageuse pour couper les céréales, rentrer les fruits, recueillir les herbes médicamenteuses, etc., parce que la tendance à la putréfaction est moindre ; les fleurs cueillies dans ces conditions semblent se conserver plus longtemps que si on les cueille à l'époque décroissante de la lune. C'est une règle connue d'ancienne date qu'il faut couper les cheveux au début de la nouvelle lune pour conserver les sucs vitaux à l'état de concentration et obtenir ainsi une bonne croissance des cheveux. En revanche les plantes, celles surtout qui sont gorgées de sucs, ne devraient être taillées ni à la nouvelle, ni à la pleine lune, mais notamment au premier ou au quatrième quartier, quand les sucs sont refoulés. Pour les médecins également... de nombreuses et importantes règles de conduite s'imposeraient, en prenant en considération non seulement les phases de la lune, mais aussi les heures du jour et les saisons de l'année. Bien entendu ces règles ne s'appliqueraient pas à chaque cas *individuel*, mais n'auraient de valeur que d'une façon très générale et toutes choses égales d'ailleurs... Ainsi, d'après la théorie, un enfant venant au monde dans l'intervalle du 1er janvier au 1er juillet à une époque de nouvelle lune entre le lever du soleil et midi aurait plus de vitalité et par conséquent de force de résistance contre la maladie qu'un autre né dans l'intervalle entre le 31 juillet et le 25 décembre après le début de la pleine lune et pendant le dernier quartier entre le coucher du soleil et minuit...

« Voici encore un cas caractéristique : le médecin traite, par exemple, deux malades, tous deux atteints de vertiges ; l'un par anémie ou pauvreté de sang, l'autre au contraire par pléthore sanguine. Chez ce dernier les crises, syncopes par congestion cérébrale, se produiront surtout à l'époque de la nouvelle ou de la pleine lune ; chez l'autre principalement pendant le premier ou le quatrième quartier par anémie cérébrale. Le médecin est ordinairement consulté au moment de la crise ; il fait un diagnostic exact et prescrit le médicament *à la mode* pour ces sortes de cas. Le malade le prend avec une anxieuse régularité pendant les 4 ou 5 premiers jours ; son état s'améliore visiblement, parce que la lune devient graduellement plus favorable pour lui. Il loue les pilules et le médecin et celui-ci en éprouve lui-même une grande satisfaction et attribue fermement l'amélioration à ses pilules. Mais, en raison de l'amélioration, le malade prend la drogue plus irrégulièrement et néglige les prescriptions médicales, et à la fin de la seconde semaine se pro-

duit une nouvelle crise, par suite de la mutation lunaire, et la même histoire se reproduit. .

« D'après les théories des anciens, sauf des circonstances imprévues, les apoplexies, par exemple, se produiraient de préférence à l'époque de la pleine lune ou du dernier quartier ; par analogie scientifique, elles devraient entraîner une paralysie, notamment du côté *gauche* du corps, du moment qu'elles ne sont pas mortelles ; la mort se produirait principalement chez les personnes qui se trouvent dans la 42e, la 49e, la 56e, la 63e, etc., année de leur vie, ou bien peu avant la fin ou peu après le début d'une période septennale... Toute superstition a une base scientifique.

« De même que sur la terre, le jour et la nuit, le flux et le reflux, les saisons alternent, de même aussi, d'après les anciens, sur l'astre radieux du jour il y a des alternances des conditions ; les taches solaires, qui reviennent abondantes environ tous les 11 ans, marquent le pouls, le rythme de la vie du soleil, de sorte que dans la mesure des oscillations du nombre ou de l'importance de ces taches entre un maximum et un minimum, les conditions terrestres se trouvent modifiées, ce qui se traduit non seulement par des éruptions volcaniques et des troubles sismiques, mais aussi par des raz de marée, des cyclones, des tempêtes, etc., tous des effets *électriques* d'après les théories des Anciens. »

En ce qui concerne par exemple l'éruption du Vésuve et le tremblement de terre de San-Francisco, on ne peut pas dire qu'il existe une relation causale matérielle entre les deux phénomènes, mais ils reconnaissent tous deux une même cause, un trouble de la dynamo *Soleil-Lune*; la lampe à incandescence, qu'est la terre, subit le contrecoup de ces perturbations ; et alors des volcans anciens, presque éteints, reprennent de l'activité, de nouveaux cratères se forment, et dans les terrains prédisposés aux tremblements de terre se produisent des modifications tectoniques. « Le professeur Milne, dit R. Blum, est disposé à attribuer les troubles sismiques à une oscillation de l'axe de la terre; selon lui, à la fin de grands cycles cosmiques, se produiraient, périodiquement bien entendu, des déplacements de l'axe de la terre, entraînant à leur suite des catastrophes telluriques formidables (les périodes glaciaires s'expliqueraient par la même théorie) ; mais ni l'oscillation séculaire de l'axe, ni ses petites nutations ne produiraient des troubles sismiques ou des éruptions volcaniques, d'après les théories des Anciens. En revanche l'année 1897 marquait la fin d'un petit cycle cosmique et il était naturel que, dans ces conditions, la vie du soleil dût devenir plus active, ce qui se traduisit par les dimensions exceptionnellement grandes des taches, d'où encore les perturbations telluriques de ces dernières années. Le maximum des taches coïncidant cette année avec diverses conjonctions planétaires, permet de craindre que dans le cours de cette année et de l'année prochaine de nouvelles convulsions se manifestent dans toutes les parties de notre planète sous forme de tempêtes maritimes exceptionnellement violentes, de cyclones sur la terre ferme, d'éruptions volcaniques et de tremblements de terre ».

On peut donc jusqu'à un certain point, en se basant sur des données mathématiques, indiquer d'avance l'histoire d'une planète, de même que le médecin peut présumer de l'histoire d'une maladie, le sociologue de l'histoire d'un peuple, etc., en se basant sur des faits observés antérieurement et minutieusement consignés dans leur succession. Toutes les prédictions et prophéties faites dans ces conditions ne sont pas de la rêverie ou des racontars sans consistance. « En Europe, dit M. R. Blum », l'astrologie est toujours encore rangée dans la catégorie des « superstitions », mais en Orient elle est depuis longtemps une « science». L'horoscope du Japon se montrait extrêmement favorable à partir de la fin de 1903 pour une période d'environ deux ans, et si nous pouvions jeter un regard dans les coulisses, nous serions vite convaincus que cette circonstance a eu une influence prépondérante tant dans la soudaineté de l'attaque de la part des Japonais contre la Russie, que plus tard dans la conclusion subite, inattendue, de la paix. Le vieil astrologue anglais Pearce a prédit dans un almanach paru en 1905 une violente éruption du Vésuve et un fort tremblement de terre à San-Francisco pour l'année 1906. Et si la Russie et la Turquie doivent encore avant qu'une année se soit écoulée, subir de grands bouleversements et destructions, avec entre autres l'assassinat du czar et du sultan, ces prophéties sont à leur tour basées, peut-être, sur le «calcul ». Dans une revue anglaise, *Lucifer* (1880) ; il est question... de la prophétie d'un vieil ermite, datant d'août 1857 et annonçant qu'encore avant la fin du XIXe siècle, il y aurait trois empereurs sur le trône d'Allemagne dans une même année et trois présidents des Etats-Unis assassinés. Jusque là, la prophétie s'est vérifiée; voici comment elle continue : au commencement du XXe siècle l'île de Cuba se divisera en deux et la partie occidentale sera engloutie par la mer ; de même l'île de Manhattan, sur laquelle est bâtie la ville de New-York, disparaîtra dans les flots. M. Robert Blum se demande sur quels calculs reposent ces prophéties, mais exprime l'espoir que la dernière partie ne se réalisera pas, et ajoute: « Si cela n'arrive pas d'ici 10 à 15 mois, le danger sera probablement passé », Pour fixer ce terme, M. R. Blum se base sans doute sur le cycle undécennal solaire.

Dr X.

Le Médium Miller

Le célèbre médium à matérialisations, Miller, est venu à Paris. Il est reparti sans que nous ayons eu l'avantage d'être invités à le voir. En revanche, plusieurs personnes ont fréquemment assisté à ses séances et les ont déclarées merveilleuses. Le témoignage de M. Gaston Méry, directeur de l' " Echo du Merveilleux " est assurément le plus intéressant et le plus original. Il a reçu le médium chez lui, l'a vu chez d'autres ; les preuves de la matérialisation l'ont intéressé au plus haut point. Finalement, il a déclaré que les phénomènes étaient réels et qu'il n'y avait aucun truquage. La difficulté pour lui est de se prononcer sur l'identité des esprits qui se manifestent.

Nous qui n'avons rien vu, mais seulement lu des comptes rendus de soirées, nous avons bien compris pourquoi l'indécision de jugement est possible, attendu que les formes qui se nommaient elles-mêmes accusaient parfois de notables différences relativement à celles qu'elles avaient pendant l'existence terrestre. Par exemple, on voit Mélanchthon très robuste qui pose sa main lourde sur l'épaule de quelqu'un. Or, d'après les biographes de son temps, le célèbre réformateur allemand était malingre, chétif et de peu d'apparence. Il travaillait avec excès, passait des nuits, se déprimait d'une manière désolante; on ne cessait de lui conseiller du repos. Mme Lenormand comme Philippe Mélanchthon a oublié les lignes de son corps de sibylle. Elle n'était point diaphane et légère, mais au contraire douée d'un excessif embonpoint et très lourde, pourtant elle s'est montrée sous une forme mince, sèche et voûtée. Je suis loin de vouloir chicaner les formes sur leurs apparences ; elles ont fait ce qu'elles ont pu et surtout montré un immense désir de contenter la petite société qui les entourait, sachant bien que tout le monde serait informé de leurs louables efforts de propagandistes esprits.

En réalité, l'identité des Esprits matérialisés est fort contestable. Notre opinion est faite à ce sujet depuis assez longtemps. Ce n'est pas la science officielle qui résoudra jamais ce problème, encore moins cette sorte de révélation qui court les rues d'une manière abusive en notre temps.

On a beau décréter l'égalité, il n'y en a point, pas plus dans un monde que dans l'autre. Il n'y a pas à se faire une opinion uniforme, car il n'y a pas de possibilités uniformes ni dans les modes d'être, ni dans les manifestations de la pensée et des formes qu'elle provoque, ni dans le savoir, ni dans la puissance, que l'esprit soit de chair ou de fluide ou des deux ensemble. Sans qu'il soit besoin de se livrer à de grandes dissertations, on peut se convaincre par l'expérience attentive et prolongée sans parti pris, que les Esprits qui se manifestent ne sont pas toujours les amis que nous appelons. On demande des preuves d'identité. C'est triste à dire, mais ces preuves n'en sont pas toujours, puisqu'un esprit peut s'assimiler la nature d'un autre, pénétrer ses pensées et toute son existence, à moins que par une grande connaissance occulte cet autre ait su se renfermer dans un cercle impénétrable.

En vérité, il existe des entités parfaites qui peuvent se manifester dans une complète harmonie avec la personne qui les évoque. Je ne dirai pas avec le groupe ou la société privée, car à notre époque il n'y a pas de société ou groupe harmonique. Ou bien il faut pour obtenir le phénomène harmonique merveilleux dans une assemblée, qu'il s'y trouve un éclairé et puissant chef au milieu. Et de chef on n'en veut même pas; de sorte qu'il arrive que l'on relègue au dernier plan, l'humble quelconque vraiment apte à réaliser les désirs des phénomènes sérieux et magnifiques. Chacun se croit plus fort que son voisin ; beaucoup de personnes à force d'égoïsme et personnalisme manquent de perspicacité et n'ont point l'intelligence des situations.

Nous n'avons pas vu Miller, mais nous supposons bien qu'il n'est pas égal à lui-même en toutes circonstances. Les sensitifs sont invariablement des incompris. Il a dû souvent remarquer que par chocs et brisures, on le dépossédait plus ou moins de ses dons, tandis qu'au contraire dans un cercle équilibré, sa personne se sentait en repos et les phénomènes s'opéraient avec facilité.

Je veux donc dire pour abréger, et tout simplement, que dans les mauvaises réunions de curieux, il peut se produire des esprits mauvais ; la facétie, la comédie, le grimage s'y font jour à l'envie.

Les guides de Miller ont parfois déclaré à Paris qu'ils se trouvaient très bien. Aussi aucun diable n'a pu montrer ses oreilles ; M. Gaston Méry en a convenu.

Miller venait de San-Francisco où sa maison de commerce et ce qu'il possédait s'est effondré dans le grand cataclysme. Son lieu d'origine c'est Nancy ; il est français. Le médium remarquable qu'est Miller est reparti en promettant qu'il reviendrait. Nous croyons que plus d'un Miller se prépare, car le soleil central est en France.

Lucie Grange.

REVUE UNIVERSELLE

Expériences de bilocation (*Annal, d. Sci. psych.*, septembre 1906). — M. de Rochas rapporte quatre expériences faites, il y a quelques années, dans la famille de Mme Agathe Hemmerlé, la savante amie de Carl du Prel, dont elle a traduit les principaux ouvrages. L'auteur de la relation est sa fille Alma, alors âgée de 18 ans environ.

1re expérience. — Elle a eu lieu à Kherson (Russie). On convint avec deux jeunes gens, MM. Stankevitch et Serbof, qu'ils tâcheraient d'envoyer le lendemain leurs doubles, l'un à 11 h. du soir, l'autre à 11 h. 1/2. M. Stankevitch devait trouver le frère d'Alma dans sa chambre, M. Serbof se montrer au salon.

La chambre à coucher était attenante à la salle à manger où se tenait Irma, la sœur d'Alma. Cette dernière se rendit à 11 h. dans la chambre à coucher où son frère s'était étendu sur le lit. La lampe de suspension brûlant dans la salle à manger éclairait assez la chambre à coucher pour permettre de distinguer les objets. A 11 h. précises, Alma se sentit poussée à l'épaule et vit à côté d'elle la forme très distincte de M. Stankevitch ; elle put distinguer son uniforme foncé avec les boutons en métal blanc. Le frère dit : « Le voilà auprès de toi. — L'as-tu vu ? » La forme avait déjà disparu. Irma à ce moment s'approcha, disant qu'elle venait de voir Ch. St. entrer par la porte du salon, passer auprès de la table dans la salle à manger et puis disparaître à ses yeux. Elle l'avait vu aussi en uniforme avec les boutons blancs.

Immédiatement tous se réunirent au salon, également éclairé par la suspension de la salle à manger. Le double de M. Serbof ne se montra que vers minuit, plus pâle et moins distinct que celui de M. St. Il entra par l'antichambre au salon où il s'arrêta un moment près de la porte, s'avançant tantôt à droite, tantôt à gauche, vers l'un ou l'autre corps de la bibliothèque, puis disparut soudain.

Le frère d'Alma fit des relations des faits qu'il cacheta et ne remit aux intéressés qu'après qu'ils eussent de leur côté raconté, devant tous les camarades, les détails de l'excursion de leurs doubles. Tout concordait.

M. Serbof dit qu'il était indécis quant au corps de bibliothèque dont il voulait s'approcher ; il avait eu l'intention d'ouvrir la bibliothèque et d'y prendre un livre ; mais il perdit la force de concentration et dut revenir à lui. M. Stankevitch ajouta qu'il était étonné de sentir une résistance en approchant du lit, car il ne s'attendait pas à la présence d'Alma ; il croyait se trouver trop près du mur.

2e expérience. — La sœur jumelle d'Alma, Irma, étant allée passer quelques jours à la campagne, la première songea à la visiter ; il était 11 h. du soir et elle était couchée. Bientôt elle se vit dans la chambre où couchait Irma ; celle-ci était couchée et lisait. Elle sentit une présence, leva les yeux et vit Alma debout près du poêle. Cette expérience, renouvelée plusieurs fois, n'a pas toujours réussi.

3e expérience. — Des amies d'Alma, étaient inquiètes au sujet de la santé de leur frère, qui était officier et devait partir le lendemain pour Vladivostok ; il était en proie à un accès de fièvre. Alma décida de le guérir par suggestion mentale. Elle se vit dans la chambre de l'officier et employa toute sa volonté pour lui suggérer la guérison. Le lendemain, elle apprit que l'officier était parti bien portant ; il raconta à ses sœurs qu'il avait vu Alma en apparition, que sa présence l'avait calmé et qu'au même instant la fièvre l'avait quitté.

4e expérience. — Alma voulut un soir apparaître à sa tante, sans l'avoir avertie. Son double essaya d'ouvrir le volet de la fenêtre, mais ne réussit pas ; elle résolut alors d'entrer par un simple acte de volonté. Sa tante avait été réveillée par le bruit du volet, puis vit Alma devant elle, ce qui la tranquillisa. Elle exprima le lendemain son étonnement que le corps astral pût mouvoir des objets.

M. de Rochas relate une expérience qu'il a faite avec Mlle Alma, mais qui ne réussit pas, parce qu'il qu'il avait dû quitter Paris pour aller à l'Agnelas ; Alma assure avoir réussi à voir M. de Rochas dans son lit, mais il ne se rappelle pas avoir été réveillé dans des conditions insolites.

M. de Rochas rapporte pour terminer un cas intéressant emprunté à un livre du Dr Charpignon : « Une fois, une de nos somnambules (d'Orléans) désira, dans un de ses somnambulismes, aller voir sa sœur qui était à Blois. Elle connaissait la route et la suivit mentalement. « Tiens,

s'écria-t elle, où va donc M. Jouanneau? — Où êtes-vous donc? — Je suis à Meung, vers les Mauves, et je rencontre M. Jouanneau tout endimanché, qui va sans doute dîner à quelque château. » Puis elle continua son voyage.

Or la personne qui s'était offerte spontanément à la vue de la somnambule était un habitant de Meung, connu de plusieurs personnes présentes, et on lui écrivit de suite pour savoir de lui s'il était vraiment en promenade dans l'endroit désigné et à l'heure indiquée, La réponse confirma minutieusement ce qu'avait dit Mlle Céline. »

Manifestation spirite remarquable. (*Luce e Ombra*, nov. 1906). — Le 4 octobre dernier vint à Naples, avec une recommandation de M. A. Marzorati, directeur de *Luce e Ombra*, un M. G., qui se présenta à M. Zingaropoli, avocat et grand expérimentateur spirite. M. Z. invita le médium Gennaro Bartoli, âgé de 23 ans, avec lequel il expérimentait à de longs intervalles depuis cinq mois. Le médium arriva chez M. Z. à 6 h. du soir et après le dîner, en commun avec M. G, on fit une séance à 9 h. du soir. Après diverses expériences, vers 10 h. 1/2,, la chambre étant éclairée à la lumière rouge et toutes les issues fermées, le médium tomba en trance, et par sa bouche se fit entendre une voix féminine que M. Z. connaissait pour l'avoir déjà entendue dans des séances antérieures : « Je vous salue, je ne puis perdre de temps, car je vais assister un jeune homme qui vient de se suicider et qui a besoin d'aide ; prenez quelques précautions pour annoncer la chose au médium, car ils se connaissaient. » A une question, il fut répondu : « C'est un sous-lieutenant d'infanterie, Gugielmo Paternostro, qui s'est tué d'un coup de revolver à la caserne de Piedigrotta vers 9 ou 10 h. Il est mort après une courte agonie. »

Ni M. Z. ni M. G. ne connaissaient l'existence du lieutenant Paternostro, mais comme l'invisible avait dit que le médium le connaissait, ils résolurent de lui cacher la triste nouvelle en attendant sa confirmation éventuelle. A la fin de la séance, ils reconduisirent le médium et se rendirent de suite au bureaux du *Mattino* pour s'informer s'il n'était rien arrivé de particulier à l'officier Paternostro. Mais on ne savait rien à la rédaction du journal. Le lendemain matin ils purent lire la confirmation du suicide dans ce journal, auquel un reporter avait apporté la nouvelle vers 2 h. du matin.

Le sous-lieutenant Paternostro, fils du sénateur de ce nom, avait 22 ans. ; après un entretien très calme avec ses camarades dans la cour de la caserne, il s'était retiré à la salle de garde et tiré une balle de revolver dans le cœur. Sa mort causa une pénible surprise dans le régiment où on l'aimait beaucoup. La cause du suicide est restée inconnue.

Le Roi Alphonse XIII et la bohémienne (*Banner of Light*, 24 mai). — Avant son voyage en France, le roi Alphonse eut une rencontre des plus curieuses avec une tzigane. Il lui offrit de l'argent, mais elle refusa avec fierté, disant : « Roi, gardez votre argent. Ma race est plus ancienne que la vôtre ! Je suis la dernière des Almoravides qui régnèrent sur le Maroc et le sud de l'Espagne aux XIe et XIIe siècles. C'est moi qui vous donnerai une pièce d'or ! » En même temps, elle plaça dans la main d'Alphonse une pièce à l'effigie de Tohag, fils de Tachefin, le dernier roi de la dynastie des Almoravides, qui mourut en 1147. « Conservez ce talisman, il vous préservera de tout danger. » Il paraît que lors de l'attentat de la rue de Rivoli, Alphonse tenait dans sa main cette pièce et qu'il la montra ensuite au président Loubet.

La faculté psychométrique, par A. O'S. Brooke (*Light*, 3 nov. 1906). — M. B. donne plusieurs exemples de psychométrie observés par lui. Il connait entre autres une dame de Londres qui est douée de cette faculté. Un jour un Monsieur, qu'elle n'avait jamais vu, lui plaça dans la main un cordon fait avec des cheveux, en lui demandant de lui parler de la personne à qui ces cheveux avaient appartenu. Ces cheveux, dit elle, ont été coupés sur la tête d'une personne morte récemment. Elle était jeune et vous était très proche et très chère. Je la vois debout à vos côtés et elle me demande de vous recommander de ne pas avoir ce chagrin désespéré ; elle est toujours près de vous et veille sur vous, et votre désespoir la rend malheureuse. » La mèche de cheveux avait en effet été coupée sur la tête de la femme récemment décédée de ce Monsieur, qui fut très heureux de ce qu'il entendit ; il ne croyait pas à une autre vie, il en est convaincu maintenant.

Autre exemple de la faculté de la même dame : elle se trouvait à la maison de campagne d'un écrivain très connu. On lui donna dans les mains une pierre ; au bout de quelques minutes elle dit : « Cette pierre me procure la vision d'une contrée où il y a beaucoup d'arbres et beaucoup de lacs. Je vois une magnifique fleur bleue ; elle est comme de la cire et a une forme particulière (qu'elle décrivit). Les indigènes portent des cha-

peaux extraordinaires; ce sont comme des tuyaux de poêle sans rebords. » La personne qui lui avait remis la pierre, dit qu'il l'avait rapportée du centre de l'Afrique; la voyante avait bien décrit le paysage et aussi la fleur bleue qui s'y rencontre. Mais ce qu'elle disait du costume des natifs semblait inexact; cependant quelques jours après, l'un des hôtes trouva dans un très vieux livre une image des naturels du centre de l'Afrique portant exactement les coiffure décrites.

Un autre ami de M. B., un colonel, qui se trouvait avec son régiment dans le Burma, avait entendu raconter la légende d'un temple qui devait se trouver dans le voisinage, mais était si bien caché qu'aucun Européen ne le découvrirait; les officiers du régiment l'avaient cherché en vain bien des fois. Un jour qu'il se promenait dans un sentier, à travers bois, il vit par terre une pierre de forme bizarre; il l'a ramassa et eut aussitôt la vision du temple et du sentier qui y conduisait; il suivit le sentier et arriva au temple. Il conserva la pierre, à laquelle il attribue des propriétés magiques, ignorant que c'est en lui qu'est la magie. Il a été d'ailleurs l'agent d'autres phénomènes supranaturels qu'il ne comprend pas.

BIBLIOGRAPHIE



P. LEYMARIE, éditeur, 42, rue Saint-Jacques

De l'Intervention des invisibles dans l'histoire moderne, par Clémens, 1 vol. br., 75 cent., franco.

La Genèse de la Révolution Française, constitue l'un des principaux sujets de ce travail, qui rappelle aussi le nom de Thomas Paine.

La Fraternité dans l'humanité, par Jean Olcar. Prix, 2 fr. 50.

L'Etre suprême et ses Lois. Œuvre médianimique, signée : Baron du Potet, prix, 60 cent., franco.

Le spiritisme avant le nom, par Rouxel, br. in-8°, 30 pages. Prix, 50 cent. Resumé : le spiritisme est de tous les temps.

La Religion du vrai, Credo philosophique, par F. Barmold. Prix, 3 francs.

C'est le fruit des méditations d'un artiste aujourd'hui âgé qui a toujours vécu en communion intime avec la nature et en a dégagé une théorie rationnelle de l'éternel

Extrait de la Survie, par Rufina Noeggerath. Le spiritisme problème du vrai est une Loi naturelle.

Mes Pensées. Petits Poèmes en prose, par Madame M.-P. Néva, 1 vol. Prix 3 fr. 50.

Animisme et spiritisme, par Aksakof, Conseiller d'Etat de S. M. l'Empereur de Russie, 1 vol., 700 pages. Prix, 20 francs.

Nous savons tous quelle profonde estime il convient de professer à l'égard de la phalange des Pionniers du Spiritualisme moderne. Parmi ces maîtres vénérés, l'une des premières places appartient au célèbre Aksakof. Son ouvrage, " *Animisme et Spiritisme* " est un des piliers solides sur lesquels fut édifiée l'œuvre nouvelle.

La dénomination que porte la vaste compilation d'Aksakof est une des plus heureuses. L'animisme comprend tous les phénomènes dont la source principale réside dans l'influence personnelle du médium, sans intervention des invisibles, et le Spiritisme proprement dit traite des relations évidentes entre le monde invisible et le monde occulte, partie essentielle au point de vue de la certitude de ses relations, basée sur un ensemble de faits rigoureux.

Les quatre premières éditions, quoique tirées à plusieurs milliers d'exemplaires, étant complètement épuisées, la Librairie des Sciences Psychiques vient d'en faire paraître une cinquième. Les trésors scientifiques qui sont contenus dans cet excellent ouvrage en font presque une relique pour ceux qui le possèdent. Son utilité est incontestable au moment précis où la science officielle, qui a fait si longtemps la sourde oreille, s'intéresse enfin au Spiritisme.

Les Pionniers du spiritisme en France. Documents pour la formation d'un livre d'or des sciences psychiques. Nous avons donné dans la « Lumière » de novembre des renseignements au sujet de la souscription de ce livre. Une fois la souscription couverte, le livre sera vendu 8 francs. Il vaut beaucoup plus. Il est orné de plus de 60 portraits choisis parmi ceux qui ont travaillé ou travaillent actuellement en faveur du spiritisme. Il en manque plus d'un à l'appel, telle Madame Bosc dont le zèle fut très grand à l'origine des travaux d'Allan Kardec et qui fut un auteur spirite bien connu. En dehors des notabilités que l'on cite, n'aurait-on pas bien fait, puisque Allan Kardec est devenu célèbre pour s'être appuyé dans l'Exposé de sa doctrine, de communications fournies par des médiums, de nommer ces humbles instruments d'une gloire Universelle.

Il faut cependant rendre justice à l'auteur. M. Malgras s'est donné une peine infinie pour rassembler les portraits et se faire adresser la Profession de Foi de chaque personne. Bien que pour la « Lumière » il ne parvenait pas à trouver le moyen de se servir des envois de la directrice. Et c'est pourquoi, finalement, on s'est arrêté au choix d'une ancienne photographie qui représente Lucie Grange à un âge qu'elle n'a plus depuis que la « Lumière » est fondée.

C'est le devoir des spirites d'acheter le livre de M. J. Malgras.

Pourquoi M. J. Malgras n'a-t-il pas son portrait en tête du livre ? C'était sa place et il s'est abstenu totalement. On ne peut que le regretter.

La Direction.

Le Gérant : MARTELET.

Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XIII

25e et 26e Années (1905 et 1906). — Numéros 286 à 309

N° 286 (Janvier 1905).

N° 287 (Février).

N° 288 (Mars).

N° 293 (Septembre).

N° 294 (Octobre).

N° 295 (Novembre).

N°s 296-297 (Décembre). [Ce numéro est accompagné d'un supplément biographique.]

N° 298 (Janvier 1906).

N° 299 (Février).

N° 300 (Mars).

N° 301 (Avril).

N° 302 (Mai).

N° 303 (Juin).

N° 304 (Juillet).

LA LUMIÈRE

Nouvelle Revue du Nouveau-Spiritualisme

DIRECTRICE : LUCIE GRANGE (H A B)

ADMINISTRATION — DIRECTION — RÉDACTION

23, Rue Poussin — PARIS (XVIe)

Envoyer à Madame LUCIE GRANGE, la correspondance, les mandats, les livres, journaux et revues d'échange, service de presse et hommages d'auteurs.

ABONNEMENTS D'UN AN (de Janvier ou de Juillet)

Pour la France	7 francs	Pour l'étranger................	8 francs
Le Numéro de Collection.........	60 centimes	Un spécimen non classé....	25 centimes

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration, Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l ère du vrai bonheur ; tous voudront en profiter,

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques,

Les renseignements sont mis à la porté de toutes les intelligences sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien, Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui, sous diverses dénominations, manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

COLLECTION DE LA LUMIÈRE

Les onze premières années, formant six volumes. *Très rare.* Ensemble............ 120 fr.

Les quatorze années suivantes (1893-1906) en sept volumes...................... 80 fr.

Collection complète.. 200 fr.

Ces prix annulent les précédents

NOS ÉDITIONS ET CELLES DE NOS COLLABORATEURS

Hab. L. GRANGE. — La Mission du Nouveau-Spiritualisme. *Lettres de l'Esprit Salem Hermès.* La 2e partie de ce livre expose des visions prophétiques et annonce symboliquement de grandes choses. 1 vol. in 8° coq. Franco recommandé.......................... 4 fr. 75

Hab. L. GRANGE. — *La Communion Universelle des âmes dans l'amour divin.* Prières, méditations et considérations générales au sujet de la pratique du 27 de chaque mois.......................... 2 fr. 50

Hab. L. GRANGE. — *Prophètes et Prophéties*, in-18. Ce livre est complètement épuisé. Nous ne pouvons vendre que ceux que nous trouvons à acheter et nous faisons les recherches sur commande.

Quelques exemplaires sur papier de Hollande........ .... 50 fr.

Hab. L. GRANGE. — *Le Prophète de Tilly.* Biographie de Pierre Michel, Elie, T. Vintras, une brochure in 8° coq.......................... 1 fr. 50

Exemplaires défraîchis, soldés.......................... 0 fr. 50

Biographie de Lucie Grange avec deux portraits............ 2 fr.

Simili-gravure de Lucie Grange, format de La Lumière..... 2 fr.

P.-F. COURTÉPÉE. — *Spiritisme. Un nouveau parti*, édité par M. Lessard. Don à La Lumière de quelques exemplaires par le collaborateur de la *Lumière*.......................... 2 fr.

P.-F. COURTÉPÉE. — L'Unité de la Vie. Edité par La Lumière ; *rare*, au bénéfice de la *Lumière*.......................... 2 fr.

Ces prix annulent les précédents

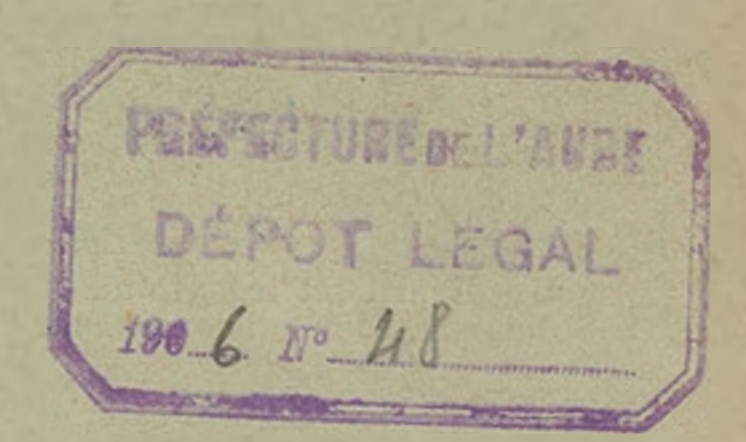
Commission de librairie et d'œuvres d'art; Recherches des livres rares et curieux. — Rédaction, lectures, corrections et traductions. Renseignements sur tous sujets des Hautes Etudes qui spécialisent notre œuvre.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe).

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

N° 298. Vingt-Cinquième Année Janvier 1906.

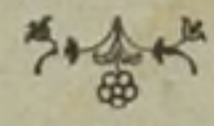


LA LUMIÈRE



REVUE MENSUELLE

H A B



« La Lumière » étant particulièrement indépendante, chaque collaborateur a la responsabilité des opinions qu'il émet

Prix de l'abonnement d'un an : France.	7 fr.
— Etranger.	8 fr
Prix d'un numéro . . . . ,	0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à
Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

Résidence d'été: Villa « LUMIÈRE » à Saint Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)

BULLETIN D'ABONNEMENT
A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

Service des Annonces **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce paraît en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de............

Ci-joint le texte. Au prix de............ pour une fois.

Au total de............ pour 12 fois.

Que je m'engage à payer............ dans les conditions suivantes :

....

....

Date :............

Nom et profession............

Adresse............

SIGNATURE ET GRIFFE,

LA " LUMIÈRE " :

Commission de librairie. — Recherche des livres rares et curieux. — Renseignements. — Lecture et correction d'épreuves. — Rédaction. — Traductions. — Vérifications. — Consultations sur tous sujets des Hautes Études qui spécialisent notre œuvre.

Le Courrier de la Presse A. GALLOIS, Directeur, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e). Fournit coupures de Journaux sur tous Sujets et Personnalités. **Lit 10.000 journaux par jour**

Argus de la Presse Fondé en 1879. Se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires. Lit 10.000 journaux par jour. 14, rue Drouot, Paris.

REVUE COSMIQUE Directeur AIA-AZIZ. On s'abonne au nom du Trésorier, M. Lemerle, siège des Publications Cosmiques, 10, boulevard Morland, Paris.
10 et 12 fr. — Le no, 1 fr.

Madame Charles DUBOULOZ

Elève diplômée de plusieurs Ecoles Etrangères
Ex-Interne des Hôpitaux

32, Rue George-Sand - PARIS-AUTEUIL

MASSAGE MÉDICAL

Traitement de toutes les affections nerveuses. — Manipulations scientifiques pour la beauté. — Effacement des rides. — Pureté du teint. — Guérison des maladies de la peau.

Les succès de la méthode de Mme DUBOULOZ sont incontestables.

LA REVUE STÉPHANOISE

Artistique Littéraire et Spécialement Poétique
26, Route de Saint-Chamond
St-ETIENNE (Loire). Léon Merlin, Directeur.

Petit Livre Instructif et Consolateur

Manuel de spiritisme (Par HAB. LUCIE GRANGE). — Prix de propagande, unique et sans remises, **0** fr. **15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande. A la « *Lumière* ».
Traduction en espagnol par H. Girgois et Luiz Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion.*

SIMILI GRAVURE (Format « La Lumière ») *D'après un grand et beau dessin de Noé Legrand.* Représente Madame Lucie GRANGE dans son cabinet de travail, en villégiature. — Prix : 1 fr. 50 cent. franco. A *La Lumière.*

La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin Par HAB. LUCIE GRANGE. — Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.
Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or.
Prix : **2** fr. A la « *Lumière* ».

PROPHÈTES & PROPHÉTIES, par HAB.
In-18, très rare, au lieu de 3 fr. : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.
Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. — Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des juifs, l'Antéchrist, Prévision, Signal, etc. « A la Lumière ».

La Mission du Nouveau Spiritualisme.

LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS

Communications prophétiques (Hab. L. GRANGE)

Livre initiatique et révélateur qui résume quinze années de médiumnat et le but de toute une existence. Appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde. Annonce de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie. 1 volume in-8 : **4** fr. **75**, franco recommandé. A la « *Lumière* ».

LE PROPHÈTE DE TILLY par Hab. L. Grange. Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons.
1 vol. in-8 : **1** fr. **25** à la « *Lumière* ».

Collection de la " LUMIÈRE "

Il est très recommandé d'acheter les volumes de la " LUMIÈRE " à partir du sixième. Chaque volume comprend 2 années complètes.

PRIX des 12 années en 6 volumes **60** fr.

—(A PRENDRE ENSEMBLE)—

Nos Éditions :

Nous recommandons instamment la lecture des livres spécialement édités par la " **Lumière** " :

La *Communion Universelle des Ames.* — Les *Lettres de Salem-Hermès.* — Le *Prophète de Tilly.* — L'*Unité de la Vie.* — *Petit Livre Instructif et Consolateur,* etc., annoncés sur cette page.

UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. COURTÉPÉE

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale. — Edité par la *Religion Universelle,* de Nantes.
Prix : 2 fr. franco. A la « *Lumière* ».

L'unité de la vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective. Par P.-F. COURTÉPÉE. *Publié aux frais de l'auteur, au bénéfice de la « Lumière ».* — Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation. Ce livre est à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps.
Prix : **1** fr. **50** cent. A la « *Lumière* ».

BIOGRAPHIE DE LUCIE GRANGE

AVEC PORTRAIT

Un fascicule du « Dictionnaire des Philanthropes et Bienfaiteurs de l'Humanité », par M. Georges Harmois.
Prix, 50 centimes, à *La Lumière.*

Mme **Lucie GRANGE** informe qu'elle est visible tous les matins de 10 heures à 11 heures et le lundi de 2 heures à 3 heures.

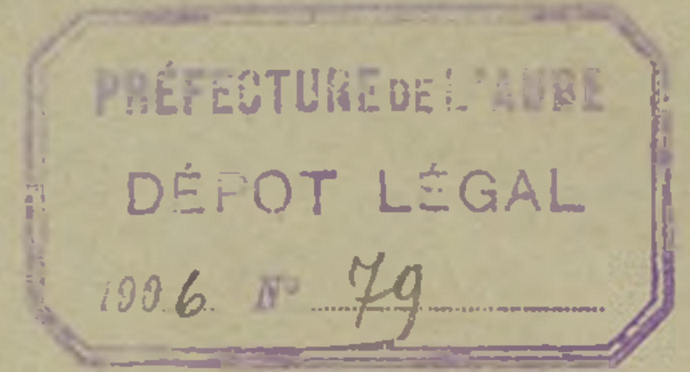
Toute lettre doit être accompagnée d'un timbre de réponse.

Collection de la « Lumière »

Les 10 premières années de la « LUMIÈRE » en 5 volumes brochés sont extrêmement rares. Elles sont vendues ensemble le prix net de 100 fr. Collection complète des 14 années 1891-1904 en 7 volumes brochés. Prix: **60** francs franco. — On peut acheter séparément ces volumes au prix de **9** fr. franco.

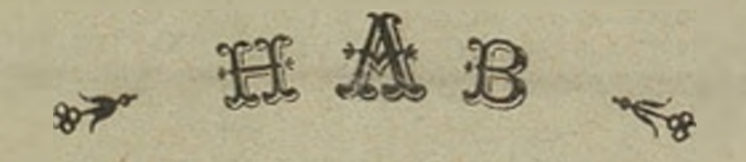
Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

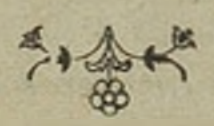
N° 299. Vingt-Cinquième Année **Février 1906.**



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





« La Lumière » étant particulièrement indépendante, chaque collaborateur a la responsabilité des opinions qu'il émet

Prix de l'abonnement d'un an : France . . . . **7 fr.**
— Etranger . . . . **8 fr.**
Prix d'un numéro . . . . **0 fr. 60**

On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVI°)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à
Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

Résidence d'été : Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oleron (Charente-Inférieure)

BULLETIN D'ABONNEMENT

A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

Service des Annonces **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

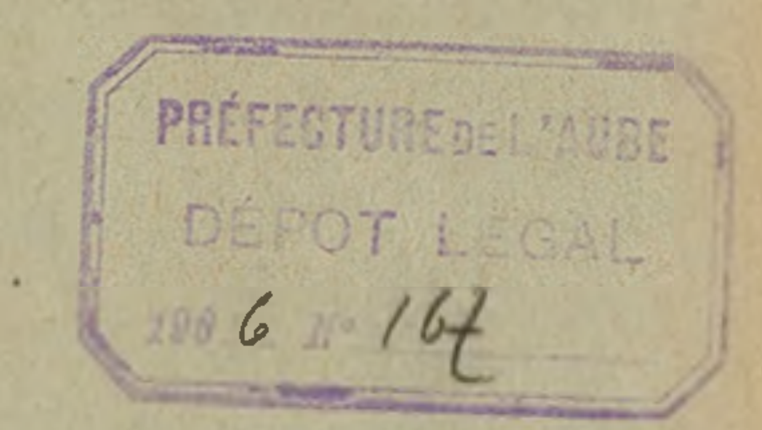
Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

N° 300. Vingt-Cinquième Année Mars 1906.



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





« La Lumière » étant particulièrement indépendante, chaque collaborateur a la responsabilité des opinions qu'il émet

Prix de l'abonnement d'un an :	France	7 fr.
—	Etranger	8 fr
Prix d'un numéro		0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVI°)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à
Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

Résidence d'été: Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)

BULLETIN D'ABONNEMENT

A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

Service des Annonces **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI[e])

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

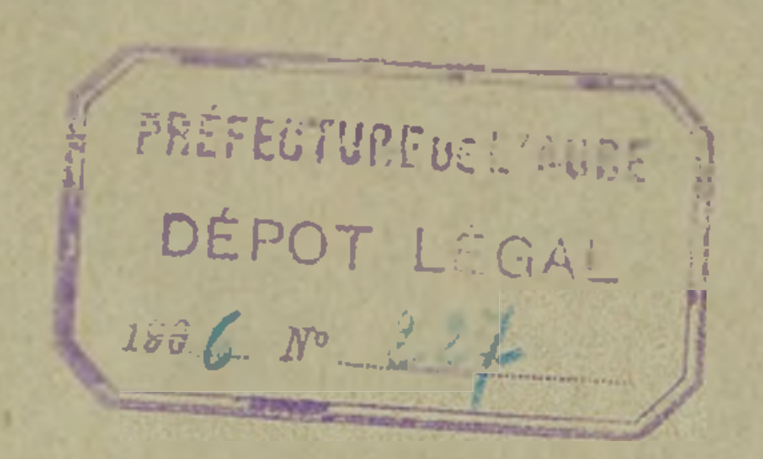
Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

N° 301. Vingt-Cinquième Année Avril 1906.



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





« La Lumière » étant particulièrement indépendante, chaque collaborateur a la responsabilité des opinions qu'il émet

Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . 7 fr.
— Etranger. . . . . 8 fr
Prix d'un numéro . . . . 0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean Darcy.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
Narada.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
Jeanne d'Arc.

La *Lumière* vient enseigner la Vérité. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à
Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

Résidence d'été: Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)

BULLETIN D'ABONNEMENT
A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ____________.

Inclus, montant de ____________ fr. ________ cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ____________

Rue et numéro ____________

Ville, Département, Nation ____________

Signature :

PRIX : pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr.

Service des Annonces **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

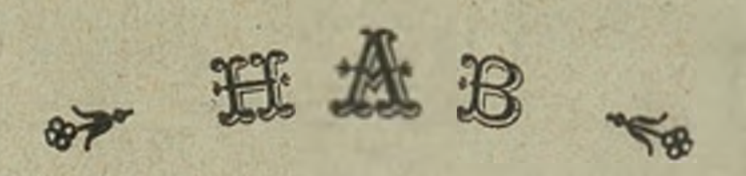
Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

N° 302. Vingt-Cinquième Année Mai 1906.

LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE







« La Lumière » étant particulièrement indépendante, chaque collaborateur a la responsabilité des opinions qu'il émet

Prix de l'abonnement d'un an :	France	7 fr.
—	Etranger	8 fr
Prix d'un numéro		0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVI°)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à
Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

Résidence d'été : Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)

BULLETIN D'ABONNEMENT

A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

PRIX pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr

Service des Annonces **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

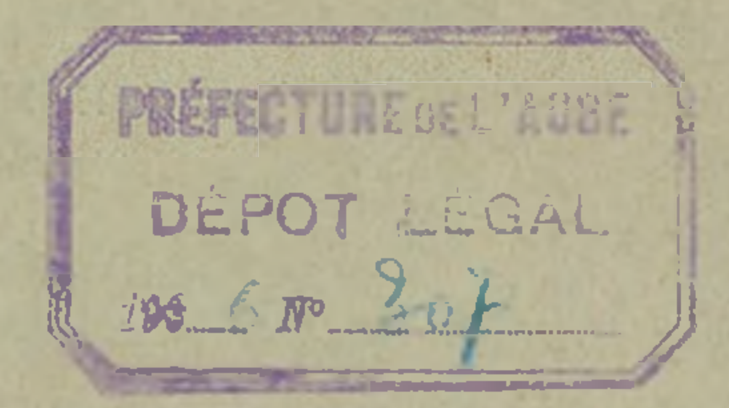
Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

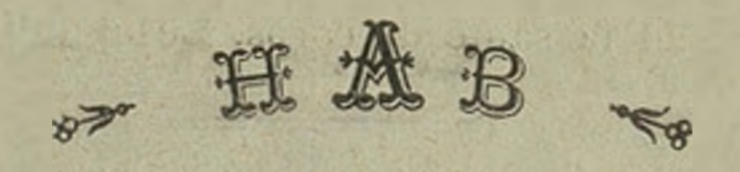
Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

N° 303. Vingt-Cinquième Année Juin 1906.



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





« La Lumière » étant particulièrement indépendante, chaque collaborateur a la responsabilité des opinions qu'il émet

Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . 7 fr.
— Etranger. . . . . 8 fr.
Prix d'un numéro . . . . 0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVI°)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à
Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

Résidence d'été: Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)

BULLETIN D'ABONNEMENT

A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

PRIX pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr

Service des Annonces **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce paraît en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

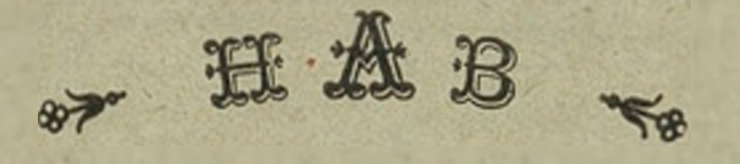
Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

N° 304. Vingt-Cinquième Année Juillet 1906.



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





« La Lumière » étant particulièrement indépendante, chaque collaborateur a la responsabilité des opinions qu'il émet

Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . 7 fr.
— Etranger. . . . . 8 fr
Prix d'un numéro . . . . 0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à
Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)
(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)
Résidence d'été: Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)

BULLETIN D'ABONNEMENT
A « LA LUMIÈRE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....
Inclus, montant de .... fr. .... cent.
Servir l'abonnement à l'adresse suivante :
Nom, prénoms, profession ....
Rue et numéro ....
Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

PRIX pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr

Service des Annonces **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVIe)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

N° 306. Vingt-Cinquième Année Septembre 1906.



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





« La Lumière » étant particulièrement indépendante, chaque collaborateur a la responsabilité des opinions qu'il émet

Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . 7 fr.

— Etranger. . . . . 8 fr.

Prix d'un numéro . . . . 0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à
Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)
(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)
Résidence d'été: Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)

BULLETIN D'ABONNEMENT
A « LA LUMIERE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

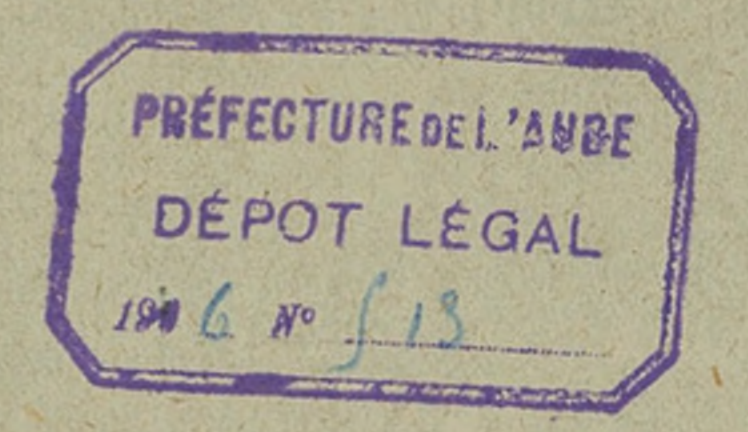
Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

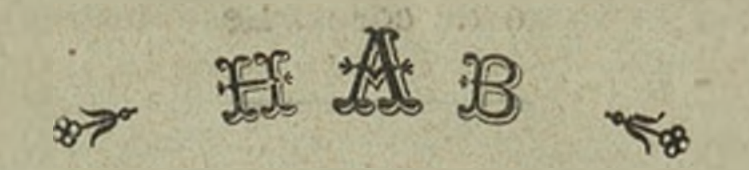
PRIX pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr

N° 307. Vingt-Cinquième Année Octobre 1906.



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE





« La Lumière » étant particulièrement indépendante, chaque collaborateur a la responsabilité des opinions qu'il émet

Prix de l'abonnement d'un an : France. . . . . 7 fr.

— Etranger. . . . . 8 fr.

Prix d'un numéro . . . . 0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à

Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

Résidence d'été: Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)

BULLETIN D'ABONNEMENT

A « LA LUMIERE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

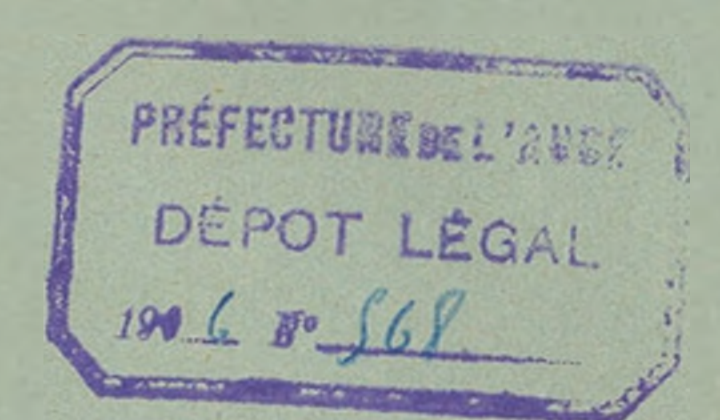
Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

PRIX pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr

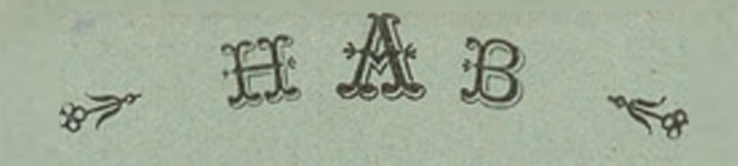
Troyes, Imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

N° 308. Vingt-Cinquième Année Novembre 1906.



LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE



« La Lumière » étant particulièrement indépendante, chaque collaborateur a la responsabilité des opinions qu'il émet

Prix de l'abonnement d'un an : France.	7 fr.
— Etranger.	8 fr.
Prix d'un numéro	0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean DARCY.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
NARADA.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
JEANNE D'ARC.

La *Lumière* vient enseigner la VÉRITÉ. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à
Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

Résidence d'été : Villa « LUMIÈRE » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)

BULLETIN D'ABONNEMENT
A « LA LUMIERE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

SIGNATURE :

PRIX pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr

Service des Annonces **Bulletin à détacher**

LA « LUMIÈRE » Revue mensuelle

23, RUE POUSSIN, PARIS (XVI°)

TARIF DE LA PUBLICITÉ

4 fr. la case, page de garde; 7 fr. 50 la double case; 0 fr. 70 la ligne de 42 lettres environ; 100 fr. la page, lignes ou espace équivalent. Réduction pour annonces permanentes. 1/2 tarif en faveur des auteurs et des éditeurs. (15 lignes correspondent à 4 centimètres.) A forfait pour les réclames sur pages supplémentaires. Encartages et services spéciaux.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Les dessins et clichés sont à la charge du souscripteur qui doit les fournir aussitôt l'engagement contracté. Sinon, l'annonce parait en caractères ordinaires d'imprimerie, sans responsabilité de la part de l'administration.

Au-dessous de 6 lignes, on paie en souscrivant.

Pour plus ample publicité, payable sur justification, avec arrangements.

ORDRE DE PUBLICITÉ

Veuillez insérer une annonce dans la *Lumière*, de l'étendue de ....

Ci-joint le texte. Au prix de .... pour une fois.

Au total de .... pour 12 fois.

Que je m'engage à payer .... dans les conditions suivantes :

....

....

Date : ....

Nom et profession ....

Adresse ....

SIGNATURE ET GRIFFE,

LA " LUMIÈRE "

Commission de librairie. — Recherche des livres rares et curieux. — Renseignements. — Lecture et correction d'épreuves. — Rédaction. — Traductions. — Vérifications. — Consultations sur tous sujets des Hautes Études qui spécialisent notre œuvre.

Le Courrier de la Presse A. GALLOIS, Directeur, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e). Fournit coupures de Journaux sur tous Sujets et Personnalités. **Lit 10.000 journaux par jour**

Argus de la Presse Fondé en 1879. Se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires. Lit 10.000 journaux par jour. 14, rue Drouot, Paris.

REVUE COSMIQUE Directeur AIA-AZIZ. On s'abonne au nom du Trésorier, M. Lemerle, siège des Publications Cosmiques, 19, boulevard Morland, Paris. **10** et **12** fr. — Le no, **1** fr.

Madame Charles DUBOULOZ

Elève diplômée de plusieurs Ecoles Etrangères
Ex-Interne des Hôpitaux

32, Rue George-Sand - PARIS-AUTEUIL

MASSAGE MÉDICAL

Traitement de toutes les affections nerveuses. — Manipulations scientifiques pour la beauté. — Effacement des rides. — Pureté du teint. — Guérison des maladies de la peau.

Les succès de la méthode de Mme DUBOULOZ sont incontestables.

LA REVUE STÉPHANOISE
Artistique Littéraire et Spécialement Poétique
26, Route de Saint-Chamond
St-ETIENNE (Loire). Léon Merlin, Directeur.

Petit Livre Instructif et Consolateur

Manuel de spiritisme (Par HAB. LUCIE GRANGE). — Prix de propagande, unique et sans remises, **0** fr. **15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande. A la « *Lumière* ».

Traduction en espagnol par H. Girgois et Luiz Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion*.

SIMILI GRAVURE (Format « La Lumière ») *D'après un grand et beau dessin de Noé Legrand.* Représente Madame Lucie GRANGE dans son cabinet de travail, en villégiature. — Prix : 1 fr. 50 cent. franco. A *La Lumière*.

La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin Par HAB. LUCIE GRANGE. — Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.

Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or. Prix : **2** fr. A la « *Lumière* ».

PROPHÈTES & PROPHÉTIES, par HAB.

In-18, très rare, au lieu de 3 fr. : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. — Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des juifs, l'Antéchrist, Prévision, Signal, etc. « A la Lumière ».

La Mission du Nouveau Spiritualisme.

LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS

Communications prophétiques (Hab. L. GRANGE)

Livre initiatique et révélateur qui résume quinze années de médiumat et le but de toute une existence. Appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde. Annonce de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie. 1 volume in-8 : **4** fr. **75**, franco recommandé. A la « *Lumière* ».

LE PROPHÈTE DE TILLY par Hab. L. Grange. Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons.

1 vol. in-8 : **1** fr. **25** à la « *Lumière* ».

Collection de la " LUMIÈRE "

Il est très recommandé d'acheter les volumes de la " LUMIÈRE " à partir du sixième. Chaque volume comprend 2 années complètes.

PRIX des 12 années en 6 volumes **60** fr.

—(A PRENDRE ENSEMBLE)—

Nos Éditions :

Nous recommandons instamment la lecture des livres spécialement édités par la " **Lumière** " :

La *Communion Universelle des Ames*. — Les *Lettres de Salem-Hermès*. — Le *Prophète de Tilly*. — L'*Unité de la Vie*. — *Petit Livre Instructif et Consolateur*, etc., annoncés sur cette page.

UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. COURTÉPÉE

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale. — Edité par la *Religion Universelle*, de Nantes.

Prix : **2** fr. franco. A la « *Lumière* ».

L'unité de la vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective. Par P.-F. COURTÉPÉE. *Publié aux frais de l'auteur, au bénéfice de la « Lumière ».* — Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation. Ce livre est à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps. Prix : **1** fr. **50** cent. A la « *Lumière* ».

BIOGRAPHIE DE LUCIE GRANGE

AVEC PORTRAIT

Un fascicule du « Dictionnaire des Philanthropes et Bienfaiteurs de l'Humanité », par M. Georges Harmois.

Prix, **50** centimes, à *La Lumière*.

Mme Lucie GRANGE informe qu'elle est visible tous les matins de 10 heures à 11 heures et le lundi de 2 heures à 6 heures.

Toute lettre doit être accompagnée d'un timbre de réponse.

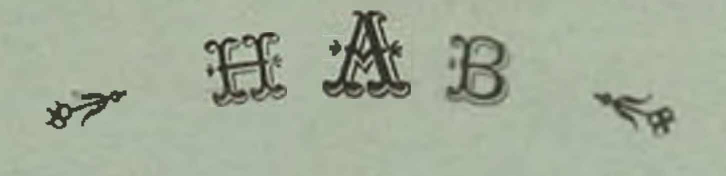
Collection de la « Lumière » Les 10 premières années de la « LUMIÈRE » en 5 volumes brochés sont extrêmement rares. Elles sont vendues ensemble le prix net de 100 fr. Collection complète des 14 années 1891-1904 en 7 volumes brochés. Prix: **60** francs franco. — On peut acheter séparément ces volumes au prix de **9** fr. franco.

Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare

N° 309. Vingt-Cinquième Année **Décembre 1906.**

LA LUMIÈRE

REVUE MENSUELLE



« La Lumière » étant particulièrement indépendante, chaque collaborateur a la responsabilité des opinions qu'il émet

Prix de l'abonnement d'un an :	France	7 fr.
—	Etranger	8 fr.
Prix d'un numéro		0 fr. 60

On s'abonne dans tous les bureaux de poste, chez tous les libraires et à la Direction

Directrice : Lucie GRANGE, 23, Rue Poussin, Paris (XVIe)

LA LUMIÈRE

RÉVÉLATION DU NOUVEAU-SPIRITUALISME

REVUE MENSUELLE

Les Esprits et les Hommes sont unis dans la Solidarité, pour le Progrès, par l'Amour.
Jean Darcy.

On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.
Narada.

La Victoire est nôtre en Dieu par Sa Sainte Lumière sur les hommes.
Jeanne d'Arc.

La *Lumière* vient enseigner la Vérité. Elle apporte la connaissance des connaissances et la force des forces. Connaître la magie divine, pénétrer la pensée créatrice, comprendre nos devoirs, juger sainement de notre présent et de notre avenir, c'est là notre grande aspiration. Cette magie lumineuse vaincra le mal. Par notre œuvre, nous ouvrons l'ère du vrai bonheur; tous voudront en profiter.

Des Docteurs éminents traitent les questions scientifiques.

Les enseignements sont mis à la portée de toutes les intelligences, sous une forme simple et élevée qui n'engendre pas de fatigue et fait aimer l'étude.

Une *Revue universelle* de tous les faits anciens et modernes d'ordre occulte dits *merveilleux* ou *surnaturels* occupe une place importante dans chaque numéro.

Nous préconisons la Religion naturelle de la Loi d'Amour, le beau et le bien. Nous travaillons à la régénération humaine. Toutes les questions humanitaires nous intéressent. En résumé : Esthétique, philanthropie, phénoménalité psycho-physiologique, psychologie spéculative et expérimentale, spiritisme, occultisme, magie sacrée, tout ce qui sous diverses dénominations manifeste la Vérité unique, est l'objet de notre attention.

Les souffrants trouvent à la *Lumière* les meilleures indications pour triompher de leurs maux, car, du bon état de l'âme dépend la santé du corps. Les questions hygiéniques vont de pair avec les études morales.

La correspondance et les mandats doivent être adressés à
Mme Lucie GRANGE, directrice de la Lumière, 23, rue Poussin, Paris (XVIe)

(Joindre un timbre-poste de réponse aux lettres ou sa valeur)

Résidence d'été: Villa « Lumière » à Saint-Denis-les-Bains, Ile d'Oléron (Charente-Inférieure)

BULLETIN D'ABONNEMENT
A « LA LUMIERE »

DIRECTION : 23, Rue Poussin, PARIS (16e arrondissement)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du mois ....

Inclus, montant de .... fr. .... cent.

Servir l'abonnement à l'adresse suivante :

Nom, prénoms, profession ....

Rue et numéro ....

Ville, Département, Nation ....

Signature :

PRIX pour la France, 7 fr. — Etranger, 8 fr

LA " LUMIÈRE "

Commission de librairie. — Recherche des livres rares et curieux. — Renseignements. — Lecture et correction d'épreuves. — Rédaction. — Traductions. — Vérifications. — Consultations sur tous sujets des Hautes Études qui spécialisent notre œuvre.

Le Courrier de la Presse A. GALLOIS, Directeur, 21, boulevard Montmartre, Paris (2e). Fournit coupures de Journaux sur tous Sujets et Personnalités. **Lit 10.000 journaux par jour**

Argus de la Presse Fondé en 1879. Se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires. Lit 10.000 journaux par jour. 14, rue Drouot, Paris.

REVUE COSMIQUE Directeur AIA-AZIZ. On s'abonne au nom du Trésorier, M. Lemerle, siège des Publications Cosmiques, 19, boulevard Morland, Paris.
10 et 12 fr. — Le no, 1 fr.

Madame Charles DUBOULOZ

Elève diplômée de plusieurs Ecoles Etrangères
Ex-Interne des Hôpitaux

32, Rue George-Sand - PARIS-AUTEUIL

MASSAGE MÉDICAL

Traitement de toutes les affections nerveuses. — Manipulations scientifiques pour la beauté. — Effacement des rides. — Pureté du teint. — Guérison des maladies de la peau.

Les succès de la méthode de Mme DUBOULOZ sont incontestables.

LA REVUE STÉPHANOISE
Artistique Littéraire et Spécialement Poétique
26, Route de Saint-Chamond
St-ETIENNE (Loire). Léon Merlin, Directeur.

Petit Livre Instructif et Consolateur

Manuel de spiritisme (Par HAB. LUCIE GRANGE). — Prix de propagande, unique et sans remises, **0** fr. **15** cent. l'exemplaire, franco par la poste. Grande réduction pour l'achat d'un cent en faveur de la propagande. A la « *Lumière* ».
Traduction en espagnol par H. Girgois et Luiz Vidal de la Plata. Edition de *La Irradiacion*.

SIMILI GRAVURE (Format « La Lumière ») *D'après un grand et beau dessin de Noé Legrand.* Représente Madame Lucie GRANGE dans son cabinet de travail, en villégiature. — Prix : 1 fr. 50 cent. franco. A *La Lumière*.

La Communion universelle des Ames dans l'Amour divin Par HAB. LUCIE GRANGE. — Explications au sujet de la pratique universelle du vingt-sept. — Révélations sur les temps nouveaux. — Grandes choses prédites en tous les temps : nous y touchons. — Prières et méditations.

Un abonné de la *Lumière* ne peut se dispenser de ce livre qui est, pour ainsi dire, notre Profession de foi. 167 pages avec vignettes, broché rouge, papier façon cuir, titre or.
Prix : **2** fr. A la « *Lumière* ».

PROPHÈTES & PROPHÉTIES, par HAB.
In-18, très rare, au lieu de 3 fr. : **8** fr. — Edition de Hollande, reliure de luxe : **30** fr., très rare.
Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première est un travail d'érudition et la seconde des communications d'Esprits. — Prophéties comparées, la Babylone, la Conversion des Juifs, l'Antéchrist, Prévision, Signal, etc. « A la Lumière ».

La Mission du Nouveau Spiritualisme.

LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS

Communications prophétiques (Hab. L. GRANGE)

Livre initiatique et révélateur qui résume quinze années de médiumat et le but de toute une existence. Appel universel pour l'accomplissement des destinées du monde. Annonce de tout ce qui doit arriver en mal ou en bien, et la grande nouvelle de la venue d'un Messie. 1 volume in-8 : **4** fr. **75**, franco recommandé. A la « *Lumière* ».

LE PROPHÈTE DE TILLY par Hab. L. Grange. Biographie de Pierre-Michel-Elie, E. Vintras, sa doctrine, ses prodiges, ses annonces prophétiques, ses prisons.
1 vol. in-8 : **1** fr. **25** à la « *Lumière* ».

Collection de la " LUMIÈRE "

Il est très recommandé d'acheter les volumes de la " LUMIÈRE " à partir du sixième. Chaque volume comprend 2 années complètes.

PRIX des 12 années en 6 volumes **60** fr.

—(A PRENDRE ENSEMBLE)—

Nos Éditions :

Nous recommandons instamment la lecture des livres spécialement édités par la " **Lumière** " :

La *Communion Universelle des Ames.* — Les *Lettres de Salem-Hermès.* — Le *Prophète de Tilly.* — L'*Unité de la Vie.* — *Petit Livre Instructif* et *Consolateur,* etc., annoncés sur cette page.

UN NOUVEAU PARTI

Par P.-F. COURTÉPÉE

Comment ce parti se forme et ce qu'il pense. Ses inspirateurs, sa théodicée, sa philosophie et sa morale. — Edité par la *Religion Universelle*, de Nantes.
Prix : **2** fr. franco. A la « *Lumière* ».

L'unité de la vie passée, présente ou future, ou l'immortalité individuelle et collective. Par P.-F. COURTÉPÉE. *Publié aux frais de l'auteur, au bénéfice de la « Lumière ».* — Connaissance raisonnée de la cause et du but des souffrances terrestres, par la logique de la réincarnation. Ce livre est à répandre dans le monde social si tourmenté de notre temps.
Prix : **1** fr. **50** cent. A la « *Lumière* ».

BIOGRAPHIE DE LUCIE GRANGE

AVEC PORTRAIT

Un fascicule du « Dictionnaire des Philanthropes et Bienfaiteurs de l'Humanité », par M. Georges Harmois.
Prix, 50 centimes, à *La Lumière*.

Mme **Lucie GRANGE** informe qu'elle est visible tous les matins de 10 heures à 11 heures et le lundi de 2 heures à 6 heures.

Toute lettre doit être accompagnée d'un timbre de réponse.

Collection de la « Lumière » Les 10 premières années de la « LUMIÈRE » en 5 volumes brochés sont extrêmement rares. Elles sont vendues ensemble le prix net de 100 fr. Collection complète des 14 années 1891-1904 en 7 volumes brochés. Prix: **60** francs franco. — On peut acheter séparément ces volumes au prix de **9** fr. franco.

Troyes, imp. MARTELET, 3, Avenue de la Gare